

47-48

**REVUE
D'HISTOIRE DE L'ÉGLISE
DE FRANCE**

Société d'Histoire ecclésiastique de la France

Fondateur : Victor CARRIÈRE, professeur à l'Institut catholique de Paris.

BUREAU

Président..... M. Gabriel LE BRAS, de l'Académie des Sciences morales et politiques, doyen de la Faculté de droit et des Sciences économiques de Paris.

Vice-Président M. Jacques ZEILLER, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Secrétaire général... M. Pierre MAROT, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, directeur de l'Ecole nationale des chartes.

Secrétaire général adj. M. le chanoine René VIELLIARD.

Secrétaire-archiviste. M. Guy DUBOSCQ, inspecteur général des Archives.

Trésorier..... Mlle LANHERS, conservateur aux Archives nationales.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

MM.

Aubert (Marcel), de l'Académie des Inscriptions, professeur honoraire à l'Ecole des Chartes.

S. Exc. Mgr Blanchet, archevêque de Philipopolis, recteur de l'Institut catholique de Paris.

Celier (Le comte Léonce), inspecteur général honoraire des Archives.

Cherel (Albert), correspondant de l'Institut.

Cristiani (Le chanoine Léon), doyen des Facultés catholiques de Lyon.

Delaruelle (Le chanoine Etienne), professeur à l'Institut catholique de Toulouse.

S. Em. le Cardinal Feltin, archevêque de Paris.

François (Michel), ancien membre de l'Ecole française de Rome, professeur d'histoire des Institutions de la France à l'Ecole des Chartes.

Jarry (L'abbé Eugène), professeur à l'Institut catholique de Paris.

La Monneraye (Le comte Jean de), conservateur honoraire de la Bibliothèque historique de la ville de Paris.

MM.

Latreille (André), correspondant de l'Institut, doyen honoraire et professeur à la Faculté des lettres et sciences humaines de Lyon.

Lepointe (Gabriel), professeur à la Faculté de droit de Paris.

Limouzin-Lamothe (Raymond), professeur agrégé d'histoire, docteur ès lettres.

Orcibal (Jean), directeur d'études à l'Ecole pratique des Hautes Etudes (Sciences religieuses).

Palanque (Jean-Remy), correspondant de l'Institut, doyen honoraire et professeur à la Faculté des lettres et sciences humaines d'Aix.

Perrin (Charles-Edmond), de l'Académie des Inscriptions, professeur honoraire à la Sorbonne.

Tessier (Georges), de l'Académie des Inscriptions, professeur honoraire à l'Ecole des chartes.

S. Em. le cardinal Tisserant, de l'Académie française et de l'Académie des Inscriptions, bibliothécaire et archiviste de la Sainte Eglise Romaine.

Revue d'histoire de l'Eglise de France

DIRECTION :

M. Pierre MAROT, 32, rue Cassette, Paris (VI^e).

SECRÉTARIAT :

M. Guy DUBOSCQ, 10, rue Barthélemy, Paris (XV^e).

COMITÉ DE RÉDACTION :

Pour les articles de fond :

M. Jean-Rémy PALANQUE, 42, rue Cellony, Aix-en-Provence (B.-du-R.).

Pour les comptes rendus bibliographiques :

M. Raymond LIMOUZIN-LAMOTHE, 34, avenue Duquesne, Paris (VII^e).

Pour la Chronique régionale, les Recueils et les Périodiques :

M. Jean de LA MONNERAYE, 19, rue de Mademoiselle, Versailles (Seine-et-Oise).

La correspondance (manuscrits, épreuves, etc.) peut être adressée soit au siège social de la Revue, 52, avenue de Breteuil, Paris (VII^e), soit au domicile particulier des rédacteurs désignés ci-dessus.

REVUE D'HISTOIRE DE L'ÉGLISE DE FRANCE

Organe de la Société d'histoire ecclésiastique de la France

publié avec le concours du Centre national de la Recherche scientifique

CINQUANTE-ET-UNIÈME ANNÉE

TOME XLVII

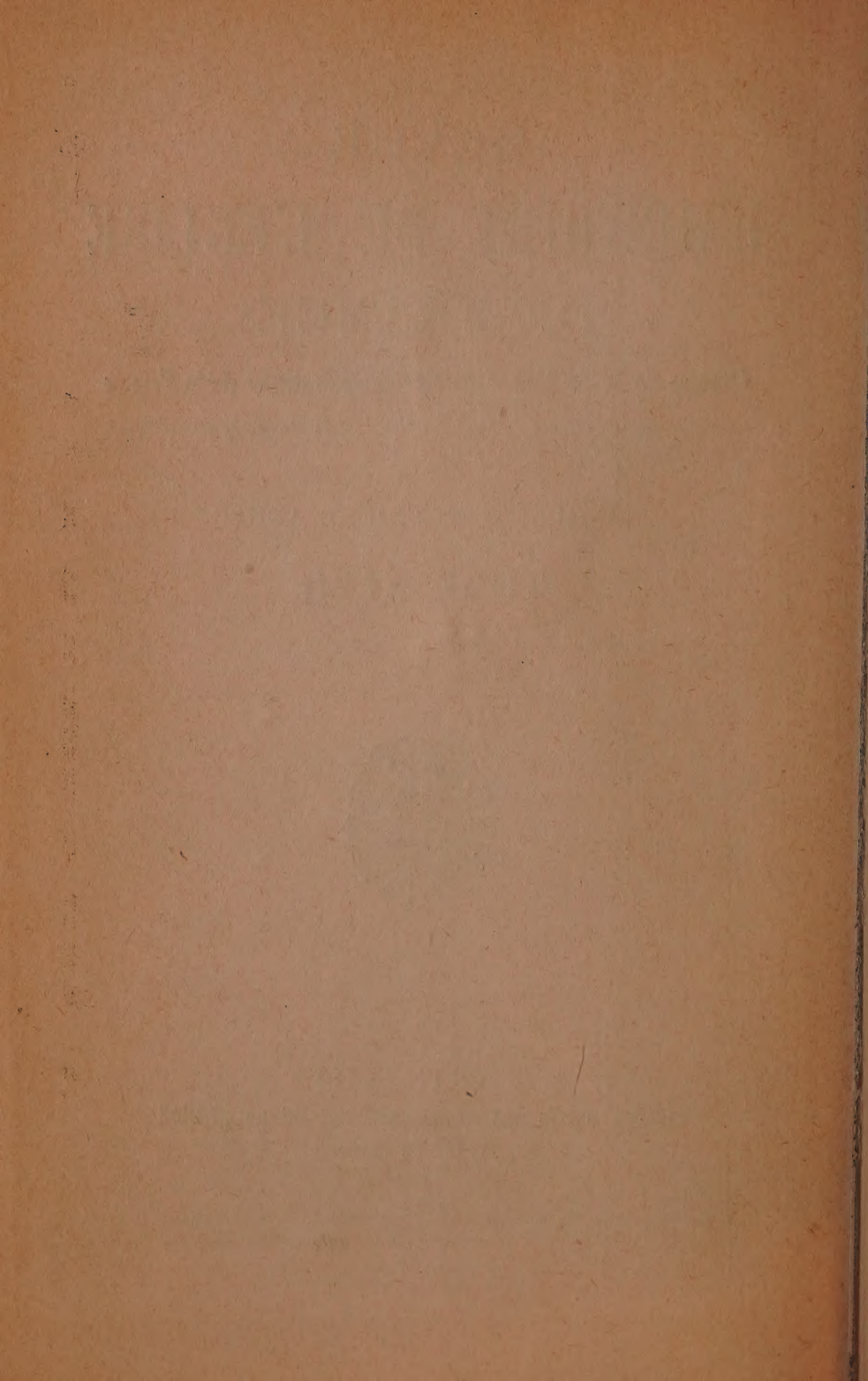


PARIS (VII^e)

SOCIÉTÉ D'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE DE LA FRANCE

52, AVENUE DE BRETEUIL

—
1961



PROLOGUE

Aux deux brefs comptes rendus des fêtes martiniennes les principaux artisans ne se désignent que par leur signature. Il est juste de les placer en tête de ce prologue, pour louer leur dévouement, leur modestie et leur éclatante réussite : M. le chanoine Sadoux et dom Gabriel Le Maître ont, les premiers, droit à la reconnaissance des fidèles de saint Martin. Il faudrait mentionner autour d'eux les comités de Tours et de Poitiers, les organisateurs des cycles de conférences, des belles expositions, des magnifiques cérémonies, enfin les membres du Comité national dont un seul fut dispensé d'effort, le président.

La glorification d'un saint sur le sol de sa résidence terrestre est une des plus saisissantes occasions de mesurer la force du patriotisme local et de la religion populaire. Présidant naguère la commémoration de Colomban, à Luxeuil, de Germain à Auxerre, je fus témoin de l'adhésion fervente de toutes les autorités civiles et d'une foule ordinairement peu dévote. La même unanimité nous a tous enchantés autour des restes ou des traces de Martin. Il est des spectacles qui, au milieu des discordes et des guerres, rendent sensible la communauté des hommes d'un pays.

Ces conférences que l'on va lire pourraient se diviser en trois cycles : l'histoire du tombeau de saint Martin, du pieux établissement qui l'abrita, de la majestueuse institution dont il est dans nos contrées occidentales comme le plus ancien monument.

**

Depuis leur déposition au tombeau en 397 jusqu'à cette année 1961, les restes de saint Martin ont suscité la ferveur des générations et la fureur des révolutions. Y eut-il pèlerinage plus populaire et plus aristocratique ? Les miracles attiraient la foule dès le V^e siècle et nos rois, peut-être dès Clovis qui aurait manifesté devant le tombeau l'intention de se convertir. Jusqu'à 1789, ce fut une succession de souverains auprès des reliques, et plusieurs y firent des stations renouvelées ou de longs séjours.

Ce corps vénéré suscitait la rage de tous les ennemis. Il voyagea beaucoup au IX^e siècle, quand les Normands le menacèrent. Il se disloqua, au XVI^e, lorsque les protestants dévastèrent l'abbaye. Rapatriés, ses os furent préservés sous la Révolution par les soins

d'un maître sonneur et d'un orfèvre. Le monument avait subi, au cours des temps, bien des dommages, par incendies et mutilations. Son emplacement même était douteux au XIX^e siècle. Il devait être retrouvé le 14 décembre 1860. Encore l'importance archéologique de la découverte avait-elle été méconnue : une précieuse étude la fait ressortir, en manière de conclusion à ce mémorial.

*
**

Brice, successeur de Martin, avait fait construire, pour abriter le tombeau, une basilique. Une communauté s'établit pour la desservir. De vastes bâtiments recevaient les pèlerins. Par un diplôme de 832, nous savons comment se faisait le partage des offrandes. Et nous pouvons imaginer le volume de ces libéralités par l'étendue immense du patriotisme foncier. De la vie spirituelle, nous n'avons que de rares indices et, comme toujours, les désordres sont plus souvent rapportés que les sujets d'édification.

Monastère ou collégiale, l'histoire de cette communauté oscillante sera désormais mieux connue, grâce aux recherches de quatre savants qui mettent en plein relief la figure d'Alcuin, l'éclat de sa culture, les nuances de sa piété, et aussi les faiblesses de son gouvernement; la singulière fonction, la curieuse ascension, l'obscur déclin du trésorier, qui exerce au nom du roi un contrôle sur la sainte maison; la fortune, source d'infortune, de l'abbaye sous les Valois; la structure, l'apparence robuste et la vie agitée du chapitre sous l'Ancien Régime.

*
**

Les deux communautés que fonda Martin, près de Poitiers et de Tours, n'ont pas eu, dans l'histoire monastique l'éclat de Saint-Denis ou de Saint-Germain-des-Prés. Leur gloire est d'avoir implanté sur notre sol le monachisme. Il était juste que des solennités fissent à Marmoutiers et à Ligugé resplendir cette gloire. Et que l'Université de Poitiers rappelât les titres du monachisme à la reconnaissance de tous les Occidentaux.

Un des progrès notables de l'histoire de la civilisation occidentale concerne l'activité profane des monastères : agriculture, élevage, commerce, banque, toutes les formes de l'économie apparaissent dans les ouvrages consacrés aux Bénédictins et aux Cisterciens. On avait accordé moins d'attention à leur rôle dans le développement du droit. Le comité poitevin a voulu réparer cet oubli.

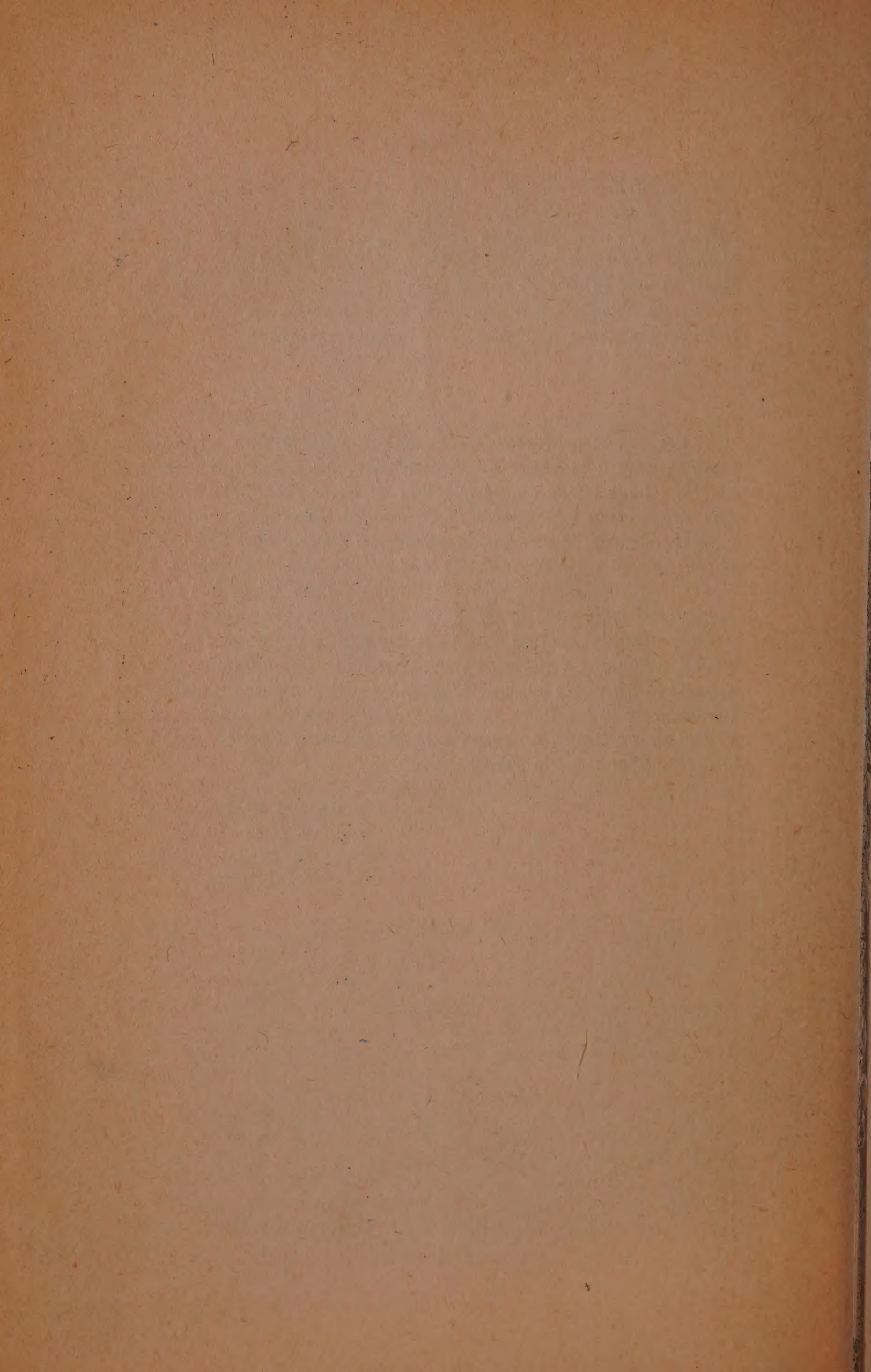
Il était facile d'établir un bilan matériel et intellectuel, moins aisé de définir l'alliance de l'ascétisme chrétien et de l'activité littéraire chez les premiers cénobites, de discerner dans leur littérature l'héritage profane et les apports théologiques. Aussi délicate la psychologie de la vie solitaire, l'analyse de la prodigieuse valeur du silence. On trouvera dans les dernières pages de ce volume la réponse à d'exigeantes et longues curiosités.

*
**

Ce recueil de conférences n'est qu'une contribution à la science historique et à la gloire de saint Martin. Au tribut intellectuel et spirituel nous avons ajouté le tribut de notre reconnaissance pour une prédication exemplaire de la charité. Pendant une année de commémoration, le partage du manteau a été le thème de nos expositions, de nos méditations, de nos cérémonies. Monastères, basiliques, tombeau nous rappelaient l'apôtre d'une vertu qui fut toujours aussi méconnue que la justice dans un monde resté barbare.

En publiant quelques études scientifiques, le Comité de notre Revue n'a point seulement désiré enrichir une bibliographie; il appelle la réflexion sur une biographie pleine d'enseignements. Du tombeau, de la basilique, de mille monastères s'élève, au-dessus des orages de ce temps, un appel à la générosité qui est le signe et le principe d'une haute civilisation.

Gabriel LE BRAS,
membre de l'Institut.
Président du Comité national
Saint-Martin.



L'ANNÉE MARTINIENNE A TOURS

14 décembre 1860, la nuit tombée, un groupe d'une trentaine de Tourangeaux suit avec anxiété le travail d'ouvriers maçons qui de leurs pics explorent le mur de séparation de deux caves à l'angle de deux voies nouvelles tracées après la tourmente révolutionnaire sur l'emplacement du chœur de la fameuse collégiale de Saint-Martin de Tours. Un plan géométral a désigné le lieu précis que devait occuper le tombeau de l'Apôtre des Gaules dans la vieille basilique visitée jadis des saints, des papes et des rois. Soudain des gravas tombent et laissent apparaître deux petits murs de tuffeau dont la maçonnerie a été respectée par les constructeurs des maisons modernes; on les avait reliés seulement avec des moellons. Ces derniers déblayés, les restes du caveau ancien reprennent leur mystérieux caractère. Les dimensions sont celles-là même que décrit une pièce d'archives mise au jour providentiellement trois semaines plus tôt : le tombeau de saint Martin de Tours est retrouvé.

Cent ans ont passé. L'anniversaire précédant de quelques mois seulement le seizième centenaire de la fondation de Ligugé, de l'introduction du monachisme en Gaule par Martin, Poitevins et Tourangeaux ont voulu lier leur commune allégresse. Et ce fut l'année martinienne, animée par le comité national que présidait Monsieur le doyen Gabriel Le Bras, sous le patronage d'honneur des plus hautes personnalités.

« Ces deux événements, d'une si grande portée religieuse, méritaient bien d'être commémorés, et il convenait qu'ils le fussent avec une solennité particulière dans le diocèse de Tours. » Ainsi s'exprimait le pape Jean XXIII lui-même dans sa lettre à Son Excellence Monseigneur Ferrand, en date du 10 décembre 1960. Le Souverain pontife ajoutait : « Ayant personnellement et depuis longtemps une grande dévotion à saint Martin, Nous voulûmes dès les premiers mois de notre arrivée en France comme Nonce apostolique, aller prier à son tombeau et vénérer à Candes les lieux sanctifiés par sa mort. C'est en souvenir de cette double visite que Nous faisons placer dans la crypte du célèbre sanctuaire tourangeau l'inscription : ANGELUS JOSEPH RONCALLI, BERGOMAS, IN GALLIIS NUNTIUS APOSTOLICUS, SANCTI MARTINI TURONENSIS HUMILIS CLIENS, BEATE MARTINE, SERVA GALLORUM CLERUM ET PLEBEM. UBIQUE PROTEGE TUOS. »

La Touraine unanime a répondu au souhait de Jean XXIII. Jamais depuis cent soixante ans l'hommage n'était monté si solennel et si total vers « l'humble Martin ».

Tout commença le 12 novembre 1960 dans le cadre jeune et lumineux de la Bibliothèque municipale. Inauguration de l'Exposition, organisée par Monsieur Fillet, bibliothécaire, avec le concours de Monsieur Lossky et de Mademoiselle Lecoanet; découverte de multiples trésors envoyés par la Bibliothèque nationale, que présentait avec toute sa compétence Monsieur Jacques Guignard : « La Vie et les Miracles de monseigneur saint Martin » dans les manuscrits et le livre imprimé. L'auditorium de la même Bibliothèque devait par ailleurs d'octobre 1960 à juin 1961 rassembler l'élite des Tourangeaux autour des conférenciers les plus qualifiés, traitant, sans jamais lasser l'auditoire, de « l'histoire du tombeau de saint Martin ». Les lecteurs retrouveront ces travaux inédits dans ce fascicule.

13 novembre : Son Éminence le cardinal Richaud, archevêque de Bordeaux, préside à la basilique la Messe solennelle d'ouverture de l'année martinienne devant une foule qui se retrouve le soir à la cathédrale pour recueillir de ses lèvres un magnifique hommage à saint Martin, les plus hautes autorités du département entourant l'archevêque de Tours et les prélats invités.

14 décembre : une cérémonie moins éclatante, mais d'une intense émotion. La schola « Jean de Ockeghem » ressuscite pour la circonstance la Messe *cujusvis toni* de l'illustre compositeur dont elle a emprunté le nom, maître de chapelle de Louis XI et trésorier de Saint-Martin de Tours. La Radio a retransmis cette veillée du centenaire à laquelle un évêque tourangeau, Son Excellence Monseigneur Goupy, coadjuteur de Blois, apporte l'élégance et l'éloquente valeur de son verbe.

Et 1961 commence, année de Ligugé sans doute, mais qui multipliera encore chez nous de mémorables journées.

En mars, rassemblement de milliers d'enfants autour d'un « Mystère de saint Martin ». — En avril, marche joyeuse des jeunes vers Candes, « route » aussi vibrante et riche que les célèbres cheminements de Chartres. — En mai, exposition et conférence aux Archives départementales, où, sous la présidence de Monsieur André Chamson, de l'Académie Française, et par les talents conjugués de Monsieur Béguin, Conservateur régional, et de Monsieur le docteur Lefort, surgit tout à coup le conflit si finement décrit par René Boylesve : « Tours en guerre autour de la reconstruction de la basilique ». — Juin nous réservait sous les admirables charmes de Marmoutier la plus triomphale des processions de Fête-Dieu qui ait jamais réuni les habitants de la ville de Tours. Et, tandis que, jour après jour, nous arrivaient des pèlerins de toute la France et de bien des pays étrangers, nous parvenions ainsi au seuil du triduum de juillet, sommet de toute l'année martinienne : Tours, Poitiers, Ligugé célébrant en commun Martin, premier moine d'Occident.

Le vendredi 7 juillet 1961, le coup d'archet initial était donné au Musée de la ville de Tours par Monsieur Boris Lossky, conservateur. Après l'Exposition des manuscrits à la Bibliothèque, celle

des Archives, celle aussi des souvenirs du centenaire groupant à l'ombre même de la basilique les documents de 1860, un enchantement se révélait à nous dans le cadre majestueux de l'ancien palais archiépiscopal : « Saint Martin dans l'art et l'imagerie ». Tapisseries, peintures, gravures, groupes étonnamment variés des « Charités de saint Martin » sculptées aux quatre coins de France, prêtées aussi par maintes collections étrangères, pour l'émerveillement des milliers de touristes attardés en Touraine jusqu'en octobre.

L'après-midi du même jour, le R^{me} Père Dom Prou, abbé de Solesmes, accompagné du R^{me} Père Dom Le Maître, abbé de Ligugé, d'une quinzaine d'abbés de la Congrégation de France, nous entraînait sur les pas de Dom Guéranger vers les restes émouvants de l'abbatiale de Marmoutier. Le restaurateur de l'Ordre bénédictin en France n'avait-il pas, sur ces ruines du deuxième monastère de Martin, chanté au soir même de son ordination sacerdotale le *Rorate* implorateur des modernes résurrections monastiques. Une Messe d'action de grâces s'imposait. Soulevée par le chant grégorien d'un groupe important des moines de Solesmes, conduits par Dom Gajard, elle préluda en présence de l'archevêque de Tours aux magnificences des solennités poitevines les jours suivants.

A l'heure où j'écris ces lignes, les ultimes journées de l'année martinienne se préparent. Le 7 novembre, un moine de Solesmes encore, Dom Oury, évoquera chez nous une des plus étonnantes figures du passé tourangeau : « Hervé de Buzançais, trésorier de Saint-Martin au XI^e siècle ». Le dimanche 13 novembre, Son Excellence Monseigneur Bertoli, Nonce apostolique, chantera la Messe solennelle de clôture de l'année à la basilique, avant que, dans la cathédrale, le soir même, Monseigneur Rodhain ne scelle cette prestigieuse couronne de fêtes d'une magistrale célébration de la charité.

Charité... Sur ce dernier mot viendront expirer ou plutôt s'épanouir ces douze mois afin que, de tant d'efforts conjugués, de tant de science et de richesses déployées, de tant de merveilles amoncélées, rejaillisse finalement, plus constante, plus chaude et plus féconde, l'âme de Martin, l'esprit de Martin, le cœur de saint Martin.

Chanoine Jacques SADOUX,
Recteur de Saint-Martin de Tours.



LIGUGÉ, 361-1961

C'est aux alentours de 361 que Martin, l'ancien soldat romain, attiré par la renommée de saint Hilaire, alors évêque de Poitiers, vint se fixer dans la vallée du Clain, au lieu appelé aujourd'hui Ligugé. En l'état actuel de nos connaissances, cette retraite de Martin, bientôt entouré de disciples, constitue la première manifestation incontestable du fait « monastique » dans les Gaules, sinon dans l'Occident chrétien.

C'est cet événement que, pour leur part, les moines de l'actuel Ligugé ont entendu commémorer en cette année jubilaire. Seize siècles d'histoire — d'une histoire souvent interrompue, sans doute, au fil des siècles, mais sans cesse reprise au même endroit, par une fidélité obstinée au souvenir de saint Martin.

La dernière restauration date de 1853, lorsque Dom Guéranger, qui venait de rendre vie, en France, à l'ordre de saint Benoît, vint, à l'appel de Monseigneur Pie, le futur cardinal, établir sa première filiale à Ligugé. Une fois de plus, l'évêque de Poitiers était l'instrument providentiel de l'épanouissement de l'ordre monastique.



Cette année jubilaire a été marquée par une célébration solennelle qui a réuni à Poitiers-Ligugé, les 8 et 9 juillet dernier, tous les Abbés bénédictins de France et la grande majorité des Abbés cisterciens, autour de nombreux évêques et de deux cardinaux. Des manifestations culturelles et religieuses ont marqué ces deux journées.

Mais c'est aussi en suscitant un courant de pèlerinages vers le monastère de saint Martin que les moines ont voulu, tout au long de l'année, associer à leur prière et à leur action de grâces de nombreux groupes de chrétiens. On est venu de partout, même de l'étranger. Une exposition, qui montrait l'état actuel du monachisme en France et la présentation de fouilles archéologiques récentes (qui ont mis au jour des éléments dont certains peuvent avoir été connus de Martin lui-même) apportaient aux pèlerins, et sans les distraire, un heureux complément aux actes religieux proprement dits auxquels ils étaient conviés.



Sur un autre plan encore, c'est en mettant en train des travaux plus scientifiques que Ligugé a voulu honorer son fondateur et, avec lui, le monachisme tout entier.

Une grande enquête a été lancée sur le culte populaire de saint Martin.

Un volume spécial des *Studia Anselmiana* présentera une synthèse de nos connaissances actuelles sur les premières décades du monachisme en Occident latin.

Un volume de la collection « Théologie » présentera un ensemble d'études sur « la théologie de la vie monastique chez les Pères » par les meilleurs spécialistes. Tandis que la *Revue Mabillon* consacre un numéro spécial au même thème « chez quelques grands moines des époques moderne et contemporaine ».



Enfin, pour préparer le grand public cultivé de Poitiers aux cérémonies monastiques de juillet, un cycle de trois conférences, données en mars et avril, a présenté la part du monachisme dans l'avènement de notre culture et de notre civilisation. Ce sont ces conférences que l'on pourra lire ici.

Le R. P. Dom Hilaire Duesberg y montre la Règle de saint Benoît comme source d'un très haut humanisme.

M. le doyen Gabriel Le Bras (qui avait, d'autre part, accepté d'animer l'ensemble des manifestations de l'année martinienne) souligne l'importance de l'apport monastique, même dans les domaines « profanes » du droit et de l'économie.

Enfin Mlle Christine Mohrmann fait comprendre pourquoi les moines d'Occident ont été les conservateurs privilégiés et les transmetteurs du patrimoine latin.



Les moines de Ligugé sont particulièrement reconnaissants à la *Revue d'histoire de l'Eglise de France* de permettre à un plus large public de bénéficier de ces travaux, qui avaient si vivement intéressé tous ceux qui ont eu le privilège de les entendre prononcer par leurs auteurs respectifs en l'amphithéâtre Descartes de la Faculté des Lettres de Poitiers.

Dom Gabriel LE MAITRE,
Abbé de Ligugé.



LE CULTE DE SAINT MARTIN A L'ÉPOQUE FRANQUE

Lorsque saint Martin s'installa à Ligugé en 360, le christianisme avait déjà pris pied dans la plupart des villes gauloises. Mais la campagne était restée païenne. A la mort de saint Martin, la situation avait changé. L'évêque-moine de Tours entra dans l'histoire comme l'apôtre des populations rurales, le fondateur de paroisses. Il dut son succès à l'intégrité de sa vie chrétienne, à sa réputation d'ascète et de thaumaturge. Sulpice Sévère compare ses funérailles à un triomphe : *Martinus pauper et modicus caelum dives ingreditur*.

Mais le grand évêque de Tours n'avait pas que des admirateurs. Sa simplicité, son amour de la pauvreté et de l'ascèse avaient provoqué des critiques jusque dans les rangs de son clergé. Saint Brice (397-444), son successeur, était fort différent de saint Martin, avec lequel il avait eu des démêlés. Il fut chassé de son siège en 430 et le regagna seulement en 437¹. Des troubles sociaux ont pu être la cause de ces difficultés : les Bagaudes se soulevèrent sous Tibatton en 435, l'Armorique fut reconquise par Aétius en 436². Quoi qu'il en soit, le culte de saint Martin semble avoir subi une éclipse au début du v^e siècle. Saint Brice construisit néanmoins une basilique sur le tombeau de son prédécesseur. Cet acte de réconciliation lui valut plus tard d'être associé au culte de saint Martin.

L'épiscopat d'Eustache (444-461), le successeur de saint Brice, s'annonça difficile. Une nouvelle révolte de l'Armorique éclata en 446, et le médecin Eudoxius, qui avait conspiré avec les Bagaudes, se réfugia en 448 à la cour d'Attila³. En 451, le terrible roi des Huns se mit en marche et s'avança en direction d'Orléans. Il fut battu par Aétius, mais le vainqueur

1. *Hist. Fr.*, II, 1 (M.G.H., SS. rer. Mer., t. I, p. 37 ss.).

2. E. STEIN, *Histoire du Bas-Empire*, t. I^{er}, Paris, 1959, p. 323. Aétius transféra en 442 les Alains de Mayence à Orléans pour surveiller l'Armorique (*ibid.*, p. 331 et 580).

3. E. STEIN, *op. cit.*, p. 331 s.

succomba en 454 à un coup d'État de l'empereur Valentinien III. L'Empire entra en agonie. La Gaule septentrionale fut temporairement sauvée par le maître des milices Égidius (456-464) et son successeur, le comte Paul (464-470). C'est sous Égidius que saint Perpet fut élu évêque de Tours.

L'épiscopat de saint Perpet (461-491) marque une époque dans l'histoire de l'Église de Tours et du culte martinien. Grégoire nous raconte qu'il instaura le calendrier liturgique de son diocèse. En 461, sa première année d'épiscopat, saint Perpet convoqua un concile qui se tint à Tours le 11 novembre, jour de la déposition de saint Martin qui figure dans le calendrier⁴. Il chargea Paulin de Périgueux de la rédaction en vers d'une vie de son grand prédécesseur — œuvre que Paulin termina avant 464. Le même écrivain composa le poème *De orantibus* pour la nouvelle basilique Saint-Martin que saint Perpet avait entrepris de construire⁵. A la prière de l'évêque de Tours, un écrivain encore plus célèbre, Sidoine Apollinaire, écrivit pour la basilique l'épigramme *Martini corpus totis venerabile terris*, probablement entre 470 et 473⁶. Le sanctuaire, que Sidoine compare au temple de Salomon et dont Grégoire nous laissa une description détaillée⁷, fut donc commencé vers 461 et terminé vers 470 : au moment des premières victoires d'Euric, roi des Visigoths, qui rattacha Tours à son royaume⁸.

Le nombre des miracles opérés au tombeau du saint tourangeau avait incité saint Perpet à construire la basilique. Dans la lettre au diacre Aurèle, Sulpice Sévère avait déjà assimilé saint Martin aux apôtres, aux prophètes et aux martyrs : *in illo iustorum grege nulli secundus ... Nam licet ei ratio temporis non potuerit praestare martyrium, gloria tamen martyris non carebit, quia voto adque virtute et potuit esse martyr et voluit*⁹. Peu après la mort de saint Martin, on implora l'aide du grand thaumaturge¹⁰. Mais l'honneur des au-

4. L. DUCHESNE, *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, t. II^e, Paris, 1910, p. 302, n. 4 et 304.

5. PAULY-WISSOWA, *Realencyklopädie*, t. 18, IV, 1949, col. 2355.

6. *Epist.* IV 18 (M. G. H., Auct. Antig., t. VIII, p. 69). Pour la date : MOMMSEN, *ibid.*, p. LII.

7. *Hist. Fr.*, II, 14 (SS. rer. Mer., t. I, p. 63 ss.). Cf. E. MALE, *La fin du paganisme en Gaule et les plus anciennes basiliques chrétiennes*, Paris, 1950, p. 138 ss.

8. K. F. STROHEKER, *Eurich König der Westgoten*, Stuttgart, 1937, p. 31.

9. SULPICIUS SEVERUS, *Epist.*, II (C. S. E. L., t. I, Vienne, 1866, p. 143-44).

10. SULPICIUS SEVERUS, *Dial.*, III 14 (*ibid.*, p. 212).

tels restait encore réservé à cette époque aux apôtres et aux martyrs. Je pense que la petite basilique construite par saint Brice sur le tombeau de saint Martin portait le vocable des saints Pierre et Paul¹¹ : vocable cher à Martin lui-même, qui avait dédié aux princes des apôtres l'église de Marmoutier¹² et probablement encore d'autres sanctuaires érigés par lui¹³. Saint Martin avait beaucoup voyagé pendant sa vie. Durant son service militaire, il s'était trouvé à Amiens et à Worms¹⁴. Avant d'être élu évêque de Tours, il avait passé par Milan, par l'île de Gallinaria près d'Albenga, par Ligugé dans le Poutou¹⁵. Sulpice Sévère nous parle de ses voyages dans l'Autunois¹⁶, à Paris¹⁷, à Chartres¹⁸, dans le Berry¹⁹, dans le Sénonais²⁰ et surtout à la cours de Trèves, que saint Martin visita à plusieurs reprises²¹. Grégoire mentionne des voyages en Saintonge²² — probablement lors du concile de Bordeaux

11. *Et quoniam camera cellulae illius prioris* (de la basilique construite par Brice) *eleganti opere fuerat fabricata, indignum duxit sacerdos* (Perpetuus), *ut opera eius deperiret, sed in honore beatorum apostolorum Petri et Pauli aliam construxit basilicam, in qua cameram illam adfixit* (*Hist. Fr.*, II, 14, p. 64). Nous concluons de ce passage que la basilique de Brice était dédiée aux princes des apôtres; car la basilique dédiée à ceux-ci devait sans doute reprendre la tradition de la première basilique sépulcrale détruite lors des travaux pour le sanctuaire martinien.

12. *Hist. Fr.*, X, 31 (p. 527).

13. Sulpice Sévère raconte que les apôtres Pierre et Paul apparurent à différentes reprises à saint Martin, ainsi qu'Agnès, Thècle et Marie (l'Égyptienne), saintes chères aux moines (*Dial.*, III, 13, p. 196). Parmi les églises paroissiales fondées par saint Martin, celle de Tournon est dédiée à saint Pierre. On trouve le même vocable chez des églises fondées par Brice (Brizay), par Eustache (Dolus) et Perpet (Mouzon et Balesmes). Selon la tradition autunoise, Saint-Martin d'Autun aurait été fondé par l'évêque de Tours sous le titre des saints Pierre et Paul (MALE, *Fin du paganisme*, p. 37).

14. Sulpicius Severus, *Vita S. Martini*, 3 (p. 113 ss.) et 4 (p. 114).

15. *Ibid.* 6 (p. 116 ss.) et 7 (p. 117).

16. *Ibid.* 15 (p. 125).

17. *Ibid.* 18 (p. 127).

18. *Dial.*, II, 4 (p. 185) et III, 2 (p. 199 ss.).

19. *Vita*, 14 (p. 123 ss. : identification avec Levroux, cf. JULIAN, *Hist. de la Gaule*, t. VII, p. 269, n. 7), *Dial.*, III, 8 (p. 190).

20. *Dial.*, III, 204.

21. *Vita*, 16-18 (p. 125 ss.), 200 (p. 129 ss.; consulat d'Evodius et de Maxime, 383-88); *Dial.*, II, 5 (p. 186 ss.; sous Valentinien I^{er}, 364-75), 6 (p. 187; saepius sous Maxime), 9 (p. 190); III, 11-13 (p. 208 ss.; sous Maxime, 385). Sulpice Sévère dit que saint Martin visita l'empereur Maxime à plusieurs reprises. On se demande si l'évêque de Tours n'est jamais allé voir l'empereur Gratien entre 375 et 381. La dernière visite à Trèves est sans doute celle de 385.

22. *Glor. conf.*, 45 (SS. rer. Mer., t. I, p. 775 ss.; Blaye sur Garonne) et *Virt. s. Martini*, IV, 31 (p. 31; Nieul-lès-Saintes). Identification et chronologie de JULIAN, t. VII, p. 269, n. 3.

en 384 — en Angoumois et en Auvergne²³. Une jeune fille morte à Vienne fut baptisée par l'évêque de Tours²⁴. Dans la plupart de ces villes et pays, on trouve plus tard des églises commémoratives Saint-Martin²⁵, dont quelques-unes remontèrent même à l'époque de l'évêque. Mais elles lui furent dédiées à une époque postérieure, surtout au VI^e siècle²⁶. Ceci est également vrai pour les églises fondées par les amis du grand thaumaturge. Sulpice Sévère dédia son sanctuaire de Primuliac à la Sainte-Croix, aux apôtres et aux martyrs²⁷. La première église du monastère lyonnais d'Ainay, fondée selon la tradition par l'évêque Salonius (*ante* 440-*post* 450) était consacrée à saint Pierre plutôt qu'à saint Martin²⁸. La tradition que saint Victrice de Rouen (*ante* 390-*post* 404) aurait fondé une basilique martinienne à Thérouanne est fort suspecte²⁹. Nous concluons que la basilique construite par saint Perpet fut la première église dédiée à l'évêque confesseur de Tours. Le monastère de Ligugé, toute-

23. *Glor. conf.*, 5 (p. 751; Artonne, Auvergne); *Virt. s. Mart.*, I, 18 (p. 598; Sireuil, Angoumois).

24. C. I. L., XII, 2115. Cf. JULLIAN, t. VII, p. 269, n. 5. Je doute qu'on puisse conclure de cette inscription à un voyage de saint Martin à Vienne. Le baptême a pu avoir lieu ailleurs.

25. Amiens : VENANTIUS FORTUNATUS, *Carm.* I, 5 (M. G. H. Auct. Antiq. t. IV, 1, p. 9); GRÉGOIRE, *Virt. s. Mart.*, I, 17 (p. 198 : *in porta Ambianensi*). — Worms : E. KRANZBÜHLER, *St. Martin zu Worms*, Worms 1923 : attesté au IX^e siècle. — Ligugé : Dom Jean COQUET, « L'intérêt des fouilles de Ligugé », *Soc. des amis du vieux Ligugé*, 1960. — Autun : cf. *supra*, n. 13. — Paris : *Hist. Fr.*, VIII, 33. — Chartres : *Vita s. Leobini*, 84 (M. G. H., Auct. Antiq., t. IV, 2, p. 81). — Trèves, abbaye Saint-Martin, fondée par le sénateur Tétradius sous le titre de la Sainte-Croix : K. BÖHNER, « Die Anfänge der Abteikirche St. Martin zu Trier », *Trierer Zeitschrift*, t. XVIII, 1949, p. 107-131.

26. Les abbayes d'Autun et de Trèves, dédiées d'abord respectivement aux princes des apôtres et à la Sainte-Croix, reçurent le vocable de Saint-Martin par l'évêque Syagrius (*ante* 570-599), par la reine Brunehaut (592-613) et par l'évêque Magnéric (*ante* 585-*post* 587). Cf. *supra*, n. 13 et 25.

27. H. DELEHAYE, *Loca sanctorum*, Bruxelles 1930, p. 11.

28. La tradition prétend que Salonius (*post* 440-*post* 450) aurait dédié la première église d'Ainay à saint Martin : A. CHAGNY, *La basilique de Saint-Martin d'Ainay et ses annexes*, Lyon-Paris, 1935, p. 16. L'abbé Anselme (vers 546) aurait fondé l'église Saint-Pierre d'Ainay que la reine Brunehaut, conseillée par les métropolitains Aetherius (*ante* 589-602) et Arigius (*post* 602-*post* 614), aurait restaurée. Il y a là sans doute une confusion entre les deux églises. La tradition d'Autun semble bien établir que le vocable de Saint-Pierre précéda celui de Saint-Martin. Une dédicace à saint Martin au milieu du V^e siècle serait assez surprenante, tandis qu'elle n'a rien d'extraordinaire à la fin du VI^e. Je pense donc que Salonius fonda Saint-Pierre et que la reine Brunehaut fonda ou restaura Saint-Martin d'Ainay.

29. H. van WERVEKE, *Het bisdom Terwaan* (Université de Gand, Recueil de travaux publ. par la Fac. des Lettres, 52^e fasc.), Gand-Paris, 1924, p. 17.

fois, et surtout l'église de Candes, lieu du trépas de saint Martin³⁰, reçurent probablement en même temps le vocable de leur fondateur. D'autres paroisses du diocèse de Tours³¹ et des pays voisins³² suivirent bientôt, notamment les églises et oratoires dépendant de l'abbatiale de Tours³³.

Les sources ne permettent pas de suivre pas à pas l'évolution du culte martinien au dernier quart du v^e siècle, période extrêmement troublée et peu propice à la fondation d'églises. Nous constatons cependant que le culte de saint Martin avait déjà essaimé en Espagne et en Italie jusqu'au milieu du v^e siècle. Saint Martin est cité dans nombre d'inscriptions espagnoles³⁴. L'espagnol Florentius, membre d'une ambassade à Chilpéric en 582, raconta que son grand-père fit construire une basilique Saint-Martin³⁵. En 583, Grégoire parle d'un monastère martinien entre Murviedra et Cartagène³⁶. Cararic, roi des Suèves (550-559) reçut des reliques de saint Martin pour l'église construite par lui à Braga³⁷. Un homonyme de l'évêque de Tours, Pannonien comme lui, — *Martini meritis cum nomine nobilis heres* — fonda dans les mêmes années le monastère de Dumio. Il devint évêque de Braga et apôtre des Suèves d'Espagne³⁸. Partout poussèrent sous son action les églises dédiées à saint Martin :

*Electum proprium tenet te Gallia gaudens
Pastorem, teneat Gallecia tota patronum*³⁹

L'Italie ne restait pas en arrière. Au début du v^e siècle, Magnus Felix Ennodius de Pavie écrivit l'hymne *Cum gesta Martini loquor*⁴⁰. Venance Fortunat est témoin du culte martinien à Padoue et Ravenne⁴¹. Guéri d'une maladie par saint

30. *Hist. Fr.*, VIII, 10 et X, 3 (p. 407 et 527 ss.); *Virt. s. Mart.*, I, 22 (p. 600), II, 19-23 (p. 615 ss.), III, 45 et 48 (p. 625 ss.), III, 22 (p. 638).

31. Mareuil-sur-Cher (584) : *Hist. Fr.*, VII, 12 (p. 333). — Martigny : *Glor. conf.*, 8 (p. 752).

32. Léré, dioc. de Bourges : *Hist. Fr.*, VII, 42 (p. 640).

33. Marsas, dioc. de Bordeaux : *Virt. s. Mart.*, III, 33 (p. 640). — Ternay, dioc. du Mans : *Virt. s. Mart.*, IV, 12 (p. 652). L'église de Ternay était encore au v^e siècle dédiée aux apôtres Pierre et Paul, mais l'anecdote racontée par Grégoire montre une influence grandissante du culte martinien.

34. H. DELEHAYE, *Loca sanctorum*, p. 18.

35. *Virt. s. Martini*, III, 8 (p. 634).

36. *Glor. conf.*, 12 (p. 755).

37. *Virt. s. Mart.*, II, 11 et IV, 7 (p. 595 et 651).

38. *Hist. Fr.*, V, 37 (p. 243). — VEN. FORT., *Carm.*, V, 1 (M. G. H., *Auct. Antiq.*, t. IV, 1, p. 103).

39. *Versus Martini Dumiensis ep. in basilica (ibid., t. VI, 2, p. 195).*

40. *Carm.*, 351, I, 20 (*ibid.*, t. VI, p. 255).

41. *Vita s. Martini*, 4 (*ibid.*, t. IV, I, p. 369) : geste de saint Martin peint sur un mur de la basilique Sainte-Justine à Padoue; — *Carm.*, I, 2 (*ibid.*, t. IV 1, p. 8) : église Saint-André fondée par l'évêque Vital

Martin à Ravenne, il fit vers 565 le pèlerinage de Tours et se fixa à Poitiers; il fut l'auteur d'une troisième *Vita Martini*. En 679, un monastère dédié à saint Martin se trouvait à Rome près du Vatican^{41*} : le premier pape du nom de Martin gouverna l'Église de Rome de 649 à 653.

Le culte de l'évêque-ascète était sans doute populaire parmi les moines qui semblent avoir parfois adopté le nom de leur patron⁴². Loin de Tours, nous trouvons vers 500 des traces certaines du culte martinien chez les pères du Jura, fondateurs de Saint-Oyand de Joux, de Saint-Lupicin, de Saint-Romain de Roche et de Romainmôtier⁴³. Mais les promoteurs principaux du culte semblent avoir été les évêques. Nous trouvons des basiliques consacrées à saint Martin dans beaucoup de cités épiscopales ou dans leurs faubourgs. La plupart semblent remonter aux VI^e et VII^e siècles. Le premier témoignage nous parvient d'Arles, du célèbre monastère de femmes fondé par saint Césaire. Une nef de la basilique cimétiériale du monastère, construite peu après 508, fut dédiée à saint Martin⁴⁴. Le faux testament de saint Remi cite trois églises martinienues à Reims : la première se trouvait *ad portam Collatitiam*, la seconde aurait été fondée par saint Remi *infra urbem*, la troisième se trouvait au cimetière Saint-Sixte⁴⁵. Celle-ci semble avoir été la première en date. Elle

à Ravenne; *Vita s. Martini*, 4 (*ibid.*, IV, 1, p. 369-70) : *loculus s. Martini* dans la basilique Saint-Paul et Saint-Jean à Ravenne.

41*. W. LEVISON, *England and the continent in the eighth century*, Oxford, 1946, p. 16, n. 1.

42. Les homonymes de saint Martin n'étaient pas rares parmi des moines. Je cite deux disciples de saint Martin, dont l'un fonda l'église de Brive-la-Gaillarde (*Hist. Fr.*, VIII, 10, p. 332; *Vita Dalmatii*, 8 = M. G. H., SS. rer. Mer., t. III, p. 547), l'autre celle de Saujon-lès-Saintes (*Glor. conf.*, 56, p. 780; *Vita Martini Vertavensis*, 6 = M. G. H., SS. rer. Mer. t. III, p. 571). Nous avons déjà parlé de Martin de Dumio. Au VI^e siècle, on notera également saint Martin de Vertou, ancien diacre de l'évêque Félix des Nantes, 549-82 (*Vita Martini Vertavensis* = M. G. H. SS. rer. Mer., t. III, p. 567 ss. Cf. J. LAPORTE, « Les origines du monachisme dans la province de Rouen », *Revue Mabillon*, t. XXXI, 1941, p. 12 ss.).

43. *Vitae patrum Jurensium*, I, 15; II, 8; III, 15, 17, 18, 20. Cf. M. BESSON, *Recherches sur les origines des évêchés de Genève, Lausanne, Sion et leurs premiers titulaires*, Fribourg, 1906, p. 217 ss. — Saint Martin apparut à saint Oyand (vers 510-515) avec les apôtres Pierre, Paul et André. La geste de saint Martin est nommée avec celle de saint Antoine.

44. *Vita Caesarii*, I, 57 (M. G. H., SS. rer. Mer., t. III, p. 480). Cf. F. BENOIT, « Topographie monastique d'Arles au VI^e siècle », *Études mérovingiennes. Actes des Journées de Poitiers* 1952, Paris, 1953, p. 14 ss.; J. HUBERT, « La topographie religieuse d'Arles au VI^e siècle », *Cahiers archéologiques*, t. II, 1947, p. 24 (identification avec Notre-Dame de Beau-lieu).

est mentionnée dans le testament des évêques Somnatius (*ante* 613-*post* 627) et Lando (*ante* 657)⁴⁶; on y trouva en 1738 un hypogée paléo-chrétien. Elle pourrait fort bien remonter à l'époque de saint Remi, de laquelle date la basilique voisine de Saint-Julien construite par Attolus⁴⁷. Les débuts du pontificat de saint Remi (c. 460-*post* 511) coïncident avec ceux de saint Perpet de Tours; le grand évêque de Reims correspondait avec beaucoup de ses confrères dans l'épiscopat des Gaules. On ne saurait rien présumer de l'âge des deux autres basiliques rémoises dédiées à saint Martin. Nous notons cependant qu'une église Saint-Hilaire *ad portam Martis*⁴⁸ faisait pendant à celle de Saint-Martin *ad portam Collatitiam*. Ce parallélisme symbolique est signe d'une haute antiquité.

Serait-ce téméraire de prétendre que Clovis connut par saint Remi la puissance miraculeuse de saint Martin ? C'est au tombeau de saint Martin, à ce qu'il semble, que le roi des Francs manifesta publiquement l'intention de se convertir, en 498, lors d'une première guerre contre les Visigoths⁴⁸. Le Mérovingien obtint sa victoire décisive en 507 sous le signe de saint Martin et de saint Hilaire⁴⁹. Les deux grands évêques de la Gaule, liés durant leur vie par une amitié sincère, maîtres et précepteurs de l'épiscopat gallo-romain, devinrent les patrons du royaume des Francs. Ensemble, ils sont invoqués par les petits-fils de Clovis dans le traité de partage de 567⁵⁰ et par la reine Radegonde dans son testament⁵¹. Ils gardaient des

45. M. G. H., SS. rer. Mer., t. III, p. 343 ss. — PARDESSUS, t. I, n° 119. — F. VERCAUTEREN, *Étude sur les civitates de la Belgique Seconde*, Bruxelles, 1934, p. 47 et p. 65, n. 6. — J. LEFLON, *Histoire de l'Église de Reims du I^{er} au V^e siècle*, Reims, 1942, p. 123.

46. FLODOARD, *Hist. Rem. eccl.*, II, 5 et 6 (M. G. H., SS. t. XIII, p. 454 ss.). L'ordre des églises citées permet l'identification avec la basilique Saint-Martin du cimetière : Saint-Remi, Saint-Timothée, Saint-Martin, Saint-Julien, Saint-Nicaise, Saint-Jean, Saint-Sixte (Somnatius); Saint-Remi, Saint-Timothée, Saint-Nicaise (Lando).

47. VERCAUTEREN, *Étude*, p. 53. — GRÉGOIRE, *Virt. s. Juliani*, 32 (p. 577). FLODOARD, *Hist. Rem. eccl.*, I, 23 (M. G. H., SS., t. XIII, p. 442).

48. W. v. d. STEINEN, « Chlodwigs Ubergang zum Christentum », *Mitt. öst. Instituts für Geschichtsforschung*, Erg. Band 12, 1932-33, p. 417-501. Cette excellente étude n'est pas dépassée par les articles de van de Vyver qui me paraissent fort discutables.

49. *Hist. Fr.*, II, 37 et 38 (p. 85-89). — FRED., III, 24 (M. G. H., SS. rer. Mer., t. III, p. 102).

50. *Hist. Fr.*, VII, 6 (p. 329) : *Ecce pactioes, quae inter nos factae sunt, ut, quisque sine fratris voluntatem Parisius urbem ingrederetur, amitteret partem suam, essetque Polioctus martyr* (garant des serments) *cum Hylario adque Martino confessoribus retributor eius*.

51. *Hist. Fr.*, IX, 42 (p. 472) : *Dei et s. Crucis et b. Mariae* (patrons du couvent de Poitiers) *incurrat iudicium, et bb. confessores Helarium et Martinum habeant contradictores et persecutores*.

portes de Reims; ils représentaient les confesseurs dans la cathédrale de Nantes construite vers 567 par l'évêque Félix⁵². Venance Fortunat et saint Nizier de Trèves les citent ensemble⁵³. A Mayence, la cathédrale restaurée au second tiers du vi^e siècle fut consacrée à saint Martin, la basilique cimétériale à saint Hilaire⁵⁴. En 591, saint Yrieix de Limoges institua les deux saints évêques ses héritiers⁵⁵. Les témoignages cités permettent de dater du vi^e siècle le culte jumelé de l'évêque-docteur et de l'évêque-ascète.

Le partage de 567 attribua Tours et Poitiers à Sigebert I^{er} d'Austrasie. Parmi les partages mérovingiens⁵⁶, celui de 567 paraît particulièrement incompréhensible aux historiens modernes. Il créa en effet une situation inextricable par la formation de nombreuses enclaves, sources de guerres civiles. Nous pensons que l'attribution de Tours et Poitiers à Sigebert I^{er} s'explique par des raisons religieuses. Les rois d'Austrasie tenaient aux deux grands sanctuaires de la Gaule. Tours et Poitiers restèrent en effet austrasiens, à travers toutes les vicissitudes de l'histoire, jusqu'à l'extinction des Mérovingiens de Metz en 679.

Au cours du vi^e siècle, Poitiers dut toutefois céder le pas à Tours. Clovis privilégia la basilique Saint-Hilaire aussi bien que celle de Saint-Martin⁵⁷. La reine Clotilde se retira à Tours⁵⁸, la reine Radegonde à Poitiers. Mais Radegonde fonda à Poitiers son propre monastère qui eut par la suite la faveur des rois. Clotaire I^{er} fit des dons à la basilique de Tours⁵⁹ et probablement à Sainte-Croix de Poitiers⁶⁰, tandis qu'il n'y a plus de traces de privilèges pour Saint-Hilaire. Dans un poème de Fortunat — *ad Childeburtum* (575-595) et *Brunechildem reginam de natali s. Martini* — saint Martin

52. VEN. FORT., *Carm.*, III, n° 7 (M. G. H., Auct. Antiq., t. V, 1, p. 56-58).

53. *Ibid.*, V, 3; X 14; App. 21 (*ibid.*, t. IV, 1, p. 107, 185, 248, 286). NIZIER de Trèves, *Epp. Austrasiacae*, n° 8 (M. G. H., Epp., t. III).

54. EWIG, *Die ältesten Mainzer Patrozinien* (à paraître).

55. *Hist. Fr.* X, 29 (p. 524).

56. EWIG, « Die fränkischen Teilungen und Teilreiche 511-613 », = *Mainzer Akad. der Wiss., Abhandlungen der Geistes und sozialwiss. Klasse*, Jahrgang 1952, no. 9, p. 651-715; « Die fränkischen Teilungen im 7. Jhdt., 613-714 », *Trierer Zeitschrift*, t. XXII, 1954, p. 86-144.

57. FRED., III, 24 (M. G. H., SS. rer. Mer., t. II, p. 102). — Faux diplôme de Clovis : PERTZ, *Spuria*, n° 5.

58. *Hist. Fr.*, II, 43 (p. 94).

59. *Ibid.*, IV, 21 (p. 154).

60. PERTZ, *Spuria*, n° 10 et 11 sont des faux grossiers. Mais le monastère de Radegonde hébergea par la suite des princesses royales; on ne peut douter qu'il ne reçût des privilèges.

apparaît comme le patron par excellence du royaume et de la famille royale⁶¹. Les récits de Grégoire de Tours laissent entrevoir que le sanctuaire de saint Martin était l'asile le plus célèbre de la Gaule, respecté religieusement par les Mérovingiens les plus sauvages et fréquenté par des personnages de marque brouillés avec les rois. Parmi les fervents du culte, nous comptons la reine Brunehaut. Les églises favorisées par elle à Autun²⁶ et Lyon (Ainay)²⁸ adoptèrent le vocable de saint Martin. A Trèves, nous constatons un fait analogue. La basilique Sainte-Croix²⁶, construite par le sénateur Tétradius lors d'un miracle de saint Martin dans la métropole mosellane, fut transformée en abbatale martinienne par l'évêque Magneric (*post* 561-*post* 587), le parrain de l'ainé des petits-fils de Brunehaut. Au premier tiers du VII^e siècle, le roi Dagobert I^{er} devint le grand bienfaiteur de Tours. Il chargea saint Éloi, alors orfèvre de la cour, d'embellir les tombeaux de saint Martin et de saint Brice *miro opificio ex auro et gemmis*⁶². La chape célèbre de saint Martin passa dans le trésor royal, où elle est pour la première fois attestée en 678 sous Thierry III⁶³. Nous ignorons tout de son histoire antérieure. Elle a pu être transmise à Thierry III soit par son grand-père Dagobert I^{er}, soit par son frère Childéric II, qui avait d'abord gouverné l'Austrasie.

Nous observons toutefois que saint Martin n'a jamais été le patron unique du royaume. Ayant partagé l'honneur de patron royal avec saint Hilaire, il le partagea ensuite avec d'autres confesseurs et martyrs de la Gaule. Il semble que chacun des rois mérovingiens voulut avoir son patron à lui. Nous avons dit que Tours et Poitiers étaient depuis 567 des enclaves austrasiennes. Avant cette date, les deux cités appartenaient au royaume de Paris. Les rois austrasiens semblent avoir favorisé à cette époque le culte de saint Remi de Reims. Clotaire I^{er}, jusqu'en 555/58 roi de Soissons, propagea le culte de saint Médard. Son fils Gontram (561-592) qui obtint en 561 la Bourgondie, fonda l'abbaye Saint-Marcel de Chalon et lui donna les statuts de Saint-Maurice d'Agaune, fondation du roi burgonde Sigismond.

Néanmoins, ni saint Remi, ni saint Médard, ni saint Marcel ou saint Maurice n'égalerent la gloire de saint Martin, qui resta jusqu'à Dagobert I^{er} le patron principal des Mérovingiens. C'est alors seulement qu'émergea un rival autrement puissant : le martyr parisien saint Denis, patron de la lignée

61. *Carm.*, X, 7 (M. G. H., *Anct. Antiq.*, t. IV 1, p. 239-40).

62. *Vita Eligii*, I, 32 (M. G. H., *SS. rer. Mer.*, t. IV, p. 688).

63. PERTZ, *Spuria*, n° 49.

royale neustro-burgonde, qui depuis 680 devait régner nominalement sur le royaume entier.

Après avoir esquissé l'évolution du culte royal de saint Martin, nous revenons à l'histoire du culte dans les cités épiscopales. Dans une trentaine de villes appartenant aux provinces de Bordeaux, Bourges, Tours, Sens, Rouen, Reims, Cologne, Trèves, Mayence, Besançon, Lyon et Arles, nous constatons des basiliques martinienues remontant à l'époque mérovingienne. A Bordeaux⁶⁴, Saintes⁶⁵, Cahors⁶⁶, au Mans⁶⁷, à Reims⁶⁸ et Metz⁶⁸, il y avait même plusieurs églises dédiées à saint Martin. Des sources contemporaines permettent de dater Saint-Martin de Chartres⁶⁹ et Saint-Martin de Bourges⁷⁰ dans la première moitié ou dans le second quart du vi^e siècle. Nombreuses sont les fondations de la seconde moitié du vi^e siècle : à Bordeaux⁶⁴, Saintes⁶⁵, Angoulême⁷¹, au Mans⁶⁷, à Avranches⁷², peut-être à Verdun⁷³. A Toul⁷⁴, Mar-

64. VEN FORT., *Carm.*, I, n° 6 (M. G. H., Auct. Antiq., t. IV 1, p. 9 : fondation de Léonce II, c. 550-570); *Carm.*, I, n° 7 (*ibid.*, p. 11 : fondation de Basilius et Baudegundis).

65. GRÉGOIRE, *Virt. s. Martini*, III, 51 (fondation de la mère de Chardegysilus, oratoire privé); *ibid.*, IV, 8 (p. 651 : fondation de l'évêque Palladius en 589).

66. *Vita s. Desiderii*, 16 (M. G. H., SS. rer. Mer., t. IV, p. 575 : fondation d'un oratoire privé dédié à saint Martin par Didier); *ibid.*, 30 (p. 586-88 : deux basiliques Saint-Martin dans le testament de Didier).

67. Testament de Bertram du Mans de 616 = G. BUSSON et A. LEDRU, *Actus pontificium Cenomannis in urbe degentium*, dans *Archives Historiques du Maine*, t. III, 1901, p. 102-141 : *monasterium vel sinodochium in honore s. Martini, quod Pontileuva vocatur*, fondé par Bertram. *Ibid.*, 82 ss. et 93 ss. : *cellula cum ecclesia quae est constituta in honore s. Martini infra civitatem*, fondée par le prêtre Eulalius (Euladius) et Baudomalla sous le pontificat de Domnolus (559-post 567).

68. Th. KLAUSER et R. S. BOUR, « Notes sur l'ancienne liturgie de Metz et ses églises antérieures à l'an mil ». *Annuaire de la Soc. d'Hist. et d'Arch. de Lorraine*, t. XXXVIII, 1929, p. 576 ss. : Saint-Martin, paroisse près de la porte *in curtis*, et Saint-Martin, abbaye fondée par le roi Sigebert III (638-654), peut-être auprès d'une église plus ancienne du même vocable.

69. *Vita s. Leobini*, 84 (M. G. H., Auct. Antiq., t. IV 2, p. 8) : église sépulcrale de saint Léobin (*ante 549-post 552*).

70. *Glor. conf.*, 79 (p. 797 ss.) : oratoire dans le faubourg de Brivas, avec une petite colonie de moines, fondé par Agustus de la famille de l'évêque Desideratus (*ante 549-post 552*).

71. *Hist. Fr.*, IV, 8 (p. 277 ss.); *Glor. conf.*, 99 (p. 811 ss.); *Ademari Historiae*, I, 29 (M. G. H., SS., t. IV, p. 113) : Saint-Cybard, fondé sous le vocable de saint Martin, consacré par saint Germain de Paris (*ante 558-576*), sous le gouvernement de Charibert I^{er} (561-567).

72. *Virt. s. Martini*, I, 36 (p. 622). — L. MUSSER, « Les villes épiscopales et la naissance des églises suburbaines en Normandie », *Revue d'Hist. de l'Egl. de France*, t. XXXIV, 1948, p. 11.

73. *Chronicon Hugonis Flaviniacensis* (M. G. H., SS., t. VIII, p. 337) : l'évêque Airy (Agericus, post 549-588) enterré dans l'église Saint-André-Martin = Saint-Airy.

74. VEN FORT., *Carm.*, II, 13 (M. G. H., Auct. Antiq., t. IV 1, p. 41).

tin est nommé parmi les saints de l'oratoire construit par l'évêque Trasaric après 565. Saint-Martin d'Auxerre apparaît dans les règlements liturgiques de l'évêque Aunaire (*ante* 573-605)⁷⁵. Saint-Martin de Cavaillon⁷⁶, de Paris⁷⁷, de Rouen⁷⁸ et d'Amiens⁷⁹ sont cités par Grégoire de Tours, les deux basiliques de Cahors dans le testament de l'évêque Didier (630-655)⁸⁰. Au VII^e siècle furent fondés une des basiliques de Cahors⁸¹, Saint-Martin de Limoges⁸², l'oratoire Saints-Ferréol et Martin d'Auxerre⁸³, l'abbaye royale Saint-Martin de Metz⁸⁴ et probablement Saint-Martin de Cologne⁸⁵.

De nos sources se dégage l'impression que le culte de saint Martin atteignit son apogée dans la seconde moitié du VI^e siècle. Certains renseignements sur les évêques nous permettent d'étendre cette limite encore au premier tiers du VII^e siècle. Magnéric de Trèves (*post* 561-*post* 587) consacra plusieurs églises à saint Martin, son patron spécial⁸⁶. Les évêques Nizier de Lyon (552-573)⁸⁷, Bertram du Mans (586-616)⁸⁸ et Somnatus de Reims (*ante* 613-*post* 627)⁸⁹ désignent saint Martin également comme leur *patronus peculiaris*. Nous pensons donc que la plupart des églises martinienues dans les cités épiscopales datent de cette époque, même quand elles n'apparaissent que dans les sources carolingiennes ou encore postérieures. Sans vouloir donner une liste complète, je cite Saint-Martin de Worms⁹⁰, de Strasbourg⁹¹,

75. J. WOLLASCH, « Das Patrimonium b. Germani in Auxerre », *Forschungen zur oberrheinischen Landesgeschichte*, t. IV, 1957, p. 189.

76. *Virt. s. Martini*, III, 60 (p. 647).

77. *Hist. Fr.*, V, 32 (p. 237).

78. *Ibid.*, I, 2 (p. 195) : *ad basilicam s. Martini, quae super murus civitatis ligneis tabulis fabricata est (ad 576)*.

79. VEN. FORT., *Carm.*, I, 5 (M. G. H., Auct. Antiq., t. IV 1, 9); *Virt. s. Martini*, I, 17 (p. 598).

80. M. DUCHEIN, « Les textes antérieurs à l'an mil relatifs aux églises de Limoges », *Mélanges C. Brunel*, t. II, 1955, p. 393 : fondation d'Alicius, père de saint Éloi, selon une tradition du XIII^e siècle.

81. PARDESSUS, t. II, n° 273, de 630 : oratoire de l'abbaye fondée par l'évêque Palladius.

82. P. OPLADEN, *Gross St. Martin*, 1954, p. 13 ss : fondation de Pépin d'Herstal selon la tradition.

83. EWIG, *Trier im Merowingerreich*, p. 107 ss.

84. GRÉGOIRE, *Vitae patrum*, VIII, 1 (p. 691).

85. L. PFLEGER, *Die elsässische Pfarrei. Ihre Entstehung und Entwicklung*, Strasbourg 1936, p. 37; R. WILL et F. J. HIMLX, « Les édifices religieux en Alsace à l'époque préromane », *Revue d'Alsace*, t. XCIII, 1954, p. 46 ss. : attesté après 1129.

d'Avenches⁸⁶, de Windisch⁸⁷, de Nevers⁸⁸, de Soissons⁸⁹, de Noyon⁹⁰, de Théroouanne²⁹, d'Évreux⁹¹, de Bayeux⁹², et de Clermont⁹³.

Il m'est impossible de tracer un tableau complet du culte de saint Martin dans les campagnes. Nous constatons simplement que l'évolution y présente les mêmes aspects. Dans les œuvres de Grégoire de Tours, nous trouvons quelques remarques sur le culte martinien dans le Maine⁹⁴, le Soissonnais⁹⁵, le Cambrésis⁹⁶ et le Trévirois⁹⁷. Grégoire parle encore de l'oratoire construit par Ursio dans le *Castrum Vabrense*⁹⁸ (diocèse de Verdun), de *cella* fondée par saint Volflay près d'Ivois⁹⁹ (diocèse de Trèves), et d'un oratoire construit à Tonnerre¹⁰⁰. Au VII^e siècle apparaissent des églises dédiées à saint Martin dans les diocèses de Nantes¹⁰¹, de Senlis¹⁰², de Cambrai¹⁰³ et de Besançon¹⁰⁴.

86. BESSON, *Recherches*, p. 171. — L. BLONDEL, « Aperçu sur les édifices chrétiens dans la Suisse occidentale avant l'an mille » *Frühmittelalterliche Kunst in den Alpenländern*. Akten des 3. internationalen Kongresses für Frühmittelalterforschung 1954, p. 282 : peut-être la première église d'Avenches, donc certainement du VI^e siècle.

87. BESSON, *Recherches*, p. 143 ss.; BLONDEL, art. cité, p. 282 : attesté au IX^e siècle.

88. M. CHAUME, *Les origines du duché de Bourgogne*, t. II, Dijon, 1927, p. 303 : attesté en 888.

89. J. SAINCIR, *Le diocèse de Soissons*, Évreux, 1935, p. 9 : à l'entrée du faubourg de Crise, comptait parmi les douze églises cardinalices, sans doute les plus anciennes.

90. Charte de Charles le Chauve n° 14, de 842 : *cella* subordonnée à la cathédrale.

91. MUSSET, *Villes épiscopales*, p. 12 : identique avec Saint-Taurin. La basilique Saint-Taurin fut construite par l'évêque Landulfe (post 549). DUCHESNE, *Fastes*, t. II³, p. 226 ss.).

92. MUSSET, p. 12 : Saint-Martin des Entrées.

93. *Libellus de ecclesiis Claromontanis*, IX^e-X^e siècle (M. G. H., SS. rer. Mer., t. VII, p. 462).

94. *Virt. s. Martini*, III, 35 (p. 64) : église consacrée par l'évêque Badegisel (581-586).

95. *Ibid.*, III, 47 (p. 643).

96. *Ibid.*, I, 9 (p. 594) : temps de l'évêque Baudenus de Tours (548-554).

97. *Ibid.*, IV, 29 (p. 656).

98. *Hist. Fr.*, IX, 12 (p. 426).

99. *Ibid.*, VII, 15-16 (p. 380 ss.).

100. *Glor. conf.*, 11 (p. 754 ss.).

101. *Vita Ermelandi*, 3 (M. G. H. SS. rer. Mer., t. V, 691) : Endret, à l'embouchure de la Loire. L'oratoire était antérieur à l'arrivée de saint Ermenland dans la seconde moitié du VII^e siècle.

102. Précy-sur-Oise : PARDESSUS, t. II, n° 412, de 690. — Chrausobacus vel Calciadus : PARDESSUS, t. II, n° 413, de 690 (diocèse de Senlis ?).

103. Solesmes au pays de Famars : PERTZ, n° 75, de 706.

104. *Passio Desiderii*, 5 (M. G. H., SS. rer. Mer., t. VI, p. 59) : Saint-Dizier; oratoire antérieur à l'arrivée du saint.

Les monastères fondés sous le vocable de saint Martin, dont nous avons déjà cité quelques-uns en traitant du culte martinien dans les villes, appartiennent pour la plupart au ^{vi}^e siècle. Le premier en date serait celui de Zunault en Quercy, s'il faut en croire Adémar qui impute la fondation à Clovis¹⁰⁵, probablement à tort. L'abbaye de Menat en Auvergne semble remonter à l'époque des fils de Clovis¹⁰⁶, mais les renseignements sur l'église Saint-Martin de Menat sont confus et tardifs¹⁰⁷. Anisola dans le Maine, mieux connue sous le nom de Saint-Calais, fut fondée sous Childebert I^{er} (511-558) et dédiée à saint Pierre et saint Martin¹⁰⁸. Saint Patrocle, diacre de l'évêque Arcadius de Bourges (*ante* 538-*ante* 549), fonda le monastère de Nérès en Berry¹⁰⁹. Grégoire parle du monastère tourangeau de Latta à propos de la guerre entre Sigibert I^{er} et Chilpéric en 573-74¹¹⁰. De cette année date le testament d'Aridius, fondateur du monastère d'Attanum dans le Limousin, connu plus tard sous le nom de Saint-Yrieix¹¹¹. L'abbaye de Verzy dans le diocèse de Reims remonte au pontificat d'Egidius (*ante* 573-590)¹¹².

Au début du ^{vii}^e siècle, Amalgaire et sa femme Aquiline firent construire les monastères de Bèze¹¹³ et de Dornatiacum¹¹⁴ en Hatuyer (diocèse de Langres). Bèze, l'abbaye principale, était consacrée aux princes des apôtres, Dornatiacum à saint Martin. Nous retrouvons saint Martin comme patron secondaire dans beaucoup de monastères du ^{vii}^e siècle :

105. Remarque d'Adémar dans le *Liber Hist. Fr.*, 17 (M. G. H., SS. rer. Mer., t. II, p. 270).

106. Le Thuringien Brachio, mort en 576, réforma le monastère de Menat et le dirigea à la fin de sa vie. Le monastère remonté donc à la première moitié du ^{vi}^e siècle.

107. *Vita Menelei*, II, 1 (M. G. H., SS. rer. Mer. t. V, p. 149).

108. *Vita Carilefft*, 5 et 12 (*ibid.*, t. III, p. 390 et 394); *Hist. Fr.*, V, 14 (p. 207). — PERTZ, *Spuria*, n° 8, de *dato* 526. — PARDESSUS, t. I, n° 132, 171, 278 (pièces fausses). Selon le falsaire du Mans, l'église Saint-Pierre d'Anisola aurait été fondée par l'évêque Turibius (490-496); Carileffe, le fondateur de la *cella*, aurait été le contemporain de l'évêque Innocent (*post* 511-559).

109. GRÉGOIRE, *Vitae Patrum*, IX, 1 et 2 (p. 702 ss.).

110. *Hist. Fr.*, IV, 48 (p. 184 ss.).

111. PARDESSUS, t. I, n° 180 : testament d'authenticité discutée; *Hist. Fr.*, X, 29 (p. 523 ss.) : testament et mort en 591; *Glor. conf.*, 9 (p. 754).

112. FLODOARD, *Hist. Rem. eccl.*, II, 3 (M. G. H., SS., t. XIII, p. 449 ss.).

113. PARDESSUS, t. II, n°s 328 et 348, de 657 et 662. — PERTZ, n°s 42, 43 46, de 665, 666, 676.

114. *Ibid.*, t. II, n° 328, de 657.

à Solignac¹¹⁵, à Saint-Bertin et Honnécourt¹¹⁶, à Saint-Wandrille¹¹⁷ et Jumièges¹¹⁸, à Stavelot-Malmédy¹¹⁹, à Saint-Mihiel¹²⁰, à Sainte-Odile¹²¹ et Marmoutiers en Alsace¹²². On lui dédiait des oratoires dans l'enceinte ou la banlieue du monastère, comme à Saint-Wandrille, Jumièges et Sainte-Odile, tout au moins un autel, comme à Wissembourg¹²³. Mais aucune des grandes abbayes de cette époque - exception faite de Saint-Martin de Metz⁶⁸ - n'avait l'évêque de Tours comme patron principal. Les monastères martinien du VII^e siècle étaient des *cellae* d'apparence modeste : Crespin dans le Cambrésis¹²⁴, Wormhout en Flandre¹²⁵, Saint-Imier dans le diocèse d'Avenches-Lausanne¹²⁶. La plupart des grandes abbayes — à leur tête Luxeuil, le grand centre de rayonnement religieux — furent fondées sous le vocable de saint Pierre, des saints Pierre et Paul et — notamment quand il s'agissait de couvents de femmes — de la Vierge. Cette préférence était consciente, voulue. En arrivant à l'embouchure de la Loire, saint Ermenland trouva un oratoire dédié à saint Martin dans l'île d'Indret. Mais il consacra son monastère aux princes des apôtres¹²⁷.

115. Charte de fondation de saint Éloi de 635 (M. G. H., SS. rer. Mer., t. IV, p. 746) : les patrons étaient saints Pierre et Paul, Pancrace et Denis, Martin, Médard, Remi et Germain.

116. PARDESSUS, n° 404 et 584, de 685 et 745 : saints Pierre, Paul et Martin patrons de Sithiu (l'église cimétériale, plus tard Saint-Omer, était dédiée à la Vierge); la Vierge, saints Pierre et Martin, sainte Pauline patrons d'Honnécourt.

117. *Vita Condedi*, 12 (M. G. H., SS. rer. Mer., t. IV, p. 561); *Vita Eremberti*, 10 (*ibid.*, p. 656). Le monastère était dédié aux saints Pierre, Paul et Laurent. Il y avait aussi une église dédiée à saint Amance de Rodez (PERTZ, n° 85, de 715; *Vita Wandregisili*, 14, M. G. H., SS. rer. Mer., t. V, p. 19 et 20).

118. *Vita Filiberti*, 8 (M. G. H., SS. rer. Mer., t. V, p. 589 ss.). Le patron principal semble avoir été saint Pierre (charte de Charles le Chauve n° 296, de 849). Il y avait une église cruciforme dédiée à la Vierge (patronne primitive du monastère?), une autre église consacrée aux saints Denis et Germain.

119. PERTZ, n° 22 et 23 (Sigebert III), 27 (Childéric II), 45 (Dagobert II de 679), 97 (Childebert III); — *ibid.*, DD. Carol., n° 15 (Carloman).

120. PARDESSUS, n° 475, de 709 : les patrons étaient saint Michel, la Vierge, saints Martin, Pierre et Paul.

121. *Vita Odiliae*, 14 (M. G. H., SS. rer. Mer., t. VI, p. 45); WILL et HIMLY, art. cité, p. 59. Le patron principal était la Vierge.

122. PERTZ, *Spuria*, n° 90 : saints Pierre, Paul et Martin.

123. WILL et HIMLY, art. cité, p. 54. Le monastère était dédié aux saints Pierre et Paul.

124. *Vita Landelini*, 6 (M. G. H., SS. rer. Mer., t. VI, p. 442).

125. *Vita Winnoci*, 25 (*ibid.*, t. V, p. 773).

126. M. BESSON, *Contribution à l'histoire du diocèse de Lausanne sous la domination franque*, 534-588, Fribourg 1908, p. 80 ss. et 120.

127. *Vita Ermenlandi*, 3 et 4 (M. G. H., SS. rer. Mer., t. V, p. 69 ss.).

Faut-il croire que les moines du VII^e siècle abandonnèrent le culte du grand évêque-ascète de la Gaule romaine ? Une telle conclusion générale n'est point permise. On continuait de fonder des *cellae* martinienues, et saint Martin gardait sa place dans le culte de nombre de grands monastères. L'essor du culte de la Vierge et des apôtres semble être dû à un symbolisme hiérarchisant. Les grandes abbayes du VII^e siècle comptaient souvent plusieurs églises. En choisissant comme titulaires de leurs basiliques et oratoires Notre-Dame, les apôtres, les martyrs et les confesseurs, les moines formaient les monastères selon l'image de la Jérusalem céleste avec ses chœurs de saints, qu'ils invoquaient dans les litanies. Saint Martin représentait souvent les confesseurs. En tant que tel, il n'occupait pas le premier rang dans le groupe monastique, si l'on n'avait pas des raisons spéciales de l'y placer. La première vogue du culte martinien était passée, mais l'évêque de Tours maintint sa place parmi les grands saints de la chrétienté et du royaume. Son sanctuaire comptait avec ceux de Saint-Denis, de Saint-Germain d'Auxerre, de Saint-Médard de Soissons, de Saint-Pierre de Corbie et de Saint-Aignan d'Orléans parmi les *seniores basilicae sanctorum*, auxquelles la reine Balthilde octroya la règle mixte en leur concédant en même temps l'immunité réservée jusqu'alors aux églises épiscopales¹²⁸.

Légèrement éclipsé dans la seconde moitié du VII^e siècle, le culte martinien prit un nouvel essor, lorsque les Carolingiens s'emparèrent du pouvoir. La mainmise des Carolingiens sur le gouvernement royal se produisit par étapes. Par la victoire de Tertry, Pépin d'Herstal devint maître du royaume, mais il ne toucha pas encore à la Cour. Ce n'est qu'en 697-701 qu'il procéda à une réorganisation complète du gouvernement central¹²⁹. Il nomma son fils Grimoald, maire du palais. Les principales résidences royales passèrent alors au fils de Pépin, et avec elles le trésor et les oratoires. Le Mérovingien ne garda que quelques pauvres palais qui ne suffirent guère à sa subsistance. Sans perdre son titre, il fut mis à la retraite et devint le roi-fantôme dont parle Éginhard¹³⁰. Les résultats de ce second coup d'État furent encore une fois compromis par la mort prématurée de Grimoald, qui succomba en 714 à un at-

128. *Vita Balthildis*, 9 (*ibid.*, t. II, p. 493). — L. LEVILLAIN, *Études sur l'abbaye de Saint-Denis à l'époque mérovingienne*, Biblioth. de l'École des Chartes, fasc. 86, 1925, p. 49 ss.

129. Ewig, *Trierer Zeitschrift*, 1954, p. 142 et n. 225.

130. *Vita Caroli*, 1.

tentat des Frisons, quelques mois avant la mort de son père. Le bâtard Charles Martel dut lutter pendant vingt ans pour rétablir l'autorité carolingienne, au moins dans les principales parties du royaume, en Austrasie, Neustrie et Bourgogne¹³¹.

Le culte martinien était de tradition chez les Mérovingiens d'Austrasie : les vocables des abbayes royales de Metz et Stavelot-Malmédy, fondées par Sigibert III (639-654) en témoignent. Le premier Grimoald, fils de Pépin d'Ancien et maire du palais d'Austrasie, avait contribué à la fondation de l'abbaye ardennaise. Mais rien n'indique que les descendants de Pépin aient considéré saint Martin comme leur *patronus peculiaris* avant la fin du siècle. Lorsque saint Ouen alla vers 680 visiter Pépin d'Herstal en Austrasie, il le trouva à Cologne, ville célèbre par ses martyrs, comme dit le biographe contemporain¹³². Il semble que Pépin d'Herstal, en tant que duc des Austrasiens, propagea le culte de saint Géréon de Cologne. La situation changea, lorsque Pépin et son fils Grimoald mirent la main sur le trésor royal et sa précieuse relique, la chape de saint Martin¹³³. Deux fondations de Pépin d'Herstal semblent témoigner de l'adoption du culte martinien : Saint-Martin d'Utrecht¹³⁴ et Saint-Martin de Cologne⁸². C'est sans doute à cette époque que le nom de la relique martinienne passa à l'oratoire carolingien, la chapelle, et à ses desservants, les chapelains. Les premiers témoignages datent de l'époque de Charles Martel. Sous la direction de Fulrad, homme de confiance du roi Pépin, la chapelle devint l'institution centrale la plus importante du royaume¹³⁵.

L'histoire du culte martinien aux VIII^e et IX^e siècles reste encore à écrire. Mais il est certain que le culte de saint Martin se répandit fort vite dans la plupart des pays conquis ou reconquis par les Carolingiens : en Gothie narbonnaise, aussi

131. EWIG, « Milo et eiusmodi similis », *St. Bonifatius. Gedenkgabe zum 1200. Todestag*, Fulda 1954, p. 417, 427 und 429.

132. *Vita Audoini*, 13 (M. G. H., SS. rer. Mer., t. V, p. 562).

133. PERTZ, n° 78, de 710. — W. LÜPERS, « Capella », *Archiv für Urkundenforschung*, t. II, 1909, p. 16.

134. Peu après 695, saint Willibrord fonda la cathédrale d'Utrecht qu'il dédia au Saint-Sauveur, vocable cher aux Anglo-Saxons. Saint Willibrord fit également construire l'église Saint-Martin d'Utrecht sur les ruines d'une basilique antérieure détruite par les païens et remontant sans doute à l'époque de Dagobert I^{er} (W. LEVISON, *England and the continent*, Oxford 1946, p. 60). L'église antérieure portait peut-être déjà le vocable de Saint-Martin. La reprise de ce titre resterait néanmoins un fait caractéristique de la renaissance du culte martinien.

135. J. FLECKENSTEIN, *Die Hofkapelle der deutschen Könige*, Stuttgart, 1959, p. 11 ss. et 45 ss.

bien qu'en Rétie et dans les duchés de l'Allemagne du Sud, ensuite même en Saxe¹³⁶. La plupart des églises fiscales concédées vers 743 par Carloman à l'évêché nouvellement créé de Wurzburg étaient dédiées à l'évêque de Tours¹³⁷. L'abbatiale de Tours reçut des donations importantes jusqu'en Alamannie et en Italie¹³⁸. Son école attira l'élite de l'Europe carolingienne. Les archevêques de Mayence, métropolitains de Germanie en tant que successeurs de saint Boniface, contribuèrent également à répandre la gloire du saint tourangeau, patron de leur cathédrale¹³⁹. On est tenté de citer les vers de Martin de Dumio en l'honneur de son patron :

*Immanes variasque pio sub foedere Christi
Adsciscis gentes : Alamannus, Saxo, Toringus,
Pannonius, Rugus, Sclavus, Nora, Sarmata, Datus...
Te duce nosse Deum gaudent*¹⁴⁰...

Après leurs parents établis aux v^e et vi^e siècles sur le sol de l'Empire, les Germains de Germanie et même les Slaves des marches carolingiennes devinrent des fervents de saint Martin.

L'évêque de Tours était le premier patron mérovingien acaparé par la nouvelle dynastie, il ne restait pas le seul. La victoire de Poitiers sur les Arabes (732) remit saint Hilaire à l'honneur. Saint-Denis et Saint-Médard, les grands sanctuaires neustriens, gardèrent tout leur prestige, et Saint-Remi, ancien sanctuaire austrasien, se releva sous les archevêques Tilpin, Ebon et Hincmar. Les Carolingiens eurent hâte de mettre la main sur Saint-Denis, le patron neustro-burgonde, devenu le patron royal par excellence. Charles Martel et son fils Pépin le Bref choisirent leur tombeau dans l'abbaye parisienne, auprès de leurs prédécesseurs mérovingiens, et Charlemagne manifesta la même intention avant d'établir sa résidence à Aix-la-Chapelle. Par Fulrad et Hilduin, Saint-De-

136. Il est toutefois possible que le culte martinien fût déjà propagé dans l'Allemagne du sud par certains missionnaires du vii^e siècle. L'église Saint-Martin de Disentis en Rétie fut fondée vers 720 par saint Sigibert qui était sans doute d'origine franque : Ivo MÜLLER, *Disentiser Klostersgeschichte*, t. I, Einsiedeln-Köln, 1942, p. 14 ss.

137. BÖHMER-MÜHLBACHER, *Regesta imperii*, n° 763. — *Monumenta Boica*, 28 a, 1829, n° 11. — W. DEINHARDT, *Frühmittelalterliche Kirchenpatrozinien in Franken*, Nürnberg-Erlangen 1933.

138. H. BÜTTNER, « Christentum und fränkischer Staat in Alemannien und Raetien während des 8. Jhdts », *Zeitschrift für schweizerische Kirchengeschichte*, t. XLIII, 1949, p. 148.

139. H. BÜTTNER, « Siegerland und Westerwald im frühen Mittelalter », *Hessisches Jahrbuch für Landesgeschichte*, t. V, 1955, p. 32 ss.

140. *Versus Martini Dumiensis episcopi* (M. G. H., Auct. Antiq., t. VI, 2, p. 195).

nis fut intimement lié à la chapelle royale. La plupart — sinon la totalité — des églises dédiées en Austrasie et Germanie à l'évêque-martyr de Paris remontent à la fin du VII^e et au VIII^e siècle.

Nous retrouvons les patrons du royaume rassemblés en cortège dans les *Laudes regiae*, les fameuses litanies composées sous Pépin le Bref qui accompagnèrent les hauts faits de l'histoire carolingienne. Les patrons du royaume n'y sont pas groupés autour du roi, élevé depuis le sacre de Pépin au-dessus des laïques. D'après un symbolisme grandiose, le roi, représentant ici-bas Dieu le Père, était entouré des anges et de leur reine, la *théotokos*. Le chœur des apôtres était rangé autour du pape, représentant le Fils de Dieu. Les patrons du royaume furent invoqués pour l'armée franque, c'est-à-dire le peuple et ses chefs. Il fallait faire un tri, puisque le nombre des saints invoqué à chaque reprise, était limité à cinq. Hilaire et Martin, les grands évêques-confesseurs de la Gaule romaine, se trouvent en tête. Ils sont suivis par Maurice, le chef de la légion thébaine, l'archimartyr des Gaules, et par les martyrs des principales résidences de la haute époque carolingienne : Denis de Paris, Crépin et Crépinien de Soissons, Géréon de Cologne. Toute l'histoire religieuse de la Gaule et du *Regnum Francorum* se résume ainsi dans les invocations triomphales des *Laudes* qui nous touchent encore aujourd'hui : *omnibus iudicibus vel cuncto exercitui Francorum vita et victoria. S. Hilari, s. Martine, s. Maurici, s. Dionisi, ss. Crispine et Crispiniane, s. Gereon - tu illos adiuva*¹⁴¹.

Université de Mayence

E. EWIG.

141. E. KANTOROWICZ, *Laudes regiae. A study in liturgical acclamations and medieval ruler worship* (Univ. California Publ., vol. 33), 1946, p. 16; E. EWIG, « Zum christlichen Königsgedanken im Frühmittelalter » *Vorträge und Forschungen*, t. III, ed. Th. Mayer, Lindau-Constanz 1956, p. 52.

ALCUIN, CHARLEMAGNE ET SAINT-MARTIN DE TOURS

Au printemps 796, Charlemagne confia à Alcuin l'abbaye Saint-Martin de Tours¹. En lui-même, l'événement n'avait rien d'exceptionnel. Dès le début de leurs relations, très peu de temps après leur rencontre de Parme², le roi avait déjà attribué à son maître favori d'autres abbayes, notamment Saint-Loup de Troyes et le monastère de Ferrières. Le revenu de ces dotations religieuses, servait en quelque sorte, de salaire aux

(1) La matière principale de toute étude sur l'abbatit d'Alcuin à Saint-Martin de Tours reste la *Vita Alcuini*, M.G.H., Scriptores, t. XV, 1, p. 181-197, éd. ARNDT (en abrégé *Vita*, suivi de la page dans cette édition et du n° du paragraphe). Cette œuvre brève (le souci de faire court a été constant) est un monument de piété filiale. Elle est née dans le cercle monastique des disciples les plus chers d'Alcuin, au milieu des souvenirs encore très vivants du maître. Elle a été commandée par Aldric, qui avait hérité de l'abbaye de Ferrières, dont Alcuin abbé avait demandé comme pour toutes ses autres abbayes l'attribution à l'un de ses élèves. Si l'auteur reste inconnu, nous savons qu'il a recueilli le précieux témoignage de Sigulf l'Ancien, le prêtre d'Alcuin qui lui disait sa messe quotidienne et l'aidait dans son enseignement : *Scribam igitur fideliter, quae ab ejus fidelissimo tantum didici discipulo Sigulfo scilicet, institutore meo*. L'œuvre reste très supérieure à beaucoup d'essais similaires, mais le souci d'édifier a poussé l'auteur à insister sur les miracles plus que sur les données historiques. KLEINCLAUSZ l'a largement utilisée dans sa volumineuse étude sur *Alcuin* (Annales de l'Université de Lyon, Lettres, III, 15, Paris, 1948, 317 pages), qui demeure encore, malgré son caractère quelquefois plus narratif que critique, le travail d'ensemble le plus complet en langue française sur le « Précepteur de l'Occident ». Mais deux recueils récents ont nuancé et précisé en bien des points nos connaissances sur Alcuin. Le premier est du R. P. G. ELLARD, *Master Alcuin, Liturgist. A partner of our piety* (Loyola University Press, Chicago, 1956, 266 pages); un chapitre entier y est consacré à l'abbatit d'Alcuin : « Alcuin at St. Martin's », p. 203 et suiv. Nous devons le second à un savant allemand réfugié aux États-Unis sous le nazisme, Luitpold WALLACH, *Alcuin and Charlemagne, studies in Carolingian history and literature* (Cornell University Press, Ithaca, New York, 1959, 325 pages). Nous utilisons comme édition des *Lettres* d'Alcuin, celle de DUEMMER dans les M.G.H., *Epistolae*, t. IV, 2 (en abrégé *Ep.*, suivi de la page et du n° de la lettre). Lorsque nous ne disposons pas d'éditions plus récentes, nous nous sommes servis, pour les autres œuvres du Maître, de la Patrologie latine de Migne.

(2) *Vita*, p. 190. Sur l'abbatit d'Alcuin à Saint-Loup-de-Troyes, Mgr ROSEROT DE MELIN, *Le Diocèse de Troyes des origines à nos jours*, p. 40. La nomination serait intervenue dès 782 et serait, selon l'auteur, un cas précoce d'application de la commende laïque.

intellectuels du régime qu'aucune institution universitaire ne permettait de rétribuer autrement³. L'octroi de ces abbayes en commende n'avait nullement changé le genre de vie d'Alcuin ni provoqué son départ de la Cour. L'accroissement de son crédit entraînait, malgré la modicité de son train de vie, le don de nouveaux revenus, cela allait de soi⁴. Tout en dirigeant de loin ses nouveaux sujets et en leur faisant d'occasionnelles visites, Alcuin pouvait fort bien continuer comme par le passé sa vie et ses activités palatines. Il n'en fut rien. Quelques mois après sa nomination, le temps de régler ses affaires et de prendre ses dispositions, nous voyons le nouvel abbé gagner Tours, s'y installer à demeure et sauf quelques missions de plus en plus rares à cause des infirmités de l'âge, ne plus quitter son monastère jusqu'à sa mort en 804. Ainsi cet événement apparemment secondaire ouvrait pour Alcuin une nouvelle étape de son existence où loin de la Cour, il allait pouvoir se consacrer à cette vie d'oraison dont il avait gardé la nostalgie depuis sa jeunesse.

On peut s'interroger sur le sens et la portée de la décision de Charlemagne et s'étonner qu'il ait envoyé loin de lui le « précepteur de l'Occident », comme gardien d'un tombeau, *custos sepulchri*⁵. Que l'on majore ou minore la part d'Alcuin

3. J. LEGOFF, *Les Intellectuels au Moyen-Age* (Paris, 1957) soutient que les intellectuels, au sens professionnel du terme, naquirent avec les villes dans l'Occident chrétien, leur existence étant liée à l'apparition des Universités. L'équation intellectuel = universitaire repose sur une analyse avant tout économique de la situation de l'intellectuel qui est celui qui vit de son enseignement et de sa recherche. A ce titre l'époque carolingienne n'aurait pas eu d'intellectuels, *stricto sensu*, et Alcuin aurait été d'abord un haut fonctionnaire et non pas un professionnel de la plume et de la chaire. Analysé correctement, le bénéfice commendataire nous paraît être au contraire l'assiette économique de l'intellectuel carolingien qui trouve dans son bénéfice les revenus que l'enseignement fournira plus tard à l'universitaire. Lorsqu'Alcuin demanda et obtint de Charles que ses abbayes fussent partagés entre ses élèves, c'était le souci de leur assurer la sécurité matérielle qui le poussait à agir ainsi. D'ailleurs même lors de la floraison des Universités médiévales combien de professeurs, à côté des rétributions des étudiants, ne tiraient-ils pas le plus clair de leurs revenus de leurs bénéfices ecclésiastiques ?

4. Il vivait dans une petite maison proche du Palais qu'il baptise lui-même *mansiuacula*, dans une lettre de 796 à Eric, duc de Frioul, *Ep.*, p. 142, n° 98. Il emploie le même mot pour désigner son logement à Saint-Martin : *In mansiuacula sancti Martini, invenit fidelis vester famulus dominicus* (lettre à Arn de Salzbourg, 26 juin 800, p. 343, n° 207).

5. Sur l'importance du rôle d'Alcuin comme conseiller de Charles, cf. DELARUELLE, « Charlemagne et l'Eglise », *R.H.E.F.*, t. XXXIX (1953), pp. 165-199.

dans l'inspiration de la politique de Charles, son rôle auprès du prince n'en reste pas moins très important⁶. Aussi l'on comprend mal pourquoi Charles se sépara d'un collaborateur aussi précieux. Les risques étaient nombreux, outre la perte d'un conseiller de tous les instants. La communauté que l'on donnait à diriger au « Père Alcuin » avait une très mauvaise réputation⁷. Le maître anglais risquait, à vouloir la réformer, d'y briser ses forces physiques déjà déclinantes et d'y consacrer tout son temps, désormais arraché à l'étude et à l'enseignement.

Aucune de ces craintes ne se réalisa. Loin de se réduire, l'activité d'Alcuin se multiplia. L'on vit un phénomène extraordinaire. Cet homme, accablé par les ans, n'abandonna rien de ce qui avait été jusqu'alors sa tâche. Il continua à pratiquer la direction spirituelle du prince, des grands, des évêques et de ses amis, désormais assurée à travers une énorme correspondance. Il poursuivit son enseignement sans négliger la rédaction de manuels. Mais encore il se mit à gérer l'immense domaine de Saint-Martin, à entreprendre la réforme de la communauté, à diriger un pèlerinage très fréquenté, tout en se consacrant à la prière et à la pénitence. Les huit années passées par Alcuin, à la tête de Saint-Martin de Tours furent bien remplies : la *Vita Alcuini* leur consacre la moitié de son développement⁸. Aussi méritent-elles qu'on s'y attarde un peu longuement, en essayant de mesurer plus exactement les conséquences, aussi bien pour Alcuin que pour son maître Charles, comme pour l'abbaye elle-même, de la nomination du nouvel abbé qui arrivait à Tours précédé de la plus flatteuse réputation.

Il serait d'abord nécessaire de voir dans quelles conditions la rencontre se fit entre Alcuin et sa nouvelle abbaye; dans quel esprit arrivait le nouvel abbé, dans quel état se trouvait l'établissement. En 796, Alcuin avait une soixantaine d'années, si l'on suit le raisonnement de Kleinclausz⁹. S'il avait atteint le faîte des honneurs, il avait aussi franchi le seuil de la décrépitude. Il se plaignait souvent du mauvais état de sa santé, délabrée sous le double effet du manque d'hygiène alimen-

6. ÉT. DELARUELLE, art. cité, p. 199 et F.L. GANSHOF, « Charlemagne », *Speculum*, t. XXIV (1949), p. 521-523.

7. *Vita*, p. 190, 9, et le début de la lettre de Charlemagne à Alcuin et aux moines de Saint-Martin de Tours à propos de l'affaire du clerc fugitif de Théodulphe (cf. *infra*, notes 104 et suiv.) *Ep.*, p. 400, n° 247 (801-802) : ... *Jam crebro vita vestra a multis diffamata est.*

8. Environ une dizaine de pages sur la vingtaine de l'édition utilisée.

9. A. KLEINCLAUSZ, *op. cit.*, p. 18.

taire propre à son temps et des effroyables mortifications qu'il avait fait subir à son corps¹⁰. Il n'est plus le clerc alerte et encore jeune venu à la Cour de Charles quatorze ans plus tôt, mais ce qu'il a perdu en vigueur physique, il l'a gagné en audience. Après le roi et les princes, il a le premier rang dans le milieu palatin. Sa naissance¹¹, son éducation, sa science surtout, lui ont valu le respect et la considération de tous. Il est *magister Albinus*, le maître à penser des palatins. Théodulphe le chante comme un héros :

*Et Pater Albinus sedeat pia verba daturus*¹².

Sans charge officielle, sans autre ordre que le diaconat, le maître anglo-saxon apparaissait comme la cheville ouvrière de cette école pratique du palais où il enseignait aux jeunes « nourris », assis à ses pieds en quelque cour ou jardin. Il était l'âme de l'Académie palatine, réunion inorganique et amicale des beaux esprits de la Cour, avides d'exercer leur rudimentaire culture dans des jeux de mots et autres amusements qui nous paraîtraient bien puérils aujourd'hui, mais qui marquaient un sérieux progrès sur le néant intellectuel du monde mérovingien. Partout il est roi incontesté du savoir, habile à transmettre aux autres en la simplifiant la science des Anciens, la connaissance de l'écriture et des Pères. Le degré d'engouement de Charles pour la culture (chaque nuit il mettait sous son oreiller des tablettes pour s'essayer à écrire¹³) et de ses familiers, donne la mesure exacte de son crédit. Il peut se permettre de faire à son royal dirigé des remontrances politiques sur l'inutile cruauté de la répression en Saxe, incompatible avec la dignité de la mission chrétienne¹⁴ ou sur l'intérêt pour le peuple chrétien de l'expédition que le prince veut faire en Bénévent¹⁵. Parfaitement intégré à ce milieu palatin, il ne s'en distinguait pas même par l'allure ou par le genre de vie. De noble origine, il savait vivre noblement, il montait à cheval pour suivre les déplace-

10. Lettre à Eanbald III (796), *Ep.*, p. 169, n° 114 : *Ecce ego duplici fatigatus molestia, id est senectute et infirmitate.*

11. *Vita*, p. 185, 1 : *Nobili gentis anglorum exortus prosapia* et p. 190, 9 : *Paterna in regione mea non modica hereditate ditatus.*

12. M.G.H. *Poetae Aevi Carolini*, t. I, p. 488, XXV : *Ad Carolum regem*, vers 191.

13. EGINHARD, *Vita Karoli*, éd. HALPHEN, p. 76, § 25.

14. Lettre d'Alcuin à Magenfred, trésorier royal, *Ep.*, p. 159, n° 111 et Andrée CHÉLINI, *Le vocabulaire politique et social dans la correspondance d'Alcuin* (Annales de la Faculté des Lettres d'Aix-en-Provence, Travaux et mémoires, t. XII, 1959), p. 71 et suiv.

15. Lettre d'Alcuin à Charles, *Ep.*, p. 351, n° 211 : *Quid Deo placeat vel quid populo proficiat christiano de expeditione hostili in Beneventana terra.*

ments de Charles, il se baignait avec lui¹⁶ et participait à la vie de banquets et de réjouissances de la Cour¹⁷. Nous n'avons guère que le croquis insipide au trait rouge sur fond or, de la « Bible de Bamberg » pour nous représenter son visage¹⁸ : son caractère tardif, son authenticité douteuse ne nous sont pas d'un grand secours pour nous aider à reconstituer la physionomie et l'allure d'Alcuin. Mais nous croyons qu'il ne faut pas l'imaginer en pleine force de l'âge, comme un moine ascétique et maigre, au maintien grave et glacé. Nous suivrons beaucoup plus volontiers Woodruff lorsqu'il le peint « comme un homme de grande taille, à la voix forte, du type que le Yorkshire a toujours produit en abondance, naturellement ami de ses compagnons et du plaisir »¹⁹. Mais en 796, le portrait était déjà vieux de vingt ans, Alcuin était devenu un autre homme.

Chez Alcuin, même s'il ne fut jamais moine, le tempérament profond et les tendances naturelles avaient été marquées dès l'enfance par la vie monastique²⁰. Tout petit, il s'était astreint à suivre les heures canoniques du jour et quelquefois celles de la nuit. Ce fut pour lui, à dix ans, l'occasion de sa première rencontre avec les démons, qu'il chassa d'un signe de croix et en récitant le psaume 12²¹. Après d'Egbert il avait acquis définitivement le goût de l'oraison : tous les jours, son maître se recueillait à genoux, les bras en croix²². Alcuin avait ainsi passé toute sa jeunesse au couvent dont il aimait le rythme de vie, scandé par les célébrations liturgiques. Sa piété comme celles de tous les clercs et des pieux laïcs du temps, était toute monastique²³. Lorsqu'il avait accepté l'invitation de

16. Lettre d'Alcuin à Charles, *Ep.*, p. 420, n° 262 : *De cuius numeri mira divisione et significatione olim me scripisse memoro dominoque meo David dixisse, calido caritatis corde in fervente naturalis aquae balneo.*

17. Cf. la très bonne description d'A. KLEINCLAUSZ, *Alcuin*, p. 144 et suiv.

18. A. KLEINCLAUSZ, *Charlemagne*, p. 53; le médaillon y est reproduit.

19. D. WOODRUFF, *Charlemagne* (Édimbourg, 1939).

20. *Vita*, p. 185, 2.

21. *Vita*, p. 185-186, 2 : *Crucis se muniens Albinus velociter signo psal-mumque decantans duodecimum affectu omni malorum subito disparuit turba.*

22. *Vita*, p. 187, 5 : *Isdemque pater pauperum, Christi multus amator atque adjuvor, bis in die secretissimam orationem erat solitus fundere purissimi cum irrigatione fontis, genu utroque in terram flexo, manibusque diutius instar crucis in caelum erectis, ante scilicet quam cy-bum sumeret.*

23. Cf. *Vita Sancti Ambrosii Aupertii*, P. L., t. LXXXIX, col. 1272 et Jean CHÉLINI, « La pratique dominicale des laïcs dans l'Eglise franque sous le règne de Pépin », *R.H.E.F.*, t. XLII (1956), p. 171.

Charles à la Cour, tout en mesurant l'importance de l'œuvre qu'on lui confiait, Alcuin avait dû renoncer à la vie monastique²⁴. A ses yeux, ce ne pouvait être définitif. Au milieu de l'agitation du monde et des affaires séculières que Charles lui confiait, au cœur même de son enseignement qu'il aimait tant, Alcuin, comme Paul Diacre avant lui, regrettait la paix de son couvent²⁵. Il faut entendre avec quelle chaleur il louait la supériorité de la vie monastique sur toutes les autres pour comprendre ses secrets désirs²⁶. A la chapelle royale il avait bien établi le *cursus* quotidien des heures canoniques, de la messe et des vigiles des saints²⁷; mais que d'instants arrachés à l'oraison par l'activité du siècle, dont il savait qu'elle était stérile²⁸ ! Le plus cher désir du maître vieillissant était de retourner chez lui à York pour y finir sa vie au monastère de son enfance²⁹. Il s'en était ouvert à Charles qui savait donc à quoi s'en tenir sur les intentions de son conseiller : la *Vita Alcuini* nous rapporte à ce sujet, un dialogue qui, malgré son académisme, n'en est pas moins fort net³⁰. Or, au printemps 796, les événements bouleversèrent les pieux projets d'Alcuin. Le 18 avril 796, le roi de son pays natal, la Northumbrie, fut assassiné; le patrice Osbold usurpa le pouvoir, mais il fut obligé de s'enfuir dix-sept jours plus tard

24. É. GILSON, *L'humanisme médiéval, les idées et les lettres*, p. 177 : « C'est homme qui ne sépara jamais l'amour de Dieu de l'amour des lettres, sut voir du premier coup l'immense portée de l'œuvre entreprise par Charlemagne et la place vacante pour un civilisateur dans cet empire. Il la convoita, la prit et la remplit si bien que l'empire mort, la civilisation demeure ».

25. Lettre de Paul Diacre à Théodemar, abbé du Mont Cassin, M.G.H., Ep., t. IV, p. 507 (10 janvier 783) : *Hereo, stupeo, lingueo nec inter imo pectore tracta suspiria retinere lacrymas possum... ad comparisonem vestri coenobii mihi patatium carcer est, ad consolationem tantae quae apud vos est quietis, hic mihi degere tempestas est.*

26. Lettre d'Alcuin aux moines de Salzbourg, Ep., p. 276, n° 128.

27. Lettre d'Alcuin à un disciple en pèlerinage en Italie, Ep., p. 439, n° 281.

28. Lettre d'Alcuin à Nefridius de Narbonne (804), Ep., p. 433, n° 275 : *Labor itaque monachicae vitae fructuosus est, labor vero saeculi infructuosus est.*

29. Lettre d'Alcuin aux moines d'York (795), Ep., p. 86, n° 42 : ... *Ut ejus infantiam amictis eius senectutem sepelietis.*

30. Vita, p. 190, 9 : ... *postulavit magnum regem, ut daret ei licentiam remeandi in patriam. Quem Karolus voce blandientis alloquitur : « Sunt nobis magister eximie, terrenae divitiae sufficienter, quibus te ut patrem honorare gaudemus. Divinis nos oramus diu desideratis et vis aliquando inventis, tua cum pietatis auctoritate canonum firmata cum fuerit ».* Cui Albinus : « Domine mi rex, tuae non dispono voluntati rennuere. Libenter etiam, paterna in regione mea non modica hereditate dilatus, hac spreta, tibi ut prodesse possim hic pauper stare delector; tuum est tantum hoc a meo rege et episcopo impetrare.

chez les Pictes; son successeur Eardulf inaugura son règne en répudiant sa femme légitime pour une concubine³¹. Devant un tel débordement de violences, Alcuin prit peur et renonça à se retirer à York. Il l'écrivit à son ami Offa, le roi de Mercie : « J'étais prêt à revenir auprès de vous et à retourner dans ma patrie. Mais il me paraît préférable pour la paix de mon peuple de demeurer à l'étranger, ignorant ce que je ferais parmi ceux chez qui nul n'est en sécurité... »³².

Il semble qu'Alcuin ait alors modifié ses projets, sans renoncer à son désir de vie monastique. Ne pouvant repartir dans son pays livré à la guerre civile, il caressa un instant l'espoir de vivre auprès du corps du plus grand de ses compatriotes, Boniface. Il demanda donc à Charles, nous précise sa *Vie*, la permission de se retirer à Fulda pour y vivre selon la règle de saint Benoît et de répartir les monastères qu'il lui avait confiés entre ses disciples³³. Mais il se heurta à un refus, car le roi, décidé à le satisfaire dans la mesure où il sentait qu'avec l'âge sa décision devenait irrévocable, voulait accorder les désirs du vieux maître et les intérêts politiques et religieux de son royaume. C'est pourquoi il décida de lui donner l'abbaye Saint-Martin de Tours (ce qu'il rendit public entre le 18 avril et le 26 juillet 796³⁴) et de l'y maintenir quoiqu'il en fût.

Ce faisant, le roi voulait honorer son conseiller. L'abbaye avait toujours été confiée à de hauts personnages. L'éclat du culte de son titulaire célébré dans tout le royaume, l'extraordinaire richesse de ses possessions en faisaient un bénéfice de premier ordre, dont l'octroi était une marque particulière de faveur. Or, Alcuin hésita beaucoup avant d'accepter, et il le fit par devoir. Sa *Vie* nous le montre obéissant à la volonté du roi très sage (qualifié plus haut de terrible !) cherchant le bien du plus grand nombre et non le sien, en attendant à Tours son dernier jour³⁵. Lui-même s'est exprimé beaucoup plus nettement à ce sujet : « J'ai accepté la direction de Saint-

31. A. CHÉLINI, *Le vocabulaire politique et social dans la correspondance d'Alcuin*, p. 88.

32. Lettre d'Alcuin à Offa, roi de Mercie (entre le 18 août 796, date de l'assassinat d'Ethelred et le 26 juillet, jour de la mort d'Offa), *Ep.*, p. 147. n° 101.

33. *Vita*, p. 191, 11 : *Cum igitur senectute unaque infirmitate plus solito se sentiret affectatum, diu ut secum tractaverat, velle se significavit regi Karolo seculum relinquere postulans licentiam apud s. Bonifacium monasticam vitam secundum regulam s. Benedicti ducere, monasteriaque sibi commissa suos ut inter discipulos divideret.*

34. *Vita*, p. 190, 9.

35. Lettre d'Alcuin à Offa (citée *supra*, note 32).

Martin de Tours, non de mon plein gré mais d'une certaine manière par nécessité et sur le conseil de beaucoup »³⁶. L'importance de l'abbaye (elle avait été prévue pour un effectif de deux cents sujets) et le fait que son précédent abbé Ithier³⁷ était mort depuis cinq ans, étaient déjà de suffisantes raisons d'apprécier médiocrement comme lieu de retraite une pareille charge, surtout si, ce qui était le cas pour Alcuin, l'attrait des revenus était sans force sur le bénéficiaire. Mais il y avait plus, ce grand corps religieux s'était relâché dans la mollesse et le désœuvrement, au milieu des richesses que le prestige du saint avait fait affluer.

A cinq cents pas de la vieille cité romaine devenue le siège de l'évêque, l'abbaye dressait la masse très importante de ses bâtiments : les cellules, un hospice, plusieurs chapelles, une très grande basilique à double atrium, flanquée de son baptistère et d'une importante sacristie où l'on conservait, avec le luminaire, un très grand nombre de riches vêtements liturgiques. Vaucelle et après lui Kleinclausz ont donné d'abondantes descriptions de cette basilique consacrée le 4 juillet 470 par l'évêque Perpétuus et intégralement détruite par les Normands le 8 novembre 853, sur lesquelles il n'est point nécessaire de revenir³⁸. Retenons surtout combien l'agencement du pèlerinage avait été soigneusement conçu. Le tombeau du saint dressé derrière l'autel vers lequel la tête était orientée, tandis que les pieds étaient tournés vers le fond de l'abside, était accessible en permanence, même pendant la célébration des heures canoniques ou des cérémonies solennelles, commémorant la vie du saint et établies selon le calendrier de Perpétuus³⁹. Les pèlerins arrivés pour l'office pouvaient venir vénérer le tombeau en s'approchant du cancel séparant le chœur de la nef; les autres, venus après la fermeture des portes accédaient à tout moment auprès du corps en passant par derrière, l'abside étant percée d'une ouverture, précédée d'un *atrium*. Jour et nuit, des groupes de moines se succédaient auprès du tombeau pour psalmodier sans arrêt : c'était la *laus perennis*⁴⁰. Les pèlerins venus en très

36. Vita, p. 191, 11 : *Mihi regimen ecclesiae s. Martini venit in manus, non voluntarie sed quodam modo necessarie et ex consilio multorum.*

37. Ithier fut abbé de Saint-Martin de 775 à 792.

38. A. KLEINCLAUSZ, *Alcuin*, p. 160 et VAUCELLE, *La collégiale de Saint-Martin de Tours*, p. 104 et suiv. On consultera encore avec fruit de LASTEYRIE, *L'église de Saint-Martin de Tours, étude critique sur l'histoire et la forme de ce monument du V^e au XI^e siècle* (1890).

39. GRÉGOIRE DE TOURS, *Hist. Francorum*, II, 14; X, 31.

40. VAUCELLE, *op. cit.*, p. 356.

grand nombre à ce qui était alors le « pèlerinage français par excellence »⁴¹, trouvaient ainsi un accueil religieux particulièrement adapté aux besoins spirituels du temps, heureux d'accéder aux reliques et de participer à des cérémonies somptueuses avec un grand nombre d'officiants et de serviteurs. La générosité des pèlerins était d'ailleurs sans limites. Outre les aumônes en numéraire et en objets précieux, les dons en terre s'étaient multipliés depuis les Mérovingiens. Couvertes par l'immunité, renouvelée en avril 782 par Charlemagne sur la demande de l'abbé Ithier⁴², ces offrandes avaient fini par constituer un immense domaine foncier, dont une cinquantaine de villas importantes dans le pays tourangeau même et des biens nombreux éparpillés dans tout le royaume de Charles jusqu'aux confins de la Germanie et de l'Italie. Elipand de Tolède parle à son sujet de 20.000 serfs; or, Saint-Germain-des-Prés en aurait eu 13 à 14.000 pour 33 à 38.000 hectares⁴³. Un partage des produits du patrimoine foncier avait déjà été opéré dès 735 et confirmé le 10 mai 775, réservant les revenus de quarante-huit villas à la seule communauté des religieux et les répartissant en douze distributions mensuelles, de façon que, délivrés de tout souci matériel, les clercs se consacrent plus librement et totalement au service de Dieu⁴⁴. Cette pieuse spéculation fut entièrement déçue : la nombreuse communauté de Saint-Martin était depuis longtemps très indisciplinée. Nous avons la trace dans les *Gesta Abbatum fontanellensium* de la violente diatribe que l'abbé Teutsind, qui cumulait avant 774 les deux abbayes de Fontenelle et de Tours, adressa aux religieux de Saint-Martin : « Si vous ne corrigez votre vie et vos mœurs, je vous enverrai de Fontenelle mon prévôt qui vous apprendra à tracer droit votre sillon »⁴⁵. La menace resta vaine et le relâchement continua sous ses successeurs Vulfard et Ithier. Les religieux avaient pris l'habitude de compter pour peu l'autorité d'un abbé, que le cumul ou les

41. *Ibid.*, p. 7.

42. M.G.H., *Diplomata Karolinorum*, t. I, n° 141 (avril 782, à Quierzy-sur-Oise).

43. Lettre d'Elipand de Tolède à Alcuin, *Ep.*, p. 302, n° 182 : *Vide ne tu sis ex illis qui viginte milia servorum dinosceris et ideo divitiis inflatus*. Alcuin ne semble pas contester ce chiffre. Il regrette simplement qu'on le lui reproche, sans égard à la manière dont il use de cette richesse de terre et d'hommes; comme il le dit dans sa lettre à Leidrade, Nefridius et Benoît d'Aniane, *Ep.*, p. 332, n° 200 : *Improperans et mihi praefatus pater divitiarum multitudinem, servorum usque ad viginti milia numerositatem; ignorans, quo animo quis habeat saeculum. Aliud est habere saeculum, aliud est haberi a saeculo*.

44. M.G.H., *Diplomata Karolinorum*, t. I, n° 97 (10 mai 775).

45. *Gesta Abbatum Fontanellensium*, 10.

affaires séculières empêchaient de résider. La *Vita Alcuini* qualifie d'indomptés (*indomiti*) les clercs de Saint-Martin, lorsqu'Alcuin prit leur direction pour s'efforcer de les rendre « raisonnables, honnêtes de mœurs et amoureux de la sagesse⁴⁶ ». Kleinclausz les a remarquablement dépeints : « menant une vie sinon licencieuse, du moins relâchée et qui dénotait un manque complet d'humilité, abandonnant le costume simple et sévère de leur ordre pour porter des tuniques de couleur superbement ornées et des chaussures également teintes et tellement brillantes qu'elles semblaient en verre coloré »⁴⁷. Depuis la mort d'Ithier en 791, plus aucun frein, même lointain, n'avait été mis à ces désordres. Voilà la lourde charge que Charlemagne, très au fait de la détestable réputation de l'abbaye de Saint-Martin, confiait à Alcuin, avec la mission de rétablir l'ordre et la vie régulière dans la communauté. Voilà la retraite ménagée à ce vieux maître épris de paix et soucieux de retrouver la vie monastique dans toute sa rigueur ascétique, telle qu'il l'avait connue auprès d'Egbert à York ! Comment allait-il réagir devant ces religieux indisciplinés ? Comment à la fois continuer son œuvre intellectuelle et morale, faire oraison et régir cette communauté turbulente ? Il est certain qu'avant même qu'ils aient su comment il allait s'y prendre, Alcuin s'était aliéné la sympathie de ses futures ouailles tourangelles, qui ne pouvaient que redouter la venue de ce clerc étranger — la Bretagne et l'Irlande produisaient alors des ascètes si étonnants⁴⁸ —, qui arrivait, investi de la faveur du prince, mettre fin à de si agréables désordres. Pour une fois au moins, sa réputation desservit Alcuin, au lieu de lui ouvrir les portes et les cœurs.

*
**

Jusqu'alors Alcuin avait été titulaire d'abbayes petites ou moyennes. Ferrières ou Saint-Loup de Troyes n'avaient pas,

46. *Vita*, p. 190, 9 : *Qui digne Deo istud cum aliis regens monasteriis, vitam subditorum quantum valuit corrigere studuit, ac quos indomitos accepit, rationabiles honestisque moribus ut essent et sapientiae inquisitores, satagit.*

47. KLEINCLAUSZ, *Alcuin*, p. 166. Il faut d'ailleurs faire certaines réserves sur le sens que Kleinclausz donne ici au mot « ordre ».

48. Cf. Dom Louis GOUGAUD, *Les chrétientés celtiques* (1911) et ses deux articles « La chrétienté bretonne à la fin du XI^e siècle », *Mémoires de la société d'Histoire de Bretagne*, t. XIII (1902), p. 1-38 et « La mortification par les bains froids, spécialement chez les ascètes celtiques », *Bulletin d'ancienne littérature et d'archéologie chrétienne*, t. IV (1914), p. 96-108.

de loin, l'importance de Saint-Martin de Tours, ni par le nombre des moines, ni par la richesse du patrimoine foncier⁴⁹. Mais Alcuin ne se laissa pas absorber par la charge pastorale ni par la gestion d'un tel ensemble économique. S'il fut un père diligent pour ses religieux, un administrateur avisé et un actif directeur de pèlerinage, ce que nous verrons plus loin, il continua et accrut encore son activité intellectuelle. Lui qui, par abaissement, avait refusé qu'on l'appelât du titre de vénérable abbé pour conserver celui d'humble diacre, sut rester, à la tête de son abbaye, le maître à penser et à croire de l'Occident carolingien. Au moins sur ce point, le calcul de Charlemagne se révélait juste. Alcuin à Saint-Martin de Tours n'était pas perdu pour la culture. Kleinclausz comme (beaucoup plus récemment) G. Ellard sont d'accord pour affirmer que l'abbatiai d'Alcuin à Saint-Martin fut la partie la plus féconde de sa carrière, avec six années de production intense, tandis que les deux dernières, de 802 à 804, le virent progressivement paralysés par la maladie, puis la cécité⁵⁰. Paradoxe de la retraite, plus laborieuse encore que le temps de la vie active !

Dès son arrivée, Alcuin se mit au travail. En août 796, il était encore à Aix, où il passa l'été. Mais à l'automne, au plus tôt au début de l'hiver, il avait définitivement abandonné sa petite maison d'Aix, pour s'installer à l'abbaye avant la fin de l'année 796⁵¹. Il est alors saisi par le sentiment très vif de la brièveté du temps qui lui reste à vivre et à travailler : « Il nous reste peu de jours à achever au service de Dieu » écrit-il à un de ses correspondants⁵². Ne rien perdre, pas une minute, tel fut son constant souci. Son biographe souligne le caractère inlassable de l'activité du vieil Alcuin à Saint-Martin-de-Tours : « Par tous les moyens il fuyait l'oisiveté, il lisait, il écrivait, il instruisait ses élèves, il faisait oraison ou chantait les psaumes, ne sacrifiant qu'aux inévitables besoins du corps »⁵³. Dans l'ordre d'énumération, le scribe a placé en

49. Outre ces deux monastères, Alcuin avait reçu l'abbaye de Flavigny, la « cella » de Saint-Josse-sur-Mer, l'abbaye de Saint-Wilgis en Grande Bretagne, et le monastère de Berg près de Roermonde.

50. *Ibid.*, p. 11 et 174 et G. ELLARD, *Master Alcuin liturgist*, p. 203.

51. Il écrivit du Palais à Arn de Salzbourg au cours de l'été 796 pour lui annoncer la mort de son condisciple Eanbald I, archevêque d'York, survenue le 10 août. Il manifestait dans cette lettre le désir de passer l'été au Palais. Son arrivée à Saint-Martin se situe à l'automne ou au début de l'hiver 796, *Ep.*, p. 163, n° 112.

52. Lettre à Arn de Salzbourg *Ep.*, p. 154, n° 107 : *Pauci nobis restant dies huius vitæ et valde desiderandum est Deique misericordia toto corde deprecanda, ut illi in opere Dei finiantur.*

53. *Vita*, p. 195-6, 23.

tête la *lectio divina*, lecture et méditation. Pour Alcuin elle fut l'aliment de sa réflexion intellectuelle comme de sa vie spirituelle. La lecture de l'Écriture ou des Pères lui fournissait la matière de toutes ses autres activités, à partir d'elle toutes s'ordonnaient et se diversifiaient.

Cette substance, il la distribuait d'abord par correspondance à tous ses fils spirituels, laissés un peu partout, Wizzo ou Frédegise à la Cour, Arn de Salzbourg un de ses amis préférés, Riculf de Mayence, Théodulphe d'Orléans, Benoît d'Aniane, le grand réformateur monastique, et surtout son roi Charles, qui ne cessait de le consulter sur tous les sujets⁵⁴. La correspondance d'Alcuin forme un monument, mais mutilé, car nous n'avons plus guère que trois cents lettres environ, dont plus de deux cents datées de Saint-Martin. Beaucoup se sont perdues comme le recueil entier de sa correspondance avec saint Benoît d'Aniane. Si les thèmes traités sont les plus divers, tant était grand l'appétit de culture qu'Alcuin avait contribué à développer dans le milieu palatin, toutes les lettres contiennent des exhortations morales. Ce sont des avertissements, *ammonitiones*, *litterae ammonitoriae*, des invitations à confesser ses fautes, à faire pénitence⁵⁵. Lorsqu'il s'adresse au prince, sa pensée s'élève souvent jusqu'à une conception ministérielle de la société, dont les origines augustiniennes sont discutables⁵⁶, mais où la distinction en *ordines*, providentiellement voulus par Dieu, deviendra traditionnelle au Moyen âge⁵⁷. Morale, moralisatrice, la correspondance d'Alcuin prolongea l'influence bienfaisante du maître bien après son départ de la Cour. Mais ses correspondants ne lui demandaient pas que des conseils, ils lui commandaient des livres. Les loisirs lui avaient jusqu'alors manqué pour rédiger beau-

54. Comme travaux récents sur les lettres d'Alcuin, outre l'étude d'Andrée Chélini citée plus haut, voir l'article de F. C. SCHEIBE, « Alcuin und die Briefe Karls den Grossen », *Deutsche Archiv-Erforschungen des Mittelalters*, t. XV (1959), p. 181-93.

55. A. CHÉLINI, *op. cit.*, p. 8; 82-95.

56. Heinrich FICHTENAU, *Das Karolingische Imperium, Soziale und geistige Problematik eines Grossreiches* (Zürich, 1949), p. 70-71. L'auteur pense que l'attitude d'Alcuin est dans certains cas à l'opposé de la pensée augustinienne à laquelle le maître a voulu, avec son temps, donner des contours politiques qu'elle n'avait pas. A la « Cité de Dieu », toute spirituelle, Alcuin aurait inconsciemment substitué la communauté historique des baptisés, l'*Imperium christianum*, identifié à l'Empire des Francs. Voir aussi, sur les origines augustiniennes de la pensée d'Alcuin, U. GROSSMANN, *Studien zur Zahlensymbolik des Frühmittelalters* (1954), p. 19-54.

57. A. CHÉLINI, *op. cit.*, p. 9 et suiv.

coup. La commande le stimula et il composa à Tours la plupart de ses grands traités. L'exégèse biblique y tint le premier plan avec la confection des *Commentaires sur la Genèse*, l'*Éclésiaste*, les *Psaumes*, le *Cantique des Cantiques*, l'*Évangile selon saint Jean*, les *Épîtres de saint Paul à Tite*, à *Philémon* et aux *Hébreux*⁵⁸. Le manque d'originalité de cette œuvre scripturaire a été souvent soulignée, les *Commentaires* n'étant qu'une compilation des propos des Pères sur les textes qu'il explique. Mais, outre qu'il en avertit très loyalement le lecteur, celui-ci ne lui demandait pas autre chose et lui aurait tenu rigueur d'une pensée originale qui l'aurait dérouté. Sa réputation était telle en ce domaine que Charles lui confia la tâche redoutable de réviser le texte de la *Vulgate* devenu très fautif à travers d'innombrables transcriptions manuscrites. Il mena à bien un important travail de collation et il offrit à Charles pour les fêtes de Noël 800 le manuscrit amendé de l'Ancien et du Nouveau Testament⁵⁹. Si nous n'avons pas conservé cet exemplaire, nous savons qu'il est à l'origine de toute une famille de manuscrits issus de l'atelier de Saint-Martin, qui contribuèrent à éliminer progressivement les versions antérieures et erronées de la *Vulgate*.

Les circonstances et les pressions de Charles et de son entourage l'amènèrent aussi à rédiger plusieurs traités théologiques. C'est l'adoptianisme espagnol qui le poussa à mettre en chantier son *Traité de la Foi en la Sainte Trinité*⁶⁰ ses quatre livres *Contre Elipand de Tolède*⁶¹ et ses sept livres *Contre Félix d'Urgel*⁶². La polémique extrêmement violente que ses œuvres provoquèrent (la réplique du vieil Elipand de Tolède fut d'une extraordinaire véhémence), s'acheva provisoirement au concile d'Aix-la-Chapelle en juin 800. Alcuin

58. Ces différentes œuvres sont rassemblées dans la *Patr. lat.*, t. C.

59. Lettre d'envoi d'Alcuin à Charles, *Ep.*, p. 419, n° 261 : *Sed quaerenti mihi et consideranti nihil dignius pacatissimo honori vestro inveniri posse [videbatur] quam divinorum munera qui, spiritu sancto dictante et christo Deo ministrante, ad salutem totius humani generis caelestis gratiae calamo conscripti sunt. Quos in unius clarissimi corporis sanctitatem conexos atque diligenter emendatos, vestrae altissimae auctoritati per hunc carissimum filium nostrum vobisque fidelem famulum dirigere curavi...* Sur la version biblique d'Alcuin on consultera F. L. GANSHOF, *La révision de la Bible par Alcuin* (Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance, t. IX, 1947), p. 7-20 et B. FISCHER, *Die Alkuin Bibel aus der Geschichte lateinische Bibeln* (Fribourg-en-Brisgau, 1957).

60. *De fide sanctae et individuae Trinitatis*, P.L., t. CI, col. 9-58.

61. *Alcuini adversus Elipandum libri IV*, P.L., t. CI, col. 243-300.

62. *Alcuini contra Felicem Urgellitanum episcopum libri VII*, P.L., t. CI, col. 127-230.

quitta sa retraite pour cette affaire qui commençait à prendre des proportions inquiétantes, puisqu'on parlait de dizaines de milliers d'hérétiques dans la marche d'Espagne et la Septimanie⁶³. Dans l'univers carolingien, où le niveau des connaissances religieuses s'avère très bas et où les esprits sont conformistes, l'adoptianisme a été la seule hérésie à offrir ce caractère d'adhésion populaire. Alcuin se rendit à Aix muni d'un volumineux dossier patristique et dans la discussion, ce fut lui qui convainquit Félix, venu soutenir sa thèse. Au retour, Félix que, par précaution malgré son abjuration, Charles avait confié en garde à Leidrade de Lyon, fit un crochet par Tours et s'y arrêta quelques jours auprès d'Alcuin qui était mal remis des fatigues d'un si pénible voyage. Félix y fit preuve de beaucoup de marques de repentir et de témoignages de sympathie à l'égard de l'abbé, avant de reprendre avec Leidrade le chemin de sa résidence forcée, tandis qu'Alcuin retournait à son labeur un instant interrompu.

Une tâche lui tenait particulièrement à cœur : augmenter le fonds de la bibliothèque de Saint-Martin. Par deux fois il en avait ressenti cruellement les limites. A son arrivée, un bref examen lui montra les lacunes de la bibliothèque que ses prédécesseurs n'avaient guère enrichie. Dès la fin de 796, il s'en ouvrit à Charles et lui demanda la permission d'envoyer un de ses jeunes disciples chercher à York les manuscrits nécessaires à ses travaux⁶⁴. Lors de la querelle adoptianiste, il fut encore obligé de se procurer en Bretagne des textes qui lui manquaient. Mais ces emprunts, dont nous trouvons de nombreuses traces dans sa *Correspondance*, n'étaient que provisoires, et il fallait rendre les manuscrits prêtés⁶⁵. Aussi, pour les recopier comme pour éditer ses propres œuvres, Alcuin développa-t-il prodigieusement un service du monastère : l'atelier de copie, le *scriptorium*, qui jusqu'alors n'avait qu'une activité ralentie⁶⁶. Le nouvel abbé

63. Lettre d'Alcuin à Arn de Salzbourg (798), *Ep.*, p. 236, n° 146 : *Adhuc se tota Spania errat in adoptione*; et sur les résultats de la mission de Leidrade, Benoît d'Aniane et Néfridius de Narbonne, lettre d'Alcuin aux mêmes (fin 800), *Ep.*, p. 346, n° 268 : *Usque viginti milia conversi sunt inter episcopos, sacerdotes, monachos, populum, viros et feminas*.

64. Lettre d'Alcuin à Charles (fin 796 ou début 797), *Ep.*, p. 176-7, n° 121.

65. Notamment lettres d'Alcuin à Gisèle et Rotrude (801) *Ep.*, p. 360, n° 216 et à Arn, *Ep.*, p. 412, n° 254 etc.

66. G. ELLARD, *op. cit.*, p. 205 et A. BOUTEMY, « Le style du *scriptorium* de Saint-Martin de Tours », *Bulletin des Antiquaires*, t. LVIII, p. 43 et suiv.

fournissait assez de travail pour occuper plusieurs bons copistes. Il est probable qu'il fut obligé d'en faire venir d'ailleurs, ne trouvant pas sur place de moines suffisamment habiles pour répondre aux exigences d'un lettré comme lui, qui dès son jeune âge avait été rompu à la recherche et à l'appréciation des manuscrits. Il insistait sur le soin de la calligraphie, sur la ponctuation⁶⁷, presque complètement négligée jusqu'alors dans le type d'écriture le plus courant, la cursive⁶⁸. Alcuin avait pu se rendre compte que cette écriture rapide, aux lettres mal séparées et dont l'aspect confus reste aujourd'hui encore un méchant rébus pour les paléographes, était responsable de biens des erreurs de transcription. Aussi fit-il adopter dans son atelier un type d'écriture récemment mis au point, probablement par les moines de l'abbaye de Corbie, la minuscule caroline⁶⁹. Ces nouveaux caractères graphiques étaient très élégants, arrondis, répartis sur quatre hauteurs de lettres; les signes étaient liés entre eux et les mots séparés, les abréviations rares et la ponctuation très clairement notée. Deux impératifs étaient respectés qui firent le succès de ce type d'écriture : sa lecture facile, sa petitesse qui permettait d'économiser le parchemin. Comment le modèle avait-il été importé à Tours, on l'ignore. On peut penser qu'Alcuin fit venir de Corbie, ou d'ailleurs, un moine capable de former les copistes locaux aux finesses de la nouvelle écriture. Toujours est-il que la production abondante du *scriptorium* contribua à répandre dans tout l'Empire la minuscule caroline, au point que longtemps on crut que c'était à Tours qu'elle était née. Ainsi par son effort, s'il ne réussit pas en si peu de temps à constituer à Saint-Martin une bibliothèque aussi importante qu'à York ou à Saint-Riquier, il suscita avec le scrip-

67. Lettre d'Alcuin à Charles (avril-mai 799), Ep., p. 285, n° 172 : *Punctorum vero distinctiones vel subdistinctiones licet ornatum faciunt pulcherrimum in sententiis, tamen usus illorum propter rusticitatem pene recessit a scriptoribus. Sed sicut totius sapientiae decus et salutis conditionis ornatus per vestrae nobilitatis industriam renovari incipit, ita et horum usus in manibus scribentium redintegrandus esse optime videtur.*

68. Cf. M. DEANESLY, *Histoire de l'Europe du Haut Moyen Age* (Paris, 1958), p. 658 et suiv.

69. Cf. L. DELISLE, « Mémoire sur l'école calligraphique de Tours au ix^e siècle », *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres*, t. XXXII (1886), p. 29-56; BOSSEBÆUF, « L'école de calligraphie et de minuscule de Tours des origines au x^e siècle », *Mémoires de la Société d'Archéologie de Touraine*, t. XXXVI (1891), p. 303-474; Dom WILMART, « Monuments de Tours copiés et décorés vers le temps d'Alcuin », *Revue Bénédictine*, t. XLII (1930); L. WALLACH, « A manuscript of Tours with an Alcuinian incipit », *The Harvard Theological Review*, vol. LI, n° 4, octobre 1958, p. 255-261.

torium rénové de Saint-Martin et la diffusion de la minuscule caroline, deux nouveaux et remarquables instruments de culture.

Mais Alcuin auteur et éditeur n'étouffait pas l'activité d'Alcuin professeur. Il continuait à consacrer de longs moments de ses journées à enseigner. Dès son arrivée, il réorganisa à Tours la structure scolaire⁷⁰. A la médiocre école qui existait à l'abbaye, il substitua un cycle élémentaire en trois classes successives dotées chacune d'un maître : lecture, chant, écriture, et le cycle supérieur des arts libéraux : grammaire, rhétorique, dialectique, arithmétique, géométrie, musique, astronomie. Dès qu'il avait achevé l'office du matin, il vaquait à ses cours, ses élèves groupés autour de lui comme au Palais jadis. Pour perpétuer son œuvre pédagogique et fournir des instruments à ses successeurs il avait déjà rédigé des manuels dans chaque discipline⁷¹. Le succès de son enseignement fut considérable. Une foule de jeunes gens affluèrent à ses côtés, laïcs et clercs. A tous il distribuait une science toute entière orientée vers une meilleure compréhension de l'Écriture Sainte. Se souvenant de sa jeunesse et de son goût excessif pour Virgile, il en avait interdit la lecture à ses élèves; Sigulf, un de ses meilleurs auxiliaires à Saint-Martin, essaya de passer outre à cette prohibition, mais Alcuin s'en aperçut et lui fit de vives remontrances, si bien qu'à son tour, le disciple s'engagea à retrancher de son enseignement la *luxuriosa sermonis Virgilii facundia*⁷². Ses leçons étaient remplies d'avertissement moraux, comme nous l'avons vu pour ses lettres. Ses élèves étaient sans cesse mis en garde contre l'attirance de la chair et du péché, contre le démon qui rôdait prêt

70. Lettre d'Alcuin à Charles (fin 796 ou début 797), *Ep.*, p. 176-7, n° 121 : *Ego vero Flaccus vester secundum exhortationem et bonam voluntatem vestram aliis per tecta Sancti Martini sanctarum scripturarum ministrare satago. Alios vetere antiquarum disciplinarum mero inaebrare studeo; alios grammaticae subtilitatis enutrire pomis incipiam; quosdam stellarum ordine ceu picto cujuslibet magni domus culmine intuminare gestio; plurima plurimis factus, ut plurimos ad profectum sanctae Dei ecclesiae, et ad decorem imperialis regni vestri erudiam; ne sit vacua Dei omnipotentis in me gratia nec vestrae bonitatis largitio inanis.*

71. On a conservé de son enseignement au Palais, en partie rédigé, une *Grammaire* (P.L., t. CI, col. 853-854), une *Rhétorique* (ed. HALM, *Rhetorici Latini minores*, 1867, p. 523-550), une *Dialectique* (P.L., t. CI, col. 949-976), une *Orthographe* (ed. KEIL, *Grammatici Latini*, t. VII, p. 295-312).

72. Vita, p. 193, 16 : *Legerat isdem vir Domini libros juvenis antiquorum philosophorum Virgiliique mendatia quae nolebat iam ipse nec audire neque discipulos suos legere* : « Sufficiunt, inquiens, divini poetae vobis, nec egetis luxuriosa sermonis Virgilii vos pollui facundia. »

à les tourmenter, personnellement, comme il le faisait pour Alcuin⁷³. C'est tout autant la pédagogie de la piété que du savoir que distribuait Alcuin. C'est dans cette perspective qu'il rédigea le *Traité des Vertus et des Vices* pour Widon⁷⁴, un *Manuel de prières* pour Charles le Jeune⁷⁵, disciples lointains qui ne pouvaient entendre sa parole dans les jardins de Tours. Mais d'autres n'hésitèrent pas à venir près de lui : Arn de Salzbourg lui envoya des élèves à former; Baugulf ou son successeur à la tête de l'abbaye de Fulda, Ratger, lui adressèrent Raban Maur, alors diacre, âgé de vingt-six ans, qui arriva à Tours plein d'ardeur au travail. Ce fut son plus brillant sujet qui assura le prolongement de son œuvre pédagogique et son extension à toute la Germanie. Grâce à Raban, devenu abbé de Fulda en 822 et archevêque de Mayence en 847 jusqu'à sa mort en 856, la pensée d'Alcuin rayonna fort avant dans le ix^e siècle. Bien d'autres reçurent d'Alcuin une forma-

73. Outre l'attaque qu'il eut à subir dans sa prime jeunesse de la part d'une troupe de mauvais esprits (cf. *supra*, n. 21 et *Vita*, p. 186, 2), son biographe rapporte l'apparition du démon qu'Alcuin eut à affronter à Saint-Martin une nuit où il était en prières : *Quadam igitur nocte solito orationem cum psalmorum decantatione volens secretim fundere, adgravatur immenso sompno. Surgens vero e lectulo, tulit cappam desuper se. Cumque iterum adgravaretur sompno, expoliavit se vestimentis omnibus praeter sola camisa et femoralibus. Nichilominus vero perseverante sompno, accepit turibulum, et pergens ad locum quo erat ignis tutatus, implevit prunis illud ac desuper timiana posuit totamque cameram odore suavi perfudit. Qua in hora corporali se specie diabolus praebeuit ei visibilem, homo quasi magnus, nigerrimus ac deformis barbatusque, blasphemiae in eum aggerans iacula. « Quid », inquit, « hupocrita agis Alchuine ? Cur coram hominibus iustum te videri conaris, cum deceptor sis magnusque simulator ? An putas, his tuis fictionibus acceptabilem posse te habere Christum ? » Sed miles Christi ineluctabilis stans cum David in turre, quae est ordinata omni armatura fortium et mille pendentibus clipeis, caelesti dicebat voce : « Dominus lux mea et salutare meum, quem timebo ? Ipse fortitudo vitae meae, quem formidabo ? Intellege, Domine, murmur meum, adverte vocem clamoris mei, rex meus et Deus, quia te deprecor, Domine. Mane audies vocem meam, mane praeparabor ad te et contemplanor, surgens medio noctis ad confitendum tibi. Applicant mihi mendacium superbi, ego autem in toto corde scrutabor praecepta tua. Fiat cor meum perfectum in praeceptis tuis, et confundantur qui inique conterunt me, dum non confundar ego, quando aspiraverit dies, et fuerint inclinatae umbrae ». Fugatus denique hostis, et ipse, completa oratione, quiescit. Hac in hora unus solummodo discipulorum eius Waltdramnus nomine, adhuc vivens, vigilabat, occulte cernens haec omnia, testis scilicet huius rei qui fieret (*Vita*, p. 195, 22).*

74. *Liber de virtutibus et vitiis*, P.L., t. CI, col. 613-638; dédicace dans *Ep.*, p. 464, n° 305, cf. H. M. ROCHAIS, « Le liber de virtutibus et vitiis d'Alcuin, note pour l'étude de ses sources », *Revue Mabillon*, t. XLI (1951), p. 77.

75. P.L., t. CI, col. 500-614. Alcuin le définit dans sa lettre de dédicace (801-804), *Ep.*, p. 462-3, n° 304 : *Breviarium comatico sermone qualiter homo laicus qui adhuc in activa vita consistit... Deo supplicare debeat.*

tion intellectuelle à Tours : tels Hatton Bonose, le compagnon de Raban, Samuel de Worms, Adalbert et Aldric, Sigulf le Jeune, etc...

Au milieu de cette brillante cohorte, Alcuin enregistra à Tours ses premières difficultés, ses premiers échecs dans le domaine intellectuel. Le recrutement local des élèves fut, malgré le nombre et la bonne volonté, très médiocre en qualité et c'est à ce propos qu'Alcuin se plaignit très vivement de la « rusticité des Tourangeaux »⁷⁶. Mais pour ce père spirituel, bien plus amère fut la résistance et l'insubordination de ses religieux. A son arrivée, Alcuin, prévenu de leur détestable réputation, essaya de rétablir dans sa nombreuse communauté l'ordre et la vie régulière. Si les pouvoirs de l'abbé étaient grands, la mauvaise volonté qu'il rencontra fut à la mesure. Pourtant, avec beaucoup de finesse, il n'essaya ni de les contraindre, ni de les heurter de front, usant de cette pédagogie alcuinienne qui est avant tout celle de l'exemple. A ses clercs, il montra ce qu'ils auraient dû faire. Son biographe affirme que sa vie fut bien supérieure à la vie monastique⁷⁷. Il pratiqua à Saint-Martin une piété de tous les instants, dont il est important de bien marquer les caractères car ils offraient pour la Francie de ce VIII^e siècle finissant une originalité certaine sur laquelle il nous faut insister.

La *Vita Alcuini* énumère les formes de la dévotion du maître dans un ordre qui à nos yeux n'est pas indifférent, — encore qu'il faille plutôt l'attribuer au narrateur, qu'à Alcuin lui-même⁷⁸. La première place revient au jeûne, que, sauf le dimanche et les jours de fête, il prolongeait jusqu'au soir⁷⁹ : ce rôle éminent donné au jeûne provient certainement de l'empreinte ineffaçable de l'ascétisme anglo-saxon. Ensuite vient l'oraison, qu'il fait, comme son maître Egbert, à genoux, les bras en croix, en gémissant et en pleurant⁸⁰. La mortification du corps par la simplicité extrême de la mise, l'humilité de l'accueil, le refus des titres, le choix d'une petite maison dans l'enclos de Saint-Martin, se doublait dans le se-

76. Lettre d'Alcuin à Charles (avril-mai 799), *Ep.*, p. 285, n° 172.

77. *Vita*, p. 191, 11 : *Vita denique eius non monasticæ inferior fuit* (ici la litote donne à l'expression une valeur très forte).

78. *Vita*, *ibid* et p. 195-6, 23.

79. *Ibid.* : *Praeter enim dies resurrectionis ac festivitatis jejunium protelabat in vespem, parcens cybo, quo amplius delectabatur.*

80. *Ibid.* : *Secretissimum orationem semper in die, sicut supra de magistro eius taxatum est, cum manuum diutina crucis extensione, eodem modo multis cum gemitibus — nam lacrimas perraro habere poterat — fundebat. Discipulis similiter tradebat.*

cret d'autres pratiques, qui abrégeaient ses nuits où il repoussait les assauts du démon⁸¹. Les aumônes, le chant des Psaumes, enfin la participation au sacrifice de la messe sont, dans l'ordre, les trois autres instruments de la sanctification alcuinienne. L'aumône est, à côté du jeûne et de la mortification, une technique classique de la spiritualité du haut Moyen âge⁸²; le goût des Psaumes, si vif chez Alcuin dès l'enfance (il les psalmodie, les récite, les commente pour en nourrir sans cesse sa méditation), provient de sa formation en milieu anglo-saxon⁸³. En revanche, il est bien certain que sa dévotion à la messe est une forme nouvelle et personnelle de piété : elle ne figure guère dans les manuels rédigés à l'usage des clercs ou des laïcs au VIII^e siècle; la dernière place que lui donne le biographe dans l'énumération des formes de la piété alcuinienne est probablement plus révélatrice de la moindre importance que lui accorde le scribe que de la place primordiale qu'Alcuin lui attribue dans sa vie spirituelle. En cela, Alcuin se montre singulièrement plus moderne dans sa piété que la plupart de ses contemporains, pour lesquels jeûne, mortification, aumône restent la trilogie sanctifiante par excellence, souvent à l'exclusion de toute autre pratique. Alcuin assistait à la messe quotidienne, que célébrait pour lui en privé son prêtre, Sigulf l'Ancien. Le dimanche, il ajoutait la participation à la messe communautaire dans la basilique Saint-Martin⁸⁴. Cette dévotion personnelle à la

81. Cf. *supra*, note 83.

82. Ambroise AUTPERT, *De cupiditate*, 14 (P.L., t. LXXXIX, col. 289) : *Indictum quoque Quadragesimae dierum jejunium illibatum observare, spectaculis mundi postpositis ecclesiae liminibus insistere, sumptus alimoniarum non ad voluptatem sed ad necessitatem carnis percipere; et super haec omnia pro quotidianis ac minutis excessibus vel etiam gravioribus peccatis, elemosynarum largitia deditum esse, quae procul dubio his qui terrena possident eminentior virtus specialisque delictorum abolitio est.*

83. *Vita*, p. 191 et sa lettre très caractéristique à Arn de Salzbourg, *Ep.*, p. 391, n° 243 : *Mundi sunt videlicet corde, quos nulla cujuslibet malitiae macula conturbat, qui casta mente Deum laudare caelestibus hymnis adsuescant. Hi angelicam in terris agunt vitam, qui in Dei laudibus laetantur et psalmodiae puro corde delectantur. Nullus mortalium virtutum psalmodum pleniter explicare poterit. In his confessiones peccatorum, in his paenitentiale lacrimae excitantur, in his concunctio cordis renovatur; nam totus psalmodum liber caelestibus redolet mysteriis, spiritualibus abundat praeceptis, divinis repletus est laudibus. Quicumque psalmos intenta mente decantare et scrutari didicit, inveniet in eis omnem salutis nostrae dispensationem praedictam, miras caelestium jocunditates gaudiorum.*

84. *Vita*, p. 195-6, 23 : *Celebrat omni die missarum sollemnia multa cum honestatis diligentia, habens singulis ebdomadae diebus missas deputatos proprias. Dominica porro aīe nullo umquam tempore postquam*

messe, cette pratique de la messe quotidienne, il l'a exprimée dans une œuvre importante de liturgiste. Jusqu'alors le Memento des Morts ne faisait pas partie intégrante du Canon; il n'était dit ni tous les jours, ni tous les dimanches. Alcuin introduisit le Memento, en s'inspirant d'un usage irlandais, à toutes les messes et après lui l'usage s'en répandit partout⁸². Il ajouta divers suppléments aux Sacramentaires Gélasien et Grégorien : les messes pour les dimanches après la Pentecôte, les Préfaces propres aux grandes fêtes, des messes votives, une messe de Pénitence, etc.⁸³. La messe occupait donc dans la spiritualité alcuinienne une place de choix, unique à son époque; en cela Alcuin est profondément novateur et en avance sur son temps, que par ailleurs il suit et incarne souvent sans grande originalité.

En avance aussi sur la piété de son temps, nous paraissent sa dévotion à la Trinité, son culte de la Croix. Contrairement à la pensée de ses contemporains, Alcuin nous semble avoir pour la Croix, instrument de la Passion du Christ, une adoration particulière⁸⁴. Ce n'est pas seulement l'instrument du salut qu'il voit en elle, mais aussi celui de la souffrance du Christ qu'il vénère : « Nous adérons ta croix, Seigneur, nous aimons ta glorieuse passion; aie pitié de nous, toi qui as souffert pour nous », s'écrie-t-il en s'inclinant, chaque fois qu'il rencontre une croix dans le monastère⁸⁵. Il écrivit une messe pour la Sainte Croix. Il poussa son disciple Raban Maur à rédiger pendant son séjour à Tours un traité sur la Croix⁸⁶ et c'est prosterné, les bras en croix devant le

lux inchoasset apparetur auroras et tradebat sopori; sed velociter levioris se prostrans suo cum Signis presbiteris missarum colebat solemnitate specialium; neque Roam ferream; et tunc nimis cum reverentia patrum intrabat ad missam.

82. G. HENRI, « An experience of Alcuin's influence on the liturgy », *Manuscripta*, t. IV (1960), p. 23-5 et *Beate-Monachum Ordinaire de la messe*, p. 24.

83. Le Liber Sacramentorum, P.L. t. CL, col. 446 et suiv. Cf. notice de Jean CAPEOT dans le *Dictionnaire d'Archéologie chrétienne*, t. I, t. col. 1061 et suiv.

84. H. FLORENZ, *Das Eusebiologische Imperium*, p. 56. L'auteur pense que les artistes carolingiens évitent toute représentation picturale réaliste du sacrifice du Christ sur la croix : l'est en Saint-Étienne ou saint-Étienne, et non à la croix de souffrance, que se référaient théologiens et artistes. Cette opinion nous paraît d'ailleurs très nuancée. Nous avons l'exemple du crucifix offert en 867 par Charles le Chauve à Jean VIII, Ann. BERN. MGH. in noum schol. éd. Wartz, p. 156 : *Per quem (popum) Johannem Eusebium imperator imaginem salvatoris in cruce fixa ex vasis multi ponderis fabricatum et gemmis preciosis ornatum sancto dedit Petro apostolo.*

85. Vila, p. 192, 14.

86. Cf. *Intercessio Albini pro Mauro*, P.L., t. CVII, col. 193-204.

tombeau de saint Martin, qu'il écarta le feu de la basilique⁹⁰. Après le Sauveur, la Vierge avait les faveurs de ses prières : là encore, il donnait le ton pour l'avenir de la piété médiévale⁹¹. Il voyait en elle l'intercesseur le plus efficace auprès du Christ. En revanche, il partageait le culte très vif de ses contemporains pour les saints et leur goût pour la vénération des reliques⁹². Dans ses lettres il réclamait sans cesse des reliques à ses correspondants⁹³. Il nourrissait pour le corps saint de Martin, dont il avait la garde, une vénération sans bornes. Il mit sa plume au service des saints en rédigeant leur vie : cela entraînait aussi dans tâche de directeur de pèlerinage, dont le *scriptorium* devait éditer des textes hagiographiques à l'usage des pèlerins clercs ou des personnages puissants et cultivés. Il faut placer en tête de cette production, la vie du saint patron de l'abbaye, la *Vita S. Martini*⁹⁴. Malheureusement elle n'a aucune originalité, elle n'est qu'une version plus édifiante de la vie de Sulpice Sévère. Il « rewrita » (le néologisme exprime bien le caractère technique de l'opération) au goût du jour, les vies de saint Vaast⁹⁵ et de saint Riquier⁹⁶. Ce n'est que dans la vie de son ancêtre saint Willibrord qu'il fit preuve de plus d'originalité et de souci historique⁹⁷. En l'honneur des saints, il introduisit deux dévotions nouvelles, l'usage des litanies des saints⁹⁸ et la célébration de la fête de la Toussaint. Sur l'importance de cette fête à ses yeux, il s'expliqua longuement avec Arn de Salzbourg, dans une lettre du

90. *Vita*, p. 194, 19.

91. On notera qu'Alcuin avait été ordonné diacre le jour de la Purification de la Sainte-Vierge (*Vita*, p. 189, 8).

92. *Ibid.*, p. 149 et suiv.

93. Si Alcuin a écrit non sans ironie : *Melius est in corde sanctorum imitare exempla, quam in saculis portare ossa* (Ep., n° 290), il a néanmoins un goût très vif pour les reliques qu'il réclame à ses correspondants, voir lettres n° 28, 37, 75, 97, 146, etc., et ce petit poème à Candide qui part pour Rome, M.G.H., *Poetae aevi Carolini*, t. I, p. 256 :

*Si te praeverniat clementis gratia Christi
Ante oculos sacros patris apostolici
Posce patrum cineres, vestes, vel forte capillos
Sanctorum, sacrae aut gaudia magna crucis.
Ut sit subsidium nostrae per saecula vitae
Et nostris pariter semper ubique piam.*

94. P.L., t. CI, col. 655-662.

95. *Vita s. Vedastini episcopi Atrebatensis*, éd. KRUSCH, M.G.H., *Script. rer. meroving.*, t. III, p. 403-406.

96. *Vita S. Richarii*, éd. HENSCHEN, *Acta Sanctorum, April.*, t. III, p. 441-446.

97. *Vita s. Willibrordi*, éd. WATTENBACH, *Monumenta Alcuiniana*, p. 36-79.

98. Cf. « Les litanies des saints au haut Moyen Âge », *Annales de Bourgogne*, t. LXXVII (1959).

19 mars 800, où il lui recommandait de la célébrer désormais et de la faire précéder d'un *triduum* de prières, de messes et d'aumônes⁹⁹. Dans son ensemble la spiritualité alcuinienne apparaît donc largement novatrice et trouve à Saint-Martin son expression la plus parfaite.

Dans tout ce zèle pastoral il y aurait eu de quoi toucher les âmes les moins pieuses. Pourtant, il ne semble pas que les clercs de Saint-Martin eussent été sensibles à l'exemple de leur nouvel abbé. Il eut beau faire preuve d'indulgence et de douceur, les progrès restèrent peu visibles. S'il avait pensé faire recevoir à Tours la règle de saint Benoît, il dut déchanter très vite. Il se contenta de l'introduire dans le prieuré de Cormery qu'avait fondé son prédécesseur en demandant, en 799, à son ami Benoît d'Aniane de lui envoyer vingt moines avec un maître pour y instaurer la règle bénédictine¹⁰⁰. Alcuin allait fréquemment se reposer au milieu de cette petite communauté : Cormery n'était distant que de quelques kilomètres de Tours. Pour ses religieux il écrivit un Sacramentaire¹⁰¹, rassemblant son œuvre liturgique et un traité sur l'usage des psaumes où il essayait de mettre à leur portée l'usage de cette nourriture spirituelle dont il avait fait

99. Lettre à Arn de Salzbourg du 19 mars 800, *Ep.*, p. 321, n° 193 : *Kalendis Novembris solemnitas omnium sanctorum. Ecce, venerande pater Arne, habes designatam solemnitatem omnium sanctorum, ut diximus. Quam continue in mente retineas et semper anniversario tempore colere non desistas; adtendens illud et intende considerans, quoniam, si Helias, unus ex illis in vetere testamento oratione sua, dum voluit, claudere caelum potuit praeparicatoribus et aperire conversis, quanto magis omnes sancti in novo testamento ? Ubi eis specialiter et patenter claves regni caelestis commissae sunt, et claudere possunt incredulis et aperire credentibus, si intima dilectione honorificentur a fidelibus et coluntur glorificatione eis condigna. Quod ut fieri digne possit a nobis, lumen vestrum, quod illuminat omnem hominem, Christus Jesus illuminat corda nostra, et pax Dei, quae exspectat omnem sensum, per intercessionem omnium sanctorum ejus, custodiat ea usque in diem aeternitatis. Hanc solemnitatem sanctissimam tribus diebus jejuniando, orando, missas canendo, et elemosinas dando pro invicem sincera devotione precedamus.*

100. Ardonis *Vita Benedicti abbatis anianensis et indensis*, M.G.H., *Scriptores*, t. XV, p. 210, § 24 : *Alcoinus quoque ex genere Anglorum, ordine levites, sapientia praeclarus, sanctitatis merito venerabilis, regens monasterium Beati Martini confessoris, qui fuit Turonensium pontifex ... inviolabili se illi caritate conjunxit, ita ut ex suis epistolis ei saepe directis adgregatis in unum unus conficeretur libellus. Datis itaque illi muneribus, postulat obnixi sibi monachos dari. Cui cum protinus venerabilis pater adsensum prebuisset, equos misit, qui eos ferrent. Quos in monasterio cui nomen est Cormarine, quod edificaverat collocavit. Fuere etiam et hi, ut reor, eo cum prelato sibi magistro. Ad quorum bonum conversationis exemplum magna est adgregata multitudo monachorum.*

101. Cf *supra*, n. 87.

l'aliment quotidien de sa spiritualité personnelle¹⁰². Il échoua dans cet effort; ses clercs ne l'avaient pas accepté. Alcuin restait pour eux un étranger, curieux par ses manies dont ils ne mesuraient pas toute la novatrice sainteté. Leur chauvinisme éclate dans la délicieuse anecdote que raconte le biographe d'Alcuin. Les visiteurs affluaient à l'abbaye; beaucoup de compatriotes d'Alcuin venaient le saluer et lui demander conseil : l'un d'eux Aigulf se présenta un jour pour voir son maître. Quatre religieux tourangeaux l'identifièrent à son allure pour un anglo-saxon. Pensant qu'il ne les comprenait pas, ils s'écrièrent : « Voilà encore un Breton ou un Irlandais qui vient voir cet autre Breton qui se tient là dedans. Oh, Seigneur ! délivre ce monastère de tous ces sales Bretons qui reviennent auprès de lui comme des abeilles auprès de leur mère ! » Aigulf avait parfaitement saisi l'apostrophe, il en fit part à Alcuin qui réprimanda gentiment les coupables et leur offrit une coupe de vin¹⁰³. L'histoire ne nous dit pas l'amertume qu'Alcuin dut en concevoir dans son cœur de père, mais elle est significative de l'hostilité des clercs envers leur abbé et de l'impossibilité où il fut de leur imposer une vie et une mentalité plus conformes à l'idéal religieux. Alcuin s'est-il rendu compte de son échec ? Peut-être pas dans toute son étendue. Mais les observateurs extérieurs, Charlemagne notamment, le firent pour lui, comme le montrent les conséquences d'un violent incident qui éclata à Tours en 801-802.

Un clerc fugitif du diocèse d'Orléans, condamné par son évêque Théodulphe, vint se réfugier auprès du tombeau de saint Martin, « confessant ses péchés, réclamant l'absolution, en appelant à César et demandant une escorte pour se rendre auprès de lui ». Alcuin le fit rendre aux envoyés de Théodulphe; mais ceux-ci, qui craignaient quelque embuscade, l'abandonnèrent dès le seuil de l'église franchie. Puis les hommes de Théodulphe revinrent en force et ils rentrèrent dans la basilique un dimanche, à la suite de l'évêque de Tours Joseph; ils forcèrent le cancel pour s'emparer de l'accusé, violant ainsi la sainteté du lieu et le droit d'asile. Aussitôt le bruit s'en répandit dans la ville et une foule importante, composée de

102. *Liber de Psalmorum usu*, P. L., t. CI, col. 465 et suiv. Cf. la notice de Dom CABROL, *Dictionnaire d'Archéologie chrétienne*, t. I, 1, col. 1081-82, à nuancer par l'article de Dom WILMART, « Le manuel de prières de saint Jean Gualbert », *Revue Bénédictine*, t. XLVIII (1936), p. 262, qui fait des réserves sur son attribution à Alcuin, de même que F. X. HAMMERL, « Mittelalterliche Frömmigkeit im Spiegel der Gebetbuch », *Litteratur Süddeutschlands* (Münich, 1952), p. 6.

103. *Vita*, p. 193-4, 18.

pauvres hères, se précipita à la basilique pour défendre son saint. Ils attaquèrent les étrangers et leur auraient fait un mauvais parti, si les religieux n'étaient intervenus pour les leur arracher des mains et expulser tout le monde hors du sanctuaire. Tel est le récit qu'Alcuin fit à ses fidèles Wizzo et Frédegise qui résidaient à la Cour en leur demandant de le porter au plus vite à la connaissance de Charlemagne pour prévenir les réactions de Théodulphe¹⁰⁴. La narration est suivie d'un rappel de toutes les références établissant le droit d'asile. Mais le poids de Théodulphe fut plus grand et Charles se montra très sévère dans ses réactions. Il envoya sur place un *missus*, qui conclut à la responsabilité des moines dans les incidents, et il les convoqua devant son tribunal. Ces sanctions donnèrent lieu à un échange de lettres avec Alcuin, dont le ton déchira le cœur du vieux maître :

Que la congrégation de ce monastère, lui écrivit Charles ainsi qu'à ses moines, et vous qui vous dites serviteurs de Dieu, plutôt au ciel que vous le fussiez vraiment, sachent que souvent déjà votre genre de vie a été critiqué par beaucoup et non pas sans motif. Tantôt vous vous dites moines, tantôt chanoines, tantôt ni l'un ni l'autre. Et nous, dans votre intérêt et pour faire disparaître votre détestable réputation, nous vous avons choisi un directeur que nous avons fait venir de loin pour vous initier par son enseignement et ses mises en garde à une vie droite. Parce que c'était un homme religieux, il aurait pu vous former par l'exemple de sa vie. Mais par malheur les choses ont tourné tout autrement et le démon a trouvé des agents pour semer la discorde là où il convenait le moins que cela soit, parmi les sages et les doctes de l'Église. Et vous qui auriez dû corriger et amender les pécheurs, vous pensez à vous jeter tête première dans le péché de haine et de violence¹⁰⁵ !

Alcuin, atterré par cette sévérité, essaya de disculper ses clercs de la responsabilité des incidents, et aussi de les laver du jugement général porté par l'Empereur :

J'invoque Dieu pour témoin que j'ai conscience de ne jamais les avoir trouvés tels que j'ai entendu les dépeindre certains, qui sont plus disposés à accuser qu'à absoudre. Dans la mesure de ce que l'on peut voir et savoir, ils chantent dignement les offices en l'honneur de Dieu, comme, je l'assure vraiment, je n'en ai pas vu d'autres le faire plus parfaitement ailleurs ni intercéder avec plus de zèle tous les jours pour votre santé et la solidité de l'Empire chrétien. Vous pouvez de la bouche de Widon, un homme parfait, un

104. Lettre à Wizzo et à Frédegise, *Ep.*, p. 393, n° 245.

105. Lettre de Charles à Alcuin et à ses moines, *Ep.*, p. 399-400, n° 247.

fonctionnaire intègre, et un envoyé fidèle, entendre décrire leur vie. Il a appris à connaître en examinant tout ici, ce qu'ils faisaient et comment ils vivaient. Je n'ai pas été en retard pour leur prêcher l'honneur de la vie monastique, comme ils peuvent eux-mêmes l'attester, si l'on peut accorder crédit à leur témoignage. Et j'ignore les torts qu'ils ont pu commettre envers leurs accusateurs pour qu'ils les poursuivent d'une telle haine¹⁰⁶.

La réponse était certainement sincère. Était-elle tout à fait clairvoyante ? Certaines précautions oratoires laisseraient penser qu'Alcuin n'a pas voulu descendre jusqu'au fond du problème¹⁰⁷. Il est peu probable que ses dénégations aient convaincu l'empereur.

Cependant, à travers les affirmations contradictoires de ces textes, le genre de vie des religieux de Saint-Martin de Tours sous l'abbatiate d'Alcuin se laisse déceler. « Ils se disent tantôt moines tantôt chanoines, tantôt ni l'un ni l'autre », les accuse Charlemagne, alors que sont-ils ? Certainement pas des moines bénédictins. L'abbaye n'est pas clôturée, les religieux s'habillent à leur guise et ne semblent exercer aucun travail manuel, ils n'observent pas la pauvreté ni en pratique ni en esprit. En revanche, les distributions mensuelles des produits des domaines de Saint-Martin qui s'opèrent depuis 735 apparentent les religieux aux chanoines. Ce type de distribution est prévu en détail dans la Règle de Chrodegang¹⁰⁸. Mais une différence très profonde sépare à première vue la vie des religieux de Tours de celle prévue pour les chanoines par la règle de Metz. Chrodegang imposait à son clergé cathédral une vie stricte de communauté à l'image de ce que saint Benoît exige de ses moines, comme le montre Paul Diacre dans son histoire des évêques de Metz : *Hic clerum... adunavit et ad instar coenobii intra claustrorum septa conversari iussit*¹⁰⁹. Il ne semble pas que la vie à Saint-Martin de Tours eût

106. Lettre d'Alcuin à Charles, *Ep.*, p. 401-402, n° 248.

107. Luipold WALLACH : « Alcuin's acquaintance with procedure of frankish law », dans son ouvrage *Alcuin and Charlemagne*, p. 99-140, corrige sur certains points l'interprétation de KLEINCLAUSZ, *Alcuin*, p. 273-275 : l'auteur montre comment les mécanismes de l'*inquisitio per testes* furent appliqués à Tours pour cette affaire.

108. *Regula Canonicorum*, P. L., t. XCIX, col. 1057, et W. SCHMITZ, *S. Chrodageangi regula canonicorum* (Hanovre, 1889), d'après le ms. de Leyde. Pour le commentaire de la Règle on se reportera à F. GRIMME « Die Kanonikonregel des heiligen Chrodegang und ihre Quellen », *Jahrbuch der Gesellschaft für Lothringische Geschichte und Altertums-kunde*, t. XXVII-VIII (1915-16), p. 1-44, et C. de CLERCQ, *La législation religieuse franque de Clovis à Charlemagne*, p. 147 et suiv.

109. PAUL DIACRE, *Liber de episcopis mettensibus*, M.G.H., *Script.* t. II, p. 267.

été alors réglée dans ce sens. Cependant du statut canonial, les religieux de Saint-Martin exercent les obligations liturgiques. Ils chantent les offices, nous dit Alcuin. Non seulement ils célèbrent les heures canoniques, mais encore, nous l'avons vu plus haut, ils psalmodient perpétuellement en l'honneur de leur saint, dont ils marquent chaque solennité. Chanoines, certainement, réguliers, c'est beaucoup moins sûr, les religieux de Saint-Martin étaient, en ce début du ix^e siècle, avant tout des chapelains de saint Martin, ordonnés à la gloire de son culte. Le successeur d'Alcuin, Frédégise tira les conséquences logiques de cet état de choses en transformant officiellement en 818 le monastère en une communauté de chanoines séculiers. Alcuin avait pensé ajouter une autre dimension à la louange de ces religieux. De cette abbaye royale il avait voulu faire un réservoir de prières pour le prince et pour cet Empire franc, progressivement dilaté aux dimensions de la chrétienté occidentale au point d'être confondu avec elle par les bons esprits du temps. Dans la pensée d'Alcuin, ces religieux devaient être des *intercessores* dont l'*officium* résidait dans ce rôle d'intermédiaire entre Dieu et le prince¹¹⁰. Il intégrait ainsi sa communauté dans l'économie spirituelle et temporelle du nouvel Empire qu'il avait contribué à forger avec son maître. Dans sa défense des religieux de Saint-Martin c'est sur cet aspect qu'il insiste pour toucher Charlemagne, mais là encore il ne semble pas avoir réussi.

Si l'abbé ne tira pas grande satisfaction de ses propres sujets, en revanche il eut de grandes joies comme directeur de pèlerinages. Le *custos sepulchri* fut plus heureux que le *venerabilis abbas*, encore qu'il n'ait jamais pris ce titre. Sous son abbatiat, le nombre des pèlerins ne cessa de croître : beaucoup de petites gens venus vénérer le grand saint Martin, mais aussi de hauts personnages, Angilbert, Widon, comte de Bretagne, Adalwin, évêque de Ratisbonne, le grand saint Benoît d'Aniane qui vint souvent se recueillir à Tours. Mais le pèlerinage le plus précieux pour Alcuin fut celui que Charlemagne et la famille royale accomplirent auprès du tombeau de saint Martin, en l'an 800, après l'avoir remis sans cesse depuis deux ans. Ce séjour du roi à Tours eut un double aspect, religieux et politique, car s'il fut fait *orationis gratia*, il le fut aussi *unaque desideratae conlocutionis mutuae*¹¹¹. Le roi voulait s'enrete-

110. Pour cette expression d'*intercessores* et son contenu, voir notamment la lettre d'Alcuin à Aethelred, roi de Northumbrie (après le 8 juin 793), *Ep.*, p. 42, n° 16.

111. *Vita*, p. 192, p. 15 : *Rex siquidem magnus imperatorque iam Karolus potens orationis gratia unaque desideratae conlocutionis mutuae*

nir avec Alcuin de la situation politique, de sa succession. En effet, le biographe l'Alcuin nous raconte une histoire assez curieuse, dans laquelle le roi, tenant la main de son vieux maître, lui aurait demandé en secret lequel de ses fils il aurait pour successeur dans cette charge que Dieu lui avait confiée malgré son indignité. Et Alcuin de prophétiser (il y a d'autres manifestations de ce don de double vue dans la *Vita*¹¹²) : « Tu auras l'humble Louis comme éminent successeur ». Charles aurait entendu seul ces propos. Mais dans l'église Saint-Étienne Alcuin montra à ceux qui l'entouraient, Louis humblement incliné pour prier, alors que les autres rois tenaient le cou bien raide et leur dit : « Vous voyez Louis plus humble que ses frères. Assurement, vous contemplez le très haut successeur de son père ». Louis enfin lui baisa la main après la communion, et de nouveau Alcuin lui prédit l'Empire¹¹³. L'affaire est assez curieuse et sent de loin la propagande politique à la gloire des Pippinides. L'auteur, écrivant entre 821 et 829, a certainement voulu être agréable à Louis le Pieux alors régnant. Puisque le pèlerinage se situe

cum Albino sepulchrum sancti Martini suis cum filiis Karolo, Pipino ac Hludowico visitare studuit; quo in loco tenens manum Albini, ait secrete : « Domine magister quem de his filiis meis videtur tibi in iste honore, quem indigno quamquam dedit michi Deus, habere me successorem ? » At ille vultum in Hludowicum dirigens, novissimum illorum sed humilitate clarissimum ob quam a multis despicabilis notabatur, ait : « Habebis Hludowicum humilem successorem eximium ». Hoc tunc solus audivit Karolus. Sed cum eosdem reges erecta cervice et Hludowicum humiliter post orationis gratia in ecclesiam sancti Stephani incedere cernerat, sedens in loco quo sepeliri volebat, infit sibi adsistentibus : « Cernitis Hludowicum fratribus suis humiliorem ? Certe videbitis hunc patris celsissimum successorem. » Necnon cum post communionem corporis Christi et sanguinis manu propria eis misceret, isdem Hludowicus humilitate clarissimus prae omnibus patri sancte se inclinans, eius osculatus est manum. Tunc vir Domini adsistenti sibi ait Sugulfo : « Omnis qui se exaltat humiliabitur, et qui se humiliat exaltabitur. Certe istum post patrem Francia gaudebit habere imperatorem ». Hoc nos iam factum et videmus et gaudemus. Depositum sunt qui videbantur cedere, et exaltata est oliva fructificans in domo Domini. Ipse denique pater Karolum multa erudiens cura artibus liberalibus scripturisque divinis, adeo ut sapientissimus omnium Francorum efficeretur regum, qui fuerunt ab adventu Christi, docuit etiam eum per omne vitae suae tempus, quos psalmos poenitentiae cum letania et orationibus precibusque, suos ad orationem specialem faciendam, quos in laude Dei, quos quoque pro quacumque tribulatione, quemque etiam ut se in divinis exerceret laudibus, decantaret. Quod nosse qui vult, legat libellum eius ad eandem de ratione orationis.

112. *Ibid.*, p. 191-193, 12-14. Il prévoit l'arrivée inattendue de certains visiteurs, devine les vols, perce à jour les excès ascétiques du moine Raganard, et annonce à Osulf qu'il mourra à l'étranger.

113. *Ibid.*, p. 193, 15.

avant le sacre de Noël 800, même si Charles pensait sérieusement à l'Empire, il lui aurait été difficile de demander à Alcuin de désigner son successeur dans une dignité dont il n'était pas encore revêtu ! Plus intéressant est ce que l'on peut tirer de ce texte sur la manière dont Charles et les princes accomplirent leur pèlerinage. La première visite fut pour le tombeau, c'est là d'ailleurs que le biographe situe la question de Charles à Alcuin qui accompagnait ses hôtes illustres. Le cortège des princes se rendit ensuite à l'église St-Étienne¹¹⁴, assista à la messe et reçut la communion sous les deux espèces, qu'Alcuin leur donna de sa propre main¹¹⁵. Il est particulièrement intéressant de noter la communion comme couronnement spirituel du pèlerinage, dans un temps où elle restait encore peu fréquente¹¹⁶. Il faudra attendre le règne de Louis le Pieux pour voir le clergé réagir contre cette rareté de la communion dans la vie religieuse des chrétiens de leur temps¹¹⁷. Faut-il voir dans ce geste une influence de la piété alcuinienne ? La question mérite d'être posée.

Ce pèlerinage princier, bien qu'endeuillé par la mort de la reine Liutgarde¹¹⁸ marqua l'apogée de l'abbatiate d'Alcuin. Il fut en quelque sorte, l'ultime rencontre de Charlemagne, d'Alcuin et de Saint-Martin de Tours : certes l'abbé Alcuin vécut encore quatre ans d'une activité inlassable, mais le déclin physique s'accroissait. Alcuin se préparait à la mort. Chaque jour, il se rendait sur le lieu qu'il avait choisi pour sa sépulture, par

114. Probablement une des *basilicae* situées dans l'enceinte de l'abbaye.

115. *Vita*, p. 193, 15.

116. Cf. J. CHÉLINI, « La pratique dominicale dans l'Eglise franque », R. H. E. F., t. XLII, p. 169-174.

117. Les deux textes les plus expressifs à ce sujet se trouvent dans les rapports des évêques à Louis le Pieux en 820 et 829 : *Episcoporum relatio ad Hludowicum* (M.G.H., *Capitularia Regum Francorum*, t. I, p. 367), c. 3 : *Est quidem valde necessarium et summa emendatione dignum et illud nequaquam neglegatur, sicut hactenus pene ab omnibus neglectum est, quasi non minus necessarium sit, in quo nostrae redemptionis salus et salutis summa constitit communio sacri corporis et sanguinis D. N. J. C. ... Unde monendi sunt atque instruendi omnes fideles, ut mundati et purificati sepius communicant et reverenter ad ipsam communionem accedant, ne secundum apostolum iudicium sibi manducant et bibant...*; et *Episcoporum relatio ad Hludowicum* (*ibid.*, t. II, p. 196), c. 33 : *De perceptione vero sacris corporis et sanguinis Domini nostri Iesu Christi nichilominus monemus, ut quod christianae religioni expedit, sicut vobis a patribus nostris admonitum est in aliis conventibus, quando possibile fuerit, faciatis et vestro exemplo vobis famulantibus, ut hoc faciant, instruat.*

118. Liutgarde mourut le 4 juin 800 et fut enterrée dans la basilique.

humilité, hors de la basilique. Là il chantait un hymne à la Vierge, récitait l'Oraison dominicale et plusieurs versets de Psaumes¹¹⁹. Il était de plus en plus accablé par le sentiment de son état de pécheur. Cet homme qui avait toujours été hanté par la crainte du péché, par le souci d'avouer ses fautes (dès son enfance il fut un pratiquant fidèle de la confession, puis plus tard son ardent propagandiste) redoutait le jour inexorable où il faudrait se présenter devant Dieu et multipliait les actes de pénitence¹²⁰. Toute sa *Correspondance* se remplit d'appels angoissés aux prières de ses amis¹²¹. Il reçut alors la visite tant attendue d'Arn de Salzbourg et il en fut très réconforté¹²². Au début de 804, le vieux maître devint aveugle, privé ainsi, lui, le plus grand lecteur de son temps, de toute possibilité de lecture¹²³ : dans la *lectio divina* il lui restait la méditation sur les textes sacrés dont il connaissait un si grand nombre par cœur; il s'y réfugia de plus en plus. Pour le carême de 804, malgré sa faiblesse, il voulut encore pratiquer l'abstinence et parcourir les chapelles qui se trouvaient dans l'enceinte du monastère, en pleurant sur ses péchés¹²⁴. Il eut encore la force de célébrer la fête de Pâques le 31 mars, mais dans la nuit de l'Ascension, le 9 mai, il fut contraint de s'aliter, très affaibli, et perdit la parole. Trois jours avant Pentecôte, il recouvra l'usage de la voix et entonna fortement son hymne préféré : « O clé de David ». Le jour de Pentecôte, après l'office du matin, à l'heure où il avait coutume d'aller à la messe, il rendit l'âme. Le prêtre Sigulf qui l'avait assisté, lava respectueusement son corps avec plusieurs religieux et le plaça sur une civière. Le bruit de sa mort se répandit aussitôt dans le monastère et à travers la

119. *Vita*, p. 196, 24.

120. *Ibid.* Son goût de la confession est marqué dès l'enfance, cf. *Vita*, p. 187, 5 : *Cui virtutes inter alias hoc erat datum specialius, ut nihil per se eligeret agere, quod magistri auctoritas probans non conderet, nullasque umquam hostis machinas insidiasve pertulit interius, quas absque ulla verecundia magistro celaret exterius*. J. ELLARD, *op. cit.*, p. 207-208 analyse finement ce souci permanent d'Alcuin en étudiant l'acte de contrition écrit pour Charles et sa messe *Pro confitente peccata sua* (P.L., t. CI, col. 480-1).

121. Lettres à Remi, évêque de Coire, *Ep.*, p. 420-1, n° 263; à Arn de Salzbourg, *Ep.*, p. 384-5, n° 239; p. 387-8, n° 242; p. 408, n° 252; p. 410-412, n° 254 etc.

122. Lettre à Arn de Salzbourg, *Ep.*, p. 417, n° 260.

123. *Vita*, p. 194, 19. Lors de l'incendie de Saint-Martin qu'Alcuin écarta par ses prières, le biographe précise : *Aderat Alcuinus oculis jam non videns*.

124. *Ibid.*, p. 196, 25.

ville. L'évêque Joseph accourut avec son clergé, versant d'abondantes larmes. Il baisa longuement les yeux clos d'Alcuin et présida ses funérailles. Il ordonna que malgré la volonté du défunt son corps soit placé dans la basilique « pour réunir dans la terre, ceux dont les âmes étaient réunies au ciel¹²⁵ ».

Charles pleura amèrement la mort de son vieux maître auquel il était resté très attaché. Certes, avec l'éloignement, leurs relations s'étaient, en fait, distendues. Alcuin était bien revenu à Aix en 798, sur l'invitation de Charles, mais il n'avait pas trouvé le roi, parti en expédition¹²⁶. Ils ne se revirent un peu longuement qu'en 800, lors du pèlerinage de Charles¹²⁷. Alcuin repartit ensuite avec lui pour participer aux travaux du concile d'Aix-la-Chapelle¹²⁸. Les liens s'étaient donc relâchés, et à la Cour l'influence des maîtres irlandais, Clément Scot et Joseph l'avait emporté sur celle de ses disciples Wizzo et Frédégise; Alcuin s'en était plaint à Charles¹²⁹. L'incident à propos du clerc de Théodulphe, avait aussi contribué à obscurcir les relations entre les deux hommes. Dans une certaine mesure, et il pouvait difficilement en être autrement, le séjour d'Alcuin à Saint-Martin, laissa libre champ à l'influence d'autres conseillers auprès du prince. Néanmoins, on ne peut en aucun cas parler de disgrâce : la correspondance de Charles et de son maître témoigne jusqu'où allait l'affectueuse confiance de leurs relations. Si le roi avait autorisé Alcuin à se retirer à Fulda, les rapports fussent-ils restés si fréquents et meilleurs ? Peut-être dans la mesure où Charles n'aurait pas eu à enregistrer l'échec de son vieux maître à réformer le monastère de Saint-Martin. Dans son choix, il avait fait une erreur psychologique : Alcuin n'était pas l'homme qu'il fallait pour remettre de l'ordre dans cette communauté turbulente; il aurait fallu une personnalité autoritaire et cassante, mais non pas cet intellectuel anglo-saxon doux et fin, bien trop supérieur à ses clercs tourangeaux. Pour tout le reste, il ne pouvait guère regretter sa dé-

125. *Ibid.*, p. 197, 28.

126. Lettres à Charles, *Ep.*, p. 247-8, n° 152 et 153; dans la seconde Alcuin s'inquiète du retour du roi : *Si quid inde de vestro itinere vel de domni regis reversione vel de exercibus sui profectu audias, ne tarderis mihi remandare.*

127. Cf. *supra*, note 111.

128. Cf. *supra*, note 63.

129. Lettre à Charles (fin mars 798), *Ep.*, p. 231, n° 145 : *Ego imperitus, ego ignarus, nesciens Aegypticam scolam in palatio Daviticae versari gloriae, ego abiens latinos ibi dimisi, nescio quid subintroduxit Aegyptios.*

cision. Dans une certaine mesure, il avait fait plaisir à son vieux maître en lui permettant de finir son existence dans cette *monachica vita*, qu'il désirait ardemment. Et si la postérité conserva d'Alcuin le souvenir de l'intellectuel plutôt que de l'ascète, l'opinion contemporaine fit de lui dès sa mort un bienheureux, tant sa vie trépidante, malgré ses innombrables activités, avait été un modèle des vertus chrétiennes¹³⁰.

En permettant à Alcuin de s'épanouir pleinement, Charles avait montré le sens qu'il avait des valeurs spirituelles. Dans ce domaine, Alcuin avait donné à Saint-Martin de Tours toute sa mesure. Sa pédagogie pastorale, fondée sur l'exemple, sa spiritualité moderne à bien des égards, nourrie d'Écriture Sainte, toute pleine des échos du Psautier, rayonna au delà des murs de Saint-Martin, sur toutes les abbayes en relation avec lui en France, en Germanie, en Italie ou en Bretagne. A Tours, il put développer les formes originales et nouvelles de sa piété : le culte de la messe, la vénération de la Croix, de la Trinité ou de la Vierge. De là, se répandirent dans tout l'Empire des dévotions nouvelles : Toussaint et litanie des saints. Il façonna sur place l'outil de la diffusion de sa pensée, le *scriptorium*. A la Cour, le temps et les moyens matériels consacrés à d'autres tâches lui eussent manqué pour multiplier les exemplaires de ses œuvres. Son séjour eut un autre effet, celui de l'amener à épurer sa culture des apports du paganisme : ce virgilien voulut façonner une culture toute chrétienne, instrument de compréhension de l'Écriture. Une dévotion moderne, plus sacramentelle, une culture nouvelle plus religieuse ; voilà les fruits de la méditation alcuinienne à Tours. Ses efforts firent espérer à Alcuin de voir surgir en France une nouvelle Athènes, l'emportant tellement sur l'antique, comme la sagesse aux sept dons du Saint-Esprit l'emportait sur l'ancienne culture grecque, nourrie seulement des sept arts libéraux¹³¹. Et dans son esprit Saint-Martin de Tours était, sinon le centre unique, du moins l'un

130. Cf. la conclusion de la *Vita*, avec les *Miracula* qui ont suivi la mort.

131. Lettre à Arn de Salzbourg (mars 799), *Ep.*, p. 278, n° 169 : *Nec fastidiosa segnitie legentium benivolentiae magistri juste deputari debet, si, plurimis inclitum vestrae intentionis studium sequentibus, fors an Athenae nova perficeretur in Francia, immo multo excellentior. Quia haec Christi domini nobilitata magisterio omnem academicae exercitationis superat sapientiam. Illa, tantumdo Platonice erudita disciplinis, septenis informata claruit artibus; haec etiam insuper septiformi sancti spiritus plenitudine dilata omnem saecularis sapientiae excellit dignitatem.*

des foyers de cette nouvelle capitale de l'Esprit, d'où rayonnait une culture régénérée, épurée de tous ses éléments païens et enrichie de la morale chrétienne. Ainsi, par la volonté de Charlemagne, grâce au maître Alcuin, Saint-Martin de Tours jeta en cette première moitié du ix^e siècle, un vif éclat, jusqu'au jour de 853 où les Normands, dans leur rage, réduisirent provisoirement au silence et aux ténèbres ce haut lieu de la culture et de la Foi¹³².

Jean CHÉLINI.

Université d'Aix-en-Provence

132. *Annales Bertiniani* (M. G. H. in usum scholarum, éd. G. WAITZ), année 853 et *Annales Xantenses* (*ibid.* éd. SIMSON), p. 18.

LE TOMBEAU DE SAINT MARTIN ET LES INVASIONS NORMANDES DANS L'HISTOIRE ET DANS LA LÉGENDE

Dans la première moitié du ix^e siècle, le corps de saint Martin reposait dans la basilique qu'avait élevée au-dessus de son tombeau, entre 460 et 490, son troisième successeur sur le siège épiscopal de Tours : saint Perpet. Ce monument nous est malheureusement mal connu. A partir de la description que nous en a donnée Grégoire de Tours, les archéologues du siècle dernier se sont essayés à des reconstitutions, mais aucune n'est pleinement satisfaisante. Néanmoins une chose est certaine; cette basilique était remarquable par ses dimensions et par sa décoration.

Dès l'origine, une communauté s'était constituée près du tombeau de l'apôtre des Gaules, communauté de caractère original qui, après avoir longtemps hésité, semble-t-il, entre l'ordre monastique et l'ordre canonial, s'était définitivement prononcée, au début du ix^e siècle, pour l'ordre canonial. A cette époque, cette communauté était particulièrement nombreuse. Une liste des chanoines de Saint-Martin de Tours en confraternité de prières avec les moines de l'abbaye de Saint-Gall est parvenue jusqu'à nous¹. Or, cette liste, qui fut sans doute établie vers l'année 810, ne comporte pas moins de 217 noms. Quarante ans plus tard, le 16 avril 849, Charles le Chauve ratifia une décision prise par l'abbé et par la communauté, décision qui limitait à 200 le nombre des chanoines². A cette époque ce chiffre devait être encore dépassé, puisqu'il était prévu qu'aucun chanoine décédé ne serait remplacé tant que leur nombre n'aurait pas été ramené à 200.

La principale occupation de cette communauté était d'assurer le service divin dans la basilique, vraisemblablement

1. Elle a été publiée par P. PIPER, *Libri confraternitatum sancti Galli...*, Berlin, 1884, p. 13-14.

2. G. TESSIER, *Recueil des actes de Charles le Chauve*, t. I, Paris, 1943, n° 113.

suivant le mode de la *laus perennis*, c'est-à-dire que les chanoines, répartis en groupes de vingt, se succédaient dans l'église afin d'assurer une psalmodie ininterrompue des heures canoniales³.

Il semble aussi que les chanoines, ou au moins certains d'entre eux, étaient chargés d'accueillir les pèlerins. Nous sommes certes, mal renseignés sur le pèlerinage de saint Martin à l'époque carolingienne. Néanmoins, les textes littéraires le placent sur le même pied que le pèlerinage à Rome et certains indices laissent supposer qu'il était toujours aussi fréquenté qu'à l'époque de Grégoire de Tours. Ainsi, par un diplôme du 14 novembre 832, Louis le Pieux réglementa la destination des offrandes faites au tombeau de saint Martin par les fidèles⁴. Un tiers en était attribué aux chanoines, à l'exception des étoffes précieuses qui servaient à l'ornementation du tombeau, et de la cire et de l'huile destinées au luminaire de l'église. Pour héberger les pèlerins, des établissements pieux s'étaient multipliés autour de la basilique. C'était, semble-t-il, la principale fonction des *cellae* qu'énumèrent les diplômes royaux⁵. Ainsi en était-il certainement de la *cella* Saint-Clément que l'abbé Robert restitua aux chanoines en 899-900⁶. Notons encore que les diplômes royaux des Carolingiens prévoyaient des ressources pour assurer le gîte et le couvert des pèlerins.

Non contents de visiter le tombeau de saint Martin de leur vivant, certains fidèles obtenaient le privilège de se faire enterrer à proximité des précieuses reliques, comme l'avait été l'impératrice Luitgarde. Les fouilles du siècle dernier ont permis de retrouver, à l'emplacement de l'ancienne collégiale, plusieurs inscriptions funéraires de l'époque carolingienne. Citons parmi les plus intéressantes celle d'une certaine dame Adalberge, morte le 21 avril 830, et celle de Bodolaïcus, dont on peut ainsi traduire l'épitaque : « Ici repose Bodolaïcus de bonne mémoire, dont l'âme, croyons-nous, est en repos à cause du pieux trésor de ses aumônes et de son amour de saint

3. E.-R. VAUCELLE, *La collégiale de Saint-Martin de Tours des origines à l'avènement des Valois*, Tours, 1907, p. 354-356.

4. *Recueil des historiens de la France*, t. VI, Paris, 1749, p. 582. Ces dispositions furent renouvelées par Charles le Chauve (TESSIER, *op. cit.*, t. I, n° 61).

5. E. MABILLE, *Notice sur les divisions territoriales et la topographie de l'ancienne province de Touraine*, Paris, 1866, p. 95.

6. E. MABILLE, « Les invasions normandes dans la Loire et les pérégrinations du corps de saint Martin », dans *Bibliothèque de l'École des chartes*, t. XXX (1869), p. 440-442.

Martin. Il mourut en paix le huitième jour des kalendes de septembre la douzième année du roi Charles », soit sans doute le 25 août 851⁷.

Parmi les pèlerins qui se pressaient au tombeau de saint Martin, il faut faire une place spéciale à certains d'entre eux en raison de leur haute situation sociale : je veux parler des souverains carolingiens. Louis le Pieux et Charles le Chauve vinrent plusieurs fois à Tours au cours de leur règne. Louis le Pieux s'y arrêta en 818 alors qu'il se rendait en Bretagne⁸. Il y était de nouveau le 14 novembre 832, jour où il délivrait un diplôme en faveur de la collégiale, et il est vraisemblable qu'il avait célébré à Tours la fête du 11 novembre⁹. Les séjours de Charles le Chauve sont encore plus nombreux ; ce souverain passa les fêtes de Noël à Saint-Martin de Tours en 843, en 844 et en 845. Sa présence y est encore signalée le 24 février 848, le 16 février 851 et le 6 novembre 851¹⁰. C'est sans doute durant l'un de ces derniers séjours que l'abbé Vivien lui présenta, au nom de la communauté, la Bible connue maintenant sous le nom de Bible de Charles le Chauve.

En effet, et c'est là un troisième aspect de l'activité de la communauté, Saint-Martin de Tours était aussi un centre de rayonnement intellectuel. La renaissance des lettres, voulue par Charlemagne et dont Alcuin avait été le principal promoteur, ne porta pleinement ses fruits qu'à la période suivante. Fridugise, le successeur d'Alcuin comme abbé de Saint-Martin et qui exerça également les fonctions d'archichancelier, était un homme cultivé. Lorsque en 818 Louis le Pieux et sa femme Ermengarde vinrent à Tours, ils furent accueillis par un compliment de bienvenue en vers latins dont l'auteur est sans doute Fridugise lui-même¹¹. Saint-Martin de Tours se distingua spécialement par la production de manuscrits dont la calligraphie d'une régularité remarquable et la décoration font encore notre admiration. Parmi les plus beaux

7. C. CHEVALIER, *Les fouilles de Saint-Martin de Tours*, Tours, 1888, p. 95-97.

8. ERNOLD LE NOIR, *Poème sur Louis le Pieux*, éd. E. FARAL, Paris, 1932, p. 118-119.

9. *Recueil des historiens de la France*, t. VI, p. 582.

10. TESSIER, *op. cit.*, t. I, n°s 30, 31, 60, 61, 62, 63, 80, 81, 104, 136, 141. Dans l'exposé d'un diplôme délivré à Tours, le 26 avril 862, pour la collégiale, le roi parle ainsi : *quia orandi sive aliorum negotiorum regni nostri ordinandi gratia ad monasterium peculiaris patroni nostri beati Martini venientes* (TESSIER, *Recueil des actes de Charles le Chauve*, t. II, Paris, 1952, n° 240).

11. E. DÜMMLER, *Poetae latini aevi carolini*, t. I, Berlin, 1881, p. 578.

manuscripts conservés, citons, outre la Bible de Charles le Chauve, les Évangiles de Lothaire, le Sacramentaire de Marmoutier et la Bible du comte Rorgon.

La situation de l'abbaye de Saint-Martin, dont j'ai essayé d'évoquer quelques aspects, n'avait jamais été aussi florissante que dans cette première moitié du ix^e siècle. Elle fut brutalement bouleversée par les invasions normandes.

Avant de vous en narrer le détail, permettez-moi d'ouvrir une parenthèse pour rendre hommage à l'érudit qui, le premier, a étudié cette époque d'une façon valable. C'était un de nos compatriotes : Émile Mabille. Il était né à Tours le 20 décembre 1828 et, après être passé par l'École des chartes, il fit toute sa carrière comme employé au Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque nationale. Il avait déjà rédigé plusieurs travaux importants pour l'histoire de la Touraine, en particulier le catalogue des chartes de la collection de dom Housseau et la reconstitution de la Pancarte noire de Saint-Martin, lorsqu'il publia un mémoire capital intitulé « Les invasions normandes dans la Loire et les pérégrinations du corps de saint Martin »¹². Dans ce mémoire, après avoir montré le peu de foi que l'on pouvait accorder aux différentes chroniques tourangelles qui relatent les invasions normandes (elles sont toutes, en effet, postérieures de plusieurs siècles aux événements), il faisait ressortir l'intérêt des indications fournies par les documents d'archives, qui, eux, sont contemporains des faits. En particulier ils peuvent nous faire connaître à une date donnée la présence du corps de saint Martin dans la basilique s'ils portent la formule *ecclesia beati Martini ubi venerandosum corpus ejusdem confessoris requiescit*, remarque fort juste, mais qui cependant ne pourrait être érigée en système. Les conclusions auxquelles était arrivé Mabille ont été adoptées, avec quelques modifications de détail, par Lecoy de La Marche dans son *Saint Martin* (1^{re} édition, Tours, 1881) et par le chanoine Vaucelle. Sur bien des points nous ne ferons que le répéter. Toutefois les progrès de la critique diplomatique obligent à modifier la date de certains documents utilisés par Mabille ou même à les considérer comme entièrement faux. D'autre part Mabille n'a pas toujours distingué avec assez de netteté ce qui était fait avéré de ce qui était simple possibilité.

A l'automne de l'année 853, une troupe de Normands com-

12. *Bibliothèque de l'École des chartes*, t. XXX (1869), p. 149-194 et 425-460.

mença à remonter le cours de la Loire, sans doute en bateau. Le 8 novembre, ils atteignirent la ville de Tours et ils l'incendièrent avec tous ses environs. La basilique Saint-Martin n'échappa pas au désastre. Mais les Tourangeaux ne s'étaient pas laissé surprendre; les chanoines avaient eu le temps de transporter le corps de saint Martin dans le monastère de Cormery¹³. Ce choix n'avait rien d'étonnant; Cormery, en effet, était originairement une *cella* de Saint-Martin, qui fut fondée en 791 par l'abbé Ithier, le prédécesseur d'Alcuin¹⁴. Ce dernier y introduisit, vers 799-800, des moines bénédictins venus d'Aniane, et les membres de la communauté de Saint-Martin qui désiraient mener la vie monastique s'y seraient retirés¹⁵. Cormery fut donc érigée en abbaye bénédictine, mais pendant toute son existence elle dépendit de la collégiale Saint-Martin. C'est ainsi que l'abbé de Cormery, après son élection, venait prendre sa crosse abbatiale sur le tombeau de saint Martin en signe de sujétion.

On a cru longtemps qu'après une étape à Cormery les reliques de saint Martin avaient été emportées à Orléans, mais cela reposait sur une mauvaise interprétation d'un passage corrompu des *Annales de Saint-Bertin*. La découverte par René Poupardin d'un nouveau manuscrit de ces Annales a permis de rétablir la vérité : c'étaient les trésors de la basilique (c'est-à-dire les vases sacrés, les ornements précieux, les bijoux, etc.) que les chanoines avaient transportés à Orléans¹⁶. Le corps de saint Martin resta sans doute à Cormery, localité qui est située sur le cours de l'Indre et non sur celui de la Loire. Les Normands continuèrent à remonter la Loire; ils prirent et incendièrent Blois et menacèrent Orléans. Les chanoines martinien songèrent alors à abriter leurs trésors dans l'abbaye de Ferrières¹⁷. Mais ce fut inutile, car devant les préparatifs de résistance faits par les évêques d'Orléans et de Chartres, les Normands rebroussèrent chemin et regagnèrent l'embouchure de la Loire en incendiant la ville d'Angers au passage¹⁸.

13. *Annales Bertiniani*, éd. G. WAITZ, Hanovre, 1883, p. 43 et *Liber revelationum Audradi Modici*, dans *Recueil des historiens de la France*, t. VII, Paris, 1749, p. 291-292.

14. *Gallia christiana*, t. XIV, Paris, 1856, instr., col. 9.

15. E. DÜMMLER, *Epistolae Karolini aevi*, t. II, Berlin, 1895, p. 309.

16. R. POUPARDIN, « Notes carolingiennes. I. Un nouveau manuscrit des Annales de Saint-Bertin », dans *Bibliothèque de l'École des chartes*, t. LXVI (1905), p. 398.

17. LOUP DE FERRIÈRES, *Correspondance*, éd. L. LEVILLAIN, t. II, Paris, 1935, p. 90-92.

18. *Annales Bertiniani*, éd. WAITZ, p. 44-45.

A l'été de 854, le corps de saint Martin avait été replacé dans son tombeau et les chanoines profitèrent de la présence de Charles le Chauve à Tours pour se faire confirmer leurs privilèges et en particulier les titres qui avaient été brûlés par les Normands¹⁹. Voilà tout ce que nous savons de la première incursion normande.

Les *Annales de Saint-Bertin* signalent de nouvelles incursions normandes dans la vallée de la Loire en 856 et en 857; en 856 les Normands seraient remontés jusqu'à Orléans et en 857 jusqu'à Blois²⁰. Nous ne savons pas comment la communauté de Saint-Martin échappa à ces raids. Une charte de juin 857 évoque plutôt une situation calme et la tranquillité paraît avoir duré jusqu'en 862²¹.

Cette année-là, la coalition des Bretons et des Normands de la Loire fit craindre de nouveaux ravages. Charles le Chauve, venu à Tours au mois d'avril, confirma aux chanoines de Saint-Martin les biens prévus pour leur entretien; il leur affecta en particulier la villa de Léré en Berry pour leur servir de refuge, dit-il, à la très cruelle persécution des Normands et des Bretons²². Un autre diplôme du même souverain, daté du 30 janvier 869, nous apprend qu'ils possédaient une autre position de repli : la villa de Marsat en Auvergne²³. Mais, en l'absence de tout document signalant d'une façon positive à une date donnée la présence des reliques de saint Martin à Léré ou à Marsat, nous ne savons pas combien de fois, ni quand les chanoines usèrent de ces lieux de refuge. Ferdinand Lot pensait, et c'est possible, que l'année 865, qui vit les Normands à Saint-Benoît-sur-Loire, est la date où les chanoines se seraient réfugiés de Léré à Marsat²⁴. Il est encore une hypothèse qu'il faut envisager : les chanoines de Saint-Martin ne se sont peut-être pas enfuis de Tours à chacune des incursions normandes et ils ont pu, à plusieurs reprises, acheter leur sécurité à prix d'argent, comme le firent plusieurs villes ou monastères. Encore une fois, pour ces quelques années nous en sommes réduits aux hypothèses.

19. TESSIER, *op. cit.*, t. I, n° 167.

20. *Annales Bertiniani*, éd. WALTZ, p. 46-47.

21. M. THÉVENIN, *Textes relatifs aux institutions privées et publiques aux époques mérovingiennes et carolingiennes*, Paris, 1887, p. 120, n° 89. Voir aussi F. LOT, « La grande invasion normande de 858-862 », dans *Bibliothèque de l'École des chartes*, t. LXX (1908), p. 5-62.

22. TESSIER, *op. cit.*, t. II, n° 239.

23. *Ibid.*, n° 319.

24. F. LOT, « La Loire, l'Aquitaine et la Seine de 862 à 866. Robert le Fort », dans *Bibliothèque de l'École des chartes*, t. LXXVI (1915), p. 496.

En août 871, les reliques de saint Martin reposaient à nouveau dans la basilique tourangelles, comme en témoigne une charte de donation²⁵. Puis vient une lacune de cinq ans dans notre documentation; aucune charte des années 872 à 876 ne nous a été conservée, ce qui porte à croire que ces années furent particulièrement troublées. Enfin deux diplômes de Charles le Chauve de juillet 877 nous apprennent que le corps de saint Martin était alors conservé à Chablis dans le Tonnerrois²⁶. La villa de Chablis était, en effet, une possession des chanoines de Saint-Martin de Tours; elle leur avait été donnée par Charles le Chauve, dix ans plus tôt, en 867²⁷. D'autres documents attestent encore la présence des reliques de saint Martin à Chablis : deux diplômes de Charles le Simple²⁸ et le récit d'un miracle localisé à Chablis, où, est-il précisé, reposait le corps vénérable du seigneur Martin²⁹. Ce miracle nous a été transmis par plusieurs manuscrits, dont l'un, le manuscrit latin 18547, 2, de la bibliothèque de Munich, est datable du x^e siècle.

Le texte connu sous le nom de « Narration pour le retour de Bourgogne du corps de saint Martin » - *Narratio* ou *Tractatus in reversione beati Martini a Burgundia* - attribué faussement à l'abbé Eudes de Cluny (il n'est pas, en effet, antérieur au second quart du xii^e siècle), mentionne, lui aussi, le séjour du corps de saint Martin à Chablis³⁰. Mais d'après lui, ce séjour aurait été très bref. Peu de temps après leur arrivée, les reliques martiniennes auraient été transportées à Auxerre et placées dans la basilique Saint-Germain, près de la chaise de

25. R. POUPARDIN, *Recueil des actes des rois de Provence*, Paris, 1920, n° XV.

26. TESSIER, *op. cit.*, t. II, n° 437-438 : ... *cenobii basilice sancti Martini eximii confessoris Christi simulque Capleiensis monasterii, quo corporaliter ad presens ejusdem venerandum corpus quiescit, Hugo abbas...*

27. TESSIER, *op. cit.*, t. II, n° 307.

28. Ph. LAUER, *Recueil des actes de Charles le Simple*, Paris, 1949, n° XLVI et CI. Ces deux diplômes sont d'une sincérité douteuse et ils ont été, au moins, remaniés.

29. Ce miracle a été étudié par le R. P. M. COENS « Un miracle posthume de saint Martin à Chablis », dans *Analecta Bollandiana*, t. L (1932), p. 284-294. Il s'agit d'une jeune sourde-muette qui vient ad *Nimina sancti Martini, scilicet ad vicum Capoleiam ubi venerandum corpus ejusdem domni Martini quiescebat*.

30. *Bibliotheca hagiographica latina*, n° 5653, texte publié particulièrement par A. SALMON, *Supplément aux chroniques de Touraine*, Tours, 1856, p. 14-34. Nous avons consacré à ce texte une étude intitulée « La *Narratio in reversione beati Martini a Burgundia* (sources et influence) » qui paraîtra prochainement et qui nous dispensera de nous étendre sur certains points.

ce saint. C'est ici que le pseudo-Eudes place l'épisode bien connu de la guérison du lépreux. Je le rappelle brièvement.

La présence des reliques de saint Martin dans la basilique Saint-Germain provoquait de nombreux miracles sous les regards d'envie des clercs auxerrois, qui auraient voulu en particulier partager avec les chanoines martinienens les offrandes innombrables que leur apportaient les fidèles reconnaissants. Pour couper court à toute discussion, les Tourangeaux acceptèrent l'épreuve suivante : un lépreux fut placé entre les châsses des deux saints une nuit entière, que les deux communautés passèrent en prières. Au matin seul le côté du corps tourné vers la châsse de Martin était guéri. La contre-épreuve, tentée la nuit suivante, prouva encore mieux la supériorité de saint Martin; le lépreux placé à nouveau entre les châsses des deux saints, le côté encore malade étant tourné vers saint Martin, se retrouva le lendemain entièrement guéri. Les Auxerrois, enfin convaincus, ne cherchèrent plus à disputer aux Tourangeaux les biens que leur procurait légitimement la vertu de leur saint patron.

Que faut-il penser de ce récit ? Remarquons qu'Auxerre est située sur la route de Tours à Chablis et que l'abbé de Saint-Martin, Hugues l'Abbé, était en même temps abbé de Saint-Germain. Ces deux constatations justifieraient un séjour des reliques de saint Martin à Auxerre, mais aucun document valable ne permet de faire passer cette hypothèse au rang des réalités. Quant à la guérison du lépreux, c'est, semble-t-il, une invention du pseudo-Eudes qui a démarqué et amplifié un épisode similaire localisé à Poitiers dans le récit d'un autre miracle publié jadis par le R. P. Delehaye³¹.

A quelle date le corps de saint Martin fut-il rapporté de Bourgogne en Touraine ? Mabille, qui sur ce point a été suivi par le chanoine Vaucelle, avait cru pouvoir fixer ce retour au 13 décembre 885. Nous connaissons, disait-il, une charte de 884 qui ne contient aucune allusion à la présence du corps de saint Martin à Tours, mais une charte émanée de l'abbé Eudes et datée du mois d'avril 886 (*in mense aprili ... anno primo Odone abbate*) nous apprend que ce prince avait restitué certains biens aux chanoines en déposant son gant sur le tombeau où reposait saint Martin dans le faubourg de Tours. Or, selon la tradition liturgique du diocèse de Tours, c'est un 13

31. H. DELEHAYE, « Quatre miracles de saint Martin de Tours », dans *Analecta Bollandiana*, t. LV (1937), p. 29-48.

décembre que le corps avait été replacé solennellement dans son tombeau. C'était donc le 13 décembre 885 que cette cérémonie avait eu lieu³². Malheureusement Mabille avait mal daté les deux actes sur lesquels il s'appuyait. La charte de 884 appartient en réalité aux années 923-926; l'abbé Hugues qui y est mentionné n'est pas Hugues l'Abbé, mais Hugues le Grand. Quant à la charte de l'abbé Eudes, elle ne peut être d'avril 886, car à cette date son prédécesseur, Hugues l'Abbé, vivait encore. Le mois d'avril de la première année de l'abbatiai d'Eudes correspond à avril 887. Il faut donc reprendre la question.

Or, au printemps de l'année 878, Louis le Bègue, fils et successeur de Charles le Chauve, vint en Touraine à la demande d'Hugues l'Abbé qui avait sollicité son aide contre les Normands. Il était à Tours dès le 29 mai 878; il y tomba malade et y resta au moins jusqu'au début du mois d'août³³. Le 20 juin, il donna à la basilique Saint-Martin et aux chanoines de cette église, qui, dit-il, vénèrent le temple et le tombeau du bienheureux père Martin, la villa de Merlaut. Il fit rédiger à cette fin un précepte qu'il tint à déposer lui-même sur le tombeau du saint³⁴. Un tel geste solennel et inhabituel de la part d'un souverain nous semblerait dénué de toute signification si le tombeau était alors vide. Il faut donc en tirer la conséquence : si en juillet 877 le corps de saint Martin reposait à Chablis et si en juin 878 il était à Tours, c'est donc que le retour avait eu lieu le 13 décembre 877.

Plusieurs autres faits peuvent être cités en faveur de cette date. Un second diplôme de Louis le Bègue, daté du 24 juillet 878, parle des chanoines de Saint-Martin occupés à rebâtir leurs maisons qui avaient été incendiées par les Normands³⁵. Alors que nous ne possédons aucune charte pour les années 872 à 876, nous en connaissons six pour la seule année 878. Tout cela témoigne en faveur du retour de la communauté à Tours.

32. MABILLE, art. cité, p. 182 et VAUCELLE, *La collégiale de Saint-Martin*, p. 94. A. Salmon croyait que cette charte de l'abbé Eudes était d'avril 885 et en conséquence il datait du 13 décembre 884 la Réversion de Bourgogne (SALMON, *Supplément aux chroniques de Touraine*, p. XLVI).

33. *Annales Bertiniani*, éd. WAITZ, p. 140.

34. Il existe de ce diplôme deux copies figurées du x^e siècle, dont l'une comporte une interpolation; elles ont été étudiées et publiées par Ph. LAUER, « Les deux copies figurées du diplôme des fondations de Louis le Bègue à Saint-Martin de Tours », dans *Mélanges Félix Grat*, t. II, Paris, 1949, p. 65-74.

35. *Recueil des historiens de la France*, t. IX, Paris, 1757, p. 405.

La date du 13 décembre 877 est aussi celle que fournit la Narration du pseudo-Eudes, ou du moins certains manuscrits de cet ouvrage. En effet, alors que toutes les éditions de cette œuvre fournissent la leçon 13 décembre 887, j'ai eu la curiosité de me reporter aux manuscrits et j'ai constaté que, sur les huit manuscrits conservés, quatre datent le retour de Bourgogne du 13 décembre 877 et quatre du 13 décembre 887. La leçon 877 est celle que présente le plus ancien témoin, le manuscrit 117 de la bibliothèque de Charleville, manuscrit du XII^e siècle qui n'est que de quelques années postérieur à la composition de l'ouvrage.

Deux autres faits confirment l'ancienneté de cette leçon. Vers 1162, le texte de la Narration du pseudo-Eudes fut inséré dans la chronique intitulée *Gesta consulum Andegavorum*³⁶. Tous les manuscrits de cet ouvrage donnent la date du 13 décembre 877, ce qui prouve que le remanieur des *Gesta* avait reproduit un manuscrit qui portait cette leçon. D'autre part, au début du XIII^e siècle, un chanoine de Saint-Martin, Péan Gatineau, traduisit en vers français l'ensemble de la littérature consacrée à saint Martin et en particulier la Narration du pseudo-Eudes³⁷. Lui aussi adopte la date de 877. Voici son texte :

Des l'an de l'incarnation
Enjusque a ceste exepcion
Furent VIII cenx anz droitement
Et quatre vinz ans ensement
Fors trois sanz plus qui s'en falloient
Qui a venir encore estoient³⁸.

En français moderne et en bonnes mathématiques, 880—3 font 877. Ainsi, pour nous résumer, le corps de saint Martin qui reposait en juillet 877 à Chablis (et il y était au plus tôt depuis la fin de 871) fut très vraisemblablement rapporté à Tours le 13 décembre 877.

Quant aux circonstances du retour, nous les ignorons totalement. Ce qu'en rapporte le pseudo-Eudes est entièrement légendaire. Je résume brièvement son récit. La conversion de Rollon ayant ramené la paix en France, les Tourangeaux

36. L. HALPHEN et R. POUPARDIN. *Chroniques des comtes d'Anjou et des seigneurs d'Amboise*, Paris, 1913, p. XL.

37. Ce poème a été édité par W. Söderhjelm d'après l'unique manuscrit (le ms. français 1043 de la Bibliothèque nationale) qui nous l'a transmis (*Leben und Wunderthaten des heiligen Martin...* Tübingen, 1896).

38. Éd. W. SÖDERHJELM, vers 8198-8203. La mise en prose de ce poème établie au XV^e s. donne, elle aussi, la date de 877 (C. CHEVALIER, *Les beaux miracles de monseigneur saint Martin*, Tours, 1874, p. 20).

allèrent trouver l'évêque d'Auxerre Armanius pour solliciter de lui la restitution du corps de saint Martin, mais celui-ci ne voulut pas dépouiller son église d'un tel trésor. Le roi de France, auquel les Tourangeaux eurent alors recours, ne voulut pas s'occuper de cette affaire. L'archevêque de Tours Adaland, en compagnie de Rainon, évêque d'Orléans, de Mainolde, évêque du Mans, et de saint Loup, évêque d'Angers, réunit le peuple et le clergé tourangeaux pour rechercher une solution à ce problème. L'assemblée décida de confier l'affaire à Enjeuger, comte de Gâtinais et d'Anjou, qui survint justement comme conduit par la main de Dieu. Enjeuger partit pour Auxerre à la tête d'une troupe de 6.000 hommes. Après avoir prié devant les reliques de saint Martin, le comte vint trouver l'évêque Armarius qui demanda un délai d'un jour pour réfléchir. Après avoir pris conseil de Siagrius, évêque d'Autun, et de Domnole, évêque de Troyes, Armarius accepta enfin de restituer les précieuses reliques.

C'est alors que commença le retour triomphal du corps de saint Martin escorté d'une foule innombrable de clercs et de laïcs. Des miracles incessants marquèrent le passage des reliques. Même ceux qui ne voulaient pas recouvrer la santé furent guéris. C'est la mésaventure qui arriva à deux paralytiques. Ces derniers préféraient rester dans l'oisiveté et vivre de la charité publique plutôt qu'être en bonne santé et travailler. C'est pourquoi à l'annonce des miracles opérés par les reliques de saint Martin, ils décidèrent de fuir, mais la vertu du saint les rattrapa et les guérit malgré eux. Quand le corps saint eut atteint les limites du diocèse de Tours, les arbres reverdirent bien que l'on fût en hiver; dans les deux églises de Marmoutier et de Saint-Martin, les cloches se mirent à sonner d'elles-mêmes, les cierges et les lampes s'allumèrent miraculeusement. Enfin, au milieu d'un grand concours de clercs et de laïcs, le corps fut solennellement replacé dans son tombeau. Ce récit est fort pittoresque, mais sans aucun fondement historique, comme l'ont montré Salmon et Mabilley³⁹.

Le corps de saint Martin ne devait plus quitter la Touraine. Les vingt dernières années du ix^e siècle semblent avoir été moins agitées et même assez favorables aux chanoines de la collégiale. Des biens immobiliers importants, situés principalement en Touraine et dans les provinces voisines, leur sont

39. Nous avons apporté quelques précisions sur ce point dans notre article cité *supra*, n. 30.

alors offerts par des fidèles qui viennent déposer sur le tombeau de saint Martin les titres de donation. Néanmoins, on redoutait toujours la possibilité d'une incursion normande. Ainsi, lorsqu'en 887, l'abbé Eudes restituait aux chanoines certains biens situés en Italie, qui avaient été usurpés, il précisait que ces biens pourraient au besoin leur servir de refuge⁴⁰.

Cette crainte devait trouver sa justification en 903. Deux documents contemporains des faits nous font connaître les tragiques événements causés en cette année par la venue d'une nouvelle bande normande. On lit, en effet, dans la marge d'un manuscrit de Saint-Martin de Tours (l'actuel manuscrit 106 de la bibliothèque de Tours), une note du x^e siècle dont voici la traduction :

En l'an de l'incarnation du Seigneur 903, le deuxième jour des kalendes de juillet, en la fête de saint Paul apôtre, sous le règne de Charles, fils de Louis le Bègue, la sixième année après la mort du roi Eudes et la quinzième année de l'abbé Robert, de nouveau fut brûlée la vénérable basilique Saint-Martin de Tours avec vingt-huit autres églises par les Normands Héric et Baret avec toute l'agglomération et les faubourgs⁴¹.

C'est à ce même événement que se rapporte un court traité de l'évêque d'Utrecht Radbode⁴². Celui-ci raconte comment environ soixante ans après la bataille de Fontenoy-en-Puisaye les Normands vinrent mettre le siège devant la ville de Tours. Les Tourangeaux, en petit nombre, ne savaient comment résister à la vigueur de leur assaut. Les clercs, cependant, adressaient des prières suppliées à saint Martin. Sortant le corps de son tombeau, ils le conduisent à la porte de la ville déjà presque enfoncée par les Normands. Cette vue rend courage aux défenseurs. Les Normands, au contraire, sont frappés de stupeur, puis d'une crainte formidable. Ils s'enfuient, poursuivis par les assiégés qui en tuent 900. Le témoignage de Radbode est valable. Ayant occupé le siège d'Utrecht de 901 à 918, il se trouvait contemporain des faits. De plus, il n'avait rapporté, disait-il, que ce dont il était sûr pour l'avoir appris par des témoins oculaires. S'il laissait aux

40. MABILLE, art. cité, p. 431.

41. Cette note marginale est publiée dans le *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France*. Départements. t. XXXVII, 1. Paris, 1900, p. 68-69 et il en existe un fac-similé dans E. K. RAND, *Studies in the script of Tours*. I. A survey of the manuscripts of Tours, Cambridge (Mass.), 1929, pl. cxxiii.

42. *Bibliotheca hagiographica latina*, n° 5656, publié par A. SALMON, *Supplément aux chroniques de Touraine*, p. 1-13.

chercheurs intraitables (*scrutatoribus importunis*) le soin de vérifier certains détails, il est une chose dont il se portait garant : la réalité de la délivrance de Tours grâce à l'intervention de saint Martin. Ce miracle, d'ailleurs, il n'y a pas lieu de le nier, mais il faut surtout le considérer comme un miracle de la foi : la vue des reliques de saint Martin fait oublier aux assiégés leur faiblesse, galvanise leur énergie et décuple leurs forces.

Le récit de Radbode suppose que le corps de saint Martin était alors conservé dans la cité de Tours. Il n'y a rien d'étonnant à cela. Les fortifications gallo-romaines de la cité de Tours, en effet, avaient été réparées vers la fin du règne de Charles le Chauve. Elles offraient une protection aux populations des environs et l'on comprend que les chanoines de Saint-Martin s'y soient réfugiés à l'approche des Normands avec les reliques de leur saint patron plutôt que de fuir au loin comme autrefois. Ils possédaient d'ailleurs des biens dans l'enceinte de la cité, entre la porte d'Orléans et les arènes, biens que leur avait procurés un échange conclu avec Hugues l'Abbé⁴³ : c'est là sans doute qu'ils s'étaient établis. Ces biens sont à l'origine de l'église Saint-Martin de la Basoche qui, contrairement à ce qu'affirme le pseudo-Eudes, existait avant le siège de 903. Notons que, dans un document de 881-882, il est déjà question de la chapelle Saint-Martin située dans l'enceinte de Tours⁴⁴.

D'ailleurs tout ce que rapporte le pseudo-Eudes des événements de 903 doit être vérifié. Ainsi, lorsqu'il raconte qu'à l'endroit où cessa la poursuite victorieuse des Tourangeaux on construisit une église qui, en souvenir de cet événement, fut appelée Saint-Martin le Beau (*Sanctus Martinus Belli*, c'est-à-dire Saint-Martin de la Guerre), on peut se demander si ce vocable ne rappellerait pas plutôt la sanglante bataille qui opposa en ce lieu, le 21 août 1044, les troupes de Geoffroy Martel à celles de Thibaud de Blois⁴⁵.

Une autre de ses affirmations me semble, elle aussi, sujette à caution. Il prétend, en effet, qu'en souvenir de la délivrance de Tours, on institua une fête, fixée au 12 mai, qui prit le nom de « Subvention ». Nous verrons un peu plus loin ce qu'il faut en penser. Mais remarquons dès maintenant que

43. L'acte d'échange est perdu, mais il y est fait allusion dans un diplôme de Charles le Simple (LAUER, *Recueil des actes de Charles le Simple*, n° CI) et dans les diplômes de ses successeurs.

44. MABILLE, art. cité, p. 428.

45. L. HALPHEN, *Le comté d'Anjou au XI^e siècle*, Paris, 1906, p. 47-48.

la date du 12 mai ne peut correspondre à l'anniversaire de la levée du siège de Tours, puisque c'est le 30 juin que la basilique et les faubourgs avaient été incendiés et qu'il ne semble pas que le siège ait duré près d'un an.

Les reliques de saint Martin devaient rester plusieurs années à l'abri des remparts de Tours. Les chartes émanées du chapitre portent alors comme date de lieu l'indication *in civitate Turonis*; l'une même du 31 mars 914 donne la précision suivante : « à l'intérieur de la cité de Tours, dans le chapitre des frères, à côté de la maison où repose le corps de saint Martin⁴⁶ ».

Les chanoines avaient, en effet, décidé de réparer la basilique et le monastère et de les entourer d'une enceinte fortifiée. Pour se procurer des ressources, ils auraient proposé à Alphonse III d'Asturie de lui vendre une précieuse couronne impériale qu'ils conservaient dans leur trésor⁴⁷. Les travaux durèrent plusieurs années. En 913, on procéda au transfert des reliques de saint Brice qui étaient sans doute restées dans la basilique et qui furent déposées près de celles de saint Martin⁴⁸. Vers la fin de 915, l'enceinte devait être achevée ou du moins fort avancée, puisqu'il est question dans une charte du monastère de Saint-Martin et de ses fortifications⁴⁹. En 918, le roi Charles le Simple étendit à l'ensemble de l'enceinte l'immunité jadis concédée à l'abbaye de Saint-Martin⁵⁰. Enfin, le 12 mai 919, l'archevêque de Tours Robert procéda au transfert solennel des reliques de saint Martin, qui furent replacées dans la basilique reconstruite⁵¹.

D'après les plus anciens missels de Saint-Martin de Tours, il semble que c'est ce transfert que l'on célébra à l'origine à

46. *Intra civitatem Turonis in capitulo fratrum ad latus domus in qua corpus beati Martini quiescit* (*Gallia christiana*, t. II, Paris, 1720, col. 34).

47. La réponse d'Alphonse III a été éditée par Dom MARRIER et A. DUCHESNE, *Bibliotheca Cluniacensis*, Paris, 1614, notae, col. 50. Récemment M. F. Vercauteren a émis des doutes sur l'authenticité de cette lettre (« Les insignes du pouvoir au moyen âge », dans *Le Moyen Âge*, t. LXV (1959), p. 146).

48. Lorsque en 1185 les chanoines de Saint-Martin transférèrent le corps de saint Brice d'une chasse de bois en une chasse d'argent, ils trouvèrent l'authentique suivant : *In hac urna est positum totum venerabile et sanctissimum corpus beati Bricii, sanctae metropolis Turonicae sedis post sanctum Martinum episcopi, ... Translatus est autem de basilica quam ipse super sanctum Martinum aedificaverat a domno Erberno, ejusdem urbis archiepiscopo, anno dominicae incarnationis DCCCCXIII et positus juxta sanctum Martinum* (Coll. Baluze, 76, f. 239).

49. MABILLE, art. cité, p. 456.

50. LAUER, *Recueil des actes de Charles le Simple*, n° XCVIII.

51. MABILLE, art. cité, p. 192-193.

la date du 12 mai. Lorsque cette fête est désignée sous un nom particulier, ce sont les termes de Réversion ou d'Exception qui sont employés. Le vocable Subvention n'apparaît qu'au XII^e siècle, peut-être d'ailleurs sous l'influence de la Narration du pseudo-Eudes. Ce dernier insiste beaucoup sur ce point : « La fête du 12 mai, dit-il, n'est pas appelée translation ou ordination, mort ou exception, mais ceux qui connaissent le mieux le passé la nomment Subvention » ; et un peu plus loin il revient sur ce sujet : « la fête du 12 mai ne peut pas être appelée mieux que Subvention ». Il semble donc que c'est à cette époque que l'on commença à célébrer en ce jour la délivrance miraculeuse de Tours, qui était un fait beaucoup plus marquant que le transfert des reliques, d'autant plus qu'il existait déjà une fête de la Réversion des reliques, celle du 13 décembre, qui commémore, comme nous l'avons dit, le retour de Bourgogne.

Je voudrais, en terminant, souligner deux conséquences des invasions normandes. L'enceinte dont s'étaient entourés les chanoines pour assurer leur protection provoqua la constitution d'une cité nouvelle qui devait garder longtemps son autonomie. Ce n'est qu'au début de la Guerre de Cent Ans, en 1356, qu'elle fut réunie par une nouvelle fortification à la ville de Tours. On sait que cette agglomération prit le nom de Châteauneuf, mais il faut remarquer que l'on ne trouve jamais ce vocable dans les documents émanés du chapitre. Les chartes du X^e siècle portent l'indication *in castro*, *in castello sancti Martini*, parfois *in rudi castro sancti Martini*, mais jamais *in castro novo*⁵². Ce terme apparaît dans d'autres documents tourangeaux, en particulier dans les chartes de Marmoutier; c'était pour les moines de Marmoutier une façon de distinguer le monastère de Saint-Martin construit à Marmoutier (*majus monasterium sancti Martini*) de l'église de Saint-Martin construite sur son tombeau (*ecclesia beati Martini de castro novo*). La plus ancienne mention se lit dans un diplôme du roi Robert de l'extrême fin du X^e siècle⁵³. Dans quelques textes de la fin du XI^e siècle, l'agglomération de Saint-Martin est désignée sous le nom de Martinopole (*Mar-*

52. Une charte du 27 décembre 954 donne, il est vrai, l'indication *Turonis, castello scilicet novo*. Mais cette charte n'est connue que par des copies (principalement Coll. de Touraine-Anjou, t. I, f. 214). Vraisemblablement l'original portait la formule *castello sancti Martini*, mais ces deux derniers mots écrits en notes tironiennes ont été mal interprétés par les copistes.

53. W. M. NEWMAN, *Catalogue des actes de Robert II, roi de France*, Paris, 1937, n° 20.

tinopolis, la ville de Martin), mais c'est là une mode passagère qui correspond à une période de renaissance intellectuelle dont le promoteur fut peut-être l'écolâtre Bérenger.

L'autre conséquence des invasions normandes est de portée plus générale et touche de près à l'histoire de notre pays. En 866, à un des moments les plus critiques des invasions normandes, le roi Charles le Chauve avait donné l'abbaye de Saint-Martin de Tours au comte Robert qui venait de s'illustrer en infligeant une défaite cuisante aux Normands de la Loire. Mais cette donation ne produisit pas les effets immédiats souhaités par le roi, car Robert le Fort périt quelques mois plus tard à Brissarthe au cours d'une nouvelle rencontre. L'abbaye de Saint-Martin fut alors attribuée à Hugues l'Abbé, qui devait garder pendant vingt ans cet important bénéfice. Quelques mois après sa mort survenue le 12 mai 886, Charles le Gros la restitua au comte Eudes, l'un des fils de Robert le Fort, et désormais et pour plus de neuf siècles le titre d'abbé de Saint-Martin devait être porté par les descendants de Robert le Fort. Le comte Eudes, en effet, au moment de ceindre la couronne royale en février 888, après la déposition de Charles le Gros, céda l'abbaye de Saint-Martin à son frère Robert. A Robert, devenu à son tour roi en 922, mais mort en 923, succédèrent comme abbés de Saint-Martin son fils Hugues le Grand, puis son petit-fils Hugues Capet. Lorsque celui-ci eut été sacré roi le 1^{er} juillet 987, il conserva cette dignité qui fut désormais unie à la personne royale⁵⁴. C'est ainsi que d'Hugues Capet à Louis XVI tous les rois qui se succédèrent sur le trône de France furent en même temps abbés de Saint-Martin de Tours. Je laisse à d'autres plus qualifiés que moi le soin de vous faire connaître leur dévotion pour l'apôtre des Gaules.

Pierre GASNAULT.

Paris

54. Notons qu'Hugues Capet est mort dans la villa des Juifs (Eure-et-Loir, canton de Voves, commune de Prasville), qui fit sans doute partie auparavant du patrimoine de Saint-Martin de Tours (P. GASNAULT, « Hugues Capet et la villa des Juifs », dans *Bibliothèque de l'École des chartes*, t. CXVIII, 1960, p. 166-167).

LE TRÉSORIER DE SAINT-MARTIN DE TOURS

L'abbaye de Saint-Martin de Tours est de fondation très ancienne. Son origine se perd dans la nuit des temps et se confond avec l'existence du tombeau du saint, de la basilique et des pèlerinages qui la fréquentaient¹. Dès la période mérovingienne nous la trouvons solidement établie, et les rois francs, depuis Clovis, honorent et vénèrent ce sanctuaire. On connaît le miracle attribué par Grégoire de Tours à l'intervention de saint Martin, et qui rendit possible la victoire de Vouillé². On sait aussi que, après son triomphe sur Alaric, Clovis vint à Tours et eut à cœur de s'arrêter au tombeau de saint Martin³. Dès cette époque, l'abbaye possède le droit de monnayage⁴. La vénération des successeurs de Clovis continua à s'attacher à ce lieu saint. Quand la dynastie mérovingienne eut été évincée au profit des descendants des Pépins, ceux-ci tinrent à manifester leur attachement à l'abbaye : nombreux sont les actes de Pépin le Bref, Charlemagne, Louis le Pieux, Charles le Chauve, lui conférant donations et privilèges, qui étaient conservés dans le trésor de Saint-Martin et copiés dans la « Pancarte noire »⁵.

1. Abbé E.-R. VAUGELLE, *La collégiale de Saint-Martin de Tours depuis l'origine jusqu'à l'avènement des Valois (397-1328)*, Paris, 1908, in-8°, xxxvi-472 p. (Mémoires de la Société archéologique de Touraine), p. 28-35.

2. GRÉGOIRE DE TOURS, *Histoire des Francs*, éd. OMONTE et COLLON, Paris, 1886-1893, in-8°, 2 vol. (Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire), t. I, p. 66-67.

3. P. COURCELLE, Communication à la Société des Antiquaires de France, *Bulletin de la Société nationale des Antiquaires de France*, 1948-1949, p. 46-47.

4. M. PROU, *Catalogue des monnaies mérovingiennes de la Bibliothèque nationale*, Paris, 1892, in-8°, pl. IV, n° 4 à 8; cf. *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1893, p. 147; Ph. LAUER, *Recueil des actes de Charles le Simple*, Paris, 1949, in-4° (Chartes et diplômes relatifs à l'Histoire de France), p. 232, n° 5 et 6 : l'éditeur fait remarquer que la monnaie frappée à Saint-Martin portait déjà le nom de l'abbaye sur les *triens* de l'époque mérovingienne et cite le *Catalogue* de Maurice PROU, p. lvi-lvii; le droit de monnaie fut confirmé à Saint-Martin au x^e siècle par les rois Raoul et Louis IV (Ph. LAUER, *Recueil des actes de Louis IV*, Paris, 1914, in-4°, même collection, p. 25, n° 9).

5. Charlemagne, 10 mai 775, confirmation des biens de Saint-Martin (éd. MÜHLBACHER, M. G. H., *Diplomata Karolinorum*, Berlin, 1906 in-4°, n° 97, p. 139); avril 782, privilège d'immunité (*ibid.*, n° 141, p. 191); 31 août 790, confirmation de biens en Brisgau (*ibid.*, n° 267, p. 225); 796-

Au début du IX^e siècle, la fortune de l'abbaye était déjà immense; c'est à ce moment que les moines furent remplacés par des chanoines⁶. Sur le temporel de l'abbaye à cette époque, nous sommes assez mal renseignés. Cependant, les confirmations données par Charles le Chauve nous permettent de voir que ses terres s'étendaient sur d'immenses espaces en Touraine, en Anjou, dans le Maine et même en Italie⁷. De toute évidence, l'administration de ces biens posait un problème : il fallait qu'elle fût confiée à un homme intègre et habile. Pour les époques très anciennes, nous ne savons qui en était chargé. Un acte de 785 semble indiquer que l'administration

800, confirmation de l'immunité jadis accordée par Pépin le Bref (*ibid.*, n° 195, p. 261 ; il faut y ajouter le privilège de deux bateaux exempts de tonlieu, accordé à l'abbaye de Cormery, alors étroitement liée à Saint-Martin, du 2 juin 800 (*ibid.*, n° 192, p. 257). Louis le Pieux, roi d'Aquitaine, avait aussi accordé à Saint-Martin le privilège de deux bateaux, le 7 avril 807 (*Gallia christiana*, t. XIV, *Instrumenta*, col. 14) ; en 816, il confirma à Saint-Martin une exemption générale de tonlieux pour les voitures et bêtes de somme de l'abbaye par tout le royaume (éd. MARTÈNE et DURAND, *Amplissima collectio*, Paris, 1724-1753, in-fol., 9 vol., t. I, col. 65 ; le 30 août 816, confirmation de l'immunité (éd. HAURÉAU, *Gallia christiana*, t. XIV, *Instrumenta*, n° 18, col. 19) ; en 832, il régularisa les opérations immobilières de l'abbé *Friugisus* (éd. MARTÈNE et DURAND, *Amplissima collectio*, t. I, col. 89) ; Charles le Chauve ne s'occupait pas moins activement du monastère : un diplôme du 23 février 843 confirme la donation de Veigné et de Theneuil faite par l'abbé au monastère de Cormery (éd. G. TESSIER, *Recueil des actes de Charles le Chauve*, Paris, 1943-1955, in-4°, 3 vol., Chartes et diplômes relatifs à l'Histoire de France, n° 20, t. I, p. 46) ; le 30 décembre 843 ou 844, confirmation de l'exemption de Cormery (*ibid.*, n° 60, p. 170) ; le 5 janvier 844 ou 845, il confirme le diplôme de Louis le Pieux de 832 (*ibid.*, n° 61, p. 173) ; il confirme à Saint-Martin la possession des *villas* de Curçay et de Rest-sous-Montsoreau (*ibid.*, n° 62, p. 177) ; en outre, à la demande du comte Vivien, il confirme une donation de précaire (*ibid.*, n° 63, p. 180) ; le 27 décembre 845, il confirme l'immunité du monastère (*ibid.*, n° 80, p. 223) ; le 16 avril 849, confirmation d'un don de l'abbé laïque Vivien (*ibid.*, n° 113, p. 300) ; le 21 juin 849, confirmation d'un autre don (*ibid.*, n° 144, p. 393) ; le 27 mai 850, il autorise l'acceptation d'un don (*ibid.*, n° 131, p. 343) ; le 16 février 851, il confirme l'attribution faite par Vivien de certains biens de Saint-Martin à l'abbaye de Cormery (*ibid.*, n° 136, p. 359) ; le 6 novembre 851, il confirme la possession d'une *cella* à un prêtre de Saint-Martin (*ibid.*, n° 141, p. 376) ; le 22 août 854, il confirme l'immunité et les biens de Saint-Martin dont les titres avaient péri dans le sac de l'abbaye par les Normands (*ibid.*, n° 167, p. 438) ; le 23 avril 862, il donne plusieurs *villas* à l'abbaye (*ibid.*, n° 239, t. II, p. 32) ; le 26 avril 862, il confirme l'immunité (*ibid.*, n° 240, t. II, p. 41) ; le 10 mai 862, il abandonne plusieurs manse sis dans le nord de la Touraine (*ibid.*, n° 242, p. 48) ; le 27 décembre 867, il donne le fisc royal de Chablis (*ibid.*, n° 307, p. 179) ; le 23 février 869, il concède aux chanoines la liberté des élections abbatiales (*ibid.*, n° 319, p. 201) ; le 1^{er} août, il donne Mellecey en Chaunois (*ibid.*, n° 441, p. 488).

6. Avant 806 (E. R. VAUCELLE, *op. cit.*, p. 39-41).

7. Notamment le diplôme du 22 août 854 (éd. TESSIER, n° 167, t. I, p. 438).

des biens était confiée à un « gardien », mais nous ne savons pas s'il s'agit d'un clerc ou d'un laïque⁸.

C'est seulement en 878 que nous voyons apparaître un personnage nommé Authbert, décoré du titre de « trésorier »⁹. Ce titre et la fonction qu'il recouvre n'ont rien de particulier à Saint-Martin. Le *Glossaire* de Du Cange nous montre qu'il existait au moyen âge bien d'autres trésoriers d'établissements ecclésiastiques : abbayes, collégiales ou cathédrales. Isidore de Séville, au vi^e siècle, définissait déjà leurs attributions : ils devaient nommer le portier, préparer l'encens, prendre soin de la préparation du saint Chrême, organiser le baptistère et préparer le luminaire; c'étaient des dignitaires éminents¹⁰. Nous pouvons citer au hasard ceux de la cathédrale Saint-Maurice d'Angers¹¹, de la cathédrale de Tours¹², de Saint-Julien de Tours¹³, de Marmoutier^{13^{bis}}, de Saint-Julien du Mans¹⁴, de Saint-Corneille de Compiègne¹⁵, enfin de Saint-Denis¹⁶.

8. MARTÈNE et DURAND, *Thesaurus novus anecdotorum*, Paris, 1717, 5 vol. in-fol., t. I, col. 68, donation de Gulfardus, diacre, du 22 juin 785; il semble que le « gardien » de Saint-Martin soit chargé d'administrer ces biens; cet acte est analysé par E. MABILLE. « La Pancarte noire de Saint-Martin de Tours », dans *Mémoires de la Société archéologique de Touraine*, t. XVII, p. 319-541, n° 37, p. 401.

9. Guichard, prêtre et doyen, et Authbertus *archiclavus* : acte de décembre 878, Bibliothèque nationale, ms. lat. 17709 (Bouhier, n° 26), n° 59, p. 84 (MABILLE, *op cit.*, n° 110, p. 441).

10. *Cartulaire noir de la cathédrale d'Angers*, éd. par le chanoine Ch. URSEAU, Angers, 1908, in-8°, p. XLIX-LII.

11. En 1038, Gui, trésorier de Saint-Maurice d'Angers, fonde avec sa femme et ses trois fils l'église de Vertou (DU CANGE, *Glossarium*, t. VI, p. 580, col. 1, art. *Thesaurarius*).

12. Ch. de GRANDMAISON, « Fragments de chartes du x^e siècle provenant de Saint-Julien de Tours », dans *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 1885, p. 373-429, et 1886, p. 226-273, et à part, Paris, 1885, in-8° : en 976, Uddo trésorier de l'église de Tours (n° 24, p. 66-67 du tirage à part).

13. *Ibid.*, n° 8, p. 37 : Badilo, doyen et trésorier de Saint-Julien en 943; n° 33, p. 89 : Gauzbert, trésorier en 990.

13 bis. *Ibid.*, n° 19, p. 55 : Ardouin, archevêque de Tours et trésorier de Marmoutier en 960.

14. *Ibid.*, n° 23, p. 63-65 : Eudes, trésorier de l'église du Mans en 971. Le 19 juin 1009, Gervais, trésorier, souscrit une charte d'Avesgaud, évêque du Mans (*Chartularium insignis ecclesiae Cenomannensis quod dicitur Liber Albus capituli*, éd. abbé LOTTIN, Le Mans, 1869, in-4°, n° 181, p. 100); le nom de ce personnage fait présumer qu'il appartenait à la famille seigneuriale de Château-du-Loir.

15. Le trésorier de Saint-Corneille de Compiègne est mentionné dans trois actes de Charles le Simple : en 918 (éd. LAUER, *Recueil des actes de Charles le Simple*, n° 93, p. 212 et 213); en 913-922 (*ibid.*, n° 75, p. 168); en 921 (*ibid.*, n° 109, p. 263). Philippe, frère du roi Louis VII, fut trésorier de l'église de Compiègne (DU CANGE, *Glossarium*, t. VI, p. 579, col. 3).

16. Après la mort de l'abbé de Saint-Denis Louis, Charles le Chauve s'était réservé à lui-même l'abbatiai de Saint-Denis, en laissant la dé-

Ce qui fait l'intérêt de cette institution pour Saint-Martin de Tours — comme d'ailleurs pour Saint-Denis — c'est que l'abbaye fut étroitement liée, à partir de la fin du ix^e siècle, à la monarchie capétienne, et qu'après une longue éclipse, le roi réussit à reprendre ses droits sur cette charge. Nous avons montré que le territoire de Saint-Martin était une véritable enclave du domaine royal, entourée de toutes parts par les terres des grands vassaux, mais toujours administrée directement par le roi¹⁷. Le trésorier, dont la charge était évidemment à la collation du roi, était probablement l'agent de son pouvoir dans cette partie du domaine royal. Cependant, au temps de l'effacement de la monarchie capétienne, aux x^e et xi^e siècles, le roi étant trop lointain et trop faible pour intervenir efficacement, ce sont des familles de la région, soumises les unes à l'influence du comte de Blois, les autres à celle du comte d'Anjou, qui se maintinrent en possession de cette dignité éminente. On peut dire qu'elles réalisèrent une véritable appropriation de la charge, jusqu'au jour où la monarchie fut redevenue assez forte pour reprendre directement son rang dans cette région.

A partir du xiii^e siècle et jusqu'à la fin de la dynastie capétienne, l'office de trésorier de Saint-Martin de Tours fut une charge réservée à de très hauts personnages, parfois membres de la famille royale, et destinés bien souvent à accomplir ultérieurement de fort brillantes carrières; c'était un marche-pied vers les honneurs : évêchés, et même, dans un cas, souverain pontificat.

Pour comprendre l'évolution et les attributions de cette charge, il est nécessaire de la considérer en fonction de deux périodes : de la fin du ix^e siècle au milieu du xii^e, puis pendant les cent-cinquante années qui suivirent. Il est nécessaire aussi de la replacer dans le cadre historique de ces temps et l'évolution générale de la société médiévale.

Le trésorier apparaît dans les textes en 878 : un an après la mort de Charles le Chauve. Or, cette date coïncide avec un moment historique très important. L'Empire fondé par Charlemagne, muni par lui d'une forte armature et d'une admi-

fense des intérêts du monastère et le soin de l'exploitation des terres au prévôt, au doyen et au trésorier, mais en confiant par une délégation spéciale au maire du palais la gestion de toutes les affaires militaires (L. LEVILLAIN, « Note sur l'immunité mérovingienne », dans *Revue historique de droit*, 1927, p. 26-67; cf. p. 36-37).

17. J. BOUSSARD, « L'enclave royale de Saint-Martin de Tours », dans *Bulletin de la Société nationale des Antiquaires de France*, 1958, p. 157-178.

nistration centralisée, décline rapidement. Sous son fils Louis le Pieux, on a discerné les premiers symptômes de la désagrégation; elle s'est accentuée sous Charles le Chauve, au point qu'à la fin du règne, l'hérédité et la patrimonialité des charges étaient choses acquises¹⁸. Parallèlement, les bénéfices dont la libéralité des souverains et des grands a doté les églises, passent rapidement entre les mains des laïques. Dans la ruine de la monarchie — ruine morale due au déclin de l'autorité, ruine matérielle causée par la dilapidation de la fortune foncière des rois Carolingiens¹⁹ — le souverain qui veut s'attacher un fidèle en lui conférant un bénéfice important, en est réduit à lui donner des abbayes, parce qu'elles sont dotées de domaines immenses formant un revenu très important. C'est l'origine de l'abbatiate laïque. Tel grand seigneur se voit conférer en bénéfice par le roi une ou plusieurs grandes abbayes : désormais, il jouira de leurs revenus, prenant lui-même le titre d'abbé et laissant aux moines ou aux chanoines une part suffisante pour vivre. Le fait est fréquent à partir de la fin du règne de Charles le Chauve. Désormais, la plupart des grandes abbayes sont aux mains d'abbés laïques, la plupart du temps des comtes chargés de la défense de vastes régions, et le gouvernement spirituel de la communauté est laissé à un doyen ou à des dignitaires ecclésiastiques soumis à son autorité. Bientôt, l'abbé laïque transmettra son abbaye à des descendants, comme ses charges, ses biens, ses *honores*²⁰.

Précisément, dans la région de la Loire, Robert le Fort reçoit en 866 les abbayes de Saint-Aubin d'Angers, de Marmoutier et de Saint-Martin de Tours. Dans le clergé, on n'admettait pas encore sans réserves cette appropriation des abbayes : Hincmar, archevêque de Reims, n'en prenait pas son parti et laissa percer sa rancœur en relatant dans les *Annales de Saint-Bertin* la mort de Robert, tué par les Normands au combat de Brissarthe, mort qu'il attribue à la colère divine encourue par le comte, pour avoir, lui, laïque possédé des abbayes²¹. Après Robert le Fort, ses deux fils, Eudes et Robert, qui auraient pu prétendre à recueillir son héritage,

18. E. BOURGEOIS, *Le capitulaire de Quierzy*, Paris, 1885, in-8°, p. 127-154.

19. J. DHONDT, *Études sur la naissance des principautés territoriales en France (IX^e-X^e siècles)*, Bruges, 1948, p. 271-275.

20. Sur l'abbatiate laïque, cf. AMANN et DUMAS, *L'Église au pouvoir des laïques (868-1057)*, dans *l'Histoire de l'Église* FLICHE et MARTIN, t. VII, Paris, 1940, in-8°, p. 297-298.

21. *Annales Bertiniani*, éd. WAITZ, Hanovre, 1883, in-8°, p. 84.

mais qui étaient sans doute trop jeunes, furent dépouillés des comtés de leur père et de ses abbayes, au profit d'un autre grand seigneur, de souche carolingienne, cousin de Charles le Chauve, Hugues l'Abbé, ainsi nommé à cause de son titre d'abbé de Saint-Martin²². Mais à la mort d'Hugues, en 886²³, Eudes et Robert recouvrèrent les honneurs paternels que les mœurs nouvellement établies faisaient considérer comme leur patrimoine, y compris les abbayes²⁴. A partir de ce moment, Saint-Martin de Tours resta pour toujours la propriété de leur famille : quand Eudes monta sur le trône en 888, il donna l'abbaye à son frère Robert, qui devait devenir roi en 923; Hugues le Grand, fils de Robert, puis son fils Hugues Capet furent abbés de Saint-Martin, et leurs descendants conservèrent jalousement la possession de l'abbaye²⁵.

Mais si les Robertiens avaient pu faire reconnaître ce que l'usage leur conférait comme un droit, ils furent à leur tour victimes du processus irréversible dont ils avaient bénéficié : la patrimonialité de fait, qui s'était établie d'abord à leur profit, joua ensuite en faveur de leurs vassaux. Maîtres d'un fief immense, ils avaient dû, eux aussi, en distribuer des lambeaux en bénéfice à leurs hommes; au cours du x^e siècle, on voit les grandes principautés se morceler et des dynasties locales s'y implanter : les anciens vicomtes de Tours, de Blois et d'Angers prennent le titre comtal, et force est aux Robertiens de reconnaître ce fait et même d'aliéner une partie de leurs biens. Thibaut le Vieux, comte de Blois et de Tours, est doté de l'abbaye de Marmoutier²⁶; Geoffroy Grisegonelle, comte d'Anjou, devient abbé de Saint-Aubin d'Angers²⁷. Bientôt les ambitions rivales de ces comtes se déchaîneront et aboutiront à des guerres et à des conquêtes²⁸.

Grâce aux documents dont les copies nous ont été conservées, nous pouvons nous faire une idée assez exacte de la région tourangelles et de la vallée de la Loire pendant le x^e siècle. C'est bien en effet la vallée qui forme l'essentiel du pays,

22. *Ibid.*

23. E. BOURGEOIS, *Hugues l'Abbé, margrave de Neustrie et archichapelain de France à la fin du IX^e siècle*, Paris, 1885, in-8° (Extrait des *Annales de la Faculté des Lettres de Caen*), p. 42.

24. E. FAYRE, *Eudes, comte de Paris et roi de France*, Paris, 1893, in-8° (Bibliothèque de l'École des Hautes Études, section hist. et philol., fasc. 99), p. 69.

25. J. BOUSSARD, « L'enclave royale de Saint-Martin de Troyes », p. 176.

26. L. LEX, *Eudes, comte de Blois... et Thibaud son frère*, Troyes, 1892, in-8°, p. 28 et 54.

27. L. HALPHEN, *Le comté d'Anjou au XI^e siècle*, Paris, 1906, in-8°, p. 81-82 et 81 n. 2.

28. *Ibid.*, p. 13-53.

et cela depuis l'occupation gallo-romaine²⁹. C'est pour sa conquête que, pendant quarante ans, vont lutter les maisons de Blois et d'Anjou. A cette époque, le comte de Blois étend sa domination sur une mince bande de territoire répartie sur les deux rives du fleuve, depuis les abords de Beaugency jusqu'à Saumur, mais ses terres sont limitées au nord par la région de Château-la-Vallière et Semblançay, qui relève du comte d'Anjou, et par le Vendômois, qui appartient à un comte, vassal direct du roi de France; au sud, par les régions de Loudun, de Loches et de Villentrois, elles aussi aux mains du comte d'Anjou, et par la Sologne, qui semble aussi lui avoir en grande partie échappé³⁰. Dans ces fiefs blésois ou angevins, on voit apparaître des familles seigneuriales dont l'ascension est un des grands faits sociaux du x^e siècle. Des châteaux, d'ailleurs assez clairsemés, servent de chefs-lieux aux seigneuries : sans parler des châteaux comtaux, comme Saumur, Chinon et Loches, ceux de l'Île-Bouchard, de Maillé, de Langeais, de Rillé, de Semblançay, de Rochecorbon, d'Amboise, de Chaumont, de Montrichard³¹ appartenaient à des familles, toutes plus ou moins apparentées ou alliées. De ces familles, certaines émergent et, par la qualité de leurs chefs, sont appelées à un avenir brillant : entre autres, celles des Geudouin, des Ganelon, des Airard, celle enfin des seigneurs

29. J. BOUSSARD « Essai sur le peuplement de la Touraine du r^e au viii^e siècle », dans *Le Moyen âge*, 1954, p. 261-291; *Carte archéologique de la Gaule romaine*, fasc. XIII, *Indre-et-Loire*, Paris, 1960, in-4° (*Forma Orbis Romani*), p. 7-11.

30. Au début du xi^e siècle, Lancelin de Beaugency semble avoir été un ami de Foulque Nerra dont il reçut des biens en Anjou (*Cartulaire de l'abbaye cardinale de la Trinité de Vendôme*, éd. abbé Ch. MÉTAYS, Chartres-Vannes, 1893-1904, in-8°, 5 vol., n° 44); cependant, on le voit aussi dans l'entourage du comte de Blois (Bibliothèque nationale, Collection Touraine-Anjou, n° 415); il est probable qu'une partie de ses terres relevait du comte de Blois; Saumur appartenait alors au même comte qui avait confié le château à son fidèle Geudouin (L. HALPHEN, *Le comté d'Anjou*, p. 14); pour le nord et le sud de la Touraine à cette époque, cf. *ibid.*, p. 15. Le comte de Blois étendait sa domination sur une partie de la Sologne : Romorantin dépendait sans doute de lui, car le seigneur, Renaud, était son fidèle (*Livre des serfs de Marmoutier*, éd. A. SALMON, Tours, 1864, in-8°, n° 50). D'autre part, Foulque Nerra avait des terres en Sologne, notamment la *Silva longa*, aux abords de Romorantin, qu'il avait donnée à Léon de Meung (*Gesta Ambaziensium dominorum*, éd. L. HALPHEN et R. POUPARDIN, dans *Chroniques des comtes d'Anjou et des seigneurs d'Amboise*, Paris, 1913, in-8° (Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire), p. 90).

31. Voir, sur toutes ces seigneuries, les renseignements donnés par les *Chroniques des comtes d'Anjou et des seigneurs d'Amboise*, éd. HALPHEN et POUPARDIN, et l'étude de K. F. WERNER, « Untersuchungen zur Frühzeit des Französischen Fürstentums (9.-10. Jahrh.) » dans *Welt als Geschichte* 1958-1960, notamment 1960, p. 147-193.

de Buzançais, qui possède des biens dans la région. Dans l'ensemble, toutes ces familles entrent dans la fidélité de l'une ou l'autre des maisons comtales. La Touraine est écartelée entre quatre influences rivales : celle du comte d'Anjou, celle du comte de Blois, celle des seigneurs du Berry, enfin celle du roi de France.

Or, c'est précisément à cette époque que nous constatons l'ascension du trésorier de Saint-Martin. Nous le voyons apparaître pour la première fois en 878, et nous devons remarquer que cette date est assez proche de celle à laquelle l'abbaye est tombée aux mains d'un abbé laïque³². On serait tenté de penser que le trésorier est le successeur de l'ancien avoué du monastère. On sait en effet que les conciles avaient depuis longtemps fait une obligation aux évêques et abbés d'être pourvus d'un avoué laïque, chargé de les représenter en justice, obligation qui était devenue une nécessité au moment où se généralisa la pratique de l'immunité : l'avoué devint alors l'intermédiaire nécessaire entre l'abbé et le comte³³. Cette hypothèse est séduisante au premier abord, car, à partir du x^e siècle, nous ne rencontrons plus d'avoué de Saint-Martin; elle ne résiste cependant pas à l'examen, car la disparition de l'avoué ne coïncide pas exactement avec l'apparition du trésorier : en 895 en effet, nous trouvons encore un avoué, Adalmarus, remplissant régulièrement ses fonctions de représentant en justice³⁴. Or, nous l'avons vu, l'existence du trésorier est attestée dès 878, et rien ne prouve qu'il n'ait pas existé auparavant.

Quoi qu'il en soit de ce point, il est certain que l'origine de l'institution semble bien liée à l'abbatiai laïque : les dates concordent. En 878, l'abbé laïque est Hugues l'Abbé qui a été gratifié de Saint-Martin, enlevé aux fils de Robert le Fort. Est-ce ce personnage qui créa l'office de trésorier ? Nous ne le savons pas; mais par la suite, alors que l'abbaye est revenue dans le patrimoine des Robertiens, l'institution se

32. Il semble que le premier abbé laïque de Saint-Martin soit le comte Vivien, à qui Charles le Chauve donna l'abbaye en 844; cf. F. LOR et L. HALPHEN, *Le règne de Charles le Chauve (840-877), première partie (840-851)*, Paris, 1909, in-8° (Bibliothèque de l'École des Hautes Études, sect. hist. et philol., fasc. 175), p. 176. Robert le Fort l'obtint en 866, peu de temps avant sa mort (*Annales Bertiniani*, éd. WAITZ, p. 74).

33. F. SENN, *L'institution des avoueries ecclésiastiques*, Paris, 1903, in-8°, p. 80.

34. Notice publiée par B. HAUTÉAU, *Gallia christiana*, t. XIV, *Instrumenta*, n° 37, et par E. FAVRE, *Eudes, comte de Paris et roi de France*, p. 242 : l'avoué Adalmarus a un prédécesseur, Guition.

développe, et nous pouvons dresser une liste continue des Trésoriers depuis la fin du ix^e siècle :

878 : Authbert³⁵

884 : Gautier³⁶

886 : Garardus³⁷

891-895 : Bernon³⁸

908-915 : Robert³⁹

920-926 : Gautier⁴⁰

926-940 : Farmannus⁴¹

35. Charte de Garibaldus et de sa femme Ragentrudis, avec intervention d'Authbertus *archiclavus* (Bibliothèque nationale, ms. lat. 17709 (Bouhier, 26), n° 59, p. 84, analysée dans MABILLE, *La Pancarte noire*, n° 25, p. 392).

36. Charte d'Hugues l'Abbé, motivée par une démarche du trésorier Gautier, publiée par E. MABILLE, « Les invasions normandes dans la Loire et les pérégrinations du corps de saint Martin », dans *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 1869, p. 149-194 et 425-460, pièce justificative n° 4, p. 430, et par Ch. de LASTEYRIE, *Études sur les comtes et vicomtes de Limoges antérieurs à l'an 1000*, Paris, 1874, in-8° (Bibliothèque de l'École des Hautes Études, section hist. et philol., fasc. 18), pièce justificative n° 5, p. 104.

37. Garardus figure avec le titre d'*archiclavus* dans un acte de mai 886 (*Gallia christiana* par les frères de Sainte-Martin, Paris, 1656, in-fol., t. I, p. 156), mais, à la vérité, ce document n'indique pas clairement s'il était trésorier de Saint-Martin ou d'un autre établissement.

38. Acte du 22 mars 891, dans lequel paraît Bernon, diacre et *archiclavus* ou *aedituus* (Bibliothèque nationale, Coll. Baluze, vol. 76, fol. 95 (ancien 92), analysé par MABILLE, *La Pancarte noire*, Supplément, n° 95); le 10 octobre 892 (Coll. Baluze, *Ibid.*, fol. 156 et 162, acte analysé par MABILLE, *ibid.*, n° 17); acte du 30 juillet 895, publié par E. MABILLE, *Les invasions normandes*, pièce justificative n° 6, p. 434, analysé par MABILLE, *La Pancarte noire*, n° 98). Un Madalbertus *archiclavus* souscrit un acte d'Adacius, archevêque de Bourges (Coll. Baluze, vol. 76, fol. 258, ancien 255), daté par MABILLE (*La Pancarte noire*, n° 84), de 891-896, mais nous ne savons s'il s'agit du trésorier de Saint-Martin ou de celui de l'Église de Bourges; le nom de Madalbertus pourrait faire pencher pour la seconde hypothèse.

39. Robert, diacre et *aedituus*, paraît dans un acte du 20 février 908 et le souscrit avec le titre d'*archiclavus* (Bibliothèque nationale, Coll. Baluze, vol. 76, fol. 47, acte analysé par MABILLE, *La Pancarte noire*, Supplément n° 115, p. 485), et dans un acte de 915 (Bibliothèque nationale, ms. lat. 13898, n° 86, fol. 93 et Coll. Dupuy, vol. 828, fol. 95); il est encore cité dans un troisième acte publié par MABILLE (*Les invasions normandes*, pièce justificative n° 13, p. 154). Ces trois actes sont analysés par MABILLE, *La Pancarte noire*, n° 82, 120 et 106.

40. Actes du 26 mars 921 n. st., mentionnant Gautier *archiclavus* (Bibliothèque nationale, Coll. Baluze, vol. 76, fol. 96, analysé par MABILLE, *La Pancarte noire*, Supplément, n° 126), du 29 mai 926, dans lequel Gautier porte le titre de *thesaurarius*, publié par BESLY (*Histoire des comtes de Poitou*, Paris, 1697, in-fol., p. 218, analysé par MABILLE, *La Pancarte noire*, n° 116).

41. Farmannus *aedituus* est mentionné dans un acte daté par erreur de juin 921, mais cette date est visiblement fautive, car il y est question d'un abbé Hugues qui ne peut être que Hugues le Grand, et celui-ci succéda à son père le roi Robert, en 923 (éd. MARTÈNE et DURAND, *The-*

941 : Guntelmus⁴²

942 : Gautier⁴³

954 : Richard⁴⁴

957 : Jean⁴⁵

966-980 : Hervé I^{er}⁴⁶

987 : Rainaud⁴⁷

996 : Gautier⁴⁸

1001-1022 : Hervé II de Buzançais⁴⁹

Que savons-nous de ces personnages, toujours désignés sous le nom de *thesaurarius*, *archiclavus*, *archiclavus* ou *aedituus* ? Peu de chose en vérité. Nous constatons qu'ils sont toujours clercs, diacres ou prêtres. Il s'agit donc d'une fonction intérieure de l'abbaye : en admettant même que le trésorier soit désigné par l'abbé laïque, il est certain que son rôle n'est pas celui de l'avoué, qui, lui, était obligatoirement un

saurus novus anecdotorum, t. I, col. 67; acte analysé par MABILLE, *La Pancarte noire*, n° 96; nous le retrouvons en 926 (Bibliothèque nationale, ms. lat. 13898, n° 94, fol. 98 v°, analysé par MABILLE, *ibid.*, n° 103), et dans un acte du 14 septembre 937 (analysé *ibid.*, n° 92 et publié par BESLY, *op. cit.*, p. 239-240).

42. Guntelmus *archiclavus*, le 7 janvier 941 (Bibliothèque nationale, Coll. Baluze, vol. 76, fol. 136 et 142, acte analysé par MABILLE, *La Pancarte noire*, n° 111).

43. Actes analysés dans l'index chronologique de *La Pancarte noire* de MABILLE, n° 126, 129 et 132; charte de Théotolon, archevêque de Tours, de 943, dans *Brevis historia S. Juliani Turonensis*, éd. A. SALMON, *Recueil des chroniques de Touraine*, Tours, 1854, in-8°, p. 224.

44. Le 4 mai 954, Richard, diacre et *archiclavus* (Bibliothèque nationale, Coll. Baluze, vol. 47, n° 172, et ms. lat. 13898, n° 104, p. 103; analysé par MABILLE, *La Pancarte noire*, n° 10).

45. Jean *thesaurarius*, dans un acte du 7 mars 957 (Bibliothèque nationale, ms. lat. 13898, n° 105, fol. 104, analysé par MABILLE, *La Pancarte noire*, n° 107).

46. A partir d'Hervé I^{er}, nous suivons la liste établie par MABILLE (*La Pancarte noire*, p. 348-351); celle qui est donnée par CARRÉ DE BUSSEROLLE (*Dictionnaire géographique historique et biographique d'Indre-et-Loire*, Tours, 1878-1884 (Mémoires de la Société archéologique de Touraine, t. VI, p. 254, col. 2) est fantaisiste et ne résiste pas à l'examen; elle est inspirée par les renseignements donnés par Monsnyer (Bibliothèque municipale de Tours, ms. 1295, p. 738). Au contraire, nous n'avons apporté que très peu de compléments à celle de Mabilie.

47. E. MABILLE, *La Pancarte noire*, p. 350.

48. *Ibid.*

49. Le Trésorier Hervé est bien connu; c'est lui qui est qualifié de saint par le *Chronicon Turonense magnum* (éd. A. SALMON, *Recueil des chroniques de Touraine*, p. 116), qui rapporte qu'il reconstruisit à ses frais la basilique détruite par un incendie et édifia le monastère de Beaumont-les-Tours. Il mourut en 1022, selon la *Chronique de Pierre Béchin* (*ibid.*, p. 53). En 1011 selon le *Chronicon Turonense magnum* (*ibid.*, p. 118). La reconstruction de la basilique est indiquée à la date de 994 par la *Narratio de commendatione Turonice provincie* (*ibid.*, p. 301); cf. aussi W. M. NEWMAN, *Catalogue des actes de Robert le Pieux*, Paris, 1935, in-8°, n° 31, p. 37.

laïque. Mais nous voyons que sa charge est essentielle pour l'administration des biens de l'abbaye : c'est lui qui signale à l'abbé laïque le mauvais état des biens du monastère en Limousin⁵⁰; il est toujours présent aux actes de précaire ou de donation⁵¹; enfin, son rang dans la hiérarchie des dignitaires est élevé, puisqu'il souscrit toujours les actes après le doyen⁵². Il semble que ce soit l'administrateur des biens de la communauté et qu'aucune opération touchant au temporel ne se fasse sans son intervention.

Quant au rang social de ces dignitaires, le manque de renseignements dont nous souffrons ne nous permet pas de l'apprécier. Des trésoriers Authbert, Gautier I^{er}, Garardus, Robert, Gautier II, Farmannus, Gunclmus, Gautier III, Richard et Jean, nous ignorons tout. Tout au plus pouvons-nous émettre une hypothèse sur Bernon, qui était prêtre et exerça sa charge entre 891 et 895 : nous trouvons en effet un Bernon évêque d'Orléans en 900⁵³. Est-ce le même personnage, qui, après avoir été trésorier de Saint-Martin, aurait accédé à l'épiscopat ? Nous n'en savons rien, mais la chose est possible : nous verrons en effet, à partir du XI^e siècle, plusieurs des trésoriers devenir évêques; dans ce cas, il serait intéressant de constater que, déjà aux IX^e-X^e siècles, l'office de trésorier pouvait conduire aux hautes charges de l'Église. Au surplus, l'identité des deux Bernon n'aurait rien pour surprendre, car une des caractéristiques de la société française du IX^e au XI^e siècle est le manque d'hommes à tous les échelons. De même que les seigneurs cherchaient à retenir malgré eux sur leurs terres des gens capables de les cultiver, de même très peu de gens étaient capables de gérer de hautes fonctions et celles-ci étaient souvent dévolues à des hommes pourvus par ailleurs de responsabilités considérables.

Nous ne savons donc rien de précis. Qu'il nous soit cependant permis d'émettre encore une hypothèse : dans cette liste de trésoriers, nous trouvons quatre personnages portant le nom de Gautier, qui exercèrent leur charge respectivement en 884, de 921 à 926, en 942 et en 996. Or, nous verrons

50. Ch. de LASTEYRIE, *Histoire des comtes et des vicomtes de Limoges*, pièce justificative n° 5, p. 104.

51. Par exemple les donations en précaire publiées par P. GASNAULT, « Les actes privés de l'abbaye de Saint-Martin de Tours », dans *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 1954, p. 24-66 (cf. p. 55-56).

52. *Ibid.*

53. Bernon est connu comme évêque d'Orléans par les *Miracles de saint Mesmin, abbé de Micy*; il est mentionné à ce titre dans un privilège de Robert, comte et abbé, qui figurait dans la *Pancarte noire* et était daté du 13 septembre 900 (*Gallia christiana*, t. VIII, col. 1427).

bientôt qu'à une époque sur laquelle les renseignements sont moins rares, existait à Tours une famille dans laquelle les noms de Gautier et de Ganelon revenaient fréquemment et dont le plus célèbre représentant fut trésorier de Saint-Martin dans le deuxième quart du XI^e siècle. Nous voyons également dans notre liste deux Hervé, dont le second, nous le savons, était neveu du premier. Peut-être est-il permis de conjecturer que, déjà aux IX^e et X^e siècles, la charge de trésorier était confiée souvent à des représentants d'une famille qui aurait fini par la considérer comme un bien patrimonial. Cette hypothèse, toute fragile qu'elle soit, puisque nous n'avons pas le moyen de la contrôler, s'accorde parfaitement avec ce que nous découvrons en suivant l'histoire de cette institution au cours du XI^e siècle.

Hervé II, trésorier de Saint-Martin de 1001 à 1012, appartenait à la famille de Buzançais⁵⁴. Il était le neveu d'Hervé I^{er} et l'oncle de Sulpice d'Amboise qui lui succéda et mourut en 1027⁵⁵. Au X^e siècle, la famille de Buzançais est l'une des plus considérables du Berry, et elle est fortement attachée à la maison comtale d'Anjou. Les Buzançais sont, comme la plupart des seigneurs de l'ouest du Berry et du sud de la Touraine, des fidèles des comtes d'Anjou.

Or, en 1027, le trésorier qui succéda à Sulpice fut Ganelon, connu dans l'histoire sous le nom de Ganelon de Montigny, à cause d'une terre qu'il acquit vers 1030⁵⁶. Il était fils d'un chevalier nommé Gautier de Tours⁵⁷, d'une famille qui semble implantée dans la ville de temps immémorial. C'est pourquoi nous nous demandons si les quatre Gautier qui furent trésoriers de Saint-Martin aux IX^e et X^e siècles ne pourraient s'y rattacher. Quoi qu'il en soit, Ganelon possédait des domaines considérables en Dunois, dans la banlieue de Tours et dans la région de l'Ile-Bouchard. Lui et son père étaient vassaux des comtes de Blois pour lesquels ils exerçaient même certaines charges⁵⁸. En 1044, au moment de la conquête de la Touraine par Geoffroy Martel, ils se virent dépouillés par

54. C'est ce qui ressort de sa parenté avec Hervé II, attestée par les *Gesta consulum Andegavorum* (éd. HALPHEN et POUPARDIN, dans *Chroniques des comtes d'Anjou et des seigneurs d'Amboise*, Paris, 1913, in-8° (Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire), p. 46).

55. *Ibid.*

56. Sur Ganelon de Montigny. cf. E. MABILLE, *Cartulaire de Marmoutier, pour le Dunois*, Châteaudun, 1874, in-8°, Introduction, p. XIX-XX et XXXII-XXXV.

57. *Ibid.*

58. *Ibid.*

le comte d'Anjou, qui donna leurs biens à son fidèle Airard, prévôt de Loches⁵⁹, souche des seigneurs de Rillé. Celui-ci était un ami des seigneurs de Buzançais et avait donné à Foulque Nerra le conseil de marier la fille d'Archambaud de Buzançais à Lisoie de Bazougers⁶⁰, mariage dont est issue la maison d'Amboise, célèbre par son attachement aux comtes d'Anjou et sa haine pour les Blésois. Ganelon dut mourir vers 1048 ou 1050⁶¹, mais nous savons qu'à partir de 1047, peu après la conquête angevine, il était remplacé à la trésorerie de Saint-Martin par Geoffroy de Preuilly⁶², qui l'exerça pendant plus de vingt ans, jusqu'à sa mort en 1067. Or, ne l'oublions pas, il existait des liens entre la famille de Preuilly et celle de Buzançais : en 1009, c'est le trésorier Hervé qui établit à Preuilly des religieux gouvernés par l'abbé Amblard⁶³. L'histoire de la charge de trésorier au milieu du xi^e siècle montre qu'elle était disputée entre deux familles rivales, dont l'une l'emporta parce qu'elle dépendait du comte d'Anjou, vainqueur du comte de Blois. Geoffroy de Preuilly était-il clerc ? Nous ne pouvons le savoir ; ce qui est certain, c'est qu'il était seigneur de Preuilly en même temps que trésorier, de même qu'avant lui, Sulpice d'Amboise était aussi un valeureux guerrier. Il fut tué en 1067, au cours des luttes entre Geoffroy le Barbu et Foulque le Réchin⁶⁴. Après lui, la charge passa à Renaud, fils de Berlai⁶⁵, qui est évidemment un membre de la famille de Montreuil-Bellay ; puis, en 1086, à un certain Hardouin sur lequel nous n'avons aucun renseignement, mais qui porte le même nom que plusieurs membres des familles de Saint-Mards et de Maillé⁶⁶. Enfin Ma-

59. Notice extraite du Cartulaire tourangeau de Marmoutier et datée de 1044 (Bibliothèque nationale, Coll. Touraine-Anjou, n° 480).

60. *Gesta Ambaziensium dominorum*, éd. HALPHEN et POUPARDIN, dans *Chroniques des comtes d'Anjou et des seigneurs d'Amboise*, p. 84.

61. E. MABILLE, *Cartulaire de Marmoutier pour le Dunois*, Introduction, p. XIX-XX.

62. E. MABILLE, *La Pancarte noire*, p. 350.

63. *Chronique de Saint-Maixent*, éd. MARCHEGAY et MABILLE, dans *Chroniques des églises d'Anjou*, Paris, 1869, in-8° (Société de l'Histoire de France), p. 373. Geoffroy était fils d'Effroy de Preuilly et de sa femme, Béatrix d'Issoudun, qui appartenait à une famille seigneuriale du Berry (Bibliothèque nationale, Coll. Touraine-Anjou, n° 342). Geoffroy semble avoir été le cadet de la famille de Preuilly, car son frère Gausbert était seigneur du même lieu en 1039 (*ibid.*, n° 402).

64. *Chronica de gestis consulum Andegavorum*, éd. HALPHEN et POUPARDIN, dans *Chroniques des comtes d'Anjou et des seigneurs d'Amboise*, p. 64 ; L. HALPHEN, *Le comté d'Anjou*, p. 146.

65. MABILLE, *La Pancarte noire*, p. 351 et n. 1, d'après Bibliothèque nationale, Coll. Touraine-Anjou, n° 735.

66. Cf. CARRÉ DE BUSSEROLLE, *Dictionnaire*, t. IV, p. 198, col. 1, et p. 129.

bille⁶⁷ indique que, de 1087 à 1136, le trésorier se nommait Gautier : cette période de quarante-neuf ans est évidemment trop longue pour qu'un seul homme ait pu être trésorier pendant toute sa durée et il faut en conclure que deux personnages de ce nom exercèrent successivement la charge.

Le dernier de ces Gautier nous est connu : c'était à coup sûr un protégé de la famille d'Amboise. En 1118, à la mort de l'archevêque Raoul, il fut élu au siège archiépiscopal; mais il avait un compétiteur, Gilbert, neveu de Raoul et beau-frère d'Archambaud de Brayes. Celui-ci apporta son appui à Gilbert, tandis qu'Hugues d'Amboise tenait pour Gautier, de même que Geoffroy de Vendôme, seigneur de Preuilly. Il s'ensuivit une guerre sanglante, jusqu'au jour où cette querelle fut tranchée par le pape en faveur de Gilbert⁶⁸, dans l'intérêt de qui intervenait aussi le roi de France⁶⁹. Selon toute apparence, Gautier continua à être trésorier de Saint-Martin. Après lui, la charge passa en 1139 à Henri, fils de Louis VI, roi de France.

La désignation de ce fils de roi marque un tournant dans l'histoire de cette institution. En 1139, c'est Louis VII, frère d'Henri, qui est roi. Le règne de Louis VI a été une époque de renaissance pour le pouvoir royal qui s'est affirmé dans tous les domaines : Louis VI a mis de l'ordre dans les terres qui relevaient directement de lui; il a rétabli des relations féodales régulières avec son vassal Henri I^{er} Beauclerc, roi d'Angleterre et duc de Normandie; il a fait respecter sa justice. Son prestige rétabli lui a valu de marier son fils aîné avec l'héritière d'Aquitaine. Dans ses rapports avec Saint-Martin de Tours, il a affirmé de nouveau, par son action personnelle, après un siècle d'effacement, que l'abbaye et les terres qui en dépendaient — c'est-à-dire le territoire qui s'étendait entre Tours et Cormery, entre Ballan et Truyes — était partie intégrante du domaine royal, et il est intervenu directement dans l'administration de l'abbaye⁷⁰. Deux ans après sa mort, nous voyons Louis VII recueillir les fruits de sa politique énergique : la charge de trésorier de Saint-Martin de Tours, tenue jusque-là par les descendants de la famille de Buzan-

67. *La Pancarte noire*, p. 351-352.

68. *Gesta Ambaziensium dominorum*, éd. HALPHEN et POUPARDIN, p. 112-113.

69. *Ibid.*, p. 113.

70. J. BOUSSARD, *L'enclave royale de Saint-Martin de Tours*.

çais, passe dans la famille directe du roi; en 1149, Henri résigne cette charge pour devenir évêque de Beauvais⁷¹.

Après lui, se succèdent deux trésoriers sur l'origine desquels nous ne savons à peu près rien : Girard et Geoffroy⁷². Puis, vers 1180, Renaud de Mouzon, cousin germain de Philippe Auguste, qui devient évêque de Chartres en 1183⁷³, date à laquelle la charge passe à un autre cousin germain du roi, descendant, lui aussi, par les femmes, de la maison de Champagne, Rotrou du Perche⁷⁴, qui, en 1190, est promu au siège de Châlons⁷⁵. Son successeur, Pierre, est inconnu : peut-être peut-on voir en ce personnage le fils de Pierre de Courtenay, lui-même fils de Louis VI, qui est qualifié de clerc dans une charte de 1210⁷⁶; c'est là une simple hypothèse, rendue vraisemblable par la personnalité de son successeur. Celui-ci, Robert de Mehun, est certainement le personnage

71. *La Gallia christiana*, t. IX, col. 723-731, donne une biographie détaillée d'Henri de France : en même temps que la trésorerie de Saint-Martin, il cumulait les abbayes de Notre-Dame d'Étampes, de Notre-Dame de Corbeil, de Notre-Dame de Mantes, de Notre-Dame de Poissy et de Saint-Mellon de Pontoise; en 1149 il devient évêque de Beauvais et, en 1162, archevêque de Reims, siège qu'il occupa jusqu'à sa mort en 1175.

72. L'absence de documents ne nous permet pas de savoir s'il s'agit de personnages importants ou obscurs.

73. De la famille des comtes de Bar et de Mouzon; il était fils du comte Renaud II et d'Agnès, fille aînée de Thibaut le Grand, comte de Champagne, de Brie, de Chartres et de Blois; il était donc neveu de Guillaume de Champagne, archevêque de Reims, et cousin germain de Philippe Auguste; il devint évêque de Chartres en 1183 et mourut en 1217 (*Gallia christiana*, t. VIII, col. 1152-1156). Si l'on considère que la famille de Blois-Champagne exerça une véritable tutelle sur Philippe Auguste pendant quelques années, on peut, semble-t-il, établir un lien entre cette influence et la brillante carrière de Renaud de Mouzon.

74. Rotrou était fils de Rotrou III, comte du Perche, et de Mahaut de Champagne, sœur de l'archevêque de Reims Guillaume. Son frère Guillaume avait été chancelier de l'église de Chartres et prévôt de Chalais-tre, possession de Saint-Martin de Tours (Le P. ANSELME, *Histoire généalogique et chronologique de la maison royale de France*, 3^e édition, Paris, 1726-1733, in-fol., 9 vol., t. III, p. 307 et suivantes). Il apparaît en qualité de trésorier de Saint-Martin lors de la fondation par son père de l'Hôtel-Dieu de Nogent-le-Rotrou en 1190 (*ibid.*, t. II, p. 312-313). Nous avons conservé de lui un fragment de sceau portant encore la légende : [R]OTROCVS S. MART[INI] THES[.] AVRARIVS, appendu à une charte de 1190 (Archives nationales, S 2238); il y est figuré tenant à la main droite un livre et à la main gauche une clé (DOUËT D'ARCO, *Archives de l'Empire. Inventaires et documents. Collection de sceaux*, t. III, Paris, 1867, in-4°, n° 7713).

75. *Gallia christiana*, t. IX, col. 883-884.

76. E. MABILLE, *La Pancarte noire*, p. 353. Sur Pierre de Courtenay, clerc, cf. DU BOUCHET, *Histoire généalogique de la maison royale de Courtenay*, Paris, 1661, in-fol., p. 54, et le P. ANSELME, *Histoire généalogique*, t. I, p. 477.

qui devint évêque du Puy et que Philippe Auguste traitait de « cousin »⁷⁷. Après lui, la trésorerie est vacante quelques années⁷⁸. En 1217, Philippe Auguste y fait nommer son bâtard, Pierre Charlot, futur évêque de Noyon⁷⁹. Nous avons conservé le texte de la lettre par laquelle le roi notifiait au chapitre son accord pour cette désignation, lettre qui montre bien qu'il entendait affirmer son droit à la collation de cette charge⁸⁰.

Il est de plus en plus évident que le trésorier est un grand personnage et que cette charge conduit ses titulaires à des honneurs plus considérables, c'est-à-dire à l'épiscopat : Henri de France, Renaud de Mouzon, Rotrou du Perche, sans doute Robert de Mehun, enfin Pierre Charlot deviennent évêques après un bref passage à Saint-Martin. Surtout, il est visible que, pendant le long règne de Philippe Auguste, le roi considère la charge de trésorier comme un bien de famille qu'il réserve à ses proches parents. C'est certainement un office lucratif et honorifique dont on dote les cadets de la famille royale ou ses alliés, en attendant qu'ils puissent être promus à des sièges épiscopaux, toujours situés d'ailleurs dans le domaine royal et réservés depuis un temps immémorial à la collation du roi. Malheureusement, l'état de la documentation ne nous permet pas toujours de saisir les rapports qui existent sûrement entre le roi et le trésorier, mais chaque fois que nous pouvons avoir une certitude, nous constatons que ce rapport est étroit. Après Pierre Charlot, se succèdent Archambaud, qui ne nous est pas connu par ailleurs, mais qui porte un nom fréquent dans la famille de Bourbon, Philippe de Castille et Raoul^{80bis}. Philippe de Castille excite encore notre curiosité. Nous savons que deux fils de Ferdinand III, roi de Castille et de Léon (1230-1252), nommés Philippe et Sanche, tous deux chanoines de Tolède, étaient

77. MABILLE, *La Pancarte noire*, p. 353. Sur Robert de Mehun, évêque du Puy, cf. *Gallia christiana*, t. II, col. 708-711 et la note de la col. 708. La seigneurie de Mehun appartenait à la famille de Courtenay (cf. DU BOUCHET, *op. cit.*

78. E. MABILLE, *ibid.*, p. 353-354.

79. J. BOUSSARD, *L'enclave royale de Saint-Martin de Tours*.

80. Cf. les frères de SAINTE-MARTHE, *Gallia christiana*, éd. de 1656, t. III, p. 616, acte analysé par Léopold DELISLE, *Catalogue des actes de Philippe Auguste*, Paris, 1856, in-8°, n° 1749. L'acte en question est suggestif parce que le roi déclare qu'il n'a jamais pensé à « recevoir comme son homme pour la trésorerie de Saint-Martin » son fils, à moins qu'il ne fût pourvu d'une prébende dans la collégiale, mais que, puisque c'est maintenant chose faite, « il le recevra pour son homme, à cause de ladite Trésorerie » ; il est daté de juin 1217.

80 bis. MABILLE, *La Pancarte noire*, p. 354.

écoliers à l'Université de Paris en 1245⁸¹. Philippe de Castille, trésorier de Saint-Martin, était-il le premier d'entre eux ? Ici encore, nous ne pouvons rien affirmer. Simon de Brion, ou de Brie, ou de Brienne⁸², successeur de Raoul, nous est mieux connu. Il devint chancelier de France, cardinal et pape sous le nom de Martin IV, en 1281⁸³; le nom de Martin qu'il prit pour exercer le souverain pontificat, fut choisi par lui en souvenir de son passage dans l'abbaye tourangelles. Il eut pour successeur dans la charge de trésorier, Simon de Nelle, qui devait devenir évêque de Beauvais⁸⁴. A la fin du XIII^e siècle, la dignité de trésorier est tellement appréciée que Philippe le Bel confère à son cousin Philippe, fils du roi de Majorque, âgé seulement de seize ou dix-sept ans, qui va la conserver jusqu'à sa mort, en 1341⁸⁵.

81. Alexander BUDINSZKY, *Die Universität Paris und die Fremden an derselben im Mittelalter*, Berlin, 1876, in-8°, p. 215-216.

82. E. MABILLE, *La Pancarte noire*, p. 354.

83. Ernest CHOULLIER, « Recherches sur la vie du pape Martin IV (Simon de Brion) », dans *Revue de Champagne et de Brie*, t. IV, 1877, p. 15-30. D'après cet auteur, Martin IV appartenait à une illustre famille de l'Anjou et du Poitou. En 1228, Jean de Brion, originaire de Brie, était receveur et grand juge-maire pour le chapitre de Saint-Martin de Tours, à Donnemarie-en-Montois, et il eut deux fils, Gilles et Simon. Celui-ci se fit franciscain et devint trésorier de Saint-Martin, charge qui entraînait la seigneurie sur Donnemarie. Il fut nommé cardinal en 1261. L'opinion de cet auteur nous semble assez mal étayée et ses affirmations sujettes à caution : quel rapport peut-il y avoir entre une famille angevine et un juge de Donnemarie ? Nous ne le saisissons pas clairement. D'autre part, en quoi le passage de Simon dans l'ordre franciscain pouvait-il le préparer à devenir trésorier, alors que cette charge était réservée à un chanoine de Saint-Martin ? Cela semble incompatible et nous n'acceptons ces assertions que sous bénéfice d'inventaire. Si au contraire sa famille était champenoise et tirait son nom de Brienne, et s'il avait été bénéficiaire de Saint-Martin au lieu d'appartenir à un ordre mendiant, tout deviendrait clair. Par ailleurs, Simon de Brion figure dans un accord conclu par l'abbaye, en 1276, avec le seigneur de Montbazou, au sujet de la forêt de Bréchenay (copie par D. Housseau, Bibliothèque nationale, Coll. Touraine-Anjou, vol. 7, n° 3289). Cf. aussi sur son rôle comme pape, l'article de KALTENBRUNNER, dans les *Mittheilungen des Instituts für Oesterreichische Geschichtsforschung*, 1886, p. 586.

84. Nous ne connaissons pas les rapports qui ont pu exister entre Simon de Brion et Simon de Nelle, ou de Neaufle; celui-ci était fils de Raoul de Clermont, seigneur de Nelle, et d'Alis de Montfort. Il devint évêque de Noyon en 1297 et fut transféré au siège de Beauvais en 1301 (*Gallia christiana*, t. IX, col. 749 et 1012).

85. Philippe de Majorque, signalé comme trésorier en 1318 par MABILLE (*La Pancarte noire*, p. 355), était déjà trésorier en juin 1314, comme en fait foi un acte dans lequel il est qualifié de « cousin du roi », fils de feu Jaime I^{er}, roi de Majorque, trésorier de Saint-Martin de Tours et seigneur de Donnemarie-en-Montois en raison de sa charge dont le temporel relève du fief du roi, acte relatif au changement de date de la foire de Donnemarie (Archives nationales, JJ 50, fol. 15 v°, n° 13, d'après *Archives nationales. Inventaires et documents... Registres du Trésor des*

Nous assistons donc au cours du XIII^e siècle, à la fin de l'évolution amorcée au XII^e, depuis la renaissance du pouvoir royal. Le roi de France a réussi à reprendre son rang et son autorité sur l'abbaye de Saint-Martin. La charge de trésorier, usurpée depuis le X^e siècle par des familles seigneuriales entrées dans la fidélité du comte de Blois, puis du comte d'Anjou, revient en la main du roi et devient de nouveau ce qu'elle n'aurait jamais dû cesser d'être : l'exercice d'un contrôle de la monarchie sur le temporel — qui lui appartient — d'une grande abbaye dont il est abbé laïque. L'évolution est parallèle à celle des relations féodales : au X^e siècle, les vicomtes de Blois et d'Angers, après avoir usurpé, contre l'autorité du duc de France, le titre comtal, sont peu à peu ramenés au respect du lien vassalique; au XIII^e siècle, de princes à peu près indépendants, ils sont devenus régulièrement des vassaux de la Couronne.

Comment, depuis le XII^e siècle, le roi de France exerce-t-il, par l'intermédiaire du trésorier, son contrôle sur Saint-Martin ? C'est ce que nous ne savons pas pour la première partie de la période envisagée; nous n'avons de renseignements qu'à partir du XIII^e siècle. Pour l'époque antérieure, en l'absence de tout document, nous en sommes réduits aux conjectures. Mais c'est au XIII^e siècle, sans aucun doute, qu'il faut faire remonter le seul texte qui nous ait été transmis sur ce sujet, le *Rituel* de Péan Gastineau; il nous éclaire sur les devoirs du trésorier et les avantages attachés à sa charge.

Péan Gastineau, chanoine de Saint-Martin de Tours, vivait dans la première moitié du XIII^e siècle. En 1227, il fonda un anniversaire dans la collégiale⁸⁶. On lui attribue une vie de saint Martin en dix mille vers⁸⁷ et il est probable qu'il est réellement l'auteur du *Rituel* qui a été placé sous son nom. Ce texte nous a été transmis par le chanoine Monsnyer, qui en avait pris une copie aujourd'hui conservée dans le ms.

Chartes, t. I, *Philippe le Bel*. Inventaire analytique établi par MM. GLÉNISON et GUÉROUT, sous la direction de M. Robert FAWTIER, Paris, 1958, in-4°, n° 2201, p. 460).

86. CARRÉ DE BUSSEROLLE, *Dictionnaire*, t. III, p. 163, col. 2; le *Rituel* de Péan Gastineau a été publié de façon fort défectueuse par NOBIL-LEAU, *Rituale seu Liber consuetudinum Beatissimi Martini Turonensis, auctore Pagano Gastinello*, Tours, 1873, in-8°. Il semble, en l'absence de toute indications sur les manuscrits et les sources du texte, ainsi que sur la méthode adoptée pour l'édition, que l'éditeur ait regroupé toutes les indications qu'il a pu trouver dans les manuscrits de Monsnyer; cet ouvrage est à peu près inutilisable et ne dispense pas de recourir aux manuscrits.

87. CARRÉ DE BUSSEROLLE, *ibid.*

1295 de la Bibliothèque municipale de Tours⁸⁸. Il montre tout d'abord que, dès le début du XIII^e siècle, c'est le roi de France qui a le droit de conférer la charge de trésorier, ce qui concorde absolument avec la lettre que Philippe Auguste adressa au chapitre en 1217.

Nous y voyons en second lieu que le candidat devait être chanoine de Saint-Martin, et qu'il devait prêter le serment de résider dans l'enceinte de l'abbaye. Il jurait d'être fidèle « en ce qui concerne Châteauneuf et les hommes de Châteauneuf, ses revenus propres et ceux du chapitre, les hommes, les terres et les revenus de Donnemarie », ce qui montre que l'administration des biens et la juridiction sur les hommes lui appartenait dans ces terres. Ces données sont d'ailleurs confirmées par la suite du serment : le trésorier ne devait pas refuser de siéger en justice, au chapitre, toutes les fois qu'il en serait requis selon la coutume; il assurait enfin qu'il ne devait pas sa charge à des pratiques simoniaques.

Le même texte énumère ensuite les droits du trésorier. Tout d'abord, il recevait les hommages d'un grand nombre de seigneurs des environs, ceux qui tenaient des biens du chapitre. Parmi eux, on trouve des seigneurs tourangeaux comme ceux de l'He-Bouchard, de Semblançay, de Montrésor, d'Amboise et de Saunay; d'autres dont les seigneuries sont situées hors de la Touraine, mais qui tiennent des biens du chapitre : les sires de Beaugency et du Puiset, de Château-Gontier, de Blaison et de Gennes en Anjou. Puis, vient la liste des prébendes et chapellenies qui étaient à la collation du trésorier, des redevances qu'il percevait, des droits de préséance qu'il avait dans les cérémonies, de ses droits de patronage sur l'abbaye de Beaumont et de prévôté sur Donnemarie-en-Montois où il avait le tiers des revenus, le chapitre conservant les deux autres tiers.

Ensuite, ce qui est proprement affaire de rituel, Péan Gastineau décrit l'ordre des cérémonies auxquelles participait le trésorier, et surtout cet usage très particulier selon lequel, chaque jour après Complies, si le trésorier était présent, le matriculier de semaine, en habit de chœur et précédé du sergent de la matricule tenant sa verge, devait porter à sa maison deux chandelles de la valeur d'un denier et les lui remettre en s'inclinant devant lui.

88. Nous exprimons notre gratitude à M. Fillet, Conservateur de la Bibliothèque municipale de Tours, pour l'obligeance avec laquelle il nous a permis de consulter à Paris ce manuscrit indispensable à notre travail.

Enfin, le *Rituel* déclare expressément que le trésorier possède un droit de banvin qui lui est personnel, dans le cloître et à Châteauneuf, pendant dix-sept jours, comme le chapelain a le sien : le ban est annoncé solennellement par le héraut de Châteauneuf, à cheval, armé de la lance et du bouclier, accompagné du héraut du cloître, également à cheval⁸⁹.

Tels sont les traits qui nous ont été transmis et qui nous permettent d'imaginer ce qu'était l'office du trésorier au XIII^e siècle. Cependant, il est un point sur lequel nous sommes fatalement amenés à nous interroger et qui, malheureusement, ne peut être résolu, en l'état actuel de notre documentation. On sait que l'abbaye, depuis un temps immémorial, battait monnaie : le trésorier assumait-il un rôle dans l'administration et le contrôle de cette monnaie ? A première vue, il semble bien que ce dût être là une de ses attributions normales ; cependant, nous n'en avons aucune trace. Si loin qu'on remonte dans l'histoire de la monnaie de Saint-Martin, nous constatons que ce droit était exercé par l'abbaye depuis le temps des rois Mérovingiens⁹⁰, que malgré le capitulaire de Charlemagne réservant au souverain le droit de battre monnaie, elle continua à en user, et se fit reconnaître solennellement ce droit, au X^e siècle, par Charles le Simple, Raoul et Louis IV⁹¹, mais nous n'avons nulle part la preuve que le trésorier y fût intéressé. A partir de 1205, le nom de Philippe Auguste apparaît sur les deniers de Saint-Martin ; ce fait concorde évidemment avec la renaissance des droits du roi sur le territoire et la juridiction de l'abbaye et sur l'office de trésorier, mais, à cette époque encore, aucun texte ne mentionne à ce sujet un rôle quelconque joué par le trésorier, et le *Rituel* de Péan Gastineau n'y fait pas allusion.

Pourtant, il semble difficile d'admettre que ce personnage ait pu être tenu à l'écart de l'exercice de cet ancien droit régalien, auquel Philippe Auguste s'intéressait certainement. Or, cette surveillance de la monnaie concorderait certainement avec les caractères de son office, tels que nous pouvons

89. Copie de Monsnyer, Bibliothèque municipale de Tours, ms. 1295, p. 498 et suivantes.

90. Cf. ci-dessus, n. 4. Parmi les études consacrées à la monnaie de Saint-Martin, signalons A. de BARTHÉLEMY, « Note sur l'origine de la monnaie tournois », dans *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XXXV, 2^e partie, 1896, p. 281-291, qui confond malheureusement la monnaie royale et celle de Saint-Martin, et les passages relatifs à ce sujet dans A. BLANCHET et A. DIEUDONNÉ, *Manuel de numismatique française* (Paris, 1912-1936, in-8°, 4 vol.), t. I, p. 283-309, t. II, p. 114, t. IV, p. 365-367.

91. *Ibid.*, et ci-dessus, n. 4.

les dégager de l'évolution de la charge et du témoignage de Péan Gastineau : dignitaire nommé par le roi, clerc de rang immédiatement inférieur au doyen, il est, au point de vue temporel, l'administrateur de Châteauneuf et le chef de la juridiction dans cette ville. Or, la justice, à Châteauneuf, appartenait au roi de France, comme nous l'apprend l'enquête ordonnée par Philippe Auguste et Richard Cœur de Lion pour la définition de leurs droits respectifs⁹². Dans le cadre des usages féodaux, le trésorier est donc le représentant du roi dans une terre qui lui appartient; il tient sa charge à vie, et en fief⁹³, de son seigneur, le roi de France.

Que pouvons-nous conclure de l'évolution que nous avons cherché à retracer ?

Nous avons vu la charge de trésorier apparaître dans la seconde moitié du ix^e siècle, sous des traits que la pénurie de documents pour cette époque, rend malheureusement assez flous. Mais nous entrevoyons que son importance, alors déjà, était telle qu'elle devint bien vite un enjeu dans les luttes que se livraient les comtes d'Anjou et les comtes de Blois. Cela signifie qu'au temps où le roi de France était faible, effacé et lointain, le comte d'Anjou, vainqueur de son rival, a cherché à étendre son autorité sur Saint-Martin et ses terres. Nous avons d'autres indices de ces empiètements dont aucun texte ne nous a directement laissé trace, car, en 1190 encore, l'enchevêtrement des droits du comte et de ceux du roi à Châteauneuf et dans la banlieue ne laisse aucun doute à ce sujet. Peu après, la monarchie reprend son rang sous des rois comme Louis VI, Louis VII et Philippe Auguste, et restaure

92. J. BOUSSARD, *L'enclave royale de Saint-Martin de Tours*. Le chanoine, auteur de la copie du *Rituel* de Péan Gastineau, écrivait au xvii^e siècle une histoire de Saint-Martin — *Celeberrimae Sancti Martini Turonensis ecclesiae historia generalis* — qui ne fut jamais publiée, car le chapitre en fit arrêter l'impression; un exemplaire des bonnes feuilles est conservé à la Réserve du Département des Imprimés de la Bibliothèque nationale. Nous y trouvons (p. 143) une étude sur le trésorier : les conclusions auxquelles aboutissait cet auteur recoupent les nôtres, bien que nous ne sachions pas sur quels textes il se fonde. Il déclare que, quand les ressources de cette église se furent accrues, ses offices devinrent non seulement des bénéfices, mais des dignités : le trésorier devint le second dignitaire et, à cause des gros revenus et des aumônes dont il jouissait, le prestige de sa charge vint à diminuer; il ajoute que les rois de France, étant, depuis Hugues Capet, abbés laïques de Saint-Martin, présentent aux charges de doyen et de trésorier, qui sont respectivement la première et la seconde dignité de la collégiale.

93. C'est ce qui ressort des termes mêmes de la lettre de Philippe Auguste citée *supra* n. 80, qui montre que le trésorier était « l'homme » du roi de France.

ses droits sur Saint-Martin de Tours. Ensuite, Philippe Auguste liquide, par l'accord de 1190, son contentieux avec le comte d'Anjou, mais l'enquête qui permet cet accord n'est que la conclusion officielle apportée à une situation déjà claire : depuis le milieu du XII^e siècle, les droits du roi sont respectés et le signe de ce progrès, c'est qu'il a retrouvé son influence sur la nomination du trésorier. Ce dignitaire est, depuis lors, tellement soumis au roi de France, que sa charge va bientôt devenir avant tout honorifique et lucrative : la nomination de Philippe de Majorque en est la preuve.

Comme bien d'autres institutions à toutes les époques de la féodalité, l'office de trésorier se vide peu à peu de son contenu, mais on se garde de l'abolir et on en fait une simple dignité et une source de revenus et d'honneurs pour de très grands personnages.

J. BOUSSARD.

Université de Poitiers

LA COLLÉGIALE SAINT-MARTIN A L'ÉPOQUE DES VALOIS

On a vu, dans les études précédentes, combien il est difficile, à certaines époques, de rétablir l'histoire à partir d'une certaine légende. Lorsque celle-ci est en possession complète de l'opinion au point de se constituer en tradition « unanimement reçue », on peut se demander si l'historien ne gagnerait pas à la reproduire telle quelle (car la croyance aux légendes est, elle aussi, un fait historique) plutôt que de la dissoudre sous l'action de la critique, au risque de ne plus rien laisser subsister d'une période donnée. Mais en ce qui concerne l'époque où nous arrivons, le risque se renverse. Les documents ne manquent pas, mais ils sont d'une étonnante platitude. On comprend, à les manier, la faveur dont jouissent aujourd'hui les études d'histoire sociale. Lorsque l'on ne possède guère sur une époque que des pièces concernant la vie juridique des tenures et les comptes des abbayes ou des villes, il n'y a pas besoin d'être grand clerc pour en tirer « l'histoire sociale » du groupe intéressé; pour l'histoire politique, pour l'histoire spirituelle il faut y regarder de plus près. En ce qui concerne la collégiale Saint-Martin on est étonné de la très faible part que l'élément religieux tient dans sa chronique. Sans doute s'agit-il là essentiellement de la vie d'un fief, dont les grands événements sont les mutations et acquisitions de terres et de biens; mais on ne peut s'empêcher de remarquer à quel point ce facteur l'emportait sur tous les autres dans l'attention de ces excellents religieux, et de déplorer le peu d'intérêt qu'ils attachent à certains grands événements politiques et spirituels qui bouleversent la France de leur temps. Cet intérêt est si mince qu'on ne peut faire fond sur ce témoignage pour évaluer l'importance de ces événements sur le plan national ou même local. Bien au contraire il faudra bien souvent partir de ce que nous savons déjà, pour comprendre la position et la réaction du chapitre de Saint-Martin pendant ces deux derniers siècles pourtant si riches de notre

histoire. C'est ainsi que le passage de Jeanne d'Arc à Tours n'est pas noté sur ces registres¹.

I. — DE PHILIPPE LE LONG A CHARLES VII.

On sait que les Valois ont régné sur la France de 1316 à 1589 à partir de Philippe le Long jusqu'à la mort de Henri III. En ce qui concerne l'histoire nationale, ce sont eux qui ont eu la responsabilité de la couronne pendant la guerre de Cent Ans à partir de 1337. Quant à l'histoire particulière de l'abbaye Saint-Martin, on peut dire qu'elle entre avec eux dans sa période la plus stable et la plus glorieuse dont le début est marqué dès Charles IV le Bel (1322-1328) par la translation du Chef de saint Martin (1^{er} déc. 1323) qui donne au sanctuaire sa disposition définitive et fixe du même coup un assez grand nombre de détails liturgiques. Les malheurs du pays au cours du xiv^e siècle ne paraissent pas toucher beaucoup les notaires de saint Martin. En ce qui concerne le xv^e, plus glorieux, ce qu'ils apprécient surtout c'est l'augmentation de gloire et de ressources qu'il apporte à l'abbaye².

On sait cependant comment l'assassinat de Jean sans Peur à Montereau (10 sept. 1419), en faisant passer les Bourguignons du côté des Anglais, assurait la prédominance en apparence définitive de ces derniers. Par le traité de Troyes (1420), le roi d'Angleterre Henri V était adopté par Charles VI qui lui donnait sa fille Catherine en mariage et le faisait héritier du royaume de France aux applaudissements de la capitale, tandis qu'était déshérité « le soi-disant dauphin de Vienne » (20-21 mai 1420). Mais celui-ci avait déjà pris ses précautions, et après un premier séjour à Bourges, il était allé reconquérir dans l'Ouest de la France la base de souveraineté concrète et de prestige nécessaire à une reprise ultérieure de son autorité nationale. C'est que, par son mariage avec Marie

1. Les deux documents principaux sur lesquels repose notre étude sont le recueil de BALUZE, *Ex chartulario cenomaniensi Majoris monasterii Turonensis*, t. LXXVII, 1713 (436 feuillets in-4°, Bibl. Nat. Baluze Arm. III), et l'œuvre de R. MONSNER, *Celeberrimae Sancti Martini Turonensis Ecclesiae Historia*, rééditée par M. VINCENT en 1703, 2^e partie : de Louis XI à nos jours (Bibl. munic. Tours, 72 St 1294). On citera aussi GERVAISE, *La vie de saint Martin de Tours avec l'histoire de la fondation de son église* (Tours, 1699).

2. *Seculum Decimum Quintum — Insigne saeculum ingredimus Ecclesia nostra inter alia certe memorandum ob res eximias fere toto ejus discursu in Basilica et pro Basilica S. Confessoris gestas tam a Regibus principibus quam a proceribus et magnatibus sexus alteriusque.* MONSNER, *op. cit.*, p. 268.

d'Anjou il avait acquis l'appui de la puissante maison d'Anjou. Or, en ce qui concerne la collégiale Saint-Martin, les droits de cette maison équilibraient, à l'époque, ceux de la couronne de France : en les réunissant sur sa tête, le dauphin Charles peut espérer rallier Saint-Martin à sa cause. On y est, en effet, très dévot envers les Sérénissimes princes et ducs d'Anjou qui se montrent très généreux. En 1400, Louis II avait été reçu chanoine d'honneur avec un grand déploiement de faste. Il était revenu en 1401 avec sa femme Yolande d'Aragon, qui devait toute sa vie se montrer fort dévote envers « le saint tombeau » auquel elle offrait en 1416 un calice d'or massif de 3 marcs, plus divers dons magnifiques. Les bons chanoines n'avaient aucune raison de mettre en doute une religion aussi manifeste : *quo etiam actu pietas tanti principis patet*³. Mais dès l'année suivante le rapport se renversait. En juin 1417, le Sérénissime prince dauphin Charles, duc de Touraine et d'Anjou et comte de Poitou, convoque les chanoines de Saint-Martin « à se réunir avec les prélats et les autres ecclésiastiques angevins du royaume de France pour l'aider à soutenir la guerre qu'il faisait aux Anglais qui saccageaient et pillaient tout le royaume ». Le chapitre y consentit et vota le don gratuit d'un décime pour résister aux Anglais, « ennemis ancestraux de notre roi et de son royaume ». Après plusieurs péripéties le dauphin attaquait Tours par le sud en janvier 1418. Ces opérations militaires sont consignées avec soin par les registres, qui regrettent les dégâts causés par les bombardes aux maisons de plusieurs chanoines et notent la nécessité d'une épuration envers ceux d'entre eux qui s'étaient déclarés pour les Anglais et les Bourguignons. Les chanoines, qui avaient eu quelques velléités belliqueuses durent également rendre au dauphin toutes leurs armes, c'est-à-dire deux caisses de flèches.

Après être allé se refaire à Bourges, le dauphin Charles reviendra en 1420 pour un séjour plus important. La situation est admirablement décrite dans les actes du trente-deuxième doyen, Henri Davangour : *Provinciae bene omnes defecerant ab ejus patre paucis ipsi adhaerentibus in quibus haec Turonensis et Andegavensis*⁴. La fin de ce séjour fut marquée par un rite important, la réception du dauphin à l'abbaye Saint-Martin, où il prête, au nom de son père, le serment habituel des rois de France, le 31 mars 1421 :

Eodem die et anno Dominus Regnum regens intravit in Eccle-

3. MONSNIER, *op. cit.*, p. 274.

4. *Ibid.*, p. 275.

siam hanc cum pannis Ecclesiae et ad portam fecit juramentum praestari solitum per Dominum Regem, et fuit receptus honorifice, et habuit distributiones Panis, vini et pecunarium.

Le même jour on reçoit comme chanoine d'honneur l'archevêque de Bourges, Guillaume de Boisratin.

Mais les registres ne contiennent absolument rien sur le cycle de Jeanne d'Arc. L'année 1431 voit seulement mentionner la fin d'une grande querelle entre le doyen, les chanoines et le chapitre, touchant leurs attributs respectifs. Il semble qu'en ce qui concerne la Pucelle, les chanoines aient surtout voulu éviter de soustraire à Charles VII quelque élément de prestige personnel, car c'est à lui qu'ils attribuent tout le mérite de la victoire sur les Anglais : *Carolus VII qui Anglos Regno Franciae dejecit anno 1438*. Il sera nommé *victoriosus* dans une note de 1457. Cette adulation manifeste pouvait sembler politique, au moment où la Pragmatique Sanction causait à notre collégiale les plus graves appréhensions : il s'agissait avant tout de garder le privilège précieux de l'immunité fiscale. Par ailleurs, puisque la paix était revenue, c'était également le moment de récupérer droits et biens compromis au cours de la guerre de Cent Ans.

Ce qui préoccupe évidemment le plus les rédacteurs de cette histoire monastique, ce sont les dons faits à la basilique. Ceux-ci sont de plusieurs sortes. Il y a d'abord les fondations faites par quelques grands personnages, généralement pour obtenir après leur mort un service solennel et anniversaire. Ces donations sont de véritables contrats dont les termes sont débattus longuement entre les parties, et les moines refusent celles qu'ils n'estiment pas suffisantes. On aura le meilleur exemple d'une telle fondation par la donation de Flourie de Linières, dame d'Estableau et maréchale de France, en 1407, dont le texte ne couvre pas moins de sept pages du registre, et le refus en 1446 d'un legs du comte de Vendôme jugé insuffisant. Il y a ensuite les « libéralités » qui accompagnent les entrées solennelles à la basilique et la réception d'un nouveau chanoine d'honneur, à titre laïque ou religieux. C'est ainsi que le retour de captivité de Charles d'Orléans, reçu chanoine le jour de la fête de saint Grégoire, en 1442, que les réceptions de l'archevêque de Bourges et de Dunois ont marqué des jours heureux dans les fastes de la collégiale. On comprend que dans ces conditions on restreigne le moins possible le nombre de ces occasions favorables. C'est ainsi que Charles VII a fait deux fois sa « première entrée » à Saint-Martin, l'une comme dauphin, on l'a vu, et l'autre comme roi le 8 novembre 1424. En poussant les plus grands serviteurs

du royaume à briguer le canonikat, le roi les honorait grandement et favorisait du même coup les finances de l'abbaye.

Enfin, il y a les dons en objets précieux qui s'accumulent particulièrement au cours de ce siècle. Dès 1430 Charles VII avait promis une nouvelle chässe; en 1450 il exécute sa promesse, et le 9 mars 1453 la translation des reliques dans leur nouvel habitacle d'or donne lieu à une magnifique cérémonie, à laquelle participent les plus hauts dignitaires du royaume. Les bons chanoines, saisis d'enthousiasme à la vue de cette étroite alliance du sabre et du goupillon, énumèrent pendant trois feuillets toutes les autorités présentes, dont les titres en latin archaïque ne manquent pas de nous faire sourire, tel celui de *magister balistariorum* qui désigne pompeusement le grand maître de l'artillerie. C'est à propos de cette libéralité royale que surgit dans le registre le nom de *Domicella Agnes Sorella* dont on mentionne en 1450 un don de 300 écus à valoir sur son testament⁵.

Charles VII fit encore au chapitre de Saint-Martin quelques présents de qualité : en 1459 une cloche invitant les chanoines à prier pour sa santé et en 1460 à sa guérison un reliquaire d'or, volé comme tout le reste lors du pillage de 1562. Aussi le service solennel à la mémoire du roi donateur fut-il célébré avec un éclat tout particulier le 5 août 1461, tous les assistants revêtus de chape noire.

C'est à l'époque de Charles VII que nous lisons dans Baluze la formule des deux serments prêtés solennellement par les rois de France lorsqu'ils sont reçus Abbés de Saint-Martin :

Nous N. par la grâce de Dieu Roy de France, Abbé et chanoine de cette Église de Saint-Martin de Tours, jurons et promettons à Dieu et saint Martin, d'être à l'avenir Protecteur de cette Église, de la défendre et soutenir dans tous ses besoins, en lui conservant ses Droits, ses Biens, ses Honneurs, ses Privilèges et Immunités. Ce que je promets de faire avec l'aide de Dieu, sincèrement de bonne foi, selon mon pouvoir. Ainsi Dieu veuille m'aider et ces saintes paroles.

Nous avons également à propos de la réception de Dunois comme chanoine (5 janvier 1458) la description courte et précise de la cérémonie liturgique en usage :

Par suite du décès d'Arthur, duc de Bretagne, un siège de chanoine d'honneur se trouva libre entre les mains de notre Roi, qui le conféra, suivant les règles concernant les sièges de cette sorte, à noble et illustre Prince et seigneur Comte de Dunois, seigneur

5. *Ibid.*, p. 282.

de Parthenay. Celui-ci fut donc reçu à l'honneur du *canonicat* et installé en grande pompe dans cette église au côté gauche en regardant le grand autel, après qu'il eût toutefois prêté le serment rituel que les princes et les barons ont l'habitude de faire en devenant chanoines de cette église.

En ce qui concerne la vie des chanoines au *xv^e* siècle, nous glanons quelques renseignements intéressants. Un manuscrit de Saint-Martin écrit vers 1400 nous conte des histoires assez lestes dans le ton des *Cent nouvelles nouvelles* : il ne semble pas que la lecture fut encore à l'abbaye autre chose que distraction. Il en va autrement à partir de 1445, date à laquelle est installée une *libraria*, dont nous savons que quelques années plus tard elle regorgeait de bons livres. Gerson y sera bientôt représenté dans de nombreuses éditions et semble avoir été la lecture spirituelle la plus goûtée à la fin du *xv^e* siècle. Mais il ne faudrait pas trop nous représenter les chanoines de l'époque comme des moines cultivés de type moderne. Ils obtiennent en effet le 7 mars 1446 la permission de monter à cheval pendant les récréations *dum tamen hoc fiat honeste*. Était-ce chez ces féodaux un moyen de se maintenir en forme pour le service du roi ?

II. LE RÈGNE DE LOUIS XI (1461-1483).

Mais c'est évidemment avec Louis XI que la gloire spirituelle et temporelle de l'abbaye atteint son apogée. Aussi bien ce règne apparaît-il comme un âge d'or sous la plume des chroniqueurs : *Regnum penitus faustum insigni et celebri Basilicæ Beatissimi Martini Turonis*⁶.

L'histoire des relations de Louis XI avec le chapitre n'en reste pas moins curieuse. La profondeur et l'originalité des conceptions religieuses du monarque ne cessèrent pas, à maintes reprises, d'étonner un peu les chanoines. Quelque foi qu'ils eussent dans l'intercession de saint Martin, l'assurance avec laquelle Louis XI attribue au thaumaturge la prise de Perpignan et l'annexion du Roussillon (l'une des opérations les plus scabreuses du règne) ne manque pas de les troubler, et le chapitre croit nécessaire de consacrer à cette victoire une délibération spéciale le 1^{er} février 1462. Mais une lettre autographe de Louis XI expliquant le revirement miraculeux des Perpignannais (lettre du 19 janvier) et le versement d'une somme de 1200 écus en ex-voto, lèvent toutes les objections :

6. BALUZE, p. 369.

His litteris receptis et pecuniis Regis numeratis... Ce texte ne manque pas d'allure⁷ !

Les relations avec l'abbaye auraient pourtant pu s'envenimer. Louis XI, qui avait le sens de la grandeur et de l'efficacité, désirait créer un « Grand Tours » qui absorbât l'ancien château, fief de la cathédrale, et Châteauneuf ou Martinopole, fief de l'abbaye. Les deux chapitres, qui jugeaient leurs privilèges violés par la nomination d'un maire, intentèrent un procès au roi et le gagnèrent. L'évêque et le chapitre de Saint-Gatien, qui s'étaient beaucoup échauffés dans l'affaire, s'attirèrent l'animosité persistante du roi : ils le lui rendirent bien, et leurs descendants contribuèrent pour beaucoup à la légende inique qui entoure encore à présent le personnage de Louis XI. C'est ainsi qu'un historien récent de la cathédrale de Tours lui attribue sans rire le vœu de voir brûler toutes les cathédrales de France⁸.

Plus politique et plus chrétien que le chapitre de Saint-Gatien, celui de Saint-Martin ne tarde pas à revenir à de meilleurs sentiments, comme nous venons de le voir. La mort de Marie d'Anjou femme de Henri VII, *e sodalitis S. Martini et de omni Ecclesia bene merita*, donna lieu en 1463 à des *solemnnes preces* de bon augure. En 1466, les relations sont devenues plus que cordiales, et le chapitre montre son désir de complaire au roi en acceptant l'ex-voto d'une statue de Louis XI en argent. Le 9 décembre 1469 Louis XI fera à la collégiale une visite solennelle. Quand il sera au Plessis à partir de 1470, il y viendra fréquemment, mais à titre de simple pèlerin, ce qui est tout à fait nouveau.

Il semble bien qu'à ce moment ce soit le roi qui, dans ces rapports de plus en plus amicaux, représente la véritable valeur spirituelle. A ces religieux très ponctuels, mais peu soucieux d'imiter la charité de leur saint patron, il rappelle leur origine et leur finalité par l'institution en mars 1472 du « pauvre de Saint-Martin » destiné à rappeler à la porte de l'église, le grand commandement de l'amour chrétien¹⁰. Il faut d'ailleurs croire que Louis XI n'était pas mécontent de la dévotion des chanoines, puisqu'en décembre 1475 il renouvelle tous les privilèges de l'abbaye par un acte solennel dont la

7. MONSNIER, *op. cit.*, p. 295.

8. *Ibid.*, p. 297.

9. Chanoine H. BOISSONNET, *Histoire descriptive de la cathédrale de Tours* (Paris, 1920), p. 198, ouvrage parsemé de jugements semblables sur « le tyran du Plessis ».

10. Voir en annexe le document concernant cette fondation.

splendeur ne sera pas surpassée, même par Louis XIV¹¹.

Mais Louis XI a beaucoup d'idées, et ceux qui travaillent avec lui sont priés de les épouser. En 1477 il entreprend, à des fins politiques, de relever la dévotion à saint Charlemagne et il prie les chanoines de Saint-Martin d'instituer à cet effet un office de première classe « à 7 candélabres » : mais l'éclat de saint Charlemagne ne tarda pas à s'éclipser et deux ans à peine s'étaient écoulés qu'il n'avait plus droit qu'à 5 candélabres... En revanche Louis XI n'eut pas de peine à associer l'abbaye au renouveau du culte de saint Michel qui fut l'une de ses idées les plus heureuses¹². Les bons rapports qui s'établissaient ainsi entre saint Martin, patron du royaume aussi bien que de la famille d'Anjou, et saint Michel, patron de la Lorraine et de la famille des Valois, montrent que, sur le plan religieux comme sur le plan politique, ce grand roi savait concevoir et réaliser l'intégration nécessaire.

Plus il s'implantait profondément sur les rives de la Loire, plus Louis XI apprenait à connaître et à aimer Saint-Martin : « En ce temps-là, nous dit la chronique, la magnificence du roi très chrétien à l'égard de Saint-Martin se manifesta de manière insigne ». C'est en 1479 qu'il fit présent à la basilique de cette magnifique grille d'argent posée autour du tombeau, pour laquelle il n'avait pas fallu verser moins de 6776 mars, 2 onces et 1 gros de métal précieux dont Louis XI avait lui-même vérifié avec minutie la qualité et l'emploi.

D'un donateur aussi généreux on pouvait bien pardonner les exigences insolites, comme par exemple celle d'entendre la messe quand il venait en pèlerinage au saint tombeau (*religionis causa*). Et comme il y venait souvent dans ses dernières années, et que les chanoines trouvaient cela fatigant, ils instituèrent un collège spécial de quatre d'entre eux chargés de répondre à tour de rôle à la dévotion du monarque¹³. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que ce petit groupe ait pu, sur l'invitation de Sixte IV, desservir à partir de 1482 la chapelle royale du Plessis.

11. Il est curieux de voir à cette occasion Monsnyer décrire le Roi-Soleil comme « le très-digne successeur de Louis XI ».

12. Cf. P. MESNARD, « Louis XI et le Mont-Saint-Michel » dans *Les Amis du Mont Saint-Michel*, n° 67, année 1961.

13. Le texte vaut d'être cité pour établir d'une part le sérieux de la religion de Louis XI vers 1480, d'autre part l'idée que les chanoines d'une collégiale particulièrement sérieuse se faisaient de l'office divin à la même époque : *Cum hoc etiam tempore eandem Basilicam frequentius adire soleret Religionis causa Christianissimus Rex Francie Ludovicus XI, ibidem more suo sacrum auditurus deputantur ex Canonis ejusdem quatuor sacerdotes qui vicibus alternis sacra faciant ad Altare majus et devotioni tanti Regis interesse volenti faciant satis* (MONSNIER, op. cit., p. 311).

Envers son grand bienfaiteur, voire inspirateur, *benefactor praecepiuus*, Saint-Martin ne se montra pas ingrat. Lorsque Louis XI mourut le 30 août 1483, non seulement des prières solennelles furent aussitôt célébrées, mais le chapitre en corps alla chercher la dépouille du roi au Plessis pour le déposer devant la châsse de saint Martin, où il reposa quelques jours avant de prendre le chemin de Notre-Dame de Cléry. Puis le chapitre décida de créer *impensis sumptibus suis* — à ses propres dépens — un service anniversaire et d'autres à dates fixes, services qu'on célébrait encore à l'époque de Louis XIV. Nul doute qu'à ces marques pompeuses ne s'ajoutât, chez beaucoup de ces prêtres, le regret le plus sincère d'un homme qui les avait comblés et souvent édifiés.

III. — DE LOUIS XI A FRANÇOIS I^{er}.

Sous la régence d'Anne de Beaujeu, Charles VIII continua d'abord dans tous les domaines la politique de son père. Nous le voyons faire sa première entrée solennelle à Saint-Martin le 15 janvier 1593 avec le cérémonial habituel. Mais ce sont surtout les malheurs domestiques du roi qui sont notés sur nos registres. Les couches d'Anne de Bretagne sont particulièrement difficiles et ses enfants meurent en bas-âge. Aussi trouvons-nous les chanoines en prières tantôt pour la parturiente, tantôt pour les petits princes. Charles-Orland meurt à 3 ans le 16 décembre 1495, et Charles à 25 jours le 20 octobre 1496. Les petits princes sont enterrés à Saint-Martin, où leur sépulture fut violée à la Révolution : leur mausolée fut ultérieurement transporté à la cathédrale Saint-Gatien dans la chapelle des enfants de France.

Chose assez rare, nous avons à cette époque quelques notations sur la vie spirituelle de l'abbaye. Nous savons que les Carmes y prêchent avec succès et que la dévotion à saint Michel continue à y faire des progrès, si bien que l'un des chanoines prébendés, Gottfried Chiron, y fonde de nouvelles chapelles en l'honneur de saint Michel, en 1496.

Mais voici déjà poindre avec le début des guerres d'Italie l'heure du gaspillage et de la fiscalité. Comme le roi a besoin d'argent pour l'expédition de Naples, note le registre, on lui avance, en avril 1491, sur sa demande, 4000 livres, qui seront d'ailleurs fidèlement rendues un an plus tard.

Mais les successeurs de Charles VIII seront moins délicats. Louis XII confirme bien les privilèges de l'abbaye en juillet 1498, mais il saura bientôt tirer de cette libéralité ap-

parente le moyen d'une exaction. Étant à court d'argent en 1512, le roi taxe les gens d'Église « exempts et non exempts » d'une somme considérable. Il lui faut 280.000 livres pour s'opposer aux desseins « des Anglais et autres leurs adhérens » et 40.000 pour payer les frais du concile de Pise. Le diocèse de Tours dans son ensemble est taxé à 6900 livres : Saint-Martin en ce qui le concerne devra payer 1000 livres tournois, prouvant ainsi son autonomie ! Le non-paiement de cette somme remettrait évidemment en question tous les privilèges de l'abbaye :

pour laquelle cause est que sommes bien avertis que votre église audit pays et duché de Touraine — a territoire et diocèse distinct et séparé du diocèse de notre aimé et féal conseiller l'archevêque de Tours et n'êtes en rien sujet à lui : *voulant vous entretenir en vos droits privilèges et coutumes* vous prions et surtout que désirez à nous faire service, qu'en toute diligence mettez et imposez sur vos sujets et diocésains la somme de 1000 livres tournois... etc (31 août 1512).

Le « père du peuple » avait parfois la main lourde.

Avec François I^{er} les choses évolueront de la même façon. Cela commence admirablement. Lorsque François part pour Marignan la reine fait dire des messes pour que le roi revienne sain et sauf et remporte la victoire (10 août 1515). A son retour, François I^{er} ne manque pas de monter à l'abbaye. Le 21 août 1516 il y est reçu solennellement et prête le serment d'usage dont l'historiographe rappelle à cette occasion tous les termes. De son côté, au mois de novembre 1516, le pape Léon X confirme tous les privilèges de juridiction et d'exemption. Il semble bien que l'abbaye soit désormais au-dessus de toute attaque.

C'était compter sans la rapacité des financiers qui ne voient dans la grille de monsieur Martin qu'une masse de 6776 marcs d'argent fin et facile à monnayer. En juillet 1522 les gens du roi saisissent la grille et la transforment aussitôt en « testons ». « Quelques historiens, dit Gervaise¹⁴, ont cru que les malheurs qui arrivèrent depuis à François I^{er} furent de justes châtements de la profanation du Tombeau de saint Martin. En effet, on remarque que ce Prince ayant peu de temps après porté les Armes dans le Milanois et mis le siège devant Pavie, il y fut abandonné des siens, son cheval tué sous lui dans sa retraite, lui-même dangereusement blessé, et arrêté sur les Terres que Charlemagne avait donné à l'Église de saint

14. GERVAISE, *La vie de saint Martin...*, p. 331 et 333.

Martin... Quoiqu'on fit pour tâcher de réparer cette injure, il semble que le Ciel n'en ait pas été satisfait. Le Saint ne rendit plus sa présence si sensible qu'elle avait été jusqu'alors, les Miracles devinrent plus rares; ce Lieu vénérable à tout le monde perdit bientôt une partie de son éclat et de sa splendeur, et le Démon jaloux de la gloire que Jésus-Christ y recevait trouva enfin moyen de l'obscurcir, en introduisant dans Tours quelques disciples de Calvin et de Luther, qui vinrent y répandre secrètement le venin de leur hérésie. »

Quoiqu'on puisse penser de cette philosophie de l'histoire, il est certain qu'il y a une continuité de l'emprunt forcé de Charles VIII au pillage complet de l'abbaye par les bandes protestantes le 26 mai 1562. Dans un monde qui se laïcisait de jour en jour, les richesses accumulées par le chapitre de saint Martin étaient une proie trop fascinante pour les cupidités publique ou privée. Et peut-être faudra-t-il arriver à la piété dépouillée du *xx^e* siècle pour retrouver autour du saint tombeau une foi aussi fervente que celle qui se manifestait jadis par la générosité royale de Louis XI.

Tours

Pierre MESNARD.

ANNEXE

LA FONDATION DU PAUVRE DE LOUIS XI

(MONSIEYER, *op. cit.*, p. 302-303)

Louis par la Grâce de Dieu, Roi de France : Faisons savoir, à tous présents et à avenir; Que pour la grande et singulière dévotion, et affection que nous avons au glorieux saint Martin, lequel en toutes nos affaires, nous avons toujours et très souvent réclamé; et en commémoration, de ce que en l'honneur et révérence de Notre Sauveur Jésus-Christ, ledit glorieux saint Martin étant en son vivant, donna à un Pauvre la moitié de son manteau, ainsi qu'il est figuré à la porte de l'Eglise de mon dit Sieur saint Martin, étant en notre Ville et Cité de Tours, de laquelle Eglise nous sommes Abbé. Nous avons fondé à toujours perpétuellement, un Pauvre en icelle Eglise Monsieur saint Martin de Tours, lequel Pauvre sera alimenté et nourri, vêtu, chauffé, et pourvu d'autres choses à lui nécessaires pour sa vie, à jamais perpétuellement, aux dépens de ladite Eglise; et sera logé ledit Pauvre, bien et commodément par ceux d'icelle Eglise, auprès de la porte de ladite Eglise, au droit des Changes d'icelle, Bille de Tours, pour ce que c'est la porte où est figuré mondit saint Martin, qui donne la moitié de son manteau, ainsi que dessus est dit; et sera faite la robe dudit Pauvre, mi-partie de blanc et de rouge, et en manière de demi manteau : et se tiendra icelui Pauvre même aux Fêtes

solennelles près le bénitier qui est à l'entrée de ladite porte, et sera assis sur une selle, et devant lui aura une petite tablette, afin que les passants connoissent que c'est le Pauvre de mondit Sieur saint Martin fondé à notre dévotion : et s'il advenait qu'après l'institution dudit Pauvre, il fût trouvé de mauvaise vie et dissolue, et dont il fût incorrigible; ceux de ladite Eglise pourront audit cas, et sans y apporter aucune faveur, pourvoir d'un autre Pauvre en son lieu et place, et jurera un chacun Chanoine à sa première réception, que quand viendra à l'élection dudit Pauvre, il élira celui, lequel en sa conscience, il jugera être capable de ladite Aumône, exclues toutes faveurs; et quand viendra à ladite élection, tous et chacun desdits Chanoines résumera ledit Serment.

Pour laquelle Fondation, et à la charge, entretienement et continuation d'icelle, en la manière ci-dessus déclarée, nous avons de notre certaine science, grâce spéciale, et autorité royale, donné, quitté, remis et délaissé, donnons, quittons, remettons et délaissions par ces Présentes à ladite Eglise, vingt livres de rente, que nous avons doit de prendre chacun an sur le petit Septier de la terre de Danne-Marie, appartenant à icelle Eglise, avec la somme de huit cents écus d'or, que nous leur avons pareillement donnée, et icelle baillée et délivrée comptant, pour employer en rentes ou héritages, pour le nourrissement et entretienement dudit Pauvre; lesquelles rentes ou héritages qui seront ainsi acquises par ceux de ladite Eglise, de ladite somme de huit cents écus d'or : nous avons de notre plus ample grâce, amorties et dédiées, amortissons et dédions par cesdites Présentes, à Dieu et à icelle Eglise, sans que ceux de ladite Eglise puissent jamais être contraints de les mettre hors de leurs mains, ni d'en payer à nous, ou nos Successeurs, aucune finance, ou indemnité, qui nous en pourrait appartenir : nous leur avons d'abondant donné et quitté, donnons et quittons par ces mêmes Présentes signées de notre main. Si donnons en mandement par cesdites Présentes, à nos amez et feaux Gens de nos Comptes, Trésoriers, et à tous nos autres justiciers et Officiers, ou à leurs Lieutenants, présents et à avenir, et à chacun d'eux, si comme à lui appartiendra, que notre présente Fondation ils fassent observer et garder à toujours perpétuellement, en faisant tenir quittes, paisibles, et déchargés ceux de ladite Eglise de mondit Sieur saint Martin de Tours, desdites vingt livres tournois de rente, que nous avons droit de prendre chacun an sur ledit petit Septier de Danne-Marie à eux appartenant, en les faisant aussi jouir desdites rentes et héritages qui seront par eux acquis desdits huit cents écus d'or, que nous leur avons donné pour partie du nourrissement et entretienement dudit Pauvre, sans les contraindre, ni souffrir être contraints à les mettre hors de leurs mains, ni à en payer aucune finance ou indemnité ainsi, etc. Donne au Plessis du Parc-les-Tours, au mois de Mars l'an de grâce 1472 et de notre Règne le 12^e signé sous le repli Louis, etc. Sur le repli par le Roy, Bouré, et scellé du grand Scel sur lacs de soye verte et rouge, etc.

LE TOMBEAU DE SAINT MARTIN ET LES GUERRES DE RELIGION

Lorsque le chanoine Sadoux me demanda de participer à l'histoire du culte et du tombeau de saint Martin de la mort de François I^{er} à celle de Louis XIII, j'éprouvai le même sentiment d'inquiétude qu'éprouva Monsieur Mesnard. Je ne voyais rien surgir touchant à ce sujet en mes quelques connaissances historiques et littéraires. Vérifications faites, je fus encore plus surpris du silence des écrivains tourangeaux contemporains. Rien dans Ronsard qu'une évocation d'ivrogne dans une *Folatrerie* titubant un soir de Saint-Martin : témoignage sans doute peu édifiant de la vogue durable de cette fête populaire. Rien dans Desportes, dont pourtant l'illustre ami, le cardinal Du Perron vécut misérablement en 1594 à Tours, chez un jacobin¹. Rien dans Béroalde de Verville, auteur peu recommandable parfois, mais qui fut pendant trente ans chanoine de Saint-Gatien, consacra à la Pucelle en 1599 une œuvre publiée à Tours et chanta en 1600, dans un poème épique, la soie tourangelles. J'espérai alors dans les témoignages d'histoire locale qui me donneraient des récits de fêtes, de pèlerinages; mais je n'en trouvai pas.

Je ne pouvais pourtant rejeter ce silence sur les guerres de religion. Chacun sait qu'à part la terrible flambée de 1562, cette province fut l'une des rares épargnées, l'une des seules où la vie — la vie religieuse en particulier — suivit un cours normal...

L'abondante source d'informations dont nous disposons² — et en premier lieu la masse des documents réunis par Dom Housseau³ — mène à d'autres conclusions : le culte de saint Martin, et plus généralement la vie religieuse tourangelles, fut

1. J. LAVAUD, *Desportes*, p. 352.

2. En particulier DUPIN DE SAINT-ANDRÉ, *Histoire du protestantisme en Touraine* (Paris, 1885); BOULAY DE LA MEURTHE, « Histoire des guerres de religion à Loches et en Touraine » dans *Mémoires de la Société archéologique de Touraine*, t. XLV (1896); ROCQUAIN, *La France et Rome pendant les guerres de religion* (Paris, 1924), ainsi que les ouvrages anciens : MAAN, *Ecclesia Turonensis* (Paris, 1670); GERVAISE, *La vie de saint Martin* (Tours, 1699); LE VASSOR, *Histoire de Louis XIII* (Amsterdam, 1700).

3. Bibl. Nat., 23 in folios manuscrits. Les tomes XII, XV, XXI et XXIII, touchent à cette période.

victime à la fois des anciens usages ecclésiastiques (évêques et abbés commendataires), de sa sagesse politique qui lui fit détester calvinistes et ligueurs, mais la plaça dans une inconfortable position neutraliste et, selon un paradoxe qui n'est qu'apparent, de la rénovation de la piété, dont saint Martin bénéficia de nouveau, mais au milieu du xvii^e siècle seulement.

Les anciens usages ecclésiastiques valent à la Touraine des évêques et des abbés fictifs, quand ils ne sont pas indignes, par le jeu de la commende, dont le concile de Trente va abolir le principe. A Saint-Julien, trois abbés se succèdent de 1541 à 1571 : le cardinal de Tournon, grande figure de diplomate, mais qui ne se soucie guère de ses moines tourangeaux; Antoine de Créqui ajoute, à l'âge de vingt ans, Saint-Julien aux revenus de ses autres abbayes, puis à l'évêché de Nantes qu'il échangea contre Amiens en 1561 : s'il fut un évêque honorable, la Touraine ne le vit guère; quant à Louis de Lorraine, second cardinal de Guise, héritant de l'esprit de famille, il considéra les biens de l'Eglise comme de droit naturel, mena large vie et eut le verbe haut : nul ne songea, lors du crime de Blois, à le pleurer comme un martyr. L'abbaye passe en 1590 à Charles d'Orléans, simplement parce qu'il est le frère du fameux favori d'Henri III. Philippe de Gamaches voit ses mérites récompensés en 1613. Il venait de couronner le livre de Richer. Mais le jeune abbé — il avait vingt-sept ans — ne fit pas autrement que ses devanciers. Au demeurant, même après la grande rénovation religieuse dont nous parlerons, la situation ne changera pas pour Saint-Julien. L'abbaye resta un siècle durant dans la famille du célèbre maréchal Catinat où se succédèrent frères, oncles et neveux.

La situation n'est guère meilleure à l'archevêché de Tours. Après E. Porcher, qui meurt à Paris à quarante-deux ans, en 1553, lui succède Alexandre Farnèse, neveu de Paul III, qui n'y vint pas, et eut la sagesse de le résilier un an après. Avec Simon de Maillé, cistercien, d'une illustre famille remontant aux Croisades, c'est au moins un tourangeau qui l'occupe. Mais il le doit à la favorite Diane de Poitiers, qui est la veuve de Louis de Maillé. L'excellent prélat meurt en odeur de sainteté en 1597. Néanmoins, sans parler de son peu d'empressement initial à rejoindre son poste, il ne fut pas toujours le chef spirituel souhaité par la province : il participa en 1561 au colloque de Poissy et son absence pendant les mauvais jours de 1562 — il est au concile de Trente — permet aux mauvaises langues de le rendre indirectement responsable du

désastre, pour avoir contresigné des mesures qu'on jugea alors trop indulgentes pour les réformés. Vers la fin de son épiscopat, on le soupçonne ligueur. Son grand âge lui permet une retraite discrète en son château de Brézé. Son successeur, François de la Guesle, bourguignon, a des difficultés avec le chapitre de Saint-Martin à propos de l'abbaye de Beaumont. A sa mort en 1614, le siège reste vacant quatre ans et échoit à Sébastien Galigai, frère de la trop fameuse Leonora, maréchale d'Ancre. Quand il apprend l'assassinat de son beau-frère, il préfère d'ailleurs se retirer en Italie et la Touraine ne le vit jamais.

Sombre période aussi pour Marmoutiers⁵ qui vient tout juste (en 1540) de tomber à son tour à des abbés commendataires. Les premiers furent le cardinal de Lorraine et son neveu Charles, l'un et l'autre cumulards imbattables, le second d'ailleurs saint homme au demeurant. Charles de Lorraine meurt juste après le pillage du monastère, mené par un La Rochefoucauld. O paradoxe ! C'est le frère du pillard, Jean de la Rochefoucauld, qui en devint abbé. Celui-ci réside plus souvent dans son château de Vertuel au diocèse de Poitiers et demeure impuissant lorsqu'en 1580 une partie de l'ordre provoque le schisme gallican des Exempts. Jacques d'Avrilly, frère d'un favori de François de Valois ne fait qu'y passer et résigne en faveur de François de Joyeuse, le fameux cardinal, frère d'un autre favori d'Henri III, qui dilapide les revenus de l'abbaye.

Six pieux religieux persécutés se retirent près de Dinan où ils fondent la Congrégation de Bretagne qui devint tellement exemplaire qu'on voulut les rappeler en 1617. Mais ils ne purent réintégrer l'abbaye, cependant que dans l'intervalle une crue de la Loire en 1608 avait fortement endommagé les bâtiments sans que le prieur fit quoi que ce soit pour y porter remède et que de 1610 à 1617, le même Sébastien Galigai, avant de faillir être archevêque, en fut l'abbé que l'on devine. Son successeur Alexandre de Vendôme était un fils naturel d'Henri IV, qui avait 19 ans. A sa mort, Bérulle, le fondateur de l'Oratoire, n'a pas le temps d'exercer la réforme. Richelieu prend alors le monastère en main et y appelle sur le champ des clunisiens. On osa résister à Richelieu : les moines de Cluny ne sont pas admis à Marmoutiers. Richelieu prend alors une mesure exemplaire : en 1637 Marmoutiers est rattaché à Saint-Maur. Le collège qui y était rattaché est confié aux jésuites.

5. DELALANDE, *Histoire de Marmoutiers*, passim...

Mais ceci n'est que l'envers du décor. On peut l'évoquer avec d'autant moins de scrupule que ce n'est là que la surface des choses, qui ne touche ni à la véritable vie politique ni à la vie religieuse de ce temps, dans lesquelles il nous faut entrer vraiment.

1547 est une date. Pour la France, la mort de François I^{er} sanctionne à la fois une cassure profonde de la doctrine chrétienne et une tolérance de fait pour l'esprit nouveau. Mieux que le roi, sa sœur, Marguerite de Navarre, incarne l'attitude du pouvoir : après avoir fortement disséminé dans le royaume le ferment de l'esprit nouveau⁶, elle semble avoir salué après 1536 l'effort de réforme intérieure de l'Église lancé par le pape Paul III et meurt sans avoir jamais quitté l'Église romaine, en laissant, rédigés au moment même où elle se rapprochait d'une plus stricte orthodoxie, les contes, fortement teintés d'anticléricalisme, de l'*Heptaméron*, dont plusieurs sont des souvenirs de Touraine. Pour l'Europe, 1547 est la paix d'Augsbourg et le slogan fameux : *Cujus regio ejus religio*. Rien ne laissait prévoir la longue période de guerre civile qui va suivre ni les atrocités qui ne sont le triste apanage d'aucun des deux partis.

Le nouveau règne commence mal. La chambre ardente rend en deux ans cinq cents arrêts. Certes les prétextes existent à réprimer les huguenots, non pour cause d'hérésie, mais pour insubordination politique, désordres et pillages. Mais cette politique transforme les provocateurs en martyrs. Ceux-ci songent à se défendre en s'organisant, ce qui est légitime, mais — ce qui est grave — accumulent la haine des victimes impuissantes. De 1547 à 1559 le royaume paraît calme. On assiste à une seconde renaissance des lettres, dont la Pléiade n'est qu'un aspect plus brillant. C'est alors en fait que se développent au maximum les germes de désagrégation de la période suivante. Le concile de Trente tient ses assises : en 1552, pour assurer aux adversaires le droit d'expression, on donne un sauf-conduit général aux protestants de toute tendance. En 1556, Henri II est à Amboise. Un tourangeau de vieille souche, Philibert Babou, doyen de Saint-Martin, part en 1558 pour Rome; il y résidera douze ans.

Cependant 1547 est aussi une date pour Tours. C'est cette année que paraissent les premiers iconoclastes. Sans aucune provocation particulière, un groupe de huguenots fait du zèle.

6. Voir son *Théâtre profane*, éd. SAULNIER (Paris, 1946) notamment l'*Inquisiteur*.

C'est la date aussi de la première apostasie. Un moine augustin, Gerbault, prieur de son couvent, prêche publiquement. En 1556, l'Église protestante de Tours s'organise, mal d'ailleurs puisque les calvinistes se scindent presque immédiatement en deux clans rivaux⁷. En 1557, devant la recrudescence des désordres, Henri II signe l'édit de Compiègne : la peine de mort aux hérétiques. La répression allait se raidir, mais désormais elle était légalisée, trop tard d'ailleurs. Le calvinisme ne représentait plus une nouvelle foi, mais un parti politique.

Il est certain que l'attitude du pouvoir envers les protestants a manqué singulièrement d'esprit de suite. Jusqu'en 1572 où triomphe le parti des « politiques » — hommes de toute tendance chez qui l'esprit d'unité nationale estompe les querelles religieuses — le pouvoir, et plus particulièrement l'étrange Catherine de Médicis, passe d'une tolérance excessive à une impitoyable répression, presque toujours à contretemps d'ailleurs, ce qui fait que les histoires catholiques et protestantes contemporaines — en apparence contradictoires et inconciliables — se trouvent toutes avoir raison à ce manque d'objectivité, puisqu'elles ne donnent qu'une part de la vérité. On continue à englober sous le nom de « Guerres de religion » une triple série de faits : des actes de vandalisme à motif religieux qui sont l'œuvre de gens exaspérés par les brimades, ou qui rendent coup pour coup, crime pour crime; des pillages, les uns populaires à la faveur des désordres, les autres méthodiques, pour remplir les caisses éternellement vides des troupes armées; des actes purement politiques, chaque parti prétendant s'annexer le roi et le vrai patriotisme, le pouvoir décapitant tour à tour un groupe d'extrémistes devenu par là redoutable : tels furent entre autres, on le sait, la conjuration d'Amboise, la Saint-Barthélémy parisienne et l'assassinat du duc de Guise.

Pour la Touraine, il ne faut pas juger cette période à la seule lumière du pillage de Saint-Martin. Ce ne fut qu'une flambee — épouvantable certes — dont le pasteur Dupin de Saint-André a fustigé en termes convenables l'horrible vandalisme. Il n'a pas de préparation lointaine. En 1559, Henri II est guéri à Tours d'une sérieuse fièvre tierce. François II et Marie Stuart viennent à Loches la même année⁸. C'est en 1560 que Ronsard accomplit son fameux voyage à pied du Vendômois à Tours. François II, qui renoue la grande tradition royale du

7. DUPIN DE SAINT-ANDRÉ, *op. cit.*, p. 36.

8. BOULAY DE LA MEURTHE, *art. cité*, p. 23.

culte de Saint-Martin passe la semaine sainte à Marmoutiers, prêchée par le cardinal d'Amboise⁹; sa mort suit de peu ce dernier acte de piété et sa veuve, Marie d'Écosse, reçoit du nouveau roi l'administration de la province.

An ne peut pas même dire que l'orage gronde ailleurs. Si à Cahors, en 1561, les huguenots opèrent un odieux massacre des catholiques, résultat d'un interdit trop rigoureux de leur culte, ils obtiennent la même année au colloque de Poissy l'autorisation pour 2500 églises. Insatisfaits de cette mesure qu'ils jugent très insuffisante, ils tentent un peu partout, à Lyon, à Montpellier, à Blois, à Angers, à Tours, une saisie des églises et des biens monastiques. Mais la grande voix de Calvin en ordonne la restitution. Bien loin d'aller vers la guerre, tout semble devoir se régler plus justement que dans la décade précédente. L'Église elle-même renaît en se réformant. Cette même année 1562, le concile de Trente, dont on commençait à douter, entre dans sa phase active : articles doctrinaux alternent avec les mesures de réforme ecclésiastique, celle même pour laquelle luthériens et calvinistes s'étaient placés hors de son sein.

Mais les Réformés de France, après vingt ans d'oppression, s'étaient organisés non plus seulement en Église, mais en parti. Il avait des chefs politiques puissants. Il voulait plus et entendait mener une lutte ouverte jusqu'au triomphe à tout prix : un traité — secret encore — signé à Hampton Court, ne livrait-il pas, en échange d'un appui militaire, le Havre aux Anglais ?

Le soulèvement brutal, mais organisé, toucha le Centre-Ouest. Blois, Angers, Le Mans, Tours, avant la Normandie, la Bourgogne et le Dauphiné¹⁰, tombèrent aux mains des huguenots. Les Cent jours — moins fameux que les autres — coûtèrent cher à la France. C'était le début de trente ans de troubles pour le royaume, pendant lesquels d'ailleurs la Touraine, qui paye durement sa part ces trois mois-là, fut ensuite providentiellement épargnée.

Le « pillage » de Saint-Martin, le 15 mai, que de Grandmaison a raconté après Dom Housseau¹¹, est trop tristement connu pour que je m'y attarde. Il diffère des pillages de Marmoutiers, de Saint-Julien et des abbayes de la province, dévastée quelques semaines avant, en ceci qu'il fut un pillage

9. BOULAY DE LA MEURTRE, art. cité, p. 26.

10. ROCQUAIN, *op. cit.*, p. 29.

11. Procès-verbal du pillage, dans le *Bull. de la Soc. archéol. de Touraine*, 1863.

légal¹². Ce n'est pas la foule qui dévaste et vole, c'est Condé, chef des troupes protestantes, qui saisit le très riche trésor pour en extraire les pierres précieuses et en faire fondre l'or et l'argent. Il en dresse un inventaire en bonne et due forme, qui dura du 15 mai au 9 juillet, en vue d'une éventuelle restitution ultérieure. Comme si d'ailleurs les admirables pièces ainsi fondues pouvaient être un jour remplacées par tous les écus que l'on voudra ! On compte d'ailleurs pour rien les dizaines d'ornements sacerdotaux, les livres livrés à l'incendie, dans lequel on jeta de surcroît les corps des saints conservés au chœur, saint Perpet, saint Eustoche, et parmi eux évidemment celui de saint Martin. Condé laisse faire une populace ameutée, dit-on, par des moines défroqués, plus ardents à la haine que les autres¹³. Les apostasies étaient si graves que l'année précédente on exigea du clergé une profession de foi particulière. C'est ainsi que la Touraine fut la première à recevoir les décisions du concile de Trente, dont la réception fut retardée cinquante ans encore pour l'ensemble du royaume. Gervaise¹⁴ nous a conservé la séance de ce chapitre de Saint-Martin le 29 novembre 1561, quatre mois seulement donc avant la dévastation du cloître et de l'abbaye. Le sous-doyen Jacques Brunet, qui était présent, put voir l'un des marguilliers, Saugeron, sauver plusieurs reliques de saint Brice, de saint Grégoire de Tours et deux fragments de saint Martin, un morceau de crâne et un os du bras¹⁵. Les reliques remises au chapitre furent exposées dès l'année suivante à la vénération des fidèles lors de l'Assemblée du clergé. L'œuvre de Gervaise est de 1649. L'autre historien de cette époque, Maan, donne la source où a dû puiser Gervaise, le Journal de Courangon, prêtre de Saint-Martin, témoin oculaire, dont le texte manuscrit semble maintenant perdu. M. Marteau signale, à quelques années de là¹⁶, d'autres reliques, les unes tirées aussi du brasier même par le P. Robert Asy, « lors présent en habits desguisés... nonobstant les furieux coups qu'il reçut sur le dos, desquels il demeura voûté toute sa vie », d'autres retrouvées par lui et solennellement remises en honneur vers 1630, à une date qu'il ne précise pas. Une côte fut sauvée par le chanoine Billaut qui ne les restituta que longtemps après, à la prière de son neveu, carme lui aussi. Enfin

12. Dom Housseau, mss. Bibl. Nat., t. XVII.

13. MAAN, *Ecclesia Turonensis*, p. 197.

14. GERVAISE, *La vie de saint Martin*, p. 339.

15. *Ibid.*, p. 335.

16. *Paradis délicieux de la Touraine* (1660).

une dernière relique de saint Martin, un os du bras que saint Odon avait fait transporter à Cluny, regagna solennellement la Touraine en 1641; déposée quelques jours à Saint-Julien où se firent des fêtes solennelles, elle rejoignit l'abbaye de Marmoutiers qui posséda désormais, elle aussi, une relique de son fondateur.

Les habitants tentèrent d'abord de se libérer eux-mêmes et réoccupèrent quelques jours la basilique, ce qui entraîna une réaction plus vigoureuse des huguenots, qui, par ordonnance du 9 juin, interdirent la ville à tous ecclésiastiques.

Le 9 juillet apparaît le maréchal de Saint-André, suivi de peu par Montpensier, commandant les troupes catholiques. Tours retrouve la paix. On chanta le *Te Deum*, on fit une procession solennelle, les chanoines et les moines regagnèrent leur domicile, la vie reprit. Les membres de la communauté réformée payèrent les fautes de leurs chefs. Deux cents huguenots en fuite furent rabattus sur Tours et exécutés. Dans les environs, des Réformés, certainement innocents de l'occupation de Tours, furent mis à mort à Loches, à Tauxigny, à l'Isle-Bouchard, à Azé-le-Brûlé (Azay-le-Rideau), assommés dans les rues, torturés parfois¹⁷. Cent vingt furent exécutés avec une justice expéditive ou moururent en prison¹⁸. En 1564, une embuscade à Saint-Cosme aboutit à une bagarre où plusieurs hommes périrent à coups de fourches; plusieurs artisans furent tués au cours de l'année. Nouvelle échauffourée à Portillon en 1565.

Le malheur valut du moins à la Touraine une réforme efficace des désordres du clergé. Dès octobre 1562 le présidial de Tours prend des ordonnances vigoureuses, à l'exécution desquelles le chapitre de Saint-Martin veilla soigneusement. Après le passage au calvinisme de trois ou quatre bénéficiers, l'ordre et la piété revinrent et l'esprit pacifique remplaça les persécutions par la vigueur de la polémique doctrinale.

Tours est d'ailleurs si sincèrement attachée à la religion traditionnelle que la régente, traversant Tours avec l'enfant Charles IX en 1565, ne s'y sent guère à l'aise. Elle se garde d'y séjourner et, avant d'y pénétrer, fait désarmer les habitants¹⁹. Sans doute ceux-ci n'ignoraient-ils pas qu'elle arrivait de Blois, où l'y avaient reçue Condé et Jeanne d'Albret, dont les troupes écumaient, comme elles l'avaient fait à Tours, Dauphiné, Guyenne et Languedoc...

17. Th. de BÈZE, *Hist. ecclés.*, t. II, p. 585, 586, 588, qui minimise évidemment les événements de 1562.

18. Arch. municip. de Tours, EE, publié par Dupin de Saint-André.

19. ROCQUAIN, *op. cit.*, p. 89.

Les calvinistes eux-mêmes en furent les premiers bénéficiaires. Sept magistrats tourangeaux victimes de la première réaction furent rétablis dans leurs charges. L'établissement du culte réformé à Maillé, sous le contrôle d'un délégué royal se passa « en grande douceur et modestie »²⁰. Ils avaient déjà un collège à Maillé : ils purent en ouvrir un à Tours même en 1570 et l'exercice du culte continua sans troubles au temple de Maillé, lieu assigné par l'édit de 1563, malgré les outrances de tel pasteur genevois jugées excessives par les calvinistes tourangeaux eux-mêmes qui renvoyèrent dans son pays l'indésirable²¹.

La tolérance n'est pas ignorance mutuelle des deux groupes. A Preuilly la paix règne sans défaillance pendant trente ans; catholiques et huguenots sont enterrés dans la même terre sainte²². Vers 1590 on se contentera de sanctionner de simples blâmes des religionnaires qui, en dépit des édits, célébraient le culte dans Tours même, et jusque chez une veuve habitant le cloître Saint-Martin²³.

De 1562 à 1569 la Touraine fut en état d'alerte. Le turbulent Condé restait redoutable et inquiétait ses partisans même. Il renouvela à Meaux la tentative d'Amboise, mais subit deux défaites sévères avant Jarnac où il mourut. La cause protestante n'était pour lui qu'un tremplin; il visait le trône et vendit même la peau de l'ours, puisque l'on conserve des médailles d'or gravées à son nom, avec le titre de « Louis XIII Roi de France ». On a vu la méfiance tourangelle lors du passage de Catherine en 1565. Mais en 1567 l'alerte fut assez chaude pour que la ville crût nécessaire de se fortifier et de faire assurer aux citoyens une garde constante.

La Saint-Barthélémy vint troubler gravement une pacification qui commençait à porter ses fruits. Deux mois auparavant, Tours avait reçu en grande pompe Henri de Navarre, dont le mariage avec la fille de Catherine de Médicis devait sceller la réconciliation des partis politiques. Mais le travail avait été assez profond dans les consciences pour que ses répercussions en province fussent limitées. Ce fut le cas en Touraine.

Tours est bien nommée dans un document tardif et dans l'*Histoire Universelle* de d'Aubigné, parmi les villes où eurent

20. DUFIN DE SAINT-ANDRÉ, *op. cit.*, p. 111.

21. *Ibid.*, p. 131.

22. *Ibid.*, p. 151.

23. *Ibid.*, p. 147.

lieu des massacres, mais aucune preuve formelle n'en a été fournie²⁴. Il serait bien surprenant que de tous les Réformés que comptait la ville, aucun témoignage n'ait subsisté. La Touraine était alors administrée par un esprit tolérant, René de Prie. Le seul document sûr de cette période permet d'inférer de son attitude à la Saint-Barthélémy. Un mois après l'événement, il s'absente six jours et des maisons huguenotes sont mises au pillage. Dès son retour, il rétablit les fugitifs et publie une ordonnance sanctionnant de la peine de mort tout pillage. Une sage mesure l'accompagne, qui éclaire bien le climat de ces émeutes occasionnelles, excitées par des trublions à gages, étrangers au pays : un recensement de police permet de repérer les gens sans état et de les expulser. Au demeurant le clergé est hors de tous ces désordres : le soin de l'investigation des historiens modernes du protestantisme ne trouve aucun document qui le charge²⁵.

Et pourtant les catholiques auront l'occasion de s'émouvoir. En 1569 une bande huguenote pille le château du sieur de Chavigny. Une information ouverte contre les pillards entraîne des sanctions modérées²⁶.

En 1576, presque à sa montée sur le trône, Henri III, qui d'ailleurs avait été reçu chanoine de Saint-Martin lorsqu'il n'était encore que duc d'Anjou, nomme son frère le duc d'Alençon gouverneur de la province. Celui-ci s'empresse de nommer deux calvinistes notoires aux postes-clés, Turenne à la direction des affaires, le sieur de Buhi, frère de Duplessis-Mornay, comme gouverneur de la forteresse de Loches. En fait la province connaît la paix.

Un symbole avait été rétabli à Saint-Martin : l'« autel du Pardon », et le chapitre put célébrer paisiblement les grands événements du royaume, voire tester à l'occasion pour sauvegarder ses rentes²⁷ ou ses privilèges²⁸. En 1579 l'archevêque Simon de Maillé rétablit les grilles du chœur qui ne valurent pas celles de Louis XI, fondues par François I^{er}. Le culte de saint Martin retrouve en 1583 une nouvelle solennité par la restauration du dôme et des quatre colonnes de cuivre dans le chœur. En 1586, on établit un office de saint Roch.

Les abbayes ont d'ailleurs retrouvé assez d'aisance pour

24. *Ibid.*, p. 136.

25. *Ibid.*, p. 140.

26. Dom Housseau, t. XI.

27. Procès gagné en 1576 pour des rentes impayées (Dom Housseau, t. XXIII, fol. 30).

28. Défense des privilèges de l'abbaye après le concile d'Angers (1586).

tenter les voleurs d'envergure. En 1585, Marmoutiers, Cormery, Villeloin sont coup sur coup razzées par une bande de cinquante hommes solidement équipés²⁹. On saisit encore en 1586 des conspirateurs³⁰.

Pourtant le royaume était profondément divisé. La Ligue s'organise puissamment et les huguenots même s'en inquiètent à bon droit. Tours devient alors curieusement le terrain d'élection de la paix.

Henri III y trouve refuge contre la Ligue qui l'a chassé de Paris. Durant son séjour à Tours, il suit pieusement les offices de Marmoutiers. Le Parlement est installé à Tours. Épernon, ennemi des Guises et fidèle à Henri III, y installe le quartier général des troupes royales, destinées à combattre le calviniste Henri de Navarre. Mais l'histoire tourangelle montre bien à quel point Henri III a compris la nouvelle situation qui fait des Guise et, à travers eux, des Espagnols, le seul péril. La question religieuse s'efface derrière la conscience nationale et la Touraine, capitale de Henri III, est aussi celle du futur Henri IV.

En avril 1589, celui-ci fait son entrée, non incognito, mais à la tête de mille arquebusiers, et Henri III le reçoit au Plessis. La Touraine crie : « Vive les Rois ». Sage cri qui sera celui de la France catholique jusqu'à la conversion du Béarnais. Les chanoines de Saint-Martin n'attendent pas jusque-là et en octobre, Henri de Navarre est solennellement reçu. Un écrivain d'une vieille famille tourangelle illustre dans les lettres, Martin Fumée, traduit cet état d'esprit dans un noble ouvrage qu'il intitule *Concorde entre chrétiens*. Une fois encore, au moment où apparemment la France semble la plus divisée, puisqu'il ne s'agit rien moins que de la succession au trône, la Touraine est calme, dans une lucide tolérance qui fait vite taire l'unique prêche ligueur dans la chaire de Saint-Martin en 1591. L'archevêque, en désaccord avec ses fidèles, n'aura plus qu'à prendre une discrète retraite en attendant des jours meilleurs. Henri, converti, mais non encore en possession de son trône, peut se faire sacrer à Chartres en 1594 et saint Martin y joue encore son rôle. Comme l'ampoule de Reims est inaccessible, on se souvient que Marmoutiers en conserve une, non moins sainte : c'est elle qui servira à Chartres. En 1596, le roi, définitivement absout par la papauté, revient solennellement à Tours.

29. Dom Housseau, t. XI, fol. 4713.

30. BOULAY DE LA MEURTHE, *art. cité*, p. 194.

Les huguenots attendaient beaucoup de cet avènement. En fait, l'édit de Nantes ne fit que sanctionner l'état ancien. Le roi, réellement converti, se mit entre les mains de ceux que les religionnaires redoutaient le plus, les jésuites. Mais ils savaient déjà que, s'ils avaient obtenu la liberté du culte pour leurs Universités, il leur était interdit d'espérer l'extinction du papisme, qui triomphait non par la répression (c'est au contraire dans les provinces où elle fut la plus dure que la densité calviniste resta la plus forte), mais par l'apostolat et la réforme intérieure de l'Église.

Le pieux Louis XIII renoue la tradition royale. Dès 1614 il est fait abbé laïc du chapitre, selon l'usage ancien, et prononce le serment, réservé au roi, de défendre la religion et les droits et privilèges du chapitre, directement rattaché au Saint-Siège³¹.

Mais le temps de l'intolérance est passé. Il faut compter parmi les « bons gestes » de son règne la forte indemnité (18.000 livres) donnée aux calvinistes à l'issue d'un juste procès, en réparation de la destruction de leur temple brûlé par malveillance. Une émeute à l'occasion d'un enterrement avait soulevé des désordres plus graves. Le roi fait procéder à l'arrestation de trente coupables; comme les troubles se prolongent, il vient en personne à Tours. Le temple ne fut rebâti qu'en 1631, à la Ville-aux-Dames (la Vallée-Bouju), bien que les Réformés eussent souhaité un lieu plus proche de Tours³².

Les heureux événements se multiplient sous son règne. En 1630, V. Le Bouthillier devient archevêque de Tours. Il procède immédiatement à une remise en ordre liturgique, rétablit le tabernacle et les fonts baptismaux, reconstitue un digne fonds d'objets sacrés et d'ornements sacerdotaux, ce qui atteste que le désastre de 1562 n'avait pas, même partiellement, été comblé. Le sage archevêque jouera un rôle important aux Assemblées du clergé de 1635 et de 1645, en faisant entrer dans les règles et dans les mœurs les réformes tridentines. Richelieu, qui s'était montré dur envers le prédécesseur de V. Le Bouthillier en lui faisant refuser en 1624 le chapeau de cardinal³³, devient abbé de Marmoutiers et s'empresse d'y rétablir l'ordre, paraît-il, très nécessaire. Bérulle n'exerça sans doute aucune action en Touraine. Il n'en est pas moins glorieux pour la province qu'il ait fini ses jours

31. La formule est reproduite dans Dom Housseau, t. IX, fol. 4773 bis.

32. DUPIN DE SAINT-ANDRÉ, *op. cit.*, p. 179.

33. Rancune sans doute envers l'archevêque qui, du temps où il était aumônier de Louis XIII, avait desservi Richelieu fidèle à la reine-mère.

comme prieur de Marmoutiers, avec la clause restrictive imposée par Richelieu, que Bérulle ne songeât pas à incorporer l'abbaye à l'Oratoire. En 1635, le carme Léon de Saint-Jean devient provincial de son ordre en Touraine; c'est une belle figure ecclésiastique³⁴.

L'histoire des possédées de Chinon n'apporta pas le trouble de leurs trop fameuses voisines de Loudun. Un épisode aimable de cette période vigoureuse : la duchesse de Chevreuse, reléguée à Tours et envoyée en 1637 dans le donjon plus sûr de Loches, réussit à s'enfuir, déguisée en cavalier³⁵.

Mais la renaissance progressive de la piété durant toute la seconde moitié du xvi^e siècle, qui prépare l'éclosion plus spectaculaire de celle du xvii^e siècle, a indirectement, mais très fortement contribué au déclin du culte de saint Martin.

A s'en tenir aux écrivains tourangeaux, qui y semblent plus spécialement intéressés, on est surpris de leur silence sur saint Martin. C'est la conséquence directe de la spiritualité de l'humanisme français au premier âge, incarné en Touraine par Denis et Guillaume Briçonnet, qui derrière Érasme ou Lefèvre d'Étaples, est christocentrique et restaure d'authentiques ouvrages spirituels au détriment des hagiographies. On en écrit pourtant encore. L'un des plus pieux, Louis Lasserre, chanoine et *granger* de Saint-Martin, compose des « Vies » de saint Jérôme, de saint Louis, de sainte Paule.

Les minimes, nés en Touraine, se développent. Ce sont deux tourangeaux épris de vraie piété, disciples directs de François de Paule qui fondèrent le couvent réformé de Bretagne. Du Puy Herbault, bénédictin de Fontevrault, le célèbre ennemi de Rabelais, publie entre autres ouvrages une *Histoire, vie et légende des saints*, qui ne s'intéresse pas particulièrement à saint Martin. M. Arnault, curé de Saint-Saturnin et chantre de Saint-Martin, trouve plus urgent en 1571 de publier un *Catéchisme*. M. Fourque, prêtre de Saint-Martin compose une épopée sur Jésus-Christ (Paris, 1574), traduit Lactance et saint Jean Chrysostome. F. Gruget, lochois, publie les *Révélations de sainte Brigitte*.

Des tourangeaux exercent fréquemment dans leurs ordres respectifs — carmes, augustins, cordeliers — des fonctions importantes³⁶. Leur piété et leur origine leur valent souvent

34. J. P. MASSAUT, *Léon de Saint-Jean* (thèse manuscrite de l'École des Chartes, 1956).

35. LE VASSOR, *Histoire de Louis XIII*, t. IX, p. 281.

36. N. Deslandes (1571-1645), dominicain, évêque de Tréguier en 1635. — Eustache Gault, mort en 1639 archevêque de Marseille. — Jean Lasserre, neveu de Louis, chartreux de 1540 à 1570, prieur de son couvent. Cf. Dom HOUSSEAU, t. XXV.

le titre envié de chanoines de Saint-Martin qui les honore et qu'ils honorent, sans pour cela militer pour le culte du saint. A tort ou à raison, un certain particularisme pieux, de type médiéval, a disparu durablement avec l'humanisme chrétien issu de la Renaissance. Le concile de Trente sanctionne cet état d'esprit. Certes le culte des saints ne peut qu'y être encouragé. Sans doute aussi ses fins sont de doctrine et de réforme ecclésiastique. Ses effets n'en sont pas moins parallèles à ceux de la Renaissance laïque, qui ramène sans cesse le chrétien d'abord au *Pater*, au *Credo*, à l'Évangile et aux sacrements. Les saints préférentiels, cultivés surtout dans les ordres religieux, tendent à disparaître dans cette perspective. L'un des effets les plus directs du concile de Trente, en redonnant toute leur dignité, leur autorité et leurs responsabilités au curé et à l'évêque, s'est trouvé en fait, sans qu'il ait été le moins du monde dirigé contre eux, de restreindre l'action des réguliers, qui s'étaient souvent, dans le passé, substitués heureusement au défaillant clergé séculier, non sans de durables et dangereux empiètements lorsque celui-ci prétendait remplir sa mission. On a vu d'ailleurs précisément à quels conflits, de fort mauvais exemple pour les fidèles, pouvaient entraîner ces luttes d'influence ou cette sauvegarde des privilèges...

Dernier acte décisif de cette heureuse restauration religieuse : le carme Martin Marteau compose une *Vie de Saint Martin*, « non par démanigaison d'écrire mais pour avoir conçu une juste et extrême horreur d'un vieil roman que le malin esprit et ses suppôts... ont malicieusement forgés, rempli de fables ridicules et mensongères qu'on porte vendre de village en village aux simples gens qui, grossiers qu'ils sont, y ajoutent opiniâtrement plus de créance qu'au Saint Évangile, quoi qu'il soit plus ou aussi dangereux que l'Alcoran des Turcs ». C'était à la fois marcher sur les traces de Jean de Launoy, le célèbre dénicheur de saints du grand siècle, redouté de tous les curés de France, mais qui purifiait l'hagiographie de traditions douteuses, et ramener le culte des saints à sa place véritable, l'Évangile et l'amour de Dieu étant les véritables fins. Il insiste dans cette *Vie* sur le soldat spirituel, combattant vigoureux de l'arianisme, sur sa stricte observance des vœux monastiques et son désintéressement absolu. Le bon carme qui se désigne lui-même comme « Illustre et noble chanoine dudit saint Martin »³⁷ contribua pour sa part à la

37. GERVAISE, *op. cit.*, p. 70.

restauration des pèlerinages, ayant eu la fortune providentielle de découvrir dans un coffret d'autres reliques qu'un miracle authentifia : « heureuse invention qui causa tant de joie aux tourangeaux qu'ils en firent grande fête, renouvelant leur ancienne ferveur et dévotion »³⁸.

Cette dévotion à saint Martin ne doit-elle pas d'ailleurs rester privilégiée, puisque par lui « on y apprend la foi droite, l'espérance ferme, la charité parfaite, l'humilité profonde la douce miséricorde et compassion, l'obéissance prompte, l'entier mépris du monde et de ses grandeurs, la vraie solitude de corps et d'esprit, la divine contemplation... la modestie, la prudence, la force, la justice, la tempérance, la paix, la concorde... en un mot toutes les vertus et perfections nécessaires au salut »³⁹.

Le cycle est accompli. Cette période douloureuse s'achève sereinement. Elle nous a permis d'apprécier, à partir de l'histoire tourangelles, un tournant capital de l'histoire des idées. La cassure de la Réforme a donné à l'Église le soubresaut de sa propre réforme. C'était cher payé certes, et mieux eût valu que le concile de Trente se tint cinquante ans plus tôt. Mais le résultat était là. La juxtaposition des deux cultes a enseigné la tolérance pour les personnes, sans être un instant capitulation sur la doctrine, comme l'ont prouvé Henri IV et Louis XIII, et déjà, reconnaissons-le, Henri III le mal-jugé. La Touraine fit mieux qu'être un terrain neutraliste : elle enseigna comment on peut dans les temps difficiles, concilier le patriotisme et la foi. Ce n'est pas trop risquer que de dire que Tours n'aurait pu jouer ce rôle, s'il n'avait pas été la Martinopole. Saint Martin, dont la dépouille terrestre périt presque entièrement dans ce naufrage, était bien toujours là.

André STEGMANN.

Tours

38. *Ibid.*, p. 14.

39. *Ibid.*, p. 17.

LE CHAPITRE DE SAINT-MARTIN AUX XVII^e ET XVIII^e SIÈCLES

Décrire la vie et retracer l'histoire du chapitre de la « noble et insigne église de Saint-Martin de Tours » aux XVII^e et XVIII^e siècles demanderait un livre entier et encore faudrait-il que ce livre fût de bonne taille.

Il faudrait présenter d'abord le chapitre : ses dignitaires, ses prévôts, ses prébendés et semi-prébendés, ses dignitaires inférieurs, et la plèbe ecclésiastique des vicaires et des chapelains, les serviteurs. Il faudrait dire le rôle — si précisément défini par les coutumiers — de chacun, en chaque circonstance.

Il faudrait décrire la vie du chapitre : la liturgie quotidienne, celle des fêtes à sept ou cinq chandeliers, celle des cérémonies extraordinaires, depuis la réception des rois ou des chanoines d'honneur ou des reliques, les processions si parfaitement réglées, jusqu'aux distributions de rafraîchissements; voir défiler le chapitre, couronné de roses à la procession du Saint-Sacrement; entrer dans l'église les jours où on y étale la « jonchée »; les réunions capitulaires.

Il faudrait étudier le chapitre comme une entité économique : son budget, les revenus de chaque dignité, prévôté ou bénéfice; voir de quelle façon le chapitre gérât ses biens — et ce ne serait pas le moindre intérêt d'une pareille étude. On trouverait dans les liasses des Archives, celles de Tours, celles des départements où le chapitre possédait des biens ou des droits, de très précieuses indications sur le prix des baux, le revenu des vignes et des prés, le rendement des terres, les types de contrat de fermage ou de métayage, le régime des dîmes.

Il faudrait étudier le chapitre comme une société : d'où venaient les chanoines ? Quelles étaient leurs attaches de famille, leurs relations avec la société tourangelles ? d'où venaient les dignitaires inférieurs ? et les vicaires, et les chapelains ? comment étaient recrutés les officiers laïcs ? Quelles étaient les relations entre les divers groupes qui constituaient le monde de Saint-Martin ? Je trouve, par exemple, un long factum de Michel Vincent, soupletier, qui se plaint amèrement de voir le chapitre reconnaître si mal les bons et loyaux services qu'il lui a rendus depuis trente-trois ans, le

travail épuisant qu'il a fourni en servant de secrétaire à Galiczon, en refaisant presque le travail de Monsnyer ... Pour toute récompense, on augmente le loyer de sa maison; il a une cave où il doit mettre ensemble son bois et son vin, et son vin s'y gâte quelquefois; on ne lui donne qu'un louis pour établir l'*ordo* du chapitre, alors que l'archevêque donne dix écus à celui qui établit l'*ordo* du diocèse...

Il faudrait aussi étudier les grands événements de la vie du chapitre : la longue lutte menée pour ne pas perdre le bénéfice de l'exemption, et la défaite graduelle et complète du chapitre; la façon dont il a été mêlé intimement à l'histoire du jansénisme tourangeau; il faudrait voir avec quelle ardeur et quelle foi, à la veille même de la Révolution, et jusqu'en 1790, le chapitre se préoccupe de restaurer la basilique dont il a la garde.

Il faudrait voir mourir le chapitre, suivre les chanoines pendant la Révolution, les suivre aussi après le Concordat.

Pour cet immense travail, les documents ne font pas défaut, même s'ils ont disparu en grande partie. Il reste essentiellement les liasses des Archives d'Indre-et-Loire (série G. 364-601), la série presque complète (il n'y manque que trois années) des registres capitulaires depuis 1750 jusqu'à 1790; ce qui n'a pas été détruit du recueil de Chalmel et de celui de Salmon; les documents judiciaires et les factums qui jalonnent la bataille entre le chapitre et l'archevêque, entre le chapitre de Saint-Martin et celui de Saint-Gatien; les travaux de Gervaise, de Monsnier, de Galiczon, les laborieuses compilations de Michel Vincent, et sans doute les minutiers des notaires de Touraine¹.

1. Il est inutile — et d'ailleurs impossible — de donner une véritable bibliographie. Je me permets de renvoyer tout simplement aux 26 pages de l'Introduction de la thèse de l'abbé E.-R. VAUCELLE, *La collégiale de Saint-Martin de Tours. Des origines à l'avènement des Valois (397-1328)*, un vol. in-8° (Paris, 1908), en complétant quand cela m'a été nécessaire, par des indications de détail. Les destructions dues à la dernière guerre et opérées dans les *Recueils* de CHALMEL et de SALMON sont importantes : le catalogue imprimé de la Bibliothèque municipale de Tours les indique. On trouvera dans le vol. XIX des « Archives de la France monastique » : *Abbayes et prieurés de l'ancienne France*, t. VIII, *Province ecclésiastique de Tours* (Ligugé-Paris, 1920), p. 13-16 une bibliographie qui, sur certains points, complète celle de Vaucelle, mais qui est parfois erronée. Les registres capitulaires conservés aux Archives diocésaines de Tours forment un ensemble de 41 volumes in-folio. Les trois années manquantes sont 1752, 1766, 1777. Certaines années comportent deux registres. On verra que cette imposante documentation ne sert de rien pour l'étude des grandes batailles menées par le chapitre au xvii^e et au xviii^e siècles. Elle est, par contre, capitale pour l'histoire des projets de restauration de la basilique.

Je n'ai évidemment pas dépouillé l'ensemble de cette masse, je m'en excuse et je le regrette. On parle maintenant de sondages. J'ai fait des sondages, mais limités à quelques points. C'est le résultat de ces sondages que je vous exposerai aujourd'hui, en me bornant à quelques sujets d'intérêt : l'organisation et la vie du chapitre, puis trois moments critiques de son histoire : la lutte pour l'exemption, le jansénisme, les dernières années du chapitre.

I. ORGANISATION ET VIE DU CHAPITRE.

Quelques chiffres, d'abord, pour situer numériquement l'importance du chapitre : en 1789, 271 bénéficiers et autres ecclésiastiques du chapitre sont habilités à prendre part à la réunion chargée de désigner les députés du chapitre pour l'assemblée électorale du clergé. En comptant ceux qui ne peuvent voter, on arrive à près de 300. A la même date environ, le diocèse de Tours compte 1688 prêtres ou bénéficiers. Le chapitre comprend donc largement le sixième du clergé tourangeau. Mais rien n'est moins démocratique que le chapitre. Tout y est singulièrement hiérarchisé. Première distinction : les chanoines et ceux qui ne le sont pas. Parmi les chanoines, deux grandes catégories : les chanoines d'honneur et les autres. Encore deux catégories parmi les chanoines d'honneur : les ecclésiastiques et les laïcs. Le roi est abbé de Saint-Martin. Les princes du sang de France sont chanoines d'honneur; d'autres grands seigneurs le sont aussi de droit². Trois grandes catégories parmi les chanoines résidentiels : les dignitaires, les prévôts, les prébendés ou semi-prébendés. Il y a onze dignitaires³ : le doyen, le trésorier, le chantre, le maître-école, le sous-doyen, le cellérier, le granger, le

2. C'étaient les ducs d'Anjou, de Bretagne, de Bourbon, de Vendôme, les comtes de Nevers, de Flandre (supposé qu'ils ne fussent pas princes du sang royal), les comtes de Dunois, d'Angoulême, de Douglas en Écosse, les barons de Preuilly et de Parthenay.

Le baron de Preuilly qui conduisait jadis à l'ost royal les hommes de Saint-Martin, porte la bannière du chapitre. Il assiste à l'église avec surplis et amusse sur le bras gauche, dans une des stalles du côté droit du chœur, vers le grand autel, au-dessous du doyen; aux processions, il marche entre les dignitaires et les prévôts.

3. Le doyen et le trésorier sont à la présentation du roi. Chantre, maître-école, sous-doyen, cellérier, granger, à la présentation du doyen; chambrier et aumônier, à la présentation du trésorier. Sur les privilèges et fonctions de ces dignitaires, je renvoie à E.-R. VAUCELLE, *op. cit.*, livre II, chap. III : « l'Organisation du chapitre ».

chambrier, l'aumônier⁴, l'abbé de Cormery, le prieur de Saint-Cosme-lez-Tours. Il y a quinze prévôtés⁵, cinquante et un titres de chanoines prébendés, y compris les huit semi-prébendés⁶.

Tout un personnel ecclésiastique et laïc est au service du chapitre. En premier lieu, les officiers ou dignitaires inférieurs, qui sont le sous-chantre, le soupletier⁷, le sous-écolâtre, le sénéchal⁸, le prestimoine de Morignan, le prestimoine de Châtillon, le prestimoine de Milan⁹. Viennent ensuite cin-

4. Au temps où le pèlerinage était florissant, il existait deux hospices-hôpitaux pour recevoir les pèlerins. L'aumônier en avait l'administration. Au xviii^e siècle, ils avaient cessé de fonctionner. « De ces deux hôpitaux, il n'en reste plus qu'un, dont les biens considérablement diminués par le malheur des temps, ont été réunis à l'Hôtel-Dieu de Tours, avec obligation d'y entretenir l'hospitalité et d'y recevoir un certain nombre de pèlerins » (GERVAISE, *La vie de saint Martin*, p. 291).

5. La Varenne (dioc. de Tours, région entre Loir et Cher); Oé (dioc. de Tours, L.-et-L., canton de Vouvray, commune de N.-D. d'Oé); Courçay (dioc. de Tours, L.-et-L., canton de Bléré); Vallières (dioc. de Chartres, L.-et-C., cant. et commune de Montrichard); Saint-Épain (dioc. de Tours, L.-et-L., canton de Sainte-Maure); Restigné (dioc. d'Angers, L.-et-L., canton de Bourgueil); Chalaudre (dioc. de Meaux, Seine-et-Marne, canton de Villeneuve-Saint-Georges); Suèvres (dioc. de Chartres, L.-et-C., canton de Mer); Anjou (ensemble de propriétés et de droits formant groupe autour de Noyant); Antoigné (dioc. de Poitiers, M.-et-L., canton de Montreuil-Bellay); Mayet (dioc. du Mans, Sarthe); Léré (dioc. de Bourges, Cher); Blaslay (dioc. de Poitiers, Vienne); Mellecey (dioc. de Châlons, Saône-et-Loire, canton de Givry); Chablis (dioc. de Langres, Yonne).

Les prévôtés sont à la présentation du doyen et à la nomination du chapitre. Sur l'origine des prévôtés et leur importance, Cf. E.-R. VAUCELLE, *op. cit.*, I^{re} partie, chap. IV et II^e p., chap. III.

6. Les chanoines prébendés et semi-prébendés sont tous à la pleine collation du chapitre.

7. Du latin *suppletor*. Les documents du xvii^e et du xviii^e orthographient souvent sous-peltier ou sous-pletier.

8. *Officium seneschalli olim erat multis functionibus oneratum. Erat, qui serviens capituli ad exequandas omnes commissiones tam ad praepositos quam ad eos omnes qui habebant admoudiationes ecclesiae, modo ad tria tantum tenetur : 1° conduit ad chorum illos qui installantur (Cf. VAUCELLE, *op. cit.*, p. 188) et praesentat Dignitario qui accipit installandum de manu seneschalli; 2° comitatur in lotionem pedum in feria V in coena Domini celerarium et abstergit pedes eorum qui loti sunt; 3° in die illa feriae V in coena Domini omnes canonicos convocat ut comuniant in capitulo. Quamobrem indutus super licio et capucio, tenens unum malleotum, comitante uno bastonero, pulsat ad omnes portas canonicorum et rediens in capitulo post lotionem et mandatum, comitante uno bastonero et uno puero choralis, petit a praesidente capituli benedictionem vini quod praesentat postea omnibus ibidem congregatis. (Liber rituum et consuetudinum, cité infra n. 26, p. 301-302).*

9. A l'origine la prestimonie était une pension sans charge, destinée p. ex. à aider un futur clerc à faire ses études. Même quand elle eut évolué et comporta des obligations, elle n'entraîna pas charge d'âmes.

quante-six vicaires en titre¹⁰, six aumôniers¹¹, quatre marguilliers en titre¹², deux incepteurs¹³, deux pénitenciers¹⁴, deux sacristains¹⁵, un oblatier¹⁶, quatre-vingts chapelains¹⁷. Puis le tout petit personnel : clerc de l'œuvre, sorte de sacristain en chef, les bâtonniers, le maître de musique, les choristes, les enfants de chœur, les clercs de la psalette, un maître de latin, divers serviteurs...

Et voici le dernier en date et le moins banal des officiers du chapitre : c'est le pauvre de saint Martin. Louis XI a eu cette idée de rappeler la charité de saint Martin en ajoutant un pauvre à la cohorte de ses choristes, maître de musique, huissiers, bâtonniers, portiers. Le pauvre n'a rien à faire que

10. A la présentation et collation des dignitaires et des chanoines. Sur leur histoire et leurs catégories, cf. E.-R. VAUCELLE, *op. cit.*, p. 213-216. Sur leurs obligations aux XVII^e siècle, cf. le *Liber rituum*, p. 302-305. A cette époque ils prêtaient un serment différent de celui que reproduit E.-R. VAUCELLE, *loc. cit.*; ce serment insistait sur la dépendance des vicaires à l'égard du chapitre :

Ego N., in hac ecclesia B. Martini vicarius instituendus, juro et promitto obedientiam, sujectionem et reverentiam Capitulo huius Ecclesiae, et residentiam secundum statuta apostolica et omnimodam simoniam abjuro et quod in omnibus negotiis huius ecclesiae ero, et ad tuendam libertatem et honestatem Ecclesiae consilium quod melius credam, cum fuero requisitus per Capitulum, dabo, neque consilia Capituli alienis revelabo unde damnum, vel dedecus ipsi Ecclesiae vel personis ejusdem possit provenire et quod ordinatum est et quod ordinabitur per Capitulum. Circa Vicarios Ecclesiae et eorum officium, necnon constitutiones huius Ecclesiae quas observant canonici, observabo. Et quod distributiones quotidianas aut quoscumque huius Ecclesiae exitus aut proventus scienter non recipiam, nisi fuero lucratus; et si aliquid recepero, hoc retribuam infra mensem. Haec me Deus adjuvet haec Verba sancta.

11. A la présentation du sous-doyen. Ils ont pour fonctions de porter le bénitier aux processions, d'assister spirituellement les dignitaires, prévôts et chanoines s'ils sont malades, de garder leurs corps, jusqu'à leur sépulture. Trois clercs d'aumône ont pour charge de répondre les messes et de veiller le corps de l'abbesse de Beaumont du décès à la sépulture.

12. A la présentation des chambrier et chefcier. Ils doivent être prêtres, sauf dispense du chapitre. Ils ont pour fonctions de garder le tombeau et de dire les prières demandées par les pèlerins, de recevoir leurs aumônes dont ils doivent compte au chapitre. Pour le reste, ils assurent un service de prêtres-sacristains. L'un d'eux, le marguillier-chef, surveille et distribue les chapes.

13. A la nomination et institution du chapitre. Les incepteurs suppléent le chanter absent; *ex officio*, ils entonnent (*incipere*) certains chants de l'office.

14. A la nomination du chapitre.

15. A la nomination du chapitre également.

16. L'oblatier était chargé de fournir le pain d'autel.

17. M. Vincent a oublié de transcrire le statut des chapelains. Ils assuraient les messes de fondation. L'honoraire était, au minimum, de dix sous.

d'assister aux processions et d'être « le pauvre » par fonction¹⁸.

Au delà de la communauté martinienne, le chapitre rayonne sur la Touraine, sur divers diocèses français et étrangers. A Tours même, le chapitre de Saint-Martin patronnait les chapitres de Saint-Pierre-le-Puellier et Saint-Venant; il avait sous sa juridiction des abbayes, des prieurés, des paroisses. Tout cela a déjà été étudié et décrit; je n'ai pas à y revenir¹⁹.

Pendant de longs siècles, le pèlerinage à Saint-Martin de Tours a été l'un des pèlerinages majeurs de la Chrétienté. Peu à peu il a perdu sa primauté : d'autres pèlerinages ont surgi : Saint-Jacques de Compostelle, ce trust clunisien; le Mont Saint-Michel; le grand pèlerinage de Terre Sainte et les croisades. Aux deux siècles qui nous intéressent, il semble bien

18. Voici une partie de l'acte de fondation du pauvre de Saint Martin : « Louis, par la grâce de Dieu, roy de France, : Scavoir faisons à tous présents et à venir; Que pour la grande et singulière dévotion que nous avons au glorieux saint Martin, lequel en toutes nos affaires, nous avons toujours et très souvent réclamé; et en commémoration de ce que en l'honneur et révérence de Notre Sauveur Jésus-Christ, ledit glorieux saint Martin, étant en son vivant, donna à un Pauvre le moitié de son manteau, ainsi qu'il est figuré à la porte de l'église de mondit Sieur saint Martin, étant en notre Ville et Cité de Tours, de laquelle Église nous sommes Abbé. Nous avons fondé à toujours, perpétuellement, un Pauvre en icelle Église Monsieur saint Martin de Tours, lequel Pauvre sera alimenté et nourri, vêtu, chauffé et pourvu d'autres choses à lui nécessaires pour sa vie, à jamais perpétuellement par ceux d'icelle Église, auprès de la porte de ladite Église, pour ce que c'est la porte où est figuré mondit Sieur saint Martin, qui donne la moitié de son manteau, ainsi que dessus est dit; et sera faite la robe dudit Pauvre mi partie de blanc et de rouge, et en matière de demi manteau, et se tiendra icelui Pauvre mésumment aux Fêtes solennelles près le bénitier qui est à l'entrée de la dite porte, et sera assis sur une selle, et devant lui aura une petite tablette, afin que les passans connoissent que c'est le Pauvre de mondit Sieur saint Martin, fondé à notre dévotion; et s'il advenoit qu'après l'institution dudit Pauvre, il fût trouvé de mauvaise vie et dissolué, et dont il fût incorrigible; ceux de ladite Église pourront audit cas, et sans y apporter aucune faveur, pourvoir d'un autre Pauvre en son lieu et place, et jurera un chacun chanoine à sa première réception, que quand viendra l'élection dudit Pauvre, il élira celui, lequel en sa conscience, il jugera être capable de ladite Aumône, exclues toutes faveurs; et quand viendra à ladite élection, tous et chacun desdits Chanoines, résumera ledit serment.

Pour laquelle fondation, et à la charge, entretenement et continuation d'icelle, en la manière ci-dessus déclarée, nous avons (...) donné (...) par ces Présentes à ladite Église vingt livres de rente, que nous avons le droit de prendre chacun an sur le petit septier de la terre de Danne Marie, appartenant à la dite Église, avec la somme de huit cents écus d'or...

Donné au Plessis du Parc les Tours, au mois de mars, l'an de grâce 1472. »

Le pauvre de Saint-Martin se faisait un peu d'argent de poche en rendant de menus services : le compte de 1774-1775 mentionne qu'on lui a donné 4 l., 4 s. pour avoir servi la messe (p. 43).

19. Cf. E.-R. VAUCELLE, *op. cit.*, notamment p. 250 et suiv.

que le pèlerinage soit presque mort. Il en reste, pour ce qui est du chapitre, des organes témoins, l'aumônier, les quatre marguilliers; il en reste encore le défilé de la procession de Saint-Martin dans les salles de l'Hôpital, souvenir de l'ancienne hospitalité.

Mais le rayonnement religieux de Saint-Martin ne s'est pas tout à fait éteint. Saint-Martin de Tours demeure comme l'église-mère des milliers d'églises qui, par le monde, ont pour patron l'évêque de Tours. Certaines de ces églises ont avec le chapitre de Saint-Martin des liens étroits, qui sont une association de prières : les délibérations capitulaires mentionnent avec grande satisfaction ces relations pieuses²⁰.

Au XVII^e siècle, un renouveau de dévotion à saint Martin se manifeste quand M. Olier en 1653 demande pour la communauté et compagnie que Dieu lui a inspiré d'établir, la protection de saint Martin et les prières du chapitre²¹. Et surtout, l'un des chanoines de Saint-Martin, Pallu, va faire partie du petit groupe des vicaires apostoliques français envoyés par la Propagande aux missions d'Extrême-Orient. Il se souvient de la vocation missionnaire de saint Martin. Après sa mort, survenue en 1684, les directeurs de sa Société des Missions Étrangères demandent, en 1688, une association de prières avec le chapitre de Saint-Martin de Tours²².

Cette association englobe toutes les missions françaises dépendant de la Société des Missions Étrangères : Extrême-Orient, Perse, Nouvelle-France. Elle s'étend même au clergé indigène que MM. des Missions Étrangères commencent à former dans leur séminaire de Siam. Le chapitre n'a pas pris à

20. On trouvera la liste dans la lettre de MM. des Missions Étrangères, citée plus bas. — Le chapitre de Saint-Martin de Liège était très étroitement uni à celui de Saint-Martin de Tours : les chanoines de Liège assistaient au chœur aux offices de Tours s'ils y venaient; l'année où ils avaient fait le pèlerinage de Tours ils étaient dispensés d'assister aux offices de Liège : ils portaient le même costume que les chanoines de Tours. — Sur le rayonnement religieux de Saint-Martin à la fin du XVII^e siècle, cf. le texte de Gervaise cité plus bas, n. 79.

21. Texte des « Lettres d'association accordées par Messieurs du chapitre de Saint-Martin de Tours à Messieurs de la Communauté et du séminaire de Saint-Sulpice de Paris, en l'année 1653, à la requête de Messire Jean-Jacques Olier abbé de Pibrac, leur premier supérieur, extraits des Registres dudit chapitre », dans GERVAISE, *op. cit.*, p. 400-401.

22. Voir *infra*, en Appendice, le texte de cette demande. Le dossier de ces demandes d'association (dans GERVAISE, *op. cit.*, p. 402-412) comprend, avec la lettre de MM. des Missions Étrangères, une lettre de Messieurs les Evêques de Québec et des directeurs du Séminaire; une seconde lettre des mêmes; une lettre de Mgr de Saint-Vallier par laquelle il accepte le rang de chanoine honoraire de Saint-Martin de Tours.

la légère cette première esquisse de l'Union missionnaire du clergé. Trois de ses membres ont quitté leur tranquille stalle pour les missions lointaines et y sont morts : Monseigneur François Pallu, l'initiateur; son neveu, Étienne, qui fut procureur des Missions Étrangères à Rome à partir de 1674, revint à Paris en 1678 et y fut Directeur au Séminaire des Missions, puis partit pour le Siam en 1686 où il mourut en 1687²³; enfin Nicolas Gervaise, historien de saint Martin et du chapitre, qui quitta sa prévôté de Suèvres pour aller chercher à Rome une mission de la Propagande, partit pour la région de l'Orénoque et fut martyrisé²⁴. On se prend, pourtant, à regretter que le chapitre n'ait pas senti qu'il y avait, dans cette association aux missions françaises, un retour à la source vive de l'esprit martinien. Mais le chapitre était conserva-

23. Cf. L. BAUDIMENT, *François Pallu, principal fondateur de la Société des Missions Étrangères (1626-1684)* (Paris, 1934).

24. Nicolas Gervaise était fils du médecin de Fouquet. A. LAUNAY lui consacre une notice dans son *Mémorial de la Société des Missions étrangères* (Paris, 1912-1916, 2 vol.), t. II. — Parti pour le Siam avec Pallu, il était à ce moment simple clerc; il resta au Siam de 1681 à 1685; il en rapporta une *Histoire naturelle et politique du royaume de Siam*, publiée en 1688 et qui eut du succès. Après avoir été curé d'une paroisse de Vannes, il devint chanoine de Saint-Martin et prévôt de Suèvres, par résignation de son prédécesseur. Il semble avoir vécu surtout à Suèvres. Mais il venait à Tours et y séjournait assez pour y accumuler les matériaux du livre qu'il publia en 1699. *La vie de saint Martin, évêque de Tours, avec l'histoire de la fondation de son église et ce qui s'y est passé de plus considérable jusqu'à présent*, ainsi que les documents nécessaires pour écrire la vie des hommes illustres du chapitre (travail qui n'a pas été achevé). Gervaise était d'esprit vif et il ne fléchissait pas le paradoxe. Il soutient dans son *Histoire de saint Martin* que saint Martin n'a jamais été moine (p. 285). Caustique, il plaisantait volontiers les moines. Cela lui valut une critique acerbe de Dom Badier, alors prieur de Saint-Julien de Tours : *La sainteté de l'état monastique, où l'on fait l'histoire de l'abbaye de Marmoutier et de l'église royale de S. Martin de Tours... pour servir de réponse à la vie de saint Martin, composé par l'abbé Gervaise, prévôt de l'église de Saint Martin* (Tours, 1700). Gervaise fut, d'autre part, l'un des acteurs de la petite guerre qui se déroulait alors entre le chapitre et l'archevêque. Il travailla à réunir et à étudier le dossier de l'exemption. A une date que je n'ai pu préciser, mais après 1721, Gervaise décida de finir sa vie dans les missions. Il partit pour Rome, y reçut le titre d'évêque titulaire d'Aura, le titre qu'avait illustré Jacques de Bourges († 1714), puis s'embarqua pour la Guyane espagnole, où il fut massacré avec ses compagnons, le 20 novembre 1729.

Nicolas Gervaise avait un frère, Armand François, qui fut un écrivain des plus féconds. Armand avait été carme; l'abbé de Rancé le choisit comme abbé de la Trappe où il fut en fonctions deux ans (1696-1698). Il dut démissionner dans des conditions assez déshonorantes, s'il faut en croire Saint-Simon.

Je ne connais pas d'étude critique sur les deux frères. Les articles du *Dictionnaire* de Moreri (édit. de 1759) ont la valeur d'une source. L'article consacré par Mgr Chappoulié à Nicolas Gervaise dans le *Dictionnaire des Lettres françaises* se borne à utiliser le *Mémorial* de Launay.

teur et se sentait avant tout destiné à procurer à Dieu et à saint Martin toute la gloire possible par la célébration du culte dans la basilique dont il avait la garde.

Les cérémonies étaient à Saint-Martin d'une beauté, d'une dignité et d'une grandeur inégalées. Nous en connaissons amplement le détail par une *Dissertation* historique anonyme publiée à Paris en 1713²⁵ et par le manuscrit de M. Vincent, le *Liber rituum et consuetudinum*²⁶. La Dissertation a un but précis : défendre les usages de l'église de saint Martin. Elle le fait avec d'excellents arguments : la tradition, en liturgie, quand elle est saine, vaut mieux que les innovations; la diversité des rites n'est pas un mal, au témoignage de saint Jérôme. S'agit-il de s'aligner sur les rites romains, notre auteur cite saint Ambroise et je vous livre sa savoureuse traduction :

Nous n'ignorons pas que dans l'Eglise de Rome, que nous regardons comme notre modèle, on ne lave point les pieds, comme nous le faisons, à ceux qu'on baptise, mais prenez garde qu'on a peut-être changé, à cause du grand nombre de personnes qui se présentoient pour recevoir ce sacrement. Je ne dis pas cela pour blâmer les autres, mais seulement pour justifier ce que je fais. Je voudrais imiter en toutes choses l'Eglise de Rome, mais nous avons du sens aussi bien que les autres. C'est pourquoi nous croyons avoir raison de conserver ce qu'on pratique de mieux ailleurs²⁷.

En tenant à conserver ses anciens usages, l'église de saint Martin ne désobéit pas à Rome, puisque Pie V a permis, en publiant le bréviaire romain « aux Eglises et Congrégations régulières qui avaient un bréviaire et des usages particuliers » de les conserver pourvu qu'il y ait possession de plus de deux cents ans.

Il résulte de tout ceci, conclut l'auteur de la dissertation, que plus les Rits et les Usages d'une Eglise sont anciens, plus ils sont vénérables; comme ils retracent à nos yeux l'esprit de la primitive Eglise, ils font sans doute plus d'impression sur les cœurs que toutes les dévotions nouvelles, qui se ressentent toujours de l'affaiblissement de la discipline. Pourquoi donc vouloir changer ce qui s'observe avec bénédiction depuis tant de siècles dans l'Eglise de S. Martin, puisqu'il n'y a rien de contraire aux saints

25. *Dissertation historique sur les rites et anciens usages de la noble et insigne église de Saint Martin de Tours* (Paris, 1713, 53 pages). L'ouvrage est anonyme; je serais tenté de l'attribuer à Galiczon.

26. Archives de la basilique Saint-Martin, un vol. de 25,5 x 20 cm; 329 pages de texte; tables, tableau des intonations.

27. *Dissertation historique*, p. 2.

canons, et qui ne soit par conséquent conforme à l'esprit de l'Eglise ?²⁸.

M. Vaucelle ayant consacré un chapitre entier à l'analyse des cérémonies qui se déroulaient à Saint-Martin, en indiquant les modifications successives apportées au rituel de Péan Gâtineau, ce serait faire double emploi que de reprendre sa description²⁹.

Il suffira de rappeler quelques caractéristiques des usages de Saint-Martin, celles dont la saveur antique est particulièrement pure.

A la messe solennelle, le célébrant fait la Confession au pied du tombeau de saint Martin, pendant qu'on chante l'*In-troït*. Pendant ce temps, deux sous-diacres étendent les nappes sur l'autel. Le célébrant se rend à l'autel pour entonner le *Gloria*; il va s'asseoir avec ses officiers dans le sanctuaire pendant qu'il lit l'Épître et l'Évangile. Pour l'Offertoire, toute une procession est organisée : un diacre et un sous-diacre portent sur l'autel le pain et le vin qui serviront au sacrifice; ils sont précédés d'un bâtonnier, de deux enfants de chœur avec leurs cierges allumés et de deux thuriféraires en chape qui encensent les oblats jusqu'à l'entrée du sanctuaire. Au commencement de la Préface, « le diacre, précédé de deux sous-diacres, descend de l'autel dans la nef, marchant autour du chœur, dans lequel il rentre avec ces officiers par la porte d'en bas ». Souvenir du temps où on faisait sortir les pénitents avant le sacrifice. Les jours de communion générale, on donne du vin dans un calice à ceux qui ont communie. Le diacre ne se tourne pas vers le peuple pour chanter l'*Ite missa est*, souvenir, peut-être du temps où « l'on disait la messe à l'envers³⁰ ».

Nombre d'autres usages sont visiblement fort antiques : encensements, processions, offices célébrés debout, autel nu, distinction, à l'intérieur de chacun des quatre groupes qui composent le clergé de Saint-Martin, suivant les degrés d'ordination.

Chaque année ramenait la série des fêtes extraordinaires :

28. *Ibid.*, p. 7.

29. E.-R. VAUCELLE, *op. cit.*, p. 354-382.

30. « Le Diacre ne se tourne point vers le Peuple lorsqu'il chante l'*Ite missa est*, parce que le Prêtre célèbre à la vuë et au milieu du Peuple, le Sanctuaire n'étant refermé que par des balustres de cuivre, et cette partie du Chœur que par une grille de fer, outre qu'il n'y avoit point de retable à l'Autel au commencement du treizième siècle » (*Dissertation historique*, p. 23). En somme, inutile de se tourner vers le peuple, puisque la messe est célébrée au milieu du peuple.

les fêtes de saint Martin, la procession-pèlerinage du lundi de Pâques à Beaumont, celle du mardi de Pâques à Saint-Cosme, les processions du Saint-Sacrement³¹.

Il y avait encore les cérémonies extraordinaires, réceptions de grands personnages, admission de chanoines d'honneur, réception de reliques. Pour la période qui nous occupe, je ne retiendrai que deux de ces solennités : la réception de Louis XIV et celle des reliques de saint Victorin, envoyées de Rome à Tours par Mgr Pallu.

Louis XIV vint deux fois à Saint-Martin. La première fois, en 1650. Le 17 juillet, à onze heures, l'enfant-roi (il n'avait pas encore douze ans) fit son entrée dans la basilique. Il fut reçu à la porte par le Chapitre en corps, avec la croix. Le Chantre, bâton en main, présenta au roi un surplis et une aumusse. Le roi remit le surplis à l'un de ses aumôniers, prit l'aumusse sur son bras, comme le voulait le coutumier, baisa la croix, puis alla prendre place dans sa stalle, la première du Chœur, en entrant, du côté de l'Évangile. La cérémonie symbolique accomplie, le roi prit place devant le grand autel, non plus comme abbé, mais comme roi de France. Le roi de France, quand il était installé chanoine de Saint-Martin, devait prêter un serment. Louis XIV remit ce serment à plus tard, quand il aurait atteint sa majorité.

La seconde visite du roi eut lieu le mardi 12 mars 1652. Elle fut plus solennelle que la première. La reine-mère accompagnait le roi et son frère, alors duc d'Anjou; puis une suite nombreuse de « princes et grands seigneurs de la cour ». Le roi entendit la messe célébrée par le sieur Gaudin, qui se trouvait être à la fois chapelain ordinaire du roi et chanoine et chambrier du chapitre de Saint-Martin. Après l'Évangile, le chantre apporta au roi l'évangélier célèbre du chapitre, « un gros livre couvert de velours rouge, écrit sur vélin en lettres d'or » et « à la fin duquel est le serment que les rois de France ont accoutumé de faire en ladite église en qualité (...) d'abbé séculier, chanoine et protecteur d'icelle église ». Le roi prêta serment³².

Le 9 juin 1659, le chapitre reçut très solennellement les reliques de saint Victorin, que Mgr Pallu avait obtenues à Ro-

31. *Dissertation historique*, p. 37-43; *Liber rituum*; E.-R. VAUCELLE, *op. cit.*, p. 354-382. Le *Liber rituum* s'ouvre par un calendrier du chapitre.

32. Procès-verbaux des visites royales dans N. GERVAISE, *op. cit.*, p. 398-399; texte du serment royal, *ibid.*, p. 397.

me et qu'il apportait avec lui³³. Malgré la solennité de la réception, saint Victorin n'entra pas dans le propre du chapitre.

Quel était le costume de chœur des chanoines ? Il fut d'abord blanc, jusqu'au temps d'Alexandre III. Après la visite de ce pape à Saint-Martin de Tours (4 juillet 1163), les chanoines « quittèrent l'habit blanc, pour prendre le rouge et le violet, qu'ils ont conservé pendant plusieurs siècles³⁴ ». Au ^{xvii}^e siècle, d'après Nobilleau³⁵, ils portaient une robe noire à longue queue, un rabat et des gants blancs, le bonnet carré, une ceinture de soie et par dessus le tout le surplis et l'aumusse.

Les longues heures consacrées aux cérémonies laissaient pourtant des loisirs aux chanoines résidents. Les réunions du chapitre leur en prenaient quelques-uns. Ces réunions étaient relativement fréquentes, plusieurs fois par semaine. Les registres capitulaires nous en ont conservés les procès-verbaux. Les capitulants sont chaque fois dénombrés : ils ne dépassent guère la dizaine. Le train-train quotidien de la vie du chapitre s'y révèle avec les menus incidents, tout cela ouaté par le latin et la discrétion polie de MM. les chanoines. On y traite de l'administration du temporel, des réparations à faire à telle ou telle maison, des prix des baux. On y voit le renouvellement lent du personnel³⁶. Les coutumes y sont précisées, si c'est nécessaire. On y donne mandat à un confrère pour traiter telle affaire, tel procès. On y lit le compte rendu des négociations que mène à Paris le procureur du chapitre. Les fièvres capitulaires sont rares. Nous en verrons pourtant naître et évoluer quelques-unes.

33. Cf. L. BAUDIMENT, *François Pallu*, p. 66-67; du même, *Un mémoire anonyme sur François Pallu* (Paris, 1934, Biblioth. des Missions, Mémoires et Documents), p. 67-72. M. Baudiment a utilisé un extrait de la Délibération du Chapitre de Tours, conservé aux Archives des Missions Étrangères, vol. 101, p. 15 sq. et un Procès-verbal du notaire Gerbeau (Arch. départ. d'I.-et-L., liasses des notaires, juin 1659). Le second travail de M. Baudiment contient de nombreux détails intéressants les relations de Pallu avec le Chapitre, notamment (p. 3, n. 2), l'indication des parents de Pallu qui furent membres du chapitre.

La visite de Pallu, évêque, au chapitre aurait pu provoquer un incident : le chapitre, on le verra, se prétendait exempt de l'autorité de l'archevêque de Tours. Pallu, invité à officier pontificalement, se refusa, pour ne pas mécontenter l'archevêque (cf. L. BAUDIMENT, *Un mémoire anonyme*, p. 70-71, et les notes).

34. N. GERVAISE, *op. cit.*, p. 321 et 322.

35. *Rituale...*, p. LXII; du même, *La collégiale de Saint-Martin de Tours* (Tours, 1869), p. 69.

36. Un simple exemple; le chanoine Cabarat prend le secrétariat en 1750; c'est lui qui rédige encore les procès-verbaux en 1790. Il serait facile de donner d'autres exemples de la stabilité des personnes à leurs postes et fonctions : voir *infra*, n. 38.

A deux reprises dans l'année, à la Saint-Martin d'été et à la Saint-Martin d'hiver, se tenait un chapitre général. Les capitulants n'y sont pas plus nombreux qu'aux réunions ordinaires : seuls les chanoines-prêtres ont droit de vote; mais les affaires traitées sont plus importantes. On y fait lecture de la liste des chanoines, vicaires, suppôts, etc. On y étudie et on y valide les excuses des absents. On y apure le compte des messes non dites. On y modifie si nécessaire les règlements intérieurs³⁷. On y étudie en détail le budget; on y traite des réparations faites ou à faire. On y définit les attributions de chaque chanoine; on y confirme les nominations des officiers; on y désigne, parfois des années à l'avance, les trois prédicateurs extraordinaires : pour l'Avent, le Carême, l'Octave du Saint-Sacrement. On y désigne encore le prédicateur qui fera le panégyrique de saint Martin. On y fait l'inventaire des biens meubles : linge, ornements, vêtements liturgiques, orfèvrerie; on y prévoit achats ou réparations. On étudie s'il y a lieu les aménagements nouveaux de l'église et les réparations courantes à y effectuer. On y regarde les comptes des ouvriers.

Après les offices et les réunions capitulaires, quelles sont les occupations de nos chanoines ? Ici, je m'arrête, il faudrait imaginer... Ce qui n'est pas tout à fait imagination, mais pour quoi je n'ai pu dépouiller les archives, c'est le rôle de gentlemen-farmers que nos chanoines jouent volontiers en leurs prévôtés ou leurs domaines de la campagne. Il faudrait les y suivre, voir comment ils font valoir leurs terres, entretiennent leurs maisons et leurs dépendances, font soigner leurs vignes et leurs prés. Le document auquel j'ai emprunté les doléances de Michel Vincent contient aussi quelques détails précis sur la difficulté qu'il y a à remettre en valeur une petite maison de campagne, de petites vignes, sur le procès à faire aux ayants-droit du prédécesseur, sur les négligences des vigneron, les lenteurs et les voleries des ouvriers³⁸. Ici, MM. du chapitre redeviennent des bourgeois

37. Sans aucun esprit révolutionnaire, il s'agit, en général, de préciser les fonctions des officiers inférieurs s'ils se relâchent en leurs offices.

38. Je crois devoir citer quelques lignes de ce document, à cause de sa simplicité sans apprêt : « Il y a quarante ans que je suis attaché au service de l'église de St-Martin; dans laquelle j'ai été chargé dans l'espace de dix-huit ans de la petite sacristie... Il y a trente-trois ans que je suis sonplettier ... Monsieur de Galiczon me donna ce bénéfice dont personne ne voulait, à cause du mauvais état où l'avait réduit mon prédécesseur Joseph Sainson, qu'on pourrait dire sanssoin, n'y ayant qu'une lettre à transporter dans son nom... Ce dit domaine con-

comme les autres : il faut surveiller les bois pour que les tenanciers n'y fassent pas de coupes abusives, vérifier les rentrées des dîmes, tenir la main au paiement des droits féodaux. Pour ce qui regarde les biens propres du chapitre, quelques sondages dans les registres capitulaires me donnent l'impression, conforme à ce que nous savons d'ailleurs, que dans les années qui précèdent la Révolution, l'exploitation de tous ces droits devient plus délicate et plus difficile, en même temps que les exigences des ayants-droit deviennent plus strictes. Mais encore une fois, ce n'est qu'une impression, à laquelle il manque des dénombrements entiers nécessaires.

Les chanoines n'étaient pas sans famille. Souvent même ils devaient leur stalle à l'influence familiale. C'est le cas, par exemple, des Pallu. Ils la devaient parfois à leurs parentés avec quelque seigneur, avec l'archevêque, avec un autre membre du chapitre. Pallu résigne en faveur de son neveu. A la veille de la Révolution, nous trouvons deux Barthélemy au chapitre³⁹.

II. — LES GRANDES CRISES DE LA VIE DU CHAPITRE

Trois crises paraissent les plus importantes — ou du moins les plus significatives, du point de vue de l'histoire générale de l'Eglise de France : la première, c'est la guerre de cent ans qui opposa le chapitre à l'archevêque à propos de l'exemption; la seconde, c'est l'affaire du jansénisme; la troisième

siste en six arpens, desquels il y en a cinq de la paroisse de St. Cyr et le reste de celle de St. Symphorien.

Les terres et vignes étaient toutes défonssées et ruinées, ce qui me jetait en de grosses dépenses pour les rétablir. Les maisons du maistre et du closier étaient inhabitables et pour les rétablir il m'en coûta d'abord quatre cent livres, ne faisant pour lors que le plus pressé, sans compter que j'eus le malheur de tomber entre les mains d'ouvriers fainnant (*sic*) et paresseux de sorte que les bastimens ne peurent être en état de loger que dix mois après... » Puis Michel Vincent énumère les autres éléments de son bénéfice, dont « trois arpens et demi de prez dans la paroisse de Vallières, qui ne pouvaient pas produire un revenu considérable; ils sont situés proche une boire (la boire est une sorte de mare, qui se remplit par infiltration) qui n'avait point été curée depuis fort longtemps, qui se déchargeait sur lesdits prez et en inondait la plus grande partie, de sorte qu'il n'y avait pas demi-arpent de bon, dont on pût tirer quelque chose, aussi la première année, je n'en tirai que vingt livres et quarante la seconde... »

39. Quand le futur Mgr Pallu entra au chapitre, deux de ses oncles paternels y étaient déjà; un de ses frères plus jeune et un de ses neveux y entrèrent également. Cf. L. BAUDIMENT, *Un Mémoire anonyme...*, p. 3, n. 2. — Sur les Barthélemy, L. BOSSEBŒUF, « Les deux Barthélemy », dans *Bull. de la Soc. archéolog. de Touraine*, t. XIV (1904), p. 466-468.

enfin, c'est la Révolution française, qui amena la mort — très digne — du chapitre.

Le conflit sur l'exemption

Les documents anciens émanés du chapitre de Saint-Martin, portent tous que le chapitre est soumis à l'Église de Rome sans moyen; entendons : sans intermédiaire — sans l'intermédiaire de l'archevêque. Le chapitre se prétendait, en effet, exempt de la juridiction archiépiscopale et directement soumis au Souverain pontife. Là, encore, pour les prémisses, je renvoie au travail du chanoine Vaucelle et à son chapitre intitulé : « Le diocèse de Saint-Martin⁴⁰ ».

Les chanoines de Saint-Martin pouvaient légitimement s'estimer exempts. Ils avaient pour le prouver un nombre impressionnant de bulles pontificales et d'arrêts des Cours souveraines du royaume. Pourtant, dès 1643, les archevêques vont déclencher contre eux les hostilités à la fois pastorales et juridiques, au terme desquelles, et au bout de près de cent ans de lutte, en 1735 exactement, le chapitre se trouvera vain-

40 L'historique le plus clair — et je crois le plus objectif — de cette querelle se trouve dans un travail de Chalmel (Bibl. municipale de Tours, ms. 1219, 12 pages), que Vaucelle a utilisé. En complément des indications données par Vaucelle, voici le contenu du ms. 1294-1295 (*Histoire de l'Église de S.-Martin*, par MONSNIER, avec les additions de Michel Vincent) : 1° les 206 pages imprimées, plus 2 pages manuscrites qui sont la préface de M. Vincent (Cf. VAUCELLE, p. xiii); 2° p. 207-426., continuation par M. VINCENT; 3° Réfutation (en français) de deux propositions de Mabillon par M. AUBIN docteur de Sorbonne, chan. de St-Martin; 4° p. 435, Dom Anselme MICHEL aux bénédictins de Marmoutier, Sur le doute qu'on fait de la relique de saint Martin. — Réplique. — Réflexions sur la réplique; 5° p. 451-520, Rituel de Péan GATINEAU; 6° p. 524, *Honorarium eccl. beatissimi Martini*; 7° p. 524, *Status seu ordo et nomina omnium beneficiorum et officiorum et eorum nomina et presentatio*; 8° *Monumenta varia ad hanc ecclesiam spectantia*; 9° p. 651-663, *Summarium bullarum et rescriptorum a summis Pontic. eccles. Sanctissimi Martini Turon. concessorum*; 10° p. 664, *Quoties ecclesia beatissimi Martini fuerit combusta et a quibus reedificata*; 11° p. 665-720, *Summa diplomatum et privilegiorum a regibus concessorum* ...; 12° Index et table alphabétique des deux vol. — Plus trois appendices dont : *Thesauriorum et praeceptorum eccl. b. M. series*. A la Bibliothèque Nationale, Cf. collection Touraine, t. XV, fol. 222 sq. L'abbé Vaucelle ne semble pas avoir consulté A. CORDA, *Catalogue des factums et d'autres documents judiciaires antérieurs à 1790* (7 vol., in-8°, Paris 1890-1905), t. VI, p. 146-150. La plupart des documents signalés se rapportent à la querelle de Saint-Martin avec l'archevêque Isoré d'Hervault. Malheureusement, aucune pièce postérieure à 1709 n'y figure. Les documents signalés par Corda se trouvent pour la plupart commodément rassemblés en deux gros recueils à la B. N., f° F3-392 et 393. J'ai pu consulter aux Archives de la basilique Saint-Martin de Tours l'« Arrêt de la cour de parlement rendu le 31 mars 1735 », qui clôt définitivement le différend du chapitre de Saint-Martin avec le chapitre métropolitain.

cu et soumis à la loi commune, à la loi de la dépendance immédiate de son archevêque, médiate à l'égard du Souverain pontife.

La série de péripéties qui jalonnent cette guerre de Cent ans pourrait apparaître comme un chant en marge du *Lutrin*. Elle a pourtant une véritable importance, du point de vue de l'histoire générale de l'Église de France, voire même de l'histoire générale de l'Église. C'est pourquoi il faut en rapporter sommairement l'essentiel.

Le concile de Trente tendait très nettement — la remarque en a été souvent faite — à restaurer la juridiction de l'évêque sur son diocèse, sur tout son diocèse, et spécialement sur les religieux et sur les corps, tels les chapitres, qui s'étaient abusivement rendus indépendants. La décision des archevêques de Tours de reprendre sur le chapitre de Saint-Martin une juridiction véritable, se trouvait de ce point de vue pleinement justifiée. « La mousse des exemptions qui a fait tant de mal à l'arbre de l'Église s'est étendue partout », disait saint François de Sales⁴¹.

La monarchie triomphante de l'époque de Louis XIV ne cherchera nullement à contrecarrer l'action des évêques. Bien au contraire. On peut trouver à cette politique maintes raisons. J'en vois, de notre point de vue, trois principales. La première c'est une méfiance à l'égard de tout ce qui facilite l'action directe du Saint-Siège sur l'Église de France : toute institution, tout corps, qui se prétend immédiatement rattaché au Saint-Siège, subit, de ce fait, un préjugé défavorable de la part des autorités et des Cours de la monarchie⁴². La seconde, c'est la défiance de la monarchie à l'égard de tout ce qui représente une véritable autonomie. Un chapitre exempt et autonome, on se méfie de lui, même si le roi peut y siéger

41. Lettre du 22 août 1614 (*Œuvres complètes, Lettres*, édit. d'Annecy, t. VI, p. 216). La « revalorisation » de l'autorité de l'évêque diocésain a été l'une des préoccupations majeures du Concile de Trente : cf. P. BROUÏX, *La réforme pastorale en France au XVII^e siècle* (Paris-Tournai, 1956, 2 vol.). Les chanoines de Saint-Martin, dès le temps du concile, avaient senti la menace. CHALMEL, *Historique* cité, p. 4-5, rappelle que, sur leur demande, les ambassadeurs du roi de France s'opposèrent à ce que le concile décidât du litige : « Ils engagèrent le pape à écrire que leur chapitre lui étant soumis, la connaissance de ses affaires lui était réservée et parvinrent à empêcher le concile de décider. Alors leurs prétentions n'eurent plus de bornes. Ils obtinrent du pape des conservateurs de leurs droits, mais cela ne dura pas et bientôt après le pape les omblia ».

42. LAUNOY, *Examen des privilèges et autres pièces produites pour servir au jugement du procès ... entre l'archevêque de Tours et les chanoines de St-Martin* (Paris, 1676), p. 281-285, le fait remarquer en citant le plaidoyer de l'avocat général Servin.

comme abbé et premier chanoine. La troisième, c'est l'union intime, des plus cordiales, malgré les heurts inévitables, entre la royauté et l'épiscopat. S'il en fallait une preuve, toujours de notre point de vue, on pourrait la trouver dans le fait que souvent, en cas de litiges, les Cours souveraines renvoient à l'Assemblée du Clergé l'étude, sinon le jugement, des affaires contentieuses. Le *Recueil des Actes, titres et Mémoires concernant les affaires du Clergé de France*, qui précisément nous livre toute l'histoire de ce contentieux⁴³ est plein d'exemples de ces renvois à l'Assemblée du Clergé. Or, à l'Assemblée, les évêques dominent; ils sont solidaires les uns des autres, très décidés à affirmer l'autorité que le Concile leur reconnaît et leur conseille de ne pas laisser prescrire. Tel est l'intérêt symbolique de la guerre de cent ans entre le chapitre et l'archevêque. On pourrait y ajouter encore un trait typique : le chapitre, qui se veut soumis à Rome sans moyen, ne fait pas appel au pape.

Le premier épisode débute vers 1640. Il s'agit, au fond, de savoir si le chapitre tombe ou non sous la juridiction de l'archevêque. Mais l'affaire est d'une telle importance que personne, ni l'archevêque, ni le chapitre, ni les instances supérieures, n'ont le désir de l'évoquer dans son ampleur. Les contestations vont porter sur trois points de détail : 1° L'archevêque peut-il entrer avec la procession du Saint-Sacrement dans l'église Saint-Martin ? 2° Le chapitre a l'habitude de se rendre en procession, le dimanche qui suit la fête de la Nativité de la Sainte Vierge en septembre, à l'église Notre-Dame de la Riche; il prétend avoir le droit coutumier d'y entrer et le droit de s'y faire accompagner par les religieux mendiants de la ville. 3° Le chapitre demande d'avoir, pour la répartition des décimes imposés sur le diocèse, un bureau particulier de répartition, ce qui signifie, sans ambages, qu'il n'est pas intégré au diocèse, mais qu'il a son autonomie. Sur le premier point, un arrêt du Conseil royal autorise l'archevêque à entrer en l'église Saint-Martin pour la procession du Saint-Sacrement⁴⁴, mais par manière de provision, et sans vou-

43. T. VIII, col. 268-295; 1935-1943.

44. On en était venu aux voies de fait : Cf. à la Bibliothèque municipale de Tours, ms. 1300, f° 95, un « Mémoire des pièces extraites contre Mgr l'Archevêque de Tours, pour servir au procès touchant les ordres tenus en l'église Monsieur S. Martin de Tours par Mgr l'évesque d'Angers, Miron, depuis archevesque de Lyon, lors abbé de Cormery, en l'an mil six cens, et pour justifier qu'à bonne et juste cause on a fermé les portes de ladite église Saint-Martin, à Mgr l'archevesque de Tours, de la Guesle, qui y voulait entrer le jour de la feste Dieu, faisant sa pro-

loir statuer sur le fond; sur le second point, le Conseil renvoie les parties devant le Parlement⁴⁵; sur la troisième, il les renvoie à l'Assemblée du Clergé, qui en 1650 se prononce contre l'existence d'un bureau particulier du chapitre⁴⁶. L'affaire prenait mauvaise tournure pour le chapitre. Mais elle demeurait des plus confuses. Un simple détail le montre : l'arrêt du Conseil du 30 septembre 1650, mentionne, parmi les pièces du dossier, dont il fait une interminable énumération, deux séries de documents contradictoires, contradictoires sur un point capital. La première série se compose de lettres dimissoires données par l'archevêque pour l'ordination de chanoines de Saint-Martin. L'autre se compose de dimissoires données par le chapitre⁴⁷.

Le deuxième épisode important de la lutte se place sous l'épiscopat de Monseigneur Isoré d'Hervault (1693-1716)⁴⁸. En prévision de la bataille, et même pendant la bataille, le chapitre mobilise toutes ses troupes : les influences dont il peut jouer à la Cour, ses historiens et ses canonistes : Gerlaise, que nous connaissons déjà, Monsnier, De Galiczon et même le triste Michel Vincent, le soupletier malchanceux. Les mémoires, les factums, les histoires se multiplient; on recherche dans les archives de Tours, dans les bibliothèques de Paris tous les titres, authentiques ou fabuleux, qui justifieraient l'exemption. Bienheureuse bataille qui nous vaut de ne pas avoir tout perdu de ces vieilles archives ! Le deuxième épisode de la guerre tourne plus mal encore pour le chapitre que le premier. Les chanoines avaient eu le tort d'insérer

cession, le tout extrait ... par messieurs les commissaires du chapitre le dix-neuvième jour de mai 1642. »

De son côté CHALMEL, *Historique* cité, p. 6, raconte, sans préciser la date, que les hommes du chapitre, un jour que l'évêque s'était présenté avec son cortège, « le repoussèrent, brisèrent la croix et mirent le portecroix en prison ». — L'arrêt du Conseil est daté du 28 mai 1642 (*Recueil* cité, t. VIII, col. 285).

45. Une ordonnance épiscopale de Victor le Bouthilier, en date du 12 septembre 1643 interdisant aux curés de recevoir le chapitre en leur église et aux mendiants d'accompagner la procession du chapitre. Le chapitre fit appel comme d'abus; le Conseil renvoya les parties devant le Parlement par arrêt du 30 septembre 1650 (Cet arrêt est cité en entier dans le *Recueil*, t. VIII, col. 268-288).

46. *Recueil*, t. VIII, col. 288-295.

47. *Ibid.*, col. 281. Pareille ambiguïté se retrouve dans un arrêt du Parlement de Paris, rendu le 21 février 1659, qui donne au chapitre le droit de choisir librement ses prédicateurs, mais l'oblige à faire ce choix parmi ceux qui ont ci-devant reçu la mission de l'archevêque. (*ibid.*, col. 1058).

48. Le chapitre métropolitain (Saint-Gatien) prétendait, lui aussi être exempt. Mgr Isoré d'Hervault mena, en même temps, la bataille contre les deux chapitres. Cf. les documents cités par A. CORDA, *op. cit.*

dans leur dossier de privilèges une foule d'actes supposés, truqués, refaits. Jean Launoy en fit une critique qui ne laissait pas subsister grand chose⁴⁹. Le chanoine Monsnier lui répondit, faiblement, il faut bien le dire⁵⁰. Launoy répliqua⁵¹. M. Lemerre, avocat de Mgr Isoré d'Hervault, reprit et compléta le travail de Launoy. Monsnier présentait des copies de privilèges dont le texte ne concordait pas avec les premières versions présentées par le chapitre. Lemerre soutenait que la possession de l'exemption, dont il fallait bien convenir qu'elle avait existé, allait contre toutes les règles de l'Eglise⁵². Le chapitre se défendit, pied à pied⁵³.

49. *Judicium de Hadriani Valesii disceptatione quae de basilicis inscribitur* (Paris, 1658), réponse à un travail d'Adrien de Valois, *Disceptatio de basilicis quas primi Francorum reges condiderant...* paru l'année précédente).

50. *Celeberrimae Sti Martini turonensis ecclesiae ad romanam ecclesiam nullo medio pertinentis ... historia*, travail qui ne fut pas antérieurement imprimé et qui ne fut pas du tout diffusé. Cf. E.-R. VAUGHAN, *op. cit.*, p. xi-xiii, puis *Celeberrimae S. Martini turonensis ecclesiae ad romanam nullo medio pertinentis jara propugnata* (Paris, 1663). C'est à ce dernier livre que Launoy se réfère explicitement.

51. *Examen des privilèges et autre pièces produites pour servir au jugement du procès ... entre l'archevêque de Tours et les chanoines de Saint-Martin* (Paris, 1676). Le travail de Launoy consiste à reprendre chacun des documents cités par Monsnier et à en faire la critique suivant une méthode identique pour chaque texte : authenticité, valeur et portée. Il me semble que trois principes le guident, dans son analyse de la valeur de documents :

1° « On ne trouvera jamais aucune règle ecclésiastique ni aucun canon qui enseigne qu'un évêque peut soustraire les clercs ou les moines de sa juridiction : au contraire, tandis qu'un évêque demeurera dans le chemin que tient le S. Siège, il ne songera jamais à faire une chose si déraisonnable » (p. 250). Donc l'exemption d'un Corps séculier est nulle, étant anticanonique.

2° « Comme l'Eglise de saint Martin n'a aucune véritable exemption comme on l'a montré cy-devant, l'Archevêque ne dérogerait qu'aux prétentions chimériques des chanoines de S. Martin... » (p. 268).

3° Les bulles pontificales étant des pièces forgées, les confirmations qui s'appuient sur elles sont nulles. L'état de possession est donc sans valeur canonique.

52. Notamment : *Mémoire pour M. l'archevêque de Tours fondateur de la collégiale de Saint-Martin, droits et juridiction de son siège contre le chapitre de ladite collégiale, privilèges et prétention de diocèse dans la même ville* (8 pages). — *Appendix pour réponse au contradictoire du chapitre du 30 juin 1708, signé LE MERRE* (s. l. n. d., in fol. 48 pages) à la Bibl. Nat., f° Fⁿ 16417. — Noter au passage la prétention de l'archevêque de Tours d'être le « fondateur » de la collégiale. Le chapitre se prétendait chapitre royal. — Cf. encore les documents Fⁿ 16418 et 16421 (54 pages) : ils insistent sur le fait de la sécularisation de l'abbaye et ses conséquences en droit.

53. Notamment *Défense des privilèges de la noble et insigne église de Saint-Martin de Tours... contre l'appel comme d'abus interjeté par Messire Matthieu Isoré d'Hervault, archevêque de Tours* (Paris, 1708, fol. 53 pages - à la Bibl. Nat., f° Fⁿ 16432) ; - *Additions de réponses...* 99 pages. Fⁿ 16423 ; - *Secondes additions...* juin 1708 33 pages. Fⁿ 16436 ; - *Suite de la Seconde addition...*, décembre 1708 (112 pages. Fⁿ 16437).

Le parlement, par un arrêt du 13 avril 1709⁵⁴, donna raison à l'archevêque. Les chanoines ne peuvent former un Corps de congrégation depuis leur sécularisation, puisqu'ils ne produisent aucun titre qui les y autorise. En conséquence, ils ne peuvent prétendre à être exempts de la juridiction épiscopale. En conséquence l'arrêt reconnaissait à l'archevêque

le droit de juridiction et de visite dans l'église et cloître de Saint-Martin de Tours, avec pouvoir d'officier pontificalement dans ladite église en gardant les rites et les cérémonies qui ont été de tout temps observés et (le) droit d'ordonner, dans le temps de la visite, de toutes choses qui sont de la police ecclésiastique et qui peuvent être faites et instruites sur le champ et sans formalités.

Le même arrêt attribuait à l'archevêque droit de visite et juridiction sur les dignitaires, chanoines et chapitre, et tous autres desservants dans ladite église, « ainsi que sur les curés, chanoines et chapitre de Saint-Venant et de Saint-Pierre-le-Puellier ». L'archevêque, dès le 25 juin 1709, procède à la visite et fait des ordonnances⁵⁵.

Mais l'arrêt mettait une double sourdine à ce qui aurait pu être un triomphe épiscopal complet : la juridiction reconnue à l'archevêque devait être exercée personnellement, sans qu'aucun commissaire de sa part, même pas le chapitre de l'église métropolitaine, en cas de vacance du siège, puisse exercer sur le chapitre de Saint-Martin et ses dépendances, aucun acte de juridiction volontaire ou contentieuse; le chapitre conservait sur les maisons et sa dépendance la juridiction de première instance, avec appel à l'archevêque de Tours.

54. *Arrêt de la cour du parlement concernant la juridiction de M. l'archevêque de Tours sur le chapitre de Saint-Martin de la mesme ville* (Tours, 1709, fol., 6 pages - à la Bibl. Nat. f° F^m 16412). Ce document est précieux parce qu'il énumère toutes les pièces du dossier.

55. *Extrait du procès-verbal de la visite faite par Mgr l'archevêque de Tours dans l'église et chapitre de Saint-Martin de Tours. Ordonnance et décrets pour le chapitre de Saint-Martin de Tours donnés dans le cours de notre visite*, signé : Mathieu, archevesque de Tours (s. l. n. d., - à la Bibl. Nat., 4° F^m 31450). Les chanoines se refusèrent à exécuter l'ordonnance épiscopale; ils firent appel à la primatiale de Lyon : de là, *Mémoire servant d'avertissement pour les doyen, trésorier, chanoines et chapitre de S. Martin, de Tours, deffendeurs ... contre Mre Isoré d'Hervault archevesque de Tours, demandeur*, signé : Chevalier (s. l. n. d., 38 pages - Bibl. Nat. F^m 16434); - *Contredits et productions...* (Paris, 1713, 72 pages fol., F^m 16431) et document cité à la note suivante. Les chanoines contestent que leur église soit épiscopale : vieille argumentation, mais ils se défendent avec beaucoup de justesse contre l'ordre donné par l'archevêque de s'aligner, dans leurs cérémonies sur la liturgie tourangelles (voir p. ex. les *Contredits*, p. 51-56). Sur ce point l'archevêque passe vite et se défend mal dans sa *Requête* (à l'archevêque de Lyon) pour servir de réponse aux prétendus moyens d'appel interjetés par le chapitre de S. Martin de Tours, p. 2-3.

L'archevêque et son chapitre métropolitain ne se trouvèrent pas satisfaits par l'arrêt de 1709. Ils protestèrent et firent appel. Le chapitre de Saint-Martin chercha à éluder les décisions du Parlement⁵⁶. Un nouvel arrêt intervint en 1712 (12 mai) qui reconnut au chapitre de Saint-Gatien le droit d'exercer la juridiction volontaire et contentieuse durant la vacance du siège archiepiscopal⁵⁷. Il ne restait plus au chapitre qu'à se soumettre ou à prendre le maquis. C'est le maquis qu'il choisit. Une clause de l'arrêt de 1709 autorisait le chapitre de Saint-Martin à faire appel à l'officialité primatiale de Lyon en cas de contestation avec Saint-Gatien *sede vacante*. Mgr Isoré d'Hervault étant mort en 1716, le chapitre de Saint-Martin refusa d'admettre la juridiction de Saint-Gatien *sede vacante* et fit appel à la primatiale. Un arrêt du Parlement, daté de 1712, avait déclaré que le chapitre n'avait plus droit de faire cet appel à la primatiale. La primatiale, pourtant, insuffisamment informée, sans doute, reçut l'appel du chapitre. Le chapitre de Saint-Gatien fit appel comme

56. Du côté du chapitre, *Mémoire pour les doyen, trésorier, chanoines et chapitre de Tours appellans comme d'abus, demandeurs et défendeurs contre Mre Mathieu Isoré d'Hervault, archevesque de Tours, intimé, défendeur et demandeur*, signé : Basly, proc. (s. l. n. d., après novembre 1710 - à la Bibl. Nat., Réserve F. 271, 12); — *Mémoire servant d'avertissement... et Contredits de production...*, cités à la n. précédente; — *Mémoire abrégé pour servir de réponse au Sommaire de M. l'archevesque de Tours*, signé : Chevallier, 16 juin 1713 (Paris, 1713, fol., - à la Bibl. Nat., Réserve F 271, 16). — Du côté de l'archevêque : *Sommaire pour M. l'archevesque de Tours, fondateur de l'église et monastère de Saint-Martin de Tours... demandeur et défendeur, contre ledit monastère, maintenant chapitre séculier de l'église collégiale de Saint-Martin... défendeur et demandeur*, signé : Le Merre (s. l. n. d., fol. 11 pages - à la Bibl. Nat., Réserve F 273, 4). Il s'agit de l'interprétation donnée par les chanoines à quelques dispositions de l'arrêt d'avril 1709; — *A Nosseigneurs de parlement en la grand-chambre, Requête de Mgr Isoré d'Hervault contre le chapitre de S.-Martin, au sujet de l'exécution du même arrêt* (s. l., 1710, fol., - ms. Joly de Fleury, 2270, f° 226); — *A Mgr l'archevesque de Lyon. Requeste pour servir de réponse aux prétendus moyens d'appel interjetté par le chapitre de Saint-Martin de Tours et répandus dans le public avec affectation... contre les ordonnances données par M. l'archevesque de Tours dans le cours de sa visite, le 25 juin 1709* (s. l. n. d., - à la Bibl. Nat. f° F^m 16419). — *Arrêt de la cour du Parlement intervenu le 3^e juillet 1713 entre M. l'archevesque de Tours et le chapitre de Saint-Martin de la même ville* (s. l. n. d., - à la Bibl. Nat., f° F^m 16413).

57. Il y eut, en fait, deux arrêts, l'un du 9 décembre 1710, l'autre du 12 avril 1712. Je n'ai pu en retrouver le texte, mais l'arrêt définitif (1735) en donne le dispositif. — Du côté de Saint-Martin : *Mémoire pour les doyen, trésorier, chanoines et chapitre de Saint-Martin de Tours deffendeurs, contre les doyen, chanoines et chapitre de l'église métropolitaine de Saint-Gatien opposans... et encore contre MM. les agens généraux du clergé intervenans*, signé : Chevallier (Paris, 1712, fol. - à la Bibl. Nat., f° F^m 16440).

d'abus, de l'ordonnance de l'officialité primatiale. La querelle juridique s'assoupit jusqu'en 1735 : les affaires du jansénisme, où le chapitre de Saint-Gatien se trouva violemment opposé à l'archevêque, y furent sans doute pour quelque chose.

Le chapitre de Saint-Martin se comporta, durant le temps de la vacance du siège, c'est-à-dire pratiquement entre 1716 et 1723, comme s'il ignorait les ordres donnés par le chapitre de Saint-Gatien. C'est toute une guerilla, aux multiples épisodes : refus de paraître aux réunions et processions générales, refus de prendre part aux prières publiques et aux cérémonies des funérailles épiscopales, refus de députer aux Assemblées du Clergé, puisqu'on lui refusait un bureau particulier, réclamation pour que le chapitre métropolitain soit tenu de donner *sede vacante* des lettres de grand vicaire à l'un des dignitaires de Saint-Martin.

Le sursis que les affaires du jansénisme donna au chapitre de Saint-Martin se termine avec la paix intervenue entre l'archevêque et les chanoines de Saint-Gatien, comme nous le verrons. La procédure reprit alors. En 1735, un arrêt de la Cour du Parlement (31 mars) acheva la déroute du chapitre de Saint-Martin⁵⁸. L'archevêque avait soutenu son chapitre et était admis comme partie intervenante. Toutes les dispositions des arrêts de 1709 et de 1712 étaient reprises. Très nettement et avec un grand luxe de détails, l'arrêt de 1735 déclarait que le chapitre de Saint-Martin était pleinement soumis à la juridiction de l'archevêque et de la même manière à celle du chapitre de Saint-Gatien *sede vacante*. Suprême combat d'arrière-garde. Saint-Martin fit objection à l'arrêt de 1735 en faisant remarquer que les mandements émis *sede vacante* par le chapitre de Saint-Gatien étaient faits au nom collectif du chapitre et qu'il n'avait pas ce droit. Mais ce n'était plus qu'un baroud d'honneur. Le chapitre de Saint-Martin était devenu, juridiquement, un simple corps du diocèse de Tours. Il dut se contenter d'utiliser l'un des points de 1713, qui prévoyait que *sede vacante* le chapitre de Saint-Gatien serait tenu de donner des lettres de vicariat à l'un des dignitaires de Saint-Martin.

58. Arrest de la cour de parlement rendu le 31 mars 1735 en faveur du chapitre de l'Eglise Métropolitaine de Tours contre les prétentions et résistances des Chapitres des trois Eglises collégiales de S. Marin, S. Venant et de S. Pierre le Puellier de la même ville (Paris, 1735, fol.), réimprimé par les soins du chapitre métropolitain (s. d., mais après 1765), avec un *Nota* concernant le droit pour le chapitre métropolitain de faire ses mandements au nom collectif du chapitre.

*Le jansénisme*⁵⁹

Le chapitre de Saint-Martin s'est trouvé mêlé aux affaires du jansénisme. Sans trop de passion d'ailleurs. Au contraire avec une prudente modération, bien tourangelles. Comme il en reçut quelque gloire, il convient de raconter les événements.

Le jansénisme avait commencé de bonne heure à s'implanter en Touraine. Monseigneur d'Eschaux, transféré de Bayonne à Tours en 1617, avait été à Bayonne le conseiller, l'ami, le protecteur de Duvergier de Hauranne; il protégea aussi Jansénius. Sa famille était très liée avec celle de Barcos⁶⁰. La Rocheposay, évêque de Poitiers, grand ami et protecteur de Duvergier, était lié avec d'Eschaux. Surtout, Duvergier joua un rôle fort important dans la fondation de couvent de la Visitation de Poitiers (1635); il en dirigeait plusieurs religieuses, et notamment la supérieure. La Visitation de Tours⁶¹, cent ans plus tard, se trouve, avec le chapitre cathédral, le bastion le plus solide du jansénisme tourangeau. Les chanoines de Saint-Gatien, d'ailleurs, confessent les religieuses; l'un d'entre eux est supérieur de la communauté.

Isoré d'Hervault était archevêque de Tours au moment de la publication de la bulle *Unigenitus*. Il était ami de Noailles et fut l'un des prélats qui refusèrent d'accepter la bulle telle quelle et demandèrent des éclaircissements au pape. Prudemment, pourtant, il conseilla à ses diocésains le respect à l'égard

59. Cf. A. BUISARD, « Le jansénisme en Touraine, d'après le journal d'un curé de Tours (l'abbé Chambaud, curé de St-Hilaire), 1713-1759 », dans *Bulletin... de la Société archéologique de Touraine*, t. XIV (1903-1904), p. 283-300, 313-380, 488-516; J. CARREYRE, *Le jansénisme durant la Régence (1715-1717)* (3 vol., Louvain 1929-1933), t. II, p. 65-150; les *Tables des Nouvelles ecclésiastiques*, aux noms d'Hervault et de Rastignac. Les *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique* (Picot), édit. de 1816, t. IV, p. 224-225 donnent une notice sur Mgr de Rastignac. Sur Mgr d'Eschaux et ses relations avec Duvergier de Hauranne : J. ORCIBAL, *Jean Duvergier de Hauranne abbé de Saint-Cyran et son temps (1581-1638)*, t. II et III des *Origines du jansénisme* (Paris, 1947-1948), voir à la Table, v^e Eschaux (d^r). — Ni G. HARDY, *Le cardinal de Fleury et le mouvement janséniste* (Paris, 1925), ni E. PRECLIN, *Les jansénistes du XVIII^e siècle et la Constitution civile du Clergé* (Paris 1929) ne nous apprennent rien touchant Saint-Martin de Tours. Préclin (notamment p. 308-310) parle simplement des séquelles jansénistes à Saint-Gatien.

60. BUISARD, art. cité, p. 295, fait état des relations amicales de Mgr d'Eschaux avec Duvergier de Hauranne et Jansénius. Elles sont réelles et Buisard aurait pu ajouter Barcos à la liste des jansénistes liés à Mgr d'Eschaux. Mais Mgr d'Eschaux a-t-il jamais eu des préoccupations doctrinales bien précises ? J. ORCIBAL, *op. cit.*, t. III, p. 393, n., indique le lent éloignement de Saint-Cyran à l'égard de l'évêque.

61. Aux références données dans *Abbayes et prieurés*, t. VIII, p. 20, ajouter Bibl. munic. de Tours, G.G. 24 et F. BOSSEBŒUF, « Le monastère de la Visitation de Tours », dans *Bull. de la Soc. archéol. de Touraine*, t. XXV (1931-32), 8 pages.

de la bulle, « quoi que non reçue dans le diocèse ». Mais il laisse les jansénistes agir librement⁶².

Isoré d'Hervault mourut en 1716. La vacance du siège, pour des raisons diverses⁶³, mais qui tiennent surtout aux affaires du jansénisme, se prolongera jusqu'en 1723. Pendant ces sept années le diocèse va se trouver pratiquement gouverné par le chapitre cathédral. Or, le chapitre de Saint-Gatien est l'un des corps canoniques les plus résolument jansénistes qui soient, à cette époque. Dès le mois de juin 1717, le chapitre a publié son appel de la bulle *Unigenitus*. Le 30 septembre 1718, il fait appel au futur concile et cet appel est approuvé à l'unanimité des capitulants.

Pendant ce temps, le chapitre de Saint-Martin garde le silence. La majorité des chanoines est pour l'acceptation de la bulle. Mais il y a certainement une minorité contre la bulle. Un acte capitulaire, malheureusement disparu, du 10 décembre 1718, donna même lieu à l'opinion que Saint-Martin jansénisait⁶⁴. Quand, en 1723, Mgr de Camilly, demanda à son clergé l'acceptation formelle de la bulle, le chapitre de Saint-Martin, par une délibération du 1^{er} mai, affirma sa soumission à la constitution. Sa déclaration fait même état de son « sentiment unanime ». Pourtant, plusieurs chanoines refusèrent de souscrire l'acte⁶⁵. Le chapitre, dans la même délibération, tient à s'expliquer sur son silence des années précédentes. Les chanoines déclarent :

« 1° que nous n'avons en aucune façon été consultés par Messieurs du Chapitre de St-Gatien, lorsqu'ils ont interjeté leur appel au futur concile, au nom du clergé séculier;

62. Sur le jansénisme tourangeau jusqu'en 1723, cf. J. CARREYRE, *op. cit.*, t. II, p. 145-150.

63. Le successeur désiré par Mgr Isoré d'Hervault, Armand-Pierre de la Croix de Castries, ami particulier du Régent, nommé en 1717, ne put obtenir ses bulles qu'en 1719 (il était suspect de jansénisme); il ne prit pas possession et fut nommé à Albi en 1719. Henri de la Tour d'Auvergne, nommé archevêque de Tours en 1719, ne fut pas préconisé et devint archevêque de Vienne le 9 janvier 1721. François Blouet de Camilly, transféré de Toul à Tours, prit possession le 1^{er} mai 1723 et mourut le 17 octobre de la même année. Enfin Louis Chapt de Rastignac, transféré de Tulle à Tours en octobre 1713 prit possession et gouverna le diocèse jusqu'à sa mort en 1750. — Cf. J. CARREYRE, *op. cit.* t. II, p. 145 et 242-243.

64. La Déclaration du chapitre, en date du 1^{er} mai 1725 fait mention « que l'on nous regardait en quelques diocèses de France comme suspects dans notre Doctrine, au sujet de la Constitution de N. S. P. le pape Clément XI qui commence par ces mots *Unigenitus Dei filius*, etc., qu'on y prenait pour un consentement tacite de notre part le défaut de réclamation contre l'Acte d'Appel au Futur Concile, interjeté le 30 septembre 1718 par Messieurs du Chapitre de St. Gatien pendant la vacance... »

65. BUISARD, art. cité, p. 295.

2° que si nous avons gardé le silence dans cette occasion et n'avons pas dès lors réclamé contre cet appel par un acte public et authentique, ç'a été uniquement pour obéir autant qu'il était en nous à la Déclaration du Roy du 9 octobre 1717, qui imposait silence sur cette matière à tous ses sujets : Mais que Nous n'avons pas pour cela hésité un seul moment sur le party que Nous devions prendre au sujet de ladite Constitution Unigenitus, à laquelle nous n'avons jamais cessé d'être intérieurement soumis, comme étant un jugement dogmatique émané du Chef visible de l'Eglise, accepté presque unanimement par tous les Evêques catholiques du monde. »

Les chanoines ajoutent encore une excuse à leur silence : leur conduite réservée s'explique du fait qu'ils n'avaient pas d'évêque à qui ils pussent rendre compte de leur foi⁶⁶.

Cette déclaration du 1^{er} mai fut complétée par un mandement, daté du 1^{er} septembre 1723, par lequel le chapitre, expliquant toutes les bonnes raisons qu'un catholique avait de souscrire à la bulle, ordonnait aux « chapitres et autres » soumis à sa juridiction spirituelle l'acceptation de ladite bulle. Ce mandement fait d'ailleurs état de réticences et de refus d'obéissance à la bulle⁶⁷. Le mandement du 1^{er} septembre faisait écho, en réalité, à un mandement de Mgr de Camilly, daté du 23 août 1723 et qui prescrivait l'acceptation.

Mgr de Camilly mourut à Ligueil, en tournée de confirmation, le 17 octobre 1723. Le même mois, son successeur était nommé. C'était Louis Jacques Chapt de Rastignac, précédemment évêque de Tulle. Mgr de Rastignac prit pour l'un de ses vicaires généraux Jacques Gigault de Bellefont, chanoine de Saint-Martin, ce qui était un honneur pour Saint-Martin, ce qui déplut fort à MM. de Saint-Gatien⁶⁸. Rastignac ne se pressa pas de venir à Tours. Il n'y arriva que le 17 décembre 1725⁶⁹. Il y venait, fermement décidé à liquider les appelants. Mais les méthodes de Rastignac n'étaient pas d'agir par de grands coups d'autorité assortis de dures sanctions. Le chapitre de Saint-Martin va se trouver bénéficier de son habile tactique.

L'archevêque, en effet, plutôt que d'entrer en lutte ouverte contre son chapitre, préféra l'ignorer — ou presque. Dès le 21 décembre 1725, quatre jours après son arrivée, Rastignac vint

66. *Déclaration de Messieurs du Chapitre de la Noble et Insigne Église Monsieur St. Martin de Tours, au sujet de la Constitution Unigenitus, etc., imprimée à Nantes (Archives de Saint-Martin).*

67. Document publié par BUISARD, art. cité, p. 511-516.

68. *Ibid.*, p. 321.

69. *Ibid.*, p. 326.

prendre possession en personne du doyenné de Saint-Martin, dont le roi l'avait pourvu, en même temps qu'il le nommait archevêque; il y officia pontificalement le jour de Noël. Et pendant plus de deux ans, ce fut à Saint-Martin que furent célébrées toutes les cérémonies publiques épiscopales qui auraient dû avoir lieu à la cathédrale : Rastignac, pour ce faire, avait obtenu, dès avant son arrivée à Tours, un ordre du Conseil de conscience⁷⁰. Saint-Martin se trouva ainsi comme au centre de la vie religieuse du diocèse. L'abbé Chambaud se fait le chroniqueur diligent de toutes ces solennités.

Voici, par exemple, sa description de la procession de la Fête-Dieu, du jeudi 20 juin 1726 :

Le jeudi 20, la procession sortit par la porte du côté du carroi, vis-à-vis la fontaine, appelée la porte de Charlemagne. Elle prit son cours le long de l'église N.-D. de l'Écignol, continua par la rue de la Harpe et celle de la Scellerie, jusqu'aux Cordeliers, où il y eut un reposoir. On traversa par la rue du Cygne dans la Grande-Rue, par laquelle on revint jusqu'aux Jésuites, où il y eut reposoir. On entra dans la partie de la Grande-Rue qui conduit vers le Grand-Marché, qu'on traversa. On passa devant la Trésorerie, et on entra dans l'église de Saint-Martin, par la grande porte, appelée mortuaire.

Les communautés et corps de métiers ci-dessus nommés commencèrent la marche, — ensuite les capucins, les récollets, les minimes du grand et du petit couvent, sous la croix du grand, les augustins, les cordeliers, les carmes, les jacobins; les seize curés; les chapitres de Saint-Venant, de Saint-Pierre-le-Puellier et de Saint-Martin, sous les trois croix de ces chapitres qui tinrent le chœur pendant la procession; — les enfants de chœur en tuniques, couronnés de roses, ainsi que les trois croix; — les pelletier et sous-pelletier, le maître-école et le chantre en chappes, le bâton porté par un enfant de chœur, couronné de roses; — Mgr l'Archevêque qui porte le Saint-Sacrement, précédé de sa mitre, de sa crosse et de sa croix, aussi couronnée de roses. Le dais fut porté par les dignités et prévôtés de l'église de Saint-Martin, ayant aussi chacun une couronne sur la tête.

Suivait le présidial, l'hôtel commun de la ville, les procureurs derrière le présidial, l'élection, le grenier à sel, et la juridiction consulaire, auxquels on avait signifié la lettre de cachet.

Le 27, jour de l'octave, la procession sortit par la porte mortuaire, tourna par le Grand Marché, de là dans la Grande Rue, passa sous le portail Saint-Denis et entra par la porte appelée du Change⁷¹.

70. *Ibid.*, p. 352 et 354.

71. *Ibid.*, p. 333. — Cf. G. de CLÉRAMBAULT, « Les processions de la Fête-Dieu à Tours pendant les quatre derniers siècles », dans *Bull. de la Société archéologique de Touraine*, t. XVIII (1911-1912), p. 117-128.

Le 20 et le 27, les chanoines de Saint-Gatien firent leurs processions à l'intérieur de leur église, portes closes. On aimerait savoir comment ils digéraient leur honte.

Cependant la politique archiépiscopale portait ses fruits. Les chanoines de Saint-Gatien, sans doute éclairés par la grâce, sans doute aussi portés à la réflexion par les lettres d'exil qui atteignaient l'un après l'autre les meneurs de l'opposition à la bulle, commençaient à révoquer leur appel, par des lettres individuelles qu'ils remettaient au prélat. Le jubilé, annoncé par mandement archiépiscopal du 20 avril 1727, ouvert le dimanche 25 mai par une procession générale, qui partit de Saint-Martin, assorti d'une mission, contribua à la pacification⁷². Le 16 novembre 1727, une majorité apparut au chapitre Saint-Gatien, pour révoquer l'acte d'appel formé en 1718 et déclarer accepter la bulle. Malgré les fermes protestations des appelants absents du chapitre ce jour-là, l'archevêque considéra comme valable la délibération du chapitre. A l'occasion d'un voyage à Paris qu'il fit vers ce temps, il obtint révocation par le Conseil de conscience de l'ordre émané en 1725 du même Conseil, et qui transférait à Saint-Martin les cérémonies publiques épiscopales⁷³. La cathédrale redevint cathédrale et Saint-Martin en fut réduit à la nostalgie de ses beaux souvenirs.

La nostalgie dut devenir de l'aigreur quand il fallut se soumettre à l'arrêt du Parlement de 1735. Il s'agissait, entre autres, du règlement de la procession solennelle de la Fête-Dieu. Le Parlement remettait aux chanoines de Saint-Gatien le droit exclusif de régler la procession; le chapitre de Saint-Martin devra venir à la cathédrale prendre la procession; les chanoines y marcheront sur deux rangs, sans que le chantage ait droit de se placer au milieu et en tête du cortège des chanoines... Bref, le chapitre est mis au rang de tout le monde. Il n'aura pas même droit à son propre bénitier⁷⁴.

Une fois les grandes luttes pour l'exemption terminées, le chapitre connut, semble-t-il, une grande paix et la douceur de vivre. La fin du XVIII^e siècle le trouva occupé d'un projet gigantesque : la restauration de la basilique. Des énormes tra-

72. BUISARD, *loc. cit.*, p. 349.

73. La première cérémonie publique célébrée à la cathédrale eut lieu le 11 février 1728, pour la bénédiction des cendres.

74. Arrest cité *supra*, note 58. Les chanoines de Saint-Martin avaient fait appel à la juridiction primatiale de Lyon, qui leur avait donné raison contre Saint-Gatien, par une sentence du 30 octobre 1723; contre cette sentence, appel comme d'abus par Saint-Gatien adressé au Parlement : l'arrêt de 1735 termine la procédure.

vaux prévus, bien peu étaient exécutés à la veille de la Révolution. Les difficultés de trésorerie — le roi avait promis une aide très importante — et le malheur des temps conduisirent le chapitre à surseoir aux gros travaux, dans une délibération du jeudi 3 décembre 1789. Le 8 mars 1790, le chapitre décidait de remettre à une date indéterminée la continuation des réparations. L'histoire de ce projet de restauration ayant déjà été décrite, j'ai pensé qu'il était inutile de la reprendre⁷⁵.

La Révolution

Nous ne savons pas comment les chanoines et le reste de la collégiale accueillirent les débuts de la Révolution de 1789. Il faudrait savoir ce que pensaient tous les fidèles de saint Martin. Lisaient-ils l'Encyclopédie ? de quoi se composait leur bibliothèque ? fréquentaient-ils les hommes du « parti national » tourangeau ? Ce problème mériterait une étude qui n'est pas de mon propos. Les registres capitulaires ne laissent rien entrevoir d'une émotion quelconque. Ce n'est pas leur affaire. Le chapitre n'est préoccupé que des réparations à faire à l'église et des moyens de les financer. Le chapitre se trouvera pourtant directement mêlé à la crise.

Dès 1789 les registres capitulaires et les papiers déposés aux archives témoignent de difficultés graves dans la gestion du temporel, les loyers ne rentrent pas, ni les dimes, ni les cens, les paysans coupent du bois du chapitre. Pourtant, tout se passe comme si la tourmente ne devait être qu'un gros orage. Le chapitre signe de nouveaux baux, en augmentation sur les anciens.

A l'intérieur de la Martinopole il y a quelque effervescence : des négligences à assister à l'office que le chapitre sanctionne d'amendes, après monitions répétées, une atmosphère d'indiscipline dans le personnel, des éclats peut-être, s'il est vrai qu'un jour l'organiste joue le *Ça ira* sur son orgue, malgré les coups de sonnette qui veulent couvrir son instrument.

Les chanoines, docilement, et sans qu'il y ait eu, semble-t-il une atmosphère de violence à leur égard, ni même de mal-

⁷⁵. Anonyme (E.-R. VAUCELLE), *La collégiale Saint-Martin, à la fin du XVIII^e siècle* (Mémoires de la Société archéologique de Touraine, vol. XL, 1899). Ce travail traite avant tout des réparations et du projet de restauration de la basilique et donne le texte des délibérations les plus importantes. Les Archives de la Société archéologique possèdent un dessin en couleurs figurant le projet d'autel dit du Repos de saint Martin, avec le dôme s'élevant derrière le maître-autel, entre le maître-autel et l'abside.

veillance⁷⁶, se prêtent aux formalités exigées par les lois. Ils font déclaration de leurs biens, de leurs revenus — papiers hétéroclites que conservent les archives. Humblement, tel ou tel se recommande au bon vouloir de la municipalité ou du Directoire départemental.

Pendant ce temps, la vie continue à la collégiale, sauf une interruption des réunions capitulaires du 23 janvier 1790 au 11 février : le Registre donne comme motif les réunions des citoyens de tout ordre pour l'élection du maire et des officiers municipaux⁷⁷. Cette note de cinq lignes du Registre s'insère entre les délibérations dont l'objet est de faire réparer l'église de Villebaron, de donner à bail une maison, rue de Jérusalem, dont la locataire vient de mourir, de presser un procès pendant avec le curé de La Chapelle-Blanche, de hâter la rentrée des fermages... Le 13 février, le chapitre approuve la déclaration des biens et revenus de la collégiale, telle qu'elle a été demandée et telle qu'elle a été établie, pour être déposée aux greffes des bailliages.

Le 13 avril 1790, le domaine martinien est déclaré bien national. La dernière réunion capitulaire se tient le 21 août 1790. Deux points à l'ordre du jour : la demande faite par le Directoire départemental d'avoir à lui communiquer le dossier des réparations entreprises; un accord amiable avec un des fermiers du chapitre. Le 6 novembre 1790, le chapitre reçoit ordre de se disperser, en exécution des lois votées par la Constituante et de la nationalisation des biens du clergé. L'office canonial va cesser à jamais.

Saint-Martin restera affecté quelque temps encore au culte, mais servira d'église paroissiale à partir du 7 novembre 1790. Pour nous, c'est une page nouvelle de l'histoire martinienne.

Que vont devenir les chanoines pendant la tourmente révolutionnaire ? C'est un problème qui ne peut être traité dans

76. Les officiers municipaux se joignent aux chanoines pour demander à l'Assemblée Constituante de faire exception pour Saint-Martin dans son projet de suppression des chapitres : cf. chanoines BATAILLE et VAUCELLE, *Saint-Martin de Tours* (Les grands pèlerinages de France, Paris, in-8°, 1925), p. 88.

77. *A dicta die ad diem undecimam Februarii, nulli sunt habiti conventus capitularii solitis diebus et horis, propter conventus civium urbis cujuslibet ordinis ad electionem majoris et officiorum municipalium.* Il y eut sans doute quelque trouble, mais nulle hostilité. Après les élections, le nouveau maire de Tours, Mignon, accompagné des officiers municipaux vint à la basilique, selon la coutume, prier devant le tombeau de saint Martin, après quoi il assista à la messe canoniale (BATAILLE et VAUCELLE, *op. cit.*, p. 89).

le cadre d'une histoire du chapitre⁷⁸. Les chanoines n'avaient pas à prêter serment à la Constitution civile, leur chapitre étant supprimé. Sur une liste de 65 noms, dont la plupart sont tirés des recherches de M. Audard, je ne relève que huit assermentés, des volontaires ceux-là. Une dizaine feront le serment de Liberté-Égalité, serment qui n'avait jamais été interdit. Plusieurs de nos chanoines moururent en prison ou en exil. En prison, Chapt de Rastignac, neveu de l'archevêque, prévôt de Suèvres, massacré à Saint-Germain-des-Prés (l'Abbaye) en septembre 1792 et béatifié en 1927; Louis Longuet, massacré aux Carmes, en septembre 1792 et béatifié en 1927; Violet, mort dans les prisons de Bordeaux. En exil, Delaveau et Hervé. Un seul, à notre connaissance abandonnera son sacerdoce et se mariera. La plupart semblent n'avoir pas quitté Tours ou la Touraine. Presque tous les survivants s'y trouvent en 1801.

En 1803, au moment où le cardinal de Boisgelin vérifie les reliques de saint Martin, ils sont encore une douzaine qui survivent à Tours. La majorité d'entre eux fera partie du chapitre métropolitain reconstitué : en leur personne se fondent alors les deux antagonistes de naguère, Saint-Gatien et Saint-Martin.

CONCLUSION

Il me paraît bien difficile de conclure. Faudrait-il dire, comme M. Audart, que la Martinopole a été une « Cité de Dieu » ? Ce serait sans doute abusif. Faudrait-il dire, comme l'a écrit M. Vaucelle, que ce fut une communauté de rentiers ? Il serait injuste de réduire le chapitre à cela. Sommeillant, certes, sauf de rares exceptions, tranquillement installé dans une sécurité un peu paresseuse⁷⁹, trop uniquement ému des atteintes qu'on risque de faire à ses droits et privilèges, le chapitre n'a pas été — collectivement du moins — un des hauts lieux français de la mystique, ni de la théologie, ni de

78. Le problème n'a d'ailleurs pas été traité, à ma connaissance. Le chanoine Audard, si merveilleusement au fait de l'histoire de la Révolution en Touraine a accumulé les notes, sans plus. Pourtant, il a donné en 1946, une série de conférences sur ce sujet, qui ont été publiées dans les *Annales martinienues* de 1949. Il y exalte la fidélité massive des chanoines et l'héroïsme du procureur général du chapitre, Nicolas Simon. — Il n'y a rien concernant Saint-Martin dans E. AUDARD, *Actes des martyrs et des confesseurs de la foi pendant la Révolution*, t. II, *La persécution en Touraine* (Tours, 1921).

79. L'archevêque de Tours, dans le procès-verbal de sa visite de 1709, fait état d'une certaine négligence du chapitre à l'égard du sanctuaire.

l'élan vers la sainteté. Il représente assurément, de certains points de vue une sorte de survivance archaïque. Mais il a assuré deux choses dont notre temps a peut-être un peu perdu le sens : le témoignage d'une grande fidélité à une vieille tradition d'Eglise, le culte de saint Martin⁸⁰, et cette prière collective dont nos anciens ont eu l'amour. Il mérite notre sympathie et notre respect, et un peu de nostalgie, comme on en a pour les belles choses qui finissent par s'étioler et mourir.

E. JARRY.

Paris

80. Il y a bien autre chose que de la rhétorique dans ces lignes de Gervaise (*La vie de saint Martin*, p. 353) : « La malice des Hérétiques a bien pu réduire en cendres les sacrés ossements de saint Martin, mais (...) elle n'a jamais pu donner la moindre atteinte à la vénération qu'on a toujours eue pour lui, ni diminuer la confiance qu'on a conservée jusqu'à présent de ses intercessions. Car selon la mesure de leur foi, les malades sont encore guéris à son Tombeau, les Affligés y reçoivent la consolation dont ils ont besoin, les Justes la grâce de la persévérance, les Pécheurs celle de leur conversion. Les lampes qui y brûlent jour et nuit, sont des témoignages que des personnes aussi distinguées par leur naissance que par le rang qu'elles ont eu dans l'Eglise, ont voulu y laisser de leur reconnaissance; et je crois que l'on peut regarder les Miracles que ce grand Saint a bien voulu faire encore dans ce Siècle en leur faveur, comme de nouvelles assurances de la protection qu'il continuera jusqu'à la fin du Monde de donner à tous ceux qui auront recours à lui. »

Il y aurait peut-être eu lieu de dire un mot des reliques de saint Martin et de leur sort aux XVII^e et XVIII^e siècle. Je n'ai pas cru utile de répéter ce qu'ont dit Bataille et Vaucelle. Pour mémoire, je rappelle qu'une première reconnaissance des reliques échappées au brûlement du corps saint par les protestants fut faite en 1636, après quoi le chapitre les fit placer, hors du tombeau, dans des reliquaires; nouvelles reconnaissances en 1727, 1738, 1764, 1765, 1789. L'anomalie du tombeau vide des reliques du saint est signalée par l'archevêque dans le procès-verbal de sa visite en 1709.

APPENDICE

Texte de la Lettre de « Messieurs du Séminaire des Missions étrangères de Paris à Messieurs du chapitre de Saint Martin de Tours » (voir *supra*, p. 123) :

« Messieurs, Si la grâce que nous avons dessein de vous demander avoit quelque ombre de nouveauté, nous avons trop de respect pour votre illustre Corps, et pour vos anciens usages, dont vous êtes de si religieux observateurs, pour oser vous en faire la proposition. Mais depuis douze cents ans, on est si accoutumé à implorer la puissante protection de saint Martin, votre Patron, à son Tombeau; et votre Église a toujours été si célèbre, et si vénérable à toutes sortes de personnes par toute la Terre, que depuis les Papes et les Evêques, les Empereurs et les Rois, qui ont voulu avoir une étroite union avec vous, Messieurs, jusqu'aux moindres des Fidèles de tous les États et de toutes les Sociétés, on en trouve que vous avez comme adoptez dans votre auguste Compagnie, ou que vous avez du moins honorez et secourus par une communication spéciale du mérite de vos ferventes prières.

On sait que le Roi Très Chrétien est votre Abbé, et le premier de vos chanoines Laïcs, et que les ducs de Bourgogne et d'Anjou, aussi bien que les Archevêques de Bourges et de Sens, et que beaucoup d'autres Evêques, et puissants Seigneurs, ont rang de chanoine parmi vous.

On sait que vous avez en France confraternité avec les Églises de Tours et d'Auxerre; en Allemagne avec celles de Mayence, d'Utrecht, et de Saint Martin de Liège; en Espagne avec celles de Compostelle et d'Orenze; et en Asie avec celle de Jerusalem : on sait enfin que plusieurs Abbaies et Ordres fameux ont été associés en divers tems aux saints Sacrifices, Prières et bonnes œuvres qui se font tous les jours dans votre Église; et nous avons appris que dans ce Siècle, en l'année mil six cent cinquante-trois, le Séminaire de saint Sulpice de Paris a demandé et obtenu cette faveur, dont il conserve une extrême reconnaissance.

C'est à l'exemple de ce Séminaire, que nous osons vous supplier très humblement, Messieurs, de nous accorder à perpétuité une pareille Association pour notre Séminaire des Missions étrangères, établi aussi à Paris, par Lettres Patentes du Roi, vérifiées en Parlement, et confirmées par le Saint-Siège, et pour tous ceux qui y demeurent, ou qui y demeureront à l'avenir. Nous vous la demandons pour Messieurs les Illustrissimes et Reverendissimes Evêques, soit Titulaires soit Vicaires Apostoliques des divers Païs, où nous avons des Ouvriers Évangéliques de notre Corps; pour Messire François de Laval, ancien Evêque de Quebec en Canada; pour Messire Jean Baptiste de la Croix de saint Vallier son Successeur, par sa démission volontaire; Pour Messire Louis Lameau, Evêque de Metelopolis, Vicaire Apostolique de Siam, et Armistrateur général de toutes les Missions des Indes Orientales, depuis la mort de feu Messire François Pallu Evêque d'Heliopolis, Vicaire Apostolique de la Province de Fokien dans la Chine, et Administrateur général des Missions de ce vaste Empire; pour Messire Artus de Lionne Evêque de Rosalie, et Coadjuteur de Mondit Seigneur de Metelopolis (...), pour Messire Jacques de Bourges, Evêque d'Auren et Messire François Deydier Evêque d'Ascalon, tous deux Vicaires Apostoliques du Tonquin et de Laos; pour Messire Louis Marie Pidou, nommé à l'Evêché de Babilone, et au Vicariat Apostolique de Perse; pour Messieurs Charles Maigrot et Jean Pin, Docteurs de la Maison et Société de Sorbonne, Vicaires Apostoliques de deux Provinces de la Chine; pour les Successeurs de tous ces Prélats dans leurs Evêchez ou Vicariats Apostoliques, pour le Chapitre, le grand et petit Séminaire de Quebec; pour le grand et petit Séminaire de Siam; pour les Prêtres naturels qu'on a ordonnez, ou qu'on ordonnera à l'avenir dans tous ces lieux de nos Missions; et généralement pour tous les Evêques, Vicaires Apostoliques, Prélats, Séminaires, Communautéz, Collèges, Prêtres, Catechistes, Missionnaires,

Rois, Princes, Seigneurs, et toutes personnes Ecclésiastiques et Laïques, qui contribuent ou contribueront à l'avenir, qui travaillent ou travailleront avec dépendance de notre Séminaire, ou conjointement avec lui; soit en France, soit en quelque'autres Pays que ce puisse être, à l'instruction du Prochain, à la conversion des Gentils, des Infidèles, des Hérétiques, Schismatiques, Athées et Pécheurs; à la publication de l'Evangile; à la propagation de la Foi Catholique, Apostolique et Romaine et à l'avancement du Royaume de Jesus-Christ Notre Sauveur.

L'ouvrage qui nous a été confié par la divine Providence est si étendu, si important et si pénible, que pour y réussir, nous avons un extrême besoin de participer aux secours et aux bénédictions, que Dieu verse depuis si long-temps sur votre Compagnie, et sur tous ceux qui étant unis avec elle, s'approchent avec humilité et confiance du Tombeau de votre bienheureux Patron. Ces bénédictions ont déjà commencé de se répandre sur les travaux de nos Ouvriers par le canal de Messire François Pallu, cy-devant Chanoine de votre Eglise, depuis Evêque d'Helio-polis, Vicaire Apostolique de Fokien, province de la Chine, et Administrateur général de ce grand Royaume, qui après vingt-quatre années de courses Apostoliques, chargé de mérites, mourut à Mogang dans la Province de Fokien, sur la fin de l'année mil six ces quatre-vingt-quatre, Messire Etienne Pallu, son neveu et son successeur, tant à son canonicat et Prébende de saint Martin, qu'à son zèle pour nos Missions, Directeur de notre Séminaire de Paris, a porté aussi en personne ces mêmes bénédictions jusqu'à Siam avec un courage héroïque, et il y fut enlevé par une mort prématurée le vingt et unième de Decembre de l'année mil six cens quatre-vingt-six, regretté universellement de tout le monde. Ces deux grandes pertes, suivies de plusieurs autres de nos meilleurs Sujets de Paris et des autres lieux, nous pressent d'aller promptement au Tombeau de saint Martin comme à une source de grâces et de vous demander, Messieurs, comme nous le faisons par ces présentes, une association perpétuelle à toutes les Prières, saints Sacrifices et bonnes œuvres qui se font tous les jours dans votre Eglise. Vous avez témoigné à Monsieur de Galliczon, Docteur de la Maison et Société de Sorbonne, Chanoine et Chantre de votre même Eglise, que notre très humble prière ne vous seroit pas désagréable; ainsi nous espérons que vous voudrez bien nous accorder des Lettres en forme, d'une si sainte Association, dont nous puissions envoyer des copies authentiques en Canada, en Perse, et jusqu'aux extrémités de l'Orient, afin d'étendre par tout l'Univers le Culte de saint Martin, dans tous les endroits où il n'est pas encore connu, et de vous marquer du moins par là, avec quelle reconnaissance et quelle vénération nous sommes... »

Signé J.C. BRISACIER, TIBERGE, SEVIN.

LE TOMBEAU DE SAINT MARTIN

RETROUVÉ EN 1860

La découverte du tombeau de saint Martin, voici un siècle à Tours, à l'endroit où l'indiquaient les anciens plans de l'église du Moyen âge, a été l'objet même des fêtes du Centenaire.

Au point de vue archéologique, qui est le nôtre, ce sujet a donné lieu jadis à beaucoup d'études et de discussions savantes. Un siècle de travaux archéologiques amène à considérer sous un jour nouveau les résultats des fouilles de 1860 et de 1886. Aussi, dans cette perspective nouvelle, reprendrons-nous les textes anciens, si nombreux pour ce grand sanctuaire et qui ont fait l'objet d'importantes études d'érudits tourangeaux : nous les reprendrons dans leur ordre chronologique, c'est-à-dire non dans l'ordre des événements qu'ils rapportent, mais dans celui où ils ont été écrits et où ils apportent des témoignages pour leur temps.

Le premier témoignage est celui de Sulpice Sévère, le disciple de saint Martin, qui écrivit peu après sa mort :

Martin connut sa mort longtemps à l'avance et annonça aux frères que son trépas approchait. (Après s'être rendu dans la paroisse de Candes) il songeait à retourner au monastère lorsque, tout à coup, les forces l'abandonnèrent, des témoins oculaires nous ont attesté que son corps resplendit aussitôt d'un éclat céleste. Son visage était plus brillant que le jour et sur son corps, on ne voyait pas la moindre tache. Tous ses membres sans exception avaient en quelque sorte la beauté d'un enfant de sept ans...; plus pur que le lait, il brillait de tout l'éclat de la résurrection future et semblait avoir revêtu une chair nouvelle. Une multitude incroyable de peuple assista à ses funérailles et lui rendit les derniers devoirs. Toute la ville de Tours se porta au devant du corps, tout le peuple de la campagne y accourut ainsi que beaucoup d'habitants des villes voisines. Quel deuil universel ! Que de larmes versèrent les moines éplorés qui, au nombre de deux mille tant ils s'étaient multipliés, servaient le Seigneur et faisaient sa gloire spéciale ! Le pasteur sans vie conduisait ainsi devant lui son troupeau, une pâle foule, une sainte multitude de cénobites en longs manteaux, vétérans blanchis dans les travaux ou jeunes conscrits que des serments liaient au Christ et les vierges dont une pudique retenue comprimait les larmes ... Le corps du bienheu-

reux fut accompagné par cette foule au milieu des chants et des hymnes jusqu'au lieu de la sépulture¹.

Saint Martin était mort à quatre-vingt-un ans le 8 novembre 397, il fut enterré le 11 novembre. Était-ce dans ce cimetière des chrétiens où, d'après Grégoire de Tours², avait d'abord été enterré saint Gatien, à la fin du III^e siècle ? Saint Martin lui-même l'avait ensuite transféré à l'intérieur de la basilique établie par son successeur saint Lidoire dans une villa sénatoriale située sur la route romaine, à l'ouest de la Cité, au delà du futur Saint-Martin, qui devint plus tard Notre-Dame la Pauvre, enfin Notre-Dame la Riche³. Cette translation opérée par saint Martin sera un exemple souvent suivi, en particulier par certains de ses successeurs quand, pour l'honorer, ceux-ci agrandirent sa basilique et deux fois changèrent de place son tombeau. Les inscriptions de la basilique mérovingienne, conservées à la fin d'une *Vie de saint Martin* de Sulpice Sévère, calligraphiée à Tours au IX^e siècle, notaient par deux fois la déposition de saint Martin⁴.

D'après Grégoire de Tours, « Brice bâtit sur le corps de saint Martin » (donc au-dessus de l'endroit même où il avait été enterré) « une petite basilique où il fut enterré lui-même ». On y enterra également son successeur Eustache⁵.

1. Sulpice Sévère, *Epist. III* (éd. Carolus HALM, Vienne, 1866). La traduction est celle de RIRON (éd. Panckouke, Paris, 1849), p. 363-365. Sulpice Sévère et Paulin de Périgueux ne parlent pas de l'enlèvement du corps par les Tourangeaux, relaté au VI^e siècle par Grégoire de Tours et Fortunat; cf. Tony SAUVEL, Communication sur l'enlèvement du corps de saint Martin par les habitants de Tours, dans *Bull. de la Soc. nat. des Antiquaires de France*, 1956, p. 30-32.

2. *Historia Francorum*, X, 31, 1 : *sepultus est in ipsius vici cimiterio qui erat christianorum*. C'est vraisemblablement le cimetière où fut enterré saint Martin. Autour de la villa devenue, par une générosité accidentelle, la basilique funéraire de saint Lidoire et de saint Gatien, avait dû s'établir, dans la seconde moitié du IV^e siècle, un nouveau cimetière chrétien plus éloigné de la ville, sur cette même route romaine à l'ouest de la Cité, chemin chrétien de Tours, « rue des tombes et bientôt des églises », comme l'a bien noté l'abbé L. BOSSEBEUF, « Le premier sarcophage de saint Martin » dans la *Semaine religieuse de la ville et du diocèse de Tours*, 4 septembre 1886, p. 361. Alcuin dit que saint Martin fut enterré dans le cimetière public, *in polyandro publico* (*Scriptum de vita S. Martini*, dans MIGNE, *Patr. lat.*, t. CX, col. 662). Vers 1180, les chanoines l'intitulaient cimetière des pauvres, le localisant près de Notre-Dame la Pauvre et disant que c'est par l'humilité que saint Martin s'y fit enterrer *publicum polyandrum in usu pauperum ante concessum pauper elegit, ut, sicut in paupertate se continuerat in vita, paupesceret in sepultura*. (*De cultu S. Martini apud Turonenses extr. sec. XII, Epistolae quatuor*, dans *Analecta Bollandiana*, t. III, 1884, p. 224). Ce trait, édifiant pour des chanoines du Moyen Âge, fort riches, se conçoit mal à la fin du IV^e siècle dans une ville où devaient subsister des païens et où saint Martin comptait des ennemis.

3. GRÉGOIRE DE TOURS, *Historia Francorum*, X, 31, 2.

4. *DEPOSITIO SCI MARTINI III IDVS NOVEMBRIS PAUSAVIT IN PACE DNI NOCTE MEDIA* : Edmond LEBLANT, *Inscriptions chrétiennes de la Gaule* (Paris, 1856), t. I, p. 242, n° 181; aussi p. 245, voir n. 6.

5. GRÉGOIRE DE TOURS, *Historia Francorum*, X, 31, 4 et 5.

Au milieu du v^e siècle,

vu les fréquents miracles qui s'opéraient sur le tombeau de saint Martin, (l'évêque Perpétuus) se disposa à jeter les fondements d'un temple plus vaste que celui qui existait déjà pour couvrir les membres bienheureux du saint, projet qu'il exécuta magnifiquement en y appliquant son zèle et son habileté. Nous aurions pu dire bien des choses sur cette construction, mais comme elle est debout, nous avons pensé qu'il valait mieux garder le silence. Le moment si désiré étant venu de dédier le temple de l'évêque Martin et d'y transporter le corps saint du lieu où il avait été enseveli, le bienheureux Perpétuus convoqua à cette fête les pontifes des environs ainsi qu'une multitude considérable d'abbés et de clercs de divers ordres ... Après une nuit passée dans les veilles, au matin, on s'arma de pioches et l'on se mit à creuser la terre qui recouvrait le saint tombeau.

On ne peut y arriver jusqu'au 4 juillet, date de l'élévation du saint à l'épiscopat, et à l'apparition d'un vieillard s'annonçant comme un abbé :

alors au premier effort du vieillard, le sarcophage se déplaça avec la plus grande facilité et fut, avec l'aide du Seigneur, porté au lieu où il est actuellement honoré.

Ces récits de translations, qui auraient été effectuées seulement avec l'accord du saint, sont fréquents chez Grégoire de Tours⁷ et dans bien d'autres récits hagiographiques. Le trésorier Hervé, lors de la consécration de son église en 1014, se souviendra des difficultés rencontrées par Perpétuus pour opérer cette translation.

Parmi les inscriptions de la basilique mérovingienne, il faut sans doute attribuer aussi au temps de Perpétuus, et non à

6. IDEM, *De virtutibus Martini*, I, 6. A la fin des inscriptions de la basilique mérovingienne, un passage qui serait, d'après E. LE BLANT, *op. cit.*, t. I, p. 246, emprunté à Grégoire de Tours, *Historia Francorum*, II, 14, plutôt qu'une inscription proprement dite, commémorait cette fête du 4 juillet : *IV nonas iulias ordinationem episcopatus, translationem corporis dedicationem basilicæ esse*, en même temps que la fête du 11 novembre, voir *supra*, n. 4.

7. A Clermont, saint Antolien est mécontent de sa translation, la basilique s'écroule peu après (GRÉGOIRE DE TOURS, *De gloria martyrum*, 64). Grégoire de Langres prie beaucoup lors de la translation de saint Bénigne de Dijon (*ibid.*, 50). Saint Ursin à Bourges réclame sa translation dans un endroit plus favorable (GRÉGOIRE DE TOURS, *De gloria confessorum*, 79). Saint Lupicin est transféré de Lubié à Trézelle (GRÉGOIRE DE TOURS, *Vitæ patrum*, XIII, 3). A Saujon, l'évêque Palladius transporte le tombeau de l'abbé Martin (GRÉGOIRE DE TOURS, *De gloria confessorum* 56), et à Saintes celui de saint Eutrope (GRÉGOIRE DE TOURS, *De gloria martyrum*, 55). L'évêque saint Mamert transporte à Vienne le corps de saint Ferréol de l'autre côté du Rhône (GRÉGOIRE DE TOURS, *Miracula Juliani*, II). On transporte le corps de saint Gervais à Maastricht (GRÉGOIRE DE TOURS, *De gloria confessorum*, 71).

celui de la mort de saint Martin, les trois inscriptions qui se trouvaient au-dessus et de chaque côté du tombeau : c'est l'époque à laquelle le tombeau, après avoir été enterré pendant trois quarts de siècle, devint apparent⁸.

Une de ces prétendues inscriptions n'en était sans doute pas une, car elle ne fait que reproduire le passage de Grégoire de Tours : « la basilique est située à 550 pas de la ville, elle a 160 pieds de long » — 53 mètres, soit environ la moitié de la basilique médiévale, — « 60 de large », — soit 20 mètres; — « sa hauteur jusqu'au faite est de 45 pieds. Il y a 32 fenêtres dans la partie qui entoure l'autel, 20 dans la nef et 41 colonnes. Dans tout l'édifice 52 fenêtres et 120 colonnes, 8 portes dont trois autour de l'autel et 5 dans la nef ».

Grégoire de Tours parle maintes fois du tombeau de saint Martin, en particulier dans les quatre livres qu'il a consacrés aux miracles de saint Martin. Nous rappellerons quelques uns de ces textes : Le tombeau était d'un accès facile. Tous pouvaient venir le toucher, le baiser et même le gratter pour recueillir cette poussière du marbre que, dissoute dans l'eau, Grégoire recommande comme le meilleur des remèdes. On jure sur le « saint tombeau ». On y dépose des enfants malades : dès que le vêtement d'un enfant malade touche le couvercle du tombeau, un mieux survient¹⁰. Faut-il considérer ce couvercle comme étant le marbre envoyé par l'évêque d'Autun, Euphronius, à Perpétuus et posé au-dessus du sépulcre du bienheureux Martin¹¹ ? Le tombeau se trouvait dans une abside¹². Les malades y venaient soit de l'intérieur de la ba-

8. *Item circa tumulum ab uno latere*

HIC CONDITVS EST SANCTAE MEMORIAE MARTINVS EPISCOPVS
CVIVS ANIMA IN MANV DEI EST SED HIC TOTVS EST
PRAESENS MANIFESTVS OMNI GRATIA VIRTVTVM

Item in alio latere

CERTAMEN BONVM CERTAVIT CVRSVM CONSVMAVIT
FIDEM SERVAVIT DE CETERO REPOSITA EST ILLI CORONA
IUSTITIAE QVAM REDDET ILLI DNVS IN ILLA DIE IVSTVS IVDEX

Item desuper

CONFESSOR MERITIS MARTYR CRVCE APOSTOLVS ACTV
MARTINVS COELO PRAEMINET HIC TVMVLO
SIT MEMOR ET MISERAE PVRGANS PECCAMINA VITAE
OCCVLTTET MERITIS CRIMINA NOSTRA SVIS

(E. LE BLANT, *op. cit.*, t. I, p. 240, n° 178, 179, 180).

9. E. LE BLANT, *op. cit.*, t. I, p. 245; GRÉGOIRE DE TOURS, *Historia Francorum*, II, 14 (*supra*, n. 6).

10. GRÉGOIRE DE TOURS, *De virtutibus Martini*, II, 43 : *cooperturium tumuli*.

11. *Hic (Euphronius) enim marmorem, qui super sanctum sepulcrum beati Martini, habetur, cum grandi devotione transmisit* (IDEM, *Historia Francorum*, II, 15).

12. IDEM, *De virtutibus Martini*, II, 47 : *ante sanctam absidam tumuli*.

siliques, partant d'un lieu situé entre le grand autel, qui était sans doute sous la tour orientale¹³, et le tombeau placé au fond de l'abside, soit de l'extérieur, depuis l'*atrium*¹⁴ encadrant l'abside au dehors des portes¹⁵ en accédant de ce côté aux pieds du tombeau.

A la fin du XIX^e siècle, on a voulu appliquer ces descriptions aux substructions de monuments bien différents et postérieurs, qui ont été retrouvées au cours des fouilles. On connaît maintenant des monuments paléo-chrétiens, et aussi plus tardifs, comportant en particulier à la fois un *atrium* occidental et un *atrium* oriental entourant l'abside¹⁶.

13. *Ibid.*, I, 38 : *tota die inter altare et sanctum tumulum decubantes, Paulus inergumenus ... machinam, quae sanctae camerae erat propinqua conscendens ... praecipitans se deorsum, ita beati virtute leviter in pavementum depositus est*. Dans la belle inscription qui se trouvait à l'entrée de la tour occidentale, Emile MALE, *La fin du paganisme en Gaule* (Paris, 1950), p. 142-144, distingue la tour porche — *haec tuta turris* — et au-dessus de l'autel la tour plus haute qui conduit Martin au ciel : *celsior illa tamen quae caeli vexit ad arcem* (E. LE BLANT, *op. cit.*, t. I, p. 232, n° 170). Le sermon de saint Odon confirmerait l'existence de ce dôme qui resplendissait au soleil comme une montagne d'or (voir *infra* n. 35), mais nous ne souscrivons pas aux autres éléments de la reconstitution de Mâle pour la basilique de Perpétuus : cinq portes dans la nef ne justifient pas cinq nefs, les inscriptions semblent au contraire mentionner des portes latérales, ainsi celle *a parte Ligeris super ostium* (E. LE BLANT, *ibid.*, p. 235-236, n° 174, 5); on a par ailleurs démontré que, contrairement à ce qu'avait pensé E. MALE, *L'art religieux au XII^e siècle* (Paris, 1922), p. 299, les doubles bas-côtés de l'église médiévale avaient été rajoutés au XI^e siècle (voir *infra* n. 44). Les petites colonnes retrouvées dans les fouilles ne commandent pas davantage des tribunes, mais pouvaient parfaitement, comme à Saint-Pierre de Vienne, encadrer les fenêtres. La reconstitution de Jules QUICHERAT, « Restitution de la basilique de saint Martin de Tours » dans la *Revue archéologique*, nouv. série, t. XIX et XX, 1869, p. ix et xiii, a été souvent critiquée. Nous ne nous rallions pas davantage à la reconstitution de Rudolf EGGER, « Vom Ursprung der romanischen Chorturmkirche », dans *Wiener Jahreshefte*, Herausgegeben von der Zweistelle Wien des Archaeologischen Institutes des deutschen Reiches, t. XXXII, 1940, p. 99 et suiv., fig. 46, p. 107, interprétant seulement les inscriptions de la basilique, — ni à la reconstitution de H. G. FRANZ, « Die erste Kirche St Martin in Tours », dans *Forschungen und Fortschritte*, t. XXXII, 1, janv. 1958, p. 17-23.

14. GRÉGOIRE DE TOURS, *De virtutibus Martini*, III, 57 : *in atrio quod absidam corporis ambit*; *ibid.*, II, 42 : *in atrium qui ante beati sepulchrum habetur*. Cet atrium pouvait aussi bien être de plan carré qu'« un vaste espace demi-circulaire entourant l'abside » comme le pense E. MALE, *La fin du paganisme...*, p. 150-151.

15. GRÉGOIRE DE TOURS, *ibid.*, IV, 14 : *ante pedes sancti, id est foris sepulchrum, filium devotus exposuit*; *ibid.*, II, 7 : *a foris ad sancti pedes*; *ibid.*, II, 24 : *proiectusque a foris ante sepulchrum miserabiliter decubabat*; *ibid.*, II, 50 : *pallulam adtigat qui a foris, ad pedes sancti de pariete dependit*.

16. Nous rappellerons dans la série paléo-chrétienne : le Saint-Sépulcre de Jérusalem, la cathédrale de Gérasa, Sainte-Marie d'Éphèse,

D'après ces très nombreuses notations de Grégoire de Tours, Perpétuus n'avait pas ouvert le sarcophage et n'avait pas touché au corps du saint. Il parle du marbre avec lequel les saints membres sont couverts¹⁷ et on ne connaît en fait de reliques de saint Martin que la poussière du tombeau, l'huile des fioles posées sur le tombeau, les *brandea*, étoffes qui, posées sur le tombeau, s'emplissent du poids de la grâce.

Le pseudo-Heberne, au ^x^e siècle, attribue à Perpétuus la fabrication d'une châsse d'électrum. Mais la châsse n'apparaît que plus tard. Saint Éloi, au ^{vii}^e siècle, d'une part, aurait ouvert le *sepulcrum* (ce mot semble avoir le sens de châsse) d'un merveilleux travail d'or et de gemmes, et d'autre part, décoré une autre *tumba*, mot qui désignerait le sarcophage où le corps du bienheureux Martin avait reposé jusque là, ainsi que la *tumba* de saint Brice¹⁸.

A la fin du ^{viii}^e siècle, Alcuin, abbé de Saint-Martin, arrête un grand incendie provoqué par une bougie oubliée, en se jetant au pied du tombeau¹⁹, et il fit sans doute exécuter quelques réparations ou travaux²⁰.

En 853, quand les Normands arrivent à Tours et pillent l'abbaye, les religieux emportent la châsse du saint à Cormery. Les Normands torturent les religieux de Marmoutier et l'abbé Heberne. En 856, devant une nouvelle invasion normande, les religieux fuient jusque dans une *villa* donnée par Charles le Chauve et située à Léré, mais ils reviennent rapidement avec le corps de saint Martin et réparent leur monastère avec les subsides accordées par Charles le Chauve. En 862, une nouvelle invasion les fait fuir à nouveau à Léré où ils restent jusqu'en 865. Les Normands remontant alors la Loire jusqu'à Saint-Benoît, ils s'enfuient jusqu'en Auvergne

Saint-Démétrius de Salonique, Saint-Ménas d'Alexandrie, Carthage...; dans la série ottonienne, inspirée de l'architecture paléo-chrétienne : Fulda III, les cathédrales de Cologne et de Mayence, Saint-Trond.

17. GRÉGOIRE DE TOURS, *De Virtutibus Martini*, 1, 2 : *erasum a marmore quo sancta membra teguntur*.

18. SAINT OUEN, *Vita Eligii*, I, 32 : *Hic idem vir beatus... multa sanctorum auro argentoque et gemmis fabricavit sepulchra... Sed praecipue beati Martini Toronus civitate, Dagoberto rege inpensas praebente, miro opificio ex auro et gemmis contexuit sepulchrum necnon et tumbam S. Briccionis et aliam, ubi corpus beati Martini dudum iacuerat, urbane composuit* (M. G. H., *Secr. rer. merov.* IV, p. 688).

19. *Beati Flacci Alcuini vita*, dans MIGNÉ, *Patr. lat.*, t. C, col. 102.

20. ALCUIN, *Epist.*, 245 (801-802) : *intra cancellos altaris* (M. G. H., *Epist. Merovingici et Karolini aevi*, t. II, p. 394). Il y a en fait depuis le ^{vi}^e siècle des mentions de chancels à Saint-Martin; nous rattacherions cependant volontiers à un chancel de cette époque un des fragments de marbre retrouvé dans l'arche du tombeau en 1860 (voir *infra* n. 93).

dans leur *villa* de Marsat. Ils reviennent alors à Tours, puis repartent. Robert le Fort qui avait remporté une victoire sur les Normands, est tué. En 870-872, les religieux ont rapporté le corps de saint Martin à Tours. On répare les murailles gallo-romaines de la Cité, alors que les Normands se fortifient à Angers. Les moines doivent à nouveau partir et vont dans leur *villa* de Chablis, qui leur avait été donnée dès 867 par Charles le Chauve avec autorisation d'y construire un monastère, et, au passage ils s'arrêtent peut-être à Saint-Germain d'Auxerre. En 877, le comte Hugues est abbé de Saint-Martin de Tours et de Chablis où se trouve le corps de saint Martin. Les moines commencent l'année suivante à réparer le monastère de Tours où vient Louis le Bègue : on y voyait le *sepulchrum* de saint Martin, mais privé de ses reliques. On ramène les reliques de saint Martin à Tours le 13 décembre 885, retour qui sera plus tard célébré sous le nom de *Reversio*. Devant une nouvelle invasion normande, avant le 16 juin 887, le corps de saint Martin est transporté à l'abri des murailles de la Cité, à Saint-Martin de la Bazoche. Ce monastère de repli avait été établi dans d'anciennes constructions romaines, *Paula Valentiniani* et la *sala maledicta*, échangées peu auparavant avec le comte Hugues. On établit une chapelle dans la *sala maledicta* et la châsse est placée sous l'autel consacré à saint Martin, où elle resta jusqu'en 919. Entre temps, on essaya cependant de relever l'ancien monastère et le vicomte Ardradus y est enterré en 898²¹.

C'est en 903 qu'eut lieu le grand siège des Normands. C'est alors, d'après le récit hagiographique de l'évêque d'Utrecht Radbode (899-918), que « les assiégés tirent du sépulcre (*ex sepulchro*) la châsse (*cistellam*) dans laquelle étaient conservées les reliques sacrées de saint Martin et ils la portent sur la porte de la ville », déjà très menacée par l'impétuosité des ennemis²² ». Ces reliques raniment le courage des Tourangeaux et on leur attribue la fuite des Normands. Ils sont poursuivis par les Tourangeaux qui en tuent neuf cents. Radbode dit ne pas avoir été à Tours, vu la distance, et ne pouvoir certifier la vérité de tous les détails.

21. Émile MABILLE, « Les invasions normandes dans la Loire et les pérégrinations du corps de saint Martin », dans *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. XXX, 1869, p. 149-194.

22. *Libellus cujusdam episcopi Trajectensis Radbodi nomine de quodam sancti Martini miraculo*, dans André SALMON, *Supplément au recueil des chroniques de Touraine* (Tours, 1856), p. 10. Radbode avait employé précédemment le mot *theca* pour châsse : *corpus autem Martini non sic sed cum parvissima jaceat in theca* (*ibid.*, p. 7).

De nombreuses chroniques notent en 903 l'incendie de la basilique de Saint-Martin et des vingt-huit églises qui l'entouraient. On décide de reconstruire de puissantes murailles autour, ce sera le *castrum* de Châteauneuf. Les chanoines, très pauvres, doivent vendre à cet effet, en 906, une couronne d'or au roi de Galice qui se fait fort, en récompense, de leur envoyer l'argent nécessaire pour restaurer la demeure du grand saint²³. Les murs fortifiés sont achevés en 918 et on fête, le 12 mai 919, le retour de saint Martin dans son propre sépulcre ainsi que la consécration de sa basilique restaurée²⁴.

Le récit de ces faits fut reconstitué patiemment au xvii^e siècle, d'après les chartes, les diplômes et les annales, par Dom Lesueur²⁵, puis au xix^e par Salmon et surtout par Émile Mabilley²⁶. Le récit diffère beaucoup de celui du *Traité du retour du corps de saint Martin de Bourgogne en Touraine*, par

23. Émile MABILLE, « La pancarte noire de Saint-Martin de Tours brûlée en 1793 et restituée d'après les textes imprimés et manuscrits » dans les *Mémoires de la Société archéologique de Touraine*, t. XVII, 1865, p. 430.

24. IV idus Maii depositio B. Martini in proprio sepulchro cum aliis episcopis Briccio, Eustochio et Gregorio Martinopolis, disait un ancien martyrologe transcrit par les Bénédictins, d'après MABILLE, « Les invasions normandes », p. 193 et n. 1. — DCCCCXIX corpus beati Martini a Roberto Turonensi archiepiscopo in loco ubi nunc adoratur reponitur III idus maii ejusque ecclesia dedicatur, dit le *Chronicon Turonense abbreviatum* dans A. SALMON, *Recueil de chroniques de Touraine* (Tours, 1856), p. 184. Le *Chronicon Turonense magnum* et le *De commendatione Turonicae provinciae* (*ibid.*, p. 109 et 300-301) font également état à cette date de la réversion du corps d'Auxerre d'après le « *Traité de la Réversion* » attribué à Odon. Quelle foi faut-il ajouter à cette inscription « trouvée » en 1883, relatant une translation de saint Brice en 913, et transcrite par Jean Louis CHALMEL, *Histoire et Antiquités de l'église St. Martin de Tours depuis sa fondation au commencement du V^e siècle jusqu'à sa destruction en 1797* (1807, Bibl. Mun. de Tours, n° 1296), p. 16 : *in hac urna est positum venerabile et sanctissimum corpus B. Bricii S. metropolis turonicae sedis post S. Martinum episcopi, qui multis claruit virtutibus imitando super eundem praedecessorem suum Dominum Martinum post XLVII episcopatus sui annum angelicam vitam agens, virgo obiit translatus est autem de basilica quam ipse super S. Martinum aedificaverit anno Domini incarnat. DCCCCXIII* ? On sait que saint Éloi avait décoré la tombe ou sépulcre de saint Brice (*cf. supra*, n. 18).

25. François LESUEUR, religieux de la Congrégation de Saint-Maur, *Abbrégé de l'histoire du célèbre monastère de Saint-Martin de Tours recueilli particulièrement sur d'anciennes cartes et autres monuments de la dite abbaye* (1643, Paris, Bibl. Nat., lat. 13818), p. 217-220. C'est, d'après MABILLE, « La pancarte noire », p. 359, « l'homme qui nous a laissé les renseignements les plus précieux et les plus authentiques sur les archives de Saint-Martin ». Léopold Delisle avait signalé pour la restitution de la pancarte noire toute l'importance des travaux de Dom Lesueur, *ibid.*, p. 343.

26. MABILLE, « La pancarte noire », p. 372 et suiv. et « Les invasions normandes », p. 149-194.

saint Odon, abbé de Cluny²⁷ et d'un autre traité qui lui fait suite, mettant en scène les mêmes personnages : *Les miracles de saint Martin après son retour soit après la déposition faite par Heberne, d'abord abbé de Marmoutier puis archevêque de Tours*²⁸. Dès le début du XVIII^e siècle, l'abbé Claude du Moulinet des Thuilleries avait révélé qu'il n'y avait là qu'un fatras d'erreurs et d'impostures, dû sans doute à un même auteur²⁹. D'après Mabille, ce serait l'œuvre d'un même auteur, composée entre 1060 et 1100, vu la parfaite liaison entre les deux récits qui comportent bien les mêmes personnages, en particulier un certain comte Ingelger, ancêtre fabuleux des comtes d'Anjou³⁰. Ces traités sont mis sous le nom de deux grands personnages du temps, l'archevêque Heberne et saint Odon, le grand abbé de Cluny, et l'un corroborant l'autre, afin de mieux inspirer confiance. Nous n'avons pas à insister sur le caractère mythique qui y est donné aux invasions normandes : les Normands arrivent à Tours non pas en 853 mais dix ans auparavant; le miracle de saint Martin sur les murailles de Tours est antidaté de soixante ans; le corps de saint Martin séjourne non à Chablis mais à Saint-Germain d'Auxerre et le saint lui-même se livre avec saint Germain à une extraordinaire surenchère de miracles. La fête de la *Reversio* du 14 décembre correspond au retour de Bourgogne, survenu en 885 et non en 919, et la fête de la *Subventio* du 12 mai commémore la consécration de l'église de 919 et non le souvenir de la victoire du saint sur les murs de Tours.

D'une façon bien troublante pour les esprits non prévenus,

27. *Textus narrationis in reversione B. Martini Turonensis a Burgondia*, attribué à saint Odon, dans MIGNE, *Patr. lat.*, t. CXXX, col. 819-838 et aussi A. SALMON, *Supplément au recueil des chroniques de Touraine*, p. 15-34.

28. *Miracula B. Martini post ejus reversionem sive (post) corporis ipsius depositionem facta edita ab Heberno, prius abbate Majoris Monasterii post (modum) archiepiscopo Turonensi*, publié pour la première fois entièrement par Étienne BALUZE, *Miscellanea*, l. VII (Paris, 1715), p. 169-195, publié de nouveau par MIGNE, *Patr. lat.*, t. CXXXIX, col. 1035-1051.

29. Abbé Claude DU MOULINET DES THUILLERIES, « Dissertation III où l'on fait voir que l'histoire de la translation et du retour du corps de saint Martin à Tours est une pièce supposée », dans *Dissertations sur la mouvance de Bretagne* (Paris, 1711, in-12), p. 191-226, et « Mémoire où l'on prouve que le livre des miracles de saint Martin attribué à Heberne, archevêque de Tours est d'un imposteur », dans *Mémoires pour l'histoire des Sciences et des Beaux-Arts, Journal de Trévoux*, juin 1716, art. LXII, p. 1145-1156 (article fait à propos de l'édition de Baluze de 1715).

30. MABILLE, « Les invasions normandes », p. 149-150.

à l'exception de la chronique de Pierre Béchîn, du début du xii^e siècle, qui connaît seulement le récit de Radbode, la plupart des chroniques de Touraine et d'Anjou du xii^e et du $xiii^e$ siècles, s'inspirent, pour cette période obscure, de ces fables, faites sans doute pour satisfaire au goût du jour, plutôt que des chartes. Au milieu du xii^e siècle, un manuscrit de la Chronique d'Anjou reproduit intégralement la description du tombeau de saint Martin du faux Heberne³¹ et au début du $xiii^e$ siècle, il en est de même d'un autre texte narratif, l'« Éloge de la Touraine ».

Ces faussaires du xii^e siècle, qui trompèrent leurs contemporains, abusèrent d'autant mieux la postérité que ces chroniques qui avaient inspiré leurs dires semblaient les confirmer. Ainsi furent égarés les historiens du $xvii^e$ siècle comme Gervaise, Monsnyer, Martin Marteau, puis les érudits du xix^e siècle, dans leurs interprétations des fouilles.

Nous devons donc dater du xii^e siècle seulement la description très précise du tombeau de saint Martin par le pseudo-Heberne, car elle ne saurait en rien être valable pour le x^e siècle et encore moins pour le v^e siècle.

Le sermon sur l'incendie de Saint-Martin, attribué à saint Odon, victime de sa célébrité, ne parle pas du tombeau de saint Martin mais de la construction récente des murailles de Châteauneuf et de la basilique de 919³². Il s'agit, semble-t-il d'une restauration importante effectuée de 903 à 919 et non d'une reconstruction totale.

Cette basilique avait été brûlée peu d'années auparavant et paraissait plus belle enfin réparée (*reparata*) avec beaucoup de travail et à grands frais. Son apparence était en effet beaucoup plus brillante que celle de la basilique qui avait précédé l'incendie (sans doute celle réparée en 885). Elle était cependant inférieure à celle des temps anciens (celle de Perpétuus) aux parois incrustées de marbres variés, Proconèse rouge, Parion blanc, différents marbres verts et qui était aussi belle à l'extérieur car elle bril-

31. Louis HALPHEN et René POUPARDIN, *Chroniques des comtes d'Anjou et des seigneurs d'Amboise* (Paris, 1913), p. 30-31.

32. Il s'agirait de l'incendie de 997, selon E. MABILLE, *ibid.*, p. 191, car il y est fait allusion à des faits postérieurs à la mort de saint Odon (942) comme l'incendie de Saint-Martial de Limoges, survenu en 952, ou, selon l'abbé PLAT, *L'art de bâtir en France...*, p. 64-65, qui a maintenant l'attribution à saint Odon, d'un incendie de la première moitié du x^e siècle, inconnu par ailleurs. Le passage sur l'intrusion des femmes dans l'enceinte paraît s'inspirer de la lettre du pape Léon VII au duc des Francs Hugues, abbé de Saint-Martin de Tours, datée de 938 (Dom BOUQUET, *Recueil des historiens de France*, t. IX, p. 219).

lait au dehors de mosaïques bleu et or et son toit était recouvert de plaques d'étain dont il demeure quelques vestiges et nous avons vu certains très vieux chanoines qui affirmaient que le dôme resplendissait au soleil comme une montagne d'or et témoignait ainsi de la gloire de saint Martin. Les architectes anciens avaient construit cette basilique sur des portiques à arcades³³ parce que les fidèles qui s'y pressaient étaient si nombreux que, bien qu'elle fût très large, elle se trouvait parfois trop étroite et qu'on enfonçait sans le vouloir les clôtures placées en avant du chœur et leurs petites portes. Maintenant cependant (il s'agit de la basilique de 919 récemment incendiée), avec ses parois décorées de fresques historiées et les fenêtres revêtues de saphir, quoique dépouillée de ses feuilles d'or, elle plaisait beaucoup à ceux qui la contemplaient³⁴...

Après cet incendie de la veille (903), vous aviez fortifié l'enceinte du monastère afin que la sainte demeure ne puisse plus être blessée par ses ennemis mais la discipline intérieure en est si relâchée que, sans aucun respect, les portiers laissent les femmes entrer pour puiser de l'eau et... les hommes traversent à cheval l'*atrium*..., aussi cette muraille dressée contre les ennemis ne vous a-t-elle pas protégés du feu³⁵.

De cette description, il semble ressortir qu'entre 903 et 919, on avait restauré aussi bien que possible la basilique, mais sans faire œuvre nouvelle, ce qui correspond bien à une période de pauvreté, où, pour construire les fameux remparts de la Martinopole, les chanoines avaient dû vendre une couronne d'or au roi de Galice. « En l'année 903, la basilique du bienheureux Martin de Tours, celle qu'avait jadis fondée saint Perpétuus, fut brûlée. Par la suite, de notre temps, le trésorier Hervé l'a reconstruite », disent aussi plusieurs chro-

33. Nous adoptons la traduction de *porticibus arcuatis* de Robert de LASTEYRIE, « L'église Saint-Martin de Tours, étude critique sur l'histoire et la forme de ce monument du V^e au XI^e siècle », dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. XXXIV, 1^{re} partie, 1891, p. 46-47. Il s'oppose à la traduction en « déambulatoire » et aux interprétations qu'en avaient données Quicherat et Mgr Chevalier. QUICHERAT, *op. cit.*, p. 19, avait ainsi restitué ce déambulatoire à la basilique de Perpétuus et CHEVALIER, *Les fouilles de Saint-Martin de Tours. Recherches sur les six basiliques successives élevées autour du tombeau de saint Martin*, Tours, 1888, p. 105-106, s'appuyant sur ce texte et sur la restitution de Quicherat, avait cru reconnaître dans le déambulatoire à chapelles rayonnantes retrouvé dans les fouilles, le chevet du V^e siècle. L'abbé PLAT, *loc. cit.*, revendique à son tour ce déambulatoire pour la basilique du X^e siècle, ce qui est contraire au texte où il s'agit explicitement de la basilique du V^e siècle, comme l'avaient bien vu ses prédécesseurs (même Lasteyrie, qui attribuait déjà le premier déambulatoire au début du X^e siècle, n'avait pu retenir cet argument); à ce titre, l'interprétation du Dr LESUEUR, *op. cit.*, p. 53, n. 4, est également erronée.

34. *Sermo IV de combustione basilicæ beati Martini*, dans MIGNE, *Patr. lat.*, t. CXXXIII, col. 730-733.

35. *Ibid.*, col. 736.

niques angevines³⁶. En 997, en effet, un grand incendie ravagea Châteauneuf, l'église Saint-Martin et les vingt-deux églises qui l'entouraient, relatent toutes les chroniques, et l'église Saint-Martin fut reconstruite par les soins d'Hervé, fils du seigneur de Buzançais, Sulpice Mille-Boucliers : nommé par Robert le Pieux trésorier de Saint-Martin, il fut vite considéré comme un saint. Raoul Glaber, chroniqueur contemporain, après avoir parlé des calamités de l'an 1000 et de l'enthousiasme qui fit ensuite couvrir la France d'une blanche robe d'églises, cite en premier lieu Saint-Martin de Tours :

Le vénérable Hervé, archiclave de ce lieu, le fit démolir et eut le temps avant sa mort de le faire rebâtir magnifiquement ... Cet homme plein de l'idée de Dieu, conçu pour l'église dont on lui avait confié la garde, le projet de la reconstruire de fond en comble, plus vaste et plus haute. Sous l'inspiration du Saint-Esprit, il indiqua aux maçons l'endroit où il fallait jeter les fondations de cet ouvrage incomparable qu'il mena lui-même jusqu'à son achèvement, comme il l'avait souhaité. Quand les travaux furent complètement terminés, il invita les évêques de nombreuses villes, s'occupa de consacrer l'édifice de Dieu et le jour même, comme il convenait, y déposa le corps du saint confesseur de Dieu, Martin. On commémorait en effet la dédicace de l'ancienne basilique le 4 des nones de juillet.

La basilique de 919 avait été consacrée le 12 mai, Hervé revient à la date du 4 juillet en souvenir de la consécration de Perpétuus.

On raconte qu'Hervé, cet homme de Dieu, avait, quelques jours avant cette translation, prié le Seigneur de manifester son affection pour cette église son épouse, en daignant, comme il l'avait fait autrefois par l'intermédiaire de saint Martin, accomplir quelque miracle. Comme il était prosterné en prières, ce saint confesseur lui apparut ... (et lui dit) : Achève d'accomplir ton vœu qui est très agréable au Seigneur. Au jour dit, on vit arriver les évêques et les abbés ainsi qu'une innombrable multitude de fidèles, hommes et femmes, clercs et laïcs. Le très vénérable Hervé prit à part les plus saints des prêtres qui étaient venus et eut soin de leur rapporter sa vision ... Hervé fut enterré dans la même église

36. *Annales Vindocinenses* (DCCCCIII), *Annales qui dicuntur Rainaldi archidiaconi sancti Mauricii Andegavensis*, *Annales Sancti Sergi andegavensis*, dans Louis HALPHEN, *Recueil d'annales angevines et vendômoises* (Paris, 1903, in-8°), p. 55, 84 et 106. Cette reconstruction de la basilique de Perpétuus par Hervé est d'ailleurs la tradition conservée au XVII^e siècle par Dom GERVAISE, *La vie de saint Martin* (Tours, 1699), p. 320, et par Dom RUINART, *Gregorii Turonensis Opera* (Paris, 1699), éd. MIGNE, *Patr. lat.*, t. CLXXI, col. 1391 et encore en 1807 par J.-L. CHALMEL, *op. cit.*, p. 17.

à l'emplacement primitif de la sépulture du bienheureux Martin³⁷.

D'après le récit de Raoul Glaber, la basilique d'Hervé était plus vaste que la précédente. Il jeta donc des fondations nouvelles différant entièrement des fondations précédentes. Ce furent vraisemblablement celles du premier chevet à chapelles rayonnantes. En souvenir de la translation de Perpétuus, il choisit pour effectuer la translation des reliques le 4 juillet, jour de l'élévation de saint Martin à l'épiscopat, jour qui avait été jadis agréable au saint, et il le fit après avoir obtenu à nouveau son accord.

Cette translation est confirmée par le chroniqueur du xi^e siècle, Adhémar de Chabannes :

En ces temps là, la basilique de saint Martin, commencée avec de grands moyens par le trésorier Hervé, fut achevée et le corps de saint Martin ayant été transféré (*corpore sancti Martini sublevato*) fut consacrée avec une grande joie en l'honneur des douze Apôtres,

et il dit un peu plus loin : « Hervé, homme remarquable, trésorier de Saint-Martin de Tours, mourut dans le Christ et fut enterré *in atrio basilicae mediae ad pedes crucifixi*³⁸ », c'est-

37. Raoul GLABER, *Histoires*, l. III, chap. IV, 14 et 15, éd. Maurice PROU, *Raoul Glaber, les cinq livres de ses histoires, 900-1044* (Paris, 1886), p. 63, 64, 65; trad. Edmond POGNON, *L'an 1000* (Paris, 1947), p. 89-91.

38. ADHÉMAR DE CHABANNES, *Chroniques*, l. III, chap. 51 et 63, éd. Jules CHAVAGNON (Paris 1897), p. 174 et 189; trad. E. POGNON, *op. cit.*, p. 190. Déjà en 1912, Ernst GALL, « Studien zur Geschichte des Chorumgangs », dans *Monatshefte für Kunstwissenschaft*, 1912, p. 134-149, entre autres arguments, s'était appuyé sur le texte de Raoul Glaber pour combattre l'opinion de Lasteyrie et pour attribuer à Hervé les fondations du premier déambulatoire; il citait également la paraphrase de Raoul Glaber faite par les chanoines vers 1180 : *a fundamentis eruit et magnis impendiis Francorum primoribus certatim se juvantibus in hunc qui haecenus perduravit statum incomparabili secundum aedificia quae tunc temporis fiebant venustate infra vicennium consummavit* (dans les *Analecta Bollandiana*, 1884, p. 221). Le plan nouveau de déambulatoire à chapelles rayonnantes d'Hervé suscite le même émerveillement que celui un peu antérieur de la cathédrale de Clermont. Il est curieux de comparer ces textes presque contemporains : May VIEILLARD-TROIEKOUROFF, « La cathédrale de Clermont du v^e au xiii^e siècle », dans les *Cahiers Archéologiques*, t. XI, 1960, p. 212 et n. 3, p. 218. L'importance des textes de Raoul Glaber et d'Adhémar de Chabannes n'avait pas échappé au Dr LESTEUR, « Saint-Martin de Tours et les origines de l'art roman », dans le *Bulletin Monumental*, t. CVII, 1949, p. 7-84; aussi avait-il renoncé à faire remonter au début du x^e siècle les plus anciennes fondations du déambulatoire à chapelles rayonnantes de Saint-Martin (théorie qui avait cours en France depuis Lasteyrie et est encore conservée par Carl HERSEY, « The church of Saint-Martin of Tours 903-1150 », dans *Art Bulletin*, mars 1943, p. 1-39),

à-dire, selon toute vraisemblance, au milieu de la nef et au pied du grand Crucifix précédant alors le chœur, ce que confirment d'ailleurs d'autres chroniqueurs. Le rituel de Péan Gastineau, du début du XIII^e siècle, situe l'autel du Crucifix au milieu de la nef, devant le jubé³⁹. Un crucifix d'argent, remplaçant probablement celui mentionné par Adhémar de Chabannes, avait été donné en 1179 par les religieuses de Beaumont, abbaye fondée par Hervé et qui révérait particulièrement celui-ci. Dès le XIV^e siècle, la tombe d'Hervé avait été transportée auprès du mur nord, où elle se trouvait encore au XVIII^e siècle⁴⁰.

L'emplacement de la basilique primitive correspond de façon remarquable et aux proportions du cloître et à la longueur donnée par Grégoire de Tours⁴¹. La largeur de la basilique sans les doubles bas-côtés est aussi celle donnée par Grégoire.

Cette basilique d'Hervé, en grande partie couverte de charpente, fut plusieurs fois la proie des flammes : dès 1096 « alors qu'Urbain II célébrait les Rameaux à Saint-Martin, après avoir consacré l'église de Marmoutier, il se déclara un grand incendie. L'église Saint-Martin fut brûlée avec le *castum*, le cloître et tous les ornements qui avaient été sortis pour la venue du pape⁴¹ ». Un nouveau sinistre la dévasta en

mais il avait attribué au temps d'Hervé les fondations supérieures plus minces et le mur appareillé situé au-dessus, qui ne sont pas dans le même axe que les fondations inférieures. Comme précédemment Ernst Gall, Jean HUBERT, *L'architecture religieuse du haut Moyen Age* (Paris, 1952), n° 95, p. 70-71, s'appuyant sur Raoul Glaber et Adhémar de Chabannes, attribue bien à Hervé les premières fondations du déambulatoire à chapelles rayonnantes, repoussant les fondations et les murs moins épais élevés sur un axe différent après 1096 (Gall les datait de 1175).

39. NOBILLEAU, *Rituale seu liber consuetudinum beatissimi Martini Turonensis auctore Pagano Gastinello* (Tours, 1873), p. 22. Il y avait plus tard au nord, auprès de la porte du « chapier de Clovis » ou sacristie l'inscription : *hic jacet Herveus hujus templi thesaurarius qui hunc locum post incendium aedificavit et construxit*.

40. Celle-ci est de 53 mètres, soit un peu moins de la moitié de la basilique du Moyen âge : voir *supra*, p. 54. et le plan de 1779 de Jacquemin dans C. CHEVALLIER, *op. cit.*, pl. 6, ou Dr LESUEUR, *op. cit.*, fig. 2, p. 15.

41. *Chronicon Turonense magnum*, dans A. SALMON, *Recueil des Chroniques de Touraine*, p. 129; auparavant, *Chronicon Petri filii Bechini*, *ibid.*, p. 59; *Fragmentum historiale andegavensis*, dans Louis HALPHEN et René POUPARDIN, *Chroniques des comtes d'Anjou et des Seigneurs d'Amboise* (Paris, 1913), p. 238 et *Annales Vindocinenses* dans Louis HALPHEN, *Recueil d'annales angevines et vendémoises* (Paris, 1903), p. 55.

1122⁴². Elle fut restaurée par le trésorier Gautier, dit par Ronsard « maître des œuvres et surintendant de l'estat des temples » qui reprit et continua l'œuvre du trésorier Hervé⁴³. De 1100 environ datent sans doute les absidioles en bel appareil avec des joints dits joints Martin et une riche décoration sculptée, ainsi que le vaste plan d'églises de pèlerinage comportant un transept à bas-côtés⁴⁴.

Du XII^e siècle datent aussi, comme nous l'avons vu, de nombreux écrits, en particulier le récit romancé de l'histoire des

42. *Chronicon Petri Bechini, Chronicon Turonense magnum, De commendatione Turonicae Provinciae*, dans A. SALMON, *op. cit.*, p. 62, 132, 302.

43. Pierre RONSARD, « Translation de l'original latin du prieuré de Saint-Cosme. Comment l'église de Saint Cosme a été instituée par Pierre le doyen et les autres chanoines de Saint-Martin », dans *Œuvres complètes de Ronsard*, éd. Gustave COHEN, t. II, p. 1045. Gautier fut trésorier de 1101 à 1134; en 1118, à la mort de Raoul III, il avait été nommé archevêque par la noblesse et une partie des clercs, ... *pars Gaudierum beati Martini thesaurarium, virum genere nobilem, bonis moribus adplene imbutum, sancte matri Turonensi episcopum destinavit*, dit la *Chronique des Seigneurs d'Amboise* dans L. HALPHEN et R. POUPARDIN, *op. cit.*, p. 112. Après divers combats féodaux et appels au pape, le candidat du roi Louis VI, Gilbert, neveu de l'archevêque Raoul III, fut finalement consacré par Hildebert de Lavardin, alors archevêque du Mans, qui à la mort de Gilbert, devint lui-même archevêque de Tours.

44. C'est cette basilique du début du XII^e siècle, érigée sur les substructions du chœur de la basilique d'Hervé, qui imitait Saint-Jacques de Compostelle avec son plan d'église de pèlerinage à transept développé et tribunes : *super quem ingens basilica veneranda sub ejus honore ad similitudinem scilicet ecclesie beati Jacobi miro opere fabricatur*, décrit comme un fait contemporain avant 1139, Aimery Picaud (éd. Jeanne VIEILLIARD, *Le guide du pèlerin de Saint-Jacques de Compostelle*, Mâcon, 2^e éd., 1950, p. 60). Saint-Jacques, comme Saint-Martin, ne comportait pas à cette époque de doubles bas-côtés comme l'ont montré Carl HERSEY, *op. cit.*, p. 33 et le Dr LESUEUR, *op. cit.*, p. 9, 32-33. Arthur KINGSLEY PORTER, « Compstela. Bari and romanesque Architecture », dans *Art Studies*, I, 1923, p. 16-17, et « Spain or Toulouse », dans *Art Bulletin*, VII, 1924, p. 12, s'appuyant sur ce texte, avait critiqué E. MALE, *L'art religieux au XII^e siècle*, p. 299 : celui-ci voulait faire du Saint-Martin de Tours d'Hervé, voire de celui de 903, l'origine de toutes les églises dites de pèlerinage, prétendant que le Guide se trompait et que c'était Saint-Jacques de Compostelle qui imitait Saint-Martin. Elie LAMBERT, Communication dans le *Bulletin de la Soc. nat. des Antiquaires de France*, 1945-1947, p. 189-191, et « la Cathédrale de Saint-Jacques de Compostelle et l'école des grandes églises romanes des routes de pèlerinage », dans *Études Médiévales*, t. I, 1956, p. 248-250, démontre que Saint-Martin, dans les parties du XII^e siècle de la nef et du transept, a bien, comme le dit le Guide, imité Saint-Jacques de Compostelle et aussi Saint-Sernin de Toulouse consacré en 1096. Les cinq tours, celles de façade (voir Dr LESUEUR, *op. cit.*, p. 66-71), les deux tours placées à l'extrémité du transept et la tour de croisée, doivent remonter aussi au XII^e siècle. Leur plantation est en tous cas antérieure à 1180, date où les chanoines parlent de leurs cinq tours qu'ils font d'ailleurs remonter à Perpétuus (cf. *Analecta Bollandiana*, t. III, 1884, p. 225 et Dr LESUEUR, *op. cit.*, p. 71, n. 1).

reliques de saint Martin au temps des invasions normandes, attribué à saint Odon, suivi des miracles faits au tombeau de saint Martin après le retour à Tours, attribué au pseudo-Heberne, récits de miracles imités visiblement des livres des Miracles de Grégoire de Tours, mais émaillés d'anachronismes qui révèlent que l'auteur est un faussaire.

Il y avait alors sur le siège archiépiscopal de Tours, Hildebert de Lavardin (1125-1131) précédemment évêque du Mans, le plus grand poète de la Renaissance latine du XII^e siècle, *egregius versificator*, « second Homère ». Certains de ses poèmes ont été pris pour des œuvres antiques, tant l'imitation des œuvres classiques y est parfaite. On peut mentionner autour de lui bien d'autres humanistes, Marbode de Rennes, Baudri de Bourgueil, Mathieu de Vendôme, auteur d'un célèbre *Art poétique*, de saints personnages comme Yves de Chartres, et aussi des hérétiques, comme Bérenger⁴⁵. Il y a des historiens, auteurs de nombreuses chroniques et aussi des auteurs de chansons de gestes⁴⁶. Dans toute la Touraine se développe une renaissance littéraire, artistique et historique qui veut remettre en honneur l'antiquité et qui essaye en même temps de la plagier. Il faut replacer la conception de ces deux traités dans ce milieu et vraisemblablement à l'abbaye même de Saint-Martin de Tours⁴⁷. La fin de l'antiquité ayant été une période brillante pour Saint-Martin de Tours, on voulut montrer la continuité, la pérennité de son histoire et de ses monuments, en particulier en ce qui touchait le tom-

45. Hildebert de LAVARDIN avait composé une épitaphe élogieuse pour Bérenger, mort en 1088 (dans *Patr. lat.*, t. CLXXI, col. 1396), lequel avait rendu célèbre les écoles de Saint-Martin et, après avoir abjuré, acheva sa vie dans la solitude du prieuré Saint-Côme, comme le trésorier Hervé. En 1106, Hildebert avait été à Rome et avait écrit deux très beaux poèmes sur la Rome antique. Cf. A. DIEUDONNÉ, *Hildebert de Lavardin, évêque du Mans, archevêque de Tours, 1056-1133* (Paris, 1898); C. H. HASKINS, *The Renaissance of the twelfth century* (Cambridge-Harvard, 1927), p. 117 et 286; G. PARÉ, A. BRUNET, P. TREMBLAY, *La Renaissance du XII^e siècle, les écoles et l'enseignement* (Paris-Ottawa, 1933), p. 26-28; Erwin PANOFKY, *Renaissance and Renascences* (Stockholm, 1960), p. 68-70.

46. A la fin du XII^e siècle, Guibert de Gembloux remercie Hervé, abbé de Marmoutier, pour son hospitalité et pour la faculté d'avoir pu y copier des chansons de gestes : *De bellis in Hispania a Carolo magno gestis et de martyrio Rollando ducis*, dans *Patr. lat.*, t. CCXL, col. 1281.

47. L. HALPHEN et R. POUPARDIN, *op. cit.*, p. xxxix. Joubert, disciple de Bérenger, venait cependant d'y rassembler les chartes de l'abbaye dans la « Pancarte noire » et Pierre fils de Béchin d'y écrire sa Chronique. La « Grande Chronique de Tours », vers 1225, écrite à Saint-Martin, utilise ces traités. Voir *supra*, p. 160.

beau de saint Martin. Hervé avait déjà mis la consécration de son église sous les auspices de Perpétuus et la confusion des dates de translation et de consécration entraîna très tôt une confusion entre l'œuvre de Perpétuus et celle d'Hervé. Ainsi voulut-on faire remonter à Perpétuus l'aménagement des reliques et du tombeau comme ils se présentaient alors :

La châsse (*absida*) qu'on venait de rapporter d'Auxerre était faite d'un métal composé d'or et d'argent connu sous le nom d'*electrum*. Elle était de l'épaisseur de deux doigts. L'artiste, par des vers et des inscriptions, avait indiqué qu'elle était due à la munificence de saint Perpétue, on n'y voyait ni ouverture, ni porte, ni fenêtre. Saint Perpétue l'avait fait faire quand il retira de la terre le corps de saint Martin qu'il trouva enveloppé dans un linceul de pourpre et qu'il plaça dans cette châsse. Il fit élever en même temps un autel carré mais creux, fait de dalles de pierre, recouvert d'une autre dalle, toutes liées par le ciment. Il fit enclaver en outre au dedans de cet autel, une autre châsse d'un métal mêlé de cuivre et d'étain d'une palme d'épaisseur avec une porte de la même matière, attachée par des charnières et fermée par quatre serrures dans laquelle il inséra la châsse d'*electrum*. Il fit ensuite placer au-dessus du couvercle (*freda*), orné d'or fin et de pierres précieuses, digne d'un aussi grand prélat. Le comte Ingelger avec les évêques Adalaud de Tours, saint Loup d'Angers, Mainold du Mans et Raymond d'Orléans (ces noms fictifs se retrouvent dans le Traité de la Réversion) eurent l'honneur de placer le corps du bienheureux Martin dans la seconde châsse, enclavée dans l'autel que l'on fit sceller de manière à n'y laisser percevoir aucune ouverture.

Le pseudo-Heberne n'emploie pas dans cette description le mot *sepulcrum*, mais, en imitation de Grégoire de Tours, il en use dans la suite des *Miracles* concurremment avec les expressions *mausoleum* et *memoria*, appellations de Grégoire et qui correspondent bien à un tombeau médiéval. Il n'utilise jamais le mot *sarcofagum*⁴⁸.

Dès le milieu du XII^e siècle, avons-nous déjà dit, la description d'Heberne est reprise mot pour mot par un manuscrit de la Chronique des comtes d'Anjou et au début du XIII^e siècle, plus librement, par l'« Éloge de la Touraine⁴⁹ ».

Elle paraît aussi confirmée par le procès-verbal fait en 1323

48. *Miracula B. Martini... ab Heberno*, éd. BALUZE, p. 169, n. 1 et éd. MIGNE, col. 1035; trad. (manuscrite) de J. L. CHALMEL, *op. cit.*, p. 277.

49. *Beatus Martinus cujus sanctissimum corpus techa electrina intra metallinam techam in altaris lapidei secretioribus sitam feretro aureo et lapidibus decenter composito altari eidem super incumbenti*, d'après le *De commendatione Turonicae provinciae*, dans A. SALMON, *op. cit.*, p. 299. Voir *supra*, p. 160.

lorsque Charles le Bel obtint du pape Jean XXII l'autorisation de transférer la tête de saint Martin dans un riche reliquaire d'or en forme de buste. Le texte de ce procès-verbal a été partiellement repris dans le Bréviaire de Saint-Martin, à la date du 1^{er} décembre, fête de cette translation. Dans sa rédaction, le procès-verbal s'inspire de Radbode et du pseudo-Heberne :

Les ouvriers attaquèrent avec des instruments de fer la partie postérieure du tombeau où était renfermée la châsse mais après de longs efforts, ils durent y renoncer. Ayant pris conseil, ils essayèrent par la face antérieure et parvinrent à ouvrir le tombeau. On y trouva une châsse d'argent contenant une cassette, ou plutôt une corbeille d'osier merveilleusement blanche et fraîche, où le corps du bienheureux confesseur reposait avec honneur. Le vénérable évêque de Chartres, ouvrant avec crainte et dévotion la corbeille dans laquelle reposait le corps bienheureux avec sa tête, enveloppé et emmaillotté comme un petit enfant, trouva le sceau où était écrit : « Ici est le corps du bienheureux Martin, évêque de Tours » ; ayant vu ceci, se réjouissant dans le Seigneur d'avoir retrouvé un trésor si précieux, le même évêque détacha la tête du saint corps, ainsi arrangé par le bienheureux Perpétuus et scellé de son propre sceau⁵⁰.

Le procès-verbal ne signale pas les inscriptions disant que Perpétuus était l'auteur de la châsse, ni les vers mentionnés par le pseudo-Heberne. Celui-ci avait pensé aux trois anciennes inscriptions de la basilique mérovingienne qui se trouvaient au-dessus et de part et d'autre du tombeau, pour faire croire à l'antiquité de la châsse. Dom Gervaise a fait le rapprochement⁵¹, mais le procès-verbal ne parle que du sceau de Perpétuus, détail beaucoup moins facile à vérifier⁵².

Ces deux descriptions du XI^e et du XIV^e siècles ont le grand intérêt de s'appliquer au tombeau de saint Martin du Moyen âge, celui qui fut établi par Hervé. Cet autel, fait de pierres, était carré et creusé d'une arche où la châsse avait été solidement encastrée puis close et cimentée. On en connaissait bien l'aménagement intérieur au XII^e siècle car, d'après une lettre de 1180 à l'archevêque de Cologne, on avait ouvert le tombeau et on y avait trouvé une fiole du sang de saint Mau-

50 Procès-verbal de 1323, transcrit par MONSIEUR, *Celeberrimae Sancti Martini Turonensis ecclesiae historia* (Tours, 1669), p. 358; traduit par Charles de GRANDMAISON, « Notice sur les anciennes châsses de Saint-Martin de Tours », dans le *Bulletin de la Société archéologique de Touraine*, t. I, 1869, p. 5.

51. Dom GERVAISE, *La vie de saint Martin de Tours*, p. 282.

52. Il doit s'agir du sceau mentionné par le Pseudo-Heberne, au moment de la Réversion, en fait, sans doute celui d'Hervé, voir *supra*, p. 167.

rice, à l'endroit caché qui se trouve sous la châsse (*arca*)⁵³.

Le tombeau devait être richement orné, à la manière d'un autel. D'après le « Guide des pèlerins de Saint-Jacques de Compostelle », rédigé par Aimery Picaud vers 1139-1140, le *sarcophagum* où repose son corps brille d'une profusion d'or, d'argent et de pierres précieuses et est illustré par de fréquents miracles⁵⁴. D'après un auteur contemporain, il y avait au-dessus, selon l'usage, un *ciborium* revêtu d'or, d'argent et de pierres précieuses⁵⁵, ce que confirmera un texte émanant des chanoines en 1180⁵⁶. Le tombeau est figuré sur le vitrail de la cathédrale de Tours, du XIII^e siècle, consacré à saint Martin, au-dessus du tombeau carré où l'arche est dessinée très distinctement⁵⁷. C'est le tombeau que l'on a retrouvé voilà

53. *Hanc nostris modo temporibus de occulto secretario quod sub arca corporis ejus est inventam* (dans les *Analecta Bollandiana*, t. III, 1884, p. 223). Mgr CHEVALIER, *op. cit.*, p. 66 traduit à tort *arca* par arche.

54. Jeanne VIEILLIARD, *op. cit.*, p. 60-16, traduit ici *sarcophagum* par « châsse », alors qu'à propos du même tombeau de saint Martin, p. 46-47, elle le traduit par « sarcophage » : « il y a quatre corps saints qui, dit-on, n'ont jamais pu être enlevés de leurs sarcophages si l'on en croit de nombreux témoignages : ceux de saint Jacques, fils de Bézédée, du bienheureux Martin de Tours, de saint Léonard du Limousin, et du bienheureux Gilles, confesseur de Christ. On raconte en effet que Philippe I^{er} (+ 1108), roi de France, essaya jadis d'emporter leur corps en France mais il ne put réussir à les faire sortir de leurs sarcophages » (ce qui doit simplement signifier qu'on n'avait pas distribué de reliques de ces saints). Les chanoines en 1180, confirment cet aspect d'orfèvrerie du tombeau : *qui auream habet sepulturam, pretiosis lapidibus insignitam* (dans les *Analecta Bollandiana*, t. III, 1884, p. 219). De même le discours d'un moine breton à la châsse de saint Corentin qui ne voulait pas quitter Tours : « Je sais que vous avez de la jalousie de voir les tombes de saint Martin couvertes d'or, pendant que vous êtes enfermé dans du bois, mais retournez avec nous et nous vous couvrirons d'or ». Mgr CHEVALIER, *Le tombeau de saint Martin de Tours* (Tours, 1880), p. 26.

55. *Sub ciborio auro argentoque gemmisque vestito decenter collocatum tanta miraculorum illustratus magnificentia* d'après l'*Auctarium Gemblacense* (1131-1137), éd. PERTZ, dans M. G. H., *Scriptores*, t. VI p. 391 et MIGNÉ, *Patr. lat.*, t. CLX, col. 267. Le texte se fait l'écho de la tradition du Pseudo-Heberne attribuant à Perpétuus la translation et l'élévation des reliques — *corpusque sanctum a sepulchro elevatum 4 nonas Iulii* — et leur aménagement *in loco in quo nunc veneratur*. C'est la tradition qui eut constamment cours à partir du XI^e siècle.

56. *Idem Perpetuus corpus sacratissimum beati Martini a loco prioris sepulturae ablatum et in fredo aurea decenter compositum, anno a transitu ejus sexagesimo quarto in loco quo nunc colitur... transtulit* (dans les *Analecta Bollandiana*, t. III, 1884, p. 225). De même lors de la consécration de 1014, Hervé ante missarum solemnita corpus patronis cum arca sua gemmata et aurea a capella claustrale in qua per illos vigentos annos jacuerat eductum in novam basilicam cum multa reverentia introduxit et in loco quo cernitur sub ciborio argenteo, decenter composuit (*ibid.*, p. 227).

57. Stanislas RATÉL, *Les basiliques de Saint-Martin de Tours. Supplément* (Paris-Tours, 1890), p. LXVIII; FRANCIS SALET, *La cathédrale de Tours* (Paris, s. d.), p. 40.

cent ans. A peu près carré, il mesure 1 m. 40 de haut, 1 m. 50 de large (l'arche avait 66 cm de large) et 2 m. de long. Ce tombeau, cœur de toutes les substructions retrouvées, ne changea plus de place, même au XIII^e siècle, le deuxième déambulatoire, construit pour faire suite aux nouveaux bas-côtés, continua de rayonner autour de ce tombeau.

Le tombeau de marbre primitif subsista cependant jusqu'au pillage des protestants. Il était conservé avec vénération dans le trésor⁵⁸. Comme du temps de Grégoire de Tours, on en distribuait des petits morceaux en manière de reliques. Ainsi le montrent divers textes réunis par Mgr Chevalier. On en envoya en 1200 à Saint-Martin de Liège. C'est pour en donner un fragment au chantre Jacques d'Argouge en 1472 qu'on spécifie qu'on le prend dans le trésor. On envoya en 1482 à la cathédrale de Mayence un morceau du sarcophage ou sépulcre de marbre du même très glorieux confesseur, dans lequel il reposa avec son corps pendant de nombreux lustres. On en donna en 1512 au prieur de Loches, et en 1514, à l'évêque de Raab en Hongrie, patrie de saint Martin, en précisant qu'il s'agit d'un fragment extrait du premier vrai tombeau ou sépulcre du bienheureux confesseur. En 1538, on envoie encore quatre nouvelles portions du tombeau du bienheureux Martin. Il n'en est plus question après le pillage du trésor par les huguenots⁵⁹.

Par ailleurs, le niveau de la basilique d'Hervé correspond à celui du tombeau situé à 3 m. 94 comme le montrent certains carreaux de pavement retrouvés en 1861 par Stanislas Ratel et comme l'atteste la peinture sur enduit avec, soi-disant, l'inscription qui se trouvait derrière le tombeau dans le déambulatoire. Le niveau s'élève ensuite vers 1100 de 30 centimètres environ dans le chœur aux absidioles à contreforts comme en témoigne un autre carreau⁶⁰.

58. *In thesauro capi voluerunt aliquantulam portiunculam et frustum de sarcophago sive sepulcro beatissimi Martini patroni nostri ibidem esistenti*, Fonds Salmon, Bibl. mun. de Tours. Saint-Martin, III, 172 (brûlé en 1940), cité par Mgr CHEVALIER, *Le tombeau...*, p. 17. Depuis 1454, la partie la plus précieuse du trésor, les six châsses, se trouvaient sur une estrade d'argent et sans doute le sépulcre de marbre. Le reste du trésor se trouvait dans la tour du Trésor, aujourd'hui tour de l'Horloge. Il n'est pas cependant mentionné dans l'inventaire des reliques de 1493, reproduit par Charles de GRANDMAISON, « Documents inédits sur les arts en Touraine », dans les *Mémoires de la Société archéologique de Touraine*, t. XX, 1870, p. 290.

59. Mgr CHEVALIER, *Le tombeau...*, p. 17.

60. Stanislas RATEL, *Les basiliques de Saint-Martin de Tours, Fouilles exécutées à l'occasion de la découverte de son tombeau* (Bruxelles. 1886), p. 19, pl. II, III, IV. Mgr CHEVALIER, *Les fouilles de Saint-Martin de*

En 1175, les nobles et les grands bourgeois commencent à reprendre les murs de l'église encore une fois incendiée et trop vétuste. Ils s'attachent particulièrement à renouveler les parties hautes, sans doute en vue de la voûter⁶¹. En 1180, les chanoines notent de nouveaux agrandissements et embellissements, et ils font aussi allusion, semble-t-il, au voûtement de la basilique : « Notre dévotion et celle de nos concitoyens a dépassé encore les limites de la grande œuvre d'Hervé et, avec l'aide de Dieu obtenue par les mérites de saint Martin, ayant, par places, renversé certaines fondations antérieures, nous avons dressé à la hauteur des faites que l'on peut voir aujourd'hui le palais de l'archiconfesseur⁶² ». C'est alors qu'on aurait ajouté les doubles bas-côtés et voûté la nef sur croisées d'ogives. Les voûtes auraient été achevées en 1179, d'après Monsnyer⁶³.

Il y eut encore des incendies en 1202 et 1230. Les travaux de réparation et de nouveaux agrandissements se poursuivirent

Tours, p. 29-30 et 114-115 et pl. VII, avait compris que s'il admettait ce niveau, il devait renoncer à attribuer les murs du podium et des chapelles rayonnantes à Perpétuus puisqu'ils contenaient des fragments de la basilique mérovingienne et des inscriptions funéraires carolingiennes et, ne s'y résignant pas, il préféra placer le niveau de sa basilique primitive très bas dans les substructions. Ratel, qui n'avait pas bien vu les fouilles de 1886, nia l'existence de ces divers objets dans les murs et insista beaucoup sur cette question des niveaux dans *Les basiliques... Supplément* (Tours, 1890), p. 36-39 et la note VIII, sur le niveau du dallage attribué à l'église de saint Perpet, p. xcii-xcviii, ce qui amena de nouvelles discussions.

61. *Anno denique Verbi MCLXXV, nobiles et eximii burgenses ecclesiam saepe nominati antistitis Martini, igni crematam et nimia vetustate confectam aedificare et nobili fastigio revocare coeperunt*, d'après le *De commendatione Turonicae Provinciae*, dans A. SALMON, *op. cit.*, p. 302.

62. *Sed et hos limites tanti hujus operis (la basilique d'Hervé) nostra et civium excessit devotio et idem archiconfessoris palatium quibusdam in locis evulsis prioribus fundamentis, in hanc fastigiorum celsitudinem quae hodie prae oculis est Deo nos per ejus merita juvante extulimus*, dans les *Analecta Bollandiana*, t. III, 1884, p. 221. Comme l'a montré E. GALL, *op. cit.*, p. 118, ce texte a été coupé d'une façon très tendancieuse par Mgr CHEVALIER qui, en 1888, le cite d'après les sources manuscrites du Fonds Salmon, Bibl. mun. de Tours, Saint-Martin I (disparu lors de l'incendie de 1940). L'édition complète, si importante pour le Saint-Martin médiéval — quoique citée par l'abbé VAUCELLE, *La collégiale de Saint-Martin de Tours* — n'a été curieusement utilisée par aucun autre archéologue.

Ces divers textes montrent l'importance des travaux exécutés à Saint-Martin au cours du XII^e siècle, comme en témoignent d'ailleurs les sculptures de la tour de l'Horloge, de la tour Charlemagne et de l'ancien chevet (celles-ci conservées au musée martinien) : cf. *infra*, p. 183.

63. MONSNIER, *Celeberrimae S. Martini Turonensis historia...* (1663), p. 224.

au XIII^e siècle : les nouveaux bas-côtés du XII^e siècle furent alors prolongés par un double déambulatoire. L'église fut progressivement voûtée toute entière sur croisées d'ogives. Elle fut enfin consacrée en 1287. Le niveau de la basilique était exactement le même que celui de la partie supérieure du tombeau. Celui-ci fut-il dès lors recouvert ? Le procès-verbal de 1323 semble indiquer qu'il était encore accessible par devant et par derrière, et le même témoignage est donné par une miniature du XV^e siècle figurant cette translation de la tête de saint Martin, fêtée le 1^{er} décembre⁶⁴. En tous cas il dut être recouvert vers le milieu du XV^e siècle, quand Charles VII fit faire une somptueuse châsse pour contenir l'ancienne. Cette nouvelle châsse ne fut pas remise dans le tombeau, lequel fut comme désaffecté, mais exposée aux regards de tous sur une estrade avec les châsses des autres saints, sous un *ciborium*⁶⁵. Au début de l'inventaire du trésor en 1493, sont mentionnés d'abord le *ciborium* et le dôme d'argent dont le tombeau de saint Martin était couvert, ensuite « la grande châsse où reposoit le corps de saint Martin... dont le prix étoit presque inestimable, le chef d'or de saint Martin avec sa mitre et son collier, et bien d'autres châsses et objets précieux⁶⁶ ».

En 1562, les huguenots, venus d'Orléans sur l'ordre du prince de Condé, après avoir fait un menaçant et méthodique inventaire du trésor, se livrèrent à un affreux pillage. Ils firent fondre tous les objets précieux du trésor, surtout les châsses. L'ancien tombeau fut-il entièrement démoli comme on l'a prétendu ? « Les huguenots vouloient de plus qu'on abattit l'arche et pilier sur laquelle étoit la châsse de saint Martin et le chapiteau d'argent qui étoit sur l'arche », dit un extrait du registre capitulaire de Saint-Martin⁶⁷. On s'est surtout fondé sur une inscription souvent transcrite, qui se trouvait sur la première colonne du petit autel de saint Martin rétabli en 1582, énumérant tous les saints dont les corps reposaient à Saint-Martin : « au milieu, était-il dit, il y avait le corps et le sépulcre (*sepulcrum*) de saint Martin dont les vénérables reliques, se trouvant dans des châsses, furent brû-

64. Bibl. mun. de Tours, 1023, provenant de Saint-Martin, mentionné par Mgr CHEVALIER, *Le tombeau...*, p. 23.

65. Mgr CHEVALIER, *ibid.*, p. 34-36. Il note qu'aux XV^e et XVI^e siècles, on ne parle plus du tombeau mais uniquement des châsses, que ce soit le Florentin Francesco Florio sous Louis XI ou Thibault-Lepleigney en 1541.

66. Charles de GRANDMAISON, *loc. cit.* (*supra*, n. 58).

67. Mgr CHEVALIER, *ibid.*, p. 37.

lées avec une totale impiété par les hérétiques dans cette église Saint-Martin et le sépulcre du bienheureux Martin cassé par eux depuis la base (*a fundamento*)⁶⁸ ». S'agit-il du sépulcre primitif, qui, avons-nous vu, disparut en 1562, ou de l'arche du tombeau ? Une des inscriptions rétablie en 1577 fait en tous cas état du sarcophage de marbre, trop souvent confondu avec l'arche du tombeau qui ne dut guère souffrir⁶⁹, étant désaffectée et sans doute dissimulée aux regards.

D'après les documents contemporains, on recueillit un os du bras, un fragment du crâne mis dans une caisse de bois doré avec des reliques de saint Brice, de saint Grégoire et un fragment du drap de soie qui avait enveloppé saint Martin et on les plaça dans le dôme du *ciborium* ou chapiteau⁷⁰. Dès 1582 les chanoines avaient rétabli l'ensemble du tombeau avec beaucoup d'éclat : le chapiteau ou *ciborium* qui servait de reliquaire tenait une place prédominante, et l'ancienne arche du tombeau était alors bien enterrée.

En 1686, en effet, à l'occasion d'une réparation faite à la marche qui entourait le tombeau, on retrouve l'arche et on dresse un procès-verbal :

68. *Hic in medio illorum erat corpus ac sepulcrum dicti beatissimi Martini quorum venerabiles reliquiae in capsis existentes ab haereticis impiissime in hac ecclesia beatissimi Martini fuerunt combustae ac sepulcrum beatissimi Martini per eos a fundamento ruptum anno Domini 1562* (RUINART, dans *Patr. lat.*, t. CLXXI, col. 1391). Cf. MONSIEYER, cité par Mgr CHEVALIER, *Le tombeau...*, p. 38, n. I.

69. *Ossa pii quondam Martini hic sacra fuerunt
Marmoreo primum condita sarcophago
Capsa inclusa diu multos venerata per annos
Impius at flammis haec dedit haereticus*

Mgr CHEVALIER, *Le tombeau...*, p. 38 ; aussi inscription de 1582, *ibid.*, p. 39.

70. D'après le procès-verbal de 1636, on retrouva chaque relique avec un « escripteau » signé du notaire du chapitre Mesmin de 1562, de la même main que les registres capitulaires contemporains. On met tout en place dans le dôme solennellement, cf. A. DORANGE, « Les reliques de saint Martin aux xvi^e et xvii^e siècles », dans le *Bulletin de la Société Archéologique de Touraine*, t. III, 1874-1876, p. 61-63 (Il n'est pas alors question de fragments du tombeau). De même Dom GERVAISE, *op. cit.*, p. 350. « Ce ne fut que plusieurs années après » continue Dom Gervaise « qu'on en tira la partie du crâne et l'ossement du bras de saint Martin pour les renfermer dans les reliquaires d'argent doré qui s'exposent sur le grand autel, les jours de fêtes. Il n'est resté dans la coupole avec les reliques de saint Brice et de saint Grégoire que le voile de soie qui avoit servi à envelopper le corps de saint Martin et quelques fragments qui s'étoient détachés de ces deux reliques en les mettant dans les reliquaires. » Ceci se passa entre 1636 et 1660 d'après Martin MARTEAU, *la Vie du prélat apostolique et divin thaumaturge saint Martin* (Tours, 1660), p. 71. Ce sont bien là les reliques que Dufrenoy identifia une dernière fois à la veille de la Révolution (voir *infra*, p. 175 et n. 75).

Il se fit une petite ouverture par laquelle on aperçut une petite voûte sous le tombeau; on fit descendre le vicaire perpétuel qui le reconnut être à 5 ou 6 pieds de long, 4 pieds de haut et large de 2 pieds, construite en pierre de Bourré fort blanches, qu'il y avait en cette voûte, au dessous du pied du tombeau, une petite caisse élevée de terre sur deux morceaux de pierre, qu'elle fermoit à clef mais que la serrure s'en détacha en y touchant. Le dessus s'en alla en poussière et le restant seroit allé de même s'il n'eût été retenu par deux grands morceaux d'une tombe de marbre blanc, que dans cette caisse il y trouva seulement des cendres et quantité de petits ornements et plusieurs fragments de marbre blanc. On pensa que c'était la fosse où avoit été mis le corps de saint Martin par saint Perpet soixante quatre ans après sa mort⁷¹.

Avant la découverte en 1686 de « ces deux grands morceaux d'une tombe de marbre blanc » il n'est pas question de fragments de la dalle d'Euphronius, mais seulement du tombeau rétabli en 1582 recouvert d'une dalle de marbre noir⁷². Celle-ci n'aurait donc été excavée d'un fragment de marbre blanc qu'entre 1686 et 1699 quand Gervaise écrit :

Les cendres de son saint corps et des autres saints qui avoient été brûlez avec lui furent soigneusement ramassées et renfermées dans une caisse qui fut mise dans le caveau où les reliques avoient autrefois reposé. On ramassa les fragments de l'ancien marbre que saint Eufrône d'Autun avoit envoyé à saint Perpete pour le

71. Extrait de l'inventaire général de la fabrique de Saint-Martin, ayant fait l'objet d'une communication de M. LAMBRON DE LIGNIM à la Société archéologique de Touraine le 28 novembre 1860, publiée dans *Notice sur le tombeau de saint Martin et sur la découverte qui en a été faite le 14 décembre 1860, par la Commission de l'Œuvre de Saint-Martin* (Tours, 1861), p. 56, et par S. RATEL, *Les basiliques...*, p. 37. Mgr CHEVALIER, *Le tombeau...*, ne mentionne pas ce procès-verbal qu'il connaissait certainement, mais qui, sans doute, le gênait pour l'identification de ces marbres anonymes avec les fragments de la dalle d'Euphronius.

72. « Derrière iceluy (le maître-autel) est le tombeau de S Martin qui est de marbre noir et sur lequel sont gravés ces mots *Beatissimi Martini sepulchrum* », écrit en 1638 Léon Godefroy dans sa relation de voyage publiée dans les *Mém. de la Soc. Archéologique de Touraine*, t. IV, 1855, p. 180. Le « glorieux tombeau » est « fait de pierre de marbre noir et embelli de quatre colonnes de cuivre qui soutiennent un chapiteau » confirme le R. P. Martin MARTEAU, *Le paradis délicieux de la Touraine* (Paris, 1660), 2^e parterre, p. 14. Quand il écrit ailleurs « Saint Eufroy, archevesque de Tours, répare l'église S. Martin qui avoit esté brûlée et mit de surplus avec grande dévotion le marbre qui se voit sur son sépulchre » (*La Vie de saint Martin*, p. 65), il confond certainement cette pierre de marbre noir avec celle qu'avait envoyée Euphronius, de même qu'il confond Euphronius, l'évêque de Tours qui précéda Grégoire de Tours, avec l'évêque d'Autun, de même nom, du siècle précédent.

couvrir. Une partie servit au tombeau et l'autre fut consacrée pour être posée sur le grand autel⁷³.

C'est aussi ce que l'on montra en 1699 à Dom Ruinart⁷⁴. C'est encore ce que constata Dufrementel à la veille de la Révolution en 1789 :

Nous avons premièrement visité l'autel principal dans lequel nous n'avons trouvé aucunes reliques, avons seulement remarqué que la table du dit autel, d'une seule pierre, a été excavée en son milieu pour y placer la pierre sacrée que nous avons trouvée saine et entière et formée d'une partie d'une table de de marbre blanc d'Italie que saint Euphrône avoit envoyée à saint Perpet dont le surplus couvre le tombeau du thaumaturge de la France⁷⁵.

Le fait d'avoir enterré en 1582, sans indication, ces morceaux de marbre, dont, dans le procès-verbal de 1686, on ignore l'origine, paraîtrait inconcevable s'il s'était s'agi de fragments du tombeau de saint Martin ou de la dalle d'Euphronius dont quelques années auparavant, on distribuait de petits morceaux à la manière de précieuses reliques. La plus grande partie des reliques du corps du saint ayant disparu entre temps et chaque relique ayant été identifiée, avons-nous vu, par un notaire du chapitre, on aurait, semble-t-il, honoré bien davantage le marbre du sépulcre s'il avait subsisté. Aussi, vu le caractère anonyme des fragments mentionnés en 1686, reste-t-il un doute sur l'identification des marbres ramassés en 1562 avec la dalle d'Euphronius ou la tombe de saint Martin, malgré les assertions des érudits de la seconde moitié du xvii^e siècle.

Comme en témoigne la dernière phrase du procès-verbal de 1686 et les écrits postérieurs, on s'intéressait alors beaucoup aux souvenirs de Perpétuus⁷⁶ : en 1661 Dom d'Achery avait

73. Dom GERVAISE, *op. cit.*, p. 350.

74. *Visitur hodieque illud altare multis gradibus elevatum sub quo positus est lapis sepulcri beati Martini ubi in majoribus festivitibus sacerdos celabrans missam inchoat atque ad illa verba post confessionem : Oramus te Domine per merita sanctorum tuorum, quorum hio reliquiae habentur illum lapidem osculatur* (RUINART, dans *Patr. lat.*, t. CLXXI, col. 1391).

75. Mgr CHEVALIER, « Les reliques de saint Martin » dans la *Semaine religieuse de la ville et du diocèse de Tours*, 1^{er} novembre 1875, p. 496; du même, *Le tombeau...*, p. 42. Charles de GRANDMAISON, *Notice sur les anciennes chasses de saint Martin de Tours* (Tours, 1869) ne l'avait pas transcrit en entier et n'avait pas publié en particulier le passage relatif aux marbres.

76. Avant les publications de Dom Gervaise et de Dom Ruinart de 1699, on peut rappeler les œuvres déjà citées de Dom Lesueur (1643), du P. Martin Marteau (1660), du P. Raoul Monsnyer (1663). Le chanoine Jean MAAN a publié, en 1667, la *Sancta et metropolitana ecclesia Turonensis* et M. de MAROLLES, abbé de Villeloin, a traduit *L'histoire des François de Grégoire de Tours* (Paris, 1668).

publié dans le tome V de son *Spicilegium* des textes jusqu'alors inconnus, le testament de Perpétuus et son épitaphe, avec quelques autres textes qui se disaient fort anciens. Ils avaient tous été soi-disant découverts par Joseph Vignier, prêtre de l'Oratoire, né à Blois en 1606, mort en 1661, l'année même de la publication, mais, en fait, ils avaient été forgés très habilement par ce personnage⁷⁷.

En 1790, les biens de l'abbaye de Saint-Martin furent confisqués et les chanoines dispersés. Au mois de novembre 1793, on porta les objets précieux dont « un saint Martin tout en or massif » (*sic*) à Paris. C'est alors que le maître sonneur Martin Lhommais et sa cousine Madeleine Brault, avec la complicité de l'orfèvre Fournier, chargés de prendre les reliquaires, sauvent les reliques et les cachent pendant la Terreur. Celles-ci seront reconnues authentiques en 1795 puis en 1803. C'est alors que l'archevêque de Tours les placera dans la cathédrale, sur un autel dédié à saint Martin⁷⁸. A cette époque, la collégiale n'existait plus. En 1794, on y avait abrité les chevaux de l'armée de l'Ouest, en traitant l'église du nom d'écurie Saint-Martin. Des cadavres de chevaux remplissent de puanteur l'ancienne basilique : « C'est une horreur dont on ne peut se faire l'idée⁷⁹ ». On découronne tous les clochers de leurs flèches. Il pleut à l'intérieur. Dès 1797, il y a un projet de destruction totale : « Cet édifice ne présente dans son ensemble qu'une masse informe tout à fait en opposition aux règles de l'art et du bon goût⁸⁰ ». Le 2 novembre, l'écroule-

77. Julien HAVET, « Questions mérovingiennes », dans *Bibliothèque des Chartes*, 1885, p. 205 et suiv., a démontré que Jérôme Vignier, s'inspirant avec beaucoup d'habileté de Grégoire de Tours et de Sidoine Apollinaire, en était l'auteur. Comme l'auteur du *Traité du retour des reliques*, attribué à saint Odon, et des *Miracles de saint Martin*, attribués au pseudo-Heberne, Jérôme Vignier avait mis dans le testament et l'épitaphe « les mêmes détails pour accréditer ses deux productions l'une par l'autre ».

78. Chanoine Ernest AUDARD, « La reprise du culte de saint Martin », dans les *Annales martinienues*, oct. 1949, p. 15.

79. IDEM, « Saint-Martin de Tours sous la Révolution », *ibid.*, juill. 1949, p. 11.

80. IDEM, *ibid.*, p. 13. « Sous le rapport de l'art, il n'avait rien de recommandable » écrit à propos de Saint-Martin à la même époque J. L. CHALMEL, *op. cit.*, p. 21 (reproduit dans J. X. CARRÉ DE BUSSEROLLE, *Dictionnaire géographique, historique et biographique d'Indre-et-Loire...*, t. VI, 1884, p. 246.) Les chanoines eux-mêmes en 1789 voulaient tout changer : l'inventaire de Dufrementel avait été fait vu « le plan de restauration qui exigeoit un changement dans la forme extérieure du tombeau de leur saint patron et necessitoit le déplacement de l'autel principal » (Mgr CHEVALIER, « Les reliques de saint Martin », *loc. cit.*). Le mépris du Moyen âge explique, avec l'irrégulation, la destruction de Saint-Martin sous l'Empire.

ment des voûtes précipite l'exécution de ce projet mais on devait éprouver de grandes difficultés à détruire l'énorme édifice. « J'offrirai un bouquet à saint Martin pour sa fête » avait dit un Jacobin⁸¹. Le 10 décembre 1798, une explosion gigantesque fit sauter ce qui restait des voûtes, la façade et la tour Saint-Nicolas. On n'arrive pas à tout démolir. « On dit que vous avez besoin d'une tour pour y élever une horloge, disposez d'une de celles qui restent à démolir », écrit l'entrepreneur de démolition⁸². Ainsi subsista la tour de l'Horloge et personne ne voulut détruire la tour Charlemagne.

Le 1^{er} août 1802, l'administration des Domaines et le préfet de Pommereul indiquent sur le plan de Saint-Martin le tracé de seize lots formant bordure autour de deux rues nouvelles qui seront percées à l'emplacement de la grande nef et du bras sud du transept, la rue de Saint-Martin (maintenant rue des Halles) et la rue Descartes.

Mgr Duchilleau (1818-1824) rétablira le culte de saint Martin dans la chapelle Saint-Jean ou du Petit-Saint-Martin, donnée à l'archevêque précédent par le fripier Chalmel (qui, en prenant l'initiative d'une pétition, avait essayé, en 1797, de sauver la collégiale) et installera dans le cloître les religieuses de l'Adoration perpétuelle du Saint-Sacrement⁸³.

On pensa longtemps, à tort, que le tombeau de saint Martin se trouvait sous l'une des rues, comme en témoigne le livre de Jacquet Delahaye, paru en 1822 et intitulé *A l'occasion de la réédification projetée de Saint-Martin de Tours*. En 1849, les reliques de saint Martin, portées en procession dans les rues de Tours apaisent une épidémie de choléra. En 1852, on restaure l'abbaye de Ligugé. En 1854, se constitue à Tours l'œuvre du vestiaire de Saint-Martin avec M. Dupont, le « saint homme de Tours », le comte Pèdre Moisant, Stanislas Ratel qui fut le premier fouilleur et l'archéologue de la Commission⁸⁴; l'œuvre, en effet, en dehors de l'ouvroir où on fait des vêtements pour les pauvres, s'occupe de rechercher les souvenirs de la basilique. On retrouve des plans : outre le plan de l'ancienne basilique, dressé par Jacquemin en 1779⁸⁵, on re-

81. E. AUDARD, « Saint-Martin de Tours sous la Révolution », *loc. cit.*, p. 15.

82. *Ibid.*, p. 16.

83. E. AUDARD, « La reprise du culte de saint Martin », avril 1950, p. 12

84. Dom BESSE, *Le tombeau de saint Martin de Tours, Notes et documents sur la découverte du tombeau, le rétablissement du culte de saint Martin et la reconstruction de la basilique, 1854-1893* (Paris, 1922).

85. Conservé au musée archéologique de la Touraine, il a été reproduit par Mgr CHEVALIER, *Les fouilles...*, pl. 6; Dom BESSE, *Le tombeau...* pl. IX; Dr LESUEUR, *op. cit.*, p. 11.

trouve chez un notaire le plan dressé lors du lotissement de 1806 par Jacquemin fils, qui montre que le tombeau de saint Martin ne se trouve pas sous l'une des nouvelles chaussées, mais dans la cave d'une maison⁸⁶. L'Œuvre rachète plusieurs de ces maisons, principalement grâce aux dons du comte Pèdre Moisant. On commence à fouiller et l'on trouve d'anciennes substructions. Il faut encore racheter une maison. Enfin, le 14 décembre 1860, jour de la fête de la *Reversio* ou fête du Retour de saint Martin parmi les Tourangeaux, on retrouve le tombeau dans une atmosphère de grande ferveur. Ce sont bien les montants d'une petite arche aux murs parallèles, dans l'axe de la basilique, correspondant exactement à la description du procès-verbal de 1686, que M. Lambron de Lignim avait précisément commentée quinze jours auparavant à la Société archéologique de Touraine⁸⁷.

Il apparaît dès ce moment que le tombeau, l'abside et les chapelles rayonnantes forment un tout. C'est, sans contestation possible, l'emplacement où fut vénéré le tombeau de saint Martin. Que l'on considère « la place qu'occupe le caveau dans l'axe même de l'église et derrière le maître-autel justement où l'on sait qu'était le sépulcre détruit par les protestants et rétabli après leurs dévastations, si l'on tient compte de la façon dont les chapelles du ^x^e siècle convergent vers ce point capital, absolument comme celles du ^{xii}^e et du ^{xiii}^e siècles, on ne pourra manquer de reconnaître que c'est bien là, sinon le tombeau primitif, du moins l'emplacement où reposèrent pendant de longs siècles les reliques du patron des Gaules », écrivait dès 1861, M. de Grandmaison en refusant de faire remonter ces découvertes à Perpétuus : « La nature des pierres employées dont l'usage ne remonte pas en Touraine au delà du ^x^e siècle, la forme de l'appareil dans lequel il est impossible d'apercevoir un seul des caractères architectoniques du ^v^e siècle Il est impossible d'assigner aux parties même les plus anciennes une époque antérieure au ^x^e siècle, soit à la reconstruction d'Hervé consacrée en 1014. Or ces trois petites chapelles, bien évidemment antérieures au massif (où elles sont encastrées) offrent par leurs dimensions, leur appareil et l'épaisseur de leurs joints tous les ca-

86. Plan géométral de la ci-devant église Saint-Martin de Tours. 24 ventôse an IX (15 mars 1801) par JACQUEMIN fils, mentionné et utilisé dans *Notice sur le tombeau par la Commission de saint Martin*, p. 23 et par Dom BESSE, *op. cit.*, pl. I en le superposant au plan de 1779.

87. Dom BESSE, *op. cit.*, p. 62 et suiv.

ractères du XI^e siècle⁸⁸ ». Nous souscrivons pleinement à ce jugement fort remarquable à une époque où si peu de ces substructions avait été encore dégagé. Si M. de Grandmaison avait su distinguer le tombeau de marbre primitif, détruit par les huguenots, du tombeau érigé par Hervé, il n'aurait pas manqué de reconnaître ce dernier dans l'arche du tombeau retrouvée en 1860, au lieu d'y voir une reconstruction faite à la fin du XVI^e siècle au même emplacement.

Les publications de la Commission et celles de M. de Grandmaison eurent assurément peu de retentissement, car huit ans après, en 1869, Quicherat publia sa *Restitution de la basilique de Saint-Martin de Tours*⁸⁹ en paraissant ignorer la découverte du tombeau et du déambulatoire à chapelles rayonnantes, et c'est au contraire cette restitution, basée uniquement sur des textes, qui, d'une façon paradoxale, influencera les publications ultérieures sur les fouilles.

Dans le procès-verbal de 1860, il n'est question, en dehors des substructions que de divers débris, soigneusement conservés, métaux, morceaux d'albâtre, boucle de ceinturon, mais non de morceaux de marbre. Trois furent cependant trouvés à ce moment comme en témoigne un catalogue ronéotypé rédigé par Stanislas Ratel⁹⁰. C'est seulement quinze ans après, le 24 octobre 1875, que Mgr Chevalier, mis en éveil, nous dit-il, par la lecture de Dom Gervaise et de Dufremontel, alla regarder avec quelque attention ces fragments trouvés en 1860 avec d'autres fragments dans le caveau même (on avait rempli et maçonné cette cavité pour supporter les maçonneries supérieures faites au moment de la Révolution) et dit-il « dont on n'apprécia pas alors toute la valeur ». L'ouvrier en fit l'extraction en présence de M. le comte Pèdre Moisant et ils furent inscrits sur le catalogue avec la mention n° 36 : « deux fragments de pierre tombale en marbre trouvés dans la maçonnerie qui remplissait le tombeau de saint Martin⁹¹ », « deux grands morceaux d'une tombe de

88. Charles de GRANDMAISON, « Notice sur les fouilles exécutées dans l'abside de l'ancienne basilique de Saint-Martin de Tours en 1860-1861 », dans les *Mémoires de la Société archéologique de Touraine*, t. XIII, 1860, p. 3 et 4.

89. Jules QUICHERAT, *op. cit.*, pl. IX, XI, XIII, XIV.

90. « La commission constate en outre que tous ces débris trouvés dans le petit caveau ont été renfermés avec soin dans ces caisses et scellés » (*Notice sur le tombeau ... par la Commission de Saint-Martin de Tours*, p. 57). Ils furent mis en dépôt au musée de la Société archéologique de Touraine par Stanislas Ratel en 1886 avec un catalogue ronéotypé conservé dans l'inventaire du musée.

91. Mgr CHEVALIER, *Le tombeau...*, p. 43.

marbre blanc », disait le procès-verbal de 1686. Mgr Chevalier remarqua que ces deux fragments de 17 cm sur 21 cm et de 50 cm sur 18 cm, ayant la même épaisseur de 8 cm environ, avaient été retaillés, ce qui est effectivement en faveur de leur identification avec les fragments ramassés en 1562, retrouvés en 1686 et taillés peu après pour placer sur le maître-autel et sur le tombeau, mais cette identification vraisemblable des fragments retrouvés en 1686 et à nouveau en 1860, après la destruction de toute la basilique, ne nous paraît pas autoriser leur identification avec des fragments du tombeau primitif de saint Martin ou de la dalle d'Euphronius, quoiqu'on en ait dit. Ces beaux morceaux remontent cependant peut-être au v^e siècle, comme bien d'autres retrouvés en 1886 par Mgr Chevalier lui-même⁹².

Le troisième fragment de marbre, inscrit au catalogue sous le n^o 43, avait aussi été trouvé dans le caveau; il n'a que 5 cm d'épaisseur, 17 cm de long et 15 cm de large avec une

92. *Ibid.*, p. 57. Mgr Chevalier a rapproché cette croix de celle qu'on voit sur une fresque du baptistère du cimetière romain de Saint-Pontien datée du vr-viii^e siècle par Louis PERRET, *Catacombes de Rome* (Paris, 1851), vol. III, planche LVIII, d'après laquelle il l'a reconstituée en stuc : cf. Mgr CHEVALIER, *Le tombeau...*, planche initiale; Dom BESSE, *Le tombeau...* planche XXVI (la bordure avec les inscriptions de Sulpice Sévère n'a heureusement pas été réalisée). Tout récemment, Angelo LIPINSKY, « La Crux gemmata e il culto della santa Croce nei monumenti e nelle raffigurazioni monumentali », dans *Felix Ravenna*, juill. 1960, fasc. LXXXI, p. 5-63, a réuni les représentations de croix en mosaïque à Rome (à Sainte-Pudentienne au début du v^e siècle, à l'oratoire des 40 martyrs près de Sainte-Marie-Antique, à Saint-Étienne le Rond, à Saint-Jean du Latran et à la chapelle *Sancta Sanctorum*) et à Ravenne (dans la mosaïque représentant Justinien à Saint-Vital, à l'abside de Saint-Apollinaire in Classe, à la coupole du mausolée de Théodoric, au baptistère des Ariens où la croix gemmée brille sur le trône vide); il groupe ensuite les croix gemmées d'orfèvrerie du haut Moyen Âge encore conservées. *La Storia di Milano*, t. II, *Dalle invasioni dei Barbari all'apogeo del governo vescovile*, 493-1002 (Milan, 1952) groupe également, à côté de croix d'orfèvrerie, différentes croix sculptées, imitant les croix gemmées, en particulier les plaques de chancel de Saint-Jean-Baptiste de Monza (p. 126) et de la cathédrale de Monza (p. 153) : dans ce dernier cas, l'alpha et l'oméga pendent des bras de deux croix décorées de points qui flanquent un chrisme décoré pareillement. Proche par la matière et peut-être par la fonction, est le devant de l'autel de marbre retrouvé à Nola (Domenico MALLARDO, « La vite negli antichi monumenti cristiani, di Napoli e della Campania », dans *Rivista di archeologia cristiana*, 1949, p. 102, fig. 8), analogie qui nous a été signalée par M. Hubert : la croix est entièrement couverte de gemmes, l'alpha et l'oméga pendent de ses bras, elle est entourée d'un cadre orné de rinceaux et de part et d'autre se dressent deux candélabres dans des panneaux latéraux (ce qui pourrait aussi bien servir de modèle de restitution). Le Nola du début du v^e siècle est curieusement évocateur de saint Paulin, ce noble Aquitain qui, de Nola, resta toujours en rapports avec son ami Sulpice Sévère, l'auteur de la *Vita Martini*.

rouelle à plusieurs brins et n'a en fait aucun rapport avec les fragments précédents : il s'agit sans doute d'un fragment de chancel carolingien du temps d'Alcuin⁹³.

On établit en 1863 une chapelle provisoire où se déroulent de nombreux pèlerinages. On réunit des fonds importants pour rétablir Saint-Martin, que l'on envisage comme une grande basilique de style roman où retrouveraient place la tour Charlemagne et la tour de l'Horloge. Ce fut le projet établi par Baillargé en 1875, auquel la Commission de Saint-Martin resta très attachée : elle avait racheté la plupart des maisons nécessaires à sa réalisation⁹⁴.

En 1884, Mgr Meignan se rallia à un projet, moins ambitieux, de l'architecte Laloux, qui maintenait les rues construites après la Révolution, la rue Descartes, la rue des Halles, et la rue Baleschoux. On chargea alors Mgr Casimir Chevalier, qui avait publié en 1880 le *Tombeau de saint Martin*, de diriger les fouilles qui devaient précéder la construction. On lui reprocha beaucoup de les avoir faites sans autoriser personne à les voir. Ratel et Lasteyrie ne purent que les entrevoir clandestinement. Ratel fait paraître en 1886 le compte rendu de ses premières fouilles⁹⁵ et Mgr Chevalier publie dès 1888 celui de ses propres fouilles accompagné d'un plan dressé avec précision par M. Pareq⁹⁶.

Malheureusement, les substructions retrouvées furent en partie détruites par les nouvelles fondations, celles des piliers qui portent la coupole et celles faites pour établir la crypte aisément envahie par l'eau (raison pour laquelle, sans doute, la basilique romane ne comportait pas de crypte). En dehors du tombeau de saint Martin conservé sous l'autel de cette crypte, autel qui suit l'axe est-ouest du tombeau, on peut encore voir les substructions de deux chapelles retrouvées lors des fouilles : la chapelle rayonnante axiale, dite chapelle Saint-Perpet, est plus large que les autres chapelles, de 3 m. d'ouverture, elle a d'épaisses substructions inférieures, de 2 m. 50 de largeur, ayant un axe différent des subtruc-

93. Voir *supra*, n. 20. On peut rapprocher ce fragment de nombreuses dalles de chancel contemporaines, qui tant en Italie qu'en France comportent le même motif, en particulier dans l'Ouest de la France, à Saint-Seurin de Bordeaux et à Saint-Serge d'Angers, cf. Robert de LASTEYRIE, *L'architecture romane en France* (Paris, nouv. éd. 1929), p. 194, 209, 210, 211, 215, fig. 170, 193, 200, 201, 204, 205.

94. Dom BESSE, *Le tombeau de saint Martin...*

95. Stanislas RATEL, *Les basiliques de Saint-Martin à Tours*, puis en 1890, *Les basiliques de Saint-Martin à Tours. Supplément*.

96. Mgr CHEVALIER, *Les fouilles de Saint-Martin de Tours*, dernière planche.

tions supérieures plus minces, d'1 m. d'épaisseur, portant plusieurs assises d'un mur appareillé; la seconde chapelle, dite Saint-Grégoire, ouvrait sur le bras sud du transept et ne comportait pas de substruction d'axe différent.

Autour de cette chapelle ont été réunis dans une petite pièce obscure les objets trouvés dans les fouilles de 1886. Ce « musée martinien » constitué par Mgr Chevalier a subi peu de modifications et est tombé dans un curieux oubli. Les objets n'ont pas même été inventoriés ou photographiés. On note cependant parmi eux trois chapiteaux mérovingiens de marbre blanc, deux de petites dimensions et un plus grand, ce qui montre bien que parmi les cent-vingt colonnes de marbre mentionnées par Grégoire de Tours, il y en avait qui étaient faites pour couronner des supports isolés et d'autres qui avaient appartenu à des éléments de placage. Il y a des fragments de colonnettes de marbre qui sont richement ornées de rinceaux de feuillages et d'oiseaux comme les colonnes de la Daurade de Toulouse, mais dans un style plus sec. Un revêtement de marbre est décoré d'un canthare aux formes encore antiques. Il y a vingt et un modillons en brique cannelés, comme on en a trouvé dans les églises mérovingiennes de Paris, et d'autres éléments de mosaïques en brique⁹⁷. Il y a aussi plusieurs inscriptions carolingiennes⁹⁸. Ces divers éléments avaient été remployés dans les substructions de la basilique d'Hervé⁹⁹, alors que dans le remblai du déambulatoire, on trouva de nombreux vestiges du chevet roman, reconstruit sans doute vers 1100 et démoli au XIII^e siècle lorsqu'on établit le chœur gothique : ces chapiteaux, ces modillons décorés de têtes, ces cordons de billettes, de zig-zags ou de fleurs à quatre pétales qui entouraient les fenêtres sont d'une très belle qualité, comme ceux qui sont demeurés en place dans la tour Charlemagne et la tour de l'Horloge¹⁰⁰.

En dehors des trois fragments de marbre longuement étudiés par Mgr Chevalier, les deux fragments de la croix gemmée incrustés dans une dalle de stuc, qui se trouve derrière l'autel de la nouvelle basilique Saint-Martin et la rouelle de marbre déposée 7, rue Baleschoux, les objets des fouilles de 1860, correspondant au catalogue dressé par Stanislas Ratel,

97. Mgr CHEVALIER, *op. cit.*, p. 51-53 et 83.

98. *Ibid.*, p. 95-99.

99. *Ibid.*, p. 50, 96, 97, 98.

100. *Ibid.*, p. 121-123.

sont exposés dans une armoire du Musée de la Société Archéologique de Touraine.

A l'occasion du centenaire de la découverte du tombeau de saint Martin et des fouilles de la basilique, on souhaiterait, qu'avec le concours déjà acquis de M. le chanoine Sadoux et de M. Boris Lossky, on puisse après un siècle tirer de l'oubli ces objets, les réunir et faire mieux connaître ces éléments très précieux pour l'étude du grand sanctuaire. En particulier, on y trouve des témoins authentiques de cette fameuse basilique du v^e siècle dont on s'est obstiné si longtemps à chercher l'emplacement là où elle ne se trouvait pas.

May VIEILLARD-TROIEKOUROFF.

LE RÔLE DES MOINES DANS LA TRANSMISSION DU PATRIMOINE LATIN

Ma première impression quand j'ai réfléchi sur le problème que j'allais étudier, celui du rôle des moines dans la transmission du patrimoine latin, a été que je devrais m'éloigner du cadre du monachisme ancien dans lequel saint Martin a vécu, pour trouver les premières traces d'une activité qui devrait devenir un jour une des gloires du monachisme occidental. Mais, en pénétrant dans le phénomène de la transmission, j'ai vu que c'est grâce à des traits spéciaux du plus ancien monachisme occidental — traits qui se manifestent dès le moment où l'ascétisme, sous ses formes diverses, a été importé en Occident — que les moines d'une époque postérieure ont pu jouer le rôle de conservateurs et de transmetteurs du patrimoine latin.

L'ascétisme et le monachisme occidentaux et surtout l'ascétisme gaulois (car c'est en Gaule que l'ascétisme et le monachisme prébenédictins ont eu un grand succès, de très bonne heure déjà) était inspiré surtout par l'anachorétisme et le cénobitisme égyptiens. Mais, dès le début l'ascétisme occidental est plus modéré, plus nuancé oserais-je dire, que l'ascétisme égyptien et même syrien. Ce qui est importé d'Orient, c'est un idéal ascétique et c'est cet idéal qui se réalise en Occident de manières très diverses : aussi bien par une fuite du monde et une vie d'austérité ascétique, que par des activités pastorales combinées avec une vie ascétique et même par une vie qui combine l'activité scientifique et littéraire avec un idéal ascétique. L'ascétisme se répand, dès le début, aussi bien dans les villes que dans les campagnes.

L'idéal ascétique comme tel est donc importé de l'Orient : c'était un phénomène qui sans doute avait plus de contacts avec une tradition préchrétienne, antique et juive, en Orient qu'en Occident. Cette circonstance pourrait expliquer partiellement le fait évident que l'ascétisme s'est enraciné plus facilement en Orient qu'en Occident. Pour les Occidentaux il était plus difficile — semble-t-il — que pour les Orientaux de trouver une forme définitive de l'idéal ascétique. Ceci est prouvé par l'histoire même du terme « ascèse » en Occident.

On a rencontré de grandes difficultés quand on a voulu trouver des équivalents latins des termes ἄσκησις et ἀσκητής, si courants en Orient. Les manières dont on a rendu ces mots, ἄσκησις surtout, révèlent des hésitations et une incertitude mal dissimulée. On met l'accent tantôt sur un côté, tantôt sur un autre du phénomène, mais on ne trouve pas le mot qui rend d'une manière satisfaisante ce qui est le contenu du terme grec traditionnel.

Dans la traduction latine la plus ancienne de la *Vie de saint Antoine* de saint Athanase, premier texte latin dans lequel on s'efforce de créer une terminologie monastique, on trouve toute une série de traductions pour le terme grec ἄσκησις. Le plus souvent le traducteur emploie *studium* mais il sait très bien que ce mot seul ne rend pas toute la richesse du terme grec. C'est pourquoi il ajoute des qualifications, amplifiant le terme de manières diverses : *studium virtutum*, *studium sustinentiae*, *studium laboris nostri*, *studium christianismi*, *studium christianissimum*, *studium religionis*, *studium Christi*, *studium secundum Dominum*, *studium defricum*, etc., etc³. Il est clair par cette énumération que l'auteur, chaque fois qu'il rencontre le mot, s'efforce de rendre avec un soin particulier le sens que le terme semble avoir dans le contexte, mais il ne réussit pas à trouver un terme général satisfaisant. Il ne s'agit pas ici d'une faiblesse, ou d'un manque de compétence, de la part du traducteur de la *Vita Antonii*; plus tard on ne trouve pas non plus un vrai terme technique latin comme équivalent de l'ἄσκησις grec. On emploie *sanctitas* (Jérôme, Cassien, Augustin), *instantia* (Augustin), *opus Dei* (Jérôme), *religio* (Jérôme, Cassien), etc. Quant à ἀσκητής, il est intéressant de voir qu'Égérie, dans son *Itinéraire*, emploie l'emprunt *ascitis*, mot qui reflète la forme parlée : *senex integer et monachus a prima vita et ut hic dicunt ascitis* (40, 1); *maiores qui in solitudine sedebant, quos hic ascites vocant* (65, 28)².

Dans la manière dont l'Occident a interprété l'idéal de l'ascétisme oriental, si austère, si radical, si bizarre parfois, il y a beaucoup de modération, mais on voit se manifester aussi, comme il appert de la manière dont on rend le terme ἄσκησις, beaucoup d'hésitations quant au contenu même de l'idéal. Quant aux formes les plus austères de l'ascétisme égyptien,

1. Voir L. Th. A. LORIE, *Spiritual Terminology in the Latin Translations of the Vita Antonii* (Latinitas Christianorum primaeva, 11), Nijmegen-Utrecht, 1955, p. 65 ss.

2. Voir LORIE, *op. cit.*, p. 88 ss.

elles sont rarement pratiquées en Occident. Dès le commencement il y a une tendance au cénobitisme pakhômien plutôt qu'à l'anachorétisme absolu. Ce cénobitisme se manifeste, d'assez bonne heure déjà, sous une forme qui prélude au monachisme bénédictin. Mais — et sur ceci je voudrais mettre l'accent — dès le commencement il y a certains traits qui annoncent les tâches particulières qui, au seuil du Moyen Age, seront prises en mains par le monachisme d'Occident.

Afin de préciser ces traits caractéristiques qui apparaissent dès le début, il pourrait être utile de s'arrêter quelques instants devant les premières manifestations de l'idéal ascétique en Occident et de faire le bilan chronologique des formes diverses sous lesquelles cet idéal tend à se concrétiser.

Mais avant de faire ce bilan, je voudrais attirer encore une fois l'attention sur le témoignage de la langue. Or, dès le début le mouvement ascétique a laissé ses traces dans la langue, grecque aussi bien que latine. Je parlais déjà du terme ἀσκησις, emprunté par les Grecs au monde profane, et des difficultés qu'on a rencontrées quand on a voulu traduire ce mot en latin. Il ne s'agit pas ici d'un phénomène isolé. Dans la langue technique du monachisme qui se constitue lentement, il y a un nombre restreint de termes empruntés à la terminologie ascétique du monde profane (surtout à la philosophie moralisante)³, mais beaucoup plus nombreux sont les termes chrétiens très anciens qui ont été réévalués en un sens ascétique. Ceci prouve qu'au début le mouvement ascétique et monastique était, pour une large part, inspiré par l'idée d'un retour à l'idéal de l'Eglise primitive. En ce qui concerne la réévaluation de cette terminologie paléo-chrétienne, le grec et le latin vont de pair, montrant de cette manière qu'Occident et Orient pratiquaient essentiellement le même idéal. Je me permets de citer quelques exemples : ἀδελφός et *frater* avaient été des termes pour désigner les chrétiens; plus tard le mot est devenu peu usuel dans la langue courante, mais *fratres* est resté un des termes employés par les prédicateurs pour s'adresser aux fidèles. Malgré cela le mot qui désignait tous les chrétiens est devenu le terme usuel pour désigner le moine : *frater* adopte le sens de « moine ». Au début, les chrétiens en général étaient appelés δοῦλοι τοῦ θεοῦ (terme remontant à une tradition juive et biblique), mais le monachisme emploie le mot pour les moines. Des termes comme *mundus*, *saeculum*, *religio*, *sancti*, *conversio* étaient des termes chrétiens avec un sens bien déterminé : tous ces

3. Voir LORÉ, *op. cit.*, p. 67 ss. et 123 ss.

termes adoptent un sens spécial dans le groupe des moines. De cette manière, le plus ancien monachisme, oriental et occidental, se présente comme un mouvement spirituel qui prêche un retour aux conditions et aux pratiques, considérées comme simples et pures, des premières générations chrétiennes. Cette tendance à un certain primitivisme se réalise plus facilement et plus normalement dans le milieu égyptien, copte, qu'en Occident. Or, il pourrait être utile de se rendre compte du fait qu'il n'y avait pas en Occident (avec l'exception peut-être de l'Irlande dont je parlerai tout à l'heure) l'équivalent du milieu copte, pour une grande partie illettré et vivant loin de la tradition et de la civilisation antiques : milieu dans lequel en Égypte étaient recrutés beaucoup de moines, y compris le père du monachisme égyptien, saint Antoine. Dès le commencement le monachisme occidental est plus lettré, plus adapté à la vie dans un monde civilisé, même dans les cas, pas rares, où l'on se retire du monde, comme l'ont fait les membres de la communauté cénobitique de Marmoutier. Il ne faut pas oublier que le monachisme occidental débute dans un monde dans lequel la civilisation antique n'est pas encore ébranlée par les invasions, quoique celles-ci s'annoncent déjà..., et où les déserts sont rares. La civilisation antique avec tous ses attraits et tous ses dangers, aux yeux de bien de chrétiens, est encore plus ou moins intacte quand s'annoncent les premiers symptômes d'une vie ascétique, sur l'exemple des moines égyptiens.

Suivons maintenant les étapes diverses de l'ascétisme occidental en tâchant de placer chaque manifestation de ce mouvement dans son propre cadre spirituel et social.

Au début du mouvement ascétique occidental il faut faire mention de l'existence d'une traduction latine de la *Vie de saint Antoine* par Athanase. La *Vie* était écrite un an après la mort du père du monachisme, en 357, et elle deviendrait bientôt le grand document de propagande de l'ascétisme, et particulièrement de l'anachorétisme et du cénobitisme égyptiens. Presque aussitôt après sa parution une version latine hâtive a été faite. Dans cette version, trouvée par Dom Wilmart dans les archives de Saint-Pierre à Rome, et dont j'ai déjà parlé à propos du terme *ασκησις*, nous voyons lutter le traducteur avec la terminologie ascétique orientale⁴. Il est

4. A. WILMART, *Une version inédite de la Vie de saint Antoine*, dans *Revue Benedictine*, t. XXXI (1914), p. 163 ss.; G. GARITTE, *Un témoin important de la Vie de saint Antoine par s. Athanase* (Rome, 1939); H. W. F. M. HOPPENBROUWERS, *La plus ancienne version latine de la vie de saint Antoine par s. Athanase* (Latinitas Christianorum primaeva, 14), Nijmegen-Utrecht, 1960.

clair qu'il s'agit ici d'un vrai commencement. Le traducteur travaille dans le vide. Quand plus tard, avant l'an 379, Évangre fait sa traduction « littéraire », il existe déjà en latin un certain vocabulaire ascétique, prouvant que l'ascétisme s'était installé et développé en Occident. Ceci ressort également des faits historiques relatés dans nos sources.

Selon une communication d'Ambroise, Eusèbe, évêque de Verceil (Vercelli), menait une vie d'ascète avec son clergé, au début de la seconde moitié du iv^e siècle. La première fois que dans la tradition occidentale soit mentionnée la pratique de l'idéal ascétique, celui-ci se présente sous la forme d'un évêque-ascète. Ce qui est particulièrement intéressant, c'est qu'Ambroise, faisant mention de la vie ascétique menée par Eusèbe, met l'accent sur le fait que cette vie se déroulait dans une ville. Ambroise — qui lui-même dirigeait, selon saint Augustin (*Conf.*, 8, 6, 15) un monastère hors des murs de Milan), — semble considérer la combinaison de vie ascétique et d'activité pastorale aussi bien qu'une vie ascétique menée dans une ville, comme peu usuelle, voire inouïe : *quod si in aliis Ecclesiis tanta suppetit ordinandi sacerdotis consideratio quanta cura expetitur in Vercellensi ecclesia, ubi duo pariter exigi videntur ab episcopo, monasterii continentia, et disciplina ecclesiae ? Haec enim primus in Occidentis partibus diversa inter se Eusebius sanctae memoriae coniunxit; ut et in civitate positus instituta monachorum teneret, et Ecclesiam regeret ieiunii sobrietate. Multum enim adiumenti accedit ad sacerdotis gratiam, si ad studium abstinentiae et ad normam integritatis* (encore une manière de formuler ce que le grec exprime par ἀνκισιν *iuventutem astringat*, et *vernantes intra urbem abdicet usu urbis et conversatione* (*Ep.* 63, 66). Il est intéressant aussi de constater qu'Ambroise voit dans cette vie ascétique une imitation des ascètes bibliques, d'Élie, d'Élisée, de saint Jean Baptiste et d'autres (*ibid.*, 67). Eusèbe est mort en 371, mais la notice d'Ambroise se rapporte à une date antérieure, au plus tard à 365, ce qui veut dire que la vie ascétique d'Eusèbe est plus ou moins contemporaine du séjour de saint Martin à Ligugé, relaté par Sulpice Sévère : *haut longe sibi ab oppido monasterium collocavit, quo tempore se ei quidam catechumenus iunxit, cupiens sanctissimi viri institui disciplinis* (*Vita*, 7). Nous sommes ici en pleine tradition égyptienne : l'anachorète qui vit, selon l'exemple de saint Antoine, avec un compagnon ou un disciple dans sa cellule d'ermite. Mais quand Martin, devenu évêque de Tours, en 372, fonde Marmoutier, sa communauté est organisée selon l'exemple des communautés pakhômiennes et Sulpice Sévère,

dans sa description de Marmoutier, veut évoquer l'image d'une vraie vie du désert, dans le pays de la Loire : *qui locus tam secretus et remotus erat, ut eremi solitudinem non desideraret* (Vita, 10). C'est là que Martin vit dans une cabane avec ses « frères » : *ipse ex lignis contextam cellulam habebat, multique ex fratribus in eundem modum : plerique saxo superiecti montis cavato receptacula sibi fecerant* (ibid.). Le mot *fratres* est le terme usuel, comme nous l'avons vu, pour moines ou ascètes. Ces *fratres* ne semblent pas pouvoir être identifiés avec les disciples que Sulpice mentionne ensuite : *discipuli fere octoginta erant, qui ad exemplum beati magistri instituebantur*. Il s'agit donc de jeunes gens qui sont initiés à la vie cénobitique. Sulpice Sévère raconte qu'on avait tout en commun, que les moines n'achetaient ou ne vendaient rien et puis il ajoute : *ars ibi exceptis scriptoribus nulla habebatur, cui tamen operi minor aetas deputabatur : maiores orationi vacabant*. Cette observation est extrêmement importante par rapport au problème qui nous occupe. Sulpice Sévère parle de *ars* dans un contexte où il s'agit du commerce qui est interdit aux moines, et il est probable qu'il emploie ce mot au sens de « métier » et qu'il pense au travail manuel des moines orientaux. Mais il y a un seul *ars* qui est pratiqué : *exceptis scriptoribus*; il y avait donc des scribes à Marmoutier. Mais cet art d'écrire est pratiqué exclusivement par les jeunes : *cui tamen operi minor aetas deputabatur*.

Un peu plus tard nous voyons saint Jérôme au désert de Chalcis, premier contact occidental avec le monachisme syrien (375-377) qui nous est attesté. C'est là qu'il rédige probablement la *Vie de Paul de Thèbes*, témoignant, dans cette œuvre très stylisée, de son enthousiasme pour la vie d'anachorète. Au cours de ces années également, l'aristocratie féminine de Rome prend ses premiers contacts avec le monachisme palestinien; Mélanie l'Ancienne fonde son monastère à Jérusalem. A partir de ce temps il y a des contacts fréquents du groupe hiéronymien avec le monachisme palestinien et égyptien.

C'est vers ce temps aussi que les pèlerins de l'Occident commencent à s'intéresser non seulement aux lieux saints, mais aussi aux ascètes qui y habitent. Dans le cadre de ce mouvement, qui sans doute a contribué beaucoup aux contacts du monachisme oriental et occidental, on s'explique la fondation, par Paula, d'une hôtellerie à Bethléem. L'itinéraire d'Égérie, écrit probablement en 417/8^s, nous donne une idée de ces

pèlerinages bien organisés et de l'enthousiasme des pèlerins d'Occident pour l'ascétisme oriental : de l'industrie touristique aussi, qui s'intéresse aussi bien aux monuments et sites bibliques, qu'aux ascètes... et même ceux-ci deviennent des guides touristiques.

Mais malgré ces contacts de plus en plus fréquents et intenses de l'Occident avec l'Orient, l'Occident n'imité pas sans autre la ferveur de l'ascétisme extrême des moines d'Égypte. Jérôme lui-même mène à Bethléem une vie de lettré et de savant, qui est loin de l'austérité des communautés cénobitiques de Pakhôme dont il a traduit la Règle (en 404)⁶.

L'influence de l'idéal égyptien ne s'exerce d'ailleurs pas seulement par l'intermédiaire des pèlerinages et par des contacts personnels, mais aussi par la diffusion, en Occident, de la *Vie de saint Antoine*, dont j'ai déjà parlé. On connaît l'histoire des officiers de Trèves, relatée par saint Augustin dans ses *Confessions* (8, 6, 15). Celle-ci nous donne une idée de l'enthousiasme déclenché en Occident pour un ascétisme rigoureux et austère. Mais malgré cet enthousiasme on opte plutôt pour un ascétisme modéré, combiné aussi bien avec la charge épiscopale qu'avec l'activité d'écrivain, d'exégète, de théologien. Pour saint Augustin l'*otium* philosophique de Cassiciacum devient l'*otium* théologique du jardin de Thagaste, puis la vie communautaire de l'évêque avec son clergé à Hippone (391).

Vers l'an 394 Paulin et Therasia commencent une vie ascétique à Nole. Et, devenu évêque, Paulin continue et sa vie d'ascète et son activité de poète. Son maître Ausone avait eu peur, un jour, que son élève doué, devenu ascète, ne dût abandonner sa carrière de poète⁷. Paulin ascète abandonna, il est vrai, la poésie profane; mais sa poésie religieuse reste fidèle à la tradition du maniérisme ausonien. Dans la personne de Paulin l'ascétisme se marie avec les lettres... et on est très loin de l'austérité des Pères du désert.

La fondation de saint Honorat à Lérins, vers 410, et les deux couvents fondés par Cassien à Marseille vers 415 (encore des fondations urbaines) renforcent la tradition égyptienne en Gaule. Mais Cassien qui avait séjourné parmi les moines d'Égypte n'influe pas seulement sur les fondations monastiques que je viens de mentionner; il exercera une influence durable par son *De Institutis* et ses *Collationes*, surtout grâce à saint Benoît, qui recommandera dans sa *Règle* la lecture

6. A. BOON, *Pachomiana latina*, Louvain 1932.

7. Voir C. MOHRMANN, *Studia Catholica*, t. IV (1928), p. 64 ss.; t. V (1928), et p. 23 ss.

de ces œuvres. Malgré ces tendances égyptiennes, la tradition de Lérins ne rejette pas l'œuvre pastorale, et la fondation de saint Honorat deviendra une pépinière d'évêques.

On voit donc comment en Occident l'ascétisme se manifeste sous des formes très diverses : la vie ascétique n'exclut ni l'activité littéraire et savante, ni l'œuvre pastorale. Le plus souvent il s'agit d'un monachisme très ouvert : il y avait des moines qui étaient lettrés, il y avait des évêques qui menaient une vie monastique, les grands centres monastiques comme Marmoutier ou Lérins ont donné des évêques à beaucoup de diocèses. D'autre part on ne saurait dire que l'amour des lettres ni le soin du patrimoine latin fussent des traits caractéristiques des communautés monastiques du iv^e et du v^e siècles. La structure de la société de ces siècles explique, me semble-t-il, pourquoi à cette époque des moines continuent parfois une activité littéraire qu'ils avaient commencée dans le monde, comme Jérôme, et Augustin aussi, mais que, d'autre part, il n'y a rien qui lie les moines, comme moines, à ces activités. Il s'agit toujours de cas personnels. Or, l'Occident latin était une société lettrée : les livres, la littérature profane et chrétienne appartenaient à l'équipement normal de la culture. Le moine, se retirant du monde, renonça partiellement à cet équipement; mais par le fait même de son christianisme, religion dans laquelle le livre et les textes écrits jouent un rôle important, il ne se désintéressa pas de la culture littéraire. Toutefois, tant qu'il y avait encore des écoles, les moines ne s'intéressaient pas à l'enseignement des lettres. Et même quand l'enseignement traditionnel disparaît en Gaule, ce sont plutôt les évêques (issus, il est vrai, souvent d'un milieu monastique) que les moines qui s'occupent de l'enseignement, maintenant privé. Il est bien probable qu'au cours de ces siècles déjà, les moines copiaient les livres liturgiques dont ils avaient besoin, aussi bien que les textes de la Bible. Qu'on pense aux *scriptores* mentionnés, comme nous l'avons vu, par Sulpice Sévère pour Marmoutier. Mais le fait même que ce travail fut exclusivement confié aux jeunes, prouve déjà qu'on est encore loin de la tradition des *scriptoria* monastiques du Moyen Âge.

Au cours du vi^e siècle, Cassiodore veut, dans son monastère humaniste, intéresser ses moines à la philologie, à la critique textuelle des livres saints et à la traduction des Pères grecs. Projet important qui semble avoir été réalisé du vivant de Cassiodore, mais qui ne semble pas avoir eu de lendemain. La « philologie » avait toujours été liée aux textes profanes, et la transmission de la littérature profane avait toujours in-

combé aux laïcs. Quoi qu'il en soit de la fondation de Cassiodore, premier essai d'un monachisme savant et humaniste, dans la ligne des Mauristes, on n'en entend plus parler après la mort de Cassiodore⁸.

Quand, au cours du même vi^e siècle, Benoît organise le monachisme occidental d'une manière plus ou moins définitive, selon des principes qui reflètent plutôt la tradition occidentale, modérée, — s'annonçant depuis le milieu du iv^e siècle —, que l'austérité des moines égyptiens, on ne saurait dire qu'il ait donné une place importante aux lettres, ni qu'il semble s'inquiéter de la tradition littéraire⁹. La Règle de saint Benoît reflète encore et toujours une société lettrée, dans laquelle le livre et la lecture ont leur place normale. Dans le monastère de Benoît, des livres sont là, l'existence d'une bibliothèque est considérée comme chose normale et la majorité des moines savent encore lire. Mais rien n'indique un soin particulier pour le patrimoine latin. Et rien dans la Règle ne rappelle l'organisation de la communauté cassiodorienne, toute vouée à l'étude des lettres. D'autre part, plusieurs sources monastiques du vi^e siècle mettent l'accent sur le travail manuel, surtout sur le travail des champs. Cassiodore lui-même ne rejette pas le travail manuel, tout en le considérant comme moins important que l'activité philologique et littéraire : *nec ipsum est a monachis alienum hortos colere, agros exercere et pomorum fecunditate gratulari* (Instit. 1, 29). Le concile d'Agde de 544 parle du *quotidianum rurale opus* des moines (can. 56). Saint Benoît, dans le chap. 48 de sa Règle, recommande, après avoir constaté que l'oisiveté est ennemie de l'âme, un double partage de la journée : *et ideo certis temporibus occupari debent fratres in labore manuum, certis iterum horis in lectione divina*. Et la Règle du Maître, renvoyant aux mots de saint Paul (II Thess., 3, 10) prescrit encore le travail manuel : *praeterea dicente Apostolo... ut si quis non vult operari nec manducet, ergo debent esse et post officia Dei et opera corporalis hoc est manuum* (Reg. Mag. 48, 14 ss.).

Cette tendance à recommander le travail manuel s'explique aussi bien par l'influence exercée par le monachisme oriental sue par la situation économique de l'époque¹⁰.

8. Toutefois on ne saurait exclure la possibilité d'une influence exercée plus tard par l'idéal cassiodorien sur certains monastères qui suivaient la Règle de saint Benoît, voir Th. KLAUSER, *Freundesgabe Robert Bähringer* (Tübingen, 1957), p. 337 ss.

9. Voir Gregorio PENCO, « Il Concetto di Monaco et di Vita monastica in Occidente nel secolo VI », dans *Studia Monastica*, t. I (1959), p. 7 ss.

10 Voir PENCO, *op. cit.*, p. 49.

Ce n'est ni par la voie d'une tradition littéraire du monachisme primitif, ni par suite d'un idéal culturel et littéraire, que le monachisme occidental jouera un rôle décisif dans la transmission du patrimoine latin. Le monachisme occidental le plus ancien a créé, de par son caractère spécial, la possibilité de l'évolution nouvelle qui commence à la fin du *vi*^e et au début du *vii*^e siècle.

Nous avons déjà vu que le monachisme occidental était étroitement lié à l'épiscopat et que beaucoup d'évêques étaient issus des centres monastiques: que d'autres, tout en étant évêques, menaient une vie monastique. D'autre part, être évêque signifiait souvent, surtout dans les diocèses ruraux des Gaules du *iv*^e ou du *v*^e siècle, être un apôtre. L'activité de saint Martin, devenu évêque de Tours, revêtait un vrai caractère apostolique et son cas n'était pas unique en Gaule. Qu'on pense par exemple à saint Victrice de Rouen.

L'idéal apostolique a joué un rôle important, surtout dans le monachisme gaulois. Saint Martin convertit la population rurale et on a l'impression que la destruction des idoles, relatée par Sulpice Sévère, occupe, dans la spiritualité de Martin et dans celle de ses compagnons, la place du combat contre le diable et les démons chez les anachorètes égyptiens... Beaucoup d'évêques gaulois, issus de monastères, avaient d'ailleurs à combattre, au cours des *v*^e et *vi*^e siècles, dans les campagnes, les traditions et superstitions païennes qui, par suite des bouleversements de l'époque, étaient plus vivantes que jamais. Mais tout cela n'est qu'une préparation à une situation nouvelle.

Cette situation nouvelle se présente quand les moines deviennent, au sens plein du mot, des missionnaires. C'est alors qu'ils commencent à jouer un rôle actif et décisif dans la conservation et la transmission du patrimoine latin. Je crois qu'ici nous touchons à l'essentiel. Ce n'est pas par la voie d'un idéal humaniste, comme celui de Cassiodore, que les moines sont devenus conservateurs et animateurs d'une tradition lettrée. Le soin pour les lettres est la suite normale de leur activité missionnaire et pastorale dans des pays qui ne disposaient pas d'une culture littéraire, ou dans lesquels la culture littéraire avait disparu.

Le fait même que le Christianisme ne peut pas se passer d'une culture littéraire imposait aux moines missionnaires dans les pays « barbares » la tâche de s'occuper de l'enseignement et des lettres en général. Mais il y avait plus : l'Église ayant adopté le latin comme la langue officielle de sa liturgie et de son administration, elle vivait — encore et tou-

jours — dans la tradition de la culture latine. Ainsi elle imposait aux moines missionnaires la tâche de s'occuper de la conservation et de la transmission de la tradition latine, au sens le plus large du mot. L'activité civilisatrice dans les pays de mission en Occident devait se combiner avec l'introduction du latin, avec l'enseignement des lettres latines et de toute une culture latine.

Au début du Moyen âge, c'est surtout la mission dans les pays celtiques et germaniques qui a imposé aux moines la tâche de s'occuper de la transmission de la culture latine. Saint Patrice en Irlande ne disposait que d'une culture latine très restreinte, et ses contacts avec le monachisme n'étaient que très superficiels. Je crois avoir montré ailleurs que Patrice n'a pas eu de contacts importants avec Lérins¹¹. Mais malgré sa connaissance défectueuse du latin, il s'exprime dans ses écrits en latin et il parle — à côté de l'ancien irlandais de sa prédication — un latin chrétien rudimentaire. Quoique, comme je viens de le dire, saint Patrice ne semble pas avoir eu des contacts avec le monachisme de Lérins, l'Irlande patricienne a connu des ascètes, des moines, comme on les avait alors un peu partout dans le monde chrétien. Le caractère strictement monastique du christianisme irlandais semble être d'importation britannique et post-patricienne¹². C'est alors que l'Église irlandaise organise un enseignement qui est basé sur la tradition latine, aussi bien en Irlande même, que dans les parties celtiques de la *Brittannia* (Bangor, Clonard d'une part, Iona, Lindisfarne de l'autre, pour en citer quelques exemples illustres). Quand, dans les dernières années du VI^e siècle, saint Grégoire le Grand envoie Augustin et ses compagnons chez les Anglo-Saxons, c'est encore un christianisme latin qu'ils introduisent en pays anglo-saxon et ici encore la prédication de la foi chrétienne ira bientôt de pair avec la fondation d'écoles et l'organisation d'un enseignement selon le système continental. Un contact fréquent avec Rome et l'Italie aboutit non seulement à l'importation de nombreux manuscrits, mais aussi à l'introduction, chez les Anglo-Saxons, d'un enseignement scolaire inspiré par l'école latine, profane : les *artes liberales* font ainsi leur entrée chez les Anglo-Saxons. Ainsi l'enseignement traditionnel de la grammaire latine trouve sa place normale dans le *curriculum* des écoles insulaires. Et, quand les missionnaires irlandais et anglo-saxons portent à leur tour le message chré-

11. Voir C. MOHRMANN, *The Latin of saint Patrick* (Dublin, 1961), p. 26 s. et p. 47 s.

12. *Ibid.*, p. 52 s.

ten aux peuples germaniques du continent, ils y introduisent l'enseignement du latin et de la culture traditionnelle selon le système insulaire. Ces missionnaires sont parfois, comme Boniface par exemple, des grammairiens.

Ce qui était une nécessité évidente pour les moines missionnaires, devient un devoir partagé avec d'autres dans l'Empire carolingien. Dans l'ensemble des mesures prises par Charlemagne et ses conseillers pour assurer à l'Empire carolingien une administration efficace et une vie matérielle et religieuse bien organisée, la restauration de l'enseignement latin occupait une place importante. Cette organisation, ou restauration, de l'enseignement était inspirée partiellement par la tradition de l'école profane, surtout de l'école du grammairien, partiellement par celle de l'école monastique anglo-saxonne. On n'est pas sûr qu'Alcuin lui-même ait été moine. Mais s'il ne l'était pas, il était en tout cas issu de l'école monastique de York, qui lui fournit les matériaux nécessaires pour l'organisation de l'enseignement dans l'Empire carolingien.

C'est surtout à partir de la Renaissance carolingienne que, sur le continent, les moines jouent un rôle important dans la conservation du patrimoine latin. Les réformes inspirées, sous Louis le Pieux, par Benoît d'Aniane, n'ont pas pu diminuer l'élan de cette activité. Il est vrai que Benoît d'Aniane, tout en prenant la Règle bénédictine à la lettre, accordait une part plus large à l'office divin que celle présentée par la Règle, préparant de cette manière la vie clunisienne. Il est vrai aussi que Benoît ne voulait pas au monastère d'écoles pour jeunes séculiers (Synode d'Aix-la-Chapelle). Mais d'autre part l'accent mis sur la *lectio divina*, sur la lecture du livre de cârême prescrite par la Règle, montre que le caractère « lettré » du milieu monastique, dont j'ai déjà parlé à propos de la Règle de saint Benoît, est strictement observé et conservé. Mais, qui plus est, Benoît d'Aniane ne se contente pas d'un minimum de culture littéraire, indispensable à l'observation stricte de la Règle. La catégorie des *scholastici* était un vrai corps enseignant, une élite, qui conservait, développait et transmettait en tout premier lieu l'héritage patristique au sens le plus large du mot.

Il faut ajouter à ces observations que — surtout hors du royaume franc — l'activité des moines ne se bornera pas aux écoles intérieures, mais que les écoles extérieures, destinées à ceux qui ne se préparaient pas à la vie monastique, étaient nombreuses. Toute cette organisation monastique s'épanouit en activités multiples : transcription de manuscrits, enseignement des lettres, aussi bien dans les écoles extérieures

qu'intérieures, étude de la Bible et des Pères de l'Église. Avec le développement des écoles capitulaires qui s'occupent particulièrement de l'enseignement élémentaire du clergé, y compris la grammaire, les moines s'intéressent de plus en plus à la littérature chrétienne et à la tradition patristique. Ou pour mieux dire : là où les moines s'occupaient de l'enseignement élémentaire, encore et toujours basé sur la littérature profane, et considéré, selon le système augustinien, comme propédeutique, ils pratiquaient l'étude des *artes* et particulièrement de la littérature profane. Mais l'étude des Pères appartenait à la vie même des moines, elle nourrissait leur spiritualité. Dans le domaine de la littérature patristique et dans celui de l'idiome littéraire chrétien, il n'y a pas question de restauration, comme c'est le cas pour la littérature profane. Dans le domaine des lettres chrétiennes, on peut parler d'une vraie continuité. Un moine écrivant au ix^e ou au x^e siècle, disons un traité sur la Trinité, ou commentant un texte de la Bible, se sentait, sans autre, le continueur et le successeur d'un Augustin ou d'un Jérôme. Et le latin monastique du Moyen âge est là pour prouver à quel degré cette continuité était réelle. Il y a un courant continu de Tertullien et de Cyprien à Bernard de Clairvaux, passant par un nombre infini de moines copiant, lisant, ruminant et imitant les œuvres des Pères de l'Église. Continuellement on se nourrit du patrimoine patristique en le développant et en l'enrichissant. Si les moines s'occupaient en même temps de la littérature profane, c'est parce qu'ils étaient fidèles à la tradition de l'Église ancienne, qui n'avait pas rejeté ni refusé la littérature et la culture profanes, parce qu'elle y voyait un élément nécessaire d'une culture désormais chrétienne. L'étude de cette littérature avait, comme nous l'avons vu, une valeur propédeutique. Ce qui a changé depuis l'antiquité chrétienne, c'est que l'enseignement est donné par l'intermédiaire de l'Église.

Je crois qu'on peut résumer ce que j'ai voulu dire de la manière suivante. Au cours des premiers siècles du monachisme occidental, à une époque où la culture antique était encore vivante, les moines, d'ordinaire, ne prennent pas une part active à la transmission du patrimoine latin; mais, d'autre part, ils ne sont pas hostiles à la culture ancienne. Dès le commencement, il y avait des gens qui combinaient la vie d'ascète avec une activité littéraire. Quand les moines vont s'occuper de l'enseignement et de la transmission de la culture latine en général, c'est par suite de leur activité missionnaire. Mais ce qui avait été une nécessité pour les moines missionnaires, travaillant parmi des peuples qui jamais

n'avaient eu de contact avec la culture antique, devint également nécessaire pour les moines vivant dans les pays qui, après les bouleversements des invasions, devaient recommencer, qui devaient construire sur les ruines de l'antiquité une culture nouvelle et chrétienne. Ainsi ils cultivent l'héritage profane et le transmettent, tandis qu'en même temps ils continuent la tradition patristique. Il y a ici — je voudrais insister sur ce fait — une différence essentielle : dans le domaine de l'héritage profane, les moines sont essentiellement des transmetteurs; dans celui de la tradition patristique et chrétienne, ils sont plus : ils sont continuateurs et créateurs. Ils ne transmettent pas seulement ce qu'ils ont reçu, mais ils développent et enrichissent l'héritage qui leur est confié.

Christine MOHRMANN.

Université de Nimègue

LA PART DU MONACHISME DANS LE DROIT ET L'ÉCONOMIE DU MOYEN AGE

Monachisme : ces quatre syllabes prestigieuses évoquent le mystère de la solitude, les splendeurs de la liturgie, une retraite studieuse, les raffinements de la spiritualité. Autant de sujets brillants qui inspirent discours et méditation.

Que vous promet-on aujourd'hui ? Une incursion dans la plus aride des sciences, le droit, et le plus vénal des domaines, l'économie. Mon titre de professeur dans une Faculté de droit et des sciences économiques vous vaut cette infortune. Et comme j'enseigne l'histoire des droits savants dans l'Europe médiévale, on vous prive des charmes de l'Orient; pour comble, vous serez transportés en des siècles lointains, — du vi^e au xv^e — où ni le droit ni l'économie n'ont que tardivement dépassé le stade de l'empirisme.

Pour m'aider dans cette périlleuse opération, les auxiliaires, grâce à Dieu, ne me font point défaut. Le principal est Dom Philibert Schmitz qui, dans le tome V de son *Histoire de l'ordre de Saint Benoît*, consacre de bonnes pages à l'activité économique et au droit canon. Tous les historiens de l'économie et des canons font leur place aux monastères et nous trouverons aliment dans toutes les histoires du monachisme, en dernier lieu celle de Dom Patrice Cousin. Enfin, les monographies apportent des précisions et je retiendrai particulièrement celles qui concernent le Poitou.

Que saint Martin me prête les deux moitiés de son manteau, pour recouvrir ces osselets que je vais joindre, afin de reconstituer d'abord le *corpus* monastique du droit canon, puis un corpuscule de l'économie médiévale. Et qu'il vous communique, pour me prêter une attention bienveillante, le feu de sa charité.

I

La vie du droit suppose des créateurs, des transmetteurs et des interprètes. Dans quelle mesure les moines ont-ils rempli cette triple fonction ?

Créer du droit, les moines y furent contraints pour organiser leur propre existence. Ils y furent conduits, à l'usage de l'Église entière, par leur accession aux sommets de la hiérarchie. Enfin, ils agirent par leurs écrits, leurs exemples et leurs activités personnelles sur les institutions de l'Église et de la Chrétienté. Examinons successivement chacun de ces trois modes.

Pour leur propre existence, les moines ont dû accepter des lois et des institutions. Je dis : accepter, car leur idéal primitif échappe aux contraintes juridiques; mais aucune société ne subsiste sans règles sanctionnées et coordonnées. Ces règles émanent du fondateur, de la coutume et des assemblées légiférantes, et aussi, des autorités de l'Église séculière.

Saint Martin, quelles que fussent les vertus naturelles des moines poitevins, dut faire des règlements. Les premières des Règles qui nous sont parvenues ont été rédigées à Arles par Césaire, puis Aurélien et à Uzès par Ferréol. Elles ont eu un rayonnement limité. La première règle universelle fut celle de saint Benoît, que Dom Cuthbert Butler a éditée d'après l'excellent manuscrit de Saint-Gall et Dom Philibert Schmitz pour l'usage courant. Cette règle — dont la relation avec la *Regula magistri* est si discutée — fixe le gouvernement et l'administration, le régime temporel et spirituel. Tous les fondateurs l'ont prise pour base de leurs réformes ou de leurs créations. Au VII^e siècle, la règle de saint Colomban ne tarda point à en subir l'influence au point de devenir la *Regula sanctorum Benedicti et Columbani*. Au IX^e siècle, Benoît d'Aniane, dans sa *Concordia*, cherche l'harmonie de toutes les règles sous le patronage de Benoît de Nursie. Du X^e au XII^e siècle, Cluny et Cîteaux, les nouvelles congrégations monastiques ne font que redonner vigueur à la vieille règle bénédictine.

Le complément et l'adaptation de la règle sont assurés par la coutume (nous avons des éditions de coutumes rédigées) et par les statuts que votent les chapitres. Ces décisions capitulaires ne cessent de rappeler les principes, de corriger les infractions, d'adapter le droit monastique aux conditions changeantes. Elles traduisent, comme les conciles, une expérience juridique dont les historiens n'ont pas encore découvert toute la richesse. Leur édition, qui progresse trop lentement,

nous permet aujourd'hui un certain renouvellement de l'histoire du droit monastique.

Les moines n'ont pas été seuls à créer leur droit; les organes œcuméniques — papauté et conciles — y ont pourvu, produisant un droit commun, dont les moines sont les sujets, non les auteurs. Ce droit commun s'est développé surtout aux *xii^e* et *xiii^e* siècles : il concernait les conditions d'entrée au monastère, le noviciat, la profession, le changement d'ordre, le mode de vie, l'exercice éventuel des fonctions pastorales, bref tous les aspects de l'activité monastique. La troisième catégorie de chrétiens avait son *status vitae*, les communautés, les ordres, les rapports avec le clergé se trouvaient unifiés. Dans les décrétales de Grégoire IX, le *Sexte* et les *Clémentines*, ces lois communes remplissent des titres entiers : quatre titres, 47 capitules dans les seules décrétales de Grégoire IX.

Quand les moines ont accédé à l'épiscopat et même au Souverain pontificat, ils sont devenus législateurs pour un diocèse ou pour l'Église universelle.

Dans leurs diocèses, les moines-évêques ont publié des constitutions et des statuts synodaux, où il serait intéressant de relever l'influence monastique. Les plus fameux capitulaires d'évêques, au *ix^e* siècle, sont l'œuvre de moines : Hincmar de Reims et Raban Maur. Sur le Siège pontifical, une vingtaine de moines ont fait des décrétales et présidé des conciles; quatre d'entre eux ont préparé le passage de l'ancien droit à l'âge classique : Urbain II, Pascal II, Gélase II, Eugène III.

Enfin, la participation des moines au gouvernement et à la législation de l'Église universelle a été importante dans les conciles œcuméniques et au Sacré-Collège. Nous savons qu'au quatrième concile du Latran les abbés et prieurs étaient plus nombreux que les évêques, environ 800. Au deuxième concile du Latran, je relève dans leur cohorte la présence de l'abbé de Montierneuf. En permanence, des moines cardinaux conseillent le Saint-Siège et dirigent offices et tribunaux romains. Ici encore, il conviendrait de rechercher l'influence de l'idéal et des intérêts monastiques.

L'activité que nous avons jusqu'à présent observée est constitutionnelle : c'est la constitution du monachisme ou du diocèse ou de l'Église entière qui l'autorise, qui l'exige. Cependant, beaucoup de moines ont pris des initiatives personnelles. Au *v^e* siècle, les moines insulaires ont commencé de rédiger des tarifs pour le rachat des péchés, que l'on appelle pénitentiels. Nous avons, dans plusieurs articles et chapitres, résumé la généalogie de ces dangereux libelles, où de simples

particuliers fixent les peines infligées par les confesseurs et vont jusqu'à permettre des relâchements graves. L'arbitraire a pour suite la discordance : ainsi, le tarif de soulerie — qui, en ce temps-là, était une distraction favorite des Celtes — peut aller de un à vingt jours de condamnation au pain et à l'eau.

Avec les réformateurs carolingiens, nous avons déploré ces méfaits d'un individualisme anarchique; mais avec plusieurs historiens, nous avons aussi admiré les bienfaits : les pénitentiels ont aiguisé le sens du péché, facilité la rédemption, enseigné l'hygiène. Ils ont contribué à la protection de la femme, de l'enfant et même de l'esclave. Aux moines revient l'honneur de ces progrès.

Nous n'avons considéré jusqu'ici que le droit canon : les moines ont collaboré aux lois et institutions séculières par leur participation au gouvernement royal. Il suffira de rappeler Alcuin, dont Wallach vient de montrer le rôle dans la législation de Charlemagne, et Suger qui fut le conseiller de notre premier Capétien restaurateur de l'État.

**

La transmission du droit, comment eût-elle été mieux assurée que par les monastères, où se réfugient les manuscrits, les copistes, les ordonnateurs.

Les catalogues de bibliothèque nous apprennent quels manuscrits canoniques, et aussi de droit séculier, les moines avaient dans leurs bibliothèques. Et nous savons, par l'exemple de Marculfe et d'Anségise, qu'ils étaient les auteurs des principaux recueils de formules et de capitulaires. Nous savons, que, loin de se borner à transcrire des collections canoniques, ils en ont composé un certain nombre, parmi les plus importantes.

Il est certain que la première collection générale a pour auteur, au début du vi^e siècle, un moine scythe, Denis le Petit, dont le R. P. Peitz vient d'exalter l'œuvre. Pour la première fois, une traduction (et même une triple traduction) des conciles orientaux, une série des conciles africains et une quarantaine de décrétales sont juxtaposés. Il est possible que le père de la première collection universelle, l'*Hispana*, qui ajoute aux trois séries anciennes des conciles gaulois et espagnols, soit Isidore de Séville, président du quatrième concile de Tolède en 633, et que ce grand érudit ait été éduqué dans un monastère. Trois siècles plus tard, la première col-

lection importante où se trouvent des conciles carolingiens est composée par Reginon, abbé de Prüm : les *Libri de synodalibus causis* furent le manuel fameux des visites épiscopales. Et l'on a soutenu tout récemment que la fameuse collection en 74 titres, qui contient les principes de la Réforme grégorienne serait l'œuvre de Bernold, moine de Constance.

*
**

Les moines ont fait mieux que des collection canoniques : ils ont brillé parmi les inventeurs des méthodes d'interprétation.

A la fin du ^x^e siècle, des milliers de canons circulaient dans l'Église. La papauté avait tenté d'imposer partout les canons romains. Comme elle ne put faire l'unité par voie autoritaire, des moines entreprirent de la faire par la voie dialectique. Bernold de Constance, Abélard posèrent les règles de la méthode. Et le camaldule Gratien, réunissant toutes les autorités discordantes, appliqua la méthode rationnelle dans son « Décret » qui devait, aux environs de 1140, couronner l'ancien droit et inaugurer le *Corpus juris canonici*. Ce monument juridique, sur lequel s'est construit le droit classique de l'Église, a eu pour auteur un moine dont nous savons peu de chose et qui fut le plus prestigieux compilateur de textes légaux ou patristiques au Moyen Age.

Il fut aussi le père de la science canonique. Avec Gratien s'ouvre l'ère de l'interprétation systématique des canons. Dans les écoles, désormais, le « Décret » sera enseigné, commenté. Au ^{xii}^e siècle, par les séculiers; à partir du ^{xiii}^e, quelques moines s'illustreront comme Bernard de Montmirat, bénédictin d'Aniane, surnommé *Abbas antiquus*, qui glosa les décrétales de Grégoire IX; au ^{xiv}^e, Guillaume de Montlaurun; au ^{xv}^e, le bénédictin Panormitanus.

Permettez-moi d'insister sur la gloire de l'un d'eux, qui fut votre compatriote, Guillaume de Montlaurun. Ce Quercynois, de noble famille, ayant achevé ses études théologiques et canoniques à l'Université de Paris, se fit moine clunisien et devint probablement visiteur de l'ordre, car il voyagea en tous pays d'Occident. Il était maître de l'œuvre de l'abbaye de Lézat, quand on le députa en 1308 à l'assemblée de Tours, qui devait juger les Templiers. Il n'alla pas plus loin que Poitiers, où Clément V résidait avec sa cour. Les raisons de cette halte sont inconnues. Peut-être Guillaume la prolongea-t-il pour assurer sa carrière. De fait, il fut nommé profes-

seur à l'Université de Toulouse. Il n'avait pas oublié Poitiers, il y revint en 1319 pour gouverner le monastère de Montier-neuf. Ce fut un abbé tout intellectuel, qui fonda une bibliothèque et laissa dépérir les bâtiments. Il avait composé (ou professé) à Toulouse un commentaire du *Sexte*. Avait-il déjà terminé en 1319 son *Commentaire des Clémentines* et le plus célèbre de ses ouvrages, le *Sacramentale*, sorte d'introduction à la théologie pour l'usage des canonistes ? Il est difficile de répondre. Le certain, c'est que dans tous ses ouvrages, Poitiers tient grande place : ville aux 120 églises, où les prébendes ont quelque originalité, et aussi clercs et moines, et enfin les seigneurs, illustres par leur goinfrerie au point d'exiger, quand ils sont hôtes des monastères, un *minimum de sept plats*.

L'œuvre doctrinale des moines est, en somme, plus importante par la qualité que par le nombre des auteurs. Pourquoi n'ont-ils pas écrit davantage ? C'est à cause de leur passion pour le droit ; c'est qu'il a fallu, au *xii^e* et au *xiii^e* siècle, leur interdire les études juridiques, vers lesquelles ils se portaient avec une périlleuse ferveur. Leur contribution est cependant considérable, puisque l'interprétation de Gratien lui-même, dans ses *dicta* sur les textes du « Décret », celle de l'*Abbas antiquus* sur les décrétales, de Montlaurun sur le *Sexte* et surtout le commentaire de Panormitanus ont fixé pour un grand nombre de clercs le sens des canons.

*
**

Création, transmission, interprétation des textes : nous pouvons maintenant reconnaître toutes les transformations que le monachisme a imposées à la morphologie de l'Eglise et même à la société séculière.

Il a créé un monde original, monde de l'Eglise, où chaque maison est une cité, où certaines cités deviennent des Empires, où les Empires s'affrontent dans une vigoureuse émulation.

La cité s'est constituée par étapes. Dès l'origine, le monastère organise son autonomie économique. Il se procure tout le nécessaire pour la vie de la communauté. Bientôt, l'accès des moines au sacerdoce crée l'autonomie cultuelle. Enfin, l'exemption qui, rompant le lien épiscopal, rattache directement le monastère à Rome, procure la parfaite indépendance locale.

Ces cités autonomes se sont groupées en compagnies :

d'abord fraternités de prières; puis, grâce à Benoît d'Aniane, essai de concordance des règles; enfin, à Cluny, à Cîteaux, congrégation avec maison-mère, soit sur le type monarchique, soit sur le type fédératif. Cluny et Cîteaux ont formé de véritables empires.

Ces Empires ont rivalisé. Le conflit de Cluny et de Cîteaux a secoué l'Église au ^{xii}^e siècle. Il souleva de graves problèmes de droit : le passage de sujets d'un ordre à l'autre mit le feu aux poudres; et bientôt, ce fut la comparaison hargneuse entre les disciplines des deux ordres, qui eut pour résultat le chapitre général de 1132 et les Statuts de Pierre le Vénérable. En vérité, il s'agit de l'opposition entre deux traductions juridiques de l'idéal, celle de Cluny plus souple, libérale, humaniste; celle de Cîteaux, plus rigide, littérale, mystique. Tout le règlement intérieur — nourriture et vêtements, travail et silence — se trouvait engagé dans la querelle.

Ces cités, ces Empires sont directement soumis au Saint-Siège, dont ils constituent la force d'élite, partout agissante et unifiante.

Dans la société civile, aussi, le monachisme crée des autonomies, par le régime de l'immunité, qui soustrait le domaine à l'autorité des fonctionnaires et prépare la seigneurie. Une organisation laïque se développe, pour la défense et l'administration de ces enclaves : avoués et vidames, *ministeriales* et maires.

De façon moins directe, les monastères ont influencé les institutions de l'Église et du Siècle : en leur fournissant des modèles. Le gouvernement pontifical s'est inspiré surtout de l'Empire romain, mais il est possible qu'il ait emprunté à Cluny le modèle de la Chambre apostolique. Les monarchies nationales se sont inspirées, elles aussi, de certaines institutions monastiques comme le chapitre général.

Nous n'avons rien dit des moniales. On peut supposer qu'elles ne furent pas étrangères à la rédaction de leurs propres règles, qu'elles transcrivirent des manuscrits et l'on sait qu'elles aussi, donnèrent aux conciles et aux papes (sans parler des empereurs et des rois) l'occasion de nombreuses lois, dont l'une des plus fameuses est la décrétale *Periculoso* de Boniface VIII, qui établit la clôture. Moines et, dans une beaucoup moindre mesure, moniales, ont été de grands artisans et promoteurs du droit.

II

Pendant qu'ils se livraient à ces travaux intellectuels, les moines participaient à la vie économique avec une activité qu'exigeaient leur subsistance, leur règle et leur idéal même. On divisait naguère l'économie en quatre secteurs : production, circulation, consommation, répartition. Remaniant un peu ce partage, vous me permettrez d'examiner successivement : les besoins et les moyens — ce qui correspond aux deux derniers termes de la quadrilogie classique (consommation et répartition), puis l'activité créatrice (c'est-à-dire la production), enfin le mouvement commercial (ce qui veut dire : circulation). Pour conclure cette seconde partie, nous nous demanderons quelles furent les conséquences sociales de toute cette économie.

*
**

Le monastère est fondé sur le principe du dénuement personnel. Cependant, il a de grands besoins.

D'abord, les besoins de toute communauté humaine. Il faut loger, nourrir, vêtir plusieurs dizaines, parfois plusieurs centaines de personnes. Plus spécialement, il faut pourvoir aux besoins que crée la vie religieuse. Pour la nourriture : abondance de légumes, de poisson, de fruits; le vin, qui est la boisson ordinaire au Moyen âge, est spécialement abondant au monastère, où l'on mange beaucoup de salaisons : un savant statisticien a calculé qu'en Autriche, au xiv^e siècle, un moine buvait chaque jour de deux à quatre litres de vin, et que Cluny consommait chaque année vingt-cinq chars de vin. Pour le culte : le vin eucharistique, l'huile du luminaire, le mobilier liturgique.

L'assistance publique absorbait une large part des ressources du monastère. Chaque dimanche, l'abbé de Saint-Denis distribuait 2.500 pains; chaque jour l'abbé de Montauban servait à 13 pauvres un repas de moine; l'abbaye du Bec partageait environ 12 hectolitres de grains par semaine. Troarn nourrissait, certains jours, plus de 7.000 pauvres. En temps de disette, Fleury vendait ses objets précieux. Le tableau des générosités monastiques pourrait nous retenir des heures entières. Dans la maison, des services charitables sont organisés : aumônerie, hôtellerie, hôpital, hospice, avec leurs salles, leur personnel, leur budget.

Ajoutez à ces charges volontaires celles qu'imposent l'Égli-

se et l'État. Rome exigeait des cens légers et de lourds services, *communia* ou *minuta*, des annates et des fruits intercalaires, des décimes et des subsides caritatifs. L'évêque aussi percevait procurations et dons appelés gratuits. Enfin, le souverain imposait les droits d'oblat, les pensions.

Pour faire face à ces besoins variés, le monastère disposait d'un patrimoine souvent considérable, — encore que l'opinion ait toujours exagéré son volume. Dans la répartition des biens temporels, le monastère est bien pourvu par son fondateur, qui lui fournit une dot, et par des libéralités — dons ou legs pieux. Ainsi, chaque maison possède des biens de toute sorte : champs et prés, bois et marais, mines et salines dispersés parfois en plusieurs pays.

Mgr Lesne a écrit l'histoire de cette propriété aux premiers siècles du Moyen âge. Dans la répartition des biens, les monastères, fondés sur l'idée de pauvreté, tiennent avec l'Église et l'aristocratie séculière le premier rang. Le Polyptyque d'Irminon nous apprend qu'au début du ix^e siècle, Saint-Germain-des-Prés possédait plus de 36.000 hectares et 1.500.000 francs or. Toutes les monographies font apparaître la vaste étendue du patrimoine monastique. Des épreuves comme les invasions et les guerres, la baisse de valeur des terres et la diminution des libéralités ou leur orientation vers les ordres mendiants ont provoqué une crise dont ne se sont point relevées les vieilles abbayes bénédictines, tandis que les cisterciens, nés dans ce monde nouveau, surent s'adapter et prospérer presque jusqu'à la fin du Moyen âge.

L'administration de ces territoires et de ces fonds offre grand intérêt pour l'économie médiévale à cause de la diversité des modes d'exploitation et de l'organisation des métiers. Nous avons sur ce point de nombreuses monographies et un bon chapitre dans l'*Histoire de l'Agriculture* de Roger Grand.

Tels sont les besoins de consommation intérieure et extérieure, tel est le lot des abbayes dans la répartition des richesses. Comment ces richesses sont-elles exploitées ?

*
**

La première nécessité est d'adapter le sol aux besoins du monastère. Des champs fourniront les céréales et les plantes. Des pâtures, l'aliment des troupeaux. Aménagements, cultures, élevage : examinons ces trois points du programme.

Un bon exemple des travaux nous est fourni par les huit ab-

bayes qui se chargèrent d'assécher les marais de la basse Sèvre et de la Vendée, sur une longueur de 60 km. L'opération a eu ses historiens, Clouzot et Bruhat. Édouard Raison, dans son étude sur *L'abbaye de l'Absie-en-Gâtine*, a détaillé la part d'un des monastères participants qui, dès 1211, avait creusé le canal de l'Anglée et, bientôt après, contribué au canal des Cinq Abbés; en cinquante ans, 7 km. de front étaient gagnés sur les eaux.

Pour s'approvisionner en poissons, les moines ont creusé des étangs, ceux de la Bresse et de la Brenne sont leur œuvre; pour s'assurer le pain, ils ont construit des moulins sur des rivières dont ils ont régularisé le cours; pour saler le poisson et le pain, ils ont entretenu des marais salants; ce sont les monastères de cette région, en particulier Montierneuf, Saint-Cyprien, Nouaillé, Saint-Maixent, qui firent prospérer les salines d'Aunis et de Saintonge; dans mon pays de Guérande, le même rôle échut aux monastères; pour s'assurer l'huile (et aussi le bois de construction) ils ont multiplié le noyer.

Toutes les cultures étaient pratiquées sur les domaines monastiques. En tous lieux où la vigne pouvait vivre, les moines l'ont plantée. Ils ont recherché la qualité. Ce sont les moines, c'est surtout Cluny qui a créé plusieurs crus de Bourgogne et de Bordeaux; de Beaujolais, d'Anjou, d'Aunis, de Saintonge. Nous leur devons d'après certains auteurs, le Romanée, le Chambertin et le Volnay, le Grave et la coulée de Serrant.

L'élevage a occupé les moines autant que l'agriculture. Au Moyen âge, les seuls grands troupeaux sont ceux des monastères. Ce qui s'explique par l'étendue des terres monastiques, dont beaucoup étaient plus propres à l'élevage qu'à la culture, et, dans les époques de dépeuplement, par la rareté de la main-d'œuvre. En Angleterre, les moutons se comptaient par milliers, par dizaines de milliers, puisque Winchester en possédait vingt mille. Ils fournissaient la laine pour l'usage du monastère et pour le commerce. Sur la part des cisterciens dans le commerce de la laine, qui a été une base de l'histoire politique de l'Angleterre au XIII^e siècle¹, une controverse est en cours. L'assertion de Matthieu Paris, que la laine est le soutien de Cîteaux, a été, en 1932, combattue par Mullin. Peu après, Mahn a montré la fragilité des preuves qui appuieraient cette thèse et, dans un article tout récent, Coburn Graves

1. E. POWER, *The Wool trade in English medieval History* (Londres, 1942).

prend une position moyenne et maintient que les cisterciens ont tenu le premier rang parmi les commerçants de la laine. Des prieurés clunisiens avaient jusqu'à six cents vaches et bœufs; des centaines de pourceaux grognaient dans les fermes. Sur le continent, les chiffres sont moindres. Cependant, nous savons que l'abbaye du Mont-Saint-Michel, en 1324, acheta 309 porcs. Les écuries d'Einsiedeln abritaient une cavalerie nombreuse. Dans l'île de Sardaigne, une abbaye reçut en dot 100 chevaux, 500 juments, 1000 chèvres, 2000 porcs et 10.000 brebis.

La dispersion de la propriété monastique et la concentration du gouvernement permettaient des transferts d'animaux, des croisements et ainsi, l'amélioration des races. L'amélioration des terres arables était assurée par les engrais naturels.

Les moines contribuaient au progrès de l'agriculture et de l'élevage non seulement par leur exemple, mais encore par l'équipement et par la science.

Ils recherchaient et répandaient les instruments aratoires, les meilleures semences, les bonnes méthodes du travail. Ils copiaient et ils étudiaient les traités d'économie rurale de l'Antiquité, ils consignaient les résultats de leurs expériences. Dans leurs bibliothèques, s'alignent Caton, Varron, Palladius, Columelle et, dans leurs archives, les calendriers où se conserve la chronologie des travaux des champs.

*
**

Le besoin des monastères d'acheter pour l'entretien de leur nombreuse population et de vendre les produits agricoles a été l'un des ressorts de la circulation dans le haut Moyen Age. Ils ont attiré les marchands, ils ont exporté la marchandise.

Pour attirer les marchands, ils ont créé des foires. Les Lendits de Saint-Denis rassemblaient au XII^e siècle, un public international. Ils furent éclipsés par la foire de Saint-Germain-des-Prés. La foire de Longpont durait huit jours, en septembre. Saint-Gilles, Saint-Trond, beaucoup d'autres monastères avaient leur foire annuelle. Des marchés hebdomadaires se tenaient à Saint-Martin-des-Champs, à Romainmoutier, à Winchester. Un tiers des monastères cisterciens d'Angleterre avait acquis des marchés et des foires, contre l'esprit de l'*Exordium parvum*. Ce qui favorisait leur propre commerce,

ce sont les nombreux privilèges qui les exemptaient de taxes commerciales.

Placés souvent sur les grandes routes de terre et d'eau, les monastères offraient aux ambulants une clientèle et un gîte. On y recevait les marchands, les pèlerins dont une enquête actuelle nous révélera, j'espère, les étapes et les résidences. Les routes mêmes, ils les avaient en partie aménagées, améliorant les parcours, construisant des ponts : un bon nombre de rivières du Centre de la France sont franchies par des ponts monastiques.

Enfin, la circulation monétaire était favorisée par tout ce mouvement d'échanges et aussi la technique des opérations commerciales et des établissements de crédit. Le monastère n'est-il point lui-même un établissement de crédit ? Mon maître Robert Génestal répond à cette question pour la Normandie. « Les abbayes, écrit-il, répandent autour d'elles les bienfaits d'un crédit destiné à faciliter la production, ouvert aux classes moyennes et principalement aux classes rurales, qui, sans charge trop lourde, peuvent ainsi acquérir ce qui est nécessaire à l'amélioration des cultures. Les monastères sont de véritables banques agricoles, répandues en grand nombre sur toute la surface du pays : elles jouent là un rôle de la plus haute importance économique et qu'elles seules étaient alors à même de remplir. »

*
**

Quelle influence peut avoir cette économie monastique sur la société ? Nous nous posons pour l'économie la même question que, tout à l'heure, pour le droit.

S'il est permis de comparer le passé au présent, et si l'on me permet d'user de mots barbares — les seuls qu'invente notre siècle — ne puis-je pas dire que trois phénomènes majeurs dont nous sommes témoins, les moines nous en offrent le spectacle au Moyen âge : urbanisation, industrialisation, promotion sociale.

Dans tous les pays de la Chrétienté, les abbayes sont devenues des centres urbains. Saint-Germain-des-Prés porte un nom illicite quand elle s'est entourée de maisons, de collèges, et ce n'est là qu'un des exemples que Pirenne, Dom Berlière, tous les historiens des villes et des monastères ont accumulés. Non seulement le monastère, lieu d'échange et de pèlerinage, attire les boutiquiers, mais en pleins champs, il fait surgir des villes. Dans tous les pays de la Chrétienté, il a fallu loger des

hôtes, pour entreprendre les grands travaux d'essartement, d'assèchement, de défrichement. Saint-Denis a créé Villeneuve, Pierrefitte, Grandpuits. L'atlas de ces fondations monastiques comporterait une grande carte par nation. Les Marches de l'Est seraient constellées de fondations monastiques. Friedrich Mager constate qu'en Prusse occidentale — entre Poméranie et Vistule — les ordres religieux, pendant un seul siècle, ont fondé 1400 villages et 16 villes.

L'industrie monastique a pu favoriser ce mouvement. Mais c'est plutôt dans les dépendances du monastère qu'elle s'est développée : tuileries, tanneries, mégisseries, forges, fonderies, on pourrait énumérer tous les genres d'usines et d'ateliers. Les plus prospères furent, semble-t-il, les brasseries : les historiens du houblon et de la bière donnent aux moines une place de choix et j'ai pu constater récemment en Autriche — et pas toujours pour mon plaisir — qu'ils ne l'ont point perdue.

Pense-t-on que de tels bouleversements de populations et d'occupations se soient accomplis sans des transformations sociales ? Les familles de paysans transplantés dans les villes neuves acquéraient un nouveau genre de vie, des moyens de gagner de l'argent, de s'instruire, peut-être de s'émanciper. Les petites industries révélaient des capacités, des talents, créaient des solidarités, l'embryon d'une classe laborieuse, tandis que dans le fond des campagnes la condition des paysans se transformait sur les terres monastiques. La fourniture d'instruments agricoles (dont nous avons des exemples précis), la substitution du fermage à la régie, l'exemple de certaines granges, durent permettre à bien des familles d'élever leur niveau de vie et, dans une certaine mesure, de s'émanciper. Sans tomber dans l'apologétique vulgaire, qui béatifie la condition des travailleurs sur les terres monastiques, nous avons des raisons de croire que les conditions techniques y furent meilleures et que l'esprit chrétien ne manqua point toujours aux maîtres du domaine.

Mesdames, Messieurs,

Au terme de cette conférence, je ne doute point de votre admiration pour l'œuvre accomplie par le monachisme dans les domaines du droit et de l'économie. Ai-je résolu, commencé à résoudre les trois problèmes que suggère le titre ? Je me

borne à les rappeler, pour insinuer la réponse : problèmes de proportion, de conjonction, de relation.

Proportion : nous devons traiter de la part du monachisme. Il nous faudrait donc comparer l'œuvre des moines à l'ensemble du droit et de l'économie médiévale.

Quant au droit, le volume des règles est sans doute aussi considérable que celui des canons conciliaires, et le volume des statuts capitulaires, que celui des statuts synodaux; beaucoup de canons conciliaires concernent les moines ou sont inspirés par eux. Leur action a été sensible sur la législation civile. Ils ont été les plus actifs transmetteurs de l'ancien droit canon et parfois du droit séculier. Leur institution même a grandement favorisé l'unité de l'Église et la paix des royaumes.

Quant à l'économie leur rôle a été dominant jusqu'au ^{xii}^e siècle, comme grands propriétaires exploitants et comme éleveurs méthodiques.

A partir de la renaissance du droit romain et des États, leur rôle a diminué dans le domaine juridique, par suite des interdits qui les paralysaient et de la multiplication des légistes laïcs. Vers le même temps, les marchands et les industriels les ont quasiment supplantés, dans le domaine de l'économie.

A-t-on suffisamment apprécié la part du monachisme dans le droit et l'économie ? Peut-être les historiens du droit avoueraient-ils leurs lacunes. Il est certain que je viens d'ajouter un petit chapitre à mes propres travaux d'histoire du droit canon. Et quant à l'économie, il est surprenant que le rapport de 153 pages présenté au Congrès international des Sciences historiques en 1955 par cinq savants du premier ordre, sur « l'économie européenne aux deux derniers siècles du Moyen âge » ne contienne pas une ligne sur cette énorme contribution. La même omission frappe dans le volume de la Société Jean Bodin sur *La Foire* et une certaine parcimonie dans la géographie du vignoble d'un grand historien du vin. Cependant, justice est enfin rendue depuis quelques années aux cisterciens anglais et français.

Droit et économie : vous pourrez maintenant comprendre la conjonction. Elle n'est point arbitraire dans les Facultés, où le droit trouve ses assises et sa fonction dans l'économie, où l'économie se règle et s'humanise par le droit. Les moines du Moyen âge réalisent cette unité. Car leur droit s'inspire de nécessités économiques. Besoins de la consommation et difficultés de la circulation l'infléchissent. Et il s'efforce d'assurer la vie du domaine et de la cité, l'ordre des forêts et des pâturages, la sauvegarde des biens et le jeu du commerce.

Enfin, oserai-je revenir à l'évocation du monachisme par où je commençais ce trop long discours ? Comment les moines auraient-ils vécu dans le mystère de la solitude, les splendeurs liturgiques, une retraite studieuse et même dans la haute spiritualité sans le concours du droit et de l'économie ? C'est le concours de ces deux sciences et de ces deux arts qui leur a permis l'isolement, la prière, l'étude et jusqu'aux élans mystiques. Si j'étais avocat et non professeur, je vous proposerais — pour le XVII^e centenaire de saint Martin — en 2061, une conférence d'outre-tombe sur la part du droit et de l'économie dans le monachisme médiéval.

Gabriel LE BRAS.

Université de Paris

membre de l'Institut.

CONCLUSION

LA BASILIQUE DE MARTIN LE CONFESSEUR

Les études qui précèdent ont été heureusement suscitées, rassemblées et publiées par M. le doyen Le Bras, par M. le chanoine Sadoux, recteur de la basilique Saint-Martin, et par M. Palanque pour commémorer le centenaire de la découverte de l'emplacement où reposa pendant tout le Moyen âge le tombeau de saint Martin.

Les recherches avisées et impartiales qui retracent si clairement tous les divers aspects de la vie du monastère de Saint-Martin de Tours depuis le Moyen âge jusqu'à la Révolution n'ont pas besoin de commentaires; je soulignerai seulement leur utilité non seulement pour l'histoire locale mais pour l'histoire générale. Les études consacrées aux âges antérieurs ne sont pas moins précieuses : elles renouvellent en partie ou précisent singulièrement nos connaissances sur les monuments qui ont abrité tour à tour le corps de celui qui fut le confesseur le plus vénéré de toute la Gaule pendant l'époque franque¹.

Il est aujourd'hui établi que l'abbé Chevalier commit une singulière erreur en supposant que les substructions voisines du tombeau retrouvé en 1860 étaient les restes de la basilique construite par l'évêque Perpetuus (461-491). Ces substructions sont celles du sanctuaire à chapelles rayonnantes de l'église reconstruite par les soins du trésorier Hervé de Buzançais après un incendie survenu en 997 et consacrée le 4 juillet 1014. En effet, les témoignages de deux chroniqueurs contemporains d'Hervé de Buzançais attestent que l'église construite par celui-ci était beaucoup plus grande que celle qui avait été incendiée en 997; d'autre part, Hervé avait

1. Une carte des lieux d'origine des pèlerins cités par les textes du haut Moyen âge a été publiée, avec un excellent commentaire, par M. Ch. LELONG, « De l'importance du pèlerinage de Tours au ^{vi} siècle », dans le *Bulletin trimestriel de la Société archéologique de Touraine*, t. XXXII, 1960. Sur le rang de Tours parmi les villes saintes de la monarchie franque, outre les si judicieuses remarques de M. Ewig qu'on a lues plus haut, cf. Pierre COURCELLE, « Le titre d'Auguste décerné à Clovis », dans le *Bulletin de la Société nationale des Antiquaires de France*, 1948-1949, p. 46-57.

changé d'emplacement le tombeau de saint Martin en le reportant d'environ trente mètres vers l'est.

Intelligent et zélé, l'abbé Chevalier n'était, dans le domaine de la science, qu'un archéologue amateur. Sa méprise a des excuses : les « antiquaires » de province n'étaient pas des historiens; ils pensaient volontiers que leurs « intuitions » les dispensaient de recourir au témoignage des textes. On s'exagérait le respect dont avaient été entourées jadis les tombes saintes en imaginant que celles-ci n'avaient jamais été changées de place lors des reconstructions successives des édifices qui les abritaient. D'autre part, la légitime fierté que l'abbé Chevalier éprouvait à l'égard des origines religieuses de sa province l'avait porté depuis longtemps à vieillir sans mesure les églises romanes de la Touraine². Il fit de même pour les vestiges retrouvés dans le sol du chœur médiéval de la basilique de Saint-Martin de Tours et son opinion a longtemps abusé les pèlerins et les chercheurs³.

Cette opinion *a priori* avait empêché l'abbé Chevalier de saisir toute l'importance de l'une de ses découvertes : des fragments de chapiteaux et de colonnes de marbre avaient été utilisés comme matériaux de remploi dans les maçonneries proches du tombeau. Comment expliquer la présence dans les murailles qu'il prétendait dater du v^e siècle de morceaux de marbre arrachés à un édifice du même siècle ? Il signala donc très sobrement ces trouvailles⁴, sans paraître soupçonner qu'elles avaient fait apparaître de modestes mais inappréciables vestiges de la fameuse basilique construite au v^e siècle par l'évêque Perpetuus. Mme Troiekouroff vient de les photographier, de les mesurer et de les étudier. Elle a également remis en honneur un fragment de marbre portant l'image d'un vase, gravée au trait d'une main sûre qui accuse les pratiques du v^e siècle; elle sollicite le classement comme monuments historiques de toutes ces pièces et elle en publiera un catalogue commenté dans les *Cahiers archéologiques*⁵.

2. J.-J. BOURRASSÉ et C. CHEVALIER, *Recherches historiques et archéologiques sur les églises romanes en Touraine du VI^e au XI^e siècle* (Tours, 1869).

3. Cf. le bref mais attachant ouvrage de PAUL MONCEAUX, *Saint Martin. Récits de Sulpice Sévère mis en français, avec une Introduction* (Paris, 1926), p. 64.

4. C. CHEVALIER, *Les fouilles de Saint-Martin de Tours* (Tours, 1888), p. 51-52.

5. Les marbres seront exposés à l'étage de la Tour Charlemagne dont M. Bernard Vitry poursuit la restauration avec science et talent.

Je voudrais brièvement signaler l'intérêt que présentent ces marbres aussi bien pour l'histoire de l'architecture religieuse de la Gaule que pour notre connaissance des premiers temples élevés dans la chrétienté du v^e siècle en l'honneur des confesseurs que l'on vénère dès lors à l'égal des martyrs.

Rappelons d'abord les indications données par Grégoire de Tours (*Hist. Fr.*, II, 14) au sujet de la basilique construite par l'évêque Perpetuus. L'édifice mesurait 160 pieds (environ 52 mètres) de longueur, 60 pieds (environ 20 mètres) de largeur et 45 pieds (environ 15 mètres) de hauteur jusqu'au plafond; il avait 52 fenêtres, 32 éclairant le sanctuaire et 20 étant disposées dans la nef; il y avait 120 colonnes; trois portes étaient dans le sanctuaire, cinq dans la nef.

Depuis plus d'un siècle, ces chiffres ont fait rêver les archéologues, car on eut de bonne heure conscience de l'extrême intérêt qu'aurait eu pour notre connaissance de l'art et de la civilisation du Bas-Empire cette basilique édiflée par des Gallo-romains à la veille de l'occupation de leur pays par les Barbares, si elle était parvenue jusqu'à nous comme le temple chrétien édiflé au v^e siècle dans un faubourg de Spolète⁶. Plusieurs savants se sont essayés à des restitutions graphiques qui apparaissent aujourd'hui d'autant plus vaines que nous découvrons chaque jour davantage l'étrange diversité et la complexité des dispositions des édifices religieux de l'Occident avant les invasions barbares⁷.

Le nombre très élevé de colonnes qui est indiqué par Grégoire de Tours a fait supposer que le monument avait eu dès le v^e siècle de doubles bas-côtés surmontés de tribunes. Cette hypothèse ingénieuse ne peut malheureusement s'appliquer à un vaisseau d'église dont la largeur totale n'était que de 20 mètres⁸, et il faut chercher une autre explication. Je crois l'avoir trouvée en étudiant la seule basilique contemporaine de celle de Tours dont les substructions et une partie des marbres existent encore.

La vieille église Saint-Pierre de Vienne (Isère), dite à l'origine basilique des Saints-Apôtres, a été fondée et construite par le célèbre Mamert, évêque de Vienne un peu avant 436

6. Cf. Mario SALMI, *La basilica di San Salvatore di Spoleto* (Florence, 1951).

7. Voir en dernier lieu R. KRAUTHEIMER, « Mensa - Coemeterium - Martyrium », dans *Cahiers archéologiques*, t. XII (1960), p. 15-40.

8. La plus petite basilique à doubles bas-côtés que l'on connaisse en Occident, celle de Saint-Eusèbe de Vercell, a une largeur totale de 27 mètres. Cf. P. VERZONE, *L'architettura romana nel Vercelese* (Vercell, 1934), p. 84 et suiv., et fig. 127 (plan).

et mort vers 474⁹. Elle a été reconstruite en grande partie au Moyen âge, mais la base de ses murs remonte au v^e siècle, comme l'ont montré les fouilles faites au siècle dernier, et elle a gardé à l'intérieur une disposition dont le caractère antique ne peut être mis en doute : les murs latéraux et le mur faisant face à l'abside sont revêtus de deux ordres superposés de colonnes de marbre à chapiteau. C'est à peu près l'ordonnance que montrent avec plus de majesté les façades de l'un des plus beaux monuments du iv^e siècle, la *Porta Nigra* de Trèves, et qui restera l'un des traits caractéristiques de l'architecture religieuse de la Gaule pendant le haut Moyen âge¹⁰.

La basilique de Vienne a 39 mètres de longueur et 16 mètres de largeur dans œuvre. J'y ai dénombré une centaine de colonnettes de marbre à chapiteau. Il y en avait 120 à Saint-Martin de Tours dont le sanctuaire, vraisemblablement surmonté d'une tour-lanterne à arcature, était certainement plus étendu que le très simple chevet à abside de l'église de Vienne. Plusieurs fragments de colonnettes et deux des chapiteaux retrouvés à Tours par l'abbé Chevalier ont des dimensions très voisines de celles que montrent les colonnades plaquées de Vienne. Les deux basiliques fondées à peu d'années d'intervalle avaient certainement le même décor intérieur.

Dans l'état présent de la recherche historique, les chapiteaux de marbre de Saint-Martin de Tours nous apparaissent comme étant des pièces du plus haut intérêt. La sculpture sur marbre fut pratiquée en France depuis l'Antiquité jusqu'au Moyen âge, principalement dans les ateliers qui exploitèrent les marbres des Pyrénées. On tente actuellement d'en préciser la chronologie, car son développement et ses vicissitudes intéressent grandement non seulement l'art mais l'histoire de la civilisation. Il y a quinze ans, les grandes lignes de cette histoire ont été retracées avec intelligence par Mlle Denise Fossard¹¹. Depuis, ses vues ont reçu, grâce aux fouilles et aux recherches, des confirmations importantes¹².

9. Cf. J. HUBERT, *L'architecture religieuse du haut Moyen Age en France* (Paris, 1957), n° 48.

10. Citons l'église Notre-Dame de la Daurade, à Toulouse, probablement du vi^e siècle, la crypte funéraire de Saint-Laurent de Grenoble et l'oratoire de Germigny-des-Prés, de la fin du viii^e siècle ou du début du ix^e siècle. Cf. J. HUBERT, *op. cit.*, n° 142, 66 et 145.

11. Denise FOSSARD, « Les chapiteaux du vi^e siècle en Gaule. Style et évolution », dans *Cahiers archéologiques*, t. II, 1947, p. 69-85.

12. Les chapiteaux de marbre de l'église de Selles-sur-Cher (Loir-et-Cher) viennent certainement de la basilique édifée avec les dons du roi Childebart peu après 558, année de sa mort (GRÉGOIRE DE TOURS, *In*

Je considère comme presque décisive celle qui nous vient de l'étude des chapiteaux et de la colonne de marbre, ornée de rinceaux de vigne et d'oiseaux, qui ont été signalés par Mme Troiekouroff. Nous avons là un nouvel élément d'information qui permet de ne plus hésiter à dater de la dernière période (fin du ^{vi} siècle-^{viii} siècle) les chapiteaux de marbre aux sculptures très stylisées qui subsistent dans un certain nombre de monuments, notamment dans le baptistère Saint-Jean de Poitiers, à Saint-Brice de Chartres et dans la crypte de Jouarre.

L'un des rôles de l'archéologie est de mesurer et de comparer. Les indications numériques qui ont été données par Grégoire de Tours au sujet de la basilique construite sur le tombeau de saint Martin par l'évêque Perpetuus sont brèves et peu explicites. Elles suffisent cependant à faire connaître l'importance du monument par rapport aux sanctuaires *intra muros* et *extra muros* dont furent dotées au ^v siècle les villes épiscopales de la Gaule. Saint-Martin de Tours n'avait au ^v siècle que le développement en longueur de l'église Saint-Pierre de Montmartre, bien connue des archéologues. C'est qu'il ne fut construit en France de très grandes églises qu'à partir du ^{xi} siècle. Il n'a pas encore été dit que la basilique de Tours fut en Occident le premier grand monument consacré à la gloire d'un confesseur.

J'ai indiqué ailleurs les traits les plus généraux de la topographie religieuse des cités de la Gaule au ^v siècle¹³. Les sanctuaires y étaient disposés comme dans le reste de la chrétienté, mais plus particulièrement comme à Rome, où Constantin, peu après la paix de l'Eglise, avait érigé à la fois une cathédrale, qui fut disposée dans l'ancien palais des *Laterani*, c'est-à-dire *intra muros*, et une basilique construite au Vatican, à l'extérieur de l'enceinte, sur la tombe du prince des Apôtres, le martyr saint Pierre. La cathédrale était le

gloria confessorum, 82). On connaît également les dates de premier emploi d'autres chapiteaux conservés : chapiteaux de Saint-Seurin de Bordeaux, église que l'on doit attribuer à l'évêque Bertechramnus (574-585), cf. Marquise de MAILLÉ, *Les origines chrétiennes de Bordeaux* (Paris, 1960), p. 267 et suiv.; chapiteaux de la basilique de Saint-Martin de Brive reconstruite entre 584 et 600 (Cf. M. LABROUSSE, « Un chapiteau mérovingien de Saint-Martin de Brive », dans le *Bulletin de la Société scientifique et archéologique de la Corrèze*, 1953, p. 71-88). Mme de Maillé prépare une étude sur la crypte de Jouarre et ses beaux chapiteaux de marbre.

13. J. HUBERT, « Évolution de la topographie et de l'aspect des villes de Gaule du ^v au ^x siècle », dans *Settimani di Studio del Centro italiano di studi nello alto medioevo*, 1958 (Spolète, 1959), p. 56 et suiv.

principal lieu de prières des vivants; dans les basiliques des cimetières, les vivants priaient avec les morts.

A Rome, au iv^e siècle, la cathédrale du Latran était aussi vaste que la basilique du Vatican. De même, à Milan, la *Basilica Apostolorum*, fondée en 382 par saint Ambroise au sud de la ville, eut les mêmes dimensions que les églises élevées à l'intérieur de la cité. En Gaule, où les fortifications de la fin du iii^e siècle avaient considérablement réduit la superficie utile des villes, la plupart des cathédrales *intra muros* n'eurent que d'assez petites dimensions jusqu'à l'époque carolingienne¹⁴. Au contraire, à l'extérieur de presque toutes les cités épiscopales, on put construire des basiliques funéraires assez vastes dans le *suburbium*, puisque la place n'y manquait pas. A Vienne comme à Lyon vers 470, à Paris une vingtaine d'années plus tard, la basilique extérieure fut dédiée à saint Pierre et saint Paul ou bien aux Apôtres. On ignore les dimensions primitives de la basilique de Paris, dont la construction fut ordonnée par le roi Clovis, mais l'église médiévale élevée à son emplacement n'avait pas des dimensions supérieures à celle de Vienne. La basilique des Apôtres de Lyon, qui prit plus tard le vocable de Saint-Nizier, était un peu moins grande que cette dernière, tandis que la basilique de Tours, comme nous l'avons dit plus haut, était plus grande que toutes les autres.

Or, ce fait est très remarquable, car il se rapporte à un type d'église qui n'avait encore jamais été vu en Occident : la basilique destinée à honorer, non les Apôtres ou un martyr, mais un confesseur, c'est-à-dire un chrétien émérite que ses actes et ses vertus ont rendu, aux yeux des hommes, l'égal de ceux qui avaient versé leur sang pour la foi dans les premiers temps de l'Eglise. Cette idée de la « sainteté » est devenue si familière à tous depuis le Moyen âge qu'on a peine à croire qu'elle ne remonte pas aux temps apostoliques. Ce fut le Père Hippolyte Delehaye qui démontra le premier, dans un livre aujourd'hui classique, que le culte des confesseurs, élaboré en Orient pour honorer les ascètes du désert, qui furent en quelque sorte des martyrs volontaires, n'apparut en Occident qu'au v^e siècle¹⁵. Dans une page mémorable, le P. Delehaye a suggéré — avec toute l'intelligente prudence qui

14. Voir les plans de groupes épiscopaux que j'ai publiés dans les premières planches de mon recueil *L'architecture religieuse du haut Moyen âge en France*.

15. H. DELEHAYE, *Sanctus. Essai sur le culte des Saints dans l'Antiquité* (Bruxelles, 1927), p. 94 et suiv.

caractérisait sa méthode — que les exceptionnels mérites de Martin le confesseur inspirèrent la notion du mot « sainteté » qui est devenue celle des hommes du Moyen âge puis la nôtre. Son sentiment s'est appuyé sur des écrits que nous ne sommes pas certains de pouvoir interpréter correctement. Une constatation matérielle me semble, au contraire, devoir lever tous les doutes, celle des dimensions assez exceptionnelles pour l'époque qui avaient été données à la basilique élevée sur le tombeau de saint Martin. Non seulement celle-ci dépassa très sensiblement les proportions des basiliques consacrées aux Apôtres qui furent élevées dans le même temps à Lyon, à Vienne, à Paris et à Tours même¹⁶, mais il semble aussi qu'elle soit demeurée jusqu'à l'époque carolingienne la plus grande des basiliques de Gaule abritant le tombeau d'un confesseur¹⁷. Martin ne représenta pas seulement aux yeux d'une élite l'idéal de la sainteté, pour reprendre la juste expression du P. Delehay¹⁸, mais son tombeau attirant les foules plus encore que ne l'avaient fait en Gaule les reliques des martyrs, on donna au monument élevé en son honneur des dimensions exemplaires.

Jean HUBERT.

Paris

16. La basilique Saint-Pierre-et-Saint-Paul de Tours fut construite par Perpetuus à peu de distance au sud de Saint-Martin; elle est qualifiée en 815 de *cellula*. Cf. A. LONGNON, *Géographie de la Gaule au VI^e siècle* (Paris, 1878), p. 257.

17. Après Martin, Hilaire de Poitiers († 367) fut le confesseur le plus vénéré en Gaule au v^e siècle. Il eut de bonne heure une basilique, mais le vaisseau de celle-ci ne mesurait pas plus de 15 mètres de largeur, dimension de l'église reconstruite au xi^e siècle. Les dimensions de la basilique Saint-Germain d'Auxerre, construite par la reine Clotilde entre les années 493 et 545, pouvaient être assez voisines de celles de Saint-Martin de Tours.

18. H. DELEHAYE, *op. cit.*, p. 239.

SILENCE, CULTURE ET CIVILISATION¹

Parmi les habitants de la Bible, figure un peuple, situé sur les bords du Nil, dont les gouvernants sont restés fameux par leur sagesse. Les écrivains sacrés de l'époque royale, — prophètes ou chroniqueurs — en parlent à l'envi; tantôt ils la dénigrent, tantôt ils lui comparent, pour en faire l'éloge, la sagesse du roi Salomon. Dans l'un ou l'autre cas, c'est un hommage qu'ils lui rendent.

La sagesse égyptienne émane d'une civilisation de la parole, écrite ou orale, dont les scribes, étagés depuis le Pharaon jusqu'aux simples employés du domaine, détiennent les secrets. Ils les ont codifiés à l'usage des apprentis de la corporation, en des livres scolaires. Ils y prônent la virtuosité dans le métier, point de départ indispensable pour faire une fructueuse carrière, mais aussi une ascèse très exigeante qui gouvernera la conduite du fonctionnaire à travers les étapes de son ascension vers les plus hautes dignités. Le désintéressement à l'endroit du succès n'est pas exclu de ce programme austère.

Entre les vertus que leurs anciens recommandent aux disciples, figure en bonne place l'habitude du silence qu'il importe qu'ils cultivent. La Règle de saint Benoît propose une doctrine analogue, pour des motifs différents d'ailleurs, mais avec des moyens semblables. Il peut n'être pas sans intérêt de faire la comparaison.

La pratique du silence ressortit à l'art de parler : « La langue de l'homme est le gouvernail du bateau » (Ani, p. 105; cfr Jc 3, 4). Ceci démontre le pouvoir souverain de la langue, donc de la pensée qu'elle exprime, et la prudence qu'on doit mettre à la manier.

« Si tu es une Excellence au conseil, tais-toi; parle seulement si tu sais que tu résoudras la difficulté » (Ptah-hetep, p. 104).

« Il faut dire tout uniment ce qu'on sait, comme convenir de ce qu'on ignore. On se tait, et on dit : J'ai parlé » (Ptah-hetep, p. 91).

L'art de parler c'est l'art d'exposer sa pensée et d'en communiquer les vertus. Pour être efficace, il sera probe en même temps qu'exact. Le silence s'impose à qui n'est pas au courant de la question débattue en conseil. Parler au hasard est faire preuve

1. Les références de la sagesse égyptienne sont suivies d'un numéro de page renvoyant au tome I des *Scribes inspirés*, de Dom Hilaire DUESBERG (Paris, Desclée de Brouwer, s. d. (1938).

Les citations de la Règle de Saint Benoît sont tirées de la traduction des « moines de Corbières », éditée en 1955 par le Prieuré Saint-Benoît de Port-Valais, le Bouveret (Suisse).

de sottise et de malhonnêteté quels que soient les artifices dont on masque sa pénurie intellectuelle. Mais l'homme en mal d'arriver se prive difficilement d'un succès illusoire, il préfère en imposer à son auditoire et courir le risque d'être démasqué par mieux entendu que lui.

Le silence impose qu'on soit discret : « N'ouvre pas ton cœur à l'homme. Un mot malheureux est sorti de ta bouche ? qu'il le répète, tu te fais un ennemi. L'homme s'abîme par la faute de sa langue » (Ani, p. 104-105). Livrer sa pensée sur autrui, c'est se livrer soi-même.

Il y a la discrétion professionnelle, de l'honnête homme : « N'écoute pas les paroles d'un Grand, en sa maison, pour les raconter à un autre au dehors » (Ani, p. 105).

« Ce qui plaît à Samas (le dieu solaire babylonien) : qui entend une chose et ne la répète pas » (Ahiqar araméen, p. 105).

« Ne révèle pas tes secrets à tout le monde, tu détruirais ta réputation » (Amen-em-ope, p. 105).

Ani (p. 104) se montre plus doctrinal et plus ascétique : « Ne discours pas trop; garde le silence pour devenir meilleur. »

« Ne sois pas bavard. Une chose agréable au cœur de Dieu, c'est qu'on soit lent à parler. » L'ascèse devient morale, voire religieuse.

« Si tu es sage et modeste, retiens ton sentiment; que ta bouche soit serrée, ta parole réservée; comme la richesse humaine, que tes lèvres soient parcimonieuses. » Nous dépassons ici l'aspect recette de métier. « Sage et modeste », c'est l'esquisse d'un idéal de moralité qui tend à devenir profonde.

Le scribe qui se tait opportunément s'appelle le silencieux, *gr*. C'est l'adjectif d'une qualité, mais c'est également un titre religieux.

Le verbe *gr* signifie : se taire, être paisible, voire être apathique, au sens propre du mot, sans passion. — Le *gr.w* c'est le silencieux, le taciturne, l'homme paisible, patient, humble : « Thot, sauve-moi, le silencieux, et le silencieux trouve la source » (Salier, p. 113). — « Je fus un silencieux depuis que je sortis du sein de ma mère » (stèle XXII^e dyn. p. 113). — Le *gr*. s'appelle aussi le *gr m3'*, « un silencieux qui rend témoignage à la vérité » (XVIII^e dyn., p. 144). C'est le titre que se donne Amen-em-ope, et il a une portée religieuse.

Le silence est une attitude morale et calculée : « J'ai obtenu cela par mon silence et mon habileté » (stèle XIX^e dyn., p. 113). Nous rejoignons l'art de parler, c'est-à-dire de se faire entendre en ne pipant mot : « Montre lui par ton silence, quand il parle de travers, que tu es meilleur que lui. » Il s'agit d'un égal, mais voici pour l'homme du commun qui déraisonne : « Applique-lui le châtiment des Grands » — soit un silence réprobateur qui le rejette dans sa condition (Ptah-hetep, p. 13 et 14).

Le *gr* se complète du *kb* qui signifie « froid » : « Je suis froid, exempt de précipitation d'esprit, connaissant ce qui réussit, prévoyant (litt. pensant) l'accident » (Antef, p. 114). C'est le portrait d'un homme réfléchi qui se tient à l'abri des illusions. — « Une bouche froide », attribut de Thot, le dieu-scribe, est l'équivalent « d'une bouche rafraichissante », exempt de précipitation, circonspecte (p. 115 et 116).

Si *gr* et *kb* vont de pair, ils s'opposent également à toute manifestation d'ardeur : « Le roi me loua car j'étais un vrai silencieux, il m'aima parce que j'éteignais la chaleur ». Nous sommes au pays du soleil incandescent, bienfaisant et nuisible tout ensemble. « J'étais un vrai silencieux qui apaise la chaleur. » — « Un silencieux au cœur doux, à la bouche rafraichissante, qui éteint la chaleur » (p. 117). Nous revenons à l'art de discourir efficacement.

L'antagoniste du *gr* sera l'échauffé, le violent, *smm*. Antef (p. 114). « Le reste silencieux pour le violent et pour l'ignorant, afin que l'impudent soit repoussé. » Ce qui veut dire : je ne cède ni aux violences de langage ni aux inepties. Aussi l'eau douce qui rafraichit est accordée par Thot au silencieux, mais refusée au bavard et au querelleur (p. 115).

Cet échauffé va de compagnie avec le malfaiteur, le disputeur, l'ennemi, l'homme cupide et voleur. « Le bateau du silencieux navigue... le bateau du cupide s'arrête embourbé dans la vase » (Amen-em-ope, p. 114). Il est voué à l'échec, parce qu'il s'abandonne à toutes les passions par son incontinence de paroles : « L'échauffé, dans le temple, est comme un arbre qui a poussé; en un instant il perd ses branches et il trouve sa fin... Il est emporté loin de sa place et la flamme est son tombeau... Le vrai silencieux... est comme un arbre qui pousse dans un jardin. Il verdoie et double son fruit... » (Amen-em-ope, p. 113).

« Dans le temple », cette expression fait de l'échauffé et du *gr* les hôtes de la maison de Dieu, mais avec un destin divergent. C'est le silencieux qui est chez lui dans le temple. L'appellation prend un sens religieux, voire de confrérie : « Quant à tous les silencieux du temple, — ils disent : que le Soleil est grand en faveurs. — Fais-toi silencieux, tu trouveras la vie, — ta chair prospérera sur la terre » (Amen-em-ope, 7, 7-10)². Le silencieux « représente l'idéal de la perfection et de la piété égyptienne : l'homme réservé, maître de ses paroles comme de ses passions, qui passait de longs moments dans le temple à méditer silencieusement en présence de la Divinité. »

Ajoutons une note rituelle : dans les temples d'Abydos et de Philé, le silence était de rigueur; or Amen-em-ope est « un vrai silencieux d'Abydos » (p. 115) Ani déjà disait : « la maison de

2. Trad. E. DRIOTON, dans *Mélanges Robert*, p. 294.

3. DRIOTON, *ibid.*

Dieu a horreur des cris » (p. 115). Le silencieux, à une certaine époque, désigne un homme consommé en religion, en piété.

Quel est le but de l'ascèse scribale ? Protéger une civilisation fondée sur la science de la parole, garante elle-même d'un ordre social, politique, économique, juridique.

L'expérience de l'histoire d'Égypte démontre que la décadence de l'administration pharaonique entraîne celle de la justice, des finances, des archives, du cadastre, bref de tous les ressorts qui font obstacle à l'anarchie féodale ou plébéienne.

A l'individu qui participe à la puissance royale, à n'importe quel échelon, on demande un effort d'ascèse, un effort moral de désintéressement, de dévouement, de prévoyance, d'impartialité, de gracieuseté dans l'accueil des solliciteurs, en faveur du bien public. Le silence est un effort moral de continence, une *katharsis*, une purification. Il permet qu'on reste maître de soi et de ses moyens, empêche qu'on se trahisse, qu'on se livre, qu'on se diminue, qu'on se fasse valoir au delà de ses mérites. Il sauvegarde la respectabilité, reflet nécessaire de la majesté souveraine. Ainsi entretient-il l'opinion des subordonnés, des sujets, dans l'estime et le respect de l'administration, et à juste titre, sans faux semblants. Il garantit de la part du fonctionnaire une clairvoyance, une impartialité, une bienveillance égales pour tous, indispensables à tous.

*
**

De l'Égypte pharaonique à Benoît de Nursie, la route est longue et il y a bien des chances que l'idéal des scribes se soit perdu en route. Saint Benoît les a certainement ignorés, ainsi que leurs maximes. Mais il en a profité sans savoir leur origine. Ainsi les Romains usaient de la soie, et croyaient qu'elle provenait d'un pays qu'ils dénommaient *Serica* et qui est la Chine.

C'est le vieux Testament qui a transmis l'ascèse des scribes égyptiens dans ses livres sapientiaux, écrits par des scribes royaux ou par leurs héritiers, les magistrats juifs d'après l'exil, les scribes de la Loi. Leur institution, profane ou sacrée, avait un but analogue à celle des fonctionnaires égyptiens : le service du roi de Juda, d'une part, le service de la Loi divine d'autre part. L'écriture, la lecture des documents savamment glosée, étaient à la base de leurs activités. L'exercice de la justice, le maintien de l'ordre public et privé, étaient leur but. Ils servaient le bien commun, prétendaient aider les bons citoyens, entraver les complots des méchants, ne connaître qu'une justice uniforme pour tous, rendue au nom de Yahvé. Ils protégeaient l'héritage de David avec sa dynastie, puis la suite de la religion. La parole était leur instrument de choix ; les livres sapientiaux ne pouvaient négliger les vertus du silence. Saint Benoît, qui les a ruminés toute

sa vie, s'en est inspiré dans sa Règle et c'est par eux qu'il a mis à profit la sagesse des Égyptiens.

Il s'est proposé de rassembler des âmes et de les unir dans une commune recherche de Dieu, loin de la vie séculière.

Celle-ci n'est pas nécessairement désordonnée, abandonnée au péché. Le chrétien marié vit dans le siècle, impliqué dans les affaires, soucieux de ne pas laisser dépérir son bien, soumis à la nécessité de réussir, responsable comme chef de famille, d'entreprise, comme magistrat et le reste. Il est assujéti aux disciplines du succès, condamné à la prudence; il lui faut prendre ses risques, ses décisions et entretenir en lui le souci de la loi divine contre les règles du monde où la fin justifie les moyens. Souvent il est à la gêne.

La vie monastique procède par dépouillements radicaux : célibat, pauvreté, obéissance. La marche vers Dieu en sera plus agile.

Ces singularités redoutables sont atténuées par l'observance commune, dans un milieu totalitaire, où la norme est d'imposer ce qui en dehors du monastère passerait pour exorbitant.

Elles sont aiguillonnées par un genre d'existence où la prière commune ou privée, le train matériel de la vie : repas, sommeil en dortoir, parcimonie, dépendance complète dans l'usage des biens, dans le choix et le mode du travail créent une solitude qui n'est pas l'isolement, mais procurent la liberté intérieure sans les ressources égoïstes de l'aparté, par l'assujétissement à l'ordre établi. L'initiative n'est tolérée qu'à l'intérieur de l'obéissance.

Ce genre de vie est protégé par la clôture matérielle et morale qui bouche les issues vers un avenir profane et bannit tout divertissement. Il ne reste que l'échappatoire admise et reconnue des exceptions compatissantes, rigoureusement contrôlées.

L'abbé, ses délégués, l'ensemble des frères, la liturgie commune, le travail, la vie quotidienne concourent à cette mise en clôture par la nécessité qu'ils imposent, et ils stabilisent le courant de la vie spirituelle.

Mais les maladies, les épreuves — qui sont parfois des tentations —, la mort, ne relèvent plus directement de la Règle. Elles appartiennent à une économie singulière, celle que la Providence utilise pour perfectionner son serviteur par delà les moyens canoniques.

La pratique du silence sanctionnée par la Règle fait partie de cette politique de claustration qui met à l'abri les âmes cénobitiques. Faute de silence, la vie monastique se décomposerait.

Il y aura donc un horaire du silence avec des temps où la parole est proscrite. Toute la nuit, à partir des complies, ce qui fait un gros morceau (c. 42). La nécessité pourrait seule délier les bouches, mais aux moindres frais. Le temps de la lecture, qui est aussi celui de la sieste (c. 48). On peut y joindre les heures des repas et des offices. C'est la moitié du jour qui est assurée au moine pour se retirer du commerce des hommes.

Il y aura également un silence local : au réfectoire (c. 38) où il doit être « si profond qu'on n'y doit entendre aucun chuchotement, aucune autre voix que celle du lecteur » ; on recourra, en cas de nécessité, « à quelque son inarticulé ; nul ne se permettra de faire des questions sur la lecture. » Le repas ne sera donc pas un moment de relâche ; on évitera de s'attarder à table en buvant et devisant. La dignité religieuse perdrait beaucoup à ces échanges, d'où sont sorties la plupart des grasses plaisanteries de Rabelais. Ajoutons qu'on est encadré toute sa vie par les mêmes voisins. Le moyen de nourrir un colloque vraiment spirituel ou instructif avec des convives qu'on retrouve quarante années durant ? On finirait par compter sur leur décès pour renouveler ses interlocuteurs. Quant à la lecture, elle nourrit l'âme et la distrait des nourritures terrestres.

L'oratoire (c. 52), comme les temples en Égypte (cf. Ani et Amen-em-ope, *supra*), est un lieu où doit régner le silence. En dehors des offices, l'on y priera discrètement, Dieu n'étant pas sourd. Mais ce qui est étrange, c'est qu'au dortoir (c. 22) au moment du réveil « les uns encourageront discrètement les autres à se lever ». On pourra donc échanger quelques propos amusés sur le compte des dormeurs invétérés ?

Le commerce avec les hôtes est interdit à ceux qui n'en ont pas la charge. L'occasion de s'évader en bavardages serait trop tentante ; une fuite imprévue hors de la clôture.

C'est la clôture encore qui retient sous sa loi les frères envoyés au dehors. Le plein air du monde, où l'on parle pour ne rien dire, ne doit pas leur monter à la tête. Surtout « que nul n'ait la sottise de rapporter à un autre tout ce qu'il a remarqué ou entendu raconter hors clôture : car c'est là l'occasion de beaucoup de misères » (c. 67). Ce n'est pas la peine de s'enfermer derrière des murailles pour y introduire « les potins de la commère ».

Non plus que d'utiliser ces moments passés loin du contrôle de l'autorité pour raconter ce qui s'est dit aux séances capitulaires (c. 3) ou se livrer à d'autres genres d'indiscrétion (c. 67, cf. Ani).

Cela dit, saint Benoît sait assez que la vertu de silence est fragile et qu'un rien l'entame. Dante, en son *Paradis* (XXII, 75) nous le montre qui se plaint : « Ma règle ne sert qu'à gâcher le papier ». Veut-il dire qu'il a légiféré pour rien ? Ou qu'il a fondé un ordre de gens diserts, grands rédacteurs de chroniques, de chartes, d'inventaires, qui ont libéré par l'écriture les refoulements du silence claustral ?

Du bavardage, il a la phobie : il dépêche par le monastère des surveillants, aux heures de la lecture, pour surprendre et punir les bavards qui boudent leur livre et empêchent les autres de s'appliquer (c. 48). De même, il ne permet pas que les retardataires à l'office de nuit, au lieu de rejoindre leurs frères au chœur, restent dehors, car ils achèveraient de perdre leur temps à dire des sornettes (c. 43).

Mais il compte sur le Carême, le temps où l'on combat les habitudes funestes par de bonnes résolutions, pour qu'on retranche « aussi quelque chose de sa propension à parler, à plaisanter » (c. 49). Il était comme résigné à vivre avec de braves gens, mais trop portés sur la langue.

Cet art de parler n'est pas habileté seulement mais il s'étouffe d'une vertu solide. On doit « proférer de bouche la vérité telle qu'on l'a dans le cœur » (c. 4). « Ne pas être enclin au dénigrement », qui donne du sel à un entretien dont le prochain fait les frais (*ibid.*). On gardera « sa bouche de tout discours malsonnant ou dépravé » (*ibid.*).

Le laconisme est de rigueur : « Ne point se plaire à beaucoup parler » (*ibid.*, cf. Prov. 10, 19) et « ne pas tenir de discours inutiles ou ne portant qu'à rire » (*ibid.*). Le dixième degré d'humilité d'ailleurs « condamne l'habitude de rire à tout propos, car en riant le sot élève la voix » (c. 7; cf. Sir. 2. 23 (20)).

Ainsi donc que « le moine amené à parler, le fasse sans élever le ton ni badiner, avec une humble gravité, dans un langage sobre et sensé et qu'il évite les éclats de voix. On dit encore : que le sage se reconnait à son laconisme » (c. 7 : 11^e degré d'humilité). Quant au neuvième degré, il fait « qu'un moine sache retenir sa langue et que, fidèle à la loi du silence, il attende pour parler qu'on l'interroge » (c. 7).

Il n'a d'ailleurs jamais songé à peupler son monastère de muets. Ses moines doivent parler, ne fût-ce que pour prendre les ordres de leurs supérieurs. Le silence, une fois encore, comporte un art de la parole, et consommé !

La mesure qu'il exige qu'on observe au dortoir en s'éveillant les uns les autres suppose du tact (c. 22). Le lecteur de semaine, au réfectoire, ne sera pas désigné à l'improviste; on prendra, non pas n'importe quel d'entre les frères, « mais ceux-là seuls dont la lecture est profitable à ceux qui l'écoutent ». Il en sera de même pour les chantes (c. 38).

Mais c'est dans le gouvernement des hommes que l'art de se faire entendre réclame des virtuoses. L'abbé tout d'abord (c. 2). Il doit « faire en sorte que ses ordonnances et ses enseignements se répandent comme un ferment de justice divine dans le cœur de ses disciples ». Il doit encore « enseigner par le langage toutes choses bonnes et saintes » ... « Aux âmes ouvertes et compréhensives, qu'il intime de vive-voix les commandements du Seigneur; pour les natures grossières et les esprits bornés » ... il recourt aux exemples... « Variant les procédés selon les circonstances, qu'il mêle la douceur aux menaces, alliant la sévérité du maître à la tendre indulgence d'un père » : ainsi réprimande-t-il sans ménagements les esprits impatients du joug et mal affermis dans la régularité tandis qu'il réserve à ceux qui sont tout obéissance, modestie et patience, l'exhortation à progresser dans la vertu; « quant à ceux qui versent dans le laisser-aller et le mépris du

devoir, les reproches et les châtiments seront leur part » ... « Pour gagner l'un par des caresses, l'autre par des réprimandes, un troisième par la persuasion... » Voilà une gamme infinie de fleurs de rhétorique; il est vrai que celle des tempéraments ramassés sous une même crosse les égale en variétés.

L'abbé quand il prend conseil des frères « exposera la question » (c. 3), ce qui suppose qu'il en a reçu le don. Les frères donneront leur avis « en toute soumission et humilité, loin de se laisser emporter à défendre leur opinion sans retenue ». On se croirait au conseil, en Égypte.

Le cellerier ne doit être « ni altier, turbulent, blessant, et ne contrister point les frères » (c. 31). « Et si l'un d'eux demande ce qui n'est pas raisonnable, qu'il évite de le froisser par un refus désobligeant, mais lui représente avec humilité qu'à une requête mal fondée il ne peut à bon droit satisfaire. S'il n'a pas de quoi fournir ce qu'on lui demande, il donnera du moins en réponse une bonne parole, selon l'Écriture : Une parole bienveillante est encore le plus apprécié des dons » (Sir. 18, 17). Mais l'Ecclésiastique parle du mot gracieux qui assaisonne un cadeau; saint Benoît, d'un propos aimable qui en tient la place. C'est toute une rhétorique du refus, et une ascèse. L'idéal n'est-il pas, puisqu'il faut bien contrister un frère, d'y mettre une désolation si persuasive, qu'il éprouve un regret plus grand d'avoir imposé l'obligation d'un refus à un homme aussi serviable, que de se retirer les mains vides ?

Le frère portier (c. 66) sera « judicieux, d'âge avancé, capable de recevoir et de rapporter un message »... « d'une maturité qui le préserve de rôder partout » ; — qu'il « se hâte dans l'ardeur de la charité, de donner une réponse toute empreinte de religieuse bienveillance ». Quant aux hôtes, on les recevra « comme le Christ avec toute l'humanité possible (c. 53). Ce qui suppose qu'on sait comment leur parler pour les mettre à l'aise. Sauf les postulants qui se présentent (c. 58) et à qui il faut savoir administrer des « rebuffades », et aussi fournir « une explication suivie de la Règle ». Deux genres assez différents d'éloquence.

On avait souvent l'occasion de parler dans le monastère de saint Benoît, et il n'admettait pas qu'on pût légitimement s'acquitter de ses fonctions sans beaucoup de savoir-faire.

Le tout s'achève dans « l'esprit de silence » (c. 6). Il consiste à fuir non seulement « tout abus de langage », mais à taire les bons propos. Les entretiens non autorisés sont évidemment illicites, mais « on accordera rarement la licence des entretiens édifiants, car parler et instruire sied au maître, se taire et écouter au disciple ». Le monastère est une école perpétuelle, où l'on apprend sans cesse, en écoutant celui qui tient la place du Seigneur.

Quant aux bouffonneries, elles sont bannies par la loi « d'une éternelle clôture ». Le mot y est, qui résume admirablement la

pensée de saint Benoît : tenir ses frères à l'abri, au chaud, dans la paix intérieure. Une paix héroïque ! Le quatrième degré d'humilité révèle soudain des perspectives proches du martyre. Le moine en butte aux persécutions, à l'injustice. De la part de qui ? Des hommes que Dieu lui a mis sur la tête et qui apparemment le foulent aux pieds. Mais son humilité n'en est pas surprise, non plus qu'ébranlée : « il met tout son cœur à embrasser la patience ». Le latin dit : *tacita conscientia*, d'une conscience calme. C'est le silence de Jésus en face du grand-prêtre (Mt. 26, 63; Mc. 14, 61) ou de Pilate (Jo. 19, 20). L'acceptation silencieuse de l'iniquité revêtue d'autorité. Mais cette puissance, l'iniquité la tient de Dieu, et s'il permet qu'on en abuse, la victime retrouve la volonté divine dans cet appareil d'injustice, et cela lui suffit.

Le silence, en détournant le scribe égyptien d'affirmer ses passions, sauvegardait l'esprit de la corporation et assurait son utilité.

Saint Benoît vise à conserver ses frères en l'état d'abnégation qu'ils vouèrent, afin d'empêcher que la ferveur originelle de leur conversion cède à la conspiration des égoïsmes individuels.

Le silence qu'il prescrit organise la défense de la clôture, de la pauvreté, de l'humilité, de l'obéissance, de la charité mutuelle, de la paix intérieure. Dans un monastère, parler à bouche que veux-tu, comme on fait au dehors, est un non sens et une imprudence. On ne doit parler que si l'on a quelque chose à dire et qui en vaille la peine, qui soit sensé, fondé, utile.

On attendra d'être interrogé, on ne répondra qu'avec pertinence, et l'on n'hésitera pas à s'excuser sur son ignorance ou son impéritie plutôt que d'improviser quelque verbiage sans portée.

Ne parler que de ce que l'on sait ! Que par chance, une seule fois, le monde entier se rencontre unanimement pour observer pareille réserve, et ce phénomène passerait en solennité la demi-heure de silence qui se fit au ciel dans l'attente respectueuse de l'intervention divine (Apoc. 8, 1.).

Qui parle, s'exprime, s'extériorise, s'affirme, se met en valeur, vise au résultat qu'il souhaite, au succès.

Il se trahit, et ses sentiments intimes; il se diminue, car il subit l'influence d'un interlocuteur, fût-il passif, fût-il silencieux, et davantage encore s'il est contredit, ou si son auditeur attentif acquiesce à ses discours. Dès lors il est soumis, biaise avec la vérité qu'il accommode, et finalement « il ment ».

Parler sera toujours l'art de déguiser sa pensée, tout au moins de la draper. On se récrie, mais qu'apprend-on d'autre en rhétorique ? A qui peut-on espérer sans imprudence, sans cruauté, d'administrer la vérité toute crue ? A moins d'être assuré qu'on ne reverra plus jamais son patient.

Céder à la démangeaison de parler, c'est favoriser une fermentation du moi, lequel n'est tolérable que s'il est persévéramment contenu.

Un monastère est une société de célibataires, toujours menacés de passer vieux garçons. Milieu fermé, sans grand mouvement, où le renouvellement des cadres se fait par l'élimination des anciens plutôt que par la venue de recrues fraîches dont, sitôt arrivées, se saisissent la tradition et les usages.

Il ne s'y fait d'échanges qu'au jour la journée, sans ampleur; le ravitaillement idéologique est entièrement soumis au profit spirituel qui est enfoui dans l'intimité de Dieu. On ne tolérera donc dans le commerce oral des frères que des produits de première qualité, et ils sont rares.

Dans le monde, l'accoutumance, le refus d'écarter la rumeur incessante des conversations, l'étourderie qui préside à leur répétition de bouche à oreille, enlèvent de leur nocivité aux propos lancés au hasard, et tout chargés de médisances, de calomnies, d'indiscrétions calculées. Comme Mithridate ses poisons, les gens du monde absorbent la vanité sans apparent dommage.

Mais au monastère, c'est chose impossible. Vivant continuellement ensemble, on n'a plus guère de secret l'un pour l'autre, et la fréquentation mutuelle favorise l'indiscrétion. Un curieux, ce bavard des yeux, devient un fléau domestique. Ajoutons-y l'étroite dépendance vis-à-vis des supérieurs à tous les degrés : infirmier, préposé au vestiaire, tout autant que le cellierier ou le seigneur abbé. Les rencontres seront inévitables, des caractères et des tempéraments. Si l'hygiène du laconisme n'intervient pour empêcher les frottements de se charger de rhétorique, ils causeront des heurts et déchaîneront peut-être une guerre de cent ans.

Or saint Benoît veut « que personne ne soit troublé ni contristé dans la maison de Dieu » du fait d'autrui. C'est condamner le bavardage, les ragots, les rapports savoureux et désobligeants : « Les dires du délateur sont de friands morceaux - qui descendent au plus profond du cœur » (Prov. 18, 8).

C'est encore déclarer la guerre aux discours oiseux, c'est-à-dire maladroits, qui ne vont pas à la chose, qui sont lourds de bonnes intentions mais sans pertinence, se perdent dans le vague, assomment ou dépriment.

L'abbé, c'est à lui que l'on pense, et à ses officiers, seront des « virtuoses de la parole » comme on le souhaite du roi Meri-karé (p. 85) ou comme on dit ailleurs (p. 84) : « n'exprime rien basement, parle bien ». On en vient ainsi à un humanisme charitable, empreint de réalisme, éclairé par l'humilité qui permet au supérieur de traiter ses disciples comme le Christ révélé en ses pauvres.

Par là le silence ou l'emploi judicieux du discours élargissent les horizons du monastère. Le moine assuré d'une réponse heureuse, même si elle renferme un refus, vit en confiance. Il se sent compris, protégé contre ses tergiversations. Une audience lui est ouverte perpétuellement qui est celle de notre commun Maître, le Seigneur Jésus. La rhétorique des exhortations et réprimandes,

caresses et menaces, lui apparaît comme le remède à cet égoïsme qu'il a juré de combattre, mais qu'il ne démasque pas toujours. Il est de loisir pour penser à son Dieu, servir ses frères, s'oublier soi-même. Cela valait la peine qu'on se formât à l'art de la parole et du silence.

Il est une autre intempérance de langage, et la plus pernicieuse : le murmure. Saint Benoît la redoute, autant que Ben-Sirah « les cancans de la ville » (26, 5). Les uns comme l'autre sont meurtriers.

Certains murmures ne sont que des boutades échappées à l'impatience, mais qui peuvent faire carrière dans une communauté si elles sont bien frappées et visent juste. D'autres sont lancées de propos délibérés, par des esprits chagrins qui en font leur industrie. Leur clientèle se compose de frères naïfs ou simples, dépourvus de malice mais qu'éblouissent cette faconde et cette perspicacité à détecter le mal où l'on aurait bonnement admis que tout était au mieux. Ils passent pour des sages, revenus de tout, assez vaillants pour braver la disgrâce qui frappera leur clairvoyance. Pour saint Benoît, ce sont des malfaiteurs. Une plaie de la vie commune, ou mieux une contagion qui prive les âmes de l'insouciance des enfants de Dieu. Ils ont la science du bien et du mal. Le mal, c'est l'instant présent; le bien est rejeté dans un passé ou vers un avenir également inaccessibles.

La meilleure volonté est impuissante à enrayer les ravages de cette peste, une fois déchainée dans la communauté. Mais on notera que saint Benoît, qui est sans complaisance pour les murmurateurs et qui se montre moins soucieux de l'opinion publique que du danger couru par les âmes, fait remonter parfois à l'abbé le trouble qui agite la communauté.

Il a lu dans Job (6, 5) : « Un onagre brait-il près du gazon ? Un bœuf mugit-il près de son fourrage ? » Que l'abbé se rappelle ce texte quand son troupeau s'agite : « car à lui incombe de ménager toutes choses et de les disposer si bien que le salut des âmes ne soit pas en péril et que les frères, en accomplissant leurs tâches, n'aient pas de sujet de murmure » (c. 41). De même : « il évitera de jeter le désordre dans le troupeau qui lui est confié, et d'imposer des mesures arbitraires au nom d'un pouvoir absolu... » (c. 63).

La qualité du silence des moines est d'un autre grain que celle du silence des scribes. Ceux-ci servaient le Pharaon et sa fortune, ceux-là le Christ, leur modèle. La puissance égyptienne reposait sur son administration; l'efficacité de l'ordre monastique sur son ascèse, dont le silence est comme le sel.

Les moines ont œuvré dans l'Europe médiévale et ils ont assumé les tâches les plus diverses. A l'échelle du monastère s'entend, mais celui-ci, par l'effet de libéralités d'une générosité avisée, vit s'étendre ses domaines. Il devint une puissance économique par l'ampleur des terres qu'on lui concéda; par son travail, il chan-

gea des déserts en champs féconds; il ouvrit des chemins aux voyageurs; il fut une hôtellerie pour les pèlerins.

On s'appliqua à construire des bâtiments bien conçus et solides, pour les générations à venir. La bibliothèque se garnit de manuscrits. L'église fut « ce que le terme indique : un lieu de prière » (c. 52) mais aux dimensions des peuples qui s'y rendaient pour célébrer leur foi en compagnie du chœur des moines.

Les abbayes ont rayonné de la sorte par leurs seules activités locales. A travers la chrétienté, elles étaient disposées en chaîne, comme le long de voies du salut. Ce fut le fruit des efforts conjugués de quelques milliers de cénobites dont le but était d'imiter le silence de Jésus.

Des fourmis conscientes, intelligentes, soumises, laborieuses, ont réalisé un programme de culture et de civilisation qui ne figurait pas au premier plan de leurs préoccupations. C'est venu « par surcroît » comme les ressources qui leur furent imparties et qu'ils utilisèrent.

Leur silence y a beaucoup aidé. C'est la vertu des forts, non des faibles toujours prêts à s'épancher, à se répandre en exclamations tapageuses et vaines.

A un moment de l'histoire, ce n'est pas un mince apport que cette intervention décidée, bien menée, d'hommes appris à se dominer, à contrôler leurs impressions, et que rend disponibles l'obéissance. Telle est « la race valeureuse des cénobites » (c. 1). Où qu'ils se rencontrent, « à l'œuvre de Dieu, à l'oratoire, dans le cloître, au jardin, sur les chemins, par les champs, en tout lieu, qu'ils soient assis, en marche, ou debout » (c. 7), ils sont prêts à servir Dieu et leur prochain.

Le monde aura toujours besoin de silence. Il ne cesse de le réclamer, mais à tue-tête ! Un peuple qui se tairait, deviendrait ingouvernable, parce qu'il serait indépendant. Mazarin préférerait « qu'ils chantent ».

Les moines ont été débarrassés par le mouvement de l'histoire de leur puissance économique et l'on bâtit sans leur concours jusqu'à des églises. Mais s'ils continuent à se taire, leur silence atteindra plus d'un cœur.

Dom Hilaire DUESBERG.

Maredsous

BULLETIN CRITIQUE

A. LATREILLE, É. DELARUELLE, J.-R. PALANQUE. — *Histoire du catholicisme en France*. Tome II : *Sous les rois très chrétiens*. — Paris, Editions Spes, 1960. In-8°, 509 pages, 4 cartes dans le texte, 14 NF.

Ce second volume de l'*Histoire du catholicisme en France*, dont M. le doyen Latreille et M. le chanoine Delaruelle ont assumé la rédaction, s'ordonne en sept livres qui nous conduisent de l'apogée du Moyen Age à l'avènement des lumières.

L'ouvrage s'ouvre sur un tableau du siècle de saint Louis (1180-1285). C'est le moment où la chrétienté s'estompe dans les institutions et les mentalités : la montée des nationalismes scelle son déclin. Il est vrai que « la douce France » accepte d'être le bras droit de l'Eglise et devient par excellence le pays du « roi très chrétien ». Cette royauté demeure en effet profondément religieuse, non seulement dans ses actes mais dans son essence même : elle est, remarque justement M. Delaruelle, « institution ecclésiastique plus que temporelle, destinée moins à assurer le bien commun du pays que le salut des âmes » (p. 15). Il est vrai encore qu'une manière de compensation s'opère à l'égard de l'universalisme compromis dans ses structures européennes : avec la création des universités apparaît une nouvelle classe sociale, la « république des intellectuels », dominée par le dialecticien d'esprit abstrait « qui règnera sur la France jusqu'à Descartes » (p. 35) et peut-être au delà car le cartésianisme recueille l'héritage de cet *homo scolasticus*, si peu sensible au devenir et à la variété du monde, si intemporel dans ses modes de pensée et si peu « existentiel ». La France incarne alors de la façon la plus achevée ce nouveau type d'homme : c'est le moment où Paris devient, avant Rome elle-même, la capitale théologique de l'Europe.

Ce bel équilibre devait être compromis par le durcissement de la politique gallicane sous Philippe le Bel, puis par le séjour des papes à Avignon, enfin par le Grand Schisme. M. Delaruelle présente une description très colorée et en même temps riche de nuances de la « civilisation avignonnaise » (p. 100 sq.) qui s'épanouit dans la nouvelle capitale devenue le pôle le plus attractif du bassin occidental de la Méditerranée. Il nous montre surtout comment l'abandon de la résidence romaine, puis le lent asservissement des pontifes aux rois très chrétiens, conduit à une « provincialisation » de l'Eglise et au fractionnement de ce qui

avait été la chrétienté. En donnant à la France le lustre d'une capitale pontificale, la papauté avignonnaise porte atteinte au catholicisme français, car « il n'y a pas de place pour une Église de France active lorsque l'Église romaine est aux portes avec tout le prestige de sa liturgie, de son enseignement, de sa puissance temporelle et spirituelle, et ses innombrables services, où l'on peut faire carrière » (p. 94).

A cet affadissement intellectuel et théologique correspond il est vrai une émouvante floraison artistique que l'auteur nous décrit sous le titre « Le siècle du pathétique ». Il y évoque, à la suite d'Emile Mâle, l'intériorisation du sentiment religieux, la hantise de la mort, la dévotion à la Passion, et toute cette sensualité macabre qui s'empare des âmes et s'étale dans l'iconographie; une réflexion très pénétrante nous révèle en particulier le poids des conditions sociales (« la précocité du mariage et de l'embauche », p. 125) qui font de la France « un pays d'adultes déjà flétris et amers », chez qui l'espérance chrétienne s'exalte « à travers l'angoisse et le désespoir ».

Les misères morales et temporelles, et aussi la désagrégation de l'édifice scolastique sous la pression du nominalisme, devaient imposer la nécessité d'une réforme. De cette réforme, M. le doyen Latreille analyse l'esprit et dresse le bilan des manifestations. On lui saura gré de l'avoir fait non seulement dans une perspective très large mais avec le désir de dissiper les « ambiguïtés » (p. 144) dont le mot est depuis longtemps chargé. Le terme de réforme a été entendu au sens étroit de correction des abus, parfois encore comme le désir fort et vague d'un retour aux origines; le plus souvent il désigne les diverses confessions protestantes nées au xvi^e siècle; l'idée d'une « pré-réforme » est venue enfin apporter un élément supplémentaire de complexité. Ce sont là des moments dont chacun ne s'éclaire pleinement que placé dans un mouvement plus vaste : M. Latreille les coordonne dans un ensemble dont il situe les prémices au xiv^e siècle, c'est-à-dire au cœur même de la crise. Ainsi sont évoqués successivement : réforme et théologiens, réforme et peuple, réforme et monarchie, réforme et humanisme, réforme et hérésie... La mission de Jeanne d'Arc revêt par là une signification plus profonde : elle traduit la dévotion franciscaine au nom de Jésus, et sa « dévotion au roi de France, en laquelle s'exprime le loyalisme du petit peuple n'est qu'une conséquence de sa dévotion au « Roi du ciel » (p. 152); par elle se réalisent la poursuite d'un salut temporel et l'espérance d'un salut céleste confondues dans la même guerre sainte. Cette extension temporelle de la notion de réforme, si riche de perspectives neuves, comporte il est vrai une contrepartie, car elle estompe l'originalité propre de la Réforme tout court c'est-à-dire des Églises protestantes nées au xvi^e siècle. Cette rupture, si lourde de conséquences durables dans la conscience religieuse française, ne risque-t-elle pas d'apparaître un peu comme un épisode singulier d'un long effort de restauration étalé sur deux siècles, et finalement comme une simple affaire intérieure de

l'Église ? Ce fut cela peut-être à l'origine mais, après le concile de Trente, il y eut deux familles spirituelles qui s'affrontèrent dans leurs manières propres de penser, de sentir et d'exprimer le religieux.

De la renaissance catholique qui fut, dans le mouvement de réforme la part la plus positive, M. Latreille retient en particulier la vigueur de la floraison monastique : l'évaluation à 15.000 (p. 282) des couvents du royaume n'est pas excessive, et peut-être demeure-t-elle en deçà de la vérité, si l'on désigne sous ce terme de couvents non seulement les abbayes et prieurés mais aussi les maisons religieuses de tout ordre. Ce furent des foyers de vie spirituelle ou intellectuelle intense et l'on ne comprend pleinement les grandes idéologies qui, au xvii^e siècle, animent le catholicisme français qu'en les rattachant au réseau serré des monastères dont elles tirent leur force. Des pages très belles et très nourries évoquent la grandeur de ces créations spirituelles de la France de Louis XIII et de Richelieu. On retiendra particulièrement le parallèle riche de nuances entre le « salésianisme » et le « bérullisme », le premier fondé sur la confiance, optimiste à l'égard de l'homme et bienveillant à sa faiblesse; le second attaché au contraire à la « sainte sévérité », sensible, comme saint Augustin, à la toute puissance de Dieu et porté finalement vers cette « note de gravité et d'austérité » qui caractérise la spiritualité de l'École française et, avec elle, toute la piété des fidèles au xvii^e siècle. L'analyse du jansénisme à ses débuts met en relief son originalité théologique mais aussi ses bases sociales : M. Latreille relève justement (p. 337), à la suite du P. Rapin, l'affinité fondamentale entre ces « opinions nouvelles » en religion et l'esprit de révolte qui, dans la Fronde, dressa les gens de robe contre l'État, premier signe de cet « esprit d'examen » qui, au xvii^e siècle et plus encore au xviii^e, allait attester la parenté du jansénisme avec les aspirations bourgeoises.

Le livre VI étudie l'âge classique du catholicisme français : la part essentielle est évidemment consacrée à l'analyse du gallicanisme dont les origines idéologiques remontent à la papauté avignonnaise mais qui connaît au temps de Louis XIV sa plénitude doctrinale, au point d'effacer les distinctions entre le temporel et le spirituel que l'époque précédente — celle de Louis XIII et de Richelieu — s'était efforcée d'établir ou de respecter. On peut ainsi distinguer, à la suite de Gabriel Hanotaux, trois gallicanismes : l'un ecclésiastique, l'autre parlementaire, le troisième royal, mais en notant bien qu'il s'agit de trois aspects d'une même doctrine et que souvent les trois courants interfèrent. Au xvii^e siècle et surtout au xviii^e, les cours souveraines prétendront ainsi intervenir dans l'expression de la vérité religieuse : c'est par ce biais d'ailleurs que les gallicans rejoindront les opposants de la bulle *Unigenitus* et s'uniront aux jansénistes jusqu'à se confondre parfois avec eux. De tels problèmes doctrinaux s'imposent par les conflits qu'ils suscitent et par leurs incidences politiques; ils ne

sauraient faire oublier cependant l'œuvre, plus obscure mais plus profonde, alors accomplie par l'Église. M. Latreille évoque le déclin des universités, adaptées par leur nature à l'universalisme du Moyen Age et devenues simples rouages d'un Etat monarchique. Le même temps voit au contraire le foisonnement des collèges, plus conformes aux vœux de la clientèle bourgeoise et dont l'action éducative confère au siècle de Louis XIV « une certaine cohésion sociale et politique » (p. 385). Quant aux petites écoles, elles demeurent, par leur nombre et leurs moyens d'action, fort inférieures aux besoins, mais ces insuffisances suscitent des remèdes et plusieurs « prêtres généreux » — Charles Demia, Nicolas Barré, Jean-Baptiste de La Salle — s'attaquent avec une remarquable hardiesse de vue au problème essentiel : celui de la formation des maîtres. Peut-être était-il souhaitable de joindre aux noms de ces initiateurs ceux de Pierre Fourier et de la Mère Alix Le Clerc qui, dès les premières années du xvii^e siècle, eurent conscience des déficiences de l'enseignement populaire et, en Lorraine, s'appliquèrent à y porter remède.

Le septième et dernier livre analyse la crise de conscience qui s'ouvre vers 1685 et que M. Latreille conduit jusqu'en 1740. Le choix de cette date terminale peut être contesté et il le sera sans doute car elle ne correspond qu'à la fin du ministère Fleury, étape bien « événementielle ». Des raisons fort valables ont cependant déterminé M. Latreille à cet élargissement temporel d'une notion devenue classique depuis Paul Hazard : les ferments intellectuels ou affectifs qui devaient tourner la stabilité classique vers la variété et le mouvement s'observent dès la dernière décade du xvii^e siècle, mais ils subsistent jusqu'au milieu du xviii^e et leur action paraît « avoir peu nui aux progrès de la régularité religieuse dans l'ensemble du pays » (p. 435). Et il est bien vrai qu'après l'explosion bruyante de la Régence, le long ministère Fleury dont la politique se résume au « silence » sur les matières litigieuses, rappelle — la grandeur en moins — le règne déclinant de Louis XIV, si bien qu'à la mort du ministre, « le royaume paraît aussi attaché qu'autrefois à sa tradition monarchique et chrétienne, peut-être plus religieux dans sa vie quotidienne, dans son tréfonds provincial ». On pourrait certes objecter que les déchainements polémiques — le mouvement des appels en particulier — commencés en 1715 ont peu à peu modifié les perspectives morales ecclésiologiques du clergé et du peuple chrétien. N'eût-il pas été souhaitable à ce propos d'évoquer, au moins d'un mot, les thèses de Groethuysen sur la bulle *Unigenitus* et les mentalités bourgeoises ? C'est l'époque aussi où s'établissent des courants d'échanges réguliers avec la Hollande, pôle attractif d'une partie du catholicisme français depuis le moment surtout où l'élection d'un archevêque par le chapitre (1723) consomme la rupture de l'Église d'Utrecht avec Rome. De très belles pages sur la vie religieuse au début du règne de Louis XV terminent le livre : elles nous montrent une piété populaire teintée d'une

affectivité croissante, mais aussi un enseignement pastoral régulièrement et consciencieusement distribué par un clergé qui fut peut-être le plus cultivé que la France ait connu.

Telles sont, sommairement évoquées, les lignes maitresses d'un ouvrage dont ces quelques notations brèves ne sauraient prétendre épuiser les richesses. On y retrouve les qualités déjà remarquées dans le premier volume : étendue et sûreté de l'information, clarté de l'exposition, vigueur de la synthèse. On appréciera, outre ces qualités foncières, l'éclectisme savant de chaque bibliographie, le choix très heureux des citations dont on regrettera seulement qu'elles ne comportent aucune référence. Ce livre incite sans cesse à penser. Les réflexions, les réactions, voire les objections que suscite chaque page, montreraient à elles seules qu'il s'agit de tout autre chose que d'un manuel ou même d'un « état des questions », mais d'une synthèse conçue et présentée dans une perspective neuve : tout lecteur sera reconnaissant à M. le chanoine Delaruelle et à M. le doyen Latreille de ce qu'ils apportent leur texte et plus encore peut-être de ce qu'il suggère.

René TAVENEUX.

F. VAN DER MEER et Christine MOHRMANN. — *Atlas de l'antiquité chrétienne*. — Paris-Bruxelles, Éditions Sequoia, s. d. [1960]. In-4° de 216 pages.

La publication de ce bel ouvrage est à elle seule un événement, ainsi que le souligne justement dans sa Préface le professeur Marrou : en effet, l'histoire ne s'écrit plus seulement avec des textes, comme au temps de Fustel de Coulanges, mais « avec tout ce qui peut être interprété comme un signe », donc toutes les œuvres d'art. Cet « Atlas » est précisément avant tout un recueil de 614 illustrations abondamment commentées, qui font revivre sous nos yeux toute l'histoire chrétienne jusqu'à la fin du VI^e siècle. Il est aussi, cela va de soi, une collection de 40 cartes originales, dessinées par l'abbé Van der Meer, qui a collaboré pour l'ensemble de l'œuvre avec Mlle Mohrmann, éminente spécialiste du latin chrétien. Ce volume, véritablement monumental et admirablement présenté, a paru d'abord en néerlandais, puis en traductions anglaise et allemande; il convenait qu'il eût à son tour une édition française, et celle-ci mérite d'avoir dans notre pays une large diffusion, car il apparaîtra, selon la judicieuse formule du préfacier, « comme un merveilleux instrument de culture, en même temps que la meilleure initiation possible à la connaissance du christianisme pendant les premiers siècles de sa longue histoire ».

On donnera une idée de la richesse qui y est contenue en signalant ce qui intéresse la Gaule : les cartes 4 (les Églises fondées avant 304), 5, 7, 9, 11 (les Églises au II^e, au III^e, au IV^e, au V^e siècles), 6, 8, 10, 12 (les auteurs chrétiens au II^e, au III^e, au IV^e, au V^e siècles), 13 (les monuments paléo-chrétiens), 25 et 26 (les diocèses et les

provinces, surtout dans le sud-est), 30 (le culte des martyrs), 34 (le monachisme), 35 et 40 (les Églises au ^{vi}^e siècle), sans parler des cartes de synthèse 41 et 42 sur les pages de garde. Etant donné la masse extraordinaire d'indications qui ont été portées sur ces cartes, il serait étonnant qu'on ne puisse y signaler des erreurs et des lacunes. En voici quelques-unes : sur la carte 11, Patrocle d'Arles est indiqué avec la mention « contre le pape Zosime », les itinéraires des Barbares à travers la Gaule sont datés de 399 et de 404 (au lieu de 407), le synode de Turin de 400 (au lieu de 398), celui d'Angers de 458 (au lieu de 453), et il manque les conciles d'Arles de 452 et de 463 et celui de Vannes de 465; sur la carte 12, la *Vita Martini* est datée de 430 (au lieu de 397), la mort de Sidoine Apollinaire de 488-90 (ce qui est trop tardif), et il manque Victrice de Rouen parmi les écrivains; sur la carte 13, la Gayolle est placée à l'ouest de Saint-Maximin (alors qu'elle se trouve à l'est), Primuliac est situé près de Narbonne (ce qui est pour le moins contesté et conjectural); sur la carte 26, Citharista est placé trop près de Marseille (au lieu d'être près de La Ciotat) et Maguelonne dans l'intérieur des terres au nord des étangs (au lieu d'être sur le rivage); sur la carte 30, le nom de Volusianus à Marseille semble indiquer que ce martyr hypothétique aurait été l'objet d'un culte, ce qui n'est pas le cas.

Quant aux innombrables reproductions photographiques, plusieurs donnent des monuments et œuvres d'art de chez nous : le sarcophage de la Gayolle (fig. 43), qui se trouve dans l'église paroissiale de Brignoles et non au « Séminaire » comme il est dit p. 40; des mosaïques de Trèves (fig. 160 et 162), les baptistères d'Aix (fig. 369), de Fréjus (fig. 370 et 417) et de Poitiers (fig. 406), la basilique de Vienne (fig. 368), la cathédre de Vaison, du ^{vi}^e siècle (fig. 434), les Aliscamps d'Arles (fig. 366), et surtout des sarcophages d'Arles (fig. 163, 362 à 365, 401, 423-424, 464-465, 521, 528, 551, 577). Il convient d'ailleurs de replacer cet art gaulois dans l'art antique en général; à cet égard le rapprochement des œuvres qui remplissent les pages de ce volume sera particulièrement instructif. C'est bien la civilisation chrétienne, sous ses diverses formes, qui revit ici pour la plus grande satisfaction du lecteur cultivé.

Jean-Remy PALANQUE.

Denis VAN BERCHEM. — *Le martyre de la légion thébaine. Essai sur la formation d'une légende* (Schweizerische Beiträge zur Altertumswissenschaft, Hft 8). — Bâle, Reinhardt, 1956. In-8° de 64 pages.

Louis DUPRAZ. — *Les Passions de S. Maurice d'Agaune. Essai sur l'historicité de la tradition et contribution à l'étude de l'armée pré-dioclétienne (260-286) et des canonisations tardives de la fin du IV^e siècle* (Studia Friburgensia, Nouv. série, 27). — Fribourg, Éditions Universitaires, 1961. In-8° de 298 + 381 pages.

Le martyre de la « légion thébaine » ne concerne pas directement l'histoire de France, puisqu'il s'est déroulé, selon la tradition, à Agaune, dans le canton suisse du Valais, où l'abbaye de Saint-Maurice, fondée en 515, perpétue jusqu'à nos jours le souvenir et le culte de ces martyrs. Mais nous pouvons en parler ici, car l'auteur de la *Passio acaunensium martyrum* est un Lérinien du v^e siècle, l'évêque Eucher de Lyon; et d'ailleurs les problèmes soulevés à propos de ce texte sont de ceux qui intéressent les historiens de la Gaule romaine, dont faisait partie dans l'antiquité le territoire helvétique. C'est précisément les questions de méthode qui retiendront surtout l'attention de ceux qui liront les deux ouvrages recensés ici : l'*Essai* de D. van Berchem, professeur à l'Université de Bâle, et la réponse qu'a voulu lui donner L. Dupraz dans la collection de l'Université de Fribourg.

Ces travaux, de grande valeur l'un et l'autre, s'opposent radicalement l'un à l'autre, si bien qu'en schématisant on pourrait dire du premier qu'il représente « l'école négatrice de l'historicité » (selon une expression de son contradicteur) et du second qu'il renouvelle les thèses traditionalistes. Mais il ne faudrait pas exagérer ces divergences en affrontant un érudit hypercritique à un historien sans critique. Tous deux connaissent parfaitement les principes d'une saine critique et s'efforcent de s'y tenir; tous deux se réclament du maître de l'hagiographie qu'a été le P. Delehaye, et L. Dupraz a la coquetterie de citer souvent les exposés méthodologiques d'H. Marrou, lequel s'était rallié aux conclusions de D. van Berchem. La controverse courtoise nouée autour de cet épisode n'en est que plus instructive et digne d'intérêt.

La démonstration de D. van Berchem est rédigée d'une plume sobre et vigoureuse par un historien qui se déclare « moins que tout autre disposé à nier l'accomplissement dans les faits d'un dessein providentiel », mais qui, après avoir cru « pouvoir retenir d'importants éléments du récit d'Eucher et sauver ainsi l'essentiel de la tradition », aboutit à des conclusions négatives sous « l'effet de l'obéissance que tout historien doit aux exigences de sa discipline », sans tenir pour autant ses conclusions pour définitives (p. 3). Les grandes lignes peuvent en être dégagées ainsi :

la *Passio* écrite par Eucher de Lyon vers 450 et qui paraît le seul document relatif aux martyrs d'Agaune, contient d'une part « des lieux communs, des redites ou des clichés qui appartiennent au répertoire usuel de l'hagiographie », d'autre part des « éléments irréductibles » qui « ne se retrouvent nulle part ailleurs » (p. 24-25). Au nombre des premiers il faut compter l'auteur de la persécution, l'empereur Maximien; l'intervention du pape Marcellin (anachronique d'ailleurs par rapport à la date assignée au martyre); la pratique de la décimation; les discours prononcés par les officiers thébains; l'épisode du vétéran Victor : « tous ces éléments ont de fortes chances d'être autant d'emprunts » (p. 27). Quant aux éléments originaux, la plupart ne peuvent être reconnus comme valables : l'appellation de « légion thébaine » est irrecevable, car les deux légions installées en Thébaïde au Bas-Empire n'ont été créées qu'après 297 et à cette date la Gaule était sous l'autorité du César Constance et non plus de Maximien; les grades indiqués pour les chefs de cette « légion » — ceux de *primicerius* et de *senator* du moins, sinon celui de *campiductor* — sont ceux d'officiers de cavalerie, alors que la « légion » est une troupe d'infanterie; le seul élément « solide » est la chapelle érigée à la fin du iv^e siècle par l'évêque Théodore, mais ce personnage au nom oriental, contemporain du gouverneur de la province des Alpes Grées et Pennines Asclépiodote, oriental lui aussi, a probablement utilisé la légende de S. Maurice d'Apmée, officier martyr en Syrie, auquel il associa Victor de Milan, également un saint militaire, et auquel sera associé plus tard un autre saint militaire, Vital de Spolète. Ainsi serait démontré le caractère entièrement légendaire de la tradition relative au martyre de S. Maurice et de ses compagnons.

A cet opuscule L. Dupraz a répondu par un gros volume (1), dont le sous-titre indique les différents aspects. Avec beaucoup de redites et de prolixité, il aborde successivement tous les points traités par son prédécesseur; et si l'on peut discuter telle ou telle partie de son argumentation, il faut constater que son enquête approfondie n'a rien laissé dans l'ombre. Son principal mérite — et la principale nouveauté de son étude — est d'avoir attiré l'attention sur les Passions anonymes, considérées d'ordinaire comme de simples variantes du récit d'Eucher et d'avoir montré la valeur de la seconde (connue par un manuscrit du ix^e siècle, mais datable du dernier quart du v^e) et dont l'auteur (appelé ici X2) doit être un clerc d'Agaune (peut-être identique à l'interpolateur B d'Eucher) : quoique postérieure (de peu) à Eucher, elle représente, semble-t-il, une tradition différente de celle qu'a adoptée l'évêque de Lyon, et qui doit être préférée au récit d'Eucher, rempli d'invéraisemblances. En particulier le cadre historique du martyre n'est pas le même chez l'un et chez l'autre :

1. Muni de plusieurs index très utiles et complété par le texte des diverses Passions étudiées, avec leurs interpolations.

alors qu'Eucher attribue à Maximien l'intention de persécuter les chrétiens et à ses soldats un refus de se prêter à cette persécution, la Passion anonyme ne parle que d'un serment militaire exigé avant une campagne contre les Bagaudes et que les chrétiens de l'armée auraient refusé parce qu'il devait être prêté « sur les autels des dieux », donc avec des rites païens. Ainsi la date du martyre doit être placée au début de la campagne contre les Bagaudes à l'automne 285 (ou, selon W. Seston, au printemps 286), et toutes les objections de D. Van Berchem peuvent être écartées. Le persécuteur Maximien était alors le représentant de l'empereur Dioclétien dans les Gaules et son armée a dû passer par le Valais pour s'y rendre en venant d'Italie. La « légion des Thébains » n'est pas une des deux légions créées par Dioclétien après la répression de la révolte égyptienne, mais un détachement ou *vexillatio* légionnaire (qu'on appelait couramment *legio* à cette époque) de la II^a *Traiana fortis* cantonnée à Alexandrie du II^e au V^e siècle : on a précisément des témoignages numismatiques sur la présence de détachements de cette légion en Gaule vers 270, et Dioclétien a parfaitement pu verser une *vexillatio* thébaine dans l'armée qui combattit Carin en Occident en 285 et que Maximien conduisit en Gaule les mois suivants. Quant aux grades contestés, le *primicerius* (Maurice), le *princeps* (titre donné par l'anonyme au *campidoctor* Exupère, qualifié aussi de *signifer*) et le *senator* (Candide) existaient parfaitement dans les corps de l'infanterie légionnaire, le premier n'étant autre qu'un primipile et les autres des centurions ordinaires. Il est fâcheux seulement que cette démonstration très développée et pertinente soit viciée par une erreur incompréhensible sur la qualité de Candide, que L. Dupraz déclare à plusieurs reprises (p. 246-7, 265-7, 270, etc.) *princeps* et *campidoctor* en même temps que *senator* , alors que les deux Passions ne lui attribuent que ce dernier grade, les autres étant indiqués pour le *signifer* Exupère. En tout cas il paraît bien avoir éliminé toutes les invraisemblances ou impossibilités qu'on opposait au récit de la Passion (2), du moment que la version anonyme doit être préférée à celle d'Eucher. Pour ce qui concerne les problèmes de méthode, il a raison aussi de contester la distinction opérée par Van Berchem entre les « clichés » et les « éléments irréductibles » : les premiers sont des « appellations de modes d'expression », « du domaine de la formulation », alors que les seconds appartiennent au « domaine de la réalité » (p. 25, cf. p. 187-9). Il faut reconnaître d'ailleurs

2. La décimation était encore en usage au IV^e siècle (p. 286-7). Quant à l'anachronisme concernant le pape Marcellin, il est facile de l'écarter, car son intervention ne figure que dans un manuscrit du XIII^e siècle : il s'agit donc d'une interpolation tardive (p. 203-4). — Il subsiste cependant une invraisemblance : le caractère *entièrement* chrétien d'une unité militaire au III^e siècle, même si son effectif est limité à 550 ou 682 hommes, comme le suggère L. Dupraz (p. 270-2), au lieu de 6000, comme le prétendent les Passions.

que le professeur de Bâle avait lui-même atténué l'opposition de ces deux catégories en reconnaissant que « les éléments reconnus comme clichés ne sont pas nécessairement dépourvus de valeur historique ». La critique de L. Dupraz a donc porté à juste titre sur les lieux communs hagiographiques comme sur les éléments irréductibles, et ses conclusions paraissent dans l'ensemble tout à fait judicieuses.

Tous ses développements ne sont pas pour autant incontestables. Par exemple, celui qu'il consacre à la valeur des traditions orales (p. 103 et suiv.), car, si « l'histoire se fait avec des documents », comme il le rappelle opportunément à la suite d'Il. Marrou, peut-on dire qu'« il n'y a pas de différence de nature dans la genèse des documents historiques, qu'ils soient enregistrés de faits d'un passé lointain et même très lointain, ou qu'ils le soient d'actions et de faits qui... viennent de sortir du présent » (p. 104) ? ou, plus exactement, si ces documents sont de même nature, sont-ils d'égale valeur ? De même les « faits institutionnels », c'est-à-dire « les décisions dans lesquelles s'accomplit la mise en mouvement des procédures » (p. 121) — en l'espèce ici la canonisation des martyrs thébains opérée par l'évêque Théodore — peuvent-ils être considérés comme une preuve de l'historicité du fait initial ? Ce sont des « jugements » qui ne sont peut-être pas susceptibles de révision juridique (?); mais le juriste qu'est L. Dupraz a tort d'affirmer : « La révision historique n'est plus possible quand la révision juridique ne l'est plus. Aucun procès ne peut être révisé au nom de l'histoire quand il ne peut plus l'être au nom de la loi » (p. 121-2). Aussi contestera-t-on l'argumentation qui conclut de « la régularité de l'institution de culte » à l'historicité du martyre : Théodore d'Octodurus a canonisé, selon une procédure alors courante et qui « n'a pas été contestée », S. Maurice et ses compagnons, comme Ambroise de Milan l'avait fait peu avant pour Gervais et Protas (L. Dupraz, ainsi que D. Van Berchem rapprochent avec raison ces deux événements); mais on ne peut en déduire que ce « fait institutionnel agaunois oppose à la critique moderne une barrière infranchissable » (p. 142) ni que « les reliques de Tours et celles d'Auxerre fournissent de très valables certificats d'historicité de la révélation » (p. 156) ni que « l'authenticité et la régularité de la canonisation » impliquent et entraînent l'historicité du martyre (p. 158, 174, 183-4, 185). Il y a là un sophisme regrettable : en voulant trop prouver, L. Dupraz a peut-être compromis une cause qu'il avait bien plaidée en démolissant les objections formulées par Van Berchem.

Il subsiste en effet un hiatus infranchissable entre l'événement « possible » de 285 et la canonisation de 386-92 : même en écartant l'hypothèse d'un emprunt au culte oriental de S. Maurice d'Apamée (lequel n'est pas attesté avant le v^e siècle et peut donc être postérieur à celui d'Agaune, qui figure dans le martyrologe hiéronymien peu après 431) et en admettant que l'évêque Théo-

dore a trouvé sur place des « corps de martyrs », comme Ambroise naguère à Milan, on ne peut être assuré que les détails donnés sur les personnages exhumés (à commencer par leurs noms) soient pleinement véridiques : une tradition orale, perpétuée à travers un siècle, ne saurait être une preuve absolue, et l'on conviendra qu'il subsiste, sinon un mystère, du moins des obscurités et des incertitudes impossibles à dissiper. L'historien fribourgeois qui vient de nous donner une étude exhaustive de ce problème, a du moins rendu à la tradition valaisane des titres de vraisemblance : en matière d'hagiographie antique, c'est déjà un résultat considérable (3).

Jean-Remy PALANQUE.

Bernhard BLUMENKRANZ. — *Juifs et chrétiens dans le monde occidental 430-1096*. — Paris La Haye, Mouton et Co, 1960. In-8° de xx-440 pages.

La thèse de B. Blumenkranz traite un sujet capital et peu exploré, celui des relations entre Juifs et chrétiens dans le haut Moyen Age. Elle fait suite expressément à celle de Marcel Simon, qui en 1947 a publié sous le titre *Verus Israël* une « Étude sur les relations entre chrétiens et Juifs dans l'Empire romain », de 135 à 425. Celle de Blumenkranz se limite à l'Occident, qui à cette époque est nettement séparé de l'Orient byzantin, et recouvre la période qui s'étend de la mort de S. Augustin au début des croisades. On pourrait chicaner l'auteur sur la portée des dates adoptées et se demander s'il n'aurait pas été plus satisfaisant de ne commencer qu'au moment où la domination romaine a fait place aux royaumes barbares et de s'arrêter au début du XI^e siècle : lui-même dans sa Conclusion (p. 382) situe à cette date — peu après l'an mille — le début d'une nouvelle étape particulièrement défavorable aux Juifs et dont Raoul Glaber se fait alors le témoin.

Des critiques plus sérieuses peuvent être adressées à cet ouvrage. Il est conçu comme une « enquête » dont les résultats sont présentés sous quatre rubriques : 1° les rapports de bon voisinage; 2° la concurrence missionnaire; 3° la polémique judéo-chrétienne; 4° la déchéance légale. L'ordre adopté est assez contestable : le statut légal (4^e partie) n'aurait-il pas dû être exposé au début ou, tout au moins, immédiatement après l'analyse des structures sociales et du rôle des Juifs dans la cité (1^{re} partie) ? les indications sur les conversions (2^e partie) n'auraient-elles pas été mieux à leur place après l'étude des polémiques (3^e partie), dont elles

3. La présente recension, déjà bien longue, n'a pu relever tous les développements contenus dans cet ouvrage. Il faut cependant signaler celui qui est consacré à Salvius, destinataire d'une lettre d'Eucher accompagnant certains manuscrits de sa *Passio* (p. 28-41) : l'auteur conjecture qu'il s'agit peut-être du propre fils d'Eucher, l'évêque de Genève Salonius, dont le nom aurait été déformé, plutôt que d'un évêque d'Octodurus (selon l'hypothèse courante) ou de Polemius Silvius, auteur du *Laterculus* dédié à Eucher (selon une suggestion de M. Besson).

étaient le résultat ? Le développement sur la « rencontre intellectuelle » et la « discussion théologique » (1^{re} partie) ne fait-il pas double emploi avec ceux de la 2^e partie sur les « discussions religieuses » et de la 3^e partie sur la polémique ? L'auteur a conscience des redites auxquelles son plan l'a conduit, mais on est en droit, quoi qu'il en dise (p. 216, 326, etc.), de les lui reprocher. Il y a plus grave : la disposition de l'ouvrage a pour effet de présenter comme homogènes l'ensemble de la période et l'ensemble de l'Occident, malgré les différences sensibles qui opposent les temps mérovingiens à l'époque carolingienne et surtout certains pays occidentaux entre eux. Il semble que les perspectives historiques auraient été mieux respectées, si ces divers pays avaient été étudiés séparément : l'Italie de Théodoric, la Gaule franque, l'Espagne visigothique (sur l'originalité de laquelle l'auteur insiste avec raison), les États musulmans, l'Empire carolingien enfin forment autant d'entités distinctes où le problème juif n'a pas été résolu de la même façon. Il ne serait pas difficile de trouver dans le livre même de Blumenkranz tous les éléments qui permettraient d'écrire ces divers chapitres, qu'on ferait précéder d'une Introduction sur la situation des Juifs dans l'Empire romain d'Occident au v^e siècle, et d'une large Conclusion, dégageant les traits communs à tout l'Occident et regroupant les principales idées développées dans l'ouvrage.

Si les résultats de ce gros travail ne sont donc pas suffisamment mis en valeur par la présentation qui en est faite, son apport est néanmoins considérable; il convient de le souligner. L'auteur établit (contre bien des historiens du droit) que le Juif n'était pas juridiquement un étranger dans les royaumes barbares, étant soumis au droit romain comme les autres autochtones. « Il ne faut pas vouloir appliquer indûment à ces temps reculés nos concepts modernes de nationalité qui impliquent le lieu de naissance, l'origine ethnique, l'appartenance culturelle, que sais-je encore ? et s'étonner alors de ce que les Juifs aient été tous considérés comme romains » (p. 299; cf. p. 355, 367). Sur le plan social aussi, il montre que les Juifs ne se distinguaient guère du reste de la population : ils parlaient la langue et menaient la vie des autres, beaucoup portaient des noms latins ou germaniques semblables à ceux des chrétiens, exerçaient les mêmes professions qu'eux, en particulier l'agriculture, qui était alors l'occupation la plus répandue (p. 22-30); et il dénonce la légende qui leur attribue « un quasi-monopole en matière de commerce dès le haut Moyen Âge » (p. 13), légende accréditée par des Juifs comme par des antisémites pour des motifs apologétiques ou polémiques. De ces constatations il découle que des rapports de bon voisinage ont longtemps régné entre les deux confessions : avant la formation d'un quartier juif dans les villes, qui n'est pas antérieure au xi^e siècle (p. 37-39), des relations sur pied d'égalité sont attestées entre les Juifs et les chrétiens, voire les dignitaires ecclésiastiques, au temps de Sidoine Apollinaire en Gaule comme à Rome sous

Grégoire le Grand ou dans l'Empire carolingien. Ces contacts ont entraîné évidemment des influences mutuelles et des conversions. Le zèle missionnaire a été ardent de part et d'autre : il est connu que bien des Juifs ont adopté alors le christianisme, souvent sous la contrainte, directe ou indirecte (1); mais il est vraisemblable que bien des chrétiens ont été atteints par la mission juive. Blumenkranz a raison d'attirer l'attention sur ce point, malgré le petit nombre de cas précis qui soient attestés : « Pouvons-nous raisonnablement imaginer que toute une littérature chrétienne de défense, tout un arsenal de lois de protection contre la mission juive aient trouvé leur justification dans quelques cas isolés ? » (p. 209). L'absence de documents s'explique par les interdictions portées à l'égard du prosélytisme juif, qui contraignaient à la clandestinité, et par l'origine sociale des convertis : « Sujets humbles et effacés, économiquement parlant, les convertis au judaïsme le restaient aussi dans leur nouvelle foi » (p. 210). Ces considérations judicieuses devraient amener certains théoriciens modernes à réviser leurs affirmations sur le caractère racial du judaïsme européen : en France et en Allemagne, comme d'ailleurs en Afrique du nord, bien des Juifs sont d'ascendance autochtone, de même que certains chrétiens descendent de Sémites venus d'Orient.

D'autres conclusions méritent d'être signalées aussi. La période étudiée (surtout en la limitant comme je le suggérais tout à l'heure), « si elle n'est pas une époque heureuse pour les Juifs, l'est pourtant en comparaison avec celle qui précède et plus encore avec celle qui va la suivre » (p. XV, cf. p. 293 et suiv.); « mesurés à l'infortune des hérétiques et des païens, les malheurs des Juifs nous semblent moins atroces ». On ne saurait parler d'un antisémitisme chrétien toujours et partout présent, déclare Blumenkranz, qui souligne l'exemple du pape Grégoire le Grand, la tolérance des Carolingiens, demeurés sourds par exemple aux objurgations d'Agobard de Lyon. En dehors de l'Espagne, qui « occupe une place à part », mais qui « ne sert nullement d'exemple » au reste de la chrétienté (p. 374), il n'y a pas de persécution généralisée ni d'hostilité radicale. Dans le cas d'émeutes antijuives à Ravenne en 519 et à Clermont en 576, « la provocation était partie du côté juif : les Juifs avaient joué de mauvais tours à de nouveaux convertis » (p. 378); et en ce qui concerne les « initiatives populaires » ou les « mesures édictées par le pouvoir civil ou le pouvoir religieux », on peut dire qu'elles sont « restées sans lendemain, limitées à une cité, à une contrée, à un court laps de temps et aussitôt abandonnées, et ailleurs même pas observées » (p. 380). Rien en somme de ce qui caractérisera le Moyen Age proprement dit à partir du XI^e siècle, avec les ghettos, les accusations de meurtre rituel, les humiliations, les haines et les massa-

1. A propos de conversions forcées, il semble que Blumenkranz ne distingue pas suffisamment entre illicéité et invalidité, lorsqu'il semble dire (p. 115) que le pape Honorius aurait reconnu comme invalides les baptêmes opérés sans le consentement des intéressés.

cres : dans sa Conclusion, l'auteur donne quelques indications sur les causes de ce « changement capital », qui mériteraient d'être étudiées à fond, mais qui demeuraient en dehors du sujet traité ici; les facteurs nouveaux qu'il indique brièvement (redécouverte du droit romain, formation du système féodal) ne sont certainement pas les seuls.

Le travail de Blumenkranz, qui repose sur une documentation très étendue (et que lui-même a enrichie en publiant antérieurement des traités inédits de polémique antijuive) est mené, on le voit, avec une objectivité et, je dirais, une honnêteté, qui sont naturelles chez un historien, mais que l'on doit néanmoins louer pour un sujet aussi délicat, l'antijudaïsme d'autrefois évoquant aujourd'hui un passé récent particulièrement douloureux. Dans son exposé sans passion, Blumenkranz explique que les mesures rigoureuses prises souvent contre les Juifs ont été causées parfois par leurs provocations ou par le zèle missionnaire dont ils faisaient preuve (p. 168); que les Juifs « non seulement acceptaient, mais encore réclamaient quelquefois pour eux la responsabilité totale et entière de la mise à mort de Jésus » et que « le chrétien, convaincu aussi bien de la divinité de Jésus que de la responsabilité juive en sa mort, ne pouvait pas ne pas avoir en horreur les meurtriers de son Dieu et leurs descendants qui ne voulaient pas se désolidariser du crime de leurs ancêtres » (p. 270-1) (2). Il constate que « le recours à la violence dans le recrutement n'est nullement le propre de telle ou autre religion : assurés de la complaisance, sinon de la complicité des autorités musulmanes de l'Espagne du ix^e siècle, les Juifs n'hésitent pas à employer à l'égard des chrétiens les mesures de force qu'ils dénoncent quand ils en sont frappés eux-mêmes » (p. 177, cf. 377). Persécutions et conversions forcées sont le fait de ceux qui détiennent le pouvoir ou du moins une influence ou une « position de force » : chrétiens le plus souvent, Juifs en certaines occasions.

Malgré les réserves formulées au début, l'ouvrage de Blumenkranz est donc d'un grand intérêt et d'une réelle valeur; il convenait d'en signaler les mérites aux historiens de l'Église, qui, dans l'étude du haut Moyen Âge, n'ont pas toujours prêté une attention suffisante aux problèmes concernant les Juifs.

Jean-Remy PALANQUE.

2. A ce sujet, l'auteur signale la doctrine de la *felix culpa* qui aura pour résultat de disculper les Juifs du crime de déicide ou tout au moins d'atténuer les conséquences de la condamnation théologique portée contre eux, et souligne la difficulté « de concilier la prédestination imposée par l'économie divine et le libre arbitre » (p. 271, n. 276); mais faut-il pour autant suspecter l'orthodoxie de S. Thomas d'Aquin et du P. Riquet ?

J. WOLLASCH, H. E. MAGER, H. DIENER. — *Neue Forschungen über Cluny und die Cluniacenser*, herausgegeben von G. TELLENBACH. — Fribourg-en-Brisgau, Verlag Herder, 1959. Grand in-8° de 464 pages. Prix : 35 DM.

On a souvent parlé de Cluny en général et comme s'il s'agissait d'un mythe. Un progrès fut réalisé lorsqu'en 1950 et 1951 Dom K. Hallinger publia son ouvrage en deux volumes intitulé *Gorze-Kluny*. Là, de nombreux documents étaient interrogés, certains l'étaient pour la première fois. Beaucoup de lumière en résulta non seulement au sujet de Cluny et du monachisme de Bourgogne ou rayonnant à partir de cette région, mais aussi au sujet de Gorze, du monachisme lorrain, et de celui de l'ensemble des pays d'Empire. Or il était inévitable que tous les problèmes, spécialement ceux qui se posaient dès lors d'une façon renouvelée, ne fussent point encore résolus. En particulier, les « contrastes » entre les deux zones monastiques avaient été exagérés. Des compléments d'information, des précisions, des atténuations demeuraient nécessaires. On en trouvera en bon nombre dans ce volume, qui fait réaliser à notre connaissance de Cluny et de l'histoire de l'Eglise en France du x^e au xii^e siècle un pas nouveau et décisif. Aussi ce livre mérite-t-il d'être largement résumé.

Dans la préface (p. 3-16), le Professeur G. Tellenbach expose les données du problème et réagit contre les simplifications dont il vient d'être fait mention. Il montre que les noms de saint Odilon et de saint Mayeul figurent dans le martyrologe de Saint-Emmeran de Ratisbonne et dans le plus ancien nécrologe de Saint-Maximin de Trèves : on est loin de constater une séparation entre deux mondes monastiques. Et de mettre en garde contre les mots à l'emporte pièce, les antithèses forcées, les systématisations indues, tout ce qui tend à supprimer les nuances, les fluctuations, et de rappeler la nécessité de l'étude des personnes, la « Personenforschung ».

C'est cette méthode précise et rigoureuse, respectueuse de la complexité des faits, que l'on trouve appliquée dans les trois études qui suivent et qui sont dues à des disciples du Professeur Tellenbach. La première, écrite par le Dr J. Wollasch, est intitulée *Königtum, Adel und Kloster in Berry während des 10 Jahrhunderts* (p. 17-165). Elle prouve, textes à l'appui, que rien n'autorise à taxer Cluny de « centralisme » et d'« antiféodalisme » (p. 117) et fait voir ce que furent, en réalité, les relations des abbés de Cluny avec les rois et avec les nobles. L'auteur dresse d'abord le tableau de la situation politique du Berry aux ix^e et x^e siècles. Devant la féodalité montante en Aquitaine, l'ordre carolingien s'affaiblit, tend à disparaître en Berry; en outre cette dernière région reçoit des communautés venues de l'Ouest de la Francia qui se réfugient là après les incursions normandes. Entre les pays où s'exerce le pouvoir des Capétiens et ceux que régissent les ducs d'Aquitaine, le Berry devient une sorte de mar-

che mitoyenne, jouant grand rôle dans l'évolution politique. Là, en particulier, se forme et grandit une noblesse nouvelle, dont la structure diffère de l'aristocratie franque issue des comtes carolingiens. C'est alors qu'apparaît la maison des seigneurs de Déols-Châteauroux. Or Cluny est en relations avec l'abbaye de Bourg-Dieu, à Déols, et les premiers privilèges des papes en faveur de Cluny, de Déols et de Fleury sont dus à l'initiative, non des papes, mais de saint Odon, lequel n'apparaît point comme le créateur d'un « centralisme clunisien » : il associe entre eux ces trois monastères, tout en respectant la situation particulière de chacun d'eux. L'œuvre réformatrice inaugurée par saint Odon et l'action exercée par des moines clunisiens sur les monastères aquitains sont une œuvre de souple assimilation aux conditions propres à chaque abbaye; tâchant d'intéresser les seigneurs laïques à la réforme monastique, Cluny contribue à réduire les frontières politiques. Le Dr Wollasch pense même — et ses arguments sont de poids — que saint Odon était fils d'Ebbon I^{er}, seigneur de Déols; à ce propos, il donne quelques indications précieuses sur la biographie de saint Odon. Les dernières pages sont consacrées à la politique du roi Rodolphe I^{er} de France en Aquitaine, à la faveur spéciale dont il fit preuve envers les clunisiens, à l'alliance que ce roi contracta, en vue de la défense contre les Normands et les Hongrois, avec Ebbon de Déols. Tous ces faits et tous ces problèmes, qu'on ne peut ici qu'évoquer, sont étudiés avec tout le détail requis, en ces pages qui restituent au x^e siècle une complexité qu'on fausserait en la réduisant à des données sommaires.

Au début de l'étude suivante, *Studien über das Verhältnis der Cluniacenser zum Eigenkirchenwesen* (p. 167-217), le Dr H.E. Mager pose la question de savoir si et dans quelle mesure Cluny a consciemment voulu s'acquérir, conquérir des « églises privées », enlevant spécialement celles qui appartenaient à des seigneurs laïques, et, par là-même, prendre part à la politique d'Église qui s'efforçait de réduire, au temps de la querelle des Investitures, l'emprise des laïques. Or, de statistiques portant sur des actes de donations faites à Cluny et à d'autres monastères, il ressort que « Cluny, à la différence d'autres mouvements de réforme, ne fait pas preuve d'une inclination marquée à se faire donner des églises par des laïques » (p. 178). Examinant de ce nouveau point de vue, comme déjà l'avait fait le Dr Wollasch, ce qu'il appelle, comme lui, les « motifs de donations », le Dr Mager conclut que « l'antiféodalisme de Cluny est une construction » (p. 214). Cluny reste un mouvement essentiellement « monastique » et « apolitique »; il est « conservateur » à l'égard des structures temporelles, qu'il ne se donne point pour mission de modifier, encore moins de combattre. En ce sens, les clunisiens demeurent à l'écart de la politique de Grégoire VII; mais ils atteignent le monde des laïques en le faisant participer à des aspirations religieuses et spirituelles. Ce qui incite les seigneurs à se défaire d'églises et

du pouvoir qu'ils exerçaient sur elles, c'est un motif de conversion intérieure : il s'agit de « se repentir » et de « ne plus consentir » à un état de choses dommageable à la liberté des serviteurs de Dieu ». Si certains monastères s'efforçaient de se faire attribuer, aux dépens des seigneurs, des églises et leurs biens, c'était parfois tout simplement pour assurer leur subsistance, *ad sustentationem*, donc indépendamment de toute visée réformatrice, et même, en certains cas, pour des motifs intéressés que ne justifiait pas une vraie nécessité. Mais Cluny admet le fait de « l'église privée ». Le but des abbés et de ceux qui déclarent vouloir les aider est « le perfectionnement des moines à l'intérieur de leur communauté » ; par cette voie indirecte, et à l'occasion des relations créées entre cette communauté et tous ses bienfaiteurs, la vie chrétienne des laïques est intensifiée ; par là même se trouve préparée et favorisée la réforme de l'Église.

La plus longue étude du volume est celle du Dr Diener, *Das Verhältnis Clunys zu den Bischöfen, vor allem in der Zeit seines Abtes Hugo* (1049-1109), (p. 219-352, avec des excursus développés, p. 353-426). Ce sont, cette fois, les relations de Cluny avec les évêques, spécialement durant la seconde moitié du XI^e siècle, qui sont envisagées. Or en ce domaine encore, il appert que Cluny n'appartient à aucun des partis qui s'opposent durant la querelle des Investitures, mais reste en dehors du conflit, sans se faire en France le champion de la politique papale. Pour le prouver, le Dr Diener se livre à une comparaison de la pratique clunisienne avec celle des monastères non clunisiens de France et d'ailleurs. Il peut alors conclure que Cluny entretient des relations amicales avec l'ensemble des évêques, et que ses efforts en faveur de l'exemption ne doivent pas être interprétés comme résultant d'une attitude hostile envers l'épiscopat (p. 331). Suivant une série de cartes illustrant la diffusion progressive de Cluny (p. 332-337, avec interprétation (p. 338-352), une reconstitution de « l'itinéraire » de saint Hugues (p. 353-393), des remarques sur la fréquence et la durée de ses voyages, sur les personnes qui l'y accompagnaient et celles qu'il eut alors l'occasion de rencontrer (p. 394-417). Il en ressort que cet abbé de Cluny, jusque vers la fin de son très long abbatiat, entretint des contacts personnels avec les religieux des maisons dépendantes : on ne venait pas à Cluny pour un chapitre général, mais le Père abbé du chef d'ordre allait voir ceux dont il avait la charge. Tout ceci porte préjudice à l'idée de Cluny conçue comme une organisation anonyme et impersonnelle, parce que centralisée à outrance et préoccupée de contribuer à une modification des structures politiques en conquérant le plus possible de dépendances. Un copieux index de noms (p. 427-463) termine cet important volume dont chaque page est une illustration de la méthode préconisée dans la préface en faveur d'une « étude des personnes ».

Sera-t-il permis, en terminant, de féliciter les auteurs de ce livre d'avoir respecté l'orthographe primitive et traditionnelle

du beau nom de Cluny ? Souhaitons que ne se répande pas — et l'ensemble des historiens d'outre-Rhin a fait preuve d'assez de finesse pour ne s'y point prêter — la graphie « Kluny ».

Dom J. LECLERQ.

Bernard BLIGNY. — *L'Église et les ordres religieux dans le royaume de Bourgogne aux XI^e et XII^e siècles.* — Collection des Cahiers d'histoire publiée par les Universités de Clermont, Lyon, Grenoble, 4, Presses Universitaires de France, Paris, 1960, 535 pages et 8 cartes, 22 NF.

Dans sa conclusion, M. Bligny s'est plu à souligner le contraste saisissant qu'il a constaté entre le début et la fin de la période qu'il a étudiée : « Le royaume de Bourgogne (le seul à être vraiment dépourvu de roi à cette époque) avait particulièrement souffert des troubles du x^e siècle... A la fin du xii^e siècle, non seulement les clercs ne regardent plus l'avenir avec angoisse, mais l'éclat exceptionnellement florissant des ordres monastiques indique bien que de profonds changements se sont produits... » (p. 466). De ces changements les ordres monastiques sont causes et effets, mais M. Bligny, « parti d'une question purement monastique », a été « conduit à envisager un aspect plus large de la vie religieuse à l'époque féodale » (p. 5). Et c'est ainsi qu'il a consacré à « l'Église séculière » deux chapitres, qui ne doivent pas être considérés comme une simple présentation du cadre dans lequel les ordres monastiques naquirent et s'épanouirent. Ses lecteurs doivent le suivre dans cette voie ardue et laborieuse et admirer le zèle avec lequel il a voulu sortir des idées vagues et générales. C'est une réussite étonnante de présenter, à partir d'éléments épars et fragmentaires, de vivants portraits d'évêques « grégoriens » (p. 66-75), de dresser des statistiques comme celle des patronages d'églises dans le diocèse de Lyon (p. 107) ou de déterminer la part du revenu des évêques par rapport au revenu total de leurs diocèses respectifs (p. 119-120). M. Bligny sait parfaitement qu'il ne faut pas accorder aux chiffres une valeur absolue et il s'en garde soigneusement.

Peut-être n'a-t-il pas insisté suffisamment sur certains aspects des rapports entre séculiers et réguliers ? Il y eut entre eux des rivalités et M. Bligny s'est quelque peu inquiété de l'action des moines dans les paroisses (p. 175-182) et plus encore de l'étendue de leurs droits de patronage (p. 106-116). Ce qui est surprenant, c'est de voir des évêques réformateurs leur remettre des églises qu'ils venaient d'arracher à des mains laïques, en privant ainsi leurs sièges de revenus appréciables. Il aurait été intéressant de rechercher si les évêques n'attendaient pas des moines, que leur richesse et leur organisation rendaient capables de grandes réalisations, des services concrets, par exemple la construction ou l'aménagement des églises : ce n'est sans doute pas un hasard

si tant d'églises conservent des vestiges de l'époque romane. Au Moyen Age les documents sont rares, mais sous l'ancien régime d'innombrables procès opposèrent les paroisses, qui réclamaient une contribution à l'entretien de leurs églises, aux abbés commendataires, qui cherchaient à y échapper : ne peut-on supposer qu'ils refusaient l'héritage de charges autrefois volontiers acceptées ?

Le récit des origines des nouveaux ordres religieux a un charme tout autre que les efforts des évêques s'acharnant à réformer les mœurs de leur clergé et à restaurer la puissance temporelle de l'Eglise ou que les difficultés au milieu desquelles se débattaient les abbayes anciennes écrasées par leur glorieux passé. Plus que des louanges banales, quelques réflexions montreront l'intérêt des quatre chapitres, qui, occupant les deux tiers du livre, présentent successivement les chanoines réguliers et les Bénédictins, les Chartreux, les Cisterciens, enfin les autres ordres monastiques avec Chalais et la « religion augustinienne » : Antonins, Hospitaliers et Templiers.

L'historien ne peut se résigner à ne voir dans les monastères que des seigneuries et des exploitations agricoles d'un type spécial, il doit comprendre l'esprit qui les animait. Pour faire savoir qu'il l'a bien compris, M. Bligny ne pouvait mieux faire que de laisser la parole à Marc Bloch (p. 442) : « Dans cette société chrétienne, nulle fonction d'intérêt collectif ne paraissait plus indispensable que celle des organismes spirituels. Ne nous y trompons point : en tant, précisément, que spirituels. Le rôle charitable, culturel, économique des grands chapitres cathédraux et des monastères a bien pu être, en fait, considérable. Aux yeux des contemporains, il n'était qu'accessoire. » (Marc Bloch, *La société féodale*, t. I, 1939, p. 139).

Qu'on le veuille ou non, l'esprit de cette société chrétienne ne nous est pas familier et ses manifestations ont pour nous une apparence d'originalité qu'elles n'avaient pas autrefois. Les ordres monastiques nés au XII^e siècle ont été imprégnés par l'esprit de leur temps et ont baigné dans une tradition monastique ancienne dont ils ont abondamment profité. La qualité d'une observance ne se mesure d'ailleurs pas à sa nouveauté.

Le pape Innocent II avait bien raison d'écrire aux Chartreux : « *Angelica religio vestra...* » (p. 274, note 135), mais l'assimilation de la vie monastique à la vie angélique était traditionnelle en Occident (p. 165) et en Orient. « Le calendrier liturgique des chartreux au XII^e siècle ne mentionne aucun des saints moines qui illustrèrent leur ordre à son berceau » (p. 269), mais combien peut-on citer de saints moines honorés d'un culte moins de cent ans après leur mort ? Les saints patrons des abbayes bénédictines sont presque toujours des apôtres, des martyrs ou des évêques. Quant aux rares saints moines devenus patrons d'abbayes, ils appartiennent à une si haute époque qu'on peut dire qu'ils appartiennent à la préhistoire plutôt qu'à l'histoire de leur maison.

Les ordres nouveaux n'innovèrent pas en prenant pour modèle saint Jean-Baptiste (p. 273 et 402) dont la fête était chez tous les moines bien plus solennelle que celle de saint Benoît. Chartreux (p. 294-295) et Cisterciens (p. 378-381) se sont glorifiés de leur dévotion à la Vierge Marie et beaucoup d'auteurs veulent leur attribuer une part considérable dans le développement de la théologie mariale en l'opposant à la discrétion excessive des moines noirs; une étude objective, dont on trouvera d'excellents éléments dans le Congrès bernardin de Dijon en 1953, montre que la dévotion des ordres nouveaux s'inscrit dans un développement commencé longtemps avant eux et où ils ne jouèrent pas un rôle d'avant-garde; ce n'est pas parmi eux que se trouvent les défenseurs de l'Immaculée Conception et les belles prières en l'honneur de la Vierge telles que l'*Alma Redemptoris mater* ont pour la plupart été composées par des moines noirs. Quant à la confession solennelle de foi que fit saint Bruno sur son lit de mort (p. 294-295), qu'on la considère comme la preuve d'une irréprochable orthodoxie et non comme une formulation originale.

On ne s'étonne pas de constater une communauté d'idées entre monachisme ancien et monachisme nouveau quand on compare leurs bibliothèques où figurent les mêmes auteurs (p. 166 et p. 287-288). La méthode de lecture, la *lectio divina*, tellement en honneur chez les Chartreux (p. 292) et les Cisterciens (p. 322), était aussi un héritage de l'ancien monachisme. Car s'il est certain que « Cluny n'annonçait guère Saint-Maur » (p. 322), en tant que Saint-Maur fut une société d'érudition, les autres moines du Moyen Age ne l'annonçaient pas davantage, tandis que tous les moines dignes de ce nom, à Cluny et à Saint-Maur autant qu'ailleurs, ont pratiqué la *lectio divina*.

Inutile d'ajouter des exemples pour prouver que pour les observances journalières, les ordres nouveaux s'inscrivirent dans la solide tradition de leurs prédécesseurs. Le titre donné par Guigues à la première rédaction du code cartusien, *Consuetudines* (p. 274), n'était nullement original, puisque chaque monastère avait son Coutumier; jouant un rôle analogue au *Typikon* byzantin, dont M. Bligny regrette l'absence en Occident (p. 249), le Coutumier, toujours susceptible d'évolution, dirigeait concrètement l'observance quotidienne, alors que la Règle de saint Benoît, vénérée et intouchable, donnait les grands principes.

De ce point de vue les Cisterciens firent preuve d'une grande originalité en prétendant supprimer toutes les *Coutumes* pour revenir à la « pureté de la Règle » (p. 319). Dans quelle mesure est-il possible de restaurer intégralement un code pensé six siècles plus tôt dans un milieu totalement différent ? En discuter serait créer des polémiques stériles dans le genre de celles dont pâtit l'ancien monachisme, considéré comme en pleine décadence au XII^e siècle. Alors qu'on admire les ordres nouveaux qui bénéficient de conceptions nouvelles et du charme de la jeunesse, il est de bon ton de railler les Clunisiens qui avaient oublié l'esprit

de discrétion, « baillaient à l'église » (p. 270) et ne pouvaient proposer aux âmes éprises de recueillement qu'une psalmodie devenue « un exercice purement mécanique » (p. 250). Notons d'abord que les Clunisiens sont abusivement confondus avec les moines noirs, alors qu'il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte 4 pour voir que dans le royaume de Bourgogne, qui fut une des régions où l'Ordre de Cluny connut sa plus grande extension, ses prieurés ne constituaient qu'une minorité. Les monastères noirs, clunisiens ou autres, n'étaient pas moribonds au XII^e siècle : leur vie devait être longue et leur recrutement n'était pas tari puisque M. Bligny propose une proportion assez vraisemblable en avançant qu'il n'y eut « qu'un seul Chartreux contre, peut-être, cinquante moines blancs et cent Bénédictins » (p. 298). Il serait aussi faux de considérer comme un insuccès le petit nombre des Chartreux que de supposer que les Bénédictins eurent le nombre à défaut de la qualité. En fait, sauf quand la rivalité fit oublier le bon sens et la charité, on comprit que le monachisme pouvait s'accommoder de formules diverses et que les vocations n'étaient pas interchangeables.

Les siècles ont passé depuis le bouillonnement d'idées du XII^e siècle, ce qui n'autorise pas à projeter dans le passé les institutions et le vocabulaire actuel. Personne ne parlait au XII^e siècle de « l'ordo bénédictin » (p. 403), dont l'idée ne se dégagait que beaucoup plus tard, quand on constata que l'ancien monachisme était différent des ordres religieux venus après lui. Le mot « bénédictin » ne peut manquer de suggérer une sévère question : par suite de quelle décadence les abbayes « bénédictines » avaient-elles abandonné la pratique rigoureuse de la Règle de leur fondateur saint Benoît ? Aussi paradoxal que cela puisse paraître, il faut répondre que dans les abbayes (qui ne se disaient pas « bénédictines », mot inconnu au XII^e siècle), la Règle de saint Benoît n'avait jamais régné seule. Elle avait été à l'origine diffusée dans des monastères déjà existants qui l'avaient adoptée sans faire table rase de leurs Règles antérieures et de leurs traditions particulières. Le tout avait formé des usages, une sorte de jurisprudence, qui évolua, subit de nombreuses influences et finit par donner des *Coutumes* codifiées.

C'est contre ces *Coutumes* qui avec le temps s'alourdirent d'observances adventices que s'insurgèrent les tenants du mouvement érémétique qui, à la fin du XI^e siècle, fut si puissant qu'il provoqua la « crise du cénobitisme ». Rejeter ces *Coutumes*, entrer dans l'Ordre cistercien (p. 328, note 36), qui en était alors parfaitement affranchi (il devait en réintroduire par la suite un bon nombre), n'était pas sortir de l'Ordre monastique, entité spirituelle qui existait profondément bien que « la nostalgie du gouvernement unique » (p. 234) ne s'y soit jamais fait sentir. Il est remarquable que, de nos jours encore, les moines historiens de leur spiritualité ne réussissent pas à séparer les moines noirs des moines blancs (p. 289, note 213) et que Dom Mabillon et Dom Wilmart aient

semblé considérer les Chartreux comme « des Bénédictins d'un genre particulier » (p. 268). Il ne s'agit pas d'incompréhension ou d'annexion abusive, mais d'une vue large et traditionnelle du monachisme considéré comme unique dans ses variétés.

Les disputes entre moines noirs et moines blancs, dont on s'exagère l'importance, ont eu le tort de fausser les perspectives. Comme il est facile de mettre en relief des défaillances individuelles, beaucoup s'imaginent que les moines blancs voulaient restaurer l'observance décadente des moines noirs et battre les records d'austérité. En réalité, le problème est ailleurs : il s'agissait avant tout de revenir vers plus de simplicité. Et il est bien probable que certaines remarques désobligeantes des moines blancs sur les fâcheux effets d'offices trop longs furent provoquées par la peur de se faire reprocher un manque d'ardeur pour la prière commune. Plutôt que d'essayer de présenter les Ordres nouveaux en opposition avec le monachisme ancien, il vaudrait mieux les analyser et les définir en eux-mêmes.

Regrettons donc que M. Bligny, qui insiste sur l'originalité de l'Ordre cartusien, ne nous dise pas quand apparaît l'expression *propositum cartusiense* (p. 305) ni quand le mot « chartreuse » commença à être employé pour désigner toutes les maisons du nouvel ordre. Car historiquement on ne peut prétendre que tout l'ordre cartusien est sorti de la Grande Chartreuse : il ne semble pas que les prieurs de Portes, de Meyriat (commune de Vieu-d'Izenave et non de Meyriat, p. 302, note 271) et de Saint-Sulpice (alors à Saint-Sulpice-le-Vieux, commune d'Hostias et non de Thézillieu, p. 302, note 271), à la demande desquels Guigues écrivit ses *Coutumes* (p. 274) vers 1121-1127 (p. 307), aient jamais séjourné à la Grande Chartreuse. Les événements des années suivantes furent significatifs : Portes et Meyriat où vivaient des ermites attachés à leur vocation restèrent affiliés à l'Ordre cartusien, tandis que Saint-Sulpice, ancien prieuré clunisien à la recherche d'une formule nouvelle, probablement plus peuplé et de tendance moins érémitique, ne tarda pas à s'agréger à l'Ordre cistercien (p. 356, A la note 158, ajouter que le cartulaire manuscrit de Saint-Sulpice a été édité par M. C. Guigue, Lyon, 1884). Instruits par l'exemple des cisterciens qui, surtout dans la filiation de Clairvaux, annexèrent volontiers des abbayes (p. 346-355) dont l'assimilation difficile pesa lourdement sur les destinées de l'Ordre, les Chartreux ne purent que se féliciter d'avoir été beaucoup plus réservés.

Leur originalité ne devait pas tarder à être reconnue. Le pape Innocent II en 1133 parle du « *sacer ordo eremiticus Cartusiensis* » (p. 274, note 135) en s'adressant à la Grande Chartreuse. D'autres expressions auraient pu être citées, car elles sont peut-être encore plus révélatrices; mentionnons une chartre de Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, qui en 1136, avant la tenue du « premier chapitre général digne de ce nom » (p. 308), prévoyait la nullité de la donation qu'il faisait aux frères de Meyriat au cas où « ... *modernus ordo heremitarum in aliud quodlibet religionis propositum fuerit*

commutatus... » (O. Morel, *Inventaire sommaire des Archives communales de Brénod* (Ain), 1932, série D D, n° 1, fac similé et texte entre les pages 17 et 18).

A la fin du XII^e siècle, l'Ordre cartusien s'affirma et le biographe de saint Anthelme (+ 1177) écrivit que Guignes « *regulam... scripsit quam ex humilitate Consuetudines vocavit* » (p. 274, note 138), réflexion dont il faut lui laisser la responsabilité : elle n'est pas l'écho d'une tradition, mais la manifestation d'une mentalité nouvelle.

Pour comprendre les ordres nouveaux, M. Bligny a essayé de dégager les raisons qui déterminaient le choix de l'emplacement des monastères. Il s'est attardé longuement sur la Grande Chartreuse (p. 277-282), l'abbaye de Chalais (p. 430-440) et les abbayes cisterciennes (p. 359-362). En rapprochant ces descriptions, on constate que les questions qu'elles soulèvent ne sont pas toutes résolues. Si certaines Chartreuses « s'élevaient... là... où les Bénédictins... avaient dédaigné de s'établir » (p. 302), d'autres comme Seillon et Montmerle sont d'anciens prieurés bénédictins et l'abbé de La Chaise-Dieu dédaignait si peu le site de la Grande Chartreuse, où il possédait des droits anciens, qu'il se vit reprocher d'avoir tardé à la rendre (p. 265). Il est pourtant certain que les Ordres nouveaux devaient implanter leurs monastères dans des endroits plus isolés que ceux qui, pour d'autres raisons et en d'autres temps, avaient eu généralement la faveur des moines noirs. Mais pouvait-on espérer trouver dans le royaume de Bourgogne ou la France du XII^e siècle de vrais « déserts », vides d'habitants et sans propriétaires ? Ce n'est pas l'impression que donnent les chartriers qui s'ouvrent tous par des donations et des achats en bonne et due forme. Mais il était possible de créer des « déserts » artificiels par l'expulsion des tenanciers : autour de Saint-Sulpice par exemple, les villages d'Hostias, Prémilieu et Ravières donnés à l'abbaye au début du XII^e siècle furent supprimés, et les habitants de Longecombe se virent interdire le chemin le plus pratique pour sortir de chez eux, parce qu'il avait le tort de passer trop près de l'oratoire des moines. Quand la diminution du nombre des convers obligea au XIII^e siècle les moines à établir des tenanciers laïques à Hostias et Prémilieu, les villages furent considérés comme entièrement neufs; Ravières resta éteint définitivement (M. C. Guigue, *Petit Cartulaire de l'Abbaye de Saint-Sulpice en Bugey*, Lyon, 1884, p. 7, 85, 87, 9 et 11). Le cas n'est pas spécial à la région : l'abbaye de Pontigny et la chartreuse de Witham obtinrent la solitude de la même façon.

Quelques villages doivent leur origine à une abbaye cistercienne ou à une grange (p. 385-386), mais ils sont fort peu nombreux; il est remarquable que la plupart des abbayes cisterciennes et des chartreuses n'ont pas donné leur nom aux communes actuelles. tandis que pour les abbayes bénédictines et leurs prieurés antérieurs au XII^e siècle, le phénomène est exactement inverse.

Est-il équitable d'insister lourdement sur la complicité des

anciens moines avec le « système qui opprimait les humbles » (p. 386) ? Dans son remarquable ouvrage, *La Vie rurale dans les montagnes du Jura méridional* (Lyon, 1955, p. 165-169), R. Lebeau a souligné l'importance du rôle des deux vieilles abbayes de la région, Saint-Claude et Nantua, qui cédèrent aux abbayes cisterciennes et aux Chartreuses de vastes territoires sans contre-partie, en se préoccupant d'assurer aux habitants la continuité des droits dont ils les avaient gratifiés. L'exemple de Brénod (archives déjà citées) est typique : les moines de Nantua stipulent que, dans la forêt qu'ils donnent aux Chartreux de Meyriat, les habitants de Brénod et des Neyrolles garderont l'usage des bois pour construire et reconstruire leurs maisons, pour se chauffer et même pour y faire des essarts, avec la restriction qu'ils ne pourront les transformer en prairies.

La lecture du livre de M. Bligny suggère beaucoup d'autres questions. Connaissait-on la Règle de saint Basile autrement que par le renvoi de la Règle de saint Benoît (p. 352 et 406) ? Les convers n'ont-ils pas eu pendant les premiers siècles de leur institution un rôle important dans l'administration (p. 300-301) ? Dans quelle mesure les Hospitaliers recueillirent-ils l'héritage des Templiers (p. 454) ? On aimerait aussi avoir des précisions sur quelques affirmations à peine esquissées, sur « certains textes » remontant à l'époque de saint Bruno (p. 274, note 138), les origines du « spaciment » (p. 270, note 117) ou sur l'emploi du *Magnificat* (p. 233, note 290).

Mais tout le monde admettra que la documentation existante, sources publiées ou identifiées aussi bien que monographies, ne permet pas de résoudre tous les problèmes. M. Bligny a raison de rappeler que certains manuels célèbres comportent d'étranges lacunes (p. 289), que pour les chanoines réguliers, il y aurait encore beaucoup à faire (p. 199), que pour écrire l'histoire de l'Ordre de Chalais, il faut à défaut de preuves recourir à l'hypothèse (p. 396) et que les auteurs spirituels chartreux n'ont pas été étudiés comme ils le méritent (p. 289). Pour ne pas négliger l'autre côté du diptyque, ajoutons que les moines noirs ne sont pas mieux partagés et que nous ignorons à peu près complètement la vie spirituelle et intérieure des grandes abbayes à filiales multiples : Saint-Michel de la Cluse, Lérins, Saint-Victor de Marseille, Montmajour, Saint-Chaffre, La Chaise-Dieu, Saint-Bénigne et Cluny (p. 229-230). D'aucune, pas même de Cluny, nous ne possédons une série de *Coutumes* comparable à la belle collection des statuts cartusiens (p. 307), où on peut s'étonner de trouver encore plusieurs textes inédits.

Les chercheurs ne risquent pas d'être trop nombreux dans un domaine tellement vaste. Le livre de M. Bligny sera d'un précieux secours. Rares et minimes sont les détails où ils ne pourront le suivre. Signalons par exemple que le statut XXXII de 1152 (p. 360 et note 177) interdisait aux abbayes cisterciennes de créer une grange à moins de deux lieux d'une grange appartenant à

une abbaye, mais laissait libre chaque abbaye d'implanter ses granges à sa guise.

Rappelons aussi que, si sur beaucoup de points, la prudence est de rigueur, il en est un sur lequel aucune hésitation n'est permise : la critique des textes littéraires tardifs. Il ne faut pas confondre les réalités spirituelles avec le merveilleux frelaté, ni craindre de manquer de respect à des personnages illustres en rejetant les historiettes mises sous leur nom. Saint Bruno a-t-il assisté à une résurrection terrifiante à Paris ? Réduire ce prodige aux proportions d'une apparition privée n'est qu'une hypothèse gratuite. Il ne s'agit que d'un *exemplum*, une anecdote pour prédicateurs, introduit tardivement dans la Vie du saint. Une seule solution est sérieuse, celle proposée par Dom Wilmart : « Le prodige est une invention pure et simple » (p. 259).

Ce trop long compte rendu aura atteint son but s'il persuade ses lecteurs qu'il n'est pas possible de résumer le livre de M. Bligny, livre absolument indispensable à tous ceux qui désirent connaître la vie de l'Église et des ordres monastiques aux XI^e et XII^e siècles, même en dehors des limites du royaume de Bourgogne.

La « Bibliographie sélective » (p. 471-491), munie d'un index bibliographique (p. 493-498), est un modèle du genre et un guide précieux. Il est seulement dommage qu'elle ne contienne pas l'indication des sources manuscrites : alors que beaucoup de cartulaires des anciennes abbayes bénédictines ont été édités, il n'en est pas de même pour la plupart des chartreuses ou des abbayes fondées au XII^e siècle : le *Recueil des plus anciens actes de la Grande-Chartreuse* (1086-1196), Grenoble, 1958, dû à M. Bligny, est une heureuse exception ; des 137 liasses qui constituent le chartrier de Portes, quelques pièces seulement ont été imprimées... Enfin l'index général (p. 499-530) dont les rubriques sont soigneusement subdivisées devrait être pris en exemple par tous les auteurs et éditeurs qui trop souvent présentent à leurs lecteurs des livres dont les richesses sont inutilisables.

Jacques DUBOIS, O.S.B.

Joseph AUGEREAU. — *Jeanne Absolu, une mystique du grand siècle*. — Paris, Éd. du Cerf, 1960. In-8° de 262 pages.

Jeanne Absolu n'est pas une inconnue. Le personnage et son vieux biographe, Jean Auvray, qui avait été son confesseur, enchantèrent Bremond. Plus d'un lecteur de Bremond éprouva la même impression, en contemplant à son tour *Le Modèle de la perfection religieuse en la vie de la vénérable Mère Jeanne Absolu, dite de Saint-Sauveur, religieuse de Hautes-Bruyères, de l'Ordre de Fontevault* (à la première édition, de 1640, préférer la seconde, de 1655, « augmentée d'une troisième partie »). Comment n'être pas flatté d'entrer dans la société de cette bonne mère de famille, qui devint religieuse ? Car — et Auvray parle ici d'expérience — « elle se plaisait en la compagnie des esprits bien faits, des personnes

raisonnables, avec ceux qui étaient studieux et de bon sens. Son entretien aussi leur était agréable, parce qu'elle avait une grande facilité de s'exprimer en bons termes, toujours à propos, sans les artifices du siècle et dans toute la modestie convenable à sa condition » (*op. cit.*, p. 57). Il paraît même que « ses discours... étaient souvent remplis de petits traits et rencontres, dont elle tâchait de divertir le prochain ».

On comprend que M. l'abbé Augereau, aumônier, à Chemillé (diocèse d'Angers), des dernières Fontevristes (unies en 1956 aux Bénédictines missionnaires de Vanves), ait été tenté de faire revivre Jeanne Absolu (1557-1637). Reconstituer la trame de son existence n'était pas chose facile : Auvray s'en était peu soucié, désireux surtout de laisser à la postérité un portrait spirituel. L'auteur, adoptant une bonne méthode, n'a donc pas suivi le plan d'Auvray, qui avait consacré 50 pages à la « vie » et 300 aux « vertus » ; il s'est efforcé de suivre d'un bout à l'autre de son livre l'ordre chronologique. Il passe ainsi de Dreux, où naquit son héroïne, à Paris, où elle devint l'épouse d'Antoine Hotman, à Meudon, où elle avait sa « maison des champs » et un remarquable directeur, le Capucin Benoit de Canfeld, à Evreux, où elle fut bénédictine dans l'abbaye Saint-Sauveur, et enfin, en 1614, près de Montfort-l'Amaury, à Saint-Rémy-l'Honoré, modeste paroisse sur laquelle se trouvait le prieuré fontevriste de Haute-Bruyère. C'est évidemment la vie spirituelle de la religieuse qui retient surtout l'attention du biographe. Formée par Benoit de Canfeld, Jeanne de Saint-Sauveur pratique une spiritualité d'abandon à Dieu : « Elle faisait tout son possible pour s'attacher à Dieu seul et à Jésus-Christ crucifié ». Ce « Dieu seul » deviendra la devise de tous les spirituels du « pur amour », au xvii^e siècle, de Chrysostome de Saint-Lô à Fénelon; depuis la fin du xvi^e siècle, la devise de Jeanne Absolu ne dit pas autre chose : « Un Dieu et rien plus » ; religieuse, elle aimera s'encourager elle-même en répétant : « Quittons le rien, suivons le Tout. » Les souffrances ne troubleront alors ni sa foi ni son calme; il lui arrivera même d'envier la mort des « saints martyrs ». Conséquence singulière dans un prieuré de moniales : tant de perfection inquiète son entourage. Les chasseurs de sorcières, en tout temps, en tout lieu, sont toujours à l'affût. A Haute-Bruyère, chez la Mère Jeanne de Saint-Sauveur, ils flairent de l'illuminisme. La Faculté de théologie de Paris est même priée de donner son avis. Son verdict donne raison à la vieille et charmante moniale, qui, aveugle depuis six ans, s'éteint dans sa quatre-vingt-et-unième année.

Cette vie ne manque pas de grandeur. Son biographe, dans une langue simple et ferme, a su l'évoquer avec la pénétration et l'admiration qu'elle méritait. Sur quelques points de détail seulement, on trouvera à redire. L'auteur a paru embarrassé par la famille Hotman et par les alliances de trois des cinq enfants de Jeanne Absolu : le *Dictionnaire de la noblesse* de La Chenaye-Desbois l'eût rapidement éclairé sur ce chapitre (3^e éd., t. X, col. 773-779).

Quand Antoine Hotman devint capucin, sa mère, veuve depuis 1596, voulut entrer chez les Capucines; comme celles-ci n'admettaient pas les veuves, il fallut solliciter une dispense à Rome; de puissants personnages intervinrent; l'auteur ignore leurs noms et la date de leur intervention : une lettre de P. de Bérulle au cardinal du Perron, écrite à la fin de juin 1607, éclaire ces points obscurs (*Correspondance du cardinal Pierre de Bérulle*, p. p. J. Dagens, t. I, p. 84-85). A propos de la réforme des Bénédictines d'Évreux, l'auteur parle des abbesses réformatrices de Caen et de Montmartre : un manuscrit, conservé par les Bénédictines de Verneuil-sur-Avre, lui eût fait connaître le rôle joué à Évreux par l'abbesse Judith de Pons et par Benoît de Canfeld, « qui passait des semaines entières à la secourir dans sa réforme » (*Vie et mort de Judith de Pons*, p. 78). Faut-il reprocher à Jeanne Absolu de « forcer la note », quand elle dit des directeurs spirituels : « Entre mille on a peine d'en trouver un qui ait toutes les conditions requises » ? Le responsable de cette réflexion n'est autre que l'auteur de l'*Introduction à la vie dévote* : « entre mille, dit Avila; et moi je dis entre dix mille ». Sur Jean Coqueret et Philippe Cospeau, qui connurent bien Jeanne Absolu, sur l'*Exercice spirituel*, que lui confia vraisemblablement Benoît de Canfeld et qu'explique longuement Jean Auvray, sur les délibérations de la Faculté de théologie de Paris priée d'examiner cet *Exercice*, il eût sans doute été possible d'en savoir davantage. Des dix-septiémistes impénitents regretteront sans doute que l'on n'ait pas réédité, avec une introduction et des notes, le savoureux ouvrage d'Auvray. Leur regret pourrait être apaisé par M. Augereau lui-même, quand son livre aura obtenu le succès qu'il mérite.

Ch. BERTHELOT DU CHESNAY.

Alphonse VERMEYLEN. — *Sainte Thérèse en France au XVII^e siècle, 1600-1660*. — Louvain, Publications universitaires de Louvain, 1958. 1 vol. in-8° de xii-300 p. (Recueil de travaux d'histoire et de philologie, 4^e série, fascicule 15).

L'étude que M. Vermeylen vient de nous livrer était impatiemment attendue : quelques fragments qui en avaient paru dans les *Lettres romanes* en 1957 et 1958 en avaient donné un avant-goût prometteur. En fait, notre attente n'est que partiellement comblée par le présent volume : sa limite chronologique inférieure, 1660, laisse en dehors du champ d'investigations le domaine particulièrement intéressant qui est constitué par la crise quêtiste et par ses prodromes. D'autre part, ce qui nous est donné ici ne constitue nullement une synthèse d'ensemble, mais une série de recherches en diverses directions, et, oserait-on dire, de sondages : à tous égards, il faut considérer le présent volume comme une étape préparatoire d'un travail plus important. Malheureusement, il faut l'avouer, une telle présentation entraîne une relative absence de

composition qui déroute le lecteur, un peu déconcerté par un plan où Pascal précède Richeome et où Bérulle succède à Desmarests de Saint-Sorlin.

A la vérité, une telle méthode interdit non seulement de résoudre, mais même de poser, ce qui demeure tout de même le problème central : quel rôle a joué l'influence thérésienne dans l'évolution de la spiritualité française ? Cette suite de monographies apporte, du reste, de précieux éléments de solution, dont il faudra tirer parti ultérieurement. Des deux études inaugurales, de beaucoup les plus étendues, la première est consacrée à la manière dont furent connues en France la biographie et les œuvres de sainte Thérèse. Ces pages sont les plus importantes pour les spécialistes : elles leur apportent en effet d'innombrables renseignements techniques, ainsi qu'une bibliographie chronologique très complète, dont il faut féliciter vivement M. Vermeylen. La seconde est constituée par une analyse des rapports entre sainte Thérèse et saint François de Sales. Ce passage forme malheureusement un involontaire doublé avec la très remarquable thèse du P. Sérouet, *De la Vie dévote à la Vie mystique* (Desclée de Brouwer, 1958), dont M. Vermeylen n'avait pas eu connaissance, et c'est assurément dommage. Le travail beaucoup plus étendu du P. Sérouet va plus au cœur du problème et fait preuve d'une information bien plus complète, mais M. Vermeylen a dit l'essentiel. Il est intéressant de constater que les deux auteurs se rejoignent dans un verdict presque entièrement négatif.

Je suis en revanche moins satisfait par la troisième partie, qui groupe des études de détail, de valeur et d'intérêt assez inégal. Certaines eussent pu sans doute se ramener à quelques lignes, telles par exemple celles sur Richeome ou Sirmond, dont les rapports avec la sainte sont fort épisodiques. La plupart des autres déçoivent par leur rapidité un peu superficielle. Les pages sur Port-Royal ne donnent point ce qu'on eût attendu d'un pareil sujet. Elles ignorent un élément fondamental du problème : l'évolution spirituelle de Port-Royal et son glissement progressif vers l'intellectualisme. C'est à peine si elles contiennent une brève allusion à ce qui eût dû être le point central de cette étude : la place de sainte Thérèse dans le mysticisme de Saint-Cyran et dans tout ce qui en dérive. Enfin, les conclusions du chapitre sur Bérulle, si bizarrement placé à la fin du volume, seraient entièrement à revoir. Elles méconnaissent en effet le rôle joué par les idées thérésiennes dans l'évolution de Bérulle entre 1605 et 1608, période où il conquiert les thèmes fondamentaux de sa propre spiritualité, et où il subit assez profondément l'influence d'Anne de Saint Barthélemy. Il faudrait aussi tenir compte de nombreux inédits où l'emprise de la sainte est souvent bien plus marquée que dans les œuvres imprimées. En bref, il faut considérer l'ouvrage de M. Vermeylen comme un début, qui donne déjà beaucoup et promet davantage.

Louis COGNET.

Jean ORCIBAL. — *La rencontre du Carmel thérésien avec les mystiques du Nord*. — Paris, Presse universitaires, 1959. Un vol. in-8° (25x16) de 250 p. (Bibliothèque de l'École des Hautes Études, Sciences religieuses, LXX° vol.).

Comme chacun des ouvrages de M. Orcibal, celui-ci constitue un apport décisif et entièrement neuf. L'épisode qui en forme le sujet avait été jusqu'ici pratiquement ignoré des historiens de la spiritualité. Il s'agit de la lutte menée en Flandre par le Carmel thérésien contre le mysticisme platonisant des rhéno-flamands, défendu principalement par les capucins. L'animatrice de ce combat, c'est la fameuse Anne de Jésus, disciple favorite de sainte Thérèse, fondatrice du Carmel réformé en France, puis dans les Pays-Bas espagnols. Les protagonistes, ce sont le carme Thomas de Jésus, et le célèbre Jérôme Gracian, ex-carme déchaux, confident très aimé de sainte Thérèse et victime de Nicolas Doria.

Imprégné des idées thérésiennes, Gracian entama dès son arrivée à Bruxelles, en 1607, la polémique contre la spiritualité « abstraite », tributaire des thèmes chers à l'École du Nord. Il lui reprochait ses tendances trop métaphysiques, son mépris de l'Humanité du Christ, et il y discernait des éléments favorables au protestantisme. A travers les capucins flamands, c'était d'ailleurs les capucins français qu'il visait, spécialement les œuvres de Benoît de Canfeld et de Laurent de Paris. Dès 1611, Thomas de Jésus, connu lui aussi comme théoricien de la spiritualité, vint à la rescousse. Il fit circuler en manuscrit une *Censura*, dirigée contre la *Théologie germanique, ou Livre de la Vie parfaite*, petit opuscule d'origine allemande, alors fort répandu dans le milieu de l'École abstraite. C'était un terrain d'attaque particulièrement favorable. La *Théologie germanique* avait joué un grand rôle dans la pensée de Luther, qui s'en était fait l'éditeur : il s'y attachait donc une certaine suspicion. Cependant, les capucins n'hésitèrent pas à prendre la défense de l'ouvrage incriminé, se rendant bien compte qu'ils étaient eux-mêmes mis en cause à travers lui. Le jésuite Lessius intervint aussi pour modérer Thomas de Jésus. L'affaire devait aboutir à la mise à l'Index de la *Théologie* en 1612.

Cet épisode, en apparence assez mince, offre d'abord à M. Orcibal l'occasion d'études de toute première main sur des sujets jusque là à peu près inexplorés; l'histoire de la *Théologie germanique* et son contenu, la pensée personnelle de Gracian et de Thomas de Jésus font l'objet d'analyses précises et originales, qui évoquent une infinité de questions. Les appendices nous offrent de précieux documents, en particulier le texte intégral de la *Censura*, demeuré inédit. Mais surtout, M. Orcibal montre magistralement quelle est la portée générale et profonde de ce drame : à cet égard, les pages de conclusion sont particulièrement admirables. En fait, ce sont deux conceptions de la spiritualité chrétienne, héritières elles-mêmes d'une longue tradition, qui s'affrontent : la mystique des essences et la mystique psychologique. Nous avons affaire ici

à une simple phase d'un plus long combat, qui peut-être n'est pas terminé. Le beau livre de M. Orcibal, en nous livrant les richesses d'une documentation quasi exhaustive, ouvre la porte à une foule de réflexions : il nous a donné là une grande œuvre dont nous ne saurions trop lui être reconnaissants.

Louis COGNET.

Léopold WILLAERT, S. J. — *Après le concile de Trente. La restauration catholique (1563-1648)* (Histoire de l'Église depuis les origines jusqu'à nos jours, fondée par A. Fliche et V. Martin. Tome XVIII, première partie). — Paris, Bloud et Gay, 1960. In-8° de 492 pages.

Ce tome XVIII n'est pas achevé. Il doit être suivi d'un second volume. Une idée l'inspire : rendre visible la vie intérieure de l'Église. Une recherche est engagée : « savoir si, à cette époque, l'Église a mieux réalisé sa mission de communiquer la vie divine » (p. 30). Pour répondre à cette question, l'ouvrage doit examiner successivement : l'Église institutionnelle; la pensée et la spiritualité de l'Église; les manifestations de la vie religieuse (prière, sainteté, pratique) et le rayonnement de cette vie sur la politique, les sciences, les lettres, l'enseignement, les arts; la restauration religieuse en Europe; l'expansion de l'Église hors d'Europe. Bref, cinq grandes divisions, dont la seconde est loin d'être épuisée par le premier volume et dont la cinquième, « l'Église hors d'Europe », sera traitée par M. Ricard et le R.P. Bernard-Maitre. Peut-être faudra-t-il un troisième volume ? En tout cas, heureuse innovation, le premier volume se termine par un index onomastique.

Le tome XVIII était attendu depuis longtemps. On en connaissait le titre, *La Restauration catholique*. Ce titre en indiquait l'esprit : dans une période qui s'étend de la fin du concile de Trente à la paix de Westphalie (1563-1648), l'Église ne serait pas considérée dans une attitude défensive (le mot « Contre-Réforme » l'eût aisément évoquée), mais dans l'attitude vitale d'un être qui se refait. Ce n'est pas encore le moment d'analyser les conditions politiques, économiques et sociales, propres à chaque pays, favorisant ou retardant sa restauration religieuse. Toutes les difficultés ne provenaient pas de l'extérieur. Certaines étaient installées à l'intérieur même de l'Église. Il y eut certes des papes remarquables : Pie V, Grégoire XIII, Sixte-Quint, et d'autres qui l'étaient moins. Le « coup mortel », qui aurait été porté au népotisme dans la cour pontificale par Pie IV, n'était sans doute qu'une blessure... Malgré « la centralisation romaine » et le « contrôle de l'administration épiscopale », institués par Sixte-Quint, le pape ne pouvait être tout-puissant sur l'épiscopat, et l'auteur rappelle qu'en France, à la fin du xvr^e siècle, une trentaine de sièges n'avaient pas de titulaires et une quarantaine étaient occupés par des laïcs. Comme l'épiscopat, le clergé paroissial devait s'améliorer; mais, avant

1648, c'est faire beaucoup d'honneur aux rares séminaires qui s'organisent de leur attribuer cette amélioration. Pourtant, c'est un fait, en France, au début du XVII^e siècle, un esprit nouveau se manifeste. Il est sensible dans les grands Ordres, dont les monastères se réforment et se groupent en congrégations (Génovéfains, Mauristes, etc.), plus sensible encore dans les nouvelles sociétés sacerdotales (Oratoriens, Sulpiciens, etc.), qui prétendent bien ne pas sortir du clergé séculier, afin d'agir plus aisément sur lui. Convenait-il bien, et précisément pour comprendre leur action vivifiante, de placer ces « compagnies de prêtres » sous la rubrique « Ordres et groupements religieux » ? On peut en douter. Le principal intérêt de ce livre ne réside d'ailleurs pas dans la description de l'« Église institutionnelle », assez bien connue telle qu'elle est ici présentée (quoique la Compagnie du Saint-Sacrement ait été oubliée parmi les « associations laïques »). Ni même dans la description des universités, quoique l'ouvrage de Stephen d'Irsay soit ici complété par de nombreuses études plus récentes. Ce qui est beaucoup plus intéressant, c'est l'exposé du labeur théologique, qui fut alors considérable et animé d'un esprit nouveau. Philippe de Gamaches définissait l'objet de la théologie positive : « l'étude de l'Écriture, aidée par les interprétations des Pères et des conciles » (cité p. 231), et cette « positive » rapidement s'amplifiait en se diversifiant : « exégèse ou étude de la Bible, patristique ou étude des Pères de l'Église, histoire des dogmes, histoire ecclésiastique » (p. 242). On remarquera cette histoire de l'histoire ecclésiastique (p. 251-258). Enfin, après une esquisse des différentes écoles théologiques (augustinienne, scotiste, thomiste), l'auteur aborde les principaux problèmes doctrinaux (la Tradition et les traditions, les notes de l'Église, l'autorité pontificale et l'anti-romanisme, l'Église et l'État); d'autres problèmes, et en particulier la grâce et la liberté humaine, seront traités dans le second volume.

Le premier volume s'élève ainsi de descriptions érudites à de larges synthèses, étayées par une abondante documentation. La plus captivante de ces synthèses semble bien être celle qui a trait à l'autorité pontificale et à l'anti-romanisme. Notre gallicanisme, malgré sa complexité, n'est sans doute pas aussi original que nous l'imaginons. Le R.P. Willaert l'intègre dans un mouvement qu'il qualifie d'anti-romaniste et dont il suit les manifestations, d'inégale importance, en Espagne et dans les possessions espagnoles (Pays-Bas méridionaux, royaume de Naples et duché de Milan), au Portugal et dans la république de Venise, mais non dans l'Empire (p. 407-424). C'est évidemment une place de choix qui est faite au gallicanisme dans l'anti-romanisme (p. 367-407); on regrette pourtant que, dans cet exposé, l'auteur n'ait pas utilisé davantage l'ouvrage de M. le chanoine Martimort, *le Gallicanisme de Bossuet*, qui est seulement cité dans une note bibliographique.

Une autre qualité de ce livre doit être relevée, son objectivité. Qu'il s'agisse, par exemple, du concile de Trente, du jansénisme

ou des jésuites, l'auteur s'efforce avant tout de voir clair. Le concile de Trente n'est pas pour lui un point final à toutes les questions théologiques : « C'est une lourde erreur d'affirmer, comme on l'a fait, écrit-il, qu'après Trente la *théologie* est « fixée *ne varietur* » (p. 311). De l'esprit réformateur du jansénisme, « dans ses débuts » (p. 92), l'auteur ne doute pas; des avantages des disputes pour et contre le jansénisme, dans l'université de Louvain en particulier, il doute fort : « Pendant un siècle et demi, les théologiens belges allaient gaspiller leurs énergies en des luttes passionnées, où la recherche sereine de la vérité s'obscurcit par suite de rivalités de coterie et de personnes » (p. 203). Si le P. Willaert rend hommage aux « réalisations » de la Compagnie de Jésus, il connaît aussi les griefs formulés contre elle, ses crises de croissance et les dangers que lui fit courir « l'intervention des papes dans son organisation interne » (p. 133-135).

Laissons aux théologiens le soin de décider si la théologie des jésuites est, oui ou non, un « thomisme adapté » (p. 282), mais contestons par contre une union qui n'a jamais existé, celle des religieuses de Notre-Dame-de-Charité de Caen avec les religieuses de Notre-Dame-de-Charité de Nancy (p. 159). Admirons la bibliographie partout extrêmement abondante, mais regrettons pourtant qu'à côté d'un article sur la Visitation d'Albi on ne trouve pas le gros livre de M. le chanoine Catta sur la Visitation de Nantes (p. 156). On ne saurait faire imprimer un livre sans fautes, mais, pour éviter des recherches inutiles, rétablissons quelques noms d'auteurs : Albareda et non Albarada (p. 101), Gueudré et non Gendré (p. 156), Celier et non Cellier (p. 158), Ory et non Dry (p. 159)... Quoi qu'il en soit de ces détails, on peut affirmer que ce premier volume fait bien augurer du second, qui débitera par une synthèse du premier jansénisme, question difficile sur laquelle les travaux du R.P. Willaert font depuis longtemps autorité.

Ch. BERTHELOT DU CHESNAY.

MÈRE MARIE DE CHANTAL GUEUDRÉ, O.S.U. — *Histoire de l'Ordre des Ursulines en France. Tome II : Les monastères d'Ursulines sous l'Ancien Régime.* — Paris, Editions Saint-Paul, 1960. In-8° de 585 pages, annexes et tableau.

Le premier volume de cette importante histoire d'un ordre qui intéresse notre civilisation et notre société française à tant d'égards était consacré aux origines des fondations d'Angèle Merici et aux premières étapes du développement dont ce second tome nous montre l'épanouissement sur notre sol. A la veille même de la chute de l'Ancien Régime, le nombre des maisons encore bien vivantes témoigne de cette saine vitalité dont l'auteur tire une bien légitime fierté, dans un souci d'apologie de bon aloi qui s'allie parfaitement aux scrupules d'une historienne objective.

Dès le début du volume, plus de vingt pages analysent dans

l'Avant-Propos les sources directes du travail. En dépit de la disparition de tant d'Annales écrites par chacun des monastères, il en demeure suffisamment, tant dans la propriété de l'Institut que conservées aux archives publiques ou utilisées dans des monographies bien utiles quelle que soit leur imperfection. L'Ordre lui-même a d'ailleurs publié des ouvrages précieux pour la connaissance de la doctrine comme de la spiritualité de l'œuvre d'enseignement et d'éducation au cours des deux derniers siècles de l'Ancien Régime; ces publications sont d'ordinaire anonymes, mais il y a aussi la correspondance entre établissements ou le journal de quelques mères, ainsi que les correspondances d'affaires de supérieures et d'économes ou bien celles échangées avec les missionnaires essaimées en Nouvelle France. La solidité des sources est renforcée par la Bibliographie d'une douzaine de pages en fin de volume, détaillée par chapitre et distinguant les sources manuscrites et imprimées. Ainsi l'auteur garde le jugement droit et sain d'une personne du *xx^e* siècle qui ne méconnaît pas les faiblesses de l'époque sur laquelle elle se penche.

L'ouvrage est très bien composé en dix chapitres dont le sujet s'élève à mesure que l'on poursuit la lecture. C'est d'abord l'élément matériel indispensable à la base, les monastères, leurs constructions et ameublement; les pages sont entrecoupées de nombreuses illustrations, photographies de façades ou de cloîtres, de tapisseries, plans divers; c'est un chapitre qui donne d'intéressantes notions d'histoire de l'art religieux qui sont d'ailleurs complétées par un appendice sur la culture artistique à l'intérieur des monastères. Cette abondance des fondations amène tout naturellement un second chapitre dont la perspective est pourtant fort différente du précédent, sur la vitalité de l'Institut et son expansion en Europe : c'est une vue de l'histoire politico-sociale qui nous est suggérée : les Ursulines ont joui de puissantes protections pendant une grande partie du *xvii^e* siècle, famille royale, princes du sang, noblesse haute et petite, bourgeoisie riche, libérale ou marchande, rivalisent dans les appuis et les secours donnés; mais la situation change et, en dépit de quelques faveurs à plusieurs communautés, les soucis d'un ordre bien nécessaire à rétablir, dans un État qui avait eu à souffrir d'abus et de désordres à diverses reprises depuis le *xvi^e* siècle, amènent Colbert à tenter de parer à la fantaisie d'un pullulement désordonné de maisons religieuses. Mère Marie de Chantal Gueudré reconnaît qu'une certaine prévoyance aurait pu s'accorder avec les vues providentielles (p. 99). Le lecteur sera enclin à penser que certaines fondations ont été un peu trop confiées à la sollicitude de la Providence et les vicissitudes économiques ont souvent mis cette Providence à l'épreuve ! Des interventions dans le domaine disciplinaire se sont manifestées et c'est alors la fin de la grande diffusion de l'Ordre; en tout cas, des difficultés, aiguës pour nombre d'entre elles, ont attiré l'attention du clergé de France et une commission de conseil fut créée en avril 1727, des déclarations détaillées

lées durent être fournies par les différentes maisons. Les Ordinaires ont été dévoués et favorables aux Ursulines et une cinquantaine de leurs maisons seulement sur près de quatre cents ont reçu des lettres de cachet, motivées par des causes économiques ou les remous jansénistes et presque toutes s'étaient relevées avant 1789, après exil ou épreuve; seul un petit nombre fut définitivement supprimé, une vingtaine. L'examen de cette crise était l'occasion de souligner les remous dans les familles, hésitant à laisser leurs enfants faire profession, alors que d'ailleurs la foi avait pu baisser en un temps de rationalisme à la mode, mais les Ursulines auraient peu subi la contagion.

Hors de France l'Institut prend aussi de l'expansion, aux Pays-Bas — par Liège et Mons-Bruxelles — puis en Allemagne et Autriche jusqu'à Prague et d'autre part des essaims se fixent en Irlande.

La vie économique des monastères fait ensuite l'objet d'une étude dans laquelle l'historien du droit et des institutions a fort à glaner : les attaques se renouvellent sans cesse contre les couvents à propos des droits d'amortissement et de nouvel acquêt, causant des incidents pénibles dans la vie quotidienne de nombreuses communautés qui comptent d'abord sur l'aide de la Providence. Les Ursulines ont résisté aux premiers chocs de la sévérité législative entre 1650 et 1675, mais à la fin de ce siècle l'inquiétude grandit dans la négligence des formes légales et l'absence de preuves écrites d'une situation régulière; il faut alors négocier, discuter et amadouer les traitants : plusieurs pages narrent quelques épisodes concrets de cette lutte. Les coups deviennent plus durs et ensuite la crise de Law produit de rudes secousses avec la réduction des rentes amenant des ruines dans les couvents comme chez les particuliers. L'auteur nous montre les communautés à la recherche de gains d'appoints, dames pensionnaires, création d'apothicaireries ou de blanchisseries, travaux à l'aiguille, voire même fabrique de liqueurs (p. 152). La commission de secours donne quelque aide en rentes permettant de moins mal équilibrer un budget difficile, mais leur stricte économie domestique et leur labeur tenace furent essentiels à nos Ursulines pour faire maintenir la plupart de leurs maisons comme on vient déjà de le noter plus haut.

L'auteur se penche ensuite sur le gouvernement des monastères, supérieures, rapports avec les Ordinaires dans les visites canoniques ou les règlements soit généraux soit sous forme d'ordonnances spéciales à une communauté : les évêques gallicans ont exercé indirectement une grande influence par les délégations de visites, le contrôle des supérieures, le choix des confesseurs et c'est l'occasion pour notre historienne avertie d'effleurer les conséquences des difficultés jansénistes qui rebondissent parfois gravement au XVIII^e siècle avec les billets de confession et refus de sacrements. La plupart des dirigeants eurent les qualités de prudence et de justice indispensables, ce qui permet de conclure que

la relative décadence de ce XVIII^e siècle provient surtout de l'ambiance et du défaut d'appui d'Ordre masculin après la suppression des Jésuites et la crise du quesnellisme subie par les Oratoriens : les Ursulines avaient eu alors recours aux Récollets et Capucins, dévoués certes, mais sans l'expérience des précédents Ordres pour leur mission essentielle qui était la formation de la jeunesse.

Nous arrivons alors à un chapitre fondamental et du plus grand intérêt, consacré à l'instruction et à l'éducation à l'ombre des cloîtres; il contient des pages pénétrantes sur la pédagogie et les méthodes, précédées d'un glorieux palmarès où les archives de l'Ordre évoquent notre histoire littéraire par les noms qu'elles contiennent : tout ce qui a un nom met ses filles chez les Sœurs de sainte Angèle. Nous sommes initiés à la composition des bibliothèques, évocatrices des tendances, aussi bien qu'aux qualités à développer chez l'enfant en fonction des préjugés du temps, certes, mais cette puériculture de l'Ancien Régime est bien instructive et passionnante. Qui donc a parlé de la négligence des soins corporels au grand siècle ? Si la rumeur est vraie, elle est en contradiction avec les soins de propreté et de toilette du règlement. Certes la vie est strictement réglée en ces couvents et plus austère qu'en notre époque si instable et agitée, et l'éducation, surtout, y est donnée en demandant d'abord la vertu d'exemple chez l'éducatrice. Soins corporels, soins de l'intelligence, éducation du cœur et de la volonté, développement de la piété et de la vie intérieure, œuvre à la fois collective et individuelle adaptée au tempérament de chacune des élèves, cette éducation s'appuie volontiers sur les conseils de ces pédagogues éprouvés que sont alors les jésuites, mais sans pourtant que l'expérience de Messieurs de Port-Royal soit absolument ignorée. Les Ursulines ont dû accepter des protestantes après la révocation de l'Édit de Nantes, l'auteur cite à ce propos quelques traits concrets marquant la bonté et la délicate compréhension dont les religieuses ont usé pour remplir ce devoir imposé, attestés par les jeunes filles elles-mêmes.

L'essaim hors de France a d'ailleurs dépassé l'Europe et, à la suite de Marie de l'Incarnation, les Ursulines ont exercé un rôle profondément missionnaire particulièrement fécond au Canada et aux Iles, dont un chapitre étudie cette épopée missionnaire.

Ce qui suit est particulièrement attachant, consacré par Mère Marie de Chantal à quelques figures de moniales. Trois sont étudiées successivement, puis quelques prieures de monastères au XVIII^e siècle — trois également — montrant la diversité des dons de la grâce divine et des tempéraments, quelques fleurs extraites de ce bouquet ou plutôt de cette magnifique gerbe de l'infinie variété des natures humaines trouvant leur épanouissement propre dans ce même Ordre.

Un chapitre parle de la vie spirituelle des Ursulines, notamment en face du jansénisme et du quietisme. Ces pages marquent un sommet pour une religieuse : si dans le livre tout entier on sent

le souffle de la grâce animant la vie au travers des récits de l'épopée d'un Ordre voué à l'éducation féminine, ce souffle se fait ici plus violent pour attester la divine présence. Le sens du surnaturel et de la vocation religieuse imprégnait certes toutes les pages en vue de l'apostolat chrétien, il est ici le centre des préoccupations de l'auteur et il se retrouve dans la conclusion ramassée de l'ouvrage. Auparavant, un dernier chapitre traitait des vicissitudes de la béatification de la fondatrice et narrait les fastes des démonstrations extérieures et des solennités religieuses qui en furent la suite en actions de grâces dans les principales maisons d'Ursulines françaises.

Des tables de noms de personnes et des monastères principaux cités ainsi qu'un tableau des établissements par province ecclésiastique dans notre pays termine l'ouvrage dont on doit grandement féliciter l'auteur.

G. LEPOINTE.

Georges GUITTON, S. J. — *Le P. de la Chaize, confesseur de Louis XIV.* — Paris, Beauchesne, 1959. 2 vol. in-8° de 280 et 288 pages.

L'ouvrage du P. Guittou sur le P. de la Chaize était depuis longtemps attendu et, en divers articles, l'auteur nous en avait donné quelques échantillons. Maintenant, ces deux volumes nous livrent une biographie fort étendue de cet « énigmatique jésuite » qui a intrigué le Grand Siècle à son déclin, et auquel son rôle de confesseur du roi a conféré une place primordiale dans l'histoire religieuse. Ce livre a de très grands mérites. C'est d'abord sa parfaite lisibilité, la clarté de sa présentation simple et vivante, sans artifices littéraires, qui devraient lui assurer une large audience auprès du public. C'est ensuite sa franchise : le P. Guittou n'y a guère cédé à la tentation hagiographique. Il sait que la vie comme la personnalité de son héros présentent des points discutables : s'il n'y insiste pas, il ne les dissimule pas non plus, et on lui en sait gré. Enfin, ce travail sera précieux aux spécialistes par les nombreux documents inédits qu'il nous livre. Le P. Guittou a eu en effet le privilège de pouvoir utiliser les archives romaines de la Compagnie de Jésus, qui semblaient jusqu'ici peu accueillantes aux chercheurs : on se souvient que le chanoine Martimort s'était plaint, dans sa thèse, de n'avoir pu y consulter précisément les lettres du P. de la Chaize. Le P. Guittou en a tiré d'abondantes citations qui, sans doute, nous laissent un peu sur notre faim, mais qui n'en constituent pas moins un apport de grande valeur, car elles permettent d'entrevoir ce que fut exactement la position du P. de la Chaize dans son ordre.

En marge d'un ouvrage de cette classe et qui touche à tant de problèmes, le spécialiste voudrait inscrire une foule de remarques. Qu'il me soit permis de noter ici les plus significatives. Tout d'abord, je regrette souvent que les analyses du P. Guittou ne

creusent pas plus avant sous la surface des faits. A bien des endroits, son livre peut paraître rapide, simplifiant un peu vite des questions complexes. Sa vision du jansénisme, par exemple, prête à ce milieu une unité toute artificielle et qui n'existe guère dans les faits. De même, à propos de Molinos (I, 233), je ne suis pas absolument sûr que ce dernier ait été vraiment aussi « odieux » que le pensait le P. de la Chaize. Sur tous ces points, le P. Guittou accepte, sans trop songer à la vérifier, l'optique traditionnelle, qu'il faudrait nuancer. Cependant, mes réserves les plus accusées se situent sur un terrain un peu différent. Je regrette que le P. Guittou n'ait pas donné tout leur relief, toutes leurs conséquences à certains faits qu'il a indiqués, mais sans y mettre l'accent qu'on souhaiterait. Donnons des exemples. Le P. de la Chaize fut gallican, le P. Guittou le reconnaît loyalement. Mais son gallicanisme fut-il vraiment « moins accentué que celui de Bossuet » (II, 253) ? Depuis la thèse de M. Martimort, on en peut douter. Il faudrait d'abord poser dans toute son ampleur le problème de l'attitude des jésuites français en ce domaine : contrairement à la légende qui fait de la Compagnie le pilier de l'ultramontanisme, il faut bien reconnaître que Richelieu, Mazarin et Louis XIV y ont trouvé de très fermes appuis pour leur politique gallicane. Le gallicanisme du P. de la Chaize était profond, conscient, délibéré : le P. Guittou aurait dû en rechercher les causes et en analyser les éléments. Si ses responsabilités sont moins lourdes que celles de l'archevêque Harlay, conseillé d'ailleurs par le jésuite Maimbourg, elles sont bien autrement importantes que celles de Bossuet, assez mal placé et peu efficace : après 1675, Harlay et La Chaize constituent à eux seuls le Conseil de Conscience, et leurs avis différaient ici assez peu, sauf probablement sur la question de l'appel au Concile en 1688. Les contemporains ne se trompaient sans doute point lorsqu'ils les rendaient responsables du comportement de Louis XIV, si peu informé dans les matières religieuses. Sous ce rapport, le P. Guittou minimise sensiblement la portée des positions personnelles prises par son héros. C'est à peine s'il mentionne (II, 37) le mémoire rédigé par le P. de la Chaize pour prouver qu'Innocent XI était janséniste. De même, il faudrait caractériser plus nettement la surprenante servilité du confesseur à l'égard de son royal pénitent, sa non moins surprenante indépendance à l'égard des Généraux de la Compagnie, qui faillit aboutir à un véritable schisme des jésuites français. Tous ces problèmes, le P. Guittou ne les ignore pas, mais sa présentation trop atténuée ne permet pas d'en mesurer toute l'acuité.

Sur d'autres points, je lui ferais volontiers un reproche analogue. Pourquoi ne pas étudier plus nettement les relations du P. de la Chaize avec Mme de Maintenon et avec Bossuet, où les réticences du jésuite montrent qu'il n'avait guère d'illusions sur l'un ni l'autre personnage ? Pourquoi ne pas indiquer plus ouvertement combien il s'est compromis pour la défense de Fénelon ? De tels faits parlent en faveur de l'honnêteté du P. de la Chaize, que per-

sonnellement je crois foncière. De même, on peut trouver un peu rapide le récit des événements de 1675 autour du renvoi temporaire de Mme de Montespan : le lecteur curieux peut se reporter au livre bien connu de M. Schmittlein, pour y lire une interprétation très différente de cette crise, d'ailleurs fort mystérieuse. Comme on le voit, il y a là matière à de longues discussions. L'importance des questions ainsi soulevées montre le considérable intérêt de cet ouvrage, dont on ne saurait trop recommander la lecture, et qui remplacera avantageusement la très médiocre monographie publiée, voici un siècle, par Chantelauze.

Louis COGNET.

A. Th. VAN DEURSEN. — *Professions et métiers interdits : un aspect de l'histoire de la révocation de l'édit de Nantes.* — Groningue, J. B. Wolters, 1960. In-4°, 395 p.

La Révocation de l'Édit de Nantes et ses conséquences ont fait l'objet de très nombreux ouvrages français et étrangers. Mais ce sont surtout les problèmes touchant à l'histoire religieuse proprement dite qui ont été abordés : fermetures et destructions de temples, dragonnades, conversions forcées, le refuge, les assemblées illégales du XVIII^e siècle ou assemblées du désert, l'administration des sacrements et les mariages, les prédicants Antoine Court, Raoul Rabaut, les persécutions, les galériens protestants ; tout cela a été présenté à maintes reprises. Rares, par contre, sont les études consacrées à l'ensemble des mesures prises par Louis XIV et maintenues sous ses successeurs pour exclure les protestants d'un grand nombre de charges d'offices et de métiers.

A.Th. Van Deursen a entrepris de combler cette lacune. La nature de sa documentation — présentée dans un exposé bibliographique judicieusement ordonné — l'a contraint à mettre l'accent sur « la seule province du Languedoc. » Il a établi son plan en vertu de « quelques principes simples : tout d'abord, sont traitées les professions pour lesquelles l'interdiction trouve son origine dans les intérêts de l'Église, qu'il s'agisse du catéchisme ou de la doctrine (enseignement, librairie), ou qu'il s'agisse des sacrements (médecins, sages-femmes). Puis viennent les professions n'intéressant pas directement l'Église catholique, mais l'État catholique (les charges et les offices). Et comme troisième groupe, les professions n'ayant de rapports étroits ni avec l'Église ni avec l'État (corporations de métiers, commerce). » Pour chacune de ces professions, l'auteur examine quelle était sa situation au moment de la signature de l'Édit de Nantes en 1598. Il suit son évolution jusqu'à la révocation de 1685 et conduit son investigation tout au long du XVIII^e siècle. Cette série de monographies lui permet de tirer quelques conclusions générales.

Certes, l'Édit de Nantes avait nettement reconnu l'égalité des droits des protestants pour toutes les charges, offices et métiers.

L'article 27 demeure à cet égard des plus importants. Jusqu'en 1685, c'est l'Édit de Nantes qui sert de base à toute législation concernant les huguenots, « à moins que ce ne soit expressément précisé, les règlements qui s'écartent de la lettre ou de l'esprit de ce qui a été ordonné en 1598 sont sans valeur envers l'Édit. » Ces dispositions sont parfois exprimées et reconnues avec tant de précision, comme dans l'édit de 1606 concernant l'inspection ecclésiastique des écoles, que celui-ci ne peut être appliqué qu'aux écoles catholiques, et non à l'enseignement protestant. Parfois cette connaissance fait défaut, comme dans de très nombreux statuts de corporations qui exigent de tout candidat à la maîtrise un certificat de catholicisme ; « mais même dans ce cas, la *lex specialis* ne déroge pas à la *lex generalis*, et si l'on essaie parfois de refuser l'admission des protestants en se fondant sur des statuts corporatifs, les catholiques voient tourner à leur désavantage l'éventuel procès qui leur est alors intenté, à moins que des arguments autres que le seul argument religieux ne puissent être avancés contre l'admission. »

Cependant, en dépit de la netteté des prescriptions de l'Édit de Nantes, on essaie de divers côtés, dès la promulgation du texte, de rompre la tolérance officiellement recommandée, en mettant en place une politique unilatéralement favorable aux catholiques.

Les premières attaques viennent des Assemblées du Clergé. « Le Clergé de France entre sans cesse en campagne contre le libre accès des protestants à tous offices, charges et métiers. Les motifs invoqués pour cela sont soit de caractère général (selon la conception du clergé, les catholiques ont un droit à peu près exclusif à tous les postes importants et à toutes les hautes dignités), soit aussi de caractère particulier, lorsqu'il s'agit de professions qui, pour une raison ou une autre, concernent directement le dogme ou les commandements de l'Église : dans ce cas, on trouve les maîtres d'écoles (catéchisme), les médecins (qui doivent avertir les curés dès qu'un de leurs paroissiens est gravement malade), les notaires (qui ne doivent pas léser les droits de l'Église lors de testaments ou de contrats de mariage) et les juges, qui sont loin d'être les derniers (car il n'y a de droit que de droit catholique, au plein sens du mot). »

En second lieu, une opposition beaucoup plus forte à l'entrée des protestants au sein des professions interdites se développe chez les laïcs. Les Parlements se distinguent par la vigueur de leurs interventions. Ils « ont immédiatement élevé une protestation contre la nomination de conseillers appartenant à la R.P.R., et lorsque plus tard ils sont bien obligés de les accepter dans leur sein, ils tentent d'atténuer le mal autant que possible en refusant à leurs conseillers protestants divers droits et privilèges (le décanat, la présidence, le droit de siéger dans la Grand' Chambre). Les confréries de notaires ou de procureurs, elles aussi, se prononcent souvent contre l'admission de membres protestants, et les corporations de métiers font la même chose. »

En troisième lieu — et c'est ce qui sera finalement décisif, aux yeux de M. Van Deursen — le gouvernement prend de plus en plus parti pour les catholiques. S'il semble encore hésiter au début, même sous le règne de Louis XIV, cette hésitation est rapidement surmontée « et le célèbre arrêt du 17 novembre 1664 déclarant que « toutes les communautés sont censées être de la R.C.A.R. », donne l'orientation que va prendre toute la politique protestante. En effet, si les communes, qui sont les éléments constituant le royaume, doivent toutes être censées catholiques, on en vient à la conséquence presque inévitable qu'à la longue le royaume lui-même se proclamera catholique sans détours et fera sienne la conception du Clergé de France selon laquelle il n'y a d'autre droit que le droit catholique. »

Ces forces convergentes devaient pousser à l'adoption d'un certain nombre de mesures. Tout d'abord ce furent des dispositions d'ordre général qui, à première vue, n'ont pas de caractère religieux, mais qui furent appliquées de telle façon que les huguenots en supportèrent tout le poids : les édits de réduction de 1663 et de 1664 en sont l'exemple le plus connu ; visant à réduire le nombre trop élevé, en effet, des procureurs, des notaires et des huissiers, ils furent appliqués la plupart du temps de telle manière que ce furent les protestants qui subirent les effets de cette réduction. Ensuite, on leur imposa des limitations de toutes sortes, sans prendre encore des décisions visant l'interdiction de certaines professions. C'est ainsi que les corporations demeurèrent ouvertes aux protestants jusqu'en 1685, mais le droit de devenir maître à l'aide de lettres de maîtrise ne fut plus réservé qu'aux catholiques à partir de 1664. Des écoles protestantes purent continuer d'exister tant que l'Édit de Nantes ne fut pas abrogé, mais, en 1670, l'enseignement donné par ces écoles fut enfermé dans de très étroites limites. Des protestants purent continuer de siéger dans les parlements, mais leurs principaux bastions, les chambres de l'édit, disparurent l'une après l'autre. La marine ne pouvait se passer d'officiers protestants, mais ils ne furent plus autorisés à présider les conseils de guerre et, sur les bâtiments qu'ils commandaient, l'exercice de la religion catholique dut prendre la première place.

Après la paix de Nimègue, le mouvement se précipita. Arrêts et déclarations, réservant les professions l'une après l'autre aux catholiques, se multiplièrent. Lorsqu'arriva le temps de la Révocation (octobre 1685), il ne restait plus qu'un petit nombre de charges d'offices et de métiers pour lesquels l'exclusion des protestants n'avait pas été proclamée. Cependant, les résultats pratiques étaient faibles : une enquête menée en 1683 recense sept à huit cent mille catholiques exerçant les fonctions de domestiques chez des huguenots et cela à l'encontre des prohibitions les plus rigoureuses.

L'Édit de Révocation apporta dans cette situation quelques modifications profondes. Toutes les professions, même celles pour les-

quelles un tel ordre n'était pas encore intervenu, furent interdites aux protestants. Mais l'application de telles mesures s'avéra très vite bien complexe. La déclaration du 13 décembre 1698 — qui marque une date capitale dans l'histoire du protestantisme français — s'efforça d'apporter un peu d'ordre au milieu de la confusion créée par la Révocation. Elle marqua la volonté du roi de pratiquer une politique plus réaliste. Les interdictions existantes ne furent pas reprises dans ce document. Les libraires, les imprimeurs, les chirurgiens, les pharmaciens, les sages-femmes, les avocats, les fonctionnaires fiscaux, les officiers de l'armée et de la marine, les fonctionnaires communaux titulaires d'une charge, ne furent pas mentionnés dans la liste. On chercha à s'orienter vers un *modus vivendi*. On peut considérer, en bref, que le maintien des protestants dans les charges, offices et métiers ne fut rien d'autre en définitive qu'un « phénomène annexe du maintien du protestantisme français lui-même. »

L'impression qui se dégage de ce travail est une note de sérieux, d'érudition, de réflexion, de pondération dans le jugement (les pages consacrées à décrire la situation des avocats protestants dans l'affaire Calas sont à ce point de vue très significatives). Le caractère un peu trop sommaire, à notre gré, de telle ou telle partie de l'ouvrage ne peut être considéré comme un reproche adressé à l'auteur, confronté à un très vaste sujet. Cependant, on aurait aimé qu'il prenne connaissance des travaux du R.P. Blet sur les Assemblées du Clergé de 1615 à 1665, dans lesquels cet historien a tracé quasi définitivement la position du Clergé de France face au monde protestant entre ces deux dates. On aurait souhaité encore le voir utiliser, dans son chapitre sur les imprimeurs, les travaux absolument essentiels de M. Louis Desgraves, conservateur de la Bibliothèque municipale de Bordeaux, spécialiste de l'histoire de l'imprimerie aux *xvi^e* et *xvii^e* siècles et dont les publications sur le mouvement intellectuel dans le Bordelais, l'Angoumois, la région de la Rochelle, font autorité. Quoi qu'il en soit, le travail de M. A. Th. Van Deursen apporte un élément nouveau d'appréciation pour une connaissance plus exacte de l'évolution du protestantisme français. Il soulève en même temps la question encore très mal étudiée de l'attitude du Clergé de France devant les Réformés de 1665 à 1789.

Raymond DARRICAU.

Émile APPOLIS. — *Entre Jansénistes et Zelanti. Le « Tiers Parti » catholique au XVIII^e siècle.* — Paris, Picard, 1960. In-4°, xi-603 pages.

L'histoire religieuse du *xviii^e* siècle demeure dans son ensemble encore assez mal connue. Des travaux récents ont attiré l'attention des savants sur cette lacune dans l'étude d'une période capitale pour comprendre l'évolution du monde moderne et con-

temporain. Leurs auteurs se sont efforcés de résoudre quelques-uns des problèmes posés par la vie spirituelle de cette époque. M. Appolis apporte une nouvelle contribution à ces recherches. Dans un ouvrage qui est le fruit d'une longue patience, il aborde un aspect particulier de l'histoire du catholicisme au siècle des lumières.

Dans un avant-propos extrêmement important, l'auteur caractérise fort bien les grandes lignes de sa publication. « Le Jansénisme du XVIII^e siècle, écrit-il, est généralement considéré comme un phénomène unique aux caractéristiques constantes. Sur les conseils du regretté Edmond Préclin, il nous a semblé qu'il fallait aller au-delà des idées classiques sur ce sujet. Leur attitude opposée à l'égard de la Bulle *Unigenitus* distingue les constitutionnaires ou acceptants d'une part, les appelants de l'autre. Mais, entre ces deux partis bien tranchés, il y a place pour les tenants d'un troisième, dont parlent souvent les *Nouvelles ecclésiastiques* aussi bien que son *Supplément* jésuitique, sous les noms de *politiques*, *d'accommodants*, de constitutionnaires *mitigés* ou *tolérants* (par opposition aux constitutionnaires *rigides*, *intolérants* ou *incommunicants*, les *Zelanti* ou *brûlots*, pleins d'ardeur pour la Bulle). En d'autres termes, si nous nous permettons une comparaison avec le monde politique, entre une *droite* qui parade de son orthodoxie et une *gauche* hétérodoxe, il existe un *centre* plus nuancé. Or, l'engagement, non seulement des polémistes mais aussi de nombreux historiens a fait que jusqu'ici ce centre est resté dans l'ombre. Étudier ce centre nous a donc semblé, dès l'abord, une conception juste et qui risquait d'être féconde, en tout cas une conception incontestablement neuve. Cette idée nous est venue, pour ainsi dire, sur le terrain : notre curiosité a été d'abord excitée par la physionomie d'un des adeptes de cette tendance, l'évêque français Jean-Georges de Souillac, dont nous nous sommes longuement occupés dans notre ouvrage *Le Jansénisme dans le diocèse de Lodève au XVIII^e siècle*. Nous nous sommes vite aperçu — ce qu'avait déjà pressenti Augustin Gazier — que le cas de ce prélat était loin d'être unique. Le 1^{er} septembre 1950, à la suite d'une communication où nous exposions, au IX^e Congrès International des Sciences historiques, les premiers résultats de nos recherches, M. Gaston Zeller a proposé pour les personnages que nous étudions, le terme de crypto-jansénistes. Si nous ne l'acceptons pas, c'est parce qu'il évoque l'idée de jansénisme honteux. Or cette dernière qualification — nous espérons le montrer surabondamment — ne saurait s'appliquer à beaucoup de membres du centre, dont les auteurs les plus romains sont d'accord pour reconnaître l'orthodoxie, et qui rendront d'ailleurs au Saint-Siège des services signalés. Pour notre compte, nous proposons le terme de « *tiers parti* » qui nous semble bien caractériser la position intermédiaire qu'est celle de ces hommes entre les deux factions ennemies. Ce vocable ne nous donne d'ailleurs pas entière satisfaction et nous ne l'adoptons que faute de mieux. En effet,

alors que le terme de *parti* convient assez bien aux deux pôles extrêmes, les Zelanti et les jansénistes, dont les opinions sont le plus souvent cristallisées, il s'adapte beaucoup moins à ces hommes du centre, qui sont ou prétendent être dépourvus de préjugés et dont le souple libéralisme se manifeste effectivement dans de nombreux domaines. Plutôt que d'un parti proprement dit, aux contours bien délimités, il s'agit donc d'une tendance englobant des individus très divers, mais qui par delà les frontières nationales, sont intimement unis par des aspirations et des répulsions communes, par un ensemble d'attitudes intellectuelles et sentimentales fort nettes. »

Afin de mettre ce plan de travail à exécution, M. Appolis a entrepris des investigations très poussées dans les archives et les bibliothèques de l'Europe occidentale. A Paris, il a pu utiliser la bibliothèque janséniste du n° 169 de la rue Saint-Jacques et les divers dépôts de la capitale. En Hollande, il a étudié les documents conservés par l'Église néerlandaise des vieux catholiques. En Italie, il a effectué de vastes dépouillements à la Bibliothèque Riccardiana de Florence, sans pour autant négliger les collections conservées au Vatican et dans les grandes villes de la péninsule. Son souci d'information ne s'est pas borné là. Il a poursuivi son enquête à travers les imprimés du XVIII^e siècle dont certains presque totalement disparus ne peuvent être retrouvés qu'au prix de recherches minutieuses. Il a examiné avec soin la série des journaux connue sous le nom de *Nouvelles ecclésiastiques* (de 1728 à 1803) et sa contre partie le *Supplément jésuitique* (de 1734 à 1748). Il a parcouru plusieurs périodiques italiens au premier rang desquels il importe de signaler les *Novelle Letterarie* de Florence, organe des catholiques éclairés groupés autour de Giovanni Lanti. Il a étudié l'historiographie la plus récente, spécialement les œuvres de Jemolo et de Dammig.

« L'ouvrage de Jemolo, explique-t-il, longtemps considéré comme fondamental pour l'histoire du jansénisme italien, est bâti sur quelques sommaires dépouillements d'archives. Mais il vaut par des investigations très poussées dans la production religieuse imprimée de l'époque, ce qui lui permet d'apporter d'incalculables précisions en ce qui concerne l'histoire des doctrines et des courants d'idées. Jemolo se meut à son aise parmi les problèmes qui ont alimenté les polémiques théologiques. Au contraire, l'ouvrage de Dammig est bâti peut-être trop exclusivement sur de minutieuses recherches d'archives. Son intérêt vient d'avoir exhumé de très nombreuses lettres de l'époque. Ces deux études — les auteurs eux-mêmes sont loin de s'en cacher — sont d'inspiration catholique. Mais tandis que Jemolo — un laïc venu de l'extrême droite et qui se situe aujourd'hui à l'extrême gauche quoiqu'indépendant de tout parti organisé — témoigne dans ses jugements d'une grande largeur de vues, Dammig — un religieux camillien — est sans cesse tourmenté par le souci de distinguer ce qui est orthodoxe de ce qui ne l'est pas. A l'inverse d'Ettore Rota, qui

donnait une place prépondérante au jansénisme dans la formation de la conscience laïque italienne, Jemolo met en lumière le caractère essentiellement théologique de ce mouvement. Il montre que les prétendus jansénistes de la première moitié du XVIII^e siècle sont en réalité « dévôts envers la papauté, soutiennent toutes ses prérogatives et toutes ses prétentions, sont véritablement ultramontains. » Ces hommes là sont bien des tenants de ce tiers parti dont nous nous proposons de retracer l'histoire. De son côté, en examinant le mouvement janséniste à Rome, Dammig reconnaît lui aussi qu'un certain nombre de personnages ont été accusés à tort d'hétérodoxie. Mais son défaut est de placer sur le même plan des personnalités très diverses. Dans de solides recherches récentes, Codignola revient sur cette question. Il montre fort clairement que beaucoup de prétendus jansénistes italiens sont en réalité des « catholiques éclairés » et il s'étend longuement sur ce qui les sépare des jansénistes proprement dits. Certains de ces derniers existaient déjà, dès la première moitié du XVIII^e siècle dans les diverses régions d'Italie, ce que n'avait pas vu Jemolo qui ne les rencontrait que dans les dernières décades du siècle. Le problème est d'ailleurs délicat : d'une part, le catholicisme éclairé déborde le tiers parti; d'autre part plusieurs tenants de cette dernière tendance, à la faveur des circonstances connaissent une évolution vers le jansénisme ou inversement se rapprochent des zélandi. Aussi serons-nous amenés à apporter d'assez nombreuses rectifications aux intéressantes affirmations de Codignola. Ce dernier historien — contrairement à Jemolo et à Dammig — semble se tenir à l'écart de toute pratique religieuse, et l'orthodoxie catholique telle qu'elle est issue du concile de Trente ne lui inspire visiblement aucune sympathie, pas plus d'ailleurs que la Compagnie de Jésus. »

Au terme de cette laborieuse enquête, M. Appolis a dû choisir une méthode de travail qu'il décrit ainsi :

« Appelé à utiliser les travaux de chercheurs venus d'horizons si différents et à discuter certaines de leurs affirmations nous devons préciser qu'à notre avis, à la lumière de l'histoire la distinction entre orthodoxie catholique et hétérodoxie ne peut être la distinction toute intellectuelle et parfois formelle qui vaut par rapport à la théologie. Ce doit être une différence basée sur des éléments beaucoup plus complexes où les facteurs sentimentaux dominent de loin les facteurs intellectuels. Est-ce à dire que le critère ecclésiastique disciplinaire exagéré par Dammig doit être entièrement méprisé, comme le fait Codignola ? Nous ne le croyons pas. Nous pensons fermement que ce critère a de l'importance quand il s'agit d'un corps aussi hiérarchisé que l'Eglise romaine. »

Après avoir fourni au lecteur toutes ces indications, M. Appolis entre dans le vif du sujet. Il adopte un plan chronologique qui le conduit, à travers six longs chapitres, des origines du tiers parti au XIX^e siècle.

Il faut placer les origines du tiers parti dans les dernières décades du xvii^e siècle. Les querelles sur la grâce n'ont pas empêché la Réforme catholique en France d'être marquée par un courant augustinien très vigoureux :

« Il est indéniable que chez les catholiques fervents de France existaient avant le jansénisme certains traits qui seront considérés plus tard comme caractéristiques de ce mouvement : l'importance donnée au facteur de la grâce, le rigorisme moral, l'ascétisme, le pessimisme. Aussi Henri Bremond a-t-il pu écrire que la partie belle du jansénisme, « cette âme de religion et d'austérité », était déjà dans le catholicisme français avant son apparition. Nos grands augustinien du xvii^e siècle — comme le soulignait récemment l'abbé J. Steinman — comprennent la valeur incomparable du message du Christ et par suite la nécessité de revenir aux sources vives de l'Église primitive. Ils refusent d'accueillir ce qui a été entièrement ignoré par de nombreuses générations de croyants. Ils n'admettent que ce que « l'antiquité chrétienne » a cru et pratiqué. Ils n'entendent pas par là l'Église des Catacombes et des persécutions, mais celles des iv^e et v^e siècles. »

Tous ces partisans du conservatisme et du traditionnalisme religieux subissent l'influence du mouvement d'érudition qui s'est développé en France à la suite des controverses avec les protestants. A l'exemple des Réformés, ils soutiennent que la « perpétuité en matière de révélation et de dogme est marque de vérité ». Ils résistent aux nouvelles conceptions de caractère dogmatique « qui atténuant l'action de la grâce, suppriment toute forme de prédestination, revendiquent les forces de l'homme ». Les résistances sont encore plus grandes vis-à-vis du *bénignisme* moral. Dans le domaine de la pratique religieuse, les mêmes catholiques se plaignent de la prépondérance « qui semble donné au culte de la Vierge et des saints sur celui de Dieu le Père et du Médiateur ». Les mêmes hommes se prononcent « pour une histoire ecclésiastique libre et sincère, non seulement par amour pour la vérité mais aussi dans l'intérêt bien compris de l'Église ».

Ces idées se sont développées dans le monde érudit; des historiens de toutes spécialités s'en sont faits les champions. Religieux et laïques partagent ces aspirations, au premier rang desquels on distingue les Bénédictins de Saint-Maur, les Dominicains, les Augustins.

Ce milieu français exerce une influence décisive sur le monde italien et en tout premier lieu sur le monde romain. Les relations de Bona avec les savants de France et des Pays-Bas attestent déjà aux alentours de 1670 l'existence d'un échange incessant. Par la suite, Mabillon et Montfaucon par leurs livres, lettres et voyages exerceront une influence très étendue sur toute la péninsule.

Les Italiens qui s'apparentent au tiers parti dont nous parlons, sont convaincus de contribuer au bien commun « en retournant à la tradition primitive de l'Église, cet incomparable trésor, dans lequel ils recherchent l'esprit vivifiant du christianisme ». Ils ont

en horreur les sécheresses et les subtilités de la scolastique mal comprise. « Leur réaction contre cette dernière, bien loin d'être suscitée par le désir de détruire la tradition, est animée par la volonté de revenir à une tradition beaucoup plus ancienne et vénérable, celle des premiers temps du christianisme, ou plus exactement des âges patristiques. Ils éprouvent une curiosité sérieuse, profonde, obstinée, pour les sources positives et authentiques de leur religion : en premier lieu l'Écriture sainte, mais aussi la Tradition représentée par les enseignements substantiels des Pères de l'Église, les décrets des Conciles et les décisions des Papes ». L'exemple des cardinaux de Bona et Tomasi est un exemple probant de ces constatations. « De même en éthique ces catholiques fervents recherchent la perfection de la vie chrétienne. Ils méprisent la morale chicanière et les raisonnements subtils des casuistes qui se complaisent dans les questions abstraites et de pur formalisme. Mais si leur hostilité au probabilisme est bien accusée, comme en témoigne toute l'œuvre d'un Bona, leur rigorisme ne doit pas être exagéré. La foi profonde de ces catholiques éclairés va de pair dans tout leur comportement et même dans leur extérieur, volontiers enjoué avec une chaleur humaine qu'on ne rencontre guère chez les Jansénistes de la même époque ».

Cette influence de la France sur l'Italie ne supprime pas les différences de conceptions. « En dépit de leurs incontestables affinités, il y a pourtant, dans un domaine non négligeable, une grande différence entre les tenants français et italiens du tiers parti. Les Français sont énergiquement pour les libertés de l'Église gallicane et témoignent une grande défiance à l'égard de la Curie romaine... Au contraire en Italie, sauf quelques exceptions, dont la plus notable est celle de Muratori, qui, de 1708 à 1720, s'élève avec énergie contre les prétentions pontificales sur Comacchio, le tiers parti est essentiellement ultramontain ».

Tous ces faits semblent indiquer une parenté étroite entre les jansénistes et le tiers parti. Il est indiscutable qu'il aspire à un renouvellement de la culture religieuse dans un sens port-royaliste. « Il y a une impressionnante ressemblance entre augustinisme et jansénisme dans la façon de concevoir l'homme souillé par le péché originel, privé des attributs qui étaient propres à son état de nature, dans leur façon de concevoir la grâce. Pour les augustiniens comme pour les jansénistes, cette dernière est un don de Dieu que l'homme ne peut se procurer d'aucune manière; et, pour devenir efficace, elle ne doit pas seulement conférer à la volonté la capacité d'agir, mais l'action elle-même. Pour les uns et les autres, la loi d'aimer Dieu comporte l'obligation de lui rapporter toutes nos actions. De sorte que les molinistes sont excusables jusqu'à un certain point, dans leur désir tenace d'identifier les deux écoles. Les jansénistes sont des passionnés, des sectaires, qui, malgré leurs déclarations réitérées contre le schisme, sont disposés à rompre s'il le faut les liens de la discipline ecclésiastique. Pour se protéger contre le danger d'une condamnation de

leurs principes, ils mettent des limites à l'autorité de l'Église et à celle du Pape. On peut prévoir que, dans le désir de conserver coûte que coûte leurs positions, ils seront poussés vers le régalisme si les souverains sont en mesure de les défendre contre la papauté. Au contraire, les augustinien rigides sont uniquement des hommes d'étude, qui exposent les résultats de leurs recherches, sans consentir à des déviations inspirées par l'opportunité. La défense de la théologie traditionnelle de leur école est pour eux un pacifique exercice de savant. De plus, ce sont des religieux très fidèles au Saint-Siège qui n'ont jamais envisagé la possibilité d'une rébellion contre la suprême autorité de l'Église. Ils croient à la suprématie absolue du pape sur le monde chrétien, à sa supériorité sur les Conciles, à son infailibilité ».

La publication de la Bulle *Unigenitus* (8 septembre 1713) marque une date importante dans l'histoire du tiers parti. Ses tenants vont avoir à son égard une double attitude. « D'une part ils adoptent, étant donné le caractère de ce document et les circonstances à la suite desquelles il a vu le jour, une attitude de modération et de juste milieu » qui est encouragée par plusieurs papes eux-mêmes. Ce comportement concerne essentiellement les Français, les seuls directement intéressés par l'*Unigenitus* et, au moins pendant un temps, il a la sympathie du propre ministre de Louis XV, le cardinal de Fleury. D'autre part, leur attitude à l'égard des « lumières » continue à faire des tenants du tiers parti — et cette fois surtout en Italie — des catholiques éclairés, héritiers des traditions de la génération précédente. M. Appolis consacre un chapitre qu'il intitule « *Les lendemains de l'Unigenitus* (1713-1740) » à analyser cette situation. Il examine tour à tour la pensée de la papauté et de ses conseillers, celle des théologiens du tiers parti. Il dresse un tableau des évêques sympathisants du mouvement. Il s'arrête sur la personnalité du cardinal de Fleury dont l'évolution pose bien des questions. Il fait un tour d'horizon sur l'activité du tiers parti dans les différents pays catholiques. Il montre le manque de coordination entre les divers groupes nationaux. Il insiste sur les espoirs que tous les membres du tiers parti placent dans l'élévation de Benoît XIV au pontificat suprême, l'archevêque de Bologne étant considéré — à tort ou à raison — comme un des membres les plus influents de cette tendance. « Dans les domaines si divers de la théologie, de la morale, de la pratique religieuse, les gens du tiers parti s'efforcent alors de faire prévaloir leurs idées en dépit de l'opposition redoutable de leurs adversaires; ils n'y parviennent pas entièrement car Benoît XIV dans son souci majeur d'équité hésite à les soutenir à fond comme ils le désireraient ». Le pontife disparu, le parti se désagrège. « Les accommodés du tiers parti, écrit Mgr Leflon, réussirent surtout à s'attirer la suspicion, voire les foudres des extrêmes. La qualification de « philojansénistes » qu'on leur décerna en Italie suffit à prouver qu'en dépit de leurs bonnes intentions, on les tenait pour complices. Il est certain par ailleurs qu'afin de « pourrir la

situation », comme on dirait aujourd'hui, des jansénistes authentiques se camouflaient dans leurs rangs, en attendant l'heure où ils pourraient lancer à découvert l'assaut final. Par là s'explique, qu'après avoir atteint son apogée sous Benoît XIV, le Tiers Parti éclate après 1758 lorsque les jansénistes, trop sûrs d'eux en Italie, lèvent le masque et s'appuient sur le réganisme des despotes éclairés pour obliger le pape à capituler. Certains de ses membres, conscients du péril, infléchissent alors leur position pour défendre le Saint-Siège, tandis que d'autres penchent sur le versant contraire. Le Concile de Pistoie et les excentricités de Ricci qui ne furent pas seulement d'ordre théologique fixent la ligne de partage ».

Les tendances représentées par le tiers parti continueront à subsister au cours du XIX^e siècle. Elles inspireront des hommes comme Manzoni et Rosmini. Elles seront à l'origine des révolutions sud américaines. Pour exposer toute cette histoire, M. Appolis consacre trois grands chapitres qui exigeraient une étude minutieuse que le cadre réduit de ce compte rendu ne permet pas.

Dans sa conclusion, l'auteur donne la synthèse de son enseignement et dresse le bilan de ce qui reste des tendances du tiers parti dans le monde contemporain.



Tel est, trop brièvement résumé, le contenu de l'ouvrage de M. Appolis. Par la masse de renseignements qu'il condense, ce livre constitue un précieux instrument de travail. Il soulève nombre de questions que théologiens et historiens ne manqueront pas de discuter. Il met en lumière les insuffisances de notre documentation sur les événements religieux du XVIII^e siècle : comment en effet établir des synthèses valables sans de bonnes monographies consacrées aux différents papes de ce temps, aux sessions des assemblées du clergé de France, à l'épiscopat catholique, aux ordres religieux ? Il constitue un appel à de nouvelles investigations. C'est pourquoi, déférant au souhait exprimé par l'auteur, nous prendrons la liberté d'apporter quelques compléments bibliographiques au dossier qu'il a réuni et de formuler quelques suggestions susceptibles peut-être d'entraîner un avancement de la science historique.

Sur Barbarigo, les récentes publications du Séminaire de Padoue ont ouvert de nouveaux horizons. Son plus récent biographe le situe dans la ligne borroméenne¹. Pour Tomasi, il est indispensable de se référer aux travaux de l'Institut historique de l'ordre théatin. Le cardinal de Saint-Martin-aux-Monts est un des meilleurs représentants de la tradition théatine qui puise ses origines

1. Bellinati (Claudio), *S. Gregorio Barbarigo, « Un Vescovo eroico » (1625-1697)*, Padoue, Libreria Gregoriana, 1960, in-4°, 259 p. (bibliographie complète de la question).

dans la pensée médiévale, le Concile de Trente et les pontificats réformateurs du xvi^e siècle², sans pour autant demeurer étrangère aux influences de son temps. Quant au pape Benoît Odescalchi, on ne peut le comprendre sans se reporter aux dossiers réunis par le R. P. Carlo Miccinelli en vue de la béatification³ et au volume publié par M. Giorgio Papasogli⁴. Benoît XIV pour sa part n'a pas bénéficié jusqu'à ce jour d'une solide biographie mais on ne peut se passer de consulter le bel article que lui a consacré le Père Hertling pour avoir une juste idée de sa physionomie spirituelle⁵. Muratori a fait l'objet d'une foule de publications de la part des historiens modenais (M. Appolis en cite quelques-unes) et tout récemment le Père Stricher a donné sur lui d'importantes précisions qui définissent sa doctrine théologique toute opposée au jansénisme⁶. Le cardinal barnabite Gerdil est un des très grands hommes de son ordre; il existe sur lui une vaste documentation⁷. L'œuvre scientifique des Scolopes a retenu l'attention de nombreux historiens⁸. Enfin Ricci a été parfaitement étudié par Don Matteucci⁹.

R. DARRICAU.

René TAVENEAUX. — *Le Jansénisme en Lorraine, 1640-1789*. — Bibliothèque de la Société d'histoire ecclésiastique de la France. Paris, Vrin, 1960. In-8°; 759 p., 60 NF.

L'ouvrage de M. René Taveneaux déborde assez largement le cadre lorrain, en raison de l'importance du rôle de la congrégation de Saint-Vanne dans la diffusion du jansénisme. On sait en effet que cette congrégation comprenait, à côté de la province monas-

2. *Regnum Dei collectanea theatina*, Rome, 1949 n° 19-20, numéro spécial consacré à Tomasi (cf. *op. cit.*, 1948, n° 18 : *Il Beato Tomasi e il giansenismo*).

3. Miccinelli (Carlo) S. I., *Innocenzo XI, raccolta ordinata e commentata di testimonianze e documenti sulla vita e virtù del grande Pontefice, e sulla storia della sua causa di canonizzazione*, Rome, Vatican, 1943, in-4°.

4. Papasogli (G.), *Innocenzo XI*, Rome, 1956. In-8°, 423 p.

5. Hertling (L.), *Benoît XIV*, in *Dictionnaire de Spiritualité*, t. I, col. 1442-1446.

6. Stricher (J.), C. SS. R., *Le Vœu du sang en faveur de l'Immaculée Conception. Histoire et bilan théologique d'une controverse*. I. *Partie Historique*. II. *Partie théologique*. — Rome Académie Mariale Internationale, 1959, 2 vol. in-8° (Coll. *Bibliotheca Immaculatae Conceptionis. Textus et Disquisitiones*, 9).

7. Boffito, *Biblioteca degli Scrittori Barnabiti*, Florence, 1933-1937, 4 vol. in-4°.

8. Vignas (Tommaso), *Index bio-bibliographicus CC. RR. PP. Matris Dei Scholarum Piarum, qui in universo Ordine pietatem, litteras ac scientias scriptis suis foventes ornaverunt* (Roma, 1908-1909-1911); L. Picanyol, *Le Scuole Pie e Galileo Galilei* (Roma, 1942).

9. Matteucci (B.), *Scipione De' Ricci Saggio storico teologico sul giansenismo italiano*, Brescia 1941 (con bibl. sul giansenismo italiano e estero, pp. 289-330).

tique de Lorraine, celles de Champagne et de Franche-Comté. De ces deux provinces, la plus importante était celle de Champagne et l'on notera que les maisons des Trois-Évêchés y étaient rattachées ce qui a beaucoup facilité l'expansion du jansénisme. Au contraire la province de Comté, moins importante, ne fut jansénisée qu'en dernier et fut à la fin du XVIII^e siècle le principal bastion de la doctrine à l'intérieur de l'ordre. C'est pourquoi on peut avancer que le livre de M. Tavenaux intéresse directement la Champagne et la Franche-Comté et couvre ainsi presque tout le nord-est de la France à l'exception de la seule Alsace. C'est pourquoi il devrait figurer dans toutes les bibliothèques publiques de la région intéressée.

L'ouvrage de M. Tavenaux, et c'est du reste, après cette remarque préliminaire, la première chose à dire, est un véritable monument de recherche et d'érudition. Le détail des sources et la bibliographie ne comptent pas moins de 48 pages. L'Introduction présente d'abord la Lorraine au début du XVIII^e siècle et le milieu spirituel (p. 51-86). Puis l'auteur aborde son sujet et sa démarche est alors double puisqu'il fait leur place à l'Église séculière et à l'Église régulière. La succession des chapitres est ainsi déterminée à l'intérieur des quatre livres et à la fin de chacun des livres un chapitre final rassemble toutes les données relatives à l'anti-jansénisme. La partie la plus essentielle forme les livres I, II et III et va de 1640 à 1730 (pages 95-621), le livre IV recueillant de 1730 à 1789 toutes les survivances et altérations du jansénisme (p. 625-725). A cette répartition de la matière traitée en fonction de la chronologie, en correspond une autre suivant qu'il s'agit des séculiers ou des réguliers. Le livre I, sur 5 chapitres, en compte 2 pour Saint-Vanne, le livre II sur 8 chapitres en réserve de nouveau 2 à Saint-Vanne, le livre III donne 4 chapitres sur 6 aux réguliers tant vannistes que cisterciens, tandis que, dans le livre IV, un seul chapitre sur 5 retrace la survivance plus ou moins secrète de la « Vérité » à Saint-Vanne.

Chacun des quatre livres de l'ouvrage correspond à un moment précis du destin du jansénisme. Le livre I traite du jansénisme théologique de 1641 à 1713 et de son introduction en Lorraine; chapitre I, les Premices du jansénisme; chapitres II et III, Le jansénisme dans la congrégation de Saint-Vanne, les chapitres IV, V et VI sont consacrés au jansénisme dans les diocèses de Verdun, de Toul et de Metz, tandis que le chapitre VII retrace l'opposition au jansénisme dans la même période.

Le livre II a pour titre la diffusion et les conquêtes du jansénisme de 1713 à 1720. Le chapitre I examine la politique ecclésiastique et le jansénisme, et s'étend sur la position du duc Léopold à l'égard de l'hérésie; les chapitres II et III étudient dans le détail le destin du jansénisme épiscopal à Verdun avec Hippolyte de Béthune; les chapitres IV et V retracent les attitudes diverses d'Henri de Coislin, évêque de Metz et de François de Camilly, évêque de Toul, ainsi que la lutte du suffragant de Trèves dans la par-

tie wallonne du diocèse contre les adversaires de l'*Unigenitus*. Les chapitres VI et VII sont consacrés à Saint-Vanne et leur intérêt est très vif car ils retracent la période préparatoire à la crise de 1730 et ils montrent la division des esprits à l'intérieur de l'ordre. Le chapitre VIII retrace les efforts de l'anti-jansénisme.

Le livre III n'embrasse que dix années, de 1720 à 1730, mais c'est la période cruciale et qui va sceller le destin du jansénisme en Lorraine comme ailleurs du reste. Une premier chapitre étudie d'abord la crise de la « Vérité » dans l'Eglise séculière et chez les laïques. Les chapitres II et III sont consacrés à Saint-Vanne et l'on peut très bien discerner par le récit de M. Tavenaux l'opposition croissante entre les Champenois et les Lorrains, ces derniers avec dom Mathieu Petitdidier étant de plus en plus enclins à sacrifier et même à renier la « Vérité » pour sauver l'existence de la congrégation. Le chapitre IV est un des plus intéressants car il décrit le réseau de la propagande janséniste. Le chapitre V donne l'histoire de la répression anti-janséniste d'abord à l'abbaye cistercienne de Beaupré par la séparation imposée par l'autorité ducale des boues jansénistes et des brebis orthodoxes et le chapitre VI retrace le célèbre chapitre de Saint-Mansuy de Toul où Saint-Vanne fut contrainte d'accepter la constitution *Unigenitus*, ce qui valut à cette assemblée l'épithète de brigandage de Toul, *latrocinium Tullense*.

Le livre IV rassemble les survivances du jansénisme de 1730 à 1789, ainsi que ses altérations et déviations. Le chapitre I groupe les survivances du jansénisme doctrinal. Le chapitre II étudie la survie de la doctrine de Saint-Vanne et les manifestations de la décadence. Le chapitre III fait sa place au rôle du roi Stanislas et aux formes nouvelles de dévotion dont la principale est le culte du Sacré-Cœur. Le chapitre IV est le récit de la lutte des curés contre l'évêque de Toul, Drouas de Boussey, et le chapitre V établit la liaison entre le jansénisme et l'Eglise constitutionnelle par l'examen de la puissante personnalité de l'abbé Grégoire.

Telle quelle et en raison même du double terrain exploré, l'œuvre est considérable et probablement exhaustive et irremplaçable, tout au moins pour le corps de la période envisagée, c'est-à-dire en somme 1670-1730. L'appareil d'érudition et de recherche qui en sont les fondements est certainement d'une solidité qui résiste à la critique. La seule remarque que l'on tient à faire est que la partie la plus neuve, la plus intéressante de l'œuvre provient sans aucun doute des correspondances inédites conservées dans le fonds janséniste du chapitre vieux-catholique d'Utrecht ainsi que dans le fonds du grand séminaire de Nancy. C'est qu'en effet les textes non destinés à la publication ont une bien autre valeur que les imprimés où les intentions délibérées et la propagande sont autant de voiles et de masques qui étouffent le cri du cœur et celui de l'esprit.

Ces remarques faites et elles ne seraient pas les seules, il ne reste plus qu'à saisir le volume et à se pénétrer de sa substance. Elle

est très riche, trop riche peut-être, parce que les faits sont multiples et quelque peu lassants par une certaine répétition. Mais tout ce qui est janséniste finit assez vite par engendrer une certaine lassitude et c'est celle que font naître des chicaneurs et des disputeurs jamais à court d'arguments et ne voulant non plus jamais s'avouer vaincus. Sans doute le propos de l'auteur n'est-il pas de nous expliquer ce qu'est en lui-même le jansénisme et la raison profonde de son existence, il a seulement voulu nous retracer l'emprise du jansénisme et ses destinées dans ce pays d'entre deux qu'était alors la Lorraine et qu'elle est en partie restée.

Il faut ici rappeler que les duchés de Bar et de Lorraine ne sont devenus français qu'en 1766, mais que dès 1552 les Trois Evêchés étaient occupés par les troupes du roi de France et qu'en 1648 les traités de Westphalie reconnaissaient leur annexion au royaume. Fait non moins remarquable, le siège des trois diocèses lorrains était en terre devenue française et les ducs de Lorraine espérèrent toujours vainement l'érection d'un diocèse lorrain qui aurait démembré l'immense diocèse de Toul, ce qui ne sera réalisé qu'en 1777 après l'annexion, par la création des deux diocèses de Nancy et de Saint-Dié. Or le jansénisme a été en Lorraine importé, et cette importation a été rendue possible par les relations obligées entre les Trois Evêchés et le royaume. C'est pourquoi du reste, et M. Taveneaux le montre bien, les centres d'implantation du jansénisme chez les séculiers et les laïques ont d'abord été Metz et Verdun et dans une moindre mesure Toul. Lorsqu'en outre en 1664 le concordat de Bologne fut substitué au concordat germanique, c'est-à-dire que les chapitres cathédraux des trois villes cessèrent d'élire leurs évêques et les reçurent nommés par le roi, le jansénisme trouva un appui essentiel dans le gallicanisme des évêques nommés par Louis XIV, Hippolyte de Béthune, évêque de Verdun de 1681 à 1720, Henri-Charles de Coislin, évêque de Metz de 1697 à 1732. C'est avec justesse du reste que M. Taveneaux insiste sur le caractère particulier du jansénisme épiscopal. Les évêques sont de grands seigneurs plus attachés au roi qu'au pape et ayant de leur pouvoir et de leur juridiction une opinion assez éloignée de l'humilité chrétienne. Si le jansénisme théologique et doctrinal a sa source principale dans l'orgueil et l'entêtement intellectuel, le jansénisme épiscopal trouve son origine et son maintien dans l'orgueil de caste et de classe, car les évêques traitent le pape de *primus inter pares*, auquel on veut bien concéder une primauté d'honneur, mais non de juridiction. Il n'empêche que grâce à eux le jansénisme a imprégné pendant près d'un siècle l'enseignement des séminaires et la formation du clergé séculier, mais, et c'est peut-être anticiper un peu sur les conclusions qu'amène à formuler la lecture de l'œuvre de M. Taveneaux, la Lorraine, pas plus que la Comté, n'ont gardé de cette imprégnation janséniste du clergé séculier, l'héritage janséniste qui marque encore aujourd'hui profondément la Champagne ou la Vallée de la Loire, c'est-à-dire la déchristianisation des populations rurales et

urbaines. Les diocèses de Troyes, de Châlons et de Reims, qui sont aujourd'hui en grande partie des déserts spirituels, le doivent pour la plus grande part à l'action du jansénisme dont la virulence et la force en Champagne ont été sans doute beaucoup plus fortes qu'en Lorraine. Et il n'est pas exclu qu'en Champagne le jansénisme, plus près de ses sources, plus nettement national qu'en Lorraine, plus proche aussi du génie processif des Champenois, ait davantage correspondu à une tendance d'esprit ou de milieu social que dans cette Lorraine rurale dont le climat spirituel relève davantage d'un fonds germanique que d'un fonds français. Il est curieux par exemple que dans la frange méridionale de l'ancien archidiocèse de Trèves (Vallée de la Chiers), aujourd'hui rattachée à Reims et où se trouvait l'important foyer janséniste de l'abbaye d'Orval, le jansénisme ne semble aujourd'hui avoir jamais existé, et cette même remarque peut s'appliquer à l'ensemble de la Lorraine rurale.

C'est pourquoi, dans l'ouvrage de M. Taveneaux, nous serions amenés à penser que la partie la plus importante est celle qui retrace le destin mouvementé du jansénisme à l'intérieur de la congrégation de Saint-Vanne. L'attitude orgueilleuse d'Hippolyte de Béthune ou celle, plus nuancée, de Henri-Charles de Coislin, ont moins d'intérêt que l'attachement des Vannistes aux doctrines condamnées et il convient ici de rappeler brièvement, après l'auteur, la raison et le sens de l'engagement doctrinal des congrégations au xvii^e siècle. Les ordres réformés au début du xvii^e, et c'est le cas de Saint-Vanne ou de Saint-Maur, ont eu pour principal objet l'étude et la controverse. La crise de la Réforme avait remis en cause les fondements de la foi, de la hiérarchie et de la discipline. Un effort de renouveau et de reconquête s'imposait. La tâche était immense, car il s'agissait de soumettre de nouveaux esprits à l'influence de l'Eglise. C'est dans cette manière d'amener les fidèles à accepter de nouveau l'influence de l'Eglise que la position des ordres est différente. Et c'est ici qu'il faut tenir compte du rôle capital de la Compagnie de Jésus et des oppositions qu'elle a suscitées et combattues. Il y a, c'est certain, différence d'esprit et de méthode dans la manière dont la Compagnie d'une part, et les ordres anciens rénovés ont entendu gagner à eux les esprits. Lorsqu'en conclusion de son ouvrage, M. Taveneaux cite en note la thèse du P. Ceyssens¹ sur le sens du jansénisme, il introduit *in fine* un élément capital d'explication qui aurait pu figurer avec profit dans son Avant-Propos. Est-ce trop s'avancer de dire qu'à leur naissance Saint-Maur et Saint-Vanne trouvaient devant eux la Compagnie en pleine possession de ses moyens d'action et peu encline à partager l'influence qu'elle avait acquise sur la société de son temps ? Ordre nouveau, la Compagnie s'était créée une tradition et des moyens d'action forcément différents de ceux des ordres anciens. Bref, l'opposition allait comme de soi

1. *Op. cit.*, p. 127, note 3.

et si l'emprise intellectuelle du jansénisme fut si grande sur les ordres anciens, c'est qu'au fond d'eux-mêmes, et l'esprit de corps et la rivalité traditionnelle des ordres s'y ajoutant, les ordres anciens eurent conscience qu'ils ne pouvaient s'affirmer qu'en s'opposant à la Compagnie. Si de plus on n'oublie pas les origines méridionales de la Compagnie, son souci de faire passer en général l'efficiency et le pragmatisme avant le théorique et l'absolu, son sens très aigu du relatif, on comprend qu'elle ait heurté le tempérament septentrional et que le jansénisme ait pris si facilement le contrepied des thèses défendues par la Compagnie. Sans doute faut-il éviter de schématiser trop, mais si l'on songe par exemple à l'opposition irréductible que les Pays-Bas ou la France avaient montrée à l'introduction de l'Inquisition romaine, si l'on songe aussi à l'opposition non moins forte à Rome qui explique le gallicanisme royal ou parlementaire, on comprend combien le terrain des congrégations était favorable à l'adoption du jansénisme². Et en fait le jansénisme a une coloration protestante indéniable qui procède de l'esprit germanique et anglo-saxon de la Réforme et qui n'a rien de commun avec « l'humanisme méridional », suivant l'expression du P. Ceysens.

Mais cette opposition une fois définie, il lui fallait un aliment. C'est sans doute un caractère permanent de l'histoire de l'Église que la foi ne se suffit pas à elle-même, ou plutôt l'esprit humain est par nature inquiet, et aussi rebelle. Il n'adhère et ne veut adhérer à aucune doctrine, à aucune foi que son esprit ne l'ait reçue et il n'aime pas qu'on le force à la recevoir. N'est-ce pas au fond l'un des traits dominants du jansénisme ? Aussi accepter la foi suivant le catéchisme du Concile de Trente eût été trop simple, et si un système philosophique dont l'auteur aurait l'agrément de ne pas être un docteur de l'Église se présente qu'on puisse adopter, quelle belle occasion ! L'accord de la foi et de la raison au sein d'un système philosophique, le *xvii*^e l'a recherché tout comme après lui le *xx*^e siècle, de là le succès du cartésianisme et si les Jésuites ont compris l'intérêt de la philosophie nouvelle, les Mauristes et les Vannistes en ont fait autant de leur côté. C'est pourquoi en étudiant l'implantation du jansénisme à Saint-Vanne, M. Taveneaux expose la création à Commercy, autour du cardinal de Retz, d'un centre d'études théologiques animé par des religieux comme Dom Desgabets et Dom Hennezon.

Le rôle du premier a été capital puisqu'il a voulu faire la synthèse de l'augustinisme et du cartésianisme et M. Taveneaux a raison d'écrire que le cartésianisme a été le véhicule du jansénisme dans la congrégation. C'est du reste à partir de celles du

2. Voir aussi la note 108 de la page 680, où M. Taveneaux, après avoir trop brièvement indiqué sans doute la rivalité spirituelle entre bénédictins et jésuites, indique le conflit d'intérêts résultant de la main-mise par les jésuites sur des prieurés bénédictins.

Breuil et de Saint-Mihiel que devaient être créées les Académies vannistes, centres d'études et de diffusion du jansénisme à Saint-Vanne³.

Ainsi c'est par l'adhésion à une synthèse philosophique se rattachant à la tradition augustinienne que Saint-Vanne a été jansénisée. Il s'agit donc là d'une manifestation de l'activité de l'esprit dont l'orgueil et l'amour-propre intellectuel ne sont pas absents, et qui de plus ne sont guère compatibles avec la soumission à la hiérarchie et la nécessaire obéissance. La persistance de l'attachement à la « Vérité » se poursuivra ainsi à travers tout le XVIII^e siècle en dépit de la mise au pas opérée au chapitre de Saint-Mansuy de Toul en 1730 et qui fut pour Saint-Vanne l'équivalent des mêmes opérations de police effectuées dans les autres ordres au même moment. Des religieux se sont faits ainsi les apôtres et les défenseurs de la « Vérité », et tels furent Dom Thierry de Viaixnes⁴ au début du siècle, et à la fin Dom Mougenot. Mais c'est pour avoir méconnu la vertu de l'obéissance réelle (car l'obéissance extérieure est peu de chose) que Saint-Vanne comme Saint-Maur ont connu d'aussi nombreuses vicissitudes et Loménie de Brienne, rapporteur de la Commission des Réguliers, pouvait écrire en 1767 : « Comme la Congrégation de Saint-Maur, celle de Saint-Vanne a eu peu de beaux jours, beaucoup d'orages et de guerres intestines et les calmes intermédiaires qui ont succédé ont presque toujours été dus à la nécessité des circonstances plutôt qu'à un véritable amour de la paix⁵ ». Le jugement est dur, sous la plume d'un archevêque éclairé, mais il est vrai. Lorsqu'on a achevé la lecture des chapitres si intéressants en eux-mêmes sur Saint-Vanne, on ne peut s'empêcher de regretter cette activité intense, ce génie de l'intrigue, ces trésors de diplomatie et de chicane dépensés en vain par les religieux. La masse de papiers et de documents de toute sorte consultés par M. Tavenaux est énorme et il faudrait sans doute plusieurs volumes pour éditer la masse de lettres écrites par les jansénistes sur toutes « les matières du temps ». On en vient ainsi à se demander si la position, sans doute excessive, de l'abbé de Rancé à propos des études monastiques, n'a pas été en partie justifiée par la décadence des ordres religieux au XVIII^e siècle. L'abandon du travail des mains par les religieux les a conduits forcément à l'étude et à la controverse, mais dans les matières religieuses, il y a danger réel à adopter une opinion personnelle non conforme au dogme. L'ordre bénédictin a été ainsi en partie détourné pendant l'époque classique de sa mission propre et il est certain que la connaissance de l'histoire des Mauristes et des Vannistes a détourné Dom Guéranger de restaurer purement et simplement l'ordre de Saint-

3. P. 123.

4. Ce Champenois, né à Châlons, a été pendant plus d'un quart de siècle l'un des chefs du jansénisme à l'intérieur de la Congrégation.

5. AN. 4 AP 83.

Benoît suivant le modèle des congrégations réformées du XVII^e siècle.

C'est pour avoir donné du reste tête baissée dans le jansénisme que Saint-Vanne comme Saint-Maur connaîtront la décadence à partir de 1730-1740. Car la purge anti-janséniste des années 1730 a brisé le ressort intellectuel des ordres et relégué dans la pénombre les sujets les plus doués mais gâtés par le jansénisme. La décadence des études, leur abandon ne feront que croître à mesure que le siècle s'avance et les religieux privés d'une raison d'être essentielle, se sont abandonnés aux soucis et aux questions matérielles; au combat intellectuel succédera de plus en plus la lutte interne pour les charges et l'opposition croissante entre les religieux nantis et ceux qui se jugent ou sont deshérités.

On voit, en conclusion, par les questions et les problèmes qu'elle suggère, combien est riche la thèse de M. Taveneaux. Sans doute le sujet traité est l'un des plus difficiles qui soit à exposer par sa nature théologique et philosophique et il met en jeu l'un des problèmes les plus graves qui puissent occuper l'esprit humain. Ajoutons enfin que malgré la densité de l'ouvrage, à aucun moment sa lecture n'est difficile, car l'exposé est toujours simple, clair et écrit dans une langue qui est celle de l'honnête homme⁶.

Pierre CHEVALLIER.

Pierre CHEVALLIER. — *Journal de l'Assemblée des notables de 1787 par le comte de Brienne et Étienne Charles de Loménie de Brienne, archevêque de Toulouse (Bureau de Monsieur et Bureau du comte d'Artois)*. — Texte publié avec introduction, notes et index pour la Société de l'Histoire de France, Paris, Librairie Klincksieck, 1960. In-8° de 149 pages.

Souvent négligée par les historiens, l'assemblée des notables n'en occupe pas moins une place importante dans les dernières années de la monarchie. Elle traduit en particulier la volonté de Louis XVI de justifier, par le consentement de l'opinion, son œuvre de réforme. Cette pensée rejoignait d'ailleurs l'intention de Calonne qui entendait fonder le crédit sur la confiance et donner à ses dispositions techniques leur indispensable prolongement psychologique. L'assemblée reposait-il est vrai sur une contradiction foncière, puisque sa réunion visait finalement à demander à un groupe restreint de privilégiés l'égalité fiscale. Mais c'est cette contradiction même qui, paradoxalement, fait l'intérêt de l'institution car, en s'opposant par esprit de classe aux projets du minis-

6. On aurait voulu insister aussi sur l'orientation antithomiste de la synthèse cartésiano-augustinienne qui est au fond l'armature du jansénisme.

tre, les notables passèrent du plan financier au plan politique et posèrent en thèse qu'un contrôleur ne pouvait demeurer en place sans la confiance d'une assemblée. Ainsi Louis XVI fit-il « sa première expérience de monarque constitutionnel avant la lettre » (p. VIII).

En publiant plusieurs textes inédits, en particulier les Mémoires préparatoires, un Journal du Bureau de Monsieur, un autre du Bureau d'Artois, tous tirés de la collection de Brienne (Bibliothèque nationale, Nouv. acq. fr. 23 615, 23 616, 23 617), M. Chevallier apporte des précisions neuves et de première importance sur l'histoire de l'assemblée. Il ne saurait être question de dresser ici le bilan exhaustif de ces enrichissements et l'on se bornera à mettre l'accent sur quelques-unes des nouveautés essentielles. L'une d'elles s'attache à la personnalité de Brienne auquel M. Chevallier a consacré par ailleurs deux volumes importants (1). L'archevêque de Toulouse est présenté ici comme un monarchiste constitutionnel et libéral à la manière anglaise ; l'attitude de ce « centriste », ambitieux et plein d'habileté, n'était pas en soi déraisonnable, elle n'était cependant pas à la mesure d'un temps qui requerrait des solutions fortes.

Les deux journaux éclairent d'autre part l'un des points les plus controversés de l'histoire de l'assemblée des notables : celui de l'égalité devant l'impôt. Faut-il, avec Wahl, croire à la sincérité des notables lorsqu'ils préconisent le principe de l'égalité fiscale ? Ou au contraire, avec la plupart des historiens français, voir dans leur déclaration une manœuvre intéressée ? Cette dernière interprétation paraît répondre à la réalité : si les notables optaient pour un impôt de répartition, ce n'était là que « casuistique habile », car ils entendaient laisser le soin de cette répartition aux assemblées provinciales dont ils se voyaient d'avance les maîtres. Les journaux ont enfin permis à M. Chevallier de préciser le rôle du clergé dans l'échec de l'assemblée et la chute de Calonne. Celui-ci tomba sous les coups des archevêques avec la complicité tacite des magistrats et d'une partie de la noblesse libérale. « Serait-il excessif de dire, se demande M. Chevallier, que le rôle du haut clergé dans l'assemblée de 1787 et celui du bas clergé dans les États généraux de 1789, ont été chacun décisifs ?... Sans l'opposition du haut clergé à ses plans, les projets de Calonne auraient sans doute été approuvés dans leur ensemble et l'opposition prévue des cours souveraines moins vive et moins efficace » (p. XXXVIII). Mus par un esprit de corps mal entendu et par le désir d'un avantage immédiat, les prélats compromirent ainsi les dernières chances de réforme.

On appréciera dans ce livre des qualités foncières de méthode :

1. *Loménie de Brienne et l'ordre monastique (1766-1789)*. Paris, Librairie philosophique Vrin, 1959 et 1960, 2 vol. in-8°, 392 et 289 p., Bibliothèque de la Société d'Histoire ecclésiastique de la France. Cf. *Revue*, t. XLVI, 1960, p. 147-150.

la rigueur critique et l'extrême précision avec laquelle les documents ont été publiés, mais aussi la nouveauté des perspectives que M. Chevallier a ouvertes en révélant ces textes inédits. La large introduction placée en tête du volume comporte d'ailleurs des vues très pénétrantes, sur la situation politique de la monarchie, sur le rôle du clergé, sur les mentalités de classes et la cristallisation des idées politiques au déclin de l'ancien régime. C'est dire qu'un tel ouvrage apporte une contribution importante à l'analyse des origines idéologiques et sociales de la Révolution.

René TAVENEAUX.

Antoine GUTH. — *Le don gratuit du clergé d'Alsace sous l'Ancien Régime*. — Études générales publiées sous les auspices de la Société d'Histoire de l'Église d'Alsace, tome V. Strasbourg, 1961. Un vol. in-4° de XIII-338 pages.

Voilà une monographie qui eût enchanté le regretté Victor Carrière qui encourageait vigoureusement les ecclésiastiques à s'intéresser à l'histoire de leur paroisse ou de leur diocèse. C'est également un volume d'intérêt capital pour l'histoire générale et qui dépasse l'intérêt régional. Cette étude s'ajoute à celles déjà nombreuses depuis un demi siècle sur les finances du clergé de France, d'autant plus précieuse qu'elle porte sur une province de ce clergé qui ne participait pas à l'organisation générale — clergé dit *étranger* à ce clergé de France et sur lequel il nous manque beaucoup de renseignements.

Pour l'Alsace, l'abbé Guth vient de combler pleinement la lacune et il faut dès le début louer sa réussite entière, le remercier de ce travail qui sera utile à tous les historiens des finances de l'Ancien Régime en France. Le volume provient d'une thèse de l'Institut de Droit canonique et le maître érudit qui préside la Société de l'Église d'Alsace, l'abbé René Metz, l'a patronné dans sa collection où elle fait belle figure.

L'auteur, admirablement au fait de son sujet dans tous ses aspects, présente clairement l'état de la question, les travaux auxquels elle avait déjà donné lieu, les difficultés que lui-même a rencontrées, heurs et malheurs, dans la recherche des archives fatalement dispersées, puisque l'Alsace était morcelée entre cinq obédiences épiscopales dont deux étrangères au royaume. L'organisation qu'il voulait étudier appartenait aussi à deux institutions, l'une strasbourgeoise, et l'autre colmarienne, sans oublier que ce clergé d'Alsace était aussi en rapports étroits avec le clergé de France bien qu'en dehors de ce clergé ! Ces rapports ont eu lieu à mainte reprise et notamment lors des menaces communes contre les immunités ecclésiastiques, ainsi les archives nationales devaient être consultées et d'autres archives parisiennes aussi ; l'indication des Sources et de la bibliographie atteste d'ailleurs la solidité de la documentation de l'abbé Guth.

L'ouvrage est construit avec rigueur et logique. Après l'*Introduction* qui situe le sujet, une *première partie* traite des *principes*, le clergé d'Alsace et le privilège de l'immunité fiscale ; quant aux principes, il s'agit évidemment d'un rappel de revendications bien connues, mais appliqué à la province, touchant l'autonomie financière à l'égard des charges fiscales du royaume : les clercs ne sont participants aux impôts de l'État que selon un accord du Pape et des représentants de leur Ordre ; l'immunité en pratique se marque par l'octroi d'un don gratuit, librement offert et administré, réparti et levé par les mandataires de l'ordre lui-même, hors de l'immixtion des autorités civiles. En conséquence, il devait y avoir un certain parallélisme dans l'organisation pratique des finances cléricales d'Alsace et de celles du clergé de France, comme d'ailleurs des provinces ayant gardé leurs États. L'abbé Guth, avant de faire l'étude des institutions, examine au préalable *les principales étapes des rapports entre l'État et l'Église d'Alsace* relativement à ces finances. *Trois moments principaux* dans cette lutte se situent, l'un dès le début, dans le temps qui suit la réunion de l'Alsace à la couronne de France ; ce sont ces premières mesures qui seront l'occasion d'une organisation administrative étudiée dans la Seconde partie. La seconde crise se place lors de l'offensive de Machault d'Arnouville en 1749 et cette attaque du contrôleur général prélude d'ailleurs à la grande offensive contre le clergé de France. Enfin, à la veille même de la Révolution, l'assemblée provinciale de 1787 essaie de supprimer le privilège, en vain. En fait, l'abolition suit de peu cette éphémère victoire de 1787, et, fait qui mérite d'être mis en lumière, car il est peu connu du grand public cultivé lui-même, la renonciation par le clergé d'Alsace à ses privilèges, sous l'impulsion du bas clergé d'abord semble-t-il, est bien antérieure à la fameuse nuit du 4 août 1789 et à la convocation des États : c'est au cours des assemblées de districts que le renoncement formel et sans condition fut prononcé, l'abbé Guth a quelques pages explicites et concluantes. Dans l'instruction aux députés du clergé cependant, ces derniers n'avaient mandat de renonciation qu'avec des conditions portant sur la nécessité de l'octroi des impôts généraux par l'assemblée nationale, sur la garantie aussi de la liberté individuelle par l'abolition des lettres de cachet et enfin sur la réunion d'États généraux dans les cinq ans. A la vérité, lors de la discussion des décrets comme suite des votes de principes dans la nuit du 4 août, le clergé d'Alsace n'adhéra que conditionnellement car ses commettants, égalitaires sur le plan social comme on vient de le voir, avaient demandé par contre la conservation des privilèges et immunités de la province même et qui découlaient des traités de Westphalie : le particularisme et le statut régional tenaient au cœur du clergé comme à celui des deux autres ordres de la province !

La seconde partie est consacrée à l'étude de l'*organisation de l'administration financière* ; l'analyse des divers rouages et de

leurs principales vicissitudes tient quatre-vingts pages. L'organe essentiel est constitué par la chambre ecclésiastique. Il faut dire plus exactement les *deux* chambres, à Strasbourg et à Colmar. Au temps où l'abbé Guth préparait son travail, j'avais moi-même en chantier une étude sur l'une de ces chambres, celle de Strasbourg ; nous avons eu quelques échanges de vues et de documentation dont l'abbé veut bien aimablement faire état. Ma préoccupation était de situer cette chambre par rapport aux chambres supérieures de décimes du clergé de France, je m'étais occupé de celle de Paris et de ses attributions, alors que notre regretté collègue Bernard s'était penché sur la Chambre de Bordeaux. Or, dans le clergé de France, ces chambres sont avant tout des juridictions, souveraines d'ailleurs et simplement soumises au contrôle du Conseil du Roi, elles comprenaient trois magistrats du Parlement du ressort. Les chambres ecclésiastiques d'Alsace sont autre chose car, outre le contentieux qui ne leur semble pas contesté, relativement aux levées de subsides et à leur répartition sur les membres du clergé, elles tiennent lieu aussi des assemblées représentatives de l'Ordre, elles en sont même le seul organe représentatif dans la région pour les finances. L'abbé Guth a donc été amené à parler d'abord des modalités des demandes de subsides qui furent l'occasion de la création et de l'institution stable de ces chambres. Les conditions de l'origine de l'une et de l'autre furent un peu différentes, l'auteur nous les rapporte avec des détails intéressants.

Dans l'organisation et la composition des deux organismes, il y eut aussi des différences, les principales vicissitudes sont narrées, plus nombreuses en Haute Alsace où l'absence d'un évêque régnicole donnait la prééminence au chef des réguliers, le prince abbé de Murbach, ce qui n'alla pas sans conflits avec le clergé séculier dont le prévôt du chapitre Saint-Martin de Colmar assumait la défense. Il est inutile ici d'insister sur le fonctionnement des deux chambres dont les membres paraissent nommés à vie ; un syndic, un receveur, un secrétaire ont aussi leur rôle et leur place dans le système.

Quant aux attributions, elles portent essentiellement sur la répartition et le recouvrement des taxes sur les clercs à la suite de l'octroi du don gratuit que consentent les députés. Bien entendu, les chambres ont le contentieux de ces charges et plus généralement elles ont en mains la défense générale et particulière des biens et intérêts des ecclésiastiques du ressort, ce qui ne va pas sans frais ni débours que l'auteur n'omet pas d'examiner. Il termine enfin cette seconde partie par l'analyse rapide des dernières opérations réalisées à la suite de la dissolution de ces organismes en conséquence des décisions du 4 août 1789 ; la gestion fut cependant régulièrement menée à bonne fin, avec des redditions de comptes encore en 1791.

La suite du volume constitue l'*histoire des finances proprement dites*, où, dans trois parties qui comprennent plus de la moitié des

pages du volume, sont rappelées les diverses étapes des recours aux ressources du clergé. Chacune des trois parties est consacrée à une période de cette histoire. On l'a dit, les premiers appels sont faits dès la réunion à la couronne et la fin du *xvii^e* siècle : rachat de créations d'offices ecclésiastiques, tels que greffes d'insinuations, recettes de domaine, charges de notaires royaux et apostoliques, le moyen est classique et bien connu de la fiscalité monarchique ; tout de suite également il y a subvention volontaire, c'est-à-dire directement premier don gratuit ; c'est à propos de ce don que l'administration s'est organisée, on vient de le rappeler ci-dessus ; il y a également des charges civiles qui concernent la province entière et pour lesquelles le concours du clergé est suscité afin de les racheter. Enfin, c'est aussi le temps de la capitation. Il serait hors de propos de décrire même à larges traits le schéma des développements solidement établis, et appuyés de chiffres puisés aux sources les plus sûres, que l'auteur donne dans ces pages qui illustrent la diversité des modalités régionales et provinciales pour l'application d'une mesure générale telle que cette capitation. Une autre partie traite des contributions demandées sous Louis XV, les divers dixièmes — il ne semble pas que le cinquantième de 1726 ait suscité de difficultés — puis le grand moment de la lutte contre les privilèges entamée par Machault, comme on l'a déjà dit, et à propos de laquelle l'administration alsacienne s'appuya fortement sur les institutions du clergé de France et fut efficacement épaulée par lui. Marcel Marion dans son étude restée classique sur Machault, moi-même à propos du conflit aigu entre le contrôleur général et le clergé de France de 1750 à 1755, avons eu l'occasion de souligner la place du clergé alsacien, menacé le premier. L'évolution et l'accroissement des vingtièmes sont également étudiés et, enfin, une dernière partie décrit les dernières subventions et les manifestations ultimes des appels aux ressources cléricales jusqu'aux derniers termes de liquidation qui s'achèvent en 1791.

Dans une douzaine de pages, l'abbé Guth tire les conclusions de son travail. Il examine un premier point, celui de la consistance même du patrimoine et des richesses du clergé. Il serait utile de faire un peu de droit comparé en confrontant ce qui est dit pour l'Alsace avec ce que concluait l'abbé Girault il y a quelques années dans son étude sur le clergé de la Sarthe. Notre auteur examine la situation de chacune des principales catégories de bénéficiaires et celle de leurs biens, ainsi que les charges qui pesaient sur l'actif. Son étude avait un objet différent de celle de l'abbé Girault, elle était suffisamment vaste par elle-même pour ne pas pouvoir être aussi approfondie sur ce point que celle de son confrère du Maine. L'abbé Guth résout aussi une seconde question, celle de l'importance de la charge fiscale par rapport à la consistance du bénéfice : le clergé était-il favorisé à l'égard du reste de la population de la province en vertu de son autonomie fiscale ? L'auteur ne le croit pas, s'appuyant sur quelques données

précises ; mais c'était, assure-t-il avec quelque fondement, un bel avantage que d'avoir la gestion propre et l'autonomie de ses recouvrements qui, fatalement, étaient moins onéreux et moins lourds que les frais découlant de la fiscalité générale. C'est en effet très vraisemblable et, au surplus, il était bien reconnu que les pays d'États jouissaient d'un régime plus doux et plus souple que les pays d'élections, et ce pour la même raison.

En appendice, l'auteur donne les chiffres des différentes charges relatives aux différents versements qui furent effectués par le clergé ; ces statistiques sont précieuses : il serait bon, là encore, de confronter leurs résultats avec d'autres pour une fructueuse comparaison aux charges qui furent en principe supportées par tous, tels les impôts de quotité ou la capitation. Un index des noms sera également très utile pour les travailleurs.

Bref, excellente étude, modèle qui devrait servir pour des études concernant d'autres régions ; c'est une très utile contribution à nos connaissances sur les régimes privilégiés des derniers siècles de notre ancienne France et on doit en féliciter son auteur sans réserve.

G. LEPOINTE.

DANIEL-ROPS. — *L'Église des Révolutions : en face de nouveaux destins*. — Paris, Fayard, 1960. In-8°, 1046 pages.

Ces mille pages d'une typographie serrée nous conduisent des États généraux de 1789 aux dernières années du règne de Pie IX. C'est bien, pour l'Église elle-même, l'ère des révolutions : si féconde en bouleversements de toutes sortes, la rupture politique qui anéantit la monarchie française atteint profondément la tradition chrétienne ; elle sera suivie d'autres révolutions où « le social » se mêlera de plus en plus au politique, sans épargner toujours la vie religieuse ; et nous nous retrouverons, à l'issue de cette période, en face d'une Église, à certains égards renouvelée, qui aura perdu, en son centre, son domaine temporel, mais renforcé son autorité doctrinale.

Un siècle si plein de violences ne pouvait être, dans l'ordre de l'esprit et tout spécialement de la foi, qu'un siècle tourmenté. Il n'avait certes pas à improviser l'incroyance, déjà si active même avant « les lumières ». D'autre part, il ne laisserait pas toujours aux adversaires de l'Église le choix des armes et l'ardeur des conquêtes. Ce dernier point, Daniel-Rops le met en relief dans son livre : « Belle histoire, écrit-il, que cette renaissance du catholicisme, durant les trois premiers quarts du siècle ; elle porte témoignage d'une vitalité extraordinaire, plus grande certainement que celle de la période précédente et qui fait de ce temps qu'on a trop dit athée et « stupide » un des grands moments de l'histoire du christianisme. »

Renaissance, bien sûr, ne signifie pas : épanouissement. Même

si l'on attache peu d'importance à des rapprochements spectaculaires (le *Génie du christianisme* en 1802, la *Vie de Jésus* de Renan en 1863), le retard que les catholiques ont pris dans le domaine scientifique se traduira longtemps par la « médiocrité de leur riposte » chaque fois qu'il s'agira d'affronter Strauss, Baur, Renan lui-même. Retard provisoire. L'auteur y voit une conséquence parmi d'autres du caractère « trop personnel, trop dirigé vers l'intérieur, trop désincarné » de la religion au XIX^e siècle. On songe ici à des explications plus directes qui pourraient être alléguées.

Bien construit, s'efforçant de ne laisser dans l'ombre aucun des grands problèmes qui ont surgi en marge de tous les courants religieux du siècle et leur ont communiqué souvent un peu de leur propre vigueur, riche en portraits suggestifs et en tableaux impressionnants, bourré de noms et de faits (voire de menus faits), sans négliger pour autant d'opportunes synthèses, ce livre substantiel est vivant comme la vie qu'il retrace.

Si, en bien des endroits, il apporte d'utiles mises au point des travaux antérieurs, on remarquera l'insistance avec laquelle l'auteur s'attache à présenter cette double physionomie de l'Eglise pendant l'époque étudiée : 1^o « son étonnante propagation » missionnaire, 2^o l'ardeur spirituelle qui s'allume dans tant d'âmes, monastiques ou séculières, et se manifeste en tant de domaines, à l'heure où un laïcisme de gros plan (et d'infinis détails) se lance lui aussi à la conquête des esprits et des institutions.

A de tels signes, diligemment notés, on reconnaît ce « sens de Dieu », ce « sens de l'Eglise » où nous pensons bien que l'auteur, s'inspirant d'illustres devanciers, trouve, pour l'histoire elle-même, un sens que d'aucuns lui nient ou lui cherchent ailleurs.

On ne dira pas que Daniel-Rops ruse avec la vérité, même déplaisante, des faits. Pas davantage que ce volume, comme ceux qui l'ont précédé, n'est que le développement d'une thèse dont seul le grand talent de l'écrivain estompe les lignes de force. Pourtant, à défaut de thèse, il y a ici des tendances, sinon (parfois) une tendance. Et, par exemple, on ne risque guère de confondre telles pages de l'auteur sur « la grandeur de Pie IX » avec le tableau, à certains égards plus sombre, qu'un historien éminent de ce pape a dressé, ces dernières années, de son pontificat.

Une œuvre d'un intérêt aussi soutenu n'invite pas aux critiques de détail. Nous aurions aimé que la note de la page 147 sur la Petite Eglise ne confondit pas Thémines et Coucy dans leur résistance anticoncordataire. De-ci, de-là, nous avons été arrêtés par tel « mot historique », parfois pittoresque, mais qui n'a peut-être qu'un discret rapport avec l'histoire. La bibliographie est abondante : n'aurait-elle pu faire une place aux trois volumes de l'abbé Boutard sur Lamennais ? Bremond les jugeait un peu... « académiques ». Complétés par d'autres, ils restent, croyons-nous, de bonne qualité.

A ce propos, nous doutons que la première désignation de

Lacordaire pour la chaire de Notre-Dame « moins de deux ans après la condamnation de l'*Avenir* » (en réalité un peu plus), « prouve » en soi que Grégoire XVI (sur lequel d'ailleurs Daniel-Rops porte un jugement nuancé) « n'a pas été simplement un pape de réaction. » « Il ne méconnaissait donc pas, nous dit-on, ce qu'il y avait de noble, d'authentiquement chrétien dans le mouvement dont Lamennais avait été l'animateur. » Remarquons, sans chercher ce que put être le rôle du pape dans le choix de Lacordaire, que, depuis le mois de mai 1834, celui-ci apparaissait moins comme un ancien collaborateur de l'*Avenir* que comme l'auteur d'un article de l'*Univers religieux* et d'un livre où il avait, non sans quelque hâte et vivacité, fait officiellement savoir qu'il s'était « dès longtemps » séparé de Lamennais...

Charles LEDRÉ.

Paul LEUILLIOT. — *L'Alsace au début du XIX^e siècle. Essais d'histoire politique, économique et religieuse (1815-1830).* — Paris, S.E.V.P.E.N., 13 rue du Four. 3 volumes, 14x22, xi-535, 505, 532 p., 6 planches d'illustrations et 2 cartes hors-texte (Bibliothèque générale de l'École pratique des Hautes Etudes, VI^e section).

Lucien Febvre écrivait qu'à son gré le meilleur moyen de bien comprendre la grande histoire c'était de posséder d'abord à fond l'histoire d'une région, d'une province. M. Paul Leuilliot, directeur à l'École pratique des Hautes Études, a voulu suivre le conseil de celui qu'il considère comme son maître, et pour mieux réaliser cet à fond, limiter son effort à une tranche chronologique réduite, celle des quinze années de la Restauration. Sa thèse doctorale nous était annoncée depuis longtemps par une série d'articles sur l'histoire d'Alsace, dont les seuls titres rempliraient plusieurs pages de cette revue. Nous voici maintenant en possession du monument final : 1650 pages d'un texte si dense, si garni de notes, qu'il a fallu le répartir en trois volumes, en quatre même si l'on y ajoute le livre publié en 1958, et dont il a été rendu compte dans un précédent numéro¹.

Le dernier tome nous offre dans ses pages terminales le tableau des sources et de la bibliographie consultés, Tableau accablant ! Plusieurs centaines de cotes d'archives, dans vingt-cinq fonds publics et douze collections particulières², cent-dix pages de ti-

1. *La Première Restauration et les Cent-Jours en Alsace.* Voir *Revue d'Histoire de l'Église de France*, t. XLV, 1959, p. 120.

2. Dans le tableau d'orientation (p. 342), on est étonné de trouver deux fois la mention *Archives du Ministère des Affaires étrangères*. La seconde s'applique, en fait, comme on le voit plus loin, aux... *Archives étrangères*. Simple faute d'inattention. Mais comment identifier ce que recouvre la mystifiante désignation *Archives d'État (Archives militaires d'Autriche) à Vienne* ?

tres d'imprimés divers³ ! S'il faut, pour faire convenablement l'histoire d'une seule province, pendant quinze ans, digérer une pareille montagne de documents, il y a de quoi décourager les vocations historiques. Un coup d'œil sur cette redoutable bibliographie apporte toutefois quelques motifs de se rassurer; dans la seule première page, on relève une demi-douzaine de titres dont la connexion avec le sujet apparaît au moins lointaine (*Laromiguière et son école* — *Les intendants de provinces sous Louis XVI* — *La pensée religieuse de Fr. Schlegel* — *Le Pontificat de Pie IX* — *Sainte-Hélène*). Quoiqu'il en soit, et en vertu même de cette extension que d'aucuns pourront trouver excessive, cette bibliographie est appelée à rendre les plus grands services aux historiens du XIX^e siècle.

Que dire maintenant de l'ouvrage lui-même ? On pense bien qu'il ne saurait être question de suivre ici l'exposé de M. Leuilliot dans toutes ses parties. Laissant donc de côté les deux premiers volumes, consacrés respectivement à *la Vie politique* et aux *Transformations économiques*, nous nous attacherons seulement à faire entrevoir la richesse du contenu du troisième tome, qui touche de plus près l'objet de notre Revue. La matière est répartie en quatre gros chapitres : Les Catholiques — les Protestants — les Israélites et la Franc-Maçonnerie — L'enseignement et l'état linguistique.

I. — Le diocèse de Strasbourg, trop vaste, avait été composé, lors du concordat, avec des fragments de cinq diocèses d'ancien régime : Strasbourg, Besançon, Metz, Bâle, Spire. Le Haut-Rhin aurait souhaité un évêché particulier : « On traite notre département en petite colonie », dit un curé de Colmar en 1816. Ce vœu, si naturel, n'a-t-il pas été pris en considération lors des pourparlers entre la France et le Saint-Siège ? On aurait aimé le savoir, et on peut s'étonner que M. Leuilliot n'ait pas interrogé à ce sujet les archives du Vatican. Jusqu'en mai 1813, le diocèse avait été gouverné par Saurine, « Robespierre des insermentés », gallican combattif que l'on accusa de favoriser les anciens jureurs. Après sa mort, il y eut une longue vacance; le prince de Croy, nommé en 1817, ne viendra prendre possession qu'en 1820. Durant ce long interrègne, le diocèse fut gouverné par trois vicaires capitulaires, et par le Chapitre, entre lesquels se produisirent inévitablement des conflits d'attributions. Au cours de ces premières années, le clergé répondit dans l'ensemble à la confiance des autorités royales qui voyaient en lui son meilleur auxiliaire. « Les ministres du culte exercent une influence bien plus puissante sur le peuple que les maires », écrit un préfet. Cette influence a dû contribuer à éviter à l'Alsace les excès de la Terreur Blanche, et l'on ne note pas de manifestations anticléricales au cours des premières an-

3. On s'étonne un peu de trouver sous la rubrique *Bibliographie* les Mémoires, recueils de correspondances et les périodiques de l'époque, que l'on classerait plutôt parmi les *Sources imprimées*.

nées de la Restauration, bien que des prêtres y aient parfois donné lieu par des excès de zèle pour la sanctification du dimanche et des intempérances de langage sur la question des biens nationaux. La grosse affaire, dans le clergé, à cette époque, est l'épuration qui s'exerce à l'encontre des anciens prêtres constitutionnels qui ont eu le malheur de manifester leurs véritables sentiments au cours des Cent-Jours. Menée par le doyen du chapitre, Bouat, homme « vif et emporté », elle suscita des ressentiments durables, surtout dans le Haut-Rhin. On cite le cas d'un curé qui, succédant à un épuré, déclara en chaire à ses paroissiens qu'ils devaient renouveler baptêmes, confessions et mariages faits par son prédécesseur. Malheureusement, M. Leuilliot n'a pas essayé de chiffrer l'étendue de cette épuration, ce qu'il nous aurait le plus importé de savoir.

Le diocèse de Strasbourg souffre de la pénurie générale de prêtres; en 1816, quarante-trois succursales sont dépourvues; en 1820, alors qu'il faudrait, au dire de l'évêque, 916 prêtres, il n'y en a que 781 en activité, dont 359 dépassent la soixantaine. Dans ces conditions, on a dû faire appel au clergé d'Outre-Rhin. La situation devait d'ailleurs se redresser à la fin de la Restauration, puisqu'en 1830 il y aura 870 prêtres actifs. Leur condition matérielle est souvent pénible, et les municipalités se font tirer l'oreille pour aider leurs pasteurs : tel maire occupe lui-même le presbytère jusqu'à ce que le sous-préfet l'en fasse déloger.

Voici maintenant la galerie des évêques. Mgr de Croy, nommé le 8 août 1817, ne fait que passer; les difficultés relatives au concordat manqué retardent sa venue jusqu'en mai 1820; puis il est nommé Grand Aumônier, en octobre 1821, et enfin archevêque de Rouen en 1823; sous ce prélat qui ne parle même pas assez bien le français pour affronter le public, l'administration reste entre les mains de ses vicaires généraux Lienhart et Gérard; sa principale affaire a été de récupérer les bâtiments du séminaire occupés par l'Université. Mgr Tharin, nommé en août 1823, est un homme fort distingué, et qui a sérieusement pris en mains son diocèse : visites épiscopales, missions, séminaires, retraites pastorales, introduction d'un catéchisme unique, création d'une association pour le soutien des œuvres diocésaines et des missions étrangères. Il a eu le tort, aux yeux des libéraux, de défendre ouvertement les Jésuites et de se refuser à la prétention du ministre Corbière qui voulait obliger les professeurs du séminaire de souscrire à la déclaration gallicane de 1682. En avril 1826, il a été nommé précepteur du duc de Bordeaux. Mgr Le Pape de Trevern, qui gouvernera le diocèse jusqu'en 1842, est au contraire un irréductible gallican, un breton tête et autoritaire⁴. C'est un spécialiste de la controverse avec les protestants et c'est même pour cela qu'il a souhaité venir à Strasbourg. Dans son premier

4. Nous notons, p. 73, une amusante coquille : « Il vous régira avec un spectre de fer... ».

mandement il écrit : « Je ne vous engagerai pas à tolérer les protestants, mais à les aimer. » Il a été jugé sévèrement par les ultramontains; Lamennais, entre autres, s'est déchaîné contre lui. Pourtant, il a été de ceux qui ont réussi à tourner les ordonnances de juin 1828. Très préoccupé de relever le niveau intellectuel du clergé, il a distingué Bautain et fondé avec lui et d'autres une maison de Hautes études ecclésiastiques à Molsheim.

Une législation qui oblige les religieux à se camoufler ne permet pas de fournir de statistiques certaines sur leur participation à la vie religieuse de l'Alsace. Dans le domaine de l'enseignement, on trouve les Sœurs de Portieux, la Congrégation de Notre-Dame, fondée par le bienheureux Pierre Fourier, et surtout les Sœurs de la Providence de Strasbourg, qui, en 1822, ont une soixantaine d'écoles dans chacun des deux départements. Quant aux religieuses hospitalières, on cite les Sœurs de Charité (de Saint Vincent de Paul) et les Sœurs de la Providence qui se dévouent dans treize hôpitaux. L'introduction des Frères des Écoles chrétiennes⁵ s'est heurtée à l'opposition du parti libéral. A leur défaut, s'est fondée une société locale, celle des « Frères de la Doctrine chrétienne » qui a fusionné en 1826 avec les Marianistes du P. Chaminade⁶. Cette même année 1826, des Trappistes, venus d'Allemagne, s'établissent à Oehlenberg. Les Redemptoristes, ou Liguoristes, grands missionnaires, s'insinuent avec toutes sortes de précautions, car l'opinion leur est fort hostile; on voit en eux une sorte de Jésuites et on les accuse, contre toute vraisemblance, de former une cinquième colonne au service de l'Autriche.

Les Missions n'ont commencé que tardivement en Alsace, inaugurées en 1821 par le fameux Jésuite Mac Carthy. Le P. Rauzan est venu à Strasbourg en 1825. Ces missions soulèvent, outre l'habituelle opposition des libéraux, les craintes des Protestants. Elles donnent lieu aussi aux pressions indiscrètes du clergé, c'est ainsi que les militaires de la garnison de Strasbourg sont conduits par ordre aux exercices du Jubilé de 1826. On ne donne pas de notions précises sur l'observance religieuse; un fait est certain : les populations de langue allemande paraissent plus pratiquantes que celles qui parlent français. La renaissance religieuse se manifeste par la réactivation de confréries anciennes, par l'érection de statues et de calvaires, mais le goût du merveilleux et des miracles n'est pas du meilleur aloi. A mesure que l'on se rapproche de 1830, les manifestations antireligieuses sont plus fréquentes, et l'on voit s'y joindre des royalistes éprouvés. On se plaît à opposer la tolérance des vieux curés au zèle outré des jeunes prêtres formés après 1815.

II. — Les Protestants étaient sensiblement plus nombreux dans

5. M. Leuilliot parle (p. 104) de « Frères de la Doctrine Chrétienne », mais le contexte suggère qu'il s'agit des Frères de saint Jean-Baptiste de la Salle.

6. L'auteur, qui les nomme tantôt Marianistes, tantôt Maristes, ne paraît pas se douter que ce sont deux sociétés fort différentes.

le Bas-Rhin que dans le Haut-Rhin : 150.000 Luthériens et 15.000 Réformés d'une part; 28.700 Luthériens et 11.180 Réformés de l'autre. On nous donne aussi les chiffres pour les principales villes, mais on n'explique pas cette répartition; on aurait surtout aimé savoir ce qui en était pour Mulhouse où il n'y a que 600 catholiques en face de 7000 Calvinistes et 240 Luthériens. L'église luthérienne est l'église des notables; elle est gouvernée par cinq inspecteurs, un Consistoire général, un Directoire qui en est le bureau permanent; le président est nommé par le roi. Les Réformés sont groupés en trois consistoires autonomes : Strasbourg, Bischwiller, Mulhouse, où règne la « fabricantocratie » du textile. En dépit de tout ce que l'on a fait pour les rassurer, les Protestants manifestent une inquiétude persistante; leur complexe de persécution est poussé jusqu'à l'absurde : il suffit que les ingénieurs topographes élèvent, à la limite des Vosges, un signal géodésique, et que quelques ecclésiastiques curieux soient venus le voir, pour que les protestants du pays y voient un signal de reconnaissance élevé sur l'ordre des Jésuites, en vue d'une nouvelle Saint-Barthélemy !

L'enseignement de la Faculté de Théologie protestante, réorganisée en 1819 avec six chaires, n'est pas des plus brillants et les professeurs sont « infectés de libéralisme ». Très prospère et très coté au contraire le Gymnase luthérien de Strasbourg, qui jouit des exemptions accordées aux petits séminaires. Comme il ne reçoit que des externes, les ordonnances de juin 1828 auraient pu lui être fatales, mais on a obtenu du gouvernement une ordonnance qui lui a donné le statut de collège mixte. Les protestants se rencontrent dans les Sociétés bibliques, la Société de la Morale chrétienne, la Société des Missions évangéliques, la Société pour l'enseignement élémentaire. A travers les structures traditionnelles passent des souffles nouveaux du piétisme. Ce mouvement peut se réclamer du grand homme des protestants de l'époque, le pasteur Oberlin, qui a créé au Ban-de-la-Roche un ensemble d'œuvres que l'on vient voir de loin. Ce « Réveil » a été propagé par Mme de Krüdener et par Ami Bost, mais il se heurte à l'hostilité des autorités des Consistoires. Il y a aussi des petites sectes illuministes et anabaptistes.

Les rapports entre catholiques et protestants donnent lieu à de nombreux froissements; notamment en raison de la coutume qui partage parfois l'usage de la seule église du village entre les deux cultes. Cette pratique du *simultaneum* existe dans 151 communes du Bas-Rhin; quant à l'autre département alsacien, on ne nous dit pas ce qui en est.

III. — Passons rapidement sur les Israélites, qui sont au nombre de 30.000 environ, soit la moitié du total de toute la France. Notons seulement qu'ils ont donné à l'Eglise catholique deux apôtres très remarquables : Théodore Ratisbonne, fils du président du Consistoire israélite de Strasbourg, et Libermann, fils d'un rabbin de Saverne. Quant à la Franc-Maçonnerie, M. Leuilliot nous

donne beaucoup de détails sur le personnel des loges. Cueillons seulement ce précieux renseignement dans un document que l'on cite : il y aurait eu, à cette époque, en France, environ 500 « ateliers » actifs, dont plus de 60 à Paris.

IV. — L'enseignement est aussi un domaine où se heurtent catholiques et protestants. Lorsque les enfants des deux confessions se trouvent mélangés dans les établissements secondaires de l'Université, l'enseignement religieux pose un problème. On sait par ailleurs que dans l'Université de la Restauration les ecclésiastiques étaient pourvus de postes importants; M. Leuilliot ne nous dit pas malheureusement ce qu'il en était en Alsace. Le collège royal de Strasbourg a fort mauvaise réputation; au dire d'un recteur de l'Académie, « il n'y a pas un seul élève qui ne soit vicieux ». On n'est donc pas étonné si cet établissement reçoit moins d'élèves que le petit séminaire et que le Gymnase protestant de la même ville. Les protestants ont fait un grand effort en faveur de l'enseignement mutuel, importé d'Angleterre, avec la bénédiction de la Franc-Maçonnerie. Mais au bout du compte, cet effort a été vain, puisqu'en 1830 il ne subsistait en Alsace qu'une école de ce type. Beaucoup de détails utiles sont donnés sur les écoles primaires, mais on aurait aimé savoir quelle proportion de celles-ci étaient tenues par des religieux. Il apparaît seulement que les écoles protestantes étaient plus efficaces; leurs ressources étaient mieux assurées et leurs élèves ne les quittaient qu'à l'âge de quatorze ans, tandis que dans les écoles catholiques la première communion marquait généralement la fin de la scolarité. En 1830, 65 communes étaient encore totalement dépourvues d'écoles, et dans beaucoup d'autres les maîtres étaient très en dessous de leur tâche, bien qu'une école normale d'instituteurs — la première du genre en France — eut été créée à Strasbourg en 1810.

La conclusion générale de l'ouvrage, avouons-le, nous laisse un peu sur notre faim. On aurait aimé que l'auteur, refermant enfin ses dossiers, nous définît en quelques pages l'originalité de l'Alsace dans l'ensemble français et dressât le bilan de ce qu'elle apporta à la France de la Restauration. Au lieu de cela, on y trouve une esquisse sur la structure sociale de la province, qui est, nous dit-on, la clef de son histoire; raison de plus pour regretter que M. Leuilliot n'ait point poussé cette étude aussi profondément par exemple que celle de la vie économique. Il faut croire que l'état de la documentation ne le lui a pas permis.

Quoiqu'il en soit, l'ensemble de renseignements qu'il met à la disposition des historiens restera un mine précieuse que de nombreuses générations exploiteront avec reconnaissance.

G. de BERTIER DE SAUVIGNY.

Jean VALLERY-RADOT. — *Le recueil de Plans d'édifices de la Compagnie de Jésus* conservé à la Bibliothèque nationale de Paris, suivi de l'inventaire du *Recueil de Quimper* par Jean VALLERY-RADOT (p. 367-386) et de l'*Inventaire des Plans des Archives Romaines de la Compagnie* (p. 387-506) par Edmond LAMALLE, S.J. — Bibliotheca Instituti Historici Societatis Jesu, 20 via dei Penitenzieri, Rome. Vol. XV. Dépositaire en France : Picard, Paris. 1960. 16,5x24,5 cm, xxvi + 560 pages, avec 39 planches. Prix : 5000 livres ou 800 \$.

Les édifices de l'ancienne Compagnie de Jésus en France (avant la suppression de 1762) sont disséminés à travers tout le territoire, et l'on ne pourrait guère citer de Congrès provincial d'architecture où l'un d'entre eux n'ait été attentivement examiné. L'ouvrage, devenu classique, de M. Pierre Moisy, *Les églises des Jésuites de l'ancienne Assistance de France* (2 vol. dont un de planches, Rome, 1958), s'est déjà efforcé de rassembler tant d'éléments dispersés, du point de vue de l'art improprement appelé « jésuite ». Dans le Dictionnaire collectif du P. Pierre Delattre, *Les établissements des Jésuites en France depuis quatre siècles*, répertoire topo-bibliographique... (5 vol. in-4°, 1940-1957), les sources historiques ont été soigneusement inventoriées et analysées.

Il y en avait une, néanmoins, dont on connaissait l'existence, mais qui n'avait jamais obtenu jusqu'à présent l'attention souhaitable : c'était la collection de 1166 plans et dessins, acquise à Rome en 1773 par le bailli de Breteuil et entrée au Cabinet des Estampes le 18 mars 1788, sous la forme d'un recueil en 5 volumes in-folio intitulé *Piante di diverse fabbriche*. Elle avait comme complément naturel, pour l'ancienne Assistance de France, un autre recueil des plans jésuites du xvii^e siècle conservé à la Bibliothèque municipale de Quimper, dont l'existence ne fut révélée qu'en 1904 par Henri Bourde de la Rogerie. Pour débrouiller tout cet ensemble confus, M. Vallery-Radot, hautement qualifié par sa longue carrière de Conservateur en chef au Cabinet des Estampes de la Bibliothèque Nationale de Paris, a consacré plus de six cents pages d'un inventaire complet.

L'une des raisons pour lesquelles les renseignements fournis par les plans se révélaient trop souvent imprécis, c'était qu'originellement ces documents accompagnaient des lettres d'envoi dont ils sont actuellement séparés. Il fallait donc, autant que possible, reconstituer les dossiers originels dont les éléments sont maintenant dispersés. Le P. Edmond Lamalle, remarquable connaisseur des Archives romaines de la Compagnie de Jésus, s'y est employé persévéramment. Il en a extrait non seulement des renseignements abondants de première main, mais en outre 275 plans divers, eux aussi reclassés d'après le modèle élaboré par M. Vallery-Radot, c'est-à-dire en s'inspirant des anciennes divisions géographiques de l'Ordre : tout d'abord par Assistance (Italie, Portugal, Espagne,

France, Germanie, Pologne), puis, dans chaque Assistance, par Provinces, et dans chaque Province, suivant l'ordre alphabétique des villes auxquelles ils se rapportent. Un Index général « des noms, des personnes et des lieux, et de quelques matières principales » (p. 517-560) permet au chercheur de retrouver immédiatement les notices distribuées dans les trois Sections de l'ouvrage.

Ainsi, pour l'ancienne Assistance de France, après une courte liste de plans non localisés, se succèdent les plans dans les Provinces de France, d'Aquitaine, de Lyon, de Toulouse, de Champagne (p. 143-244 pour les *Piante* de la Bibliothèque nationale, p. 367-386 pour le Recueil de Quimper, p. 463-473 pour les Plans conservés aux Archives romaines). Leur Liste alphabétique ne comporte pas moins de quatre-vingts noms pour la France actuelle (en y joignant des villes autrefois comprises dans l'Assistance d'Italie et dans la Province Gallo-Belge) :

Aire-sur-la-Lys	Chambéry	Nancy
Aix-en-Provence	Charleville	Nevers
Ajaccio	Chaumont	Nice
Albi	Clermont-Ferrand	Orléans
Alençon	Dijon	Paris
Amiens	Dôle	Pau
Angoulême	Douai	Poitiers
Arras	Dunkerque	Pontoise
Aubenas	Embrun	Quimper
Auch	Ensisheim	Reims
Aurillac	Gray	Rennes
Autun	Grenoble	Roanne
Auxerre	Hesdin	Rouen
Avignon	La Flèche	Saint-Macaire
Bar-le-Duc	Langres	Saint-Omer
Bastia	Le Puy	Schlestadt
Besançon	Lille	Sedan
Béziers	Limoges	Sens
Blois	Lyon	Sisteron
Bordeaux	Marseille	Toul
Bourges	Maubeuge	Toulouse
Caen	Mauriac	Tournon
Cahors	Metz	Tulle
Cambrai	Molsheim	Verdun
Carpentras	Montferrand	Vesoul
Chalon-sur-Saône	Montpellier	Vienne
Châlons-sur-Marne	Moulins	

Il ressort de cette seule énumération (d'où sont exclues certaines annexes, telles que les « maisons de campagne »...) que l'Inventaire apporte une quantité considérable de matériaux nouveaux à l'histoire de l'architecture en France. L'on se tromperait cependant si l'on croyait qu'il suffirait à résoudre toutes les questions controversées, par exemple celle de « l'art jésuite ». Théoriquement, il devrait contenir, en proportion équivalente, suivant le vocabulaire cher à Vitruve, aussi bien des plans que des élévations et des dessins en perspective. En fait, il n'en va pas ainsi.

Les plans à eux seuls constituent l'immense majorité. Peu nombreuses sont les élévations, et plus rares encore les dessins en perspective. Les coupes sont également exceptionnelles (p. 19). Par contre, il s'y rencontre de l'inattendu : « L'on ne pouvait décider du choix d'un emplacement (d'une maison) qu'en possédant le plan de la ville, ou tout au moins du quartier où s'élèverait le futur établissement... C'est ainsi que la fondation du Collège de Vesoul (Province de Champagne) fut précédée d'une enquête d'information sur la situation géographique des localités voisines. Des croquis cartographiques sommaires fournirent ces informations dans un rayon de deux lieues autour de Vesoul (p. 34*-35*)... L'auteur du plan d'Autun signale le caractère tripartite de cette ville qu'il surnomme « tripolis », et qui comprend en effet la ville haute ou quartier de la cathédrale, la ville basse et le quartier du Champ-de-Mars (p. 36*). Le relevé de l'état des lieux envoyé à Rome est, bien souvent, le seul document graphique ayant gardé le souvenir d'églises et d'édifices ultérieurement transformés ou disparus. Ces plans sont précieux pour l'histoire topographique des villes. Leur intérêt n'est pas moindre du point de vue archéologique. Il n'est pas jusqu'à certains plans qui ne soient susceptibles de fournir d'intéressants renseignements d'ordre économique, tel le plan du bois de Marpiénas, propriété du Collège de Limoges, accompagné d'un historique sur la cadence des coupes effectuées dans ce bois de 1618 à 1672 (p. 38*-39*).

Pour de grandes villes, telles que Bordeaux, Toulouse, Lyon..., l'on devine aisément la masse d'informations précises qu'on y recueille; a fortiori dans le cas des trois établissements de Paris : Collège de Clermont puis Louis-le-Grand (n° 550-556), Maison professe Saint-Louis (n° 557-563), Noviciat (n° 564-573). Parfois l'architecte se double d'un dessinateur adroit qui fait revivre pour nous des paysages d'autrefois : c'est spécialement le cas du Frère Étienne Martellange (1569-1590-1641), « le plus célèbre des architectes de France » (p. 32*), surtout si l'on ajoute aux collections de plans le recueil de dessins qui entra au Cabinet des Estampes en 1840 et qui est très fréquemment confondu avec les *Piante* (p. XV, note 3).

Les conclusions immédiates de ce travail de reclassement étaient évidemment d'ordre artistique. M. Valléry-Radot n'y a pas manqué, en introduisant (p. 76*-86*) un classement systématique des plans instructifs : Plan en croix latine (34), Plan central (22), Plan partiellement rectangulaire avec chevet saillant (86). Sans qu'il y ait à proprement parler un « style jésuite », les mêmes conditions d'utilisation ont presque partout imposé un « modo nostro » très ressemblant (p. 60*-68*) : « Si le style jésuite est une légende..., il n'en a pas moins existé des églises que l'on reconnaît à certains détails pour des églises jésuites, dans le sens où l'esprit clunisien avait marqué les églises bénédictines, et l'esprit cistercien celles des fils de saint Bernard » (p. 75*).

Certaines questions annexes se sont posées à propos de l'ori-

gine de ces recueils de plans. S'il est vrai que la filière suivant laquelle ils ont abouti aux dépôts actuels est maintenant bien éclaircie, il n'en est pas ainsi, comme le fait remarquer le P. Lamalle (p. 389), de la manière dont ils sont sortis des archives de la Compagnie. En effet, celles-ci, à Rome du moins, ne furent pas dispersées ou mises en vente, après la destruction de l'Ordre en 1773, comme ce fut le cas pour de nombreuses bibliothèques des anciens Jésuites, mais elles furent immédiatement saisies, et même initialement mises sous scellés, par la Commission pontificale chargée de l'exécution du bref de suppression.

M. Vallery-Radot ajoute une autre considération : « L'intérêt d'un plan est naturellement doublé lorsqu'il est replacé dans l'histoire monumentale de l'établissement ou de l'église auquel il se rapporte. Inversement l'histoire de la construction permet de dater d'une manière tantôt précise, tantôt approximative, un plan qui ne l'est pas. Aussi nous n'avons pas cru pouvoir nous dispenser, sauf lorsque les éléments nous faisaient défaut, d'un bref historique des établissements dont nous décrivions les plans » (p. xvii-xviii).

Il y a là une manière de « faire parler » des plans souvent muets qu'apprécieront vivement tous les historiens.

Henri BERNARD-MAITRE, S.J.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

RÉPERTOIRES

— *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie ecclésiastiques*, sous la direction de R. AUBERT et E. VAN CAUWENBERGH. Fasc. 82 : *Dumoulin-Ebendorfer*. Fasc. 83 : *Ebendorfer-Eger* (Paris, Letouzey et Ané, 1960. In-4°, paginé 1025-1280 et 1281-1524). — Le fascicule 82 est particulièrement riche pour l'histoire de l'Eglise de France. On y trouvera, entre autres, pour le Moyen Age, les notices de l'évêque de Mende, Guillaume *Durant*, du dominicain *Durand de Saint-Pourçain*; pour le xvr^e siècle, Jacques *Davy Du Perron*, *Du Plessis-Mornay*, le cardinal Antoine *Duprat*; pour le xviii^e siècle, l'évêque de Lisieux et garde des sceaux Guillaume *Du Vair*, le théologien André *Duval*; pour l'époque contemporaine, l'évêque de Nantes *Duvoisin*, le premier évêque d'Alger *Dupuch*, l'évêque de Metz *Dupont des Loges* et M. *Dupont*, le « saint homme de Tours ». Nous tenons à signaler à part, à cause de leur importance tout à fait exceptionnelle, les articles de J. Orcibal sur Jean *Duvergier de Hauranne* (24 colonnes) et de R. Aubert sur l'évêque d'Orléans *Dupanloup* (52 colonnes). Aucun diocèse ne figure dans ce fascicule, sinon celui, très éphémère, d'Eauze. Il n'y a aussi que peu d'abbayes : *Durbon*, *Eau-lès-Chartres*, *Eaucourt*, *Eannes*.

La lettre E, en tête de nom, est beaucoup plus rare, en France, que la lettre D. Aussi, le fascicule 83 est-il plus pauvre en ce qui concerne notre pays. Citons, outre quelques saints et évêques des premiers siècles, le chartreux Jean de l'Ecluse, du xvr^e siècle; l'abbé *Edgeworth de Firmont*, confesseur de Louis XVI, d'ailleurs d'origine anglaise; le baron *d'Eckstein*, publiciste du début du xix^e siècle, d'origine juive et danoise; le Père *Édouard d'Alençon* (François Lecorney), historien capucin. Parmi les abbayes : *Ébreuil*, *Echourgnac*, *Écurey*. A noter que ce fascicule, qui termine le tome XIV du Dictionnaire, donne un supplément à ce tome, où nous ne relevons aucun nom français.

R. L.-L.

— *Dictionnaire de Biographie française*, publié sous la direction de ROMAN D'AMAT. Tome IX. fasc. LI : *Constantin-Cossé-Brissac*; fasc. LII : *Cossé-Brissac-Courteys* (Paris, Letouzey et Ané, 1960-1961. In-4°, paginé 513-768 et 769-1024). — Le fascicule LI, riche comme ses devanciers en personnages intéressant l'histoire ecclésiastique, nous fournit les notices de saints anciens, parfois bien oubliés : *Couvoion*, *Corbinien*, *Corcodème*, *Corentin*; celles de nombreux évêques, parmi lesquels Gauthier *Cornu*, qui fut archevêque de Sens, chapelain de Philippe-Auguste et conseiller de Blanche de Castille, et, pour des époques plus récentes, Philippe *Cospéan* ou *Cospéau*, qui fut évêque de Lisieux et prédicateur célèbre au début du xvir^e siècle, et Gabriel *Cortois de Pressigny*, évêque de Saint-Malo et archevêque de Besançon, qui fut

ambassadeur à Rome sous Louis XVIII. Parmi les théologiens de différentes époques, il faut citer Guillaume de *Contenson*, Louis-Géraud de *Cordemoy*, Nicolas *Cornet*; parmi les religieux, le P. Hyacinthe *Cormier*, maître général des Dominicains, et Marie *Correnson*, co-fondatrice des Oblates de l'Assomption. Signalons aussi que les pasteurs protestants ne sont pas oubliés, tels les *Coquerel*, et que, parmi les laïques, plusieurs intéressent l'histoire religieuse, comme Madame *Cornuau*, la correspondante de Bossuet, Pierre *Corneille* et sa famille et, plus près de nous, François *Coppée* et Robert *Cornilleau*.

Le fascicule LII nous donne, entre autres, pour le Moyen Age, les notices du cardinal Robert de *Courson* qui s'occupa avec passion de la croisade contre les Albigeois et de la croisade en Terre Sainte, et de Jean *Courtecuisse*, théologien qui participa à la plupart des conciles de l'époque du grand schisme; pour les Temps modernes, celles du P. *Coton*, confesseur d'Henri IV, et du pasteur Antoine *Court*, qui fut le principal restaurateur du protestantisme en France au XVIII^e siècle; pour l'époque révolutionnaire et le début du XIX^e siècle, celles du vicaire général *Courbon* de Lyon, qui administra en fait le diocèse de la fin de l'Ancien Régime jusqu'au milieu de la Restauration; du P. *Coudrin*, fondateur des congrégations de Picpus; de la bienheureuse Thérèse *Couderc*, fondatrice du Cénacle; de la Mère *Couret du Terrail*, restauratrice de l'ordre de Notre-Dame; enfin, pour les temps plus récents, celles de la famille *Costa de Beauregard*, dont plusieurs membres furent d'Eglise; du cardinal *Couillié*, archevêque de Lyon; de Mgr *Courcoux*, supérieur général de l'Oratoire et évêque d'Orléans; de M. *Coste*, biographe de saint Vincent de Paul; du P. *Coubé*, prédicateur dont l'éloquence était à la fois religieuse et patriotique; des frères Henri et Paul *Courteault*, historiens l'un et l'autre, et du philosophe Paul-Louis *Couchoud*, connu surtout par sa critique de l'histoire des origines chrétiennes.

R. L.-L.

— Jean TRICOU. *Armorial de la généralité de Lyon, publié avec une introduction et une table* (Lyon, Société des Bibliophiles lyonnais, 1958-1960. In-4° de XLV-531 p. en 2 tomes). — L'Armorial des généralités est trop connu pour que l'on rappelle les suspicions que son origine fiscale a soulevées. En publiant celui de la généralité de Lyon, l'auteur a précisé que sur 3853 blasons, 3128 avaient été déclarés par les intéressés eux-mêmes et 725 imposés d'office. Ces derniers n'offrent aucun intérêt, les commis de d'Hozier les ayant tous composés, en variant les émaux, d'un chevron chargé d'un meuble : rose, molette, mâcle, croissant, billette.

Sur ce nombre, 141 concernent soit des établissements, soit des personnages ecclésiastiques. C'est une forte proportion démontrant le peu d'empressement du clergé à se soumettre à cette forme d'impôt qui, par contre, semble avoir été relativement acceptée par la bourgeoisie lyonnaise.

Le manuscrit original ayant été reproduit scrupuleusement — les majuscules erronées ont même été maintenues — on différenciera facilement les armoiries déclarées de celles imposées.

Pour les 3128 autres armoiries, faut-il pourtant adhérer à cette idée « que les blasons décrits ont bien été déclarés et acceptés volontairement par leurs titulaires et ne leur ont pas été attribuées de façon arbitraire » ?

Nous en doutons, au moins en ce qui touche ceux des établissements ecclésiastiques, les seuls qui nous intéressent ici. Si même nous mettons à part les armes attribuées à l'Archevêché de Lyon qui ne sont que l'intervention des armes du chapitre de l'église cathédrale, comment ne pas être étonné de retrouver pour les Minimes de Roanne, de Saint-Etienne, de Saint-Chamond, le même meuble : le mot *Charitas* ; pour les Ursulines de Saint-Etienne, Bourg-Argental, Saint-Chamond, Montbrison, Saint-Bonnet, un lis au naturel ; pour les couvents de la Visitation de Lyon et de Montbrison, les religieuses de Sainte-Marie de Saint-Etienne, de Condrieu et de Bellecour, un cœur percé de flèches ?

Les armoiries des personnes physiques semblent plus sûres, mais la prudence restera de règle pour l'utilisation de cet armorial. Il nous faut cependant féliciter l'auteur pour sa scrupuleuse édition et la belle présentation de l'ouvrage qui fait honneur à la Société des bibliophiles lyonnais.

René GANDILHON.

— *Catalogue général des livres imprimés de la Bibliothèque nationale. Actes royaux.* Rédigé sous la direction de Mme S. HONORÉ. Tome VII : *Table analytique*, par Hélène MICHAUD (Paris, 1960. In-8°, 259 p.). — Le catalogue des *Actes royaux* conservés à la Bibliothèque nationale et dont le tome VI a été signalé dans la *Revue* (t. XLV, n° 142, 1959, p. 131) a son achèvement dans cette table qui est à la fois onomastique (noms de personnes et noms de lieux) et analytique. Sur ce dernier point, les rubriques par matières étaient difficiles à établir de façon claire et complète. Mme Honoré, dans son Introduction, indique les règles qui ont été suivies et qu'il est nécessaire de connaître pour faire des recherches dans la Table. Il est bien évident que, « toute imparfaite » qu'elle soit, celle-ci constitue un très précieux instrument de travail, en mettant à la disposition des historiens une collection de documents très nombreux et très variés. Mme Honoré souhaite que ce recueil soit complété par sa « suite logique », un Catalogue des actes de l'administration de l'Ancien Régime. Nous nous associons à son vœu.

R. L.-L.

— *Guide pratique des Catholiques de France.* 9^e édition, 1960 (O.N.P.C., 58, Galerie Vivienne, Paris-2^e. 24+15, 662 p.). — Nous avons signalé déjà de précédentes éditions de ce guide qui est appelé à rendre de grands services. Notons que cette 9^e édition fournit, dans sa première partie, outre les renseignements habituels sur le Saint-Siège et l'épiscopat français, ceux qui concernent les œuvres missionnaires, les organisations internationales catholiques, les religieux et les religieuses, les instituts séculiers et tiers-ordres, la Mission de France, l'aumônerie militaire, l'ordinariat des Orientaux. En outre, sous le titre « L'année catholique en France », il donne un relevé chronologique, particulièrement précieux, des principaux événements survenus dans l'Eglise de France, de janvier 1959 à mars 1960.

HISTOIRE GÉNÉRALE

— Pierre de Luz. *Histoire des Papes* (Paris, Albin Michel, 1960. 2 vol. in-8°, 422 et 494 p., illustr. et cartes h. t., 42 NF). — Cet ouvrage n'est pas, comme d'autres livres récents que nous avons signalés ici, un recueil de notices biographiques sur les papes, mais une véritable « Histoire de la papauté », et ce titre, nous semble-t-il, lui eût mieux convenu.

Il distingue, en effet, et étudie successivement les grandes périodes de l'histoire des papes, depuis le temps des martyrs jusqu'au pontificat de Pie XII. Les deux dernières périodes : *La captivité* (1870-1929) et *Après les Accords du Latran* (1929-1958) n'ont pas pu être achevées par l'auteur. Il a été relayé, pour la fin du règne de Léon XIII et pour les pontificats suivants, par M. Gonzague Truc, qui s'est efforcé de suivre les mêmes méthodes et de s'inspirer du même esprit, bien qu'il ait été plus attiré peut-être par les questions doctrinales.

L'auteur principal, Pierre de Luz (pseudonyme de Pierre de la Blanchetai, diplomate de profession), a apporté beaucoup de clarté et d'impartialité dans cette immense histoire de dix-neuf siècles. Il n'a pas voulu renouveler la monumentale *Histoire des Papes* de Pastor, qui était destinée surtout aux érudits, mais donner à un public cultivé, en un style agréable, tout l'essentiel de cette histoire. C'est un ouvrage qui, sous cette forme, nous manquait en France. Sans doute, pourrait-on relever, çà et là, quelques confusions (comme celle qui semble identifier la Mission de France et les prêtres ouvriers). On regrettera surtout que la « Bibliographie sommaire » qui termine l'ouvrage ne soit pas plus complète, sauf sur les quatre derniers papes. Il eût été bon, à notre avis, de fournir pour chaque chapitre une bibliographie spéciale qui, à défaut de notes et de références, eût orienté les recherches. En revanche, l'Index des noms propres, soigneusement établi, sera utile. En somme, un bon livre de vulgarisation qui, avec quelques compléments, aurait pu être aussi un instrument de travail.

R. L.-L.

— Charles PICHON. *Le Vatican* (Les grandes études contemporaines, Paris, A. Fayard, 1960. In-8°, 571 p.). — M. Ch. Pichon, qui avait publié déjà *Le Pape et la Cité du Vatican* en 1933 et une *Histoire du Vatican* en 1946, reprend et développe le sujet dans le livre que nous annonçons. Après avoir résumé l'histoire du palais et de la basilique, puis celle de la papauté elle-même, il étudie en détail les institutions du Saint-Siège : le Pape, avec les cérémonies du conclave et du couronnement, la « famille pontificale », les prélats, camériers, gardes-nobles et gardes-suisses; le Sacré-Collège, avec la nomination des cardinaux, leur réunion en Consistoire, leurs privilèges et leur rôle; les Congrégations romaines; les Tribunaux (Pénitencerie, Signature, Rote); les Offices (Chancellerie, Daterie, Secrétairerie d'Etat). Tout cela est exposé de façon claire et complète, avec les détails et les chiffres nécessaires, mais aussi avec des anecdotes vivantes et le souci de faire comprendre l'esprit même de l'organisation centrale du catholicisme. La longue expérience romaine de M. Pichon lui vaudra une audience qui permettra de réfuter les calomnies accumulées récemment encore sur le sujet. En conclusion, il met en valeur l'œuvre de rénovation entreprise par S.S. Jean XXIII « avec cette liberté amène et résolue (d'invention, de réalisation, d'allure) qui est son trait dominant ». En réunissant le prochain concile, le Pape veut surtout, comme il l'a dit, « reconstituer l'organisme ecclésiastique », en en faisant « un centre d'intérêt, de bienveillance et, s'il se peut, d'unité ».

R. L.-L.

— H. JEDIN. *Brève Histoire des conciles* (Desclée, Pournéi, 1960. In-8° de 214 pages). — F. HAYWARD. *Les conciles œcuméniques* (Paris, Fayard, s. d. 1961, in-8° de 220 pages). — B. BOTTE, H. MAROT, P.-Th. CAMELOT, Y. CONGAR, H. ALIVISATOS, G. FRANSEN, P. de VOOGHT, J. GILL, A. DUPRONT,

R. AUBERT. *Le concile et les conciles. Contribution à l'histoire de la vie conciliaire de l'Eglise* (Éditions de Chevetogne et Éditions du Cerf, in-8° de XX-350 pages).

L'annonce du prochain concile du Vatican a déjà suscité, comme il est naturel, la publication de plusieurs ouvrages sur l'histoire des conciles œcuméniques, dont il nous faut parler ici, même s'ils n'intéressent que partiellement et indirectement l'Eglise de France.

Celui de F. Hayward est l'œuvre d'un journaliste et publiciste assez bien informé de l'histoire ecclésiastique, à laquelle il a consacré plusieurs volumes de vulgarisation. Les faits principaux sont narrés succinctement et clairement, non sans erreurs (1) ou omissions (ainsi les conciles de 381 et de 451 sont traités sans aucune allusion aux canons énonçant les prétentions du patriarche de Constantinople à une primauté en second dans l'Eglise).

Celui de Mgr Jedin est l'œuvre d'un éminent spécialiste, qui a publié d'importants travaux sur le concile de Trente; le récit est émaillé de réflexions de réelle portée et de considérations judicieuses, mais la rédaction semble parfois hâtive et la traduction de l'allemand est souvent défectueuse (2).

Le dernier cité, qui constitue un volume hors série de la collection *Unam Sanctam*, rassemble dix communications présentées en 1959 aux « Journées d'études œcuméniques » de Chevetogne et consacrées principalement au développement ecclésiologique. Elles supposent déjà connue l'histoire des conciles; mais à ceux qui ont cette connaissance elles apportent une riche moisson de réflexions et d'analyses de premier ordre. Parmi les auteurs de ces travaux figurent naturellement plusieurs bénédictins : Dom Botte (sur la collégialité dans le Nouveau Testament

(1) Il est question du « patriarche de Byzance » avant 325 (p. 16), de Jovien, de Valentinien I et de Gratien, comme favorables à l'arianisme (p. 25); de S. Alphonse d'Alexandrie (p. 26, au lieu d'Athanase); de l'*Abbe Maria*, au lendemain du concile d'Éphèse (p. 44) ! Les décisions de Nicée sur le comput pascal n'empêchent pas, dit-on, les Orientaux de célébrer Pâques à une autre date que les Occidentaux (p. 21) : alors que cette divergence s'explique par l'hostilité des orthodoxes au calendrier grégorien. D'autres erreurs ne sont sans doute que des fautes d'impression, mais vraiment fâcheuses : *homoiousios* pour *homoousios* (p. 14 et 27); 414 pour 324 (p. 17); Constant pour Constance (p. 24); 26 novembre 386 pour 380 (p. 26); Berraca pour Bérée (p. 28); Doryclée pour Dorylée (p. 46); 553 pour 543 (p. 53), Cyrius pour Cyrus (p. 61); 742 pour 842 (p. 72), etc.

(2) La mort d'Arius est située en 326 au lieu de 336 (p. 29); le concile de Sardique en 342 au lieu de 343 (*ibid.*). Epiphane est donné comme évêque de Constance au lieu de Salamine de Chypre (p. 33); le premier concile de Latran est indiqué comme 11^e concile œcuménique, alors qu'il est le 9^e (p. 64). Il faut lire Constance, et non Constantin (p. 30, l. 4, 11, 19); Valens et non Valence (p. 30, l. 24); Eutychiüs et non Eutychès (p. 45); Cité léonine et non quartier de Léon (p. 66, l. 1); métropolitains et non métropolités (p. 69, l. 5); Aléander et non Alexander (p. 125 et 127); Pie IV et non Paul IV (p. 148, l. 4); coadjuteur et non suffragant (p. 164, l. 9); évêque d'Angers et non archevêque (p. 184); 18 juillet et non 18 juin (p. 187, l. 8). On pourrait relever bien d'autres défectuosités, en particulier dans la Bibliographie.

et chez les Pères apostoliques); Dom Marot (sur les conciles anté-nicéens); Dom de Vooght (sur les conciles de Constance et de Bâle); mais aussi des dominicains : le P. Camelot (sur les conciles œcuméniques des iv^e et v^e siècles), le P. Congar (sur la primauté des quatre premiers conciles); un jésuite : le P. Gill (sur le concile de Florence); deux séculiers, professeurs à Louvain : G. Franssen (sur les conciles de Latran) et R. Aubert (sur le concile du Vatican); même un laïque : A. Dupront, professeur en Sorbonne (sur le concile de Trente) et un orthodoxe : H. Alivisatos, professeur à Athènes (sur les conciles byzantins du vi^e au ix^e siècle). Les noms de ces collaborateurs sont une garantie de la valeur de ces études, tant sur le plan scientifique que sur le plan religieux; leur juxtaposition témoigne du souci de rapprochement entre chrétiens qui anime les organisateurs de ces rencontres. Dans une conclusion magistrale, le P. Congar tente précisément une synthèse des principaux thèmes traités, en dégageant les points d'accord et d'opposition entre orientaux et occidentaux, entre protestants et catholiques, et en esquissant une théologie des conciles, aussi précieuse pour les historiens que pour les théologiens (3).

J.-R. PALANQUE.

— DANIEL-ROPS. *Vatican II. Le concile de S.S. Jean XXIII* (Coll. « Le Signe ». Paris, Fayard, 1961. In-8°, 184 p.). — A l'occasion de la convocation du futur concile, qui sera le deuxième concile du Vatican, M. Daniel-Rops fait, dans une première partie de cet ouvrage, l'histoire des conciles « De saint Paul à Jean XXIII »; dans une seconde partie, il explique ce qu'est un concile œcuménique, comment il se réunit, comment il tient session et prend ses décisions, quels sont ses droits à côté de ceux du pape, etc.; enfin, dans une troisième partie, qui retiendra tout spécialement l'attention, il étudie « Les perspectives de Vatican II ». Après avoir fait l'historique des conditions dans lesquelles S.S. Jean XXIII a pris sa décision de le réunir, il expose ce qui a été fait déjà pour le préparer, notamment dans les commissions qui ont été créées à cet effet et il énumère les perspectives doctrinales, pastorales, apostoliques et missionnaires et enfin œcuméniques, avec la question du rapprochement des Églises, que la réunion du concile permet d'entrevoir. Enfin, dans un dernier chapitre, il montre jusqu'à quel point le III^e concile du Vatican sera « le concile de Jean XXIII ». Il y a là une mise au point extrêmement pertinente et intéressante de toutes les questions qu'on peut se poser à l'occasion d'un événement qui, dans l'Église contemporaine et même dans le monde actuel, aura une importance considérable.

R. L.-L.

— Peter BÄMM. *Les Conquêtes de la Croix*. Texte français de Henry DAUSSY (Paris, Hachette, 1960, 372 p., 17×34 cm, 365 illustrations, 18 hors-texte en couleurs). — Dans cet ouvrage, en huit chapitres, un prologue et un épilogue, suivis d'indices des pages en couleur, des illustrations in-texte, des cartes et des noms cités, l'auteur a voulu nous montrer le rayonnement du christianisme à travers le Monde pendant les dix siècles qui ont suivi la naissance du Christ. Chaque chapitre débute par quelques pages de synthèse, puis aussitôt après cet

(3) Un lapsus : p. 291, n. 5, 1.2, lire « conciles » au lieu de « siècles ».

aperçu assez concis, M. Peter Bamm fait appel à la plus belle, à la plus riche des illustrations (louons au passage la parfaite qualité technique de ces reproductions photographiques) pour animer sa démonstration, la rendre précise, vivante, émouvante. Le texte et l'image sont indissolublement liés.

La documentation de l'auteur, bien qu'aucune bibliographie ne la définisse, est considérable, et le rapprochement des faits saisissant. Ainsi se déroule devant nous une fresque magnifique et colorée du premier millénaire de notre ère. Ce très beau livre, sans aucune prétention scientifique, est plein de dynamisme et de foi.

G. D.

ANTIQUITÉ CHRÉTIENNE

— R. HERVAL. *Origines du christianisme en Gaule : la province ecclésiastique de Rouen aux IV^e et V^e siècles* (extrait des *Mélanges de science religieuse*, XVII, 1960, non paginé). — E. MORHAIN. *Les origines du christianisme à Metz et en Moselle* (extrait de l'*Annuaire de la Société d'histoire et d'archéologie de la Lorraine*, LX, 1961, p. 87-129). — La simultanéité de ces publications est-elle l'indice d'un réveil des études consacrées à l'antiquité chrétienne sur le plan local ? A quoi peut-on attribuer cet intérêt nouveau qui semble se manifester dans le clergé pour l'histoire paléo-chrétienne ? Il faut, en tout cas, s'en féliciter et louer les auteurs qui tentent de renouveler une histoire souvent obscurcie par l'absence de documents valables ou par les légendes qui se sont substituées à eux : ils le font avec compétence et sens critique, ce qui n'a pas toujours été le cas, on le sait, et en faisant appel à l'archéologie, qui supplée ou complète l'insuffisance des textes.

La démonstration de R. Herval sur l'emplacement de la première basilique épiscopale de Rouen, qu'il situe à l'église Saint-Gervais et non à la cathédrale actuelle (comme le voulait l'abbé Vacandard), est pleinement convaincante. De même ses indications sur les origines des évêchés normands, issus du rayonnement de la métropole rouennaise : Bayeux, Avranches, Evreux, au temps de S. Victrice ; Exmes, peut-être aussi à la fin du IV^e siècle (avant le transfert à Sées au VI^e) ; Lisieux et Coutances au VI^e. Et l'auteur a raison de penser que ses conclusions peuvent être valables pour d'autres régions de notre pays.

L'abbé Morhain, supérieur du Petit Séminaire de Metz, s'est limité à son diocèse, mais son travail sur l'histoire de ses origines est exhaustif, remontant même à sa « préhistoire » sur les cultes païens de la région. Il place, comme Duchesne, la fondation de l'évêché à la seconde moitié du III^e siècle et il pense que le premier évêque, Clément, aurait établi l'église primitive dans les ruines de l'amphithéâtre, démoli alors par les Barbares ; il s'efforce ensuite de situer les lieux de culte anciens, baptistères, chapelles cimetériales, et autres sanctuaires, et aborde enfin le problème de l'évangélisation rurale dans les *vici* du pays messin. Au total, nous avons là une étude approfondie et bien menée, qui peut servir de modèle à des travaux sur les origines chrétiennes des cités gallo-romaines.

Jean-Rémy PALANQUE.

— Collection « Sources chrétiennes », n° 62 : Irénée de Lyon, *Démonstration de la prédication apostolique*. Traduction avec introduction et notes, par L.-M. FROIDEVAUX (Paris, Les Éditions du Cerf, 1959, in-8° de

184 pages); — N° 64 : Jean CASSIEN, *Conférences*, III. Introduction, texte latin, traduction et notes par Dom PICHÉRY (*ibid.*, 1959, in-8° de 248 pages, dont 8-206 doubles); — N° 65 : Gélase 1^{er}, *Lettre contre les Lupercales et Dix-huit messes du sacramentaire léonien*. Introduction, texte critique, traduction et notes de G. POMARÈS (*ibid.*, 1959, in-8° de 274 pages); — N° 67 : *Entretien d'Origène avec Héraclide*. Introduction, texte, traduction et notes de Jean SCHERER (*ibid.*, 1960, in-8° de 128 pages); — N°s 68 et 69 : Marius Victorinus, *Traité théologique sur la Trinité*. Texte établi par Paul HENRY. Introduction, traduction, notes et commentaire, par Pierre HADOT (*ibid.*, 1960, in-8° de 1162 pages en 2 vol.); — N° 70 : Clément d'Alexandrie, *Le Pédagogue*, livre I. Texte grec, traduction de Marguerite HARL. introduction et notes de Henri-Irénée MARROU (*ibid.*, 1960, in-8° de 298 pages); — N° 71 : Origène, *Homélie sur Josué*. Texte latin, introduction, traduction et notes de Annie JAUBERT (*ibid.*, 1960, in-8° de 520 pages); — N° 73 : Eusèbe de Césarée, *Histoire ecclésiastique*. Introduction par Gustave BARDY. Index par Pierre PÉRICHON (*ibid.*, 1960, in-8° de 330 pages); — N° 74 : Léon le Grand, *Sermons*, tome III. Traduction et notes de Dom René DOLLE (*ibid.*, 1961, in-8° de 166 pages dont 14-161 doubles); — N° 75 : Saint Augustin, *Commentaire de la première Epître de S. Jean*. Texte latin, introduction, traduction et notes, par Paul AGAËSSE (*ibid.*, 1961, in-8° de 454 pages); — N° 25 bis : Ambroise de Milan, *Des sacrements. Des mystères*. Nouvelle édition revue et augmentée de *L'explication du symbole*. Texte établi, traduit et annoté par Dom Bernard BORTE (*ibid.*, 1961, in-8° de 226 pages). — Nous avons signalé ici-même (en dernier lieu, t. XLV, 1959, p. 141), les volumes parus de la collection « Sources chrétiennes », qui, depuis sa fondation en pleine guerre, a donné une série remarquable de texte anciens et même médiévaux. Même en laissant de côté ceux du Moyen Age, qui requièrent d'autres compétences, on s'essouffle à suivre le rythme de ses publications, qui s'élève ces dernières années à 8 ou 9 par an. Tous les siècles de l'antiquité chrétienne, du I^{er} au V^e, sont représentés dans la liste de celles qui ont paru depuis 1959.

D'abord le II^e siècle, avec S. Irénée, qui intéresse particulièrement une collection dont la direction est maintenant fixée à Lyon. En attendant la suite du *Contra haereses*, interrompu par la mort du regretté P. Sagnard, voici la « Démonstration de la prédication apostolique » (n° 62), traduit de l'arménien par L. Froidevaux, professeur à l'Institut catholique de Paris. Celui-ci, dans son Introduction, présente l'œuvre, dont il date la version arménienne de 576-7 et, dans ses notes, dégage les allusions à l'Ancien ou au Nouveau Testament. La traduction, renouvelant celle du P. Barthelemy (1961), est aussi satisfaisante que possible, étant donné les difficultés que présentait un texte lui-même traduit, peut-être imparfaitement, de l'original grec. Mais on aurait aimé avoir aussi un commentaire approfondi, dégageant les démarches de la pensée d'Irénée, qui part de considérations philosophiques ou de réflexions sur la Bible pour s'élever aux dogmes de l'Incarnation et de la Rédemption.

On ne fera pas le même reproche à l'édition du *Pédagogue* de Clément d'Alexandrie (n° 70). A la traduction de Mme Harl, élégante et fidèle, H. Marrou ajoute des notes substantielles et surtout une copieuse Introduction (p. 7-97) qui étudie successivement le titre et le plan, — la spiritualité et la pensée de l'œuvre, — son contenu moral, — son intérêt historique. Toutes les curiosités sont ainsi satisfaites pour l'étude de ce traité, « second volet d'un triptyque » dont le *Protreptique* était le premier, et où le docteur alexandrin se proposait de « décrire l'œuvre

du Verbe divin dans la vie du chrétien ». On ne saurait énumérer ici les richesses de cet ouvrage et du commentaire que son éditeur y ajoute. Nous attendons avec impatience le volume qui doit contenir les livres II et III, où l'on trouvera un véritable « traité de morale pratique ».

Après Clément, son disciple Origène, dont les éditeurs se trouvent aussi des universitaires. J. Schérer, professeur à Besançon, reproduit ici (n° 67), l'édition *principes* qu'il avait donnée en 1949 de l'« Entretien avec Héraclide », d'après un papyrus découvert en 1941. Il y ajoute une traduction française, une substantielle Introduction et quelques notes explicatives, qui soulignent l'intérêt de cet opuscule : un dialogue entre l'auteur et un évêque hérétique, ponctué par des remarques d'autres évêques; il s'agit, en effet, d'une sorte de synode ou d'une conférence épiscopale, appelée à juger l'orthodoxie de cet Héraclide, peut-être en Arabie, en tout cas vers 245. C'est la doctrine trinitaire qui était en cause; mais le débat porte avant tout sur la prière, sans doute la prière liturgique : en s'adressant au Père et au Fils séparément, reconnaît-on deux dieux ou un seul ? D'autres questions sont posées par les interlocuteurs : l'âme est-elle le sang ? est-elle immortelle ? Même incomplète, la relation de ce colloque est capital pour saisir la pensée d'Origène, et comme un « témoignage direct et vivant sur l'histoire intérieure du christianisme ».

Tardive aussi dans la vie d'Origène, l'œuvre exégétique sur le livre de Josué, puisqu'elle est datée de 249-50. Connue seulement par la version latine de Rufin, dont est reproduite ici (n° 71) l'édition du *Corpus* de Berlin, c'est une série de 26 homélies imprégnées d'allégorisme : en particulier le thème de la Terre Promise y est traité comme préfigure du Royaume, Josué comme « type » de Jésus (son homonyme), les combats en Canaan comme l'image d'une conquête spirituelle. Mlle Jaubert a traduit avec clarté et fidélité le latin de Rufin, qui lui-même semble avoir paraphrasé assez librement l'original grec ; elle donne en notes des explications utiles, et surtout sa longue Introduction introduit le lecteur dans la méthode origénienne. Cette édition peut être regardée comme une des meilleures de la collection.

Pour le début du IV^e siècle, nous retrouvons Eusèbe de Césarée : aux trois volumes du texte de son *Histoire ecclésiastique* s'ajoute maintenant (n° 73) un volume d'Introduction « que le regretté chanoine Bardy avait rédigé peu avant sa mort, mais qui, selon son intention, ne devait être publié qu'après la parution de toute l'œuvre ». Ces quelques 130 pages n'apportent rien de nouveau sur les problèmes eusébiens, mais résument ce qu'on sait de l'auteur et de son œuvre; le plus intéressant est ce qui est dit du genre littéraire adopté et des listes épiscopales reproduites (p. 79-94), des documents utilisés par l'historien (p. 113-121), enfin des remaniements apportés par Eusèbe lui-même à son Histoire (p. 121-131). Le volume est complété par de copieux Index, établis par le P. Périchon, S. J. : tables des noms propres, des matières, des citations de la Bible et des auteurs anciens, des titres d'ouvrages cités par Eusèbe, des mots grecs, des auteurs modernes. Le tout constitue un remarquable instrument de travail pour l'utilisation des trois volumes auxquels se rapportent ces Index.

Le rhéteur converti sur le tard qu'était Marius Victorinus, n'est pas tenu pour un Père de l'Église; cependant ce néophyte a laissé une série de lettres, traités et hymnes en latin contre l'arianisme, écrits entre 355 et 363. Ils n'avaient pas fait l'objet d'une édition complète depuis celle — très défectueuse — qu'a reproduite Migne. Une édition critique,

préparée par le P. Henry, professeur à l'Institut catholique de Paris, pour le *Corpus de Vienne*, est publiée ici (n° 68-69) par anticipation, accompagnée, non seulement d'une traduction française, mais d'une Introduction exhaustive (p. 7-78) et d'un commentaire, le tout de P. Hadot. Le commentaire, particulièrement étendu (p. 667-1088), forme, avec une bibliographie et de multiples Index, un gros volume distinct. Nous avons là une véritable somme de la polémique antiarienne en Occident, capitale pour l'histoire du néo-platonisme latin et pour la formulation du dogme trinitaire. On comprend que ce travail considérable ait valu à son auteur le titre de diplômé de l'École des Hautes-Études.

De S. Ambroise, Dom Botte, O.S.B., avait donné, en 1950, une bonne édition du *De sacramentis* et du *De mysteriis*, dont il établissait définitivement, après Dom Morin, le P. Faller et Dom Connolly, l'authenticité ambrosienne. Après dix ans écoulés, il en donne (n° 25 bis) une édition entièrement nouvelle, car dans l'intervalle a paru dans le *Corpus de Vienne* l'édition critique du P. Faller : c'est son texte qui naturellement est reproduit ici, non sans quelques corrections sur lesquelles Dom Botte tient à s'expliquer. Il y ajoute l'*Explanatio symboli*, qui semble bien être, comme le *De mysteriis*, la sténographie d'une prédication d'Ambroise devant ses catéchumènes. Ces trois traités nous initient pour le mieux aux rites baptismaux et à la catéchèse pascale en usage à Milan vers la fin du IV^e siècle.

De S. Augustin, « Sources chrétiennes » n'ont jusqu'ici rien publié, pour ne pas concurrencer la « Bibliothèque augustinienne ». C'est exceptionnellement qu'on donne ici (n° 75) l'*In epistolam Joannis ad Parthos*, constitué par dix homélies, dont la date a été fixée par le P. Landais en 415. En l'absence d'édition critique, le texte reproduit est celui de Migne; le P. Agaësse, S. J., bon connaisseur des traités augustinien, y ajoute une traduction soignée et une longue Introduction (p. 7-102) qui étudie successivement la date et les circonstances — le genre littéraire — le vocabulaire augustinien de la charité (*amor, dilectio, caritas*), — la doctrine sur la charité en Dieu, dans l'homme et dans l'Eglise.

La collection, qui au début ne retenait que les auteurs grecs; fait maintenant une large part à la littérature latine : après trois volumes consacrés à des Occidentaux du IV^e siècle, en voici trois pour le V^e. D'abord, la fin des *Collationes* de Cassien (n° 64), d'après le texte du *Corpus de Vienne* et dans une traduction de Dom Pichery, O. S. B. D'abondants Index, se rapportant aux trois volumes, en faciliteront la consultation; mais on regrette l'absence à peu près complète de notes.

Les sermons du pape Léon le Grand doivent occuper quatre volumes; voici le troisième (n° 74), qui en groupe 26, consacrés au *sacramentum paschale*, soit la Passion, la Résurrection, l'Ascension et la Pentecôte (le n° 22 avait donné les sermons pour Noël et l'Épiphanie; le n° 49, ceux pour le Carême). Dom Dolle, O. S. B., reproduit simplement le texte de Migne et en donne une excellente traduction; mais l'Introduction et les notes sont assez maigres. On aurait voulu davantage, en particulier sur les dates et les circonstances dans lesquelles chaque sermon a été prononcé.

Enfin, le pape Gélase fait son entrée dans la collection (n° 65) avec le travail de l'abbé Pomarès, qui a été présenté comme thèse de théologie à la Faculté catholique de Lyon. Il s'agit essentiellement de 18 messes du sacramentaire léonien (reproduites d'après l'édition Mohlberg,

1956), accompagnées de la lettre sur les Lupercales (reproduite d'après l'édition de la *Collectio avellana* du *Corpus* de Vienne) : ces textes assez brefs (p. 162-247, avec leur traduction française) sont précédés d'une Introduction particulièrement dense et développée (p. 11-159) : l'abbé Pomarès y démontre le lien existant entre cette lettre de Gélase et une « couche originale et homogène » de textes liturgiques insérés dans le sacramentaire léonien; et il en dégage une reconstitution chronologique, littéraire, liturgique et canonique de l'affaire des Lupercales, qui aboutit à des conclusions générales sur l'histoire de l'Église et sur la survivance du paganisme à Rome à l'extrême fin du v^e siècle. Cet important travail fait honneur à son auteur et à la collection.

Jean-Rémy PALANQUE.

— Les œuvres de Philon d'Alexandrie. 1. *Introduction générale*, par Roger ARNALDEZ. 2. *De opificio mundi*. Introduction, traduction et notes, par Roger ARNALDEZ (Editions du Cerf, Paris, 1961, 260 pages). 9. *De agricultura*. Introduction, traduction et notes, par Jean POUILLOUX (*ibid.*, 1961, 102 pages). — La collection « Sources chrétiennes » a fait place, on le sait, à quelques auteurs hétérodoxes (Théodote et Ptolémée, n^{os} 23 et 24) et même à un non-chrétien, en la personne de Philon : une édition du *De Abrahamo*, par l'abbé Cadiou (n^o 47) y a figuré à côté d'autres exégèses bibliques. Mais ce ne pouvait qu'être exceptionnel, et le P. Mondésert a eu l'heureuse idée d'entreprendre une publication distincte de ses œuvres complètes, mise sous le patronage de l'Université de Lyon, et que dirigent avec lui deux professeurs de cette Université, l'helléniste J. Pouilloux et l'orientaliste R. Arnaldez. Une telle édition manquait en français, comme le déplorait en 1908 déjà le philosophe Emile Bréhier. Elle comprendra 35 volumes, consacrés chacun à un traité, dont le texte grec est reproduit d'après l'édition critique de Cohn et Wendland, avec une traduction française originale « très étudiée et aussi fidèle que possible » et révisée par un comité de spécialistes; en outre, des Introductions et des notes donnent l'essentiel pour l'intelligence d'un texte parfois difficile. Toutes les garanties sont donc réunies pour fournir un ensemble de grande qualité qui sera précieux pour l'histoire de la philosophie antique, celle de la pensée juive et de la pensée chrétienne. Deux volumes ont déjà paru : « La création du monde » (commentaire des premiers chapitres de la Genèse) et « L'agriculture » (traité allégorique écrit sur le verset de la Genèse relatif à Noé cultivateur). Le premier contient une « Introduction générale » d'une centaine de pages, qui fait le point des problèmes philoniens : rapport entre les idées religieuses, morales et philosophiques de Philon et le judaïsme alexandrin, la formation de Philon, sa méthode, sa formation scolaire. R. Arnaldez est parfaitement informé de toutes ces questions; on appréciera particulièrement ses dernières pages, qui résument des travaux récents, surtout allemands, sur « L'approche de la pensée philonienne » : son concept du péché, d'après Knuth; son concept de la foi, d'après Peisker; ses idées sur les rapports de Dieu avec ses amis, d'après Neumark; sa notion de la piété, d'après Völker. Le problème capital est celui, si discuté, des sources et des influences prépondérantes : Philon est-il grec ? est-il juif ? Pour Leisgang, et même Bréhier ou Turowski, il est imprégné de stoïcisme; pour Billings, comme pour d'autres depuis le xviii^e siècle, il est avant tout platonicien; pour d'autres, comme Bousset, il est éclectique; mais pour beaucoup,

tel récemment Wofson, il est un juif croyant, qui veut intégrer sa foi religieuse dans les concepts philosophiques de son temps. Sans prétendre trancher les controverses à ce sujet, les auteurs de cette édition en informent honnêtement le lecteur. Cette collection, qui s'inaugure si bien, sera indispensable à tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la théologie et de l'exégèse.

Jean-Rémy PALANQUE.

— Jean-Claude GUY. *Jean Cassien. Vie et doctrine spirituelle* (« Théologie, pastorale et spiritualité », IX. Paris, Lethielleux, s. d. [1961]. In-8° de 140 pages). — Décidément, Cassien est un des auteurs anciens qui retiennent le plus l'attention de notre temps : après le gros ouvrage de L. Cristiani et celui (en anglais) de Chadwick; après la traduction des *Collationes*, qui forme trois volumes de « Sources chrétiennes », voici un opuscule qui rappelle succinctement la biographie du saint et les grandes lignes de sa spiritualité. Le R. P. Guy y expose clairement les faits et les idées. Sur son pays d'origine, il adopte (avec raison, croyons-nous) les conclusions de Marrou, de préférence à celles de Cristiani et de Dom Cappuyns, et le fait venir de « Scythie », c'est-à-dire des bouches du Danube. Sur la fondation de Saint-Victor de Marseille et la fin de sa vie, l'auteur est extrêmement bref : on aurait aimé avoir des développements plus étendus. Il est vrai que plus de la moitié du volume est réservée à des extraits des œuvres de Cassien, classés méthodiquement; la traduction, nouvelle, paraît excellente.

J.-R. PALANQUE.

— Sidoine Apollinaire. Tome I : *Poèmes*. Texte établi et traduit par A. LOYEN (Paris, Les Belles Lettres, 1960. In-8° de L-200 pages dont 168 doubles). — L'évêque de Clermont, qui assista à la ruine de la domination romaine en Gaule et à la chute de l'Empire d'Occident, nous a laissé des poèmes et des lettres qui sont une source importante de l'histoire du v^e siècle et un intéressant spécimen de la littérature latine de cette époque. La collection « Budé », qui pendant longtemps ne s'est guère intéressée aux auteurs du Bas-Empire, a eu l'heureuse idée de publier ces ouvrages, après les lettres de S. Jérôme et les Panégyriques latins du iv^e siècle. On ne pouvait trouver meilleur éditeur et traducteur que le recteur Loyer, qui expose parfaitement, dans une substantielle Introduction, tout ce qui concerne le personnage et son œuvre. La traduction de cette poésie « précieuse » était délicate; elle est excellente et accompagnée de notes succinctes, résumant ce que l'auteur a exposé plus longuement dans ses thèses de doctorat. Souhaitons d'avoir bientôt le volume des Lettres, qui intéressera davantage encore l'histoire de l'Église.

Jean-Rémy PALANQUE.

— M.-J. STÈVE. *Sur les chemins de la Bible* (Arthaud, 1961. 19×24, 254 p., 132 héliogr., cartes et plans. Prix : 35 NF). — On trouvera dans ce très beau volume des études sur les grandes périodes de l'histoire biblique, appuyées sur les travaux récents des exégètes et des archéologues; des textes tirés des différents livres de la Bible; un atlas historique, composé de cartes et de plans, avec des notices; enfin, une illustration remarquable et absolument originale sur les paysages et les monuments antiques des pays bibliques.

MOYEN AGE

— Dom R. J. HESBERT. *Le prosaire d'Aix-la-Chapelle* (Monumenta Musicae Sacrae, III, Rouen, Imprimerie rouennaise, 1961, 104 p., in-4°). — Dom Hesbert nous livre, précédée d'un excellent commentaire en 96 pages, une centaine de planches, remarquables de netteté, qui constituent le Prosaire d'Aix-la-Chapelle. Ce manuscrit (n° 13 du Chapitre d'Aix-la-Chapelle, début du XIII^e siècle) apparaît comme extrêmement important.

Il s'agit d'une copie (les mentions *Orate pro Arnolodo* l'attestent) d'un original, datant de la fin du XII^e siècle. Fait notable : la copie est composée de quinquennions, alors que l'original était composé de quaternions.

La première partie du volume comprend un Graduel-Tropaire. Viennent ensuite, juxtaposés, deux prosaires, l'un français, l'autre germanique. Seul le prosaire français figurait dans l'original. Dom Hesbert montre que ce texte constitue le plus ancien témoin d'un grand nombre de proses d'Adam de Saint-Victor. (Les mélodies, en revanche, ont été souvent modifiées). Par voie de conséquence, on remarque que certaines compositions, typiquement françaises, ont été introduites à Aix-la-Chapelle par le canal de manuscrits français et plus précisément parisiens. Quant au prosaire germanique, essentiellement notkérien, il est le seul qui devait subsister par la suite à Aix-la-Chapelle.

On voit sans peine quel intérêt, à la fois littéraire, historique et liturgique, présente la publication de ce document, remarquablement présenté et commenté. Des tables des incipit, des proses et des saints rendent commode le maniement de ce précieux ouvrage.

M.-M. DUBOIS.

— *Saint Anselme. Textes choisis*, traduits et présentés par la R.M. Marie-Pascal DICKSON (Collection « Les Écrits des Saints », Éditions du Soleil Levant, Namur, 1960, 192 pages). — Si personne ne doute de l'importance de la personne et de l'œuvre de saint Anselme, il faut bien reconnaître qu'il n'est guère lu, sinon par des spécialistes. En mettant à la disposition du grand public une anthologie bien composée et bien présentée, ce petit volume comble une lacune. Le célèbre *Proslogion* qui contient le fameux argument est traduit en entier. Les dix premiers chapitres du *Cur Deus homo* et la Méditation III traitent du même sujet, la Rédemption; leur rapprochement montre comment chez saint Anselme, malgré les différences de style, la spéculation théologique et la prière se compénètrent. Les autres textes illustrent l'activité de saint Anselme que les extraits de sa vie par Eadmer font revivre dans une langue savoureuse. Un tableau chronologique de la vie et des écrits de saint Anselme et cinq pages de bibliographie bien ordonnées, donnent à ce petit livre une qualité et une utilité qui dépassent de beaucoup la bonne vulgarisation.

Jacques DUBOIS, O. S. B.

— *Paroles mémorables de saint François d'Assise*. Traduction et notes par Alexandre MASSERON (Paris, Albin Michel, 1960. In-8°, 192 p., 9 NF). — Le regretté Alexandre Masseron, qui avait déjà tant écrit sur saint François, a recueilli dans ce volume toutes les paroles du Poverello qu'il a pu retrouver dans les différentes sources de son histoire et qu'on peut considérer comme authentiques. Il les a classées par sujets (et

non dans l'ordre chronologique) : la vocation, la pauvreté, l'humilité, la joie, etc., et il les a encadrées de réflexions qui les expliquent. On retrouve donc, avec plaisir, en ce volume, à la fois les épisodes principaux de la vie de saint François et tous les thèmes de la spiritualité franciscaine.

L. M.

— Lacordaire. *Vie de saint Dominique*. Présentation de M.-D. CHENU (Paris, Éditions du Cerf, 1960. In-8°, 278 p.). — Cette réédition est publiée à l'occasion du centenaire de la mort de Lacordaire. Elle sera suivie, semble-t-il, d'autres œuvres du restaurateur des Frères-Prêcheurs. Le texte est donné sans notes nouvelles, c'est-à-dire sans la mise au point historique qui s'impose, au moins pour certains passages. Le nouvel éditeur n'a pas voulu, dit-il, « sous-tendre d'érudition minutieuse une rédaction laissée à son romantisme littéraire ». Et il pense que, « telle quelle, avec ses limites et les limites de son temps, la *Vie de saint Dominique* relève de l'authentique histoire ». Relisons donc Lacordaire : plusieurs de ses fils, en notre temps, nous ont donné les travaux qui permettent de le corriger ou de le compléter.

L. M.

— *Les Registres d'Alexandre IV. Recueil des bulles de ce pape, publiées ou analysées d'après les manuscrits originaux des Archives du Vatican*, par MM. C. BOUREL DE LA RONCIÈRE, J. DE LOYE, P. DE CENIVAL et A. COULON, t. III, fasc. 8 : *Tables (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, Paris, de Boccard, 1959. In-4° de 130 p.)*. — La publication de ces tables, depuis longtemps espérées, va rendre plus facile l'utilisation des *Registres* de ce pape. Dans ce fascicule se succèdent : Table des Incipit, Table chronologique des bulles, Index analyticus notabilium rerum, Index nominum personarum et locorum. On ne peut que remercier et féliciter les courageux auteurs qui n'ont pas reculé devant un travail souvent fastidieux. Est-il permis de souhaiter pourtant que, dans les publications analogues que l'on attend, les rubriques les plus importantes soient munies de sous-titres ? La rubrique *Ordo S. Benedicti* comporte près de quatre cents renvois ! alors que dans l'*Index... rerum* on a eu la patience de distinguer les uns des autres les divers *mandatum* ou les multiples *Confirmatur*.

E. DELARUELLE.

— *Lettres secrètes et curiales des papes du XIV^e siècle* (Publication de l'École française de Rome). Innocent VI (1352-1362). *Lettres secrètes et curiales publiées ou analysées d'après les registres des Archives Vaticanes*, par Pierre GASNAULT et M.-H. LAURENT, tome I, 1^{er} fasc. (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, 3^e série, IV, Paris, de Boccard, 1959. In-4° de 112 p.). — Il importe d'autant plus de signaler cette nouvelle publication qui fait honneur à l'École française de Rome, qu'elle comporte une méthode nouvelle d'édition. Jusqu'alors, en effet, les lettres relatives à la France avaient été dans cette collection distinguées de celles destinées aux autres pays ; il en résultait de doubles emplois. Les auteurs ont avec raison renoncé à cette méthode : on en verra dès la première page les avantages : la publication d'une lettre à Robert, empereur de Constantinople, au

sujet du « royaume de Sicile » est suivie de la référence aux lettres semblables adressées *mutatis mutandis* à Philippe de Tarente, Louis de Duras et Robert de Duras. Et nous ne parlons pas de cet autre inconvénient que la notion de « France » était entendue de façons différentes par les divers éditeurs. Faut-il ajouter que l'édition Déprez, de 281 lettres secrètes d'Innocent VI, relatives à la France, expédiées durant la première année de ce pontificat, « présente des défaillances » ? Elle ne sera plus indispensable désormais, puisque nous avons dès aujourd'hui 318 lettres qui couvrent les 5 premiers mois de ce pontificat.

L'édition est faite d'après les « Registres du Vatican » collationnés avec les minutes conservées, les *Registres* dits d'Avignon et diverses autres sources. Souhaitons bonne chance à cette nouvelle série qui comble une lacune regrettable.

E. D.

— Clément VI (1342-1352). *Lettres closes, patentes et curiales intéressant les pays autres que la France, publiées ou analysées d'après les registres du Vatican*, par E. DÉPREZ et Mgr G. MOLLAT, t. I, 1^{er} fasc. (*Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome*, Paris, de Boccard, 1960. In-4° de 268 p.). — Malgré les inconvénients que l'on vient de dire, il ne pouvait être question de renoncer du jour au lendemain à l'ancienne méthode de publication des Registres du Vatican qui distinguait France et autres pays, du moins lorsque le matériel de cette publication était depuis longtemps recueilli, comme c'était le cas ici, grâce au travail d'Eugène Déprez. Il va d'ailleurs de soi que pareille publication, même si elle n'intéresse pas directement notre revue, doit être signalée, en raison de ce que les textes ici résumés et parfois publiés, permettent de connaître le contexte des événements auxquels notre pays a participé.

E. D.

XVI^e SIÈCLE

— Dr M. DIERICKX, S. J. *Documents inédits sur l'érection de nouveaux diocèses aux Pays-Bas (1521-1570)* (Commission Royale d'Histoire [de Belgique], t. I, Bruxelles, 1960). — Le nom du P. Dierickx est attaché, depuis dix ans, à l'histoire de l'érection des nouveaux diocèses des Pays-Bas. L'auteur nous donne cette fois les documents concernant une réforme religieuse de première importance pour les anciens Pays-Bas et par conséquent pour les actuels diocèses français de Cambrai, Arras et Lille, réforme dont il a écrit l'histoire en 1950.

Il est certain que les diocèses primitifs, comme l'avait remarqué le P. de Moreau (*Hist. de l'Église de Belgique*, t. V, 1951, p. 13), avaient des étendues étranges, immenses et archaïques, remontant au haut Moyen-Âge, à une époque où les populations étaient très clairsemées et les villes minuscules. Or, les Pays-Bas étaient devenus l'une des régions les plus peuplées, les plus actives et les plus riches de l'Europe. Comment admettre que Gand soit administré par l'évêque de la toute petite ville de Thérouanne ? Déjà des tentatives infructueuses avaient eu lieu en 1230, en 1302, entre 1332 et 1342, puis après 1482. Sous Charles-Quint l'affaire fut reprise avec une tout autre envergure : l'hérésie menaçait.

La création de six nouveaux évêchés fut envisagée, vers 1525-1530.

En 1551-1552, un plan de création de douze nouveaux diocèses devait être soumis aux Pères du Concile de Trente. Il resta à l'état de projet. Mais, en 1553, la destruction de Théroouanne fit naître un problème : plusieurs villes posèrent leur candidature au siège épiscopal de la ville disparue. Philippe II, en mars 1558, soumit à Paul IV un projet et la bulle d'érection *Super Universas* fut approuvée par le pape le 12 mai 1559. On y voyait l'érection des trois provinces ecclésiastiques, l'une flamande, avec Malines comme archevêché; une des Pays-Bas du nord avec Utrecht; la troisième de langue française : Tournai, Arras, Namur, Cambrai. Le roi d'Espagne recevait le droit de nomination à tous les évêchés, sauf à celui de Cambrai. Les dotations des évêchés étaient souvent des abbayes : ainsi le prévoyait-on pour Saint-Omer et Cambrai. Par bref de nomination du 10 mars, Pie IV, sur la proposition de Philippe II, promut Granvelle, évêque d'Arras, au siège de Malines, nomma Richardot à Arras et Guillaume de Poitiers, prévôt de Furnes, à Saint-Omer. Ce dernier refusa dans la suite.

On le pense bien, tout cela ne se fit pas sans difficulté : le bien général se heurtait à trop d'intérêts particuliers. Opposition des nobles : plusieurs nouveaux évêques, devenant abbés par le fait de la dotation, siégeaient aux États de Brabant et étaient nommés par le roi; opposition, normale au reste, des abbayes dont on disposait; de l'archevêque de Reims, cardinal de Lorraine, ancien métropolitain, dépouillé de Cambrai, Tournai, Arras, Théroouanne, et même, opposition de la reine Elisabeth d'Angleterre !

Il est fort commode pour l'historien de posséder ce recueil de textes. L'auteur a retrouvé une foule de documents inédits à Simancas, à Madrid, encore que l'incendie des archives de l'ambassade d'Espagne à Rome, vers 1730, et celui des archives de Naples en 1943, l'aient privé de sources précieuses. Il a visité, en huit pays, une quarantaine de dépôts. Les documents intéressant la France actuelle ne sont pas les plus nombreux : les évêchés n'y manquaient pas, comme dans les régions plus septentrionales. On remarquera la protestation de l'évêque de Cambrai en 1332; la demande des vicaires généraux de Théroouanne résidant à Ypres, que l'évêché y soit transporté; une demande identique du Magistrat de Furnes; la lettre de Philippe II demandant à Paul IV l'érection des nouveaux évêchés et la fondation d'une université à Douai (6 mars 1559) et la lettre du cardinal Pacheco sur le même sujet (1).

L'utilité principale de ce recueil est de replacer le profond remaniement de la carte religieuse dans l'ensemble des faits, encore que ce qui paraît le moins soit la raison profonde, celle qui faisait s'émouvoir la reine Elisabeth : la lutte contre l'hérésie.

J. LESTOCQUOY.

— Peter FRAENKEL. *Testimonia Patrum. The Function of the Patristic Argument in the Theology of Philip Melancthon* (Travaux d'Humanisme et Renaissance, XLVI. Genève, E. Droz, 1961. 19,5×27 cm, 384 pages.

(1) Les villes et les villages, très nombreux, qui figurent dans les documents délimitant les diocèses n'ont pas été identifiés, et ne figurent pas à la table, « ne pouvant être situés avec certitude que par les historiens locaux ». Une lettre adressée aux historiens locaux n'aurait-elle pas utilement résolu le problème ?

Prix : 50 francs suisses). — En 1529, à la diète de Spire, cinq princes et quatorze villes libres élevèrent une protestation très vive contre les décisions de la majorité qui tendaient à l'extinction du luthéranisme. C'est depuis lors que s'est répandu l'usage du terme « protestants » pour désigner les adeptes de Luther et, plus tard, de Calvin. Les polémistes catholiques en ont un peu trop rapidement conclu que leur doctrine était essentiellement négative. Tout au plus leur concédaient-ils l'usage très positif de la Bible. De nos jours, l'attention s'est portée sur la présence d'autres éléments traditionnels, et spécialement de la tradition patristique dans leur doctrine. Pontien Polman a consacré, en 1932, une thèse entière à *L'élément historique dans la controverse religieuse du XVI^e siècle*; le P. L. Smits vient de rédiger deux gros volumes sur *Saint Augustin dans l'œuvre de Calvin* (Assen, 1956 et 1958).

Chez Philippe Melancthon, plus que chez tous les premiers réformateurs, l'argument patristique tient une place importante; il y exerce, comme le dit M. Fraenkel (Préface, p. 7), une véritable « fonction », si bien qu'on aurait pu presque aussi bien parler de « l'herméneutique » de Melancthon. Bien que nous ne possédions point encore une édition critique de toutes ses œuvres aussi complète que celles pour Luther et Calvin, il est possible, sinon de dresser maintenant la table entière de ses connaissances patristiques, du moins l'exposé approfondi de la place des « témoignages des Pères » dans sa pensée théologique.

Elle est des plus considérables (Première Partie : p. 11-252), bien que mêlée souvent d'appréciations critiques (Deuxième Partie : p. 253-362). L'on s'explique ainsi, en partie, comment il se fait que Philippe Melancthon ait été si souvent considéré par des catholiques comme plus proche de leurs positions dogmatiques. Toute sa vie s'est écoulée hors de France et s'il parle de la Sorbonne — en termes défavorables d'ailleurs (p. 32-34) — c'est uniquement par oui-dire et d'après ses lectures. Néanmoins, quand François 1^{er} voulut sérieusement favoriser des conversations sur les problèmes âprement controversés, il mit en avant le nom de Melancthon. Cette tentative de conciliation échoua d'ailleurs, moins de la faute de Melancthon que de celle de ses adversaires (1535).

Henri BERNARD-MAITRE, S. J.

— Paul-E. MARTIN. *Trois cas de Pluralisme confessionnel aux XVI^e et XVII^e siècles : Genève-Savoie-France* (Genève, A. Jullien, 1961, 18×25 cm., 177 pages). — Sous ce titre un peu compliqué, il faut entendre la cohabitation ou, si l'on préfère, la coexistence du Catholicisme traditionnel et de la Réforme calvinienne dans la région francophone des environs de Genève. Ce que les lecteurs français en connaissent habituellement se réduit presque à la conversion du Chablais et du Ternier par saint François de Sales : l'on trouvera ici de nombreux éclaircissements et précisions à ce propos (p. 73-106).

Mais, en outre, M. Martin a récolté un grand nombre d'autres informations sur le Pays de Vaud et le Pays de Gex, ainsi que sur certains épisodes caractéristiques du XVI^e siècle : le Mandement de Thiez, le Régime bernois 1536-1564, le règne d'Emmanuel-Philibert 1564-1580, Charles-Emmanuel et Genève 1580-1589, le Traité de Nyon du 1^{er} octobre 1589, le Mandement de Gaillard et finalement la destruction du Protestantisme dans le Pays de Gex. Un Index général permet d'utiliser facilement cet instrument utile de travail.

Henri BERNARD-MAITRE, S. J.

TEMPS MODERNES

— Antoine ADAM. *Sur le problème religieux dans la première moitié du XVII^e siècle* (The Zaharoff Lecture for 1959. Oxford, Clarendon Press, 1959. Une brochure in-8° de 20 p.). — Cet opuscule, qui nous conserve le texte d'une conférence, est en fait très dense et riche d'idées, même si malheureusement il a dû se présenter sans les notes, références et justifications érudites dont les spécialistes regretteront l'absence. On appréciera en revanche la clarté et la netteté d'un exposé qui se lit avec agrément, malgré l'austérité du sujet. M. Adam y montre que, dès la fin du XVI^e siècle, deux « religions », deux conceptions de Dieu et de ses rapports avec les hommes, s'opposent parmi les penseurs chrétiens. L'une, optimiste et humaniste, glorifie la nature humaine comme le chef-d'œuvre sorti des mains de Dieu créateur, et considère le christianisme comme l'épanouissement de la religion naturelle : elle est représentée, par exemple, par Juste-Lipse, Grotius, Silhon, Saint-Évremond. L'autre, tragique et pessimiste, insiste sur les douloureuses antinomies qui déchirent l'homme, dont seules les vues chrétiennes fournissent l'explication, et auxquelles remédie le Dieu rédempteur : on reconnaît là Pascal, mais Bérulle et Raymond Sebon ont été ses précurseurs. Comme il est normal, un tel raccourci soulève un monde de questions, auxquelles vingt pages ne peuvent répondre, et qu'il serait vain de relever. On peut cependant adresser deux reproches à cette brillante synthèse. Tout d'abord, peut-être insiste-t-elle un peu trop sur l'opposition de ces deux formes de pensée, sans marquer assez leurs compénétrations sur certains points : Bérulle s'inspirait de Pic de la Mirandole, et Saint-Cyran, d'ailleurs élève de Juste-Lipse, défendait Pierre Charron. Ensuite, il serait juste de remarquer que, parallèlement à ces deux conceptions, il en existe une troisième qui se développe dans sa ligne propre, et qui est la conception mystique, dans laquelle Dieu est envisagé comme le terme d'une union par absorption en Dieu de la personne humaine : de Canfeld à Fénelon, elle prolonge son existence, jalonnée de quelques grands noms qui manquent au texte de M. Adam.

Louis COGNET.

— Georges DETHAN. *Gaston d'Orléans, conspirateur et prince charmant* (Paris, A. Fayard, 1959. In-4°, 501 p.). — Dans le livre capital qu'il vient de consacrer à Gaston d'Orléans, M. Georges Dethan, conservateur aux Archives du ministère des Affaires étrangères, a réservé tout un chapitre à la conversion du frère de Louis XIII. Ces pages ne peuvent laisser indifférents tous ceux qui portent quelque intérêt à l'histoire du sentiment religieux au XVII^e siècle.

Cette conversion ne fut pas le résultat d'un « changement subit, mais comme le terme d'une longue évolution ». Depuis plus de dix ans, il avait modifié profondément ses habitudes et il pratiquait un style de vie fort éloigné « des manières libertines de Son Altesse de Vitelevant ». Dieu l'avait vaincu par la tribulation. Ses déceptions intimes, le dénouement honteux et sanglant de la conjuration de Cinq Mars, l'échec de la Fronde l'avaient forcé à réfléchir.

Retiré à Blois, il put se livrer à la méditation. Agenouillé aux pieds du Père de Condren, au cours de cette fameuse journée du 11 avril 1633, qui devait marquer une étape décisive dans son cheminement spirituel,

il embrassa une existence vouée à la prière, à la réflexion et à la pratique de la charité. Très attaché à la congrégation de l'Oratoire, il voulut jusqu'à sa mort y prendre ses confesseurs. Sympathique aux ordres religieux, il leur manifesta en toute occasion beaucoup de bienveillance. La Compagnie de Jésus bénéficia de ses faveurs. Lié au Père Charles Paulin, recteur du collège de Blois, qui devait devenir le premier confesseur de Louis XIV, il recevait plusieurs fois par semaine le Père Le Cointe, éducateur de ses filles. Il aimait à s'entretenir avec le Père de Faverolles, qui écrira son oraison funèbre.

Il essayait d'orienter sa petite cour vers la dévotion. Il avait obligé les siens à renoncer aux duels, aux blasphèmes et aux bouffonneries impies. Mais il conservait un esprit fort tolérant conforme à son tempérament. Sa religion n'était ni rébarbative, ni grondeuse. « Certes, Monsieur se livrait à de longues prières, entreprenait des lectures sérieuses, se retirait souvent pour méditer, solitaire, ou pour converser avec son confesseur, fréquentait assidument les églises et entendait vêpres tous les soirs. Mais il ne voulait contraindre personne. »

C'est dans ces sentiments de piété que la mort le surprit, au début de l'année 1660. Il l'affronta avec noblesse, édifiant son entourage par l'expression de son intense ferveur. L'abbé de Rancé, qui assistait le Prince à ses derniers moments, sentit alors s'affermir sa vocation de futur réformateur de la Trappe.

R. DARRICAU.

J.-B. ÉRIAU. *La Madeleine française, Louise de la Vallière, dans sa famille, à la Cour, au Carmel* (Paris, Nouvelles éditions latines, 1961. In-16°, 192 p., 7 hors-textes). — M. le chanoine Ériau avait rencontré une première fois Louise de La Vallière, religieuse et pénitente, dans son remarquable travail sur *l'Ancien Carmel du faubourg Saint-Jacques* (1929), qui fut sa thèse de doctorat. Simple esquisse qui, deux années plus tard, sous la plume élégante du savant auteur gagné par l'héroïne, devenait un livre d'histoire sur *Louise de La Vallière, de la cour au Carmel* (1931). La favorite y retrouvait sa figure véridique : grande amoureuse qui ne renonce à l'amour qu'à son cœur défendant. La courtisane, ce n'est pas elle, mais la Montespan, par tout son être. Toutefois sa conversion constitue un drame de sept années, au bout desquelles seulement elle se rendit à l'évidence de sa disgrâce et à l'appel de la grâce. Le terrible Montausier le lui rappelait à son entrée au cloître : « Madame, voilà le plus grand exemple d'édification qu'on ait donné au monde, et je m'étonne qu'une dame d'un esprit si élevé ait tant tardé à prendre cette sainte résolution. »

Le nouvel ouvrage de M. Ériau reprend le récit de ce drame et de son long et méritoire épilogue. Mais l'auteur y ajoute, sur l'enfance et la jeunesse de l'héroïne, des pages érudites qui aideront à mieux comprendre sa conversion, jusqu'au cloître inclus, Famille de soldats, les La Vallière sont plus encore d'Église. Si le père de Louise se bat à Rocroy, son oncle Gilles occupe le siège épiscopal de Nantes pendant une dizaine d'années, modèle de pasteur, aussi vertueux que zélé. Il démissionne, mais c'est pour se livrer au ministère paroissial par la prédication et la confession, en attendant de finir, à 93 ans, profès de la compagnie de Jésus. Deux tantes sont religieuses ursulines et par elles Louise sera en contact avec Marie de l'Incarnation. A Tours, l'hôtel de La Vallière est voisin du monastère du Carmel. On y a connu et l'on y vénère Mère Madeleine de saint Joseph. Et s'il est vrai que

sa mère se soucia aussi peu de l'éducation de sa fille que plus tard, quand elle devint orpheline, de ses intérêts matériels, elle trouva dans son oncle, le futur évêque de Nantes, alors doyen de Tours, un excellent directeur spirituel.

C'est au château de Blois, auprès de Gaston d'Orléans, où les siens étaient en service, que Louise, à peine âgée de quinze ans, rencontra une première fois le roi. Rencontre sans conséquence de part et d'autre. Deux années plus tard, la jeune fille, devenue demoiselle d'honneur d'Henriette, duchesse d'Orléans, Madame, est entraînée dans le tourbillon des fêtes qui marquèrent les débuts du règne. L'imprudence et la légèreté de la duchesse — elle avait dix-sept ans — soumièrent celle qu'on appelait sans façon « la petite La Vallière » à une épreuve qui fut fatale à son cœur et à sa vertu. Roman d'amour où la passion semble avoir vite étouffé ce que l'éducation chrétienne avait déposé en elle de sentiments religieux. Le roi, écrit l'auteur, « découvrit en elle la simplicité et la douceur. Ce qui le ravit surtout, ce fut son amour désintéressé et profond autant que sincère »... « Ils ne songent pas, dit-il plus loin, que leurs serments d'amour seront aussi vains que le rêve d'un printemps éternel »...

Sous son format léger, riche de sa documentation, paré de précieuses illustrations, dans un style qui n'a pas vieilli, l'ouvrage du chanoine Ériau semble bien donner de « l'illustre pécheresse et sainte pénitente » le portrait véritable et définitif.

A. BACHELIER.

— Charles ALMÉRAS. *La révolte des Camisards* (Grenoble, Arthaud, 1960. In-8°, 236 p.). — Ouvert en notre vingtième siècle, à Mialet (Gard), le *Musée du Désert* en Cévennes, célèbre les Camisards et les Églises du Désert héroïque (p. 228). Dressé à la « Mémoire des Héros et des Martyrs de la liberté de conscience », ce monument, ainsi présenté, transfère dans le passé une de nos conceptions modernes de la liberté. Pour établir, équilibrer une telle idée, la route a été longue et marquée par nombre de victimes. Dans cette suite séculaire de témoins, l'Histoire a retenu les « Camisards ». Héroïques et martyrs, ils ne reculent pourtant pas devant le sang de leurs adversaires, car cette liberté de conscience n'était jadis reconnue pas plus par les États catholiques que par les protestants. La révolte de ces « chemises blanches » languedociennes, étonnant mouvement populaire des populations cévenoles, a tenté la plume et le talent de l'auteur. Utilisant de nombreuses sources, notamment les imprimés qui garnissent « le riche fonds régional de la bibliothèque du Grand séminaire de Mende » (p. 8), cette agréable présentation déroule le cadre et les perspectives de cet épisode : la révolte grandissante (24 juillet-décembre 1702), la révolte triomphante (1703), la révolte vaincue (janvier-mai 1704).

Eclairé par de remarquables illustrations, largement évocatrices des sites de cette âpre histoire que situe, avec discrétion, un croquis cartographique, servi par une plume avertie, ce volume se présente comme un clair résumé, documenté et compréhensif, vu par un historien moderne qui le dédie « A ses aïeux cévenols ». Ecrites avec art et soin, ces pages évoquent toute une suite d'incidents et nous promènent en zigzags dans un cadre régional si bien saisi (p. 27-28), où pourtant l'on cherche en vain l'Index des noms de lieux... L'ouvrage est vraiment bien venu, loyal et sainement historique.

F. COMBALUZIER.

— Léo JUST. *Der Trierer Weihbischof Johann Mathias von Eyss im Kampf gegen den Jansenismus (1714-1729)* (Tiré à part de *Archiv für mittelrheinische Kirchengeschichte*, vol. 11, 1959). — Le personnage de Johann Mathias von Eyss, évêque de Rosme, suffragant et vicaire général de Trèves (1669-1729), n'est connu, surtout en France, que d'un petit nombre de spécialistes. Cependant, il mériterait une mention toute spéciale pour avoir été, de 1714 à sa mort, l'un des plus actifs protagonistes de la lutte antijanséniste dans la région rhénane. Il est l'auteur d'une brochure intitulée *Veritas catholica* (1719), qui est une défense de la bulle *Unigenitus* : ce très rare opuscule est presque inconnu et n'est pas mentionné dans la *Bibliotheca janseniana* du P. Willaert. Le présent article constitue une contribution extrêmement riche à un sujet jusqu'ici bien mal défriché. Il en résume les éléments avec concision et clarté, fournit une excellente bibliographie, et verse au dossier treize inédits d'importance capitale, dont plusieurs lettres de Von Eyss, tirées des Archives vaticanes. L'ensemble forme un très remarquable travail. A propos des *Monita salutaria* de Widenfeld (note 15a), il aurait fallu mentionner l'ouvrage fondamental du P. Hoffer, *La dévotion à Marie au déclin du XVII^e siècle* (Le Cerf, 1938).

LOUIS COGNET.

— Pietro STELLA. *Giuridizionalismo e Giansenismo all'Università di Torino nel secolo XVIII* (Turin, Società Editrice Internazionale, 1958. In-8° (24×17) de 112 p., Biblioteca del « Salesianum » 52). — Depuis quelques années, l'attention s'est reportée sur le jansénisme italien, qui s'est développé au XVIII^e siècle, précisément au moment où le jansénisme français entrait dans sa période de régression. La présente étude en analyse un cas particulièrement intéressant, en s'appliquant à l'Université de Turin, problème qui a fait jadis l'objet d'assez vives contestations entre spécialistes. L'auteur y établit nettement qu'il y a existé un courant janséniste, distinct, mais allié, d'un courant « juridictionnaliste », qui tend à exalter les droits de l'État sur l'Église. L'exposé est extrêmement intéressant. Malheureusement pour nous, l'auteur n'a pas cherché à établir explicitement le rapport avec le mouvement des idées en France à la même époque.

LOUIS COGNET.

— Y. BRUNEL. *La mère de Louis XVI, Marie-Josèphe de Saxe, dauphine de France* (Coll. « Figures méconnues ». Paris, Beauchesne, 1960. In-16, 182 p., généal. h. t., 9,90 NF). — Cette biographie de la dauphine, mère des trois derniers rois de la dynastie des Bourbons, a été soigneusement faite sur les sources originales. Elle est intéressante surtout par les renseignements qu'elle apporte sur la personnalité de cette princesse, sur celle du dauphin, fils de Louis XV, et, avec moins de relief, sur celles des autres membres de la famille royale. On notera la profondeur du sentiment religieux du couple princier, qui se manifeste à l'occasion d'épreuves incessantes. Il est regrettable que la rédaction soit parfois un peu énigmatique et que trop de fautes d'impression aient été laissées au tirage.

L. M.

— *Homage au Doyen Etienne Gros* (Faculté des Lettres d'Aix-en-Provence. In-8° de 278 pages, Gap, 1959). — Deux études intéressent l'histoire religieuse dans ce recueil :

Émile G. LÉONARD. *Un genre littéraire disparu : la satire religieuse*. Cet article est surtout consacré au xvi^e siècle, « la plus grande période de la satire religieuse » ; le genre est utilisé alors « comme une arme par les défenseurs contradictoires de la foi » ; Luther lui-même en donna « un bel exemple » dans son traité *A la noblesse chrétienne de la nation allemande sur l'amendement de l'état chrétien*, en 1520, qui lui valut d'être « payé de la même monnaie par les catholiques et aussi par les dissidents « spirituels » qu'il combattait également ». Des satires généreusement échangées entre les deux camps, É. Léonard présente les principaux auteurs et donne de piquants extraits. Malgré l'ardeur des polémiques engagées pour et contre le jansénisme, « la France posttridentine était trop grave pour que le succès des *Provinciales* ait fait revivre durablement le genre ». Celui-ci renaîtra avec Voltaire.

Pierre GUIRAL. *Quelques notes sur le retour de javeur de Voltaire sous le Second Empire*. Ressuscité sous la Restauration pour lutter contre le parti-prêtre, Voltaire connut une nouvelle vogue sous le Second Empire où se ranime l'anticléricalisme, par suite de l'inféodation des catholiques au régime et des polémiques engagées sur la question romaine. Non seulement il a de nombreux admirateurs « dans les générations issues des promotions 1848-1849 de l'Ecole normale », et des imitateurs comme About, mais le *Siècle* lance « une édition complète et bon marché de ses œuvres », qui compte 202.500 souscripteurs. L'auteur consacre la fin de son article à la réaction des milieux religieux conservateurs et modérés : gêne du *Constitutionnel*, article « balancé » des *Débats*, campagne vigoureuse de l'ultra-impérialiste journal *Le Pays*, soutenu par de nombreux journaux impérialistes de province, fougueuses répliques de Veuillot dans l'*Univers*. Malheureusement, constate P. Guiral, « rarement l'apologétique religieuse paraît avoir été aussi inférieure à sa tâche ».

J. L.

ÉPOQUE RÉVOLUTIONNAIRE

— Jacques GODECHOT. *La Contre-Révolution, 1789-1804* (Paris, Presses Universitaires, 1961. In-8° de 496 p.). — Les ouvrages et les articles ne manquent pas sur les divers mouvements contre-révolutionnaires en France et en Europe. Les soulèvements de l'Ouest, à eux seuls, bénéficient d'une bibliographie considérable. M. Godechot, qui juge l'ensemble médiocre et insuffisant, nous en apporte une étude générale qui sera très appréciée des historiens. La première originalité de celle-ci est due à l'élargissement des perspectives. « Il ne faut pas croire, écrit l'auteur, que la Contre-Révolution a été limitée à la France ». Comme la Révolution elle-même, elle fut « occidentale ». Sa durée, d'autre part, ne se limite pas à dix ans, car si, en 1799, « la Révolution s'arrête », selon le mot de Bonaparte, « elle n'en reste pas moins aux principes qui en ont marqué le commencement ». Le Consulat, l'Empire, la continuent, consolidant à l'intérieur, étendant par la conquête l'œuvre de 1789. Les coalitions ne combattent pas seulement l'impérialisme napoléonien, elles combattent aussi les principes qu'il incarne et applique partout où s'installe l'administration des grands préfets. 1815, avec la Sainte Alliance et les Restaurations, marque le triomphe de la Contre-Révolution sur

la Révolution « masquée sous le manteau de la dictature militaire » ; triomphe provisoire d'ailleurs, car entre deux conceptions, on pourrait dire entre deux formes de civilisation, la lutte va se poursuivre, aggravée d'une révolution de surcroît, la révolution industrielle, qui pose le problème social en des termes nouveaux. Si le travail de J. Godechot s'arrête en 1804, car il correspond au sujet du cours d'agrégation professé par lui à Toulouse, sa chronologie, qui dépasse le cadre habituel, nous ouvre les prolongements de la crise et nous invite à tenir compte de la « longue durée », chère aux sociologues. Pour la période à laquelle il se limite, son ouvrage ne se restreint pas à la France; il consacre une série d'importants chapitres à la Contre-Révolution en Italie, dans des pays méditerranéens, en Suisse, aux Pays-Bas. La France, toutefois, garde la place qui lui revient dans ce mouvement, qui part d'elle, comme la Révolution, et la secoue plus qu'aucune autre nation. Six chapitres concernent l'émigration, les réseaux de renseignements, les insurrections de l'Ouest, du Sud-Ouest, la Terreur Blanche, le Consulat.

Mais la Contre-Révolution n'est pas seulement action; son action, comme celle de la Révolution, s'anime d'une idéologie, ce qu'on a trop oublié. Sans doute, l'exposé de celle-ci apparaîtra à certains lecteurs moins intéressante que les drames de la Vendée et de la Terreur blanche, ou le dépistage du fameux d'Antraigues et de son service de contre-espionnage. Il n'en constitue pas moins l'originalité majeure du livre. La Contre-Révolution a, en effet, sa doctrine, ou plutôt, ses doctrines. L'étude que consacre l'auteur à Rivarol, Barruel, Duvoisin, Burke, Mallet du Pan, Joseph de Maistre, Bonald, Herder, Möser, von Gentz, voire à Chateaubriand, dont les conceptions évoluèrent singulièrement, surtout en matière religieuse, témoigne de leur diversité. Sur un point, toutes ces doctrines s'accordent; contrairement à ce qu'on pense en effet, « très peu songent à rétablir l'Ancien Régime sans y rien changer ». Beaucoup d'entre elles n'eurent pas d'influence immédiate ou n'atteignirent que des milieux restreints; les doctrinaires en effet se tiennent en dehors de l'action et se trouvent en opposition avec le prétendant, les émigrés, les gouvernements de la coalition qui, eux, veulent purement et simplement rétablir ce qui fut. Les soulèvements, ceux des paysans surtout, sont dus à d'autres causes que des théories abstraites. Les doctrines contre-révolutionnaires « ne commencent à être connues qu'après la victoire de la Contre-Révolution, en 1814; elles n'agirent qu'à longue échéance et dominèrent alors la pensée de la Contre-Révolution en France et à l'étranger ».

L'histoire générale ne gagne pas seule à cette étude des doctrines; l'histoire religieuse elle-même en bénéficie, car de Maistre et Bonald furent les maîtres à penser de générations successives. Le problème religieux se mêle également à certaines insurrections, comme celle de Vendée, où l'auteur semble avoir minimisé sa part; l'esprit contre-révolutionnaire, de son côté, anime incontestablement certaines formes de réorganisation catholique après Thermidor, spécialement celle de Linsolas, à Lyon.

La Contre-Révolution, qui faillit réussir en 1799, échoua faute de synchroniser ses attaques. Elle continua sous le Consulat et l'Empire qui donnèrent à la Révolution une nouvelle forme et parut enfin triompher en 1814. Reste à souhaiter que J. Godechot poursuive son travail au delà de 1804.

J. LEFLON.

— Louis Blanc et Jacques Crétineau-Joly. *Les guerres de Vendée*. Édition présentée par Armel de Wismes (Paris, Hachette, 1960. In-8°, 286 p., illustr.). — M. Armel de Wismes nous offre des tableaux de la guerre de Vendée, vue par deux historiens de l'époque romantique, Louis Blanc et Crétineau-Joly. Le volume est fort bien illustré de gravures venant des archives du baron de Wismes et du musée Dobrée, à Nantes. Pour Louis Blanc, l'insurrection vendéenne, suscitée par les prêtres et les nobles, fut un crime de lèse-patrie. Crétineau-Joly, écrivain royaliste, met souvent l'accent sur les atrocités qui, dans cette guerre civile, furent avant tout le fait des Bleus. Le lecteur trouve tous les chapitres consacrés à la guerre de Vendée par Louis Blanc dans son *Histoire de la Révolution*; et, en parallèle, des épisodes et des documents choisis dans *l'Histoire de la Vendée militaire* de Crétineau-Joly.

Après avoir remporté des succès, l'armée catholique et royale échoue devant Nantes. Plusieurs de ses chefs sont d'anciens officiers, mais elle souffre des défauts propres à une armée improvisée, malgré l'héroïsme de ceux que Napoléon appelait « les géants de la Vendée ». Contre eux, la Convention envoie « les Mayençais », avec des chefs comme Kléber, Marceau, Aubert-Dubayet. Dans l'été 1793, la République est gravement menacée avec les défaites aux frontières et l'insurrection de Lyon. La Convention décrète le 2 août la guerre totale en Vendée; les forêts seraient brûlées et les biens des rebelles seraient saisis. L'on sait de quelle façon ces ordres furent appliqués par Turreau et ses « colonnes infernales ». Les témoignages émanant des auteurs mêmes de ces atrocités, que nous offrent les chapitres de Crétineau-Joly, nous disent quel fut le terrible martyre de la population vendéenne, martyre décrit par les rapports envoyés à la Convention.

Ajoutons que, du point de vue littéraire, le talent d'historien de Louis Blanc est supérieur à celui de Crétineau-Joly. Mais le premier se montre trop partial dans son hostilité à l'égard des Vendéens.

Ce volume, portant en sous-titre : *Grande Guerre pour Louis XVII*, sera suivi d'un autre : *La guerre des partisans*.

Jean BOUSSOULADE.

EPOQUE CONTEMPORAINE

— François PAPILLARD. *Cambacérès* (Paris, Hachette, 1961. In-8°, 260 p.). — Cette biographie de Cambacérès tend à faire ressortir le rôle de premier plan qu'il a tenu, non seulement comme législateur et juriste, mais aussi comme homme politique. Elle montre comment il a su « agir en homme d'État » et manifester son « sens des réalités » au moment des événements critiques qui se produisirent entre 1792 et 1815. Elle insiste sur son action à l'époque du 18 Brumaire, du Consulat à vie et de la proclamation de l'Empire, insinuant que c'est lui surtout qui « a fait l'Empereur ». Devenu lui-même archichancelier et duc de Parme, il aurait été en réalité une sorte de « vice-empereur ».

Au point de vue religieux, le rôle de Cambacérès semble avoir été assez effacé. Il se borne, lors des négociations du Concordat, « à conseiller au Premier Consul plus de fermeté ». « Catholique et Français de façon beaucoup plus réelle et profonde que Bonaparte, [il] se trouvait imprégné par la tradition de l'Eglise de France et n'aurait pas voulu céder au pape plus qu'il possédait sous l'Ancien Régime ». C'est dire

qu'il était foncièrement gallican. En réalisant un compromis, Bonaparte fut sans doute plus clairvoyant. Le second Consul profita d'ailleurs du Concordat pour pousser son frère, Etienne-Hubert, ancien prêtre réfractaire, au siège de Rouen. Il faut ajouter que lui-même, dont l'auteur de ce livre n'a pas caché les vices, consacra en grande partie ses dernières années à « l'accomplissement de ses devoirs religieux ».

R. L.-L.

— Joseph VALYNSEELE. *Les princes et ducs du premier Empire, non maréchaux, leur famille et leur descendance* (Chez l'auteur, 10, rue des Deux-Gares, Paris-10^e, 1959. Un vol. de 348 p., 30 NF). — M. Valynseele, généalogiste connu déjà par ses ouvrages sur *Les enfants naturels de Louis XV*, 1953, et *Le sang des Bonaparte*, 1954, a publié plus récemment, en 1957, un volume sur *Les maréchaux du premier Empire, leur famille et leur descendance*, qu'il vient de compléter par le volume que nous annonçons. Les princes et ducs non maréchaux furent au nombre de seize : six militaires (Arrighi de Casanova, Caulaincourt, Duroc, Girard, Junot et Savary), un marin (Decrès) et neuf civils (Cambacérès, Dalberg, Fouché, Gaudin, Lebrun, Maret, Champagny, Régnier et Talleyrand). Pour chacun, l'auteur donne les dates principales de sa biographie, ses écrits, son ascendance, sa descendance, ses frères et sœurs. Des notes copieuses, en fin de chapitre, apportent une masse de renseignements et de références. Ce livre érudit, qui comporte maints détails curieux ou amusants, n'intéresse qu'indirectement notre revue; on y trouve cependant des précisions sur un certain nombre de personnages ecclésiastiques. Il faut remarquer, à ce sujet, que les renseignements bibliographiques, dans les notes, sont parfois insuffisants : par exemple, à propos du cardinal Cambacérès, frère du duc de Parme, l'auteur aurait dû signaler sa biographie (1943) par M. Charles Ledré.

Le chapitre qui touche le plus à l'histoire ecclésiastique est évidemment celui qui traite de Talleyrand. Quelques détails y seraient à rectifier, à l'aide de travaux récents. On ne peut plus dire aujourd'hui que le mariage de l'ancien évêque d'Autun « ne put être que civil » (note 22, page 302), depuis que M. R. Limouzin-Lamothe (*Bulletin de littérature ecclésiastique*, juil.-sept 1957, p. 164) et M. Léon Noël (*Revue des Deux-Mondes*, 15 mars 1960, p. 254) ont publié des documents qui attestent, sans discussion possible, que ce mariage fut célébré par le curé d'Epinay-sur-Seine, le 24 fructidor an X. D'autre part, la note 66, p. 307, sur la rétractation de Talleyrand, pourrait aussi être complétée par les travaux des mêmes auteurs publiés dans la *Revue d'histoire de l'Eglise de France* (juil.-déc. 1954, p. 229-241) et dans le *Bulletin de littérature ecclésiastique* (juil.-sept. 1957, p. 151-172, et avril-juin 1958, p. 73-94) pour le premier, et dans la *Revue des Deux-Mondes* (15 février 1961, p. 608-619, et 1^{er} mars 1961, p. 76-88) pour le second. On y verrait notamment que le rôle de l'abbé Dupanloup, dans cette rétractation, fut longuement préparé à l'avance par Mgr de Quelen.

E. H.

— Eugène de Mazenod. Texte biographique de A. ROCHE (Lyon, Editions du Chalet, s. d. 1960. In-8^e de 136 pages). — A l'occasion du centenaire de la mort de Mgr de Mazenod, fondateur des Oblats et évêque de Marseille, la congrégation qui lui doit l'existence a voulu consacrer à sa mémoire ce recueil élégamment illustré, introduit par une sobre préface de Mgr Leffon, auteur d'une remarquable biographie, dont deux

gros volumes ont déjà paru. Le récit du R. P. Roche est alerte et vivant. De nombreuses photographies, fort bien choisies et expliquées par des notices bien documentées, évoquent les lieux où a vécu Mazenod, les circonstances de sa carrière mouvementée, les personnages avec lesquels il a été en rapport, les pays évangélisés par ses missionnaires. Le grand public trouvera certainement plaisir et profit à lire et feuilleter ces pages ardentes et précises qui font revivre un grand homme d'Eglise du XIX^e siècle.

J.-R. PALANQUE.

— Adrien DANSETTE. *Louis-Napoléon à la conquête du pouvoir* (Paris, Hachette, 1961. In-8°, 420 p.). — Cet ouvrage se présente comme le premier volume d'une *Histoire du Second Empire* qui en comportera six. Il étudie la jeunesse de Louis-Napoléon, ses conspirations en Italie, entre 1830 et 1832; ses tentatives de soulèvements de Strasbourg et de Boulogne; son emprisonnement à Ham, de 1840 à 1846; son rôle politique sous la Seconde République; sa présidence enfin, jusqu'au coup d'État du 2 décembre 1851. Les questions religieuses n'occupent que peu de place dans ce volume. On y trouvera cependant d'intéressantes précisions sur les croyances du prince, qui « a d'abord perdu la foi de son enfance [et] l'a ensuite retrouvée, peut-être sous l'influence de ses épreuves », mais sans que ses sentiments religieux influent sur ses idées politiques ni toujours sur sa conduite (p. 196-197). On y lira surtout des mises au point sur sa politique romaine (p. 248, 270, 278) qui, assez illogique par rapport à ses activités de jeunesse, a consisté à « garantir non seulement la liberté, mais aussi l'autorité du Souverain Pontife », en espérant de lui des réformes libérales qui ne vinrent pas, et à assurer à la France un succès militaire, devant la résistance inattendue de la République romaine.

R. L.-L.

— René ROUSSEL. *Un Précurseur : Monseigneur Luquet, 1810-1858* (Société historique et archéologique de Langres. 1960. In-8°, XIV-124 p., ill. h. t.). — C'est la première biographie d'un prélat peu connu jusqu'ici et qui a pourtant joué un rôle important vers le milieu du XIX^e siècle. D'abord architecte, il mena une vie assez dissipée et c'est après une conversion véritable qu'il entra, vers la trentaine, au séminaire Saint-Sulpice, puis aux Missions Étrangères. Affecté à la mission de Pondichéry, où il arriva en 1843, il n'y resta qu'à peine une année et vint à Rome pour y faire approuver les résultats d'un synode tenu par son évêque. Il fut alors lui-même promu à l'épiscopat, bien rapidement, semble-t-il, et, pour différentes raisons, ne put rejoindre sa mission. Résidant à Rome, il fut honoré de la confiance de Grégoire XVI et de Pie IX et mêlé à quelques affaires concernant la vie générale de l'Eglise.

Son principal titre de gloire est d'avoir préconisé avec force la création d'un clergé indigène dans les missions, y compris les évêques, et l'enracinement de l'Eglise dans les pays païens par la formation de diocèses véritables. Il s'est occupé aussi du rapprochement avec les Eglises d'Orient, et même avec les chrétiens séparés d'Europe occidentale. C'est à tous ces titres qu'on peut vraiment le dire un « précurseur ».

Son action, cependant, ne semble pas avoir toujours été marquée par la pondération désirable. Son évêque de Pondichéry, Mgr Bonnard, et celui de Langres, Mgr Parisi, le lui reprochèrent à plusieurs reprises.

« Vous aimez beaucoup l'Église, lui écrivait ce dernier, et vous ne désirez que vous sacrifier pour elle... mais il faut la servir et non l'agiter... » (p. 41). En 1848, chargé d'une mission en Suisse, il fut rappelé par le cardinal secrétaire d'État, parce que « sur les rapports de l'Église et de l'État, il affichait un principe en contradiction flagrante avec l'encyclique *Mirari vos* » (p. 45). Peu après, on dut lui retirer l'emploi de procureur des Missions Étrangères à Rome qu'il occupait depuis deux ans. Pie IX lui-même, en 1850, lui reprocha certaines indiscretions, qu'il reconnut, avec d'autres, en les attribuant à « une ardeur déréglée du bien » (p. 57). Ces réserves sur son action n'affectent d'ailleurs pas les vertus très réelles qu'il a manifestées d'autre part jusqu'à sa mort, le 3 septembre 1858. Il faut ajouter qu'il a laissé une œuvre très importante, imprimée et manuscrite, où il y a beaucoup à prendre pour l'histoire religieuse de cette époque.

R. L.-L.

— Chanoine Joseph PETIT. *Monseigneur Surat, 1804-1871, archidiacre de Notre-Dame de Paris, victime de la Commune* (Chez l'auteur, 1, rue Savouré, Charenton-le-Pont, 1961, 101 p., illustr., 12 NF). — Auguste-Alexis Surat, ordonné prêtre en 1828, participa à l'administration diocésaine de Paris sous cinq archevêques. Secrétaire particulier de Mgr de Quelen, il fut ensuite, sous Mgr Affre, archiprêtre de Notre-Dame; sous Mgr Sibour et le cardinal Morlot, vicaire général et archidiacre de Saint-Denis, puis de Sainte-Geneviève; sous Mgr Darboy, archidiacre de Notre-Dame et protonotaire apostolique. Arrêté le 5 avril 1871, quelques heures après son archevêque, par les autorités de la Commune, il fut incarcéré à la Conciergerie, à Mazas, à la Roquette et, au cours d'une tentative de fuite, fusillé le 27 mai, à la veille de la défaite des insurgés. Son corps, transporté à Charenton, où il avait une résidence héritée de Mgr de Quelen, repose aujourd'hui dans l'église Saint-Pierre de cette localité. C'est cette vie, qui intéresse l'histoire du diocèse de Paris pendant un demi-siècle, que retrace M. le chanoine Petit, non pas sous la forme d'une biographie continue, mais plutôt sous celle d'une chronologie, d'ailleurs originale et vivante, et avec une abondance d'illustrations très remarquable.

R. L.-L.

— Paula HOESL. *Isabelle de Clermont-Tonnerre, comtesse d'Ursel, 1849-1921, fondatrice d'un institut moderne, les Orantes de l'Assomption* (Paris, Spes, 1960. In-8°, 110 p., ill. h. t.). — C'est sous l'influence et la direction du Père Picard qu'Isabelle de Clermont-Tonnerre, veuve du comte Henri d'Ursel, est devenue la fondatrice des Orantes. Cette troisième branche des religieuses de l'Assomption (après les « Oblates » et les « Petites Sœurs », consacrées les unes à l'éducation et les autres à la charité) s'est vouée à la contemplation et à la pénitence. Les chemins par lesquels la Mère Isabelle a été conduite et les enseignements qu'elle a laissés à ses filles en ont fait une des grandes mystiques de son temps. Elle a connu bien des échecs; son institut n'a eu que peu de recrues pendant sa vie, mais, après sa mort, il a pris un rapide essor et a essaimé en France et à l'étranger.

L. M.

— Albert HOUTIN et Félix SARTIAUX. *Alfred Loisy, sa vie, son œuvre*. Manuscrit annoté et publié avec une bibliographie de Loisy et un Index bio-bibliographique, par Emile POULAT (Centre National de la Recherche Scientifique, Paris 1960. In-8° de XI-419 p.). — « Cet ouvrage se compose de deux parties, écrivait Félix Sartiaux dans un Avant-Propos destiné à la publication qu'il en projetait : la première est l'œuvre d'Albert Houtin; la deuxième, que la mort l'a empêché de composer lui-même, est celle de son éditeur, exécuteur testamentaire et ami. » Ces deux parties diffèrent de genre. Comme son titre l'indique, l'une, *Vie de Loisy*, est une biographie historique; elle s'arrête en 1918; l'autre, intitulée *L'œuvre de Loisy*, « plutôt que de prolonger le récit, s'est efforcée, dans le même esprit, mais dans une perspective nouvelle, de référer l'évolution intellectuelle de Loisy »; elle comprend quatre chapitres consacrés aux travaux de celui-ci sur l'histoire des religions, l'exégèse, la philosophie religieuse et un cinquième et dernier relatif aux *Mémoires de Loisy*, publiés en 1930-1931. Avec « une mise en œuvre différente », mais « sur les mêmes données : le journal intime que M. Loisy avait confié à Houtin pour écrire l'histoire de sa vie et les notes qu'il y ajouta en 1915; ses lettres et ses écrits; leur volumineuse correspondance et les idées qu'ils avaient échangées pendant vingt-quatre ans », Houtin et Sartiaux proposent, écrit E. Poulat, « une image fort différente de celle que Loisy a donnée de lui-même ». Ce dernier, en effet, entreprit la composition de ses *Mémoires* pour avoir appris en 1927 qu'on se proposait d'éditer le manuscrit légué à Sartiaux par Houtin, redoutant que celui-ci ne fit de lui « une description caricaturale et grotesque », vu la brouille survenue entre eux, après de longues années d'intimité. Il ne se méfiait pas moins de Sartiaux que de Houtin, le premier, comme le second, ayant, lui aussi, rompu avec lui.

La publication de la *Vie et de l'Œuvre de Loisy*, par E. Poulat, verse donc au dossier du modernisme la déposition de deux témoins bien informés, mais que l'éditeur a pu qualifier de « témoins à charge ». Houtin, écrit-il, nous « livre le récit des événements auxquels il a été étroitement mêlé sous l'éclairage de la double et incurable déception qui a tué lentement sa foi chrétienne et brutalement son admiration pour l'exégète »; il le fait, ajoute-t-il, « sur le ton d'un observateur impartial et impassible, le plus souvent ». Ce « le plus souvent » apporte une restriction très juste à l'ensemble de l'affirmation car, ici ou là, perce l'amertume et l'impression de malaise qu'en éprouve le lecteur, invite celui-ci à quelques doutes sur l'objectivité d'Al. Houtin. Plus constamment serein, F. Sartiaux affirme avoir cherché à expliquer l'âme « subtile et compliquée », il dit même « tortueuse » de Loisy. Son jugement, « indépendant de celui d'Houtin, concorde avec le sien; mais la ligne en est plus sinueuse ». Il est aussi sévère, sinon davantage, témoin le titre donné à la dernière partie du chapitre sur les *Mémoires* : « Loisy contre Loisy ».

Malgré les réserves qui s'imposent, la publication de ce gros ouvrage n'en apporte pas moins un complément fort précieux aux *Mémoires* de Loisy, qui ont le défaut et l'intérêt du genre, et tournent souvent au plaidoyer *pro domo*. Elle permettra une mise au point délicate certes, mais fort utile pour l'étude d'un homme énigmatique, à la fois rigide et fuyant, et pour celle d'une des crises les plus dangereuses et les plus douloureuses qu'ait connues l'Eglise à notre époque.

Pour éclairer le texte, l'éditeur l'a enrichi de notes; les unes relèvent « les divergences des faits » avec les *Mémoires* de Loisy; les autres

fournissent des notices explicatives sur les personnes, les événements, les institutions. La publication donne en Appendice une bibliographie des ouvrages et articles de Loisy et un Index bio-bibliographique des personnes.

J. LEFLON.

— Aline COUTROT. *Un courant de la pensée catholique : l'hebdomadaire « Sept », mars 1934-août 1937* (Paris, Les Editions du Cerf, « Rencontres » n° 61, 1961. In-8° de 334 pages). — Cet ouvrage est une thèse de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, et R. Rémond, qui en a assumé la direction, a tenu à lui donner une Préface élogieuse. C'est dire qu'il ne s'agit pas d'un essai superficiel, mais d'une étude vraiment historique, fondée sur un dépouillement approfondi du journal étudié et de plusieurs autres hebdomadaires ou mensuels, sur des lectures étendues et sur des documents inédits, en particulier les archives des Dominicains qui ont édité cette publication. L'auteur étudie successivement l'histoire du journal, sa doctrine et ses tendances, ses lecteurs et ses amis, et s'efforce d'expliquer sa disparition imprévue au cours de l'été 1937. Ceux qui ont vécu cette époque en revivront les aspects et les épisodes, exactement retracés. Pour les plus jeunes et pour les lecteurs de l'avenir, on peut se demander si l'analyse des positions de *Sept* n'aurait pas gagné à être confrontée avec plus de précision aux autres courants de l'opinion catholique, de droite (A.F., F.N.C.), de gauche (*Esprit*) ou parallèles (*L'Aube*), qui sont ici supposés connus. Les problèmes abordés sont essentiellement ceux qui touchent à la politique intérieure ou extérieure; plusieurs sont encore brûlants : l'auteur sait en parler avec délicatesse et objectivité, sans dissimuler cependant sa sympathie pour les tendances de *Sept*. Il y avait du courage à tenter l'histoire d'un épisode si proche de nous, pour lequel on ne dispose pas encore de tous les documents, ni du recul nécessaire. Cette tentative méritoire s'est révélée une réussite qui apporte, comme l'écrit R. Rémond, « une contribution importante à la connaissance de l'histoire intellectuelle et religieuse de la France contemporaine ».

Jean-Rémy PALANQUE.

— Riccardo GALEAZZI-LISI. *Dans l'ombre et dans la lumière de Pie XII* (Paris, Flammarion, 1960. In-8°, 260 p., ill. h. t.). — Témoignage émouvant sur la vie, l'œuvre et surtout les vertus privées de Pie XII, par celui qui fut, pendant trente ans, son médecin et, dans une certaine mesure, son confident. Ces souvenirs, fort importants pour l'histoire d'un grand pontificat, sont rapportés avec discrétion, respect et admiration. Il n'est pas inutile de le dire, à cause des attaques injustes dont l'« archiâtre » a été l'objet et dont il se défend, brièvement et sans acrimonie, dans les dernières pages de son livre.

L. M.

ORDRES MONASTIQUES

— Dom Jean LECLERCQ, *Saint Pierre Damien, ermite et homme d'Eglise* (*Uomini e dottrine*, 8, Edizioni di storia e letteratura, Via Lancellotti, 18, Roma, 1960, 288 pages, 5 000 lire). — Saint Pierre Damien a passé presque toute sa vie en Italie, ce qui nous oblige à présenter brièvement ce livre où quelques pages, consacrées au voyage

que fit le saint en France, et spécialement à Cluny, en 1063, sont du plus haut intérêt (p. 117-123).

Le témoignage d'un saint austère et partisan de l'érémisme sur cette grande abbaye, à l'apogée de sa puissance, ne peut être pris trop au sérieux. Puisse-t-il faire hésiter les historiens qui parlent si légèrement de psalmodie sans âme et de décadence ! Et les visites de saint Pierre Damien à Limoges et à Besançon le montrent observateur clairvoyant. L'activité de cet ermite, devenu cardinal, eut d'ailleurs des retentissements dans toute la chrétienté. Bien qu'il soit difficile de déterminer exactement par quels cheminements son influence se soit fait sentir, il faut bien constater que les idées qui provoquèrent en France, à la fin du ^x^e siècle, la « crise du cénobitisme » ressemblaient aux siennes jusque dans de petits détails.

Les différences entre le monachisme des divers pays d'Occident ne sont pas telles que cette étude ne puisse être prise pour modèle par tous ceux qui s'intéressent au monachisme médiéval. L'utilisation de lettres de moines, trop facilement considérées comme des tissus de lieux communs, ouvre des perspectives nouvelles sur la connaissance de l'idéal et de la mentalité monastiques, sur l'aventure spirituelle de ceux qui les ont vécus.

Jacques DUBOIS, O. S. B.

— *Les saints abbés de Cluny, écrits de l'abbé Bernon et des saints Odon, Odilon, Hugues*. Textes traduits et présentés par Raymond OURSEL (Collection *Les écrits des saints*. Éditions du Soleil Levant, Namur (Belgique), 1960, 184 pages). — Ce serait une erreur de croire qu'une collection destinée à un vaste public ne peut que se contenter de diffuser des textes déjà abondamment répandus. Si tout le monde connaît Cluny, bien rares sont les érudits qui ont lu les textes rassemblés dans la *Bibliotheca Cluniacensis*. Les traductions qu'offre Raymond Oursel seront une révélation pour beaucoup. Les testaments de l'abbé Bernon et de saint Hugues montrent que la charité lucide, le respect des personnes, la fraîcheur d'âme, ne sont pas des entraves à une bonne administration. Le récit du retour du corps de saint Martin, de Bourgogne en Touraine, par saint Odon, illustre excellemment le culte des reliques au ^x^e siècle. Les sermons de saint Odon et de saint Odilon méritent plus encore de retenir l'attention; nourris de l'Écriture et des Pères de l'Église, ces illustres abbés vont directement à l'essentiel : la Trinité, le Christ, la Vierge Marie, ils n'ont pas d'autre idéal que la charité évangélique. Il faut souligner qu'on trouve chez eux bien des thèmes, qui seront exploités avec succès par les auteurs cisterciens du ^{xiii}^e siècle.

Les présentations de Raymond Oursel sont substantielles et solidement documentées. La qualité des notes fait regretter qu'elles ne soient pas un peu plus nombreuses. Regret minime, ce petit livre comble une lacune dans l'histoire de la spiritualité chrétienne et ruine les injustes clichés sans cesse répétés contre Cluny.

Jacques DUBOIS, O. S. B.

— R. P. RAOUL DE SCEAUX, O.F.M. Cap. *Étude sur le monastère et l'obituaire des Clarisses de La Guiche* (Blois, Éditions Notre-Dame, s. d. In-8°, 103 p.). — En réunissant des articles publiés d'abord dans les *Études franciscaines*, le R. P. Raoul, archiviste de la province de Paris des R. R. P. P. Capucins, nous donne une intéressante étude sur un

monastère de Clarisses des environs de Blois. Fondé en 1273 par Jean de Châtillon, comte de Blois, il devait devenir, à partir de la mort de celui-ci en 1280, la nécropole de sa famille. En 1288, le monastère fut déclaré exempt par le pape Nicolas IV. Mais, à partir du ^{xv}^e siècle, son histoire fut une suite presque ininterrompue de discordes. Au ^{xvi}^e, les guerres de religion accentuèrent la décadence. Il y eut un certain renouveau de ferveur au ^{xvii}^e, puis de nouveau, au ^{xviii}^e, le désordre provoqué par des discussions sans fin, « durant lesquelles rois, évêques et confesseurs multiplièrent leurs interventions, neutralisées par l'astuce des religieuses ». Finalement, Mgr de Thémines, évêque de Blois, obtint de Louis XVI, en 1787, la suppression de l'abbaye, qui ne fut d'ailleurs abandonnée par les dernières religieuses qu'en 1790.

A cette histoire, le R.P. Raoul a joint une description de l'église et du monastère, dont il ne reste que peu de chose, et le texte de l'obituaire de l'abbaye qui contient, avec des lacunes, la liste des personnes décédées, religieuses ou familiers, du ^{xv}^e au ^{xviii}^e siècle. Ce document, qui ajoute souvent aux noms des défunts des détails historiques, « fait entrer », pour ainsi dire, « dans le monastère même » et en fait connaître les habitués et les événements au jour le jour. Il est suivi de la liste des abbes, de pièces justificatives et de l'indication des sources et de la bibliographie. Par ce beau travail d'érudition, le R.P. Raoul a complètement renouvelé et mis au point d'une manière impartiale l'histoire de cette importante maison franciscaine.

R. L.-L.

— André Figueras. *Saint Bernard* (Coll. « Meneurs d'hommes ». Paris, La Table Ronde, 1960. In-8°, 124 p.).

Raymond DARRICAU. *Le Père Dominique Soupre, grand Carme, fondateur de la Doctrine chrétienne de Bordeaux* (Extrait de la revue *Carmelus*, 1959. Rome, *Institutum Carmelitanus*, paginé 224-275). — Né à Bordeaux en 1766 et devenu Carme de l'Antique Observance au couvent de cette ville, le P. Soupre dut se retirer dans sa famille en 1791, puis s'exiler en Espagne, où il devint précepteur du futur roi Ferdinand VII. Revenu à Bordeaux en 1801, il occupa différentes fonctions dans le ministère paroissial. Il était vicaire à Saint-Michel lorsqu'il entreprit de fonder, en 1815, une association de jeunes filles qui se transforma, l'année suivante, en congrégation religieuse, sous le nom de Filles de Sainte-Thérèse. Il était devenu curé de Sainte-Croix lorsque Mgr d'Aviau, en approuvant les statuts de la congrégation, lui demanda d'en changer le nom et de l'appeler « La Doctrine chrétienne ». Vouée à l'enseignement et aux œuvres charitables, la nouvelle société essaima dans le Sud-Ouest après 1820. Le P. Soupre, bien qu'ayant démissionné de sa charge de supérieur, lui donna des constitutions et plusieurs traités de spiritualité, inspirés de la doctrine du Carmel. Il mourut en 1853. Cette histoire, traversée seulement quelque temps par le despotisme et l'agitation désordonnée d'un successeur du P. Soupre à la tête de la congrégation, est une importante contribution à l'histoire du renouveau des congrégations religieuses au temps de la Restauration et de la Monarchie de Juillet.

R. L.-L.

— *Écrits du Père Pierre Chanel, missionnaire Mariste à Futuna, 1803-1841*, établis, présentés et annotés par Claude ROZIER (Publication de la Société des Océanistes, n° 9, Musée de l'Homme, Paris, 1960, 539 pages, un portrait et trois cartes). — Dès que la nouvelle de son assassinat, survenu dans l'île de Futuna, le 28 avril 1841, se fut répandue, le Père Pierre Chanel fut considéré comme un martyr et sa mémoire entourée de vénération. Mais pendant longtemps, on ne sembla pas comprendre que le premier témoignage de respect devait consister à conserver soigneusement ses écrits et à les reproduire scrupuleusement. Non content d'accommoder à sa manière les lettres qu'il utilisa, son premier biographe en égara un bon nombre. Après 1876, disparut le deuxième volume du journal de Mission, qui allait du 1^{er} janvier 1840 au 22 avril 1841. Du petit carnet contenant un recueil de prières et un catéchisme en langue de Futuna et de plusieurs autres reliques, on a perdu la trace en 1953 ! Si de nombreuses découvertes ont, depuis un siècle, considérablement accru le nombre des écrits recensés, elles ne peuvent faire oublier de telles négligences. Puisse un exemple si malheureux faire comprendre aux responsables que leur devoir est de conserver des archives même récentes et d'apparence insignifiantes.

Nombre de Vies de saints anciennes ont été réécrites par des écrivains bien intentionnés, désireux de donner une forme plus littéraire aux écrits qui leur tombaient entre les mains. Il ne faudrait pas croire que le procédé est tombé depuis longtemps en désuétude. Les *Annales de la Propagation de la Foi* avaient publié en septembre 1841 une longue lettre signée du Père Chanel, qui fut ensuite longuement discutée et commentée. L'éditeur des écrits du Père Chanel a établi que cette lettre n'était pas originale, mais que c'était une compilation dont l'auteur, le Père Poupinel, avait utilisé, en plus des lettres du Père Chanel, celles du Père Bataillon, du Père Servant, et du Frère Delorme. La comparaison entre la pseudo-lettre et ses sources est instructive (p. 293-312) : si on ne relève pas de brutales falsifications, on ne peut que déplorer le style onctueux, les allusions littéraires pédantes, et même des gloses maladroites qui déforment complètement la pensée des auteurs. Un tel exemple pourra-t-il faire comprendre que la plus honnête compilation ne peut améliorer un texte ?

La présente édition des écrits du Père Chanel a été faite avec le plus grand soin, ainsi qu'on peut en juger par les principes exposés dans l'introduction (p. 18-20). Les textes ont été groupés selon les trois grandes périodes de la vie du Père Chanel : en France, en route vers l'Océanie, et en Polynésie. Des annexes placées à la fin de chacune des parties mentionnent et analysent aussi précisément que possible les écrits perdus. L'éditeur a ajouté une chronologie de la vie du Père Chanel, des introductions, des notes documentées, et six appendices, dont un index des noms propres de dix pages. La présentation du volume est irréprochable.

L'historien de l'Église de France doit savoir que les écrits du Père Chanel n'apportent pas seulement un témoignage de première valeur sur l'effort missionnaire de la France au début du XIX^e siècle. La première partie révèle les préoccupations du curé de Crozet, qui ne put faire construire l'église en un lieu favorable, mais fut plus heureux pour organiser des processions ou assurer aux petites filles la direction d'une religieuse, puis celles du supérieur du petit séminaire de Belley ; on y remarque entre autres le brouillon d'une lettre écrite par le Père Chanel pour un élève de douze ans.

Dans la deuxième partie, on voit de quels appuis et de quelles aides

profitaient en France les missionnaires préparant leur départ. Et même quand le Père Chanel fut installé à Futuna, il n'oublia jamais de s'enquérir de tous ceux qu'il avait connus pendant ses années de ministère à Belley. On peut relever aussi, au fil des jours, nombre de détails sur les usages et les dévotions de l'époque : comme le saint curé d'Ars — dont il n'est pas question — saint Pierre Chanel faisait des neuvaines à sainte Philomène (p. 373).

Souhaitons que les écrits de nombreux personnages ayant joué un rôle au XIX^e siècle soient publiés avec le même soin.

Jacques DUBOIS, O.S.B.

HAGIOGRAPHIE ET SPIRITUALITÉ

— *Saint Claude. Vie et Présence*, par plusieurs auteurs sous la direction du chanoine LIGIER, archiprêtre de Saint-Claude (P. Lethielleux, Paris, 1960. In-8°, 198 p., ill. h. t., 11,10 NF). — Voir paraître un livre à la fois copieux et bien informé sur un saint très populaire, mais à peu près inconnu, est un plaisir assez rare qui mérite d'être signalé. Cinq auteurs se sont unis pour présenter tout ce qu'on peut dire de saint Claude. Le chanoine Rodot a traduit les textes anciens, Vies et Miracles, M. Georges Gros a énuméré les faits saillants du pèlerinage, M. Gustave Duhem et le chanoine Ligier ont présenté le rayonnement de saint Claude, dont le culte fut très populaire et s'étendit au loin. Certains lecteurs regretteront que les notes critiques et bibliographiques aient été réduites au minimum, ce qui rend malaisée l'utilisation de toute cette documentation. Un petit commentaire n'aurait pas non plus été inutile, pour présenter la plupart des vingt illustrations bien choisies et bien reproduites, mais dont beaucoup de lecteurs ne sauront apprécier toute la portée.

Ces minimes réserves ne concernent nullement le chapitre II (p. 23-70) et l'appendice bibliographique (p. 189-195) dus l'un et l'autre au R. P. Bernard de Vrégille; le dossier du saint y est étudié avec une méthode digne d'être prise comme modèle par tous ceux qui ont à s'occuper de saints dont l'histoire est très obscure. Les rares témoignages concernant saint Claude sont analysés avec rigueur, avant de suivre leur évolution qui conduit à la rédaction de la vie, composée au XIII^e siècle par un auteur de bonne foi, mais fort peu renseigné. Dans cette étude si fouillée, l'institution des évêques claustraux, et la formation des listes épiscopales reçoivent une clarté nouvelle. Et la conclusion s'impose : saint Claude, abbé et évêque claustral de Saint-Oyend de Joux durant 55 ans, mourut peu après 703 et avant 713.

Jacques DUBOIS, O.S.B.

— Dom R. J. HESBERT. *Monsieur Vincent, maître de vie spirituelle* (Paris, Alsatia, 1960, 204 pages). — Dom Hesbert reprend ici une méthode qui lui est chère et qui se révèle féconde; il choisit, dans les quatorze volumes des Œuvres de Saint Vincent de Paul, les pages dominantes qui, réunies, forment un véritable ouvrage de spiritualité. Divisé en deux parties, ce livre traite de la vie chrétienne et de la vie religieuse, non pas en opposition, mais en gradation, comme une déduction du général au particulier, du commun à l'exceptionnel. Nous apprenons ainsi que Monsieur Vincent envisage les œuvres comme des preuves effectives de l'amour, qu'il pratique « l'art d'utiliser les fautes » et celui de se sanctifier par la souffrance et la maladie. Quand il aborde le

plan plus étroit de la vie religieuse (si l'on peut dire, sachant qu'il dénie aux Filles de la Charité le titre de religieuses, entendez : de religieuses cloîtrées), c'est pour envisager la matière des trois vœux : pauvreté, chasteté, obéissance, le problème de la vocation, de la persévérance, de l'humilité et de la fidélité à la règle. On se s'étonnera pas que cet apôtre de la charité mette l'accent sur l'activité à la fois pratique et surnaturelle qui part du plan temporel pour atteindre le spirituel. On se laissera séduire par cet enseignement réaliste, cette ligne entraînante de l'action dans l'amour, l'amour de Dieu réalisé « aux dépens de nos bras et à la sueur de nos visages ».

M.-M. DUBOIS.

— SAINT JEAN EUDES. *Textes choisis et présentés* par Charles BERTHELOT DU CHESNAY, C.J.M. (Namur, Éditions du Soleil Levant, 1958. In-8° (17 x 12) de 192 p. Coll. « Les Écrits des Saints »). — A la collection « Les Écrits des Saints », le P. du Chesnay, bien connu par ses nombreux travaux historiques, vient d'ajouter un petit volume dont tous les lecteurs, simples curieux aussi bien que spécialistes, apprécieront le considérable intérêt. Le P. du Chesnay a renoncé à nous donner une anthologie de textes empruntés à l'ensemble des œuvres du saint : si louable que soit cette méthode, elle demeure très littéraire et artificielle. Pour nous restituer saint Jean Eudes dans sa vie la plus intime, il a eu recours à sa correspondance. Des 243 lettres ou fragments connus et assez bien édités dans le t. V des *Œuvres choisies* en 1934, le P. du Chesnay a retenu près de 90, ce qui constitue une proportion déjà importante. Il y a joint dix lettres pratiquement inédites, qui ne se trouvaient jusque là que dans des revues ou circulaires peu accessibles au grand public : parmi elles, l'intérêt se portera surtout vers celles qui sont adressées à la Mère Mechtilde du Saint-Sacrement, la sainte et admirable fondatrice des Bénédictines de la rue Cassette. Pour les premières lettres, le P. du Chesnay n'a pas suivi simplement l'ordre chronologique. Il les a regroupées sous de grands titres qui nous présentent chacun des traits de la biographie et du caractère de son héros : c'est extrêmement vivant et cela constitue une remarquable introduction à la personnalité, d'ailleurs si complexe, de saint Jean Eudes. Quant à l'annotation, en dépit de sa sobriété modeste et discrète, elle fera l'admiration de tous les historiens. Seuls les gens du métier savent quelles longues et patientes recherches supposent ces identifications, ces dates établies ou rectifiées. L'exactitude sans défaut avec laquelle le P. du Chesnay a conduit ce travail fait souhaiter qu'un jour il nous donne une édition complète de la correspondance du saint. Tel quel, ce petit livre est déjà un précieux document en même temps qu'une agréable lecture.

LOUIS COGNET.

— GEORGES GUITTON, S. J. *Le Bienheureux Claude de la Colombière, apôtre du Sacré-Cœur. 1641-1682* (Lyon-Paris, Vitte, 1960. 12 x 19 cm. 324 pages). — Le jésuite dauphinois Claude de la Colombière, mort à 41 ans après avoir été l'aumônier de l'infortuné duchesse d'York à Londres, s'est fait surtout connaître, depuis 1684, par le journal de ses *Retraites spirituelles*, directement dérivées des *Exercices spirituels* de saint Ignace de Loyola. Ses *Sermons*, parus eux aussi en 1684 et édités neuf fois en quarante-cinq ans, lui ont mérité une place fort honorable parmi les grands prédicateurs du XVII^e siècle, bien qu'un libraire du XVIII^e ait cru nécessaire de les mettre « en meilleur français ». Ses

Lettres spirituelles ont été plusieurs fois recueillies depuis 1715. La collection de ses œuvres complètes, parue en 1900-1901, nous a restitué le texte primitif dans le style vigoureux et dru d'un contemporain de Louis XIII, et c'est là que le P. Guittou a puisé à pleines mains pour nous restituer le portrait complet de ce représentant éminent de « l'âge classique » en France. Le demi-silence d'abord observé à son égard s'explique par les préventions tenaces contre le culte naissant du Sacré-Cœur, mais la canonisation de la Visitandine Marguerite-Marie en 1901 a, par contre-coup, fait sortir de la pénombre la physionomie attachante de son directeur spirituel à la petite résidence de Paray-le-Monial. Il ne faudrait pourtant point limiter à cela son action dans l'Église de France; bien informé des événements contemporains, il personnifia dignement le catholicisme en Angleterre durant une période particulièrement critique (1671-1676) et, plus tard, en 1679, il prit une part insoupçonnée aux démêlés qui opposèrent l'évêque de Grenoble, Mgr Le Camus, au Père Saint-Just, professeur de philosophie et préfet des études au collège des Jésuites de Grenoble (p. 279-280).

Henri BERNARD-MAITRE, S. J.

— Charles BOISSARD. *La vie et le message de Madame Royer, 1841-1924* (Paris, Lethielleux, 1960. In-8°, 323 p., ill. h. t., 11,50 NF). — Edith Challan-Belval, épouse de Charles Royer, mère de quatre enfants, et appartenant à un milieu de riche bourgeoisie bourguignonne, eut, depuis 1870 jusqu'à sa mort en 1924, des visions « intellectuelles » et des révélations que l'autorité ecclésiastique semble avoir reconnues et authentifiées. Elle y reçut mission de fonder une association de prière et de pénitence, qui fut établie d'abord à Dijon en 1879, puis transformée en une archiconfrérie universelle et transférée à Montmartre en 1894, par décision du pape Léon XIII. C'est elle aussi qui eut la vision du « Sacré-Cœur aux bras étendus » qui fut reproduit en statues et placé notamment à la basilique de Montmartre. Madame Royer a voulu, pendant toute sa vie, rester ignorée. Depuis sa mort, quelques publications l'avaient déjà fait connaître. Le présent ouvrage constitue une biographie complète, peut-être un peu touffue, mais fort intéressante sur la vie religieuse dans le catholicisme français de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e.

L. M.

— Jean MARCHAL. *Marie-Thérèse Noblet (1889-1930) et ses tourments, essai d'explication* (Charleville, Imprimerie commerciale de l'Ardenne, 1961. 1 brochure in-8° (22x16) de 88 p. Coll. « Visages ardennais »). — Continuant son intéressante galerie de visages ardennais, M. Marchal y ajoute une silhouette étrange et attachante avec ces quelques pages sur Marie-Thérèse Noblet. Il n'a nullement l'intention de reprendre par la base l'histoire de cette mystique, qui fut, ou se crut, victime de l'obsession diabolique, et dont le cas a déjà, entre spécialistes, fait couler beaucoup d'encre et suscité de vives controverses. Ce qu'il nous donne, c'est un état de la question fort précis et d'une grande utilité. Après un brève notice biographique, il résume fort bien les positions et interprétations qui s'affrontent. Puis il suggère quelques idées plus personnelles et qui méritent de retenir l'attention. En rapprochant son héroïne d'autres cas bien connus, Élisabeth de Ranfaing, Jeanne des Anges, le P. Surin, en rappelant que la sainteté et les névroses ne sont

nullement incompatibles, il indique une voie de solution fort pertinente. Ainsi, cette excellente brochure constitue une féconde mise au point, que complètent de précieuses indications bibliographiques.

Louis COGNET.

HISTOIRE LOCALE

— R. LECOTTÉ. *Recherches sur les cultes populaires dans l'actuel diocèse de Meaux* (département de Seine-et-Marne) (Mémoires de la Fédération folklorique de l'Ile-de-France, Paris, t. IV, 1953, xvi + 383 pages in-4°). — Cet ouvrage, préfacé par notre président de la Société d'Histoire ecclésiastique de France, retrouve quelque regain d'actualité en cette année martinienne et à l'occasion de l'enquête internationale entreprise sur le culte de saint Martin, R. Lecotté étant le dévoué secrétaire du Comité national Saint Martin.

Le volume comprend deux parties d'étendue analogue chacune, d'abord un relevé méthodique par doyenné des monographies concernant les paroisses du diocèse; pour chacune d'elles sont notées les indications précises sur les fêtes patronales et corporatives avec leurs dates, les cultes particuliers et les pèlerinages. De nombreux renseignements complémentaires sont ajoutés, sur les reliques, lieux dits et chapelles, pratiques populaires se rattachant à ces différents cultes et patrons, souvent encore des notes historiques ou légendaires — différenciées les unes des autres naturellement. Il y a là une masse documentaire très précieuse, constituant ce que l'auteur appelle les matériaux de l'ouvrage.

En effet, la seconde partie constitue un « Mémoire » sur le sujet dont s'agit. Dix chapitres la divisent qui intéressent plus ou moins la religion mais offrent tous quelque intérêt sociologique ou psychologique : étude des légendes, des cultes populaires, des affinités des saints avec la nature, les saints dits guérisseurs, les cérémonies religieuses auxquelles donnent lieu ces cultes sanctoraux, les pratiques populaires associées à ces cérémonies ou qui s'en sont dissociées, les coutumes sociales, chants, danses, dictons, les arts populaires en rapport avec les dévotions du pays; tout cela appuyé sur des références de pratiques, de textes ou de témoignages, est extrêmement précieux pour la connaissance de l'histoire de nos ancêtres et de leur vie quotidienne au rythme des saisons et de l'ambiance folklorique.

Les tables et index sont abondants de même que les cartes qui rendent bien aisée la consultation et facile l'utilisation de cette mine de détails précis et variés que contient ce gros volume égayé d'ailleurs de nombreuses illustrations et croquis. L'esprit d'enquête minutieuse qui anime Roger Lecotté nous renseigne inlassablement et la sympathie de l'auteur pour cette atmosphère de la vie locale, si diverse, hélas en décadence sinon moribonde avec la standardisation et la plate uniformisation de nos conditions de vie actuelle, surtout en ce diocèse de banlieue parisienne, sera partagée par les lecteurs de l'ouvrage; une pointe de mélancolie pour ce passé qui s'efface devant notre trépidation contemporaine s'y ajoutera peut-être ! Une bibliographie imposante appuie ce travail sérieux qui a comporté également une enquête efficace près de cent soixante personnes, source testimoniale fondamentale pour un sujet de ce genre qui transmet donc des dépositions de gens du pays bien au fait des usages.

G. LEPOINTE.

— Gaétan BERNVILLE. *Terre de Bigorre. Les Sœurs de Saint-Joseph de Tarbes* (Paris, Grasset, 1961. In-8°, 334 p., ill. h. t.). — Voici un ouvrage posthume de l'auteur. Il complète ceux qu'il avait publiés déjà sur l'histoire religieuse de la Bigorre au XIX^e siècle : *L'évêque de Bernadette*, Mgr Laurence; *De Notre-Dame de Garaison à Notre-Dame de Lourdes*, Jean-Louis Peydessus, apôtre marial de la Bigorre; *Le Père Ribes et Mère Saint-Jean-Baptiste (Marie Saint-Frai)*, fondateurs des Filles de Notre-Dame des Douleurs.

Les Sœurs de Saint-Joseph de Tarbes proviennent de la réunion à Cantaous (Hautes-Pyrénées) de six jeunes filles de la localité, désireuses de consacrer leur vie à Dieu. Elles ont eu pour véritable fondateur l'évêque de Tarbes, Mgr Laurence, qui leur a donné leur première organisation et leur premier règlement. Vouées d'abord au soin des malades, elles y ont ajouté très vite l'enseignement, à la demande même des habitants de Cantaous. Les progrès ont été ensuite très rapides. De six en 1842, les religieuses sont passées à huit cents en 1888. Après avoir fondé plusieurs maisons dans les Hautes-Pyrénées, l'Ariège, la Haute-Garonne, la congrégation, devenue missionnaire, a essaimé dans l'Inde et en Amérique du Sud (Equateur, Colombie, Pérou, Venezuela). En 1889, elle comptait 140 établissements. La loi de 1901 sur les congrégations l'a obligée à fermer 98 maisons et à séculariser les religieuses. Mais, après la guerre de 1914, l'institut s'est reconstitué et a repris son ascension. Il est aujourd'hui en plein essor. L'auteur de ce livre l'a étudié successivement en France, dans les missions et, pour donner à ses lecteurs l'impression du vu et du vécu, il a raconté, dans une troisième partie, sa visite aux principales maisons de France. On ne peut se défendre, en lisant ce livre, du poignant regret qu'il soit le dernier d'une œuvre, d'ailleurs considérable, qui a étudié l'histoire de nombreuses congrégations religieuses et retracé en partie « l'itinéraire spirituel de la France ».

L. M.

— Pierre GOUBERT. *Beauvais et le Beauvaisis de 1600 à 1730* (École Pratique des Hautes Études - 6^e section. In-8°, LXXII- 653 p. + fasc. de cartes et graphiques, 119 p.). — Cette « contribution à l'histoire sociale de la France du XVII^e siècle », malgré ses 653 pages, laisse volontairement de côté une grande partie des aspects de cette histoire : les institutions, les structures agraires et, ce qui nous concerne directement, l'étude morale et intellectuelle avec celle des « mentalités sociales » et le secteur religieux. Alors que d'autres se lancent dans de vastes synthèses, l'auteur se demande si, malgré ces amputations, ces deux cents paroisses n'ont pas constitué un terrain d'enquête trop large.

Retenons ce qui est utile à l'histoire de l'Église de France. On trouverait vraisemblablement en ce coin de Beauvaisis, comme ailleurs à cette époque, une pratique religieuse unanime. La société est toute pénétrée d'influence religieuse, plus visible en ville à cause des églises et des nombreux monastères : 13 paroisses, 6 chapitres, 4 couvents d'hommes et 2 de femmes *intra muros*; 11 abbayes voisines. La 25^e partie de la population de la ville épiscopale (460 personnes) était d'église. Le clergé possédait 20 à 25% des terres, proportion très considérable même pour le temps. Évêques, chapitres usaient de leurs droits de juridiction civile, non sans disputes avec la ville. Plusieurs évêques, trop négligés par les historiens, dont l'un, Choart de Buzenval (1650-1679), intelligent et janséniste, est de la lignée des évêques réformateurs. Encore, si je suis bien l'auteur, les évêques ne résidaient-ils

guère. A l'inverse, « les chanoines ... de Beauvais ne quittèrent guère le voisinage de la cathédrale. Les grandes abbayes envoyaient aux paysans leurs hommes d'affaire et leurs officiers laïcs..., en revanche une importante partie du clergé vécut toujours avec les paysans. Présent dans chaque village, ou peu s'en faut, le curé exerçait un ministère difficile, chaque jour alourdi d'obligations nouvelles. » Curés marqués d'esprit janséniste à cause de l'orientation du séminaire de Beauvais, créé en 1647. Pas un prêtre, semble-t-il, sorti des couches inférieures de la population; tous viennent de la petite ou de la moyenne bourgeoisie, ou des terriens aisés. De la noblesse, aucune trace dans le bas et moyen clergé, ni au séminaire. Clergé aisé, poursuivi, au temps de l'évêque janséniste Choart, par une officialité sourcilieuse : de 1653 à 1680, dans un diocèse de 432 paroisses, plus de 400 prêtres furent l'objet de procès ! Quelques cas graves ou pittoresques; beaucoup de rancœurs qui trouvent là une occasion de s'exprimer. Surtout à la campagne. En ville, plus de calme; la bourgeoisie opulente voit 139 filles entrer au couvent de 1627 à 1700. Les garçons couraient aux 120 prébendes de Beauvais; en 1636, sur 34 chanoines, 24 sont fils de bourgeois. La tradition subsistait : ce que j'ai dit d'Arras au Moyen Age pourrait s'appliquer à Beauvais au XVII^e siècle.

On a infiniment moins de renseignements sur la vie chrétienne à la campagne; vie pieuse, on le devine. Un taux de naissances illégitimes extrêmement bas, inférieur à 1% et que l'auteur assure général en Beauvaisis, et même ailleurs : « le très grand respect de la loi religieuse... interdisait de concevoir en dehors du mariage ». Avouons que cela a quelque chose de surprenant si l'on songe à ce qui se passait dans la noblesse.

On pourra chercher dans ce gros livre beaucoup d'indications sur la vie de chaque jour : des disettes et des conditions d'hygiène à l'effroyable mortalité infantile (25% des naissances) et juvénile (50%). On consultera avec profit les cartes de l'atlas (seigneuries ecclésiastiques vers 1700, graphiques des baptêmes et décès). Un grand pas est fait dans la connaissance de la vie religieuse de ce coin de France.

J. LESTOCQUOY.

— M. BORDES. *La presse gersoise et le Ralliement* (Extrait de *Congrès de Rodez, Fédération des Sociétés savantes du Languedoc méditerranéen et du Languedoc-Pyrénées*, Juin 1958, pp. 345-352).

— *Un préfet de combat sous la Troisième République, Léonce Boudet, 1887-1894* (Extrait des *Actes du Congrès de Lectoure* et du *Bulletin de la Société archéologique du Gers*, 1959, pp. 373-384).

Ces deux communications seront précieuses aux historiens de la Troisième République et de ses rapports avec l'Église. Pour cette histoire en effet, quelle que soit l'utilité de synthèses qui fournissent les indispensables hypothèses de travail, il faut d'abord recenser les textes et les problèmes, et ce ne peut être que l'œuvre d'historiens du terroir, bien placés pour connaître les conditions particulières à chaque département. M. Bordes est de ceux-là qui, dans ces articles, étudie les forces politiques dans le Gers en face du Ralliement. Un dépouillement minutieux des plus petits journaux permet de se faire une idée exacte des sentiments et des mentalités du cléricanisme et de l'anticléricalisme à une époque qui, aujourd'hui, semble bien lointaine.

E. D.

— Mgr Ch. AIMOND. *L'église Saint-Antoine de Bar-le-Duc et l'ancien couvent des Augustins* (Bar-le-Duc, Imp. Saint-Paul [1961]. In-8° de 96 p. ill. d'un plan et de dix pl. h.t.). — Dans la Ville-Neuve de Bar, quartier formé vers le milieu du xiv^e siècle à l'est du Bourg, le duc Robert et son épouse, la duchesse Marie, obtinrent par une bulle du pape Grégoire XI datée du 24 juin 1372 l'autorisation de fonder un monastère d'Augustins mendiants. L'histoire et la description de l'église de ce monastère font l'objet de l'ouvrage que nous analysons.

De l'étude des cinq textes relatifs à la construction de l'église et qui s'échelonnent, année par année, de 1372 à 1376, l'auteur conclut que la construction du sanctuaire, commencée dès 1372 à l'arrivée des Augustins à Bar, poursuivie en 1373 et 1374, mais non achevée entièrement en 1375, était enfin terminée en 1376. Ainsi la bénédiction de l'édifice, faite au mois d'août 1372, par le vicaire général de l'évêque de Langres, dut être donnée, non pas à un sanctuaire déjà partiellement livré au culte, mais aux tout premiers travaux, sinon à la première pierre de la nouvelle église. Cette remarque de l'auteur doit être soulignée, car les archéologues savent combien ils éprouvent de difficulté à interpréter correctement la date de la bénédiction ou de la consécration d'une église.

Autre constatation intéressante à tirer de l'étude de l'un de ces textes : le nouveau sanctuaire était construit par les sujets du duc Robert, *per subditos suos*, c'est-à-dire par des corvées d'habitants du quartier et des faubourgs voisins, telles que celles qui, à la même époque, élevaient les murailles de la Neuve-Ville.

Cette église si bien datée et qui a subsisté jusqu'à nos jours, comprend en plan une nef unique de six travées voûtées d'ogives terminée par un chevet à cinq pans voûté de même. Ce long vaisseau, large d'une dizaine de mètres, séduit par ses amples proportions. Ultérieurement, il fut prolongé à l'ouest et pourvu de plusieurs chapelles latérales.

On lira avec intérêt l'histoire et la description de cette église qui méritait à juste titre d'être mieux connue. L'ouvrage se termine par l'étude du mobilier, la liste des notables inhumés dans l'église, celle des prieurs et des curés et la transcription des inscriptions des cloches respectivement fondues en 1804, 1805, 1806 et 1938. Cette excellente monographie fondée sur une étude attentive des textes sera vivement appréciée.

Jean VALLERY-RADOT.

SOCIOLOGIE RELIGIEUSE

— Gaston VAN BULK S. J. *Autour du Problème missionnaire. Études de Missiologie de 1932 à 1957*. Volume X des *Studia missionalia* édités par la Faculté missiologique de l'Université pontificale grégorienne (Rome, Pontificia Universitas Gregoriana, 17 x 24 cm., 1960. vi-246 pages). — Le vingt-cinquième anniversaire de la Faculté de Missiologie à l'Université Grégorienne de Rome a donné au P. Van Bulk l'occasion de rassembler tout ce qui concerne ses activités. Plusieurs des informations concernent directement ou indirectement l'histoire ecclésiastique de la France, soit parce que les auteurs étudiés sont français (P. Gauthier, P. Goetz), soit surtout parce que leur activité a influencé notablement le développement des missions françaises (particulièrement le P. Pierre Charles auquel est consacrée la notice la plus longue, p. 3-

56). *L'Index des Studia Missionalia, 1943-1956*, aidera le lecteur à retrouver plusieurs des richesses accumulées dans les diverses contributions.

Henri BERNARD-MAITRE.

— Hervé CARRIER, S. J. *Psycho-Sociologie de l'appartenance religieuse*. Collection « Studia socialia » n° 4 de l'Université Grégorienne (Rome, Presses de l'Université Grégorienne, 1960. 17 x 24 cm. 314 p.). — Le P. Hervé Carrier, jésuite canadien, anciennement professeur à l'Institut des sciences sociales de l'Institut catholique de Paris et maintenant à celui de l'Université grégorienne, s'est intéressé particulièrement à l'école de Le Play et H. de Tourville qui, de 1886 à 1924, a publié des centaines de monographies, contenant presque toutes de stimulantes observations de sociologie religieuse. Il connaît bien la tradition d'Auguste Comte qui, depuis 1854, s'orienta vers l'étude des phénomènes religieux, ainsi que de ses continuateurs Durkheim, Hubert, Mauss, Lévy-Bruhl, mais à l'école des sociologues moins préoccupés de théories en Europe et aux États-Unis, il s'est d'abord exercé sur le terrain américain; la Bibliographie critique qu'il annexe à son livre montre comment il a dépouillé systématiquement les œuvres les plus significatives (p. 279-296). Ainsi armé, il s'efforce maintenant de dégager la signification sociale de l'appartenance religieuse. Pour cela, il distinguerait volontiers trois types principaux de sociologie religieuse : 1° la *sociologie religieuse formelle*, représentée par un Wach ou un Mensching; 2° la *morphologie religieuse* dont M. Gabriel Le Bras et le chanoine Boulard sont les principaux protagonistes; 3° ce qu'il est difficile de caractériser d'un mot, mais qu'on pourrait, par commodité, appeler une *psycho-sociologie religieuse*, c'est-à-dire moins un secteur spécifique de la recherche qu'une orientation générale des études. Après avoir dessiné un schéma conceptuel de la recherche, il s'efforce de regrouper synthétiquement ce qui concerne la formation et la différenciation de l'attitude religieuse. Onze tableaux servent à illustrer son enseignement clair et méthodique (liste p. 297). Les nombreux chercheurs qui s'appliquent à la sociologie religieuse telle qu'elle est devenue presque classique en France gagneront beaucoup à approfondir leurs perspectives au contact intime avec cette pensée.

H. B.-M.

— Thérèse-Jean SCHMITT. *L'organisation ecclésiastique et la Pratique religieuse dans l'archidiaconé d'Autun de 1650 à 1750* (Autun, Société d'Imprimerie L. Marcelin, 1957. In-8° de x-374-32-cxlv pages, 6 cartes en pochette). — L'ouvrage dont nous donnons ci-dessus la fiche bibliographique renferme les deux thèses pour le doctorat ès lettres soutenues en 1952 devant la Faculté des Lettres de Dijon par Madame Schmitt-Mérimée. La thèse principale avait pour titre : *L'Organisation ecclésiastique et la Pratique religieuse dans l'archidiaconé d'Autun de 1650 à 1750*. La thèse complémentaire était consacrée à *L'Assistance dans l'archidiaconé d'Autun aux XVII^e et XVIII^e siècles*.

Le vaste diocèse d'Autun, successeur de la cité des Éduens, s'étendait, on le sait, des sources de la Seine au cours supérieur de la Loire. L'archidiaconé de la ville épiscopale, le plus vaste, comprenait toute la partie occidentale de l'actuel département de Saône-et-Loire, débordait sur le Nivernais et le Lyonnais, surtout englobait une partie du Bourbonnais à l'est de l'Allier, avec la ville même de Moulins.

Madame Schmitt passe successivement en revue toutes les institutions religieuses, évêque, chapitres (avec l'importante collégiale de Moulins), méparts, ces associations de prêtres spécifiquement bourguignonnes, abbayes (entre autres le célèbre monastère de Sept-Fons), prieurés, couvents (faut-il rappeler que la Visitation de Paray-le-Monial était à l'archidiaconé d'Autun ?), ordre de Malte, ermitages. Elle étudie ensuite dans le détail la paroisse et le clergé paroissial et la pratique et la piété dans le cadre paroissial. Viennent enfin de précieuses données sur le protestantisme et les courants hétérodoxes du temps : jansénisme, gallicanisme, quiétisme. Tout le travail de Madame Schmitt est fondé sur un dépouillement d'archives absolument exhaustif et fourmille de détails suggestifs qui fourniront d'utiles comparaisons pour des études similaires. Les chapitres sur l'assistance (établissements, paupérisme, institutions de bienfaisance au xviii^e siècle) donnent aussi de précieuses indications. Malheureusement les thèses de Madame Schmitt tiennent un peu trop du fichier, et les conclusions se dégagent mal. La présentation matérielle : absence totale de titres courants, paginations multiples, notes rejetées à la fin du volume, n'est pas heureuse. Mais le lecteur qui saura dépasser ces imperfections s'émerveillera des richesses de la mine qui lui est offerte.

Jean RIGAULT.

PÉRIODIQUES RÉGIONAUX

ARTOIS ET BOULONNAIS

PAS-DE-CALAIS

Société académique des Antiquaires de la Morinie.

Bulletin. Tome XIX, fasc. 362-365. Saint-Omer,

Hôtel de l'Ancien Bailliage, 1960.

Placide LEGRAIN : *Notes d'histoire de Rely*, p. 331-334. Inventaire des objets appartenant à l'église et mis en sûreté à Aire au moment de la guerre de Succession d'Espagne (15 juillet 1710). — Dom P. DOVÈRE : *Ermîtes et ermitages au diocèse d'Arras*, p. 353-383. Suite de l'utile enquête déjà recensée; elle concerne ici : Arras (Notre-Dame au Bois; première mention en 1454); Ambrines (1668 et 1705); Anchin (avant 1613-1726); Béthune (avant 1503-1579); Beuvry; Sailly; Labourse; Carency (1686); Coutiches (1693); Gréville (avant 1722); Harnes (1619-1753); Houdain; la Buissière (1701-1773); la Comté (1731); Loos-en-Gohelle (1686); Marchiennes (1684); Mauville (1763). Les Ordinaires d'Arras et Saint-Omer, en 1631, interdisaient aux curés d'accepter l'établissement d'ermites sans l'autorisation épiscopale. On ne peut que noter ici l'étonnant attrait de la vie érémitique au XVIII^e s. — G. COOLEN : *Le cardinal de La Tour-d'Auvergne et l'abbé Godard*, p. 385-416. Long récit des démêlés d'un prêtre honorable et de caractère difficile (en désaccord avec ses curés successifs avant d'être en désaccord avec son évêque) avec un évêque également honorable mais autoritaire et ignorant les limites de son autorité. L'abbé Godard faisait imprimer ses griefs à l'autorité épiscopale; il finit tout de même par trouver sa place à la tête d'un collège libre, inspirant à ses élèves « une crainte toute filiale ».

Commission départementale des Monuments historiques du Pas-de-Calais.

Mémoires. Tome X, 2. Arras, Préfecture du Pas-de-Calais, 1960.

Roger BERGER et Raymond DUBOIS : *Quatre cents vues des villages d'Artois en 1605-1610, tirées des albums de Charles de Croy*, p. 72-252. Ce volume est entièrement consacré à la reproduction accompagnée d'un commentaire précis de 420 miniatures représentant en ordre essentiel les villages d'Artois au début du XVI^e s. On sait l'extrême rareté des documents de ce genre et ceux-ci sont d'une fidélité qui a pu être contrôlée. Documents précieux pour l'étude archéologique des églises dont très peu n'ont pas subi de remaniement, sinon de destruction. Pour les abbayes on trouve là le dessin de six abbayes dont on ignorait tout du point de vue monumental à cette époque : Le Vivier, à Wancourt, abandonné dès 1640; Blangy; Étrun et son église romane; Marœuil; Ruisseauville et surtout Cercamps, dont l'abbatiale et certains bâtiments claustraux offrent des dispositions inspirées de l'abbaye-mère de Pontigny.

Informations religieuses.

16^e année, 1960. Évêché d'Arras.

Mgr G. LACROIX : *Saint Vincent de Paul et le diocèse d'Arras d'aujourd'hui*, p. 46, 52, 57, 71, 76, 88, 95. Synthèse de travaux imprimés sur diverses fondations se rattachant, directement ou non, à monsieur Vincent : Montreuil-sur-Mer (1647-1650), Arras (1656), Sainte-Agnès d'Arras (1645-1666). Intervention de saint Vincent de Paul pour l'élection de l'abbé du Mont-Saint-Éloi (1654). — Id. : *Les débuts des Conférences de Saint-Vincent de Paul*, p. 101. — Id. : *Un émule de don Bosco : le R. P. Halluin (1820-1895)*, p. 312, 329, 338, 349, 356, et 1961, p. 9 (non terminé). Originaire de Wimille, entré chez les Augustins de l'Assomption, fondateur d'un orphelinat.

J. LESTOCQUOY.

FLANDRE, HAINAUT, CAMBRAISIS

NORD

Revue du Nord.

Tome XLII, 1960. Lille, Faculté des Lettres, 9, rue Auguste Angellier.

Alain DERVILLE : *Jean Vitrier et les religieuses de Sainte-Marguerite (1500-1530)*, p. 207-239. Un aspect du problème de la Réforme religieuse à Saint-Omer au début du xvi^e s. — Marguerite ROQUES : *Les apports néerlandais dans la peinture médiévale du Sud-Est de la France*, p. 293-303. Il faut distinguer deux courants : un art « urbain » élégant et maniéré ; un art populaire « expressionniste ».

Tome XLIII, 1961.

H. DUBIEF : *Les opérations commerciales de Louis Guillart, évêque de Tournai, puis de Chartres en 1524*, p. 149-154. Le fait révèle l'esprit d'entreprise d'un prélat mais aussi certains abus dans l'Église à cette époque. — G. VAN ACKER : *Gautier d'Arras, le plus ancien trouvère du Nord de la France*, p. 273-279. Identifié comme avoué de l'abbaye Saint-Vaast. — L. TRÉNARD : *Aspects de la presse lilloise (1845-1848)*, p. 319-348. L'anticléricalisme systématique de la presse régionale d'opposition.

Bulletin du Comité flamand de France.

Tome XVI, 1960 (fasc. 1 et 2).

Dom M. VANMACKELBERG : *Les orgues de l'église paroissiale de Bourbourg*, p. 308-328. Monographie et pièces justificatives. — Mgr H. DUPONT : *Le couvent des pauvres clarisses anglaises de Gravelines*, p. 329-334. Du schisme anglican à la Révolution française. Revenues à la chute de Napoléon mais ne se recrutant plus, elles durent faire appel aux ursulines de Boulogne.

Mélanges de science religieuse.

Lille, Facultés catholiques.

XVII^e année, 1960.

R. HERVAL : *Origines du christianisme en Gaule. La province ecclésiastique de Rouen aux IV^e et V^e siècles (suite)*, p. 41-80. L'implantation de l'Église et de ses institutions (lieux de culte, etc.). — Dom L. GAIL-

LARD : *Gorze et Saint-Riquier (XI^e siècle)*, p. 143-151. L'influence de Gorze se traduit dans un « esprit » respectueux des particularités de chaque monastère.

La Quinzaine diocésaine de Cambrai.

Cambrai, impr. H. Mallez et Cie. 1960 et 1961.

1960. N° 14 (10 juillet). Maurice CHARTIER : *Les deux derniers officiaux d'Ancien régime du diocèse de Cambrai*, p. 234-236. Notices concernant Jacques-Ladislas de Calonne, mort en odeur de sainteté au Canada en 1822, et Pierre-Marie Bruyas († 1819). — Id. : *Les trois premiers successeurs de Fénelon à Cambrai*, p. 236-238. Jean d'Estrées, Joseph-Emanuel de La Trémoille et Guillaume Dubois, dont aucun ne parut dans le diocèse. — N° 15 (24 juillet). Id. : *Les prêtres originaires du doyenné actuel de Cartignies en 1790*, p. 253-255. Contribution à une étude statistique des vocations sacerdotales. — N° 16 (7 août). Id. : *L'abbaye de Liessies en commende de 1772 à 1774*, p. 270-271. Il s'agissait de procurer une pension viagère au cardinal de Gesvres, évêque de Beauvais démissionnaire. — N° 18 (18 septembre) et 19 (2 octobre). Id. : *Les prêtres originaires d'Avesnes en 1790*, p. 318-319 et 334-335. Au moins 29 prêtres dont la liste est donnée. — N° 20 (16 octobre). Id. : *Quelques remarques relatives aux prêtres des doyennés actuels d'Avesnes et de Cartignies vivant en 1790*, p. 350-351. Observations sur le milieu familial où sont nées ces vocations sacerdotales. — N° 24 (11 décembre). Id. : *Il y a deux cents ans : la préface de la Sainte Trinité dans le diocèse de Cambrai*, p. 426-427. Ordonnance diocésaine du 1^{er} décembre 1760 prescrivant d'appliquer le récent décret de Clément XIII, avec motifs à l'appui, intéressant l'histoire de la pensée religieuse.

1961. N° 7 (2 avril). Maurice CHARTIER : *Les ordinations dans le diocèse de Cambrai en 1811 et en 1861*, p. 129-130. Le nombre des prêtres ordonnés passe de 6 à 22. — N° 9 (30 avril). André GODIN : *Les vocations sacerdotales et religieuses du diocèse de Cambrai (1801-1860)*, p. 156-162. Résumé d'un diplôme d'études supérieures : étude de sociologie religieuse; graphiques. — N° 10 (14 mai). Maurice CHARTIER : *Monseigneur Régnier, archevêque de Cambrai, et le concile du Vatican*, p. 175-176. Il fait partie du groupe infaillibiliste, n'intervient pas dans les débats mais fait connaître ses positions par des lettres à son clergé. — N° 14 (3 juillet). Id. : *A propos des fêtes du millénaire de Maroilles*, p. 242-243. Texte d'une lettre adressée le 23 septembre 1789 « à nos seigneurs de l'assemblée nationale » par les habitants du pays et de la région en faveur de l'abbaye, quand il est question de sa suppression. — N° 15 (23 juillet). Id. : *Une lettre de Monseigneur Belmas*, p. 255-256. Les curés ne doivent pas recommander au prône les soldats dont le décès aux armées ne serait pas certifié officiellement, pour ne pas accroître indûment les angoisses de la population. — N° 17 (3 septembre). Id. : *Prêtres et religieuses de Maroilles en 1790*, p. 285-286. Leur nombre démontre la vitalité religieuse de la localité. — N° 18 (17 septembre). Id. : *Les derniers récollets du couvent de Cambrai*, p. 305-306. Renseignements sur ce qu'ils devinrent pendant et après la période révolutionnaire. — N° 19 (1^{er} octobre). Id. : *Les derniers capucins d'Ancien régime du couvent de Cambrai*, p. 321-322. Ce qu'on sait de chacun après la dispersion de la communauté.

J.-C. DIDIER.

CHAMPAGNE

AUBE

Mémoires de la Société académique de l'Aube.

Tome CII, 1960. Troyes.

Jules GOBÉ : *Le département de l'Aube sous l'œil du guet pendant le Second Empire*, p. 93-104. Quelques notes sur le clergé et les cultes non catholiques d'après des rapports administratifs. — Mgr J. ROSEROT DE MELIN : *Notes sur la statuaire extérieure aujourd'hui disparue de la cathédrale [de Troyes]*, p. 157-167, fig. Peu de renseignements sur le statuaire (XIII^e s.) du portail nord, dit « le Beau Portail », davantage sur celle du XV^e s. ajoutée à ce portail et sur celle de la grande façade occidentale. — Dr PIERRE : *Un souvenir d'Urbain IV à Montefiascone*, p. 185-193, fig. Inscription ordonnée par ce pape troyen sur un autel de l'église San Flaviano, à Montefiascone, à 100 km. au nord de Rome.

Gildas BERNARD.

MARNE

Mémoires de la Société d'agriculture, commerce, sciences
et arts de la Marne.

Tome LXXV, année 1960.

S. GIET : *Le concile de Reims de 1049*, p. 31-36. Fut présidé par saint Léon IX. — Dom Jacques HOURLIER : *Le monastère de Saint-Remi de Reims et ses abords au Moyen âge*, p. 37-56. Précise notamment les origines, basiliques et monastères. — Nicole HUMANN et Dom Jacques HOURLIER : *Les constructions médiévales à Saint-Remi de Reims*, p. 57-69. — Chan. P. ULRICH : *Le prieuré de Saint-Martin-le-Pauvre (XII^e s.)*, p. 70-77. *Dominium* dépendant de Saint-Martin-des-Champs de Paris. — Robert BRANNER : *Quelques dates pour servir à l'histoire de la construction de la cathédrale de Reims (1210-1241)*, p. 78-81. — Le C. F. Y. POUTET : *L'enseignement de la langue française est-il redevable à saint Jean-Baptiste de La Salle de l'existence d'un nouveau syllabaire ?* p. 82-103. — Serge BONNET et Charles SANTINI : « *Le Magasin spirituel* » de René Adam (1755-1814), trappiste sous l'Ancien régime, père de famille sous l'Empire, p. 122-152. — Georges CLAUSE : *La persistance du jansénisme au XIX^e siècle dans le diocèse de Châlons-sur-Marne : l'affaire Franquet*, p. 153-163.

Tome LXXVI, année 1961.

Dom Jacques HOURLIER : *L'affaire de Neuilly-Saint-Front (814-876)*, p. 61-74 Vicissitudes de la villa de Neuilly; étude sur la famille de Donat, évêque du Mans. — André BLANAPIN : *Porches champenois. Étude d'architecture régionale comparée*, p. 75-81. Établie à l'aide d'exemples pris dans la région de Reims. — René GANDILHON : *Les charités de saint Martin dans la Marne*, p. 85-90. — Le R. P. Bernard THORR : *Les capucins de la Marne*, p. 91-97. Notices biographiques sur les capucins originaires de la Marne entrés dans la Province de Lorraine et de Champagne (XVII^e-XVIII^e s.). — Serge BONNET : *L'abbé Jacquesson, curé de Passavant-en-Argonne (1789-1826)*, p. 98-106. — Pierre ESCHENBRENNER : *L'orgue de l'église Saint-Nicaise du Foyer Rémois*, p. 140-153. Orgue moderne.

René GANDILHON.

HAUTE-MARNE

Mémoires de la Société historique et archéologique de Langres.

Tome V, 4^e et 5^e livraison, in-4^o, 28 p. 1960 et 1961.

M.-A. DIMIER et Maur COCHERIL : *Quelques blasons d'abbayes cisterciennes de l'ancien diocèse de Langres*, p. 81-88. Description, avec planche annexe en couleurs, des blasons de Clairvaux, Morimond, La Creste, Longuay, Mores et la Charité-lès-Lezennes. — G. LOBEROT : *Huilliécourt. Notes d'art et d'histoire*, p. 89-108. Études diverses concernant chapelle, croix de carrefour, cloches, etc., avec des observations sur la vie religieuse d'une paroisse rurale.

Bulletin de la Société historique et archéologique de Langres.

Tome XIII, fasc. 177-185 (1960 et 1961).

CARREZ : *Quelques notes sur la forêt de Morimond*, p. 145-155. Histoire de la forêt au temps des moines et depuis lors. Cartes annexes. — Claire AUBERIVE : *Jean-Jérôme Tisserand de Troches, 41^e abbé d'Auberive et huitième commendataire (1650-1695)*, p. 157-160. Envahissement progressif des bâtiments claustraux dont les religieux sont victimes; réaction de ceux-ci et compromis d'après un acte notarié publié *in-extenso*. — Id. : *Bernard Roumeguère, moine d'Auberive, curé jureur et apostat*, p. 194-200. La triste évolution d'un moine qui prête le serment constitutionnel, défroque, se marie, abandonne son foyer et disparaît. La réparation de son fils. — Id. : *Le dernier abbé commendataire d'Auberive*, p. 205-215. Aucun ne travailla plus activement que l'abbé de Fumal, chanoine de Cambrai, au dépouillement des religieux d'Auberive. Publication *in-extenso* de documents notariés. — Id. : *Un chapitre de l'histoire de Bay-sur-Aube, d'après le registre des délibérations municipales et les archives paroissiales (1791 à 1820)*, p. 249-254. Monographie d'un village haut-marnais. — P. NOËL : *Quelques cloches de Seine-et-Marne fournies par des fondeurs lorrains*, p. 217-229 et 235-241. L'œuvre des fondeurs ambulants du Bassigny. Texte et commentaire des inscriptions. — P. HERLINGUE : *La Vierge de Jorquenay*, p. 189-194. Étude d'une statue du xiv^e s. dont la facture s'apparente nettement à l'art bourguignon de cette époque. — Id. : *Pour un reclassement des pièces mobilières d'église suivant leur destination primitive. Les grandes lignes d'un problème diocésain*, p. 261-270. Pérégrinations des objets d'art au cours des siècles. — M.-A. DIMIER : *Un monastère de cisterciennes de la dépendance de Morimond, ignoré des historiens. Le prieuré de la Colombe*, p. 161-167. L'histoire agitée de ce prieuré intéresse au plus haut point la Société des Missions étrangères de Paris et l'évêché de Québec. — Id. : *Réminiscences anselmienne chez saint Bernard*, p. 233-235. A verser au dossier des sources de l'abbé de Clairvaux. — J.-C. DIDIER : *Correctorium correctorii*, p. 246-247. Réfutation des critiques de M. Crozet au répertoire des abbayes de la filiation de Morimond (*Morimond et son empire*) établi par le P. Dimier. — Solange de MONTENAY : *Dans l'ancienne abbaye de Bèze la nécropole s'entrouvre*, p. 255-260. Communication sur les fouilles en cours; découverte probable des sépultures de deux évêques de Langres, Aubri et Geillon.

Les Cahiers haut-marnais.

N^{os} 58-59 (1959), 60-63 (1960), 64-65 (1961). Chaumont.

1959. J. SALMON : *Brenvannes au temps de la Révolution (suite)*, p. 108-114. Notes d'histoire religieuse. Un nouvel instituteur en 1793. —

P.-J. L'HÔTE : *Un prêtre dervois Jean-Baptiste Joly. Sous l'Empire et la Restauration, curé de Longeville (1803-1825), d'Éclaron (1825-1830)*, p. 173-183. La seconde partie de la carrière d'un curé constitutionnel, à travers les archives qu'il a laissées. — P.-A. : *A propos du curé J.-B. Joly*, p. 184. Précisions de grand intérêt.

1960. H. COLLOT : *L'armoire eucharistique de Montigny-le-Roi*, p. 49-52. Armoire avec *oculus* sur l'extérieur. — Général de MONTARBY : *Quelle est la doyenne des cloches de la Haute-Marne ?* p. 53-61. A propos d'une cloche de Savigny datant de 1609 (mais qui n'est pas la doyenne), notes historiques sur le pays et la région. — Odile GRANDMOTTET : *Catalogue des actes de l'hôpital de Morment (1121-1302)*, p. 99-175. Description et analyse des actes, publication des inédits, avec une introduction et une table onomastique.

1961. Ch. MAIRE : *Une page de l'histoire de Meuvy*, p. 1-13. La guerre et la peste au *xvii^e* s. — *La construction de l'église de Meuvy*, p. 14-38. Texte intégral d'un mémoire manuscrit du *xviii^e* s., qui nous décrit comment on bâtissait une église à cette époque. — Chan. C. PETIT : *L'installation à Saint-Dizier des Sœurs de Saint-Charles de Nancy*, p. 50-55. Arrivée des religieuses en 1773 sur la demande des administrateurs de l'hôpital. Leur dévouement durant la période révolutionnaire. — Claire AUBERIVE : *Un village turbulent*, p. 58-66. Germaines (Haute-Marne), d'après les papiers d'un ancien curé. Sa vie religieuse en particulier. — Noël SPERANZE : *Signes celtiques à Fresnes-sur-Apance et à Villars-Saint-Marcellin*, p. 67-75. Essai d'explication de cette présence limitée à deux pays limitrophes.

J.-C. DIDIER. .

ARDENNES

La Grive. N° 110, avril-juin 1961, Mézières.

Régine PERNOUD : *Godefroy de Bouillon*, p. 2-7. Le personnage de l'histoire et celui de la légende.

Richesses de France. N° 43, Les Ardennes, 3^e trimestre 1960. Paris.

Jean MARCHAL : *Le Moyen âge chrétien*, p. 49-67. Débuts et progrès de l'évangélisation dans les Ardennes. Établissements monastiques du *x^e* au *xiv^e* s. L'économie monastique et collégiale. Survivance de l'œuvre monastique dans le paysage ardennais.

René ROBINET.

LORRAINE

MEURTHE-ET-MOSELLE

Annales de l'Est.

Revue trimestrielle publiée ... par la Faculté des Lettres de l'Université de Nancy et la Fédération historique lorraine.

5^e série, 11^e année, 1960.

Joseph VALENTIN : *Le monument funéraire d'Henri de Metzenhausen dans l'église de Junglister*, p. 3-9. Sculpté en 1576 par Hans Ruprecht Hoffmann, artiste de Trèves. — François DEREMBLE : *Dom Calmet et la congrégation de Saint-Vanne pendant le séjour parisien [de Dom*

Calmet] (1706-1716), p. 55-94. — Jacques CHOUX : *Calendriers ecclésiastiques imprimés à Nancy pendant la Révolution*, p. 99-102. — René TAVENEUX : *Les anciens constitutionnels et l'Église d'Utrecht. A propos de quelques inédits d'Henri Grégoire et de Joseph Monin*, p. 226-246. — Henri TRIBOUT DE MOREMBERT : *Les événements d'Italie vus par la presse messine (1858-1860)*, p. 247-257.

5^e série, 12^e année, 1961.

Pierre CHEVALLIER : *Les sources de l'histoire de la Congrégation de Notre-Sauveur de 1766 à 1789*, p. 3-14. Congrégation lorraine de chanoines réguliers. — Gabriel RICHARD : « *Le Sillon lorrain* » *Souvenirs d'un militant, 1902-1910*, p. 33-70. — Jacques CHOUX : *Caveau funéraire d'époque romane à Grand-Failly*, p. 151-153.

Le Pays lorrain.

Journal de la Société d'archéologie lorraine
et du Musée lorrain (Nancy).

41^e année, 1960.

Charles ROLIN : *La congrégation de Notre-Dame à Nomeny (1628-1792)*, p. 132-136. Congrégation enseignante de femmes.

La Semaine religieuse du diocèse de Nancy et de Toul.

97^e année, 1960.

Jacques CHOUX : *La découverte et l'identification du corps d'Alix Le Clerc*, p. 271-275 et 300-302. Fondatrice, avec Pierre Fourier, de la Congrégation de Notre-Dame; morte en 1622, béatifiée en 1947. — Id. : *Aux origines de l'Église de Toul*, p. 448-452 et 468-471. Aperçu sur les cultes païens de la cité des Leuques; débuts du christianisme.

Bulletin de la Société lorraine des études locales dans l'enseignement public.

Nouvelle série, n^o 13, octobre 1960.

René TAVENEUX : *L'Église et la vie religieuse en Lorraine sous l'Ancien régime*, p. 1-8. — Jean HURSTEL : *Un mouvement chrétien d'éducation populaire et démocratique « Le Sillon lorrain », 1902-1910*, p. 9-26. — Colette HIRTZ : *Le protestantisme en Lorraine*, p. 27-32. — Jules PRÉVÔT : *Problèmes religieux dans le pays toulous sous la Révolution*, p. 33-40. Documents sur les serments, les ventes de biens ecclésiastiques, la déportation, les réfractaires, l'exercice du culte, le culte de la Raison et de l'Être suprême.

Jacques CHOUX.

MOSELLE

Mémoires de l'Académie nationale de Metz.

CXXXIX-CXL^e années. V^e série, tome V, 1957-1959.

Metz, 1960.

Z. HARSANY : *Metz pendant la Révolution*. Chap. I : *Metz à la veille de la Révolution*, p. 1-66. Renseignements sur le clergé, les collèges, les hôpitaux.

Annuaire de la Société d'histoire et d'archéologie de la Lorraine.

Tome LX. 74^e année, 1960. Direction des Services d'Archives de la Moselle, Préfecture, Metz.

Émile MORHAIN : *Les origines du christianisme à Metz et en Moselle*, p. 87-129. Les anciens cultes des Médiomatriques, l'implantation discrète du christianisme, le premier évêque (saint Clément, arrivé dans la seconde moitié du III^e s.). Étude appuyée sur les plus récentes découvertes de l'archéologie.

Les Cahiers lorrains.

Nouvelle série, 12^e année, n^{os} 2 et 3, Metz, 1960.

H. HIEGEL : *Le pèlerinage de Marienthal et la Lorraine*, p. 28-29 (n^o 2). Sanctuaire des environs de Haguenau, fréquenté très anciennement. — É. MORHAIN : *A propos des monuments romans de la Moselle*, p. 43-45 (n^o 3). Coup d'œil sur ces monuments, presque tous religieux.

Revue ecclésiastique du diocèse de Metz.

60^e année, 1960. 5, rue d'Asfeld, Metz.

J. LECLERC : *Les évêques de Metz et l'enseignement du catéchisme*, p. 47-60. Évolution des règles du catéchisme dans le diocèse depuis la fin du XVI^e s.; rôle de chaque évêque. — J. EICH : *Les prêtres mosellans pendant la Révolution*, p. 119-122, 154-155. — Id. : *Tentative d'établissement des Jésuites à Thionville*, p. 245-253, 277-283. Tentative du P. Broquardt, thionvillois lui-même. Les démarches, commencées en 1625, se heurtent à de grandes difficultés. — *La dernière abbaye mosellane a cents ans*, p. 212-215. Abbaye des Bénédictines d'Oriocourt, fondée en 1860.

Conférence de Marie-Immaculée.

1960. Éditions « Le Lorrain », 14-16, rue des Clercs, Metz.

É. MORHAIN : *Saint Vincent de Paul et le diocèse de Metz*, p. 9-16. Œuvre de saint Vincent dans le diocèse, où il n'est jamais venu lui-même; secours, missions, envoi des Filles de la Charité, fondation du Grand Séminaire.

1961.

É. MORHAIN : *Les premiers chrétiens à Metz*, p. 17-23.

Église de Metz.

Revue d'information pastorale et doctrinale. Bulletin officiel de l'Évêché de Metz. [A remplacé la *Revue ecclésiastique du diocèse* depuis janvier 1961.]

1961, n^o 5. 13, place Sainte-Glossinde, Metz.

Antoine SUTTER : *Un remembrement diocésain au XVII^e siècle*, p. 95-97.

Association des Amis de l'Archéologie mosellane.

Fiche d'information.

1960, n^o 2.

M. DEPOUX : *Les très riches heures de la cathédrale de Metz* (extrait des *Actualités industrielles lorraines*, n^o 66, mars-avril 1960). Historique de l'édifice.

J. COLNAR.

MEUSE

Barrois vivant. N° 14, juin 1960.

Le rétable de Mognéville, p. 23-24. Description de cette pièce très intéressante; essai de datation (première décennie du xvr^e s.), rattachement à l'École française.

N° 18, août 1961.

F. POMARÈDE : *La Madeleine de Tannois*, p. 12-13. Description d'une statue de bois, œuvre locale présumée du xvr^e s. Rattachement au groupe de sculpteurs de Saint-Mihiel.

Le Carillon de Notre-Dame des Vertus de Ligny-en-Barrois.

31^e et 32^e année, 3^e série, n°s 272 (juillet 1960) à 275 (mai 1961).

Mme ANGELET-HUSTACHE : *A propos de l'histoire du Tableau de Notre-Dame*, p. 7-10 (n°s 272 à 275). Aperçus sur l'histoire d'un tableau du xvr^e s. représentant Notre-Dame des Vertus, en l'église de Ligny-en-Barrois.

Le Meusien.

N°s 861 à 864, 26 mai, 2, 9, 16 juin 1961.

A. GAILLEMIN : *Au siècle dernier on construisait des églises, maintenant elles sont trop grandes*. Recensement des églises construites dans le diocèse de Verdun au xix^e s.; indication des variations de la population des paroisses correspondantes.

G. NAUD.

VOSGES

Bulletin de la Société philomatique vosgienne.

Vol. LXIV, 86^e année, 1960. Nancy, 1961.

A. RONSIN : *Bibliographie déodatienne*, p. 3-62. Bibliographie des travaux ou articles publiés sur la ville de Saint-Dié. De nombreuses rubriques intéressent l'histoire religieuse de Saint-Dié et du diocèse. — M. GEORGEL : *L'abbaye d'Étival. Les relations de l'abbaye avec ses sujets* (suite), p. 63-109. L'auteur étudie tour à tour la justice à Étival et la vie religieuse sur le ban d'Étival : fondation des paroisses, les dîmes, les confréries.

La Croix de Lorraine. Années 1960-1961 (n°s 803 à 871).

Hebdomadaire catholique vosgien.

LE TROUBADOUR [A. LAURENT] : *Florilège marial vosgien*. Suite de la recension des Vierges du diocèse. Notices archéologiques sur douze Vierges consacrées à Ameuvelle, Autreville, Avillers, Bonneval, Gerbamont, Hennecourt, Mirecourt, Elleville, Oncourt, Rouceux, le Val d'Ajol et Vincey, et sur le rétable de l'Adoration des Mages de l'hôpital de Neufchâteau.

La Vie diocésaine de Saint-Dié.

Bulletin bi-mensuel du diocèse. 25^e année, 1960. Épinal, 1960.

A. LAURENT : *Les saints de chez nous. Saint Desle*, p. 17-20. *Saint Sigisbert, roi, confesseur*, p. 28-30. *Saint Gondelbert, fondateur de Se-*

nones, p. 39-41. *Le bienheureux Jean-Martin Moye*, p. 51-53, 57-59, 64-65. *Saint Maximin, évêque de Trèves*, p. 82-84. *Saint Ferréol et saint Ferjeux, martyrs*, p. 116-118. *Saint Dié, patron du diocèse*, p. 125-126, 129-130, 143-146. *Saint Goëry, évêque*, p. 162-166. *Sainte Libaire, vierge et martyre*, p. 175-178. *Saint Hubert, évêque*, p. 204-207. *Saint Nicolas, évêque et patron de la Lorraine*, p. 223-228. Bonne et courte synthèse de la vie et du culte des saints particulièrement honorés dans le diocèse.

26^e année, 1961. Épinal, 1961.

A. LAURENT : *Les saints de chez nous. Saint Eustaise, abbé*, p. 10-14. *Saint Germain, martyr*, p. 21-24. *Saint Vaast ou saint Gaston, évêque*, p. 37-38, 43-44. *Saint Léon, évêque de Toul et pape*, p. 76-79, 86-88, 97-98, 109-111, 127-130. *Saint Arnould, évêque*, p. 153-156. *Saint Mansuy, premier évêque de Toul*, p. 172-175. *Saint Epvre, évêque*, p. 182-185. *Sainte Menne, vierge*, p. 193-194. Suite de l'étude du chanoine Laurent.

Les Hautes-Vosges économiques.

Bulletin bi-mensuel de la Chambre de Commerce et d'Industrie, de Saint-Dié. 14^e année (1960) et 15^e année (1961).

G. BAUMONT : *Saint-Dié-des-Vosges. Origines et développement. Sous le Second Empire* (n° 1, janv.-février 1960, p. 22-38); VIII. *La Troisième République de 1870 à 1890* (n° 2, mars-avril 1960, p. 23-51); IX. *Saint-Dié en 1890* (n° 4, juin 1960, p. 27-46); X. *L'époque que l'on dit belle* (n° 5, août-sept. 1960, p. 23-44); XII. *Les années inquiètes* (n° 6, oct.-nov. 1960, p. 23-50); XIII. *La Grande Guerre* (n° 1, janv. 1961, p. 24-41); XIV. *La fin de la Troisième (1918-1940)* (n° 2, févr.-mars 1961, p. 23-40); XV. *Choses d'hier et d'aujourd'hui* (n° 4, juin 1961, p. 23-41). Fin de l'étude parue les années précédentes dans le même bulletin où l'histoire de l'évêché est naturellement liée à celle de la ville.

Le P'tit Minou.

Bulletin trimestriel ronéotypé
du groupe spéléologique préhistorique vosgien.

L. MATHIEU : *L'ermitage Saint-Antoine à Épinal*, n° 35, 1^{er} trimestre 1960, p. 17-20; n° 36, 2^e trimestre 1960, p. 16-22. Histoire de cet ermitage fondé en 1452 dont la chapelle était encore visible il y a une dizaine d'années à Épinal, complétée par une liste des ermites et des gardes-chapelle depuis 1506 et celle de ses propriétaires depuis sa fondation.

J.-M. DUMONT.

ALSACE

BAS-RHIN

Archives de l'Église d'Alsace.

Tome XI (27 de la série complète), 1960, et tome XII (28 de la série complète), 1961. Strasbourg.

Trois volumes, ceux des années 1960, 1961 et 1962, seront consacrés à la publication du « *Handbuch der elsässischen Kirchen im Mittelalter* » de M. le chanoine Médard BARTH. L'ouvrage tout entier formera un dictionnaire historico-topographique de toutes les églises de l'actuel

diocèse de Strasbourg. L'auteur y a réuni l'ample moisson d'une vie de labeur ininterrompu, dans les dépôts d'archives et les bibliothèques, sur l'histoire religieuse de toutes les localités, même celles qui ont disparu : saints patrons des églises, chapelles et autels; curés, plébans et chapelains; œuvres d'art; reliques; particularités liturgiques; possessions des établissements religieux; lieux-dits. Le cas échéant, chaque notice est précédée de l'énumération des diverses formes du nom de la localité et des objets pré- ou proto-historiques, ainsi que des découvertes de l'époque romaine. Pour chaque renseignement qu'il fournit, l'auteur indique la source exacte. Jusqu'à présent les deux premiers volumes ont paru; ils renferment par ordre alphabétique les notices sur les localités de *Abertsheim* à *Sankt-Glückern*.

Revue d'Alsace.

Tome 98, 1959. Strasbourg-Colmar-Delle.

R. WILL : *Répertoire des inscriptions romanes de l'Alsace*, p. 49-84. Toutes les inscriptions des constructions religieuses ou profanes, des couvercles de livres liturgiques, reliquaires, statues, cloches, tapisseries et vitraux de l'époque romane. Erreur (p. 52) : l'inscription de la châsse de Reiningen, rapportée p. 72, n. 43 b : *Virgo creatorem genuit genitrix genitorem...*, ainsi que celle du vitrail de Wissembourg (p. 83 n. 78) : *Ingenitum natum gremio* (non *germio* !) *offert virgo locatum*, ne se rapportent pas au dogme de l'Immaculée Conception, mais à la naissance virginale de Jésus. — J. JOACHIM : *Les aventures révolutionnaires de deux Belfortains*, p. 85-116. Des frères Joseph-François-Ignace et François-Xavier Donzé, tous deux jésuites, le premier collabora, après la suppression de la Compagnie de Jésus, à l'« Année littéraire » de Fréron, prêta le serment civique en 1791, s'attacha à Fouquier-Tinville, prit part comme juge au procès de Marie-Antoinette et devint juge au tribunal révolutionnaire de Brest. Le second prêta lui aussi le serment, prit le nom d'Armand Verteuil, rencontra à Saint-Malo Jeanbon-Saint-André, qui le fit également juge du même tribunal à Brest. Les deux frères se trouvaient attelés à la même tâche sanglante. Plus tard ils revinrent à de meilleurs sentiments. Après avoir été directeur du séminaire de Nancy, François-Xavier mourut à Strasbourg en 1813. Son frère décéda au séminaire de Nancy en 1818. — L. PFLEGER : *Note sur le culte des saints en Alsace*, p. 135-137. Traduction française d'un travail de feu le chanoine L. Pfleger, paru il y a vingt-cinq ans, en 1936, dans la *Theologische Revue*.

Cahiers alsaciens d'archéologie, d'art et d'histoire.

Tome 4, 1960. Strasbourg.

R. WILL : *Deux vitraux de Neuwiller-lès-Saverne au musée de Karlsruhe*, p. 61-67. Ils représentent, l'un le Miracle de saint Blaise, l'autre l'Apôtre saint Jacques, et paraissent être sortis vers 1490 de l'ancien atelier de Pierre d'Andlau. Sur le premier l'auteur a découvert un monogramme non identifié. — Id. : *La croix monumentale de l'âtre Saint-Georges de Haguenau. Une œuvre perdue de Luc Kotter*, p. 68-70. Description de la croix, rédigée vers 1725 par le médecin Mauge. — H. HAUG : *Schongauer et Michel-Ange*, p. 71-79. La « Tentation de saint Antoine » copiée et coloriée par le jeune Michel-Ange. — V. BEYER et J. ROTT : *L'humanisme protestant strasbourgeois*, p. 81-103. Catalogue de l'exposition organisée à Strasbourg à l'occasion du Rassemblement protestant en octobre 1956.

Annuaire de la Société des amis de la bibliothèque de Sélestat.

Tome IX, 1959. Sélestat.

P. ADAM : *L'hôpital de Sélestat pendant la Révolution et l'Empire*, p. 9-47. — ID. : *L'assistance des pauvres à Sélestat des origines à la Révolution*, p. 73-87. — FR. RITTER : *Les imprimeurs de Sélestat aux XV^e et XVI^e siècles*, p. 49-58. Leur contribution à la diffusion de la Réforme.

Tome X, 1960. Sélestat.

P. ADAM : *L'hôpital de Sélestat de 1815 à 1939*, p. 9-97. — H. DUBLED : *Sainte-Marie-aux-Mines et sa région dans le passé. Mines, peuplement, vie religieuse*, p. 119-134. Les moines du monastère Saint-Guillaume d'Echery ont commencé l'exploitation des mines d'argent. Aperçu sur l'histoire de la Réforme dans la région.

Bulletin de la Société niederbrunnoise d'histoire et d'archéologie.

N° 8, 1960. Niederbronn.

G. ERIAU : *Bornes armoriées sur le territoire de la commune de Dammbach*, p. 208-215. Entre autres, bornes de l'abbaye cistercienne de Sturzelbronn.

Société d'histoire et d'archéologie de Saverne.

Cahier n° 30, février 1960. Saverne.

L. KAMMERER : *Les liens du maréchal Clarke avec la famille Zaepffel*, p. 22-23. — A. WOLLBRETT : *Documents inédits concernant le mariage du général Clarke avec Mlle Zaepffel (Neuwiller)*, p. 24-25. Mlle Zaepffel était la petite-nièce de Jean Évangéliste Zaepffel, mort en 1808 comme évêque concordataire de Liège. Le mariage religieux de Clarke s'est fait à Neuwiller en 1799.

Cahier n° 31, mai 1960.

X. OHRESSER : *Les tapisseries de saint Adelphe de Neuwiller-lès-Saverne*, p. 1-24. Étude complète et détaillée de ces tapisseries sorties, au début du XVI^e s., des mains des moniales de Saint-Jean-lès-Saverne et de Saint-Étienne de Strasbourg. Excellentes reproductions.

Cahier n° 32, décembre 1960.

W. GUGGENBUHL : *Die Herkunft der Familie Brion*, p. 22-24. L'aïeul du pasteur Brion de Sessenheim, père de Frédérique, la muse du jeune Goethe, était originaire d'Anvers.

Cahier n° 33, mars 1961.

R. PIERRON : *L'Alsacien Jean-Évangéliste Zaepffel, évêque de Liège (1735-1808)*, p. 15-20.

Cahier n° 34, juin 1961.

E. MULLER : *L'église protestante de Bouxwiller*, p. 6-10. — A. WOLLBRETT : *L'église catholique de Bouxwiller*, p. 11-16. Histoire des bâtiments et du mobilier.

Études haguenviennes.

Nouvelle série, tome III, 1958-1961. Haguenau, 1961.

E. EYDMANN : *Pierre-bornes armoriées aux environs de Haguenau*, p. 99-144. La plus ancienne borne conservée est marquée d'une croix; elle

fut posée vers 1460, à la limite du territoire de l'abbaye de Walbourg. Autres bornes des abbayes de Neubourg, de Biblisheim, de Königsbrück, de la paroisse Saint-Georges de Haguenau. — Id. : *Anciennes limites de la forêt sainte : essai d'identification*, p. 130-144. Étude minutieuse de la charte émise par Otton III en 994 fixant les limites de la paroisse de Schweighouse-sur-Moder, et de celle émise en 1143 par Conrad III fixant les limites de la paroisse Saint-Georges de Haguenau.

André-Marcel BURG.

HAUT-RHEN

Annuaire de la Société littéraire et historique de Colmar.

XI, 1961. Colmar, 1961.

Kurt MARTIN : *Die Jahreszahl 1473 auf der Rückseite der Maria im Rosenhag von Martin Schongauer*, p. 25-29. La date indiquée à l'envers du tableau de la Vierge aux rosiers de Schongauer (église collégiale de Colmar) est-elle exacte ? a-t-elle été tracée de la main du maître ? — R. P. Bernard THOR, O.F.M. Cap. : *Das Kapuzinerkloster von Colmar*, p. 42-43. Ce couvent des capucins de Colmar, supprimé lors de la Révolution française, a été fondé comme celui des jésuites, pour appuyer les efforts de la Contre-réforme.

Annuaire de la Société d'histoire sundgovienne.

1960. Mulhouse, 1961.

Dr Jos. WALCH : *Vom Dorfleben im alten Carspach*, p. 17-32. Une partie de cet article est consacrée à l'histoire de l'église paroissiale et à la pratique dominicale. — *Zur Geschichte der Juden im Sundgau*, p. 46-49. Établissement de familles juives dans diverses localités du Sundgau du XVII^e au XIX^e s. Cimetières juifs. — Morand SUNDGAUER : *Alsatia superior sepulta in Basels Kirchen*, p. 53-55. Inscriptions funéraires, dans les églises de Bâle, concernant des personnages alsaciens. — M. BARTH : *Der Kult des hl. Fridolin im Sundgau*, p. 62-63. Notice faisant partie d'une étude d'ensemble : *St. Fridolin und sein Kult im alemanischen Raum*. — J. REMY et F. HOLDER : *Die Registratura der Propstei St. Apollinaris*, p. 64-79. Étude d'un registre de titres de l'ancienne prévôté de Saint-Apollinaire dans le Sundgau, extrait des Archives de l'abbaye de Lucelle. — † Aug. ZAESSINGER : *Die Feldkreuze und Bildstöcke der Gemarkung Luemschwiller*, p. 84-87. Nombreuses croix en pierre dans la campagne sundgovienne. — L. MANGOLD : *Lucis cella im Linzgau am Bodensee. Die frühere Abtei Salem, ein Tochterkloster der elsässischen Zisterzienser von Lützel*, p. 93-95. Courte notice sur une filiale de l'abbaye cistercienne de Lucelle, construite dix ans après la fondation de cette dernière, au bord du lac de Constance. — P. STINTZI : *Vergilbte Dokumente aus Pfarrei Archiven*, p. 98-100. Implantation de Suisses à Ligsdorf, Bendorf et Lümschwiller, d'après les registres paroissiaux. — G. Nico : *La répartition de la propriété et la vie rurale dans la commune de Rixheim à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle*, p. 103-121. Un passage est consacré aux biens ecclésiastiques dont la plupart étaient des biens de fondation ou appartenaient à l'ordre teutonique. Les biens de l'ordre figuraient dans l'inventaire des biens nationaux et furent mis en vente en 1792. — A. G. ZIMMERLIN : *Die Kapelle Maria zur Eich; Dorf und Pfarrei Rülisheim*, p. 139-142.

Annuaire de la Société d'histoire du Val et de la ville de Munster.

XV, 1960. Colmar, 1960.

Christian WILSDORF : *Les lettres à Munster jusqu'au XII^e siècle*, p. 10-14. Rôle culturel joué par l'abbaye de Munster qui possédait une importante bibliothèque dont il est mentionné quelques vestiges. — R. SCHMITT : *Les écoles munstériennes à travers les siècles, de la Réforme à la Grande Révolution*, p. 33-39. L'entretien de l'école était primitivement à la charge de l'abbé de Munster. Lorsque la ville passe à la Réforme en 1553 un conflit s'élève entre elle et l'abbaye. En 1575, un accord a lieu : l'abbé se charge des frais d'entretien de l'école protestante en conservant le droit fictif de nommer les pasteurs et maîtres d'école, présentés par le Conseil de la ville. — M. HAEBERLE : *Les orgues de la vallée de Munster. Les orgues de Mühlbach*, p. 43-47. Un orgue Silbermann à l'église de Mühlbach.

XVI, 1961. Colmar, 1961.

Abbé A. SCHAEER : *Les relations entre les chrétiens de la Haute-Alsace sous l'Ancien régime (1648-1789)*, p. 28-41. Intéressante étude sur la situation juridique des seigneuries, sur leur appartenance religieuse; sur la répartition géographique des catholiques et des protestants; sur leur mentalité, leur comportement dans la vie quotidienne. 2 cartes. — Martin HAEBERLE : *Les orgues de la vallée de Munster. L'orgue de l'église protestante de Munster*, p. 78-83.

Société d'histoire et d'archéologie de Ribeauvillé.

1959-1960. Colmar, 1960.

Henri KUGLER : *Friedhöfe in Ribeauvillé*, p. 55-64. Étude des divers cimetières de Ribeauvillé avec description des cimetières disparus.

Annuaire de la Société d'histoire des régions de Thann-Guebwiller.

1957-1960. Mulhouse, 1961.

G. SIEFFERT : *L'église abbatiale de Murbach*. Aucune trace de l'abbaye pré-romane ne subsiste, la présente étude est consacrée à l'église actuelle qui ne comporte plus que le transept et le sanctuaire.

Les Vosges. Bulletin officiel du Club vosgien.

N° 2, mai 1961. Strasbourg, 1961.

F. X. RINGENBACH : *La commanderie de l'Ordre de Malte à Soultz*, p. 15-17. Brève notice sur son origine, ses propriétés, son église, consacrée en 1234, démolie en 1764. — M. CHATTON : *Soultz, siège épiscopal*, p. 19-21. Berdolet, évêque constitutionnel du Haut-Rhin, élu en 1795, y établit sa résidence et y demeure jusqu'en 1802.

Pierre-Yves PLAYOUST.

BOURGOGNE

COTE-D'OR

Annales de Bourgogne.

Tome XXXII, 1960. Dijon, Centre d'études bourguignonnes.

J. RICHARD : *L'élaboration d'un cahier de doléances. Pierre-Claude Perrot, curé de Brazey-en-Plaine*, p. 5-34. Un curé de campagne à la veil-

le et pendant les premières années de la Révolution; son refus de serment. — Ed. : *Les quêtes de l'église Notre-Dame et la diffusion du protestantisme à Dijon vers 1562*, p. 183-191. — C. SADOSKY : *La crise et le relèvement des collèges en Côte-d'Or sous la Restauration*, p. 35-59, et *Les collèges en Côte-d'Or sous la Restauration : les études, les maîtres et les élèves*, p. 89-118. Nombreux maîtres ecclésiastiques; l'Université et les séminaires. — J. DUPAQUIER : *Au pays d'Arnay en 1796. Le commissaire Cottin et les prêtres insermentés*, p. 274-277.

Tome XXXIII, 1961.

F. VIGNIER : *Procès de sorcellerie en 1644*, p. 27-32. L'épidémie de sorcellerie en Bourgogne. — J. PRUDHON : *Les nouveaux convertis au lendemain de la Révocation de l'édit de Nantes : Vaux-Jaucourt*, p. 99-101. — H. FORESTIER : *Menaces sur les églises d'Auxerre au temps du Consulat et de l'Empire*, p. 101-102.

Mémoires de l'Académie de Dijon.

Tome CXTV, 1956-1957. Académie de Dijon.

E. de ROQUEFEUIL-ANDUZE : *Le « Sacrement des rois mérovingiens »*, p. 19-42. L'auteur estime que le baptême conféré solennellement au roi âgé de sept ans constitue un véritable sacre royal. — C. OURSEL : *La genèse des manuscrits primitifs de Cîteaux sous l'abbatiat de saint Étienne Harding*, p. 43-52.

Mémoires de la Société pour l'histoire du droit des anciens pays bourguignons, comtois et romands.

20^e fasc., 1958-1959. Dijon, 5, rue de l'École de Droit.

F. BAVOUX : *Les caractères originaux de la sorcellerie dans le pays de Montbéliard*, p. 89-96.

21^e fasc., 1960.

M. BILLEREY : *La principauté de Montbéliard et l'évêché de Bâle*, p. 103-109. — I. LACHAT : *La situation hiérarchique et canonique des évêques de Bethléem dans leurs possessions de Clamecy*, p. 110-119.

Pays de Bourgogne.

N^os 31-36, 1961. Dijon, 17, boulevard Paul-Doumer.

J.-F. BAZIN : *Le prieuré du Val des Choux*, p. 342-345, 403-407, 452-453. — A. COLOMBET : *L'église de Bar-le-Régulier et ses magnifiques stalles*, p. 306-309, 348-351, 392-393, 431-433.

J. RICHARD.

YONNE

Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne.

Tome 98, années 1959-1960. Auxerre.

Jean-Pierre ROCHER : *Les élections dans l'Yonne sous la Monarchie de Juillet* (fin), p. 57-140. — Abbé Jacques LEVISTE : *La naissance d'une commune : Vallan (1555-1803)*, p. 141-160. — Henri PAULIEN : *Histoire de Santigny, village auxo-avallonnais*, p. 161-240. — Louis BRO : *Chablis ancien*, p. 255-292. I. Le premier monastère de Chablis dédié à saint Loup. II. Donations, par Charles II le Chauve et Charles II le Simple, de la ville de Chablis au chapitre de Saint-Martin de Tours. III. Péré-

grinations du corps de saint Martin au temps des invasions normandes. IV. Le livre de saint Odon et le bréviaire de Sens. V. Saint Epain. VI. Trois miracles à Chablis. VII. Un plan de Chablis ancien. VIII. Visite de la Société française d'archéologie à l'Obédiencerie de Chablis, le 6 juin 1958. — Jean CROS : *Le secret des caputiers*, p. 297-298. Une image de la Vierge noire du Puy, signe de ralliement des caputiers d'Auxerre et Gyl'évêque. — Henri FORESTIER : *Documents sur les débuts de la Réforme dans les pays de l'Yonne*, p. 311-313. — Id. : *L'application dans l'Yonne de la loi du 18 novembre 1814 et de l'arrêté préfectoral du 21 décembre 1852 sur l'observation du dimanche et la fermeture des cabarets*, p. 351-352. — Edmond FRANJOU : *Le querelle janséniste à Joigny au temps de Lebeuf*, p. 364-365.

H. FORESTIER.

SAONE-ET-LOIRE

Annales de l'Académie de Mâcon.

3^e série, tome XLIV. Mâcon, Protat, 1958-1959.

Alphonse FARGETON : *La légende de saint Emiland et les croisades bourguignonnes en Espagne*, p. 11-18. Intéressant essai sur les origines et les développements du culte de ce personnage imaginaire, créé au xvi^e s. — Germaine CHACHUAT : *Des rapports entre l'abbaye et les habitants de Cluny aux XI^e, XII^e et XIII^e siècles*, p. 19. Aperçus généraux basés sur les chartes de Cluny et les études récentes de G. Duby. — Raymond OURSEL : *Pierre le Vénérable, Suger et la lumière gothique*, p. 53-56. Évocations étincelantes sur la sensibilité esthétique de Suger et de sa vision plastique. — Paul DEGUEURCE : *Bourgeois et moines de Cluny en face de la Grande Peur*, p. 76-84. Grandes concessions des religieux, vigueur et fermeté de la milice bourgeoise mettent un terme au mouvement de révolte.

Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Chalon-sur-Saône.

Tome XXXV. Mâcon, Buguet-Comptour, 1958-1959.

Marcel LECROQ : *L'aspect de l'ancien couvent des capucins de Chalon*, p. 23-25. — *Les chapiteaux romans de Saint-Vincent de Chalon*, p. 42-44 et 48-49. — P. de SAINT-JACOB : *L'hôpital de Mervans*, p. 50-57. Vicissitudes de cet établissement, réuni à Tournus en 1697, puis rétabli en partie vers 1754. — P. GRAS : *Une abbaye chalonnaise aux époques mérovingienne et carolingienne : Saint-Cosme*, p. 58-66. Basilique cimétiériale du vi^e ou vii^e s., sur un tombeau vénéré. — *Le fonds du chapitre cathédral de Chalon aux Archives de la Côte-d'Or*, p. 86-90. — L. ARMAND-CALLIAT : *Recherches sur un marbre antique et sur l'église Saint-Georges*, p. 97-111, ill. Historique, description et plan de cet édifice, cité dès 834 et adossé à la muraille gallo-romaine de Chalon.

Société des Amis des arts et des sciences de Tournus.

Tome LIX. Mâcon, Buguet-Comptour, 1959.

Dr LAROCHE : *Saint-Philibert de Tournus et Cluny*. II, p. 8-19. Étude et comparaison des plans et des dates de ces édifices. — Ch. SERRE : *Une étude américaine sur le couvent du Villars-en-Mâconnais*, p. 29-41, ill.

Tome LX, 1960.

Les livres de lecture d'un curé de campagne au XVIII^e siècle (1777), p. 60-61. Catalogue de 45 titres.

Mémoires de la Société Éduenne.

Nouvelle série, tome 50, 8^e fasc. Autun, Dejussieu, 1960-1961.

André COUPIREAU : *L'expulsion du petit séminaire d'Autun (1882-1884)*, p. 257-263. Extrait d'un ouvrage en cours sur l'École militaire d'Autun.

A. MORGAND.

AIN

Bulletin d'histoire religieuse et d'archéologie du diocèse de Belley.

N^{os} 34 et 35, avril-octobre 1961. Bourg, imp. Jeanne-d'Arc.

N^o 34. *Oraison funèbre de l'abbé [François-Saturnin de Lascaris] d'Urfé prononcée à Bâgé-le-Châtel par Antoine Guillemaud, curé de Bâgé-le-Châtel*, p. 1-13. Le 26 juin 1702. Ce d'Urfé était fils de Charles-Emmanuel de Lascaris d'Urfé et de Marguerite d'Allègre. Son entrée à Saint-Sulpice de Paris; ses deux missions au Canada, son retour en France à l'abbaye de Saramon (diocèse d'Auch), puis à Uzerche; sa retraite à Bâgé-le-Châtel; sa mort le 30 juin 1701. — Hubert de SAINT-DIDIER : *Notes sur le Franc-Lyonnais et particulièrement Genay*, p. 15-19. Notes empruntées à son livre : *Recueil des titres... du Franc-Lyonnais...* (Lyon, 1716). Aperçus sur quelques paroisses. — Abbé RENOUD : *La Confrérie de Notre-Dame à Vieu en Valromey* (suite), p. 20-27.

N^o 35. Chan. A. CHAGNY : *Ostension du Saint-Suaire [de Turin] à Bourg*, p. 1-8. Le Saint-Suaire, possédé à Pont-d'Ain, au château de Philibert et de Marguerite d'Autriche, présenté sous les halles de Bourg, en avril 1503, à Philippe le Beau, frère de Marguerite, et au peuple bressien. Description, témoignages divers, histoire du vénéré Sindon. — Abbé Armand Yon : *Une victime de Frontenac, l'abbé d'Urfé*, p. 1-13. Début d'une conférence prononcée en français à Toronto en 1945. L'enfance de l'abbé; son entrée à Saint-Sulpice, sa première mission au Canada; ses premiers démêlés avec le gouverneur de Québec, le comte de Frontenac; son premier retour en France. — Chan. PÉPIN : *Saint François de Sales et Antoine Favre*, p. 14-17. Esquisse des rapports du saint évêque de Genève avec le savant président du Sénat de Savoie, père de Vaugelas. — Abbé RENOUD : *La Confrérie de Vieu* (suite), p. 18-21. A noter (p. 21) l'admission dans la Confrérie de Messire Philibert d'Angevillle, écuyer, seigneur et vicomte de Lompnes. — Id. : *Le banc du Présidial à Notre-Dame de Bourg*, p. 22-24. Anecdotes sur le banc d'honneur du Présidial dans la collégiale de Bourg. — *Lacordaire. Visite à Ars en 1845*, p. 27-31. D'après une brochure imprimée à Lyon en 1863, sans nom d'auteur, publiée dans les *Annales d'Ars* en 1907, et reproduite à l'occasion du centenaire de la mort du célèbre dominicain.

Abbé G. RENOUD.

FRANCHE-COMTÉ

DOUBS

Procès-verbaux et mémoires de l'Académie de Besançon.

Vol. 172, 1947-1957. Besançon.

L. BORNE : *Eudes ou Odon de Rougemont, archevêque de Besançon (1269-1301)*, p. 310-330. Il ne s'agit pas ici d'une biographie à proprement parler, mais plutôt d'une nomenclature des actes où Eudes de Rougemont fut mêlé de près ou de loin. Le catalogue de cet épiscopat, long et particulièrement agité, sera précieux pour ceux qui étudieront l'histoire bisontine dans la seconde moitié du XIII^e s.

Vol. 173, 1958-1959. Besançon.

B. de VREGILLE : *Besançon et ses vieux saints vus par les auteurs du XI^e siècle*, p. 123-137. Les auteurs du XI^e s. ont écrit des légendes beaucoup plus que des chroniques. Malgré la pauvreté des renseignements historiques qu'on y trouve, ces légendes, qui sont surtout destinées à édifier, méritent toute notre attention car ce sont à peu près les seuls textes littéraires de l'époque dans la région. — L. de BUYER : *Esquisse sur l'Ordre de Malte, son implantation en Franche-Comté, particulièrement dans le département du Doubs*, p. 139-160. Après un rapide historique de l'ordre et l'esquisse de son organisation générale en langues, grands prieurés et commanderies, l'auteur nous retrace le développement des Chevaliers de Malte en Franche-Comté d'abord, puis dans les limites de l'actuel département du Doubs. C'est aux archives départementales du Rhône qu'il faut aller chercher l'essentiel des sources de ce sujet encore mal connu : ce travail n'est qu'un prélude à un important ouvrage que l'auteur prépare actuellement. — R. TOURNIER : *Les chantiers d'Hugues de Salins, archevêque de Besançon (1031-1067)*, p. 191-202. Hugues de Salins, dont la « haute figure, dit M. Tournier, domine l'histoire de la Comté au XI^e siècle », fut un évêque bâtisseur. Après avoir érigé Saint-Anatoile de Salins alors qu'il était chanoine à Besançon, il ouvrit plusieurs chantiers dans sa ville épiscopale : ce furent l'abbaye Saint-Paul, les deux cathédrales Saint-Étienne et Saint-Jean, la collégiale de la Madeleine, les deux églises Saint-Laurent et Saint-Pierre. Influences ottonienne, bourguignonne et champenoise se fondent avec la tradition locale pour faire des monuments d'Hugues de Salins une des « grandes expériences du XI^e s. ». — J. COUSIN : *La sépulture des architectes au Moyen âge*, p. 239-245. C'est sous la gouttière de l'église (« sub stillicidio ecclesiae ») qu'ils avaient construits que les architectes furent ensevelis au Moyen âge. Ils reposaient ainsi au plus près de l'édifice : c'était un honneur et aussi une espérance.

Annales littéraires de l'Université de Besançon.

Vol. 40 (1961).

C. FOLHEN : *Bibliographie franc-comtoise (1940-1960)*. Les n^{os} 289 à 329 de cet important ouvrage sont consacrés à l'histoire religieuse de la Franche-Comté.

Jean COURTIEU.

ILE-DE-FRANCE

SEINE

Paris et Ile-de-France. Mémoires, publiés par la Fédération des sociétés historiques et archéologiques de Paris et de l'Ile-de-France. Tome XI, 1960.

Paris, au siège de la Fédération, 29, rue de Sévigné, ou librairie Kleincksieck, 1960.

Henry de SURIREY DE SAINT REMY : In memoriam. André Lesort (1876-1960), p. 7-15, portrait. Le président de la Fédération s'est beaucoup intéressé aux questions d'histoire religieuse. Les renseignements bibliographiques que contient l'article en fournissent la preuve.— Mesdames May VIEILLARD-TROIEKOUROFF, Denise FOSSARD, Élisabeth CHATEL et Colette LAMY-LASSALLE : *Les anciennes églises suburbaines de Paris (IV^e-X^e siècles)*, p. 17-282, fig., plans et cartes, 30 pl. On nous présente ici les résultats d'une enquête extrêmement minutieuse et vaste, menée avec une grande rigueur scientifique sous le contrôle de M. Jean Hubert, professeur d'archéologie à l'École des Chartes. L'étude des anciennes églises de la Cité a été délibérément laissée de côté; elle fera l'objet d'une future publication. Il faut également préciser que seuls ont été traités sous forme de monographie les édifices religieux dont les fouilles ont confirmé l'existence avant l'an mil, c'est-à-dire dix-huit pour la rive gauche, en comptant le cimetière de Saint-Germain-des-Prés et celui de Saint-Marcel, et six pour la rive droite. Un « appendice » est consacré aux sarcophages mérovingiens de Paris; il est suivi d'une note complémentaire dans laquelle sont inventoriés les sarcophages de plâtre à décor découverts autour de Paris. Une postface, due à M. Michel Fleury, fait ressortir ainsi les caractères très nouveaux des conclusions de ce travail poursuivi en équipe : « L'archéologie, dit-il, ne bénéficiera pas seule de cette publication : l'histoire de Paris et, au delà, l'histoire des villes y trouveront profit. » L'étude des anciennes fondations religieuses, entre autres résultats, confirme l'hypothèse de M. Michel Roblin qui, contrairement à l'opinion générale des historiens de Paris, croit reconnaître sur les rives de la Seine, surtout au sud, une importante agglomération à l'époque mérovingienne et jusqu'aux invasions normandes.

Fédération folklorique d'Ile-de-France. Bulletin trimestriel.

XXIII^e année, 3^e série, n^o 9 à 12, 1960.

Paris, Bibliothèque de la Ville, 29, rue de Sévigné.

N^o 9. Raymond SABLIERE : *Le culte de sainte Félicité à Montagny-Sainte-Félicité (Oise)*, p. 272-276, 1 fig. L'église placée sous le vocable de cette sainte légendaire date du xvr^e s. Le culte de sainte Félicité est immémorial; ses manifestations à Montagny-Sainte-Félicité. — N^o 11. Jean-Michel DESBORDS : *Cultes populaires en pays meltois (IV)*, p. 324-328, 1 fig. Dix localités sont recensées. — N^o 12. Marc VERDIER : *Notes sur les anciennes coutumes de la région de la Chapelle-la-Reine (Seine-et-Marne)*, p. 361-365. La source la plus importante est le « Registre de paroisse et de fabrique à l'usage de l'église Saint-Denis de Boulancourt laissé par l'abbé Delaroche, curé de cette paroisse de 1841 à 1853. Notations sur le cycle du carnaval et du carême, le cycle de Pâques, le cycle de mai (jusqu'à la Pentecôte), les processions.

XXIV^e année. 1961, n^{os} 13, 13 bis et 14 (1^{er} semestre).

N^o 13. Marc VERDIER : *Notes sur les anciennes coutumes de la région de la Chapelle-la-Reine (Seine-et-Marne)* (fin), p. 389-397, fig. La Saint-Jean, les fêtes patronales, la Toussaint, la vie humaine, le pain bénit. — N^o 13 bis. *Table décennale (1949-1957)* du « Bulletin folklorique d'Ile-de-France », 23 p.

La Montagne Sainte-Genève et ses abords.

Société historique et archéologique du V^e arrondissement.

Bulletins ronéotypés. 1959-1961.

1959. A. MIROT : *Contribution à l'histoire du collège de Coqueret*, n^o 42, p. 2-4. Situé rue Chartière, aujourd'hui impasse. Probablement fondé en 1439. Notes sur son histoire. — Dr FINOT : *L'hôpital Notre-Dame de la Miséricorde ou des Cent Filles*, n^o 43, p. 2-8. Orphelinat fondé en 1623 par le président Séguier au coin de la rue Censier et du Pont-aux-Biches. Organisation de cette maison. — TOUDOIRE : *Sur les pas de sœur Rosalie*, n^o 44, p. 2-12. 1786-1856. Son champ d'action charitable fut particulièrement le faubourg Marceau. — Mlle ZÉPHIRIN : *La paroisse Saint-Hilaire-du-Mont*, n^o 45, p. 2-14. Le premier document qui fasse mention de ce vocable est de 1158 : « capella Sancti Hilarii de Monte ». Paroisse avant 1200. Histoire de la paroisse. — REULOS : *Les origines de la Réforme en France sur la Montagne Sainte-Genève*, n^o 47, p. 1-8. « C'est de la Montagne Sainte-Genève qu'est partie en France et que s'est développée la doctrine réformée. » Rôle des collèges et des libraires.

1960. Dr FINOT : *De Lazare Baïf à George Sand. Le couvent des Religieuses anglaises de la rue des Fossés-Saint-Victor*, n^o 48, p. 1-10. Ces Religieuses anglaises dites aussi Dames chanoinesses de Saint-Augustin installés à Paris en 1633, achetèrent en 1639 la maison des Baïf et quatre maisons contiguës. Leur couvent s'appela d'abord Mont de Sion puis Notre-Dame de Sion. Vicissitudes de la communauté. C'est dans leur pensionnat que fut élevée Aurore Dupin qui a décrit les lieux dans *L'Histoire de ma vie*. — A. LAPRADE : *L'ancien couvent des Dames de Sainte-Aure et le couvent des Bénédictines adoratrices du Saint-Sacrement*, n^o 50, p. 2-12. Installé au début du XVIII^e s. rue Lhomond. Coup d'œil sur son histoire. — Mlle ZÉPHIRIN : *Les domaines ruraux des communautés religieuses de la Montagne Sainte-Genève à Villejuif*, n^o 52, p. 1-12. Le chapitre de Notre-Dame, l'abbaye Saint-Germain-des-Prés, les Mathurins, les Célestins, le prieuré de Saint-Julien-le-Pauvre, le chapitre de Saint-Marcel, et pour finir les Nicolaïtes de M. Bourdoise, l'ami de Vincent de Paul.

1961. Michel REULOS : *Cortèges et obsèques royaux à travers la Montagne Sainte-Genève*, n^o 56, p. 1-8. La rue Saint-Jacques constitue l'un des axes de ces cérémonies notamment lors de l'entrée des légats pontificaux. — Dr FINOT : *Un recteur de la Restauration. L'abbé Nicolle, rénovateur de la Sorbonne et du collège Sainte-Barbe-Rollin*, n^o 59, p. 1-10. Né en 1758, mort en 1835. Son œuvre matérielle et spirituelle dans ces deux établissements d'enseignement. — Mlle ZÉPHIRIN : *La chapelle Saint-Blaise de la rue Galande*, n^o 60, p. 1-13. Dite aussi Saint-Blaise des Maçons ou Saint-Blaise et Saint-Louis. Disparue vers 1770. Son histoire; ses liens avec la confrérie des maçons. Un rapport de l'architecte Louis Joubert (1743) décrit exactement l'édifice.

Bulletin de la Société historique de Suresnes.

Tome IV (n° 18). 1959.

Michel GUILLOT : *Suresnes et Saint-Germain-des-Prés, 558-1958. En marge d'un quatorzième centenaire*, p. 69-74, 1 fig. Commentaire suresnois de l'exposition des Archives nationales consacrée à Saint-Germain-des-Prés. — Id. : *Quand Messieurs de Saint-Germain venaient à Suresnes*, p. 74-80, 2 fig. Les bénédictins et leurs travaux. La maison de Suresnes. Les droits seigneuriaux et paroissiaux. — *Les souvenirs d'Édouard Duval* (fin), p. 81-90, fig. Culte catholique. La rosière de Saint-Vincent.

Tome IV (n° 19). 1960.

J. de LABOUCHÈRE : *Histoire du protestantisme à Suresnes du XVI^e siècle à la Révolution*, p. 99-107, fig. Les origines (jusqu'à la Révolution). De 1793 à nos jours.

Jean de LA MONNERAYE.

SEINE-ET-OISE

Bulletin des Amis d'Étampes.

N° 10, décembre 1960. Hôtel de ville d'Étampes.

Chan. GUIBOURGÉ : *La commanderie de Saint-Jacques à Étampes*, p. 3-7. Fondée pour accueillir les pèlerins de Saint-Jacques de Compostelle. La commanderie passa en 1580 entre les mains des capucins et cessa d'être hôpital en 1657. Il n'y avait plus que deux religieux en 1789. — Id. : *La congrégation Notre-Dame à Étampes*, p. 10-13. Fondée en 1616 pour l'éducation des jeunes filles, elle s'est maintenue jusqu'en 1900. — Comtesse de SAINT-PÉRIER : *Donation d'un domaine près d'Étampes par Philippe Auguste à l'Ordre de Saint-Jacques*, p. 8-9. En 1184. — Georges HARLÉ : *Monsieur Vincent*, p. 15-25, ill. Il s'agit surtout de ses rapports avec la région d'Étampes.

Le Mantois.

Bulletin de la Société « Les Amis du Mantois ».

Nouvelle série, n° 11. 1960. Mairie de Mantes-la-Jolie.

C. BOUCLIER : *La rose de la collégiale Notre-Dame de Mantes*, p. 1-16. Elle fut posée entre 1215 et 1225. Énumération des scènes représentées. — Henri CHAPRON : *Notes sur le folklore des eaux dans le Mantois*, p. 7-9. Sources sacrées à Guerville, à Senneville, près de l'église de Perdreauville et à Boissets (saint Odon). — Jacques CHARLES : *Les biens de l'abbaye de Coulombs dans le Mantois*, p. 24-32. Parmi ces biens, le prieuré de la Madeleine de Mantes, le prieuré de Blaru, etc. — M. DUMESNIL-ANDRIEUX : *Les derniers jours de la croix du parvis Notre-Dame de Mantes*, p. 33-35. Adjugée à deux citoyens de Mantes qui l'enlevèrent en la brisant. — C. BOUCLIER : *Le voûtement des tribunes de la collégiale de Mantes*, p. 35-40.

Bulletin de la Société historique du Raincy et du pays d'Aulnoye.

N° 27, janvier 1960. Hôtel de ville du Raincy.

René BLAISE : *Le prieuré Saint-Fiacre de Gagny*, p. 17-23. Fondé vers la fin du XI^e s. par Adèle de Champagne, il dépendait de l'abbaye de Saint-Faron de Meaux. Placé sous le patronage de saint Fiacre, il constitua jusqu'au XVII^e s. un lieu de pèlerinage très fréquenté. — Pierre JACQUET : *Contumes religieuses du Gagny d'autrefois*, p. 24-27. Proces-

sions, coutumes pour les baptêmes, les fiançailles et les mariages, coutumes de Pâques. — Jean ASTRUC : *Construction de l'église de Pavillons-sous-Bois*, p. 41-45. En 1910, malgré l'opposition municipale.

N° 28, janvier 1961.

René BLAISE : *Le prieuré du Raincy*, p. 15-16. Il fut fondé par Baudoin de Villeflaix et relevait de l'abbaye de Tiron. — Pierre JACQUET : *Exercice des droits honorifiques envers les seigneurs de Gagny*, p. 418-19. Droits dus par le curé au seigneur et précisés en 1725 à l'occasion d'une revendication de Jean Gaillard, seigneur de Gagny et de la Bouexière. — Georges GUYONNET : *La restauration du culte à Gagny*, p. 22-24. Extrait d'un ouvrage posthume à paraître sur Gagny.

« Notre Contrée ».

Revue régionaliste de la banlieue Nord-Est de Paris.

N° 13. 1960.

A. VERNEUIL : *L'église Saint-Louis du Raincy*. Aménagée dans une ancienne ferme en 1858. — E. S. : *Saint Mombble de Lagny et les origines du nom de Villemomble*.

Société historique de Villiers-sur-Marne.

N° 18, décembre 1960. Hôtel de ville de Villiers-sur-Marne.

Raymond KLEIN : *Des grands domaines féodaux aux propriétés modernes*, p. 35-41. Historique des principaux domaines de Villiers, principalement du XVIII^e s. à nos jours, avec l'indication de leur consistance. Signale les rentes payées par la seigneurie de Villiers à l'église paroissiale et à l'abbaye de Malnouve.

Académie de Versailles.

(Société des Sciences morales, des Lettres et des Arts de Seine-et-Oise)

Revue de l'histoire de Versailles.

Tome 53. 1959-1960.

Henri LEMOINE : *Mgr Charrier de la Roche, premier évêque de Versailles (1738-1827)*, p. 89-97. Né dans une riche famille de robins lyonnais, Louis Charrier de la Roche fut chanoine et curé d'Ainay. Il prêta serment à la constitution civile, devint évêque de la Seine-Inférieure mais démissionna rapidement. Il ne se réconcilia néanmoins avec Rome qu'en 1797. Nommé évêque de Versailles au Concordat, il réorganisa le diocèse et accomplit une œuvre considérable. — Id. : *Saint Napoléon en Seine-et-Oise*, p. 99-102. D'une authenticité douteuse, ce saint ne sortit de l'oubli que pour justifier la création de la fête impériale du 15 août. Il est figuré sur un vitrail moderne (1882) de l'église Saint-Antoine du Chesnay offert par la femme du petit-fils du maréchal Ney.

Jacques LEVRON.

SEINE-ET-MARNE

Bulletin de la Société d'histoire et d'art du diocèse de Meaux.

11^e année, 1960.

Hommage à Albert Bray [architecte en chef des Palais nationaux et Monuments historiques] : Jean HUBERT : *Albert Bray et l'architecture de la Renaissance*; A. BARRAULT : *Le vie et les œuvres d'Albert Bray*,

p. 5-8. — † A. BRAY : *Les églises du diocèse de Meaux* (suite), p. 9-17 : Melun, le Mesnil-Amélot, Moisenay, Mondreville, Mons-en-Montois, Montarlot. — Id. : *Processions de la Fête-Dieu à Fontainebleau sous Louis XIV*, p. 17-19. — F. COMBALUZIER et J.-B. MOLIN : *Le Collectaire-Rituel de Louise de Bourbon, abbesse de Faremoutiers*, p. 20-22. Notice du ms. Chantilly 46, xvi^e s., qui est principalement un collectaire pour les grandes fonctions où l'abbesse avait à intervenir. Tradition la plus ancienne de la messe de Sainte Fare. — A. BARRAULT : *Art chrétien d'aujourd'hui en Seine-et-Marne*, p. 23-26. Église de Marie-Immaculée à Melun, chapelle de la Visitation de Meaux, églises de Tournan et de Villeparisis, bibliographie. — A. BARRAULT, M. DUHAMEL, M. NARME : *Les vitraux de Calixte Poupart dans le diocèse [de Meaux]*, p. 27-30. Notice sur Calixte Poupart, peintre et maître-verrier, description des vitraux de Notre-Dame de Melun et de Thomery. — J. B. M[OLIN] : *Au temps de Guillaume Briçonnet. Un éloge latin de la Brie et de son archidiacre [Michel Galicier]*, p. 30-31. Poème latin de Pierre Chefdeville, placé en tête du Missel meldois de 1518 (Paris, Bibl. nat. Rés. B 2666).

Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie
de l'arrondissement de Provins.

Année 1960.

Michel VEISSIÈRE : *L'hôpital provinois du Saint-Esprit*, p. 29-47. Histoire du « caveau du Saint-Esprit », dont la première mention remonte à 1177, fondé probablement vers 1160 par le comte de Champagne Henri Le Libéral, pour accueillir les pauvres et les pèlerins, et desservi par les Frères de Montjoux (chanoines réguliers du Grand Saint-Bernard). Après les démêlés avec le chapitre Saint-Quiriace de Provins, il tombe à la fin du Moyen âge sous la dépendance de celui-ci. — Jean CREUZOT : *Note sur l'exécution des travaux de restauration du caveau du Saint-Esprit*, p. 47, plans. — O. VIGNON : *Hégésippe Moreau et ses mystères*. III. *Le poète au Calvaire*, p. 51-55. Sur la crise religieuse d'H. M. à la fin de sa vie. — A. BARRAULT : *Hégésippe Moreau et Mgr Allou*, p. 56. Note de Mgr Allou, supérieur d'Avon au temps où H. M. y était élève, au sujet d'une demande faite par le poète pour entrer au Grand Séminaire en 1830. — Id. : *Cent ans d'études historiques sur le canton de Nangis*, p. 61-79. Bibliographie critique concernant les monographies locales des communes du canton de Nangis; place importante faite à l'histoire religieuse. — J. B. MOLIN : *Les prières du Prône à Provins au XIV^e siècle*, p. 57-59. Publication du texte du missel de Saint-Quiriace (Bibl. munic. Provins ms. 227). — A. BINET : *La vie quotidienne dans les villages de la Bassée avant la Révolution*. VIII. *La vie religieuse et intellectuelle*, p. 91-96.

La Semaine religieuse du diocèse de Meaux.

91^e année, 1960.

A. BARRAULT : *Historiens et archéologues du diocèse de Meaux du XVIII^e siècle à nos jours*, p. 71-90. Excellente bibliographie et historiographie de l'ancien et de l'actuel diocèse de Meaux. Parmi les principales notices : Dom Toussaints du Plessis (1689-1767), l'abbé Lebeuf (1687-1760), Jean Oudin (1807-1880), l'abbé Bernard Pruneau (1789-1863), Mgr Allou (1797-1884) et les débuts de la *Semaine religieuse* (1868), le chanoine Denis (1817-1899) et le chanoine Jouy (1844-1903) fondateurs de la *Conférence d'histoire et d'archéologie* (1893-1908), l'abbé Alfred

Bonno (1848-1921), l'abbé Victor Carrière, les chanoines Théophile Seigle (1863-1937) et Émile Le Renard (1864-1947), le chanoine Albert Vermon (1869-1936), Lhuillier (1833-1904), Gabriel Leroy (1834-1908), Eugène Thoison (1846-1919), Alexandre Le Blondel (1822-1903) et l'*Almanach de Seine-et-Marne*, Paul Quesvers (1839-1903), Albert Catel († 1939), Maurice Lecomte (1869-1936). — A. BINET : *Évolution du sentiment religieux aux Ormes [-sur-Voulzie, C^{ou} Bray-sur-Seine] du XVII^e siècle à nos jours*, p. 354-369. Chronique établie d'après les registres de visites épiscopales, les registres d'état-civil, les mentions de pèlerinages, les baux à nourriture, les registres municipaux. Statistiques des sacrements de 1793 à 1950. — Chan. DEFAUT : *L'église Saint-Aspais de Melun*, p. 807-809. — Jacques THUILLIER : *Pèlerinage aux images de Notre-Dame en forêt de Fontainebleau*, p. 493-494. — *Notices nécrologiques* de Mgr Samson, vicaire général, p. 12-14; Ernest Mallet, supérieur du Grand Séminaire de Meaux de 1938 à 1944, p. 37-38; Mgr Bros, vicaire général, p. 689-701 (avec sa bibliographie). — *Le synode de l'Église de Meaux*, 23 novembre 1960, p. 759-767.

La Revue de Moret et de sa région.

Années 1959-1960.

Pierre DOIGNON : *Table des matières du « Bulletin des Amis de Moret-sur-Loing »* (séries 1937-1958, 1959), p. 34-37. Un certain nombre d'articles concernant l'histoire religieuse. — A. BARRAULT : *Les de Vères et autres seigneurs de Ville-Saint-Jacques au Moyen âge*, 1960, p. 93-104. Ville-Saint-Jacques fut possédée en partie par les Templiers de la commanderie de Beauvais-en-Gâtinais, puis par les Hospitaliers. Note sur l'église et la paroisse. — † E. GITTARD et A. BARRAULT : *Vitraux anciens et modernes de l'église de Montereau*, p. 188-204. Description des vitraux anciens (xvi^e et xix^e s.) détruits pendant la dernière guerre et remplacés par des vitraux de J. P. Bray et Fr. Chapuis.

La vie dans la Bassée.

Année 1960.

Extrait des notes de l'abbé Léon Savourat (1883-1918), n° 109. Écrits pendant la guerre de 1914-18.

La Plaine de Verneuil.

Année 1960.

A. BARRAULT : *Les seigneurs de Verneuil [C^{ou} de Mormant, S.-et-M.] aux XVI^e et XVII^e siècles*, n°s 93, 93 bis, 94. En particulier leurs pierres tombales et leurs fondations. — Id. : *Les seigneurs de Beauvoir*, n° 93 bis. L'un d'eux, Claude Blondeau, abbé commendataire d'Oigny (dioc. Autun) de 1635 à 1644. — Id. : *L'abbé Jean Oudin, archéologue, curé de Verneuil sous la Restauration*, n° 94.

L'Écho de Notre-Dame de Melun.

Année 1960.

Jean STERLIN : *Les séjours de Jeanne d'Arc à Lagny et le combat de la prairie de Vaires en avril-mai 1430*, n°s 97, 98, 99.

Chroniques de Juilly.

Année 1959.

Michel CALAMY : *L'évolution du prix de la pension à Juilly (1726-1956)*, n° 29, p. 26-33. — Pierre CLAIR : *Le Père Louis Thomassin à l'Académie de Juilly (1647-1648)*, n° 30, p. 23-29.

La Croix de Seine-et-Marne.

Année 1960.

A. BARRAULT : *Histoire et archéologie du canton de Nangis*, 7 et 14 août. — Gén. H. BONNEAU : *La statue et le pèlerinage de Notre-Dame de Pitié à Verdelot*, 28 août. Historique. — † F. BRIDOUX : *Paroisses et curés de Seine-et-Marne pendant la Révolution*, janv. à déc. *Paroisses de Laval à Maisonnelles-en-Gâtinais*. — V. L. CHAIGNEAU : *État du clergé de Seine-et-Marne en 1960*, 3 janv. — *Quelques éléments de sociologie pastorale appliqués au diocèse de Meaux*, 31 juillet, 25 sept. — *Tenue du synode de l'Église de Meaux*, 27 nov. — A. ÉGRET : *Il y a 50 ans Mgr Touchet, évêque d'Orléans prononçait en la cathédrale de Meaux l'oraison funèbre de Mgr Emmanuel de Briey*, 7 fév. Extraits. — Id. : *Il y a 50 ans : Mgr Marbeau évêque de Meaux, évêque de la « Marne »*, 28 août. — Id. : *Cinquantenaire de la paroisse Notre-Dame-du-Marché*, 9 oct. et 6 nov. — P. HERBIN : *Coulommiers avant l'une et l'autre guerre*, 4 sept. et 4 déc. *Souvenirs sur la société columérienne*. — *Bénédiction de la chapelle de Chantereine (Cnes de Brou, Chelles, Montfermeil)*, 20 mars. — *Restauration de l'église Saint-Aspais*, 27 nov.

Jean QUEGUINER.

AISNE (PICARDIE)

Mémoires de la Fédération des Sociétés savantes
du département de l'Aisne.

Tome IV, 1957. Chauny, impr. Baticle, 1958.

Recteur Georges HARDY : *Les augustines de l'Hôtel-Dieu de Château-Thierry (1305 à 1683)*, p. 14-15, 21, 29-30, 31.

Tome V, 1958. Chauny, 1959.

René TOFFIN : *La Cense de Haudreville aux XVII^e et XVIII^e siècles* (suite), p. 62 à 107, ill. Intéressante histoire juridique, économique et sociale d'une grande censive voisine de Marle appartenant à l'abbaye bénédictine de Fesmy — Recteur Georges HARDY : *Les augustines de l'Hôtel-Dieu de Château-Thierry (1683-1814)*. Résumés de communications dans les « *Comptes rendus des travaux de la Société historique et archéologique de Château-Thierry* », p. 14-15, 18-19, 20-21, 24-25, 27-28 de ce même tome V des « *Mémoires de la Fédération...* ».

Tome VI, 1959. Chauny, 1960.

Suites des résumés des communications de M. le Recteur Georges HARDY relatives aux *Augustines de l'Hôtel-Dieu de Château-Thierry (1815-1959)*, p. 14-15, 19-20. — Résumé de la communication faite également à la « *Société historique et archéologique de Château-Thierry* », par M. DERUELLE sur : *Un ami de Port-Royal, Louis de Ligny, vicomte du Charmel*, p. 16-17.

Bulletin de la Société historique et scientifique de Soissons.
Tome XI, 4^e série, 1957-1960. Chauny, impr. Baticle, 1960.

Roger HAUTION : *L'abbé Leduc*, p. 90-92. Fils naturel du roi Louis XV, dernier abbé de Saint-Vincent de Laon, confesseur du conspirateur Favras en 1790. — Bernard ANCIEN : *Les destinées de l'ancienne abbaye de Saint-Crépin-le-Grand depuis la Révolution*, p. 100-109. Les bâtiments abbatiaux ont été en grande partie détruits pendant et après la Révolution. Mais ce qu'il en reste, après avoir été occupé par diverses usines dans le cours du XIX^e s., est devenu une institution des Sœurs de Saint-Vincent de Paul depuis 1869. — Jacques FOUCART : *Le Rubens de la cathédrale de Soissons est-il authentique ?* p. 110-120. Cette grande toile représente l'Adoration des bergers.

Société historique régionale de Villers-Cotterets.
Bulletin. 2^e série, n° 2, 1960.

(Cette indication apparaît simplement comme sous-titre sur la couverture d'une brochure intitulée : *Haramont et l'abbaye de Longpré* dont l'auteur est Bernard ANCIEN).

MOREAU-NÉRET : *Histoire des reliques de sainte Léocadie*, p. 31-37. Après de nombreuses vicissitudes dues aux guerres et aux révolutions, les reliques de cette sainte sont principalement conservées à Tolède en Espagne et à Haramont, près de Villers-Cotterets. — Id. : *L'Éducation de la Vierge. Tableau de Jouvenet conservé dans l'église d'Haramont*.

G. DUMAS.

ORLEANAIS

LOIRET

Bulletin trimestriel de la Société arch. et hist. de l'Orléanais.
Nouvelle série, tome I, année 1960, n° 5 à 8. Orléans.

Jean LE MAIRE : *Mort et obsèques de Mgr Jarente de la Bruyère, évêque d'Orléans (1788). Son monument funéraire à la cathédrale d'Orléans (1821)*, p. 182 (n° 5). — Id. : *Les fouilles de Saint-Benoît-sur-Loire*, p. 190. Réalisations récentes du service des antiquités et objets d'art dans le Loiret, p. 191 (n° 5). — L'auteur vise les articles parus sur les mêmes sujets dans « Les Monuments historiques de la France » (n° 3, juillet-septembre 1959, p. 116 à 125 et 145 à 146). Les restaurations concernent entre autres les autels de Beaune-la-Rolande, les tableaux de la cathédrale d'Orléans et la Mise au Tombeau de Puisieux. — Abbé GUILLAUME : *Légende ou histoire ? Un ancien curé de Saint-Martin-d'Abbat célébrait-il la messe, le sabre au côté ?* p. 233 (n° 6). Rapports de M. Vion, curé de la paroisse, avec la Garde nationale. — Id. : *Saint-Pierre-le-Puellier, paroisse de l'Université*, p. 310 (n° 7, consacré à l'Université d'Orléans). — Jacques-Henri BAUCHY : *Découverte d'inscriptions intéressant l'histoire de l'église et le château de Bellegarde*, p. 253 (n° 6). Inscriptions concernant les artisans auteurs du mobilier de l'église et du château. — Id. : *Le culte et la chasse de saint Martial à Fréville*, p. 397 (n° 8). Intéressant témoignage sur le culte du saint limousin. — Jacques CHARLES : *Un lieu de culte disparu : l'église Saint-Euverte d'Atouas*, p. 254 (n° 6). Problème d'onomastique. — R. BORTEL :

Architecture des églises de Puiseaux, Échilleuses et Boesse, p. 381-386 (n° 8).

Renaissance de Fleury.

Abbaye Saint-Benoît-de-Fleury. Saint-Benoît-sur-Loire (Loiret).

11^e année, 1960.

N° 35 (octobre). Dom Grégoire CONTAMINE : *De nouvelles découvertes dans la basilique [de Saint-Benoît]*, p. 14. Étude à la lampe de Wood des badigeons. — N° 36 (décembre). Dom JEAN-MARIE : *Histoire de l'abbaye de Fleury*, p. 2-3. — Fr. DENIS : *Histoire de la basilique*, p. 4-6. — Dom ANSELME : *Histoire des reliques*, p. 6-9. Résumés, par grandes lignes, de l'histoire du monastère.

Le Journal de Gien.

27, rue Georges-Clemenceau, Gien (Loiret). 1960.

N° 49 (14 avril 1960). Louis MARTIN : *Briare à travers les siècles. La vie religieuse*. — N° 50 (21 avril). Id. : *Les richesses de l'église Saint-Ythier de Sully-sur-Loire*. — Id. : *Les guerres de religion à Briare*. — N° 4 (26 mai). Id. : *Briare : Une paroisse rurale au XVII^e siècle*. D'après un questionnaire adressé en 1653 par l'évêque d'Auxerre et utilisé dans son histoire de Briare par P. Pinsseau. — N° 6 (9 juin). Id. : *Le grand orgue de l'église de Saint-Ythier (Sully-sur-Loire)*. — N° 10 (7 juillet). Albert PILLARD : *Les miracles de saint Benoît dans le Giennois, XII^e siècle*. D'après l'histoire de l'abbé Rocher. — N° 34 (29 décembre). L[ouis] M[ARTIN] : *Les anciens titres de l'église Saint-Ythier (Sully-sur-Loire) (714-1858)*.

Le Courrier du Loiret.

7, rue Amiral-Gourdon, Pithiviers (Loiret). 1960.

N° 788 (12 mars). *Le grand orgue de Pithiviers*. Bel instrument de la fin du XVIII^e s. dû au facteur d'orgues Joseph Isnard. — Nos 790-791 (26 mars-2 avril). Abbé Michel GAND : *Le Pithiverais du V^e au XII^e siècle*. — Nos 815 à 829 (24 septembre au 31 décembre). Id. : *Étude sur Puiseaux (XII^e au XVIII^e s.)*. Étude exhaustive due à un excellent chercheur et où l'histoire religieuse de cette petite cité est fort bien évoquée.

Annales religieuses du diocèse d'Orléans.

Évêché d'Orléans. C^e vol. n° 11 (20 mars 1960).

L. MONNIER : *Rapport à la Commission d'Art Sacré de l'évêché d'Orléans sur la conservation des objets d'art dans les églises du diocèse*, p. 134.

L. MONNIER.

LOIR-ET-CHER

Bulletin de la Société archéologique du Vendômois.

Année 1960.

L'hôtel de Gennes, p. 26. Rue Poterie à Vendôme. Construit fin XVI^e s., il vient d'être démolì. Il donna lieu à des procès auxquels furent intéressés les Ronsard et les Pères de l'Oratoire. — A. MOTHERON : *La*

toponymie de la région de Gastine en Bas-Vendômois, p. 60-64. Premiers défrichements vers le IX^e s.

Maurice HÉMONÉE.

MAINE

SARTHE

Bulletin de la Société d'agriculture de la Sarthe.

Tome LXVII, 1959-1960. Le Mans.

André BOUTON : *Histoire économique et sociale du Maine* (suite), p. 47-169 et 313-428, 11 pl. L'éclosion urbaine, l'éveil économique.

N° spécial, 1960. Le Mans.

François DORNIC : *Troisième table générale*, 1925-1958.

Revue historique et archéologique du Maine.

Tome CXV, 1959. Le Mans.

Paul CORDONNIER-DÉTRIE : *Les origines de la Réforme dans le Maine*, p. 3-31. D'après l'« Histoire de la Province du Maine » inédite du chanoine Morand, mort en 1709. — Id. : *Une image de Leloup. Nativité de l'Enfant-Jésus*, p. 32-49.

La Province du Maine.

2^e série, tome XXXIX, 1959 (fasc. 3 et 4). Le Mans.

G. DEYGAS : *Quelques problèmes sociaux dans la Sarthe à l'époque de la Révolution française* (suite), p. 128-150. La vente des biens nationaux. — R. E. SCANTLEBURY et Ch. GIRAULT : *Prêtres manceaux réfugiés en Angleterre (1794)* (suite), p. 151-153, 222-226. — R. BARET : *Armorial ecclésiastique sarthois. Les collèges* (suite), p. 166-168. — Ch. GIRAULT : *Le clergé sarthois face au serment constitutionnel* (à suivre), p. 177-192.

2^e série, tome XL, 1960.

Madeleine PRÉ : *La peinture murale de l'église d'Auvers-sous-Montfaucon*, p. 1-3. Cette peinture, encore incomplètement dégagée, illustre d'après un texte poétique du roi René le thème de « L'humanité souffrante aidant le Christ à porter sa croix » ; elle est la mieux conservée parmi celles qui ont illustré le sujet. — G. DEYGAS : *Quelques problèmes sociaux dans la Sarthe à l'époque de la Révolution française de 1789* (suite), p. 19-31, 91-101, 172-181. Équipement médico-social et obstétrique. — Id. : *L'enseignement dans la Sarthe à l'époque de la Révolution*, p. 231-242 (à suivre). — Ch. GIRAULT : *Le clergé sarthois face au serment constitutionnel* (fin), p. 33-57, 102-127. — R. E. SCANTLEBURY : *Prêtres manceaux en Angleterre (1794)* (fin), p. 58-59, 128. — Id. : *Prêtres manceaux morts en Angleterre (1793-1833)*, p. 182-184. — R. BARET : *Armorial ecclésiastique sarthois. Les collèges* (suite), p. 129-130, 185-188. — A. BOUTON : *Saint-Calais. Histoire et légende*, p. 137-147. On ne peut prouver que Calais fut le fondateur du monastère d'Anisole, mais il fut le contemporain de la fondation. Le récit de sa vie est fabuleux, mais des éléments probants en forment la trame.

3^e série, tome I, 1961 (fasc. 1-3).

G. DEYGAS : *L'enseignement dans la Sarthe à l'époque de la Révolution* (fin), p. 42-45. — *Les transformations de la ville du Mans à l'époque de la Révolution française de 1789*, p. 178-188. Ces transformations sont la conséquence de la vente des biens nationaux.

Archives historiques du Maine.

Tome XIII, fasc. 9 (1959-1961). Le Mans.

Correspondance d'Adam, abbé de Perseigne (1188-1221). Publiée par le chanoine J. BOUVET. *Lettres monastiques*. A. Abbés et moines. — B. *Lettres à Agnès. Lettres à Guillaume du Perche*, p. 493-624.

H. BOULLIER DE BRANCHE.

TOURAINE

INDRE-ET-LOIRE

Bulletin trimestriel de la Société archéologique de Touraine.

Tome XXXII, fasc. 3, année 1959. 1960.

Abbé M. BOURDERIOUX : *La Vendée de Palluau*, p. 163. Un document inédit indique que « l'armée royale formée à Palluau l'aurait été par les ordres de M. de Pichegru ». — Bernard CHEVALIER : *Les Écossais en Touraine*, p. 165-166. L'installation des Écossais en Touraine est liée aux événements du xv^e s. En octobre 1419, arrivent 7.000 hommes. Ils seront renforcés en 1421, 1422 et 1424. Processus invariable de recrutement, de transport et de concentration. Les quartiers d'hiver sont pris à Tours et aux environs. Les troupes répandent la terreur. Les capitaines s'installent. La colonisation s'avère d'envergure quand Archibald, deuxième comte de Douglas, reçoit le duché de Touraine. A sa mort (17 août 1424), les habitants de Tours obtiennent le départ des troupes. — Paul MÉTIVIER : *Hugues Cosnier et la construction du canal de Briare*, p. 167-172. Étude technique et fort documentée qui rend justice à Hugues Cosnier (1573-1629), tourangeau d'origine, qui, le premier, conçut et réalisa une voie navigable franchissant une ligne de partage des eaux (1 plan). — Raoul LEHOUX : *Le port gallo-romain de Tours*, p. 177. Un mur du II^e s. perpendiculaire à la Loire laisserait à penser qu'on est en présence du port de la Scalaria. — Léon RENAUDOT : *Théophraste Renaudot, génial créateur du XVII^e siècle*, p. 177-180. Rappel des « innombrables inventions » du fondateur du journalisme, dont le « Polychestron » panacée aux innombrables composants. — Bernard CHEVALIER : *La tentative faite à Tours, en 1461, pour créer le métier de draperie*, p. 181-183. Tentative avortée : ou l'on voulait s'en tenir à une production locale, ou l'on vit trop grand. — Pierre LEVEEL : *Tours, capitale pendant les Guerres de religion*, p. 183. Entre 1589 et 1594 le Parlement siège à Tours. Au Plessis-lès-Tours, le 30 avril 1589, a lieu l'entrevue des deux Henri. — Albert PHILIPPON : *La maréchaussée de la généralité de Tours au XVIII^e siècle*, p. 184-191. Organisation de la maréchaussée à cette date : départements, brigades, effectifs. Nombreux noms cités : lieutenants, assesseurs, procureur du roi, greffiers. — Jacques MAURICE : *Remèdes et soins d'autrefois*, p. 192. D'après des instructions officielles. — Id. : *L'escroquerie au trésor espagnol*, p. 193-194. Exploitation des naïfs et des cupides d'après des archives familiales. — Pierre

SOUTY : *Les premiers seigneurs de Nouâtre*, p. 194. Intérêt local. — Éloi GENESLAY : *Sur l'orientation des églises et des cathédrales*, p. 196-198, fig. L'examen sur plan orienté de l'axe de ces monuments par rapport à la ligne est-ouest fait apparaître des différences qui dépassent les écarts maximum de la direction du soleil levant. Pourcentages de déviation décomptés sur 500 édifices. Toutes hypothèses sont rassemblées par l'auteur qui fait appel aux érudits. — Abbé M. BOURDERIOUX : *Vestiges grandmontains tourangeaux*, p. 199-224. Les sept maisons de l'Ordre de Grandmont — ce qu'il en reste — sont étudiées dans leurs moindres détails et minutieusement reconstituées. 23 documents photographiques (plans, fragments d'architectures) fixent définitivement leur visage archéologique.

Mémoires de la Société archéologique de Touraine.

Tome LV (paru en 1961).

Abbé Robert FIOR : *Jean Bourdichon et saint François de Paule*, p. 1-152. Pièces justificatives, tables et index des noms cités, p. 154-179. Aucune étude n'avait encore reconstitué le milieu religieux et artistique de la fin du xv^e et du début du xvi^e s. en Touraine, ni établi les rapports entre la spiritualité et l'art de cette époque. C'est dire l'importance de cet essai dont les titres des chapitres sont plus valables que toute analyse. I. « Deux hommes en fréquents colloques, deux amis. En quelle estime Bourdichon tenait François. II. La spiritualité de Bourdichon, enlumineur religieux, est en harmonie avec la spiritualité de François. III. François de Paule dans les Livres d'Heures de Bourdichon. IV. Bourdichon à la mort de François. V. Bourdichon, le portraitiste de François le plus réputé, au début du xvi^e. Il peint pour les Minimes du Plessis et pour le roi. VI. Bourdichon dépose au procès de canonisation de François à Tours. VII. Bourdichon peintre de la canonisation. VIII. Bourdichon marque profondément l'iconographie de saint François de Paule du xvi^e au xx^e siècle » (51 illustrations).

Les Amis du Vieux Chinon. Bulletin.

Tome VI, n° 4, année 1959-60 (paru en 1961).

Jean ZOCCHETTI, Raymond MAUNY et Albert HÉRON : *Découverte d'une villa gallo-romaine à Chinon*, p. 164-170. Murs et hypocauste, fragments de colonnes. Poterie fragmentée (1 marque : Croessus). Monnaie de Postume, etc., 2 planches. — Pierre SOUTY : *La formation des noms de famille en Touraine aux XI^e et XII^e siècles*, p. 171-176. Onomastique d'après chartes et cartulaires tourangeaux. — E. MILLET : *Un chemin de Saint-Jacques de Compostelle*, p. 177-179. Itinéraire d'un « jacquaire » empruntant au retour un chemin antique de Port-de-Piles à Amboise, 1 plan. — Raymond MAUNY : *Richard Cœur de Lion est-il mort à Chinon ?* p. 180-185. Le saura-t-on jamais ! Sont présentées objectivement les différentes hypothèses sur le lieu de la mort du roi Richard : Chalus, Nontron, entre Chalus et Chinon, Chinon. Au lecteur de choisir (1 plan). — P. PIQUET : *Chinon d'autrefois*, p. 192-195. Intérêt local (1 plan). — En supplément, deux index alphabétiques : *Lieux-dits et noms de personnes*. Ne concernent que le tome I (p. 1-7, 1-14).

Albert PHILIPPON.

ANJOU

MAINE-ET-LOIRE

L'Anjou historique.

Année 1956. Angers, Siraudeau.

Abbé D. COLLASSEAU : *Chapelle et fresques de l'abbaye du Loroux (XV^e siècle)*, p. 5-9. Après le départ des Anglais (1370), les religieux construisirent, ou restaurèrent, cette chapelle qui conserve son style XIV^e-XV^e s. Les fresques intérieures paraissent l'œuvre d'un artiste de la même époque. Deux clichés reproduisent les peintures de l'artiste : quatre anges, porteurs des instruments de la Passion. — Abbé L. CESBRON LAVAU : *L'Anjou et les Missions catholiques du Canada (XVII^e et XVIII^e siècle)*, p. 57-84). La contribution des missionnaires angevins à l'évangélisation du Canada fut importante : Récollets, Capucins, Jésuites, prêtres séculiers, religieuses Ursulines ou Hospitalières de la Flèche, à Montréal et dans toute la Nouvelle-France. Leurs vertus sont évoquées ici. — A signaler le « dessein des Associés de Montréal », rédigé en 1641 par Jérôme Le Royer de la Dauversière, et la lettre de saint Isaac Jogues évoquant les souffrances et la mort (1643) de son compagnon, saint René Goupil, éloquent panégyrique de ce martyr angevin.

Revue des Facultés catholiques de l'Ouest.

Année 1956, n° 2. Angers, Siraudeau.

Mgr E. CESBRON : *L'Université d'Angers et les Bienheureux Martyrs de Laval*, p. 8-15. Deux des prêtres martyrs : les bienheureux Jean-Baptiste Turpin du Cormier et Julien Morin fréquentèrent les cours de la Faculté de Théologie, bien connue pour sa ferme opposition aux erreurs jansénistes.

Année 1958, n° 2.

Ch. BERTHELOT DU CHESNAY : *La mission de saint Jean Eudes à Saint-Germain-des-Prés en 1660*, p. 8-18. Cette mission a été relatée par deux bénédictins, dont l'un était originaire d'Anjou, Dom Claude Chantelou (1617-1664). Son récit a le mérite de nous rapporter certains détails ignorés jusqu'à maintenant.

Mémoires de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts d'Angers.

7^e série, tomes IX et X. Années 1955-1956. Angers, Siraudeau.

Com^e PINGUET : *Une paroisse oubliée : Saint-Augustin-lès-Angers*, p. 127-136. Histoire d'une paroisse ancienne de la banlieue angevine, dédiée à Saint-Augustin de Cantorbéry, et supprimée dès 1803.

8^e série, tome I. Année 1957.

H. ENGUEHARD : *L'ancienne abbaye Saint-Nicolas d'Angers*, p. 31-36. Les découvertes archéologiques réalisées en 1955 ont permis la création d'un petit musée lapidaire : six colonnes, plusieurs chapiteaux sculptés du XII^e s. et trois statues d'abbés du XV^e s.

8^e série, tome IV. Année 1960.

R. DARGENT : *Le cardinal Régnier*, p. 30-41. Né à Saint-Quentin-lès-Beaurepaire en 1794, prêtre en 1818, l'abbé Régnier devint en 1829

proviseur du Lycée royal d'Angers et en 1832 vicaire général d'Angers. Après huit années d'épiscopat à Angoulême (1842-1850), il est transféré à Cambrai. Promu cardinal en 1873, il s'éteignit en 1881. Pendant toute sa vie, il mena un épuisant combat pour la liberté de l'enseignement et s'éleva avec force contre les laïcisations de 1880. — H. ENGUEHARD : *Le Calvaire de la cathédrale d'Angers*, p. 156-164. Cette œuvre de David d'Angers a été, de 1819 à 1960, le principal ornement de la chapelle Sainte-Anne, élevée en 1467. Le Calvaire vient d'être transporté à l'extérieur de la cathédrale, près la façade nord.

Société des sciences, lettres et beaux-arts de Cholet.

1955-1956. Cholet, Farré et fils.

H. BODET : *Une fondation charitable au XVII^e siècle : l'hôpital Saint-François de la Croix de Vezins*, p. 69-78. Cet hôpital fut le seul établissement de l'Ordre de Saint-Jean de Dieu dans le diocèse d'Angers. Fondé en 1634, il fut supprimé en 1794 et réuni à l'hospice de Cholet.

1957.

L. TRICOIRE : *Religieux et religieuses missionnaires originaires de l'Anjou*, p. 19-22. De 1630 à nos jours. — Abbé GOURICHON : *Premier centenaire de l'église Saint-Pierre de la Jumellière*, p. 111-129. A cette occasion, souvenirs d'un lieu consacré à la prière depuis un millénaire.

1958-1959.

E. CHAMARD : *L'église de Notre-Dame de Cholet*, p. 27-71. Dès le XI^e s., le prieuré Notre-Dame était fondé à Cholet par l'abbaye de Saint-Michel-en-l'Herm. Reconstituée au XV^e s., la chapelle fut remplacée en 1820 par un nouvel édifice, bientôt trop restreint. La construction de l'église actuelle fut commencée en 1854. Trois de ses curés furent appelés à l'épiscopat : S. Em. le cardinal Luçon, archevêque de Reims, S. Exc. Mgr Grellier, évêque de Laval, et S. Exc. Mgr Douillard, évêque actuel de Soissons.

Société des lettres, sciences et arts du Saumurois.

50^e année, n° 108 (février 1959). Saumur, Pierre Richou.

M. d'HERBÉCOURT : *Chênehutte-les-Tuffeaux*, p. 3-6. Grégoire de Tours nous fait connaître l'existence de trois églises, au VI^e s., en ce lieu (Canona), où saint Germain, évêque de Paris, s'arrêta. Après avoir appartenu au chapitre Saint-Maurice d'Angers, le domaine est possédé au XI^e s. par l'abbaye de Saint-Florent de Saumur. Plusieurs religieux vivaient dans le prieuré situé près l'ancienne église Saint-Pierre de Chênehutte, restaurée au XVII^e s. et aujourd'hui détruite. Le bourg des Tuffeaux, qui devait avoir dès le début du XI^e s. une certaine importance, s'étend autour de son église romane; le portail nord et la partie inférieure du clocher ont conservé une belle décoration. — G. de LA FUYE : *La ceinture de la Vierge au Puy-Notre-Dame*, p. 21-35. Le 31 mars 1123, une bulle du pape Calixte III confirmait à l'abbaye du Montierneuf la possession de l'église de Notre-Dame du Puy. La construction du magnifique édifice, bâti (fin XI^e s. et XII^e s.) sur le modèle de la cathédrale de Poitiers, s'explique vraiment par la présence, attestée dès 1391, d'une relique insigne et l'existence d'un pèlerinage très fréquenté. Louis XI y vint (1475), enrichit l'église de « plusieurs beaux dons » et y fonda un chapitre royal sur le modèle de celui de la Sainte-

Chapelle de Paris. Les reines Anne de Bretagne (1495) et Anne d'Autriche (1638), d'autres grandes dames eurent recours à l'intercession de la Vierge et se firent apporter la pieuse relique, qui fait encore l'objet de la vénération populaire.

51^e année, n° 109, février 1960.

Chan. Louis TRICOIRE : *Le bienheureux Jean-Robert Quéneau, curé d'Allonnes, martyr des Carmes*, p. 1-8. Parmi les quatre-vingt-quinze bienheureux des Carmes, l'Anjou a l'honneur de compter deux de ses fils : Gabriel Galais, prêtre de Saint-Sulpice, originaire de Longué, et Jean-Robert Quéneau. Né à Angers (Sainte-Croix), ce dernier fut ordonné prêtre en 1783 et devint curé d'Allonnes en 1789. Persécuté après son refus de serment, il se réfugia à Paris, où il tomba victime des septembriseurs.

L. CESBRON LAVAU.

NORMANDIE

SEINE-MARITIME

Bulletin de la Commission des antiquités de la Seine-Maritime.

Tome XXII (1953-1959).

J. GUILLOUET : *Le Christ en ivoire de la chapelle de la Mailleraye*, p. 282-283. — G. LANFRY : *La cathédrale de Rouen du XI^e siècle*, p. 294-295. Chapiteaux retrouvés dans les fouilles. — Id. : *Le chœur et le sanctuaire de la cathédrale de Rouen*, p. 299-303, 312-314. État des travaux. — G. PRIEM : *Le prieuré de Graville, découverte de la paroi nord de la salle capitulaire*, p. 296-298. — F. BLANCHET et J. BAILLY : *L'église de Sausseuzemare*, p. 307-311. — R. ROUAULT DE LA VIGNE : *Bas-reliquaire de Saint-Saens*, p. 315-317. — J. BAILLY : *Les églises de Duclair, de Caudebec-en-Caux et de Sainte-Gertrude*, p. 356-365. — R. DE LA VIGNE : *Eglise de Moulineaux, maître-autel*, p. 366-367. — A. GRÉGOIRE : *Désaffectation de l'église de Saint-Samson*, p. 368-369. — J. BAILLY : *Ruine de l'église de Biville-la-Martel*, p. 380-383.

Revue des Sociétés savantes de Haute-Normandie.

Section préhistoire et archéologie. 2^e trimestre 1960.

Abbé A. FOURÉ : *Les sépultures dans la cathédrale de Rouen*, p. 57-59. Relevé et description.

Présence normande. N° 60.

R. HERVAL : *A Bry, le plus beau des porches de bois*, p. 29-32, 38.

Recueil de l'Association des amis du Vieux Havre.

N° 18.

B. PIGOREAU : *Cathédrale Saint-Pierre de Lisieux*, p. 43-50. Historique, description.

F. BLANCHET.

EURE

Nouvelles de l'Eure. La vie et l'art en Normandie.

N° 1 et 2. 1959. Évreux.

Marcel BAUDOT : *Les églises du canton de Pacy-sur-Eure*, fig. (n° 1).
— Id. : *Les églises du canton de Gaillon*, fig. (n° 2).

N° 3-6. 1960.

Marcel BAUDOT : *Les églises du canton et des environs de Vernon*, p. 3-7, fig. (n° 3). — Id. : *Les églises de la vallée d'Andelle*, p. 3-8, fig. (n° 4). — Id. : *Les églises des Andelys*, p. 3-16, fig. (n° 5). — Id. : *Les églises des environs des Andelys*, p. 28-44, fig. (n° 5). — Id. : *Les églises des environs d'Évreux*, p. 24-40, fig. (n° 6). — Id. : *Saint Louis et la Normandie*, p. 43-47, fig. (n° 6). — Gabriel GENDREAU : *Les derniers travaux des Monuments historiques à l'abbaye de Fontaine-Guérard*, p. 9-13, fig. (n° 4). — Id. : *L'église Saint-Taurin [d'Évreux]*, p. 8-15, fig. (n° 6). — Chan. BRETOCQ : *Les églises de Rosay et de Ménesqueville*, p. 35-37, 48-49, fig. (n° 4). — Michel LE PESANT : *Les miracles de saint Louis à Évreux*, p. 41 (n° 6).

N° 7-10. 1961

Marcel BAUDOT : *Les églises du canton de Pont-Audemer*, p. 9-18, fig. (n° 7). — Id. : *Les églises du canton de Quillebeuf-sur-Seine*, p. 28-38, fig. (n° 7). — Id. : *L'église Saint-Gervais et Saint-Protas de Gisors*, fig. (n° 8). — Id. : *Les églises du canton de Gisors*, fig. (n° 8). — *Églises du canton d'Écos*, fig. (n° 8). — Id. : *L'église Sainte-Foy de Conches*, p. 6-10, fig. (n° 9). — Id. : *Les églises du canton de Conches*, p. 22-43, fig. (n° 9). — Id. : *L'église Saint-Paul du Neubourg*, p. 5-7, fig. (n° 10). — Id. : *Les églises du canton du Neubourg*, p. 16-30, fig. (n° 10). — J. BAILLY : *Les églises de Pont-Audemer*, p. 19-27, fig. (n° 7). — Paul DESCHAMPS : *Le chanoine G[abriel] Bretocq, fig. et portrait* (n° 8). Archéologue et « apôtre de l'art ». — Henri DUQUESNE : *Les vitraux de l'église Sainte-Foy*, p. 11-19, fig. (n° 9). — A. JARDILLIER : *L'abbaye Saint-Jean du Neubourg*, p. 46, fig. (n° 10).

Michel LE PESANT.

MANCHE

Revue de l'Avranchin et du Pays de Granville.

Tome 38, fasc. 223-225, 1960.

Avranches, 40, boulevard Maréchal-Foch.

Fasc. 223. *Histoire de la paroisse de la Croix-Avranchin*, p. 318-344; fasc. 224, p. 386-400; fasc. 225, p. 401-421; tome 39, fasc. 226, p. 1-13. Publication d'un texte anonyme rédigé vers 1900. Renseignements utilisables malgré l'absence complète de références.

Fasc. 224 : A. RUAUT : *L'élection de Mortain au début du XVIII^e siècle* (fin), p. 345-377. Trois pages sur les affaires ecclésiastiques, l'instruction et la « santé publique ».

Tome 39, fasc. 226-228, 1961.

Fasc. 226. † L. HULMEL : *Notes supplémentaires sur la paroisse Sainte-Trinité de la Croix-Avranchin*, p. 14-16.

Fasc. 227. † E. VIVIER : *Avranches et les Avranchinais au XVIII^e siècle*, p. 63-81. Six pages consacrées à la « ville épiscopale ». — L. C. : *Savigny-le-Vieux*, p. 82-90. Monographie médiocre. — *Extrait du regis-*

tre de l'état-civil de Fleury du 1^{er} juin 1789, p. 103. Réparation pour une bataille entre gamins dans le chœur de l'église.

Fasc. 228. L. MUSSET : *Sépultures franques rue Saint-Saturnin à Avranches*, p. 105-108. — Mgr B. JACQUELINE : *Les droits de l'évêque d'Avranches à la fin du XII^e siècle*, p. 114-121. — † E. VIVIER : *Les concessions de « places de bancs » dans les églises rurales de l'Avranchin aux XVII^e et XVIII^e siècles*, p. 122-123. — L. C. : *Montanel*, p. 124-147. Monographie médiocre, surtout axée sur l'histoire religieuse de la Révolution.

Revue du département de la Manche,
publication trimestrielle de la Société
d'archéologie et d'histoire de la Manche.

Tome 2, 1960.

Saint-Lô, Hôtel de ville.

Fasc. 6. Abbé J. CANU : *Amfreville. Le prieuré Saint-Jean-de-la-Lande et la seigneurie*, p. 120-128. — J. BARBAROUX : *Un pèlerinage par personne interposée en 1488*, p. 129-130.

Fasc. 7. Mgr B. JACQUELINE : *Le cardinal Richard Olivier de Longueil, évêque de Coutances (1453-1470), archiprêtre de Saint-Pierre de Rome*, p. 176-181.

Fasc. 8 L. MUSSET : *Les censiers du Mont-Saint-Michel. Essai de reconstitution d'une source historique perdue*, p. 284-299; tome 3, fasc. 12, p. 388-389.

Tome 3, 1961.

Fasc. 9. A. ROSTAND : *L'église d'Audouville-la-Hubert*, p. 49-53. — R. P. C. DU CHESNAY : *Thomas Fortin et la « Vie de Damoiselle élisabeth Ranquet », femme de Monsieur Du Chevreuil*, p. 54-66. Un Normand gallican et janséniste, proviseur du collège d'Harcourt, mort en 1680, biographe d'une pieuse mère de famille. — Dr G. BUISSON : *Le collège de Mortain, le plus vieux de France (1082-1932)*, p. 67-85; fasc. 10, p. 97-117; fasc. 11, p. 193-209.

Fasc. 10 : P. CRÉPILLON : *Autour des « nouveaux catholiques » du diocèse de Coutances au XVII^e siècle*, p. 118-129. Renseignements fournis par 80 actes d'abjuration relatifs à 410 N. C. — P. LEBERRUYER : *Barbey d'Aurevilly vu par son ami Mgr Anger-Billards*, p. 156-178.

Fasc. 12. M. ALLEXANDRE : *En marge d'un voyage romantique [V. Hugo à Barfleur]*, p. 333-379. Un maire voltairien en conflit permanent avec son curé. — Mgr B. JACQUELINE : *Les droits de l'évêque d'Avranches à la fin du XII^e siècle*, p. 380-387. Article également publié dans la *Revue de l'Avranchin*, fasc. 228. Ici, en plus, pièce justificative. « Ce texte, si précis, suppose dans les diocèses normands une administration diocésaine déjà très organisée. »

Les Amis du Mont-Saint-Michel.

Bulletin annuel.

N° 66, année 1960.

79, boulevard Saint-Germain, Paris.

L. PRIEUR : *La reconstruction de la tour centrale et de la flèche de l'abbaye en 1895*, p. 3-7. — M. DUJARDIN : *Les livrets des miquelots au*

XVII^e s., p. 8-14. — M. REULOS : *Une famille de capitaines et d'abbés du Mont-Saint-Michel aux XV^e et XVI^e siècles : les Du Bouchage*, p. 15-20.

N° 67, année 1961.

P. MESNARD : *Louis XI et le Mont-Saint-Michel*, p. 1-6. — L. PRIEUR : *L'église de Notre-Dame-sous-Terre. Histoire et archéologie*, p. 6-9. — Y. FROIDEVAUX : *Remise au jour de l'église pré-romane*, p. 10-11. — M. DUJARDIN : *Comment on visitait le Mont-Saint-Michel en 1865*, p. 11-21.

Les Annales du Mont-Saint-Michel.

Bulletin [bimestriel] du pèlerinage et de l'archiconfrérie universelle de Saint-Michel.

86^e-87^e années, 1960-1961.

Nombreux articles de bonne vulgarisation, certains de première main sur le Mont-Saint-Michel, le culte de saint Michel en France et hors de France, les pèlerinages au Mont, etc.

Yves NEDELEC.

BRETAGNE

ILLE-ET-VILAINE

Annales de Bretagne.

Tome LXVI, n° 4, 1959.

L. LOHIER : *Le théâtre breton de l'abbé Le Bayon*, p. 401-434. Ses premiers succès à Bignan en 1906; ses représentations à Sainte-Anne d'Auray depuis 1909. Il est décédé en 1928.

Tome LXVII, n°s 2 et 3. 1960.

Léon DUBREUIL : *Un écrivain breton méconnu, la vie et l'œuvre d'Yves Le Febvre, 1874-1959*, p. 147-188 (n° 2). Fondateur de la « Pensée bretonne », anticlérical militant. — A. CHÉDEVILLE : *Mise en valeur et peuplement du Maine au XI^e siècle, d'après les documents de l'abbaye Saint-Vincent du Mans*, p. 209-226 (n° 3).

Tome LXVIII, 1961, n° 2 (Littérature).

Georges COLLAS : *Pages retrouvées de Chateaubriand. Séjour en Orient, 1807*, p. 253-274. Réédition de l'article paru dans le *Mercure de France*, préluant à l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*.

N° 3 (Histoire).

Michel LE MENÉ : *La construction à Nantes au XV^e siècle*, p. 361-402. Son essor notamment dans les édifices religieux. — Léon DUBREUIL : *L'usage de quevaise dans le domaine de Penlan, évêché de Tréguier*, p. 403-435. Sur les terres de l'abbaye cistercienne de Bégard. La quevaise était une variante du domaine congéable.

Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne.

Tome XXXIX, 1959.

H. de BERRANGER : *Gentilshommes protestants au XVI^e siècle : les d'Avagour, seigneurs de Saffré*, p. 41-54. Au pays nantais. D'après un livre de raison.

Tome XL, 1960.

Gabriel LE BRAS : *Les sources nantaises du droit de l'Église*, p. 5-16. Au Moyen âge. — Michel DEBRAY : *Saint Gurthiern*, p. 17-28. Vénéré à Quimperlé. Sujet d'une *Vita*. — B.-A. POCQUET DU HAUT-JUSSÉ : *Correspondance politique du colonel Carron, représentant d'Ille-et-Vilaine à l'Assemblée nationale (1871-1875)*, p. 83-210. Catholique convaincu, Carron fut l'auteur de la loi créant les aumôniers militaires.

Tome XLI, 1961.

René COUFFON : *Recherches sur les ateliers morlaisiens d'orfèvrerie et de sculpture sur bois du XV^e au XIX^e siècle*, p. 71-136. Très riche documentation, répertoires d'artistes et d'œuvres. 10 pl. — Alfred LE BARS : *Les ossuaires bretons*, p. 137-150. Nomenclature complète et relevé des inscriptions. — François UGUEN : *Le corps de saint Matthieu a-t-il séjourné en Bretagne ?* p. 151-155. Réfutation ingénieuse d'opinions fondées sur des confusions de noms.

Bulletin et Mémoires de la Société archéologique d'Ille-et-Villaine.

Tome LXXXIX, [1960]. Saint-Brieuc, les Presses bretonnes, 1961.

Émile EVELLIN : *Les orfèvres de Rennes à la fin du XVIII^e siècle*, p. 16-40. Mention d'objets religieux. — B.-A. POCQUET DU HAUT-JUSSÉ : *La réforme génovéfaine en Bretagne au XVII^e siècle : Saint-Jacques de Montfort*, p. 41-87. Récit plein de charme par le prieur Dom Vincent Barleuf.

B.-A. POCQUET DU HAUT-JUSSÉ.

CÔTES-DU-NORD

Société d'émulation des Côtes-du-Nord. Bulletins et mémoires.

Tome LXXXIX, [1960]. Saint-Brieuc, les Presses bretonnes, 1961

R. COUFFON : *Coup d'œil sur l'évolution artistique dans le département des Côtes-du-Nord*, p. 18-36. Concerne surtout l'art religieux (monuments et objets d'art) des origines à nos jours. — H. CORBES : *Les vitraux de Notre-Dame d'Espérance*, p. 53-75. Les vitraux de cette basilique briochine ont été pour la plupart fait au Carmel du Mans à partir de 1856. « Ils sont l'une des premières manifestations dans notre département de la renaissance de l'art du verre ». Nomenclature de ces vitraux et étude sur les vitraux modernes antérieurs à cette date. — Id. : *L'évolution de la statuaire en Kersanton*, p. 76-106, pl. Le granit provenant de Kersanton en Loperhet et de l'Hôpital-Camfrout et Logonna-Daoulas (Finistère) a servi depuis le xv^e s. à sculpter des œuvres d'art réparties dans toute la Bretagne.

Chan. M. MESNARD : *Table analytique des Bulletins et mémoires de la Société d'émulation des Côtes-du-Nord, 1861-1961*. Saint-Brieuc, les Presses bretonnes, 1961.

On remarquera parmi beaucoup d'autres les articles : Abbayes, autels, calvaires, caquins (« race maudite »), cathédrale de Saint-Brieuc, cathédrale de Tréguier, Couffon (historien de l'art religieux), croix, Dinan, Dubreuil (historien du temporel des établissements religieux), évêques, Guingamp, hôpitaux, Jacob (évêque constitutionnel), jubés, La Borderie (hagiographe), Lamballe, Lannion, chan. Lemasson (historien du clergé sous la Révolution et des paroisses du pays de Dinan), Le

Mintier (évêque de Tréguier), Ligue, le bx P. Maunoir, chan. Mesnard, Morvan (architecte diocésain), Notre-Dame (diverses chapelles), ordres religieux, chan. Pommeret (historien de la Révolution), psalettes, Quintin, chan. Raison du Cleuziou (hagiographie), Saint-Brieuc, saints bretons, Tréguier, vitraux, saint Yves, etc.

R. de SAINT-JOUAN.

FINISTÈRE

Bulletin de la Société archéologique du Finistère.

Tome LXXXV, 1959. Quimper, 1960.

Après la Révocation de l'Édit de Nantes, p. LII-LIV. Texte d'un mandement du lieutenant général du roi en Bretagne, ordonnant d'arrêter tous les protestants qui cherchaient à s'enfuir par mer (15 avril 1686). — Louis LE THOMAS : *A propos du fonds Abgrall*, p. LXVI-LXVIII. Classement à la bibliothèque municipale de Quimper des clichés d'architecture et d'iconographie religieuse du chanoine Abgrall. — *Nécrologie. Chanoine Jean-Marie Guéguen*, p. LXXI. Fondateur du musée du Folgoët. — Georges-Michel THOMAS : *Les hôpitaux de la Marine à Brest et à Landerneau sous la Révolution*, p. 89-96. — *Manuscrit découvert dans un vieux registre paroissial de Plouarzel*, p. 113-116. Faits divers d'une paroisse au XVIII^e s. — [Alexis LE BIHAN] : *Les préfets du Finistère*. IV. Gabriel-Honoré de Miollis; V. Louis Bouvier-Dumolard, p. 147-210. De Miollis, frère d'un évêque, est préfet du Finistère à l'époque du Concordat.

J. CHARPY.

MORBIHAN

Bulletin de la Société polymathique du Morbihan.

Année 1961. Vannes, Château-Gaillard.

A signaler, dans les Procès-verbaux : Chan. DANIGO : *Le Tiers-Ordre de Saint Dominique dans le diocèse de Vannes, 1782-1862* (p. 40).

P. THOMAS-LACROIX.

LOIRE-ATLANTIQUE

Bulletin de la Société archéologique et historique de Nantes et de la Loire-Atlantique.

Tome XCVIII, 1958. Nantes.

D. COSTA : *Céramique paléochrétienne découverte à Nantes*, p. 65-77. — J.-B. RUSSON : *Le pape Pie VI et la Constitution civile du clergé*, p. 94-117. Ses répercussions à Nantes.

Tome XCVIII, 1959.

A. BACHELIER : *Philippe Cospeau évêque de Lisieux (1635-1646)*, p. 53-79. Ses relations avec Jean Eudes et son influence à la Cour. — Mlle AUBRY DE MAROMONT et H. VINCENT : *L'abbé Jacques Vailland (à suivre)*, p. 118-138. La vie d'un prêtre réfractaire en Brière durant la Révolution.

H. de BERRANGER.

POITOU

VIENNE

Bulletin de la Société des antiquaires de l'Ouest.

4^e série, tome V, 1956-1960. Poitiers, passage de l'Échevinage.

Marcel GARAUD : *Observations sur les vicissitudes de la propriété ecclésiastique dans le diocèse de Poitiers du IX^e au XIII^e siècle*, p. 357-378. Charlemagne, puis les comtes de Poitou disposent des biens ecclésiastiques pour constituer des bénéfices en faveur de leurs fidèles. — J. SALVINI : *Épaves de l'abbaye de la Trinité de Poitiers*, p. 447-448. Une cloche et un tableau. — Id. : *Le rayonnement de l'abbaye de la Trinité de Poitiers sous Jeanne Guichard, un projet de fondation d'une congrégation de la Trinité*, p. 525-528. Cet abbatiat (1606-1631) est marqué par l'essaimage de six monastères dans le Centre-Ouest. — Id. : *Un type de Vierge de Van Dyck, d'après quelques tableaux du Centre-Ouest*, p. 616-618. — Id. : *La Vierge de Genouillé et l'abbé Picard*, p. 687-689. Activité débordante d'un curé restaurateur de son église (1785-1791). — André BAUDRIT : *Contribution à l'histoire de la déportation des prêtres en Saintonge sous la Terreur*, p. 459-474. Seize suppliques de prêtres demandant leur élargissement.

4^e série, tome VI, 1961.

Georges CASTELLAN : *L'histoire mondiale et l'univers d'une ville de province. Un exemple : le « Journal de Poitiers » en 1802*, p. 29-46. A retenir, en particulier, une affaire de captation de testament; saint André-Hubert Fournet, curé de Maillé, inspira à l'une de ses pénitentes d'insérer dans son testament la restitution des biens nationaux achetés par feu son mari; la Cour d'appel de Poitiers cassa le testament en 1809. — Joseph SALVINI : *Un évêque de Poitiers : Jacques Jouvenel des Ursins (1410-1457)*, p. 85-108. Après avoir pendant longtemps cumulé avec sa carrière ecclésiastique une carrière diplomatique très chargée, dont le point culminant fut l'extinction du schisme bâlois en 1449, il fut nommé la même année évêque de Poitiers; il abandonna depuis 1453 jusqu'à sa mort le premier plan de la scène du monde pour se consacrer uniquement à son diocèse. — Id. : *Clés de voûtes aux armes du dauphin et du roi à Savigny-sous-Faye*, p. 152-153. Munificence de Charles VIII au cours de ses séjours à Poitiers. — Id. : *Le retable de Chasseigne et les armes du cardinal de Richelieu*, p. 154-155. Les armes du cardinal sur certaines œuvres d'art seraient des marques de flatterie. — Robert FAVREAU : *Robert Poitevin, professeur à Paris, médecin des princes, trésorier de Saint-Hilaire-le-Grand de Poitiers (v. 1390-1400 à 1474)*, p. 141-151. Personnalité droite, à l'esprit ouvert, qui annonce le renouveau du xvr^e s.

Archives historiques du Poitou.

Tome 57, 1960.

Milan LA DU : *Chartes et documents poitevins du XIII^e siècle en langue vulgaire*, vi-392 p. Ces documents, réunis à un point de vue philologique, n'en conservent pas moins leur utilité pour l'historien. Dans ce volume, qui sera suivi d'un second, sont publiés les actes conservés dans les départements de la Vienne et de la Charente-Maritime.

J. SALVINI.

VENDEE

Archives du diocèse de Luçon.

Bulletin d'histoire ecclésiastique et d'archéologie religieuse.

Nouvelle série (32^e année), n^{os} 128-131 (1960).

Y. DU GUERNY : *Dictionnaire géographique et topographique. Canton de la Roche-sur-Yon* (suite), p. 97-160. — Dr J. ROUSSEAU : *Chroniques paroissiales de Beauvoir-sur-Mer* (suite), p. 113-240. Les origines de la ville. Le château de Beauvoir et ses seigneurs. Églises et monastères de Beauvoir. L'église Saint-Philbert de Beauvoir (étude historique et archéologique de l'église paroissiale). Les curés de Beauvoir (jusqu'en 1758). — R. P. Yves CHAILLE : *Libre d'or du clergé vendéen*, p. 1-64. État du clergé du diocèse actuel de Luçon au début de la Révolution. Notices par communes.

Nouvelle série (33^e année), n^{os} 132-134 (1961).

Y. DU GUERNY : *Dictionnaire ... Canton de la Roche-sur-Yon* (suite), p. 161-208. — Dr J. ROUSSEAU : *Chroniques paroissiales de Beauvoir-sur-Mer* (suite), p. 241-336. Les curés de Beauvoir (depuis 1758). La vie paroissiale. — R. P. Yves CHAILLE : *Libre d'or du clergé vendéen* (suite), p. 65-112. Notices du clergé par communes et état des divers ordres religieux.

Revue du Bas-Poitou.

71^e année, 1960. Fontenay-le-Comte.

Maurice DURAND : *L'église Saint-Nicolas de la Chaume*, p. 98-103. Le fort Saint-Nicolas, situé au sud de la pointe de l'Aiguillon, en face des Sables-d'Olonne, est une ancienne chapelle, qui devint l'église Saint-Nicolas de la Chaume. L'édifice aujourd'hui abandonné conserve encore des voûtes en bon état. — L. DELHOMMEAU : *Le prétendu séjour de l'abbé Prévost à l'abbaye de la Grainetière*, p. 278-284. L'abbé Prévost, l'auteur de *Manon Lescaut*, n'a certainement jamais séjourné à l'abbaye de la Grainetière, comme semble le prouver la chronologie de sa vie. — René CROZET : *L'église Notre-Dame d'Angles*, p. 409-420. L'église Notre-Dame d'Angles, qui faisait partie de l'ancienne abbaye de chanoines réguliers de Saint-Augustin d'Angles, a été élevée en deux périodes successives au cours du XII^e s. et au début du XIII^e. L'abside est construite sur une crypte, dont elle reproduit le plan.

72^e année, 1961.

Fr. EYGUN : *Le thème de la crucifixion dans quelques églises de l'Ouest*, p. 44-47. Description d'un crucifix mérovingien conservé au musée de Niort. — Jean PRIM : *Un dessin inédit de la cathédrale de Luçon*, p. 48-51. — Marie-Thérèse RÉAU : *Problème de sociologie religieuse. La Vendée avant la crise du laïcisme*, p. 197-204. Étude de la pratique religieuse dans l'archiprêtré de Fontenay-le-Comte entre 1876 et 1904, d'après une série de questionnaires paroissiaux, remplis par les curés, à l'occasion de visites pastorales. — A. MERCIER DES ROCHETTES : *L'abbé Louis-Michel Voyneau ou les énigmes biographiques d'un héros vendéen*, p. 245-256. L'abbé L.-M. Voyneau, curé de Notre-Dame du Luc, trouva la mort lors d'un massacre en février 1794. Recherches sur le lieu de sa naissance et sur sa famille.

Société d'émulation de la Vendée.

Annuaire 1960.

Abbé L. DELHOMMEAU : *La date de fondation de l'abbaye de la Grainetière*, p. 9-15. Examen critique de chartes concernant l'abbaye de la Grainetière, dont la fondation se situe entre 1127 et 1137.

Charles HIEGEL.

ANGOUMOIS

CHARENTE

Mémoires de la Société archéologique et historique de la Charente.

Année 1959. Angoulême, imp. Coquemard, 1960.

Ch. DARAS et R. MILLIAT : *Découverte d'une nécropole souterraine à Saint-Jean d'Aubeterre*, p. 61-66. Un important déblaiement de la galerie ouest, contiguë à la fameuse église monolithe, a mis au jour un cimetière monolithe impressionnant. Aubeterre était une étape importante sur la route des pèlerins entre Charroux et la Réole. — Ch. DARAS : *La tour-lanterne de l'église saintongeaise de Conzac*, p. 73-80. Magnifique construction dans une église rurale. — G. GABORIT : *Les églises oubliées du département de la Charente* (3^e série), p. 81-87. L'auteur décrit un certain nombre d'églises et chapelles en ruine qu'il sauve de l'oubli. — R. MILLIAT : *Le Saint-Sépulcre en France* (suite), p. 89-95. Étude et photos des chapiteaux de Charente et du Poitou, où figure le Saint-Sépulcre. — Chan. GAUDIN : *A propos d'une chapelle disparue des Trois-Marie*, p. 109-112. L'auteur donne un résumé du culte très répandu des Trois-Marie.

Chanoine R. GAUDIN.

AUNIS ET SAINTONGE

Rien à signaler pour le département de la CHARENTE-MARITIME (M. DELAFOSSE).

BERRI

CHER

Union des Sociétés savantes de Bourges. Mémoires.

Tome VIII, 1959-1960. Bourges, impr. André Tardy.

Paul CRAVAYAT : *Le Château-lès-Bourges et ses sanctuaires*, p. 25-40. Le faubourg du Château, tirant son nom d'un *castrum* gallo-romain situé à proximité de Bourges, s'était constitué autour de l'église collégiale construite sur la tombe de l'archevêque Austrégésile ou Oûtrille (v^e-vii^e s.). De cet édifice, reconstruit à l'époque romane, il ne subsiste que des fragments. Plusieurs chapelles l'environnaient : la crypte de sainte Blandine subsiste, quoique inaccessible; c'est un sanctuaire d'époque pré-romane; la chapelle de saint Bandel, détruite au xix^e s. datait peut-être du ix^e, avec remploi de colonnes de marbre gallo-romaines.

P. DES CHAUMES.

INDRE

Revue de l'Académie du Centre.

67^e année. Châteauroux, impr. Laboureur, 1960.

Eugène SALLÉ : *Ecclesiastiques et religieuses à Issoudun au XVIII^e siècle*, p. 11-28. Issoudun comptait quatre paroisses, quatre communautés d'hommes et deux de femmes. Les Bénédictins occupaient depuis le Moyen âge l'abbaye de Notre-Dame et le prieuré de Saint-Denis; ces établissements, réduits à quelques moines dirigés par un abbé commendataire, furent supprimés en 1780. Les Cordeliers et les Capucins le furent pour le même motif, en 1784. Au contraire les Minimes, établis en 1615, jouissaient d'une grande popularité et leur couvent subsista jusqu'à la Révolution. Un chapitre séculier desservait la principale paroisse, Saint-Cyr; il jouissait de ressources suffisantes pour entretenir quinze chanoines et dix-huit vicaires bénéficiers. Les Ursulines, établies en 1615, atteignaient le nombre de quarante-cinq religieuses et instruisaient une vingtaine de pensionnaires. Les Visitandines, fondées en 1643, comptaient une trentaine de religieuses; elles recevaient quelques élèves pour assurer leur recrutement. — X. DU BOISROUVRAY : *Le protestantisme et la Révocation de l'Édit de Nantes en Bas-Berry*, p. 29-40. Les protestants, si puissants en Berry au xvi^e s., étaient singulièrement diminués au xviii^e. Ils pratiquaient la doctrine de Calvin, avec les modifications d'Arminius. L'Édit de Nantes leur avait assuré comme place de sûreté Argenton-sur-Creuse; mais ils ne s'y étaient pas rassemblés et leur véritable centre régional était Sancerre. A Bourges, la plupart appartenaient à la communauté paysanne, encore subsistante, du faubourg d'Asnières. En Bas-Berry, ils résidaient à Issoudun, Charost, Lignières, Argenton, la Châtre, Sainte-Sévère. La plupart étaient des bourgeois, hommes de loi et fonctionnaires; également des marchands et artisans. A la Révocation, certains souffrirent de l'impopularité attachée aux professions de collecteurs de taxes et plusieurs démissionnèrent de leurs fonctions. D'autres, par une abjuration sans sincérité, purent attendre le retour de la tolérance, à partir de 1770. On signale des actes de contrainte vis-à-vis d'enfants et de moribonds. Les temples furent démolis.

P. DES CHAUMES.

LIMOUSIN

HAUTE-VIENNE

Bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin.

Tome 87, 3^e livraison, 1960. Limoges.

Dom BECQUET : *La première crise de l'Ordre de Grandmont*, p. 283-325. Cet article essentiel fait suite à celui que le même auteur a consacré dans le même bulletin à *La Règle de Grandmont* (t. 86, 1958, p. 9-36). Il s'agit de la révolte des convers de Grandmont qui, en 1166, chassèrent leur prieur et avec lui la plupart des clercs de l'abbaye. L'auteur expose dans le détail les origines et les séquelles de la crise due en grande partie aux statuts antinomiques des clercs et des convers. — Ch. DEREINE : *L'obituaire primitif de l'Ordre de Grandmont*, p. 325-331. Restitue à l'abbaye de Grandmont l'obituaire du xii^e s. attribué par Ph.

Lauer à l'abbaye de Lesterps (Bibl. nat., ms. latin 1138, fol. 2 à 6). — M.-M. GAUTHIER : *La plaque de dédicace émaillée, datée de 1267, d'un autel jadis à l'Artige, aujourd'hui au Musée National de Varsovie et les autels de l'Artige*, p. 333-348. Étude historique et archéologique de cette plaque dont la provenance n'était jusqu'ici pas connue; édition du texte de deux autres plaques d'autel du même prieuré. — J. DECANTER : *L'inventaire de l'église du prieuré d'Aureil en 1542*, p. 383-392. Trésor d'orfèvrerie : calices, retables, croix, châsses et nombreux objets émaillés; ornements et livres liturgiques. — Dr BARBIER, Dr GREZILLIER, H. MOREAU : *Restauration du sanctuaire de l'église de Biénat*, p. 451-454. Dégagement de l'arcade de l'élévation sud, d'un placard eucharistique et de l'autel monolithe, dans l'ancienne église paroissiale de Rochechouart. — A. BROUSSEAU : *Note sur l'iconographie de trois sculptures limousines du XV^e siècle*, p. 455-458. Statues de sainte Marie-Madeleine. — H. TOUYERAS LA JOURDANIE : *Exploitation de la forêt de Puybonnieux*, p. 461-466. Adjudication des bois de Puybonnieux, membre dépendant de la commanderie de Limoges.

Tome 88, 1^{re} livraison, 1961. Limoges.

M.-M. GAUTHIER, J. PERRIER, A. BLANCHON : *Fouilles sur l'emplacement de l'abbaye de Saint-Martial*, p. 49-71. Cahier des fouilles conduites de février à juin 1960 dans la crypte attenante à l'ancienne abbaye de Saint-Martial de Limoges. Cette campagne de travaux a permis notamment de retrouver en place les tombeaux de saint Martial et de ses compagnons tels que les avait peut-être vus Grégoire de Tours au vi^e s., et une mosaïque antérieure à 850, représentant le thème paléochrétien des deux colombes s'abreuvant à la même coupe. — M.-M. GAUTHIER : *Sermon d'Adhémar de Chabannes pour la translation de saint Martial le 10 octobre*, p. 72-83. Édition d'un sermon utile pour l'histoire de l'abbaye de Saint-Martial, d'après le ms. latin 2469 de la Bibl. nat. — Id. : *Notes sur l'émaillerie de Limoges*, p. 93-103. Plaque de reliure champléevée représentant la Cucifixion (vers 1230); plaque de chässe : la Crucifixion (vers 1170). — J. MAURY, M.-M. GAUTHIER, J. PERRIER, A. BLANCHON : *Colonnes en granit du haut Moyen âge conservées dans le « sépulcre » de Saint-Junien*, p. 84-92. Au sujet des colonnettes pseudo-prismatiques de l'église de Saint-Junien rapprochées de celles qui ont été découvertes à Saint-Martial de Limoges. — L. BONNAUD, J. PERRIER : *Découvertes à l'église Saint-Michel-des-Lions à Limoges*, p. 105-112. Fragments de pierres d'autels et de sculptures. Monnaies, débris de faïence et de verrerie. — M. TINTOU : *Statuts de la confrérie de Saint-Jean-Baptiste de Panazol (26 juin 1618)*, p. 113-115. — M. LAUCOURNET : *Plaque commémorative de la fondation du couvent des Petits-Carmes de Limoges en 1625*, p. 116. J. DECANTER.

CORRÈZE

Bulletin de la Société des lettres, sciences et arts de la Corrèze.

1960. Tulle, Musée du Cloître.

Y. CHALARD : *Le clergé sous la Révolution. En feuilletant le registre des délibérations de Maussac*, p. 23-26. — R. DEBANT : *Notes sur la correspondance de Joseph Roux et de Marie Hugo*, p. 87-93. L'animateur de la renaissance félibréenne en Limousin s'entretient avec une cousine germaine de Victor Hugo, religieuse au Carmel de Tulle. — M. MARTHON : *Sites, lieux, monuments et personnages historiques (suite) : Le site de*

Gimel, p. 116-134. Les châteaux, l'église de Braguse, le presbytère et les cimetières.

Bulletin de la Société... historique et archéologique de la Corrèze.

Tome LXXXII, 1960. Brive, hôtel de Labenche.

A. BROUSSEAU : *La sculpture de la fin du Moyen âge dans le Bas-Limousin*, p. 5-32. Le thème le plus fréquemment traité est celui de la Vierge de Pitié. Les imagiers de la région ont subi l'influence des ateliers languedociens, mais ont choisi leurs modèles parmi les habitants du terroir. — A. PELISSIER : *Clément VI (1342-1352) et la reine de France Jeanne de Bourgogne*, p. 43-54. L'heureuse influence de la reine sur les relations de la France et du Saint-Siège. — M. GADY : *Sainte Ferréole*, p. 95-102. Honorée dans une paroisse des environs de Brive, elle est généralement considérée comme une martyre limousine. L'auteur conclut à une corruption du nom de saint Ferréol de Brioude.

Robert DEBANT.

MARCHE

CREUSE

Mémoires de la Société des sciences... archéologiques de la Creuse.

Tome XXXIV, 1^{re} fasc., 1960. Guéret, impr. Lecante.

M. DAYRAS : *Camille Laborde, 1880-1960*, p. 5-12. Article nécrologique sur l'ancien président de la Société, suivi de la Bibliographie de ses travaux, par Andrée LOURADOUR. — Id. : *Le culte de saint Nicolas à Aubusson et son église existaient au XI^e siècle*, p. 78-80. L'église fut acquise par l'abbaye de Saint-Martial de Limoges vers 1100; elle a été démolie en 1907. — R. BOUDARD : *La fondation de la commanderie de Saint-Jean de Bourgameuf, chef-lieu du Grand Prieuré d'Auvergne*, p. 25-38. Elle a été fondée dès le XII^e s. par les Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem et atteignit son plein développement aux XIV^e et XV^e s. Son rôle dans l'administration communale; ses biens, notamment ses forêts; ses rentes et ses droits féodaux; ses charges. — G. MONAMY : *Notes chronologiques pour l'histoire de Beissat*, p. 41-52. Renseignements divers sur la période du XV^e au XVIII^e s. A noter spécialement les statistiques d'habitants, de baptêmes, mariages et sépultures pour un certain nombre d'années. — Id. : *Notes chronologiques pour l'histoire de Magnat-l'Étang* (fin), p. 53-77. Sur la famille de Lestrangé sous la Révolution et au XIX^e s.; la seigneurie de Magnat de 1576 à 1815. — A. GUY : *Les fresques de la chapelle de la commanderie de Lavauf franche*, p. 88-98. Peintures murales gothiques, découvertes récemment : Sainte Catherine, Crucifixion, Saint Paul. — A. LOURADOUR : *Découverte d'un catéchisme pour les curés de paroisses*, p. 100-101. Ouvrage de 500 pages, édité en 1659, suivant les prescriptions du concile de Trente. Il traite de l'année liturgique, du Symbole, des sacrements, du Décalogue, des oraisons, etc., et se termine par la bulle de Pie IV confirmant les décisions du concile de Trente. — *Excursion du 3 juillet 1960 dans l'Indre*, p. 103-110. *Les fresques de l'église de Vic-Saint-Chartier* (par P. LOURADOUR); *La basilique de Neuvy-Saint-Sépulchre* (par A. LOURADOUR); *Cluis-Dessus, le château de Sarzay* (par M. DAYRAS).

R. LIMOUZIN-LAMOTHE.

AUVERGNE

PUY-DE-DOME

Bulletin historique et scientifique de l'Auvergne.

Tome LXXX. Clermont-Ferrand, 1960.

M. AMAN : *La vie religieuse à Ambert [à la fin de l'Ancien Régime]*, p. 8. Étude résumée. — E. MORAND : *Le prieuré de « Bonneval », possession de l'abbaye de Saint-Amable de Riom*, p. 21-31. Identification avec Bonnevaux, com. de Saint-Priest-la-Prugne, cant. de Saint-Just-en-Chevalet, arr. de Roanne, Loire, et notes sur la vie de ce prieuré du ^{XII^e} au ^{XIV^e} s. Publication de deux actes de 1248 et 1336. — P.-F. FOURNIER et R. SÈVE : *Notes bibliographiques pour servir à l'histoire de l'Auvergne, 16^e série. 1958-1959*, p. 116-176. N^{os} 111-139 : religions, clergés, mouvements des idées et *passim*, sources, archéologie, arts, etc. — R. P. BONNET : *L'abbé Feydit*, p. 186-187. Étude biographique résumée sur ce prêtre rimois né en 1644.

Revue d'Auvergne.

Tome 74. Clermont-Ferrand, 1960.

C. VIGOUROUX : *Mutuelles et fraternités de sépulture*, p. 144-150. Étude discursive des collèges funéraires romains, des fraternités de Saint-Jacques et de coutumes funéraires. — Colonel M. ARDELLIER : *La bataille de Cognat en Auvergne (6 janvier 1568)*, p. 151-160. Exposé de tactique militaire sur le déroulement de ce combat des Guerres de religion

L'Auvergne littéraire, artistique et historique.

37^e année, n^{os} 165-167. Clermont-Ferrand, 1960.

P.-F. FOURNIER : *Villeneuve-Lembron, son château, son église*, n^o 165, p. 25-56, ill. Étude publiée à part dans la collection « le Touriste en Auvergne », n^o 35. — J.-B. CHAMBAT : *Les places et rues d'Ambert*, n^o 166, p. 33-43. Certains noms évoquent une part de l'histoire religieuse de cette ville. — Ch. FABRE : *Un chrisme de l'époque gallo-romaine trouvé à Lezoux*, n^o 166, p. 47-52, pl. — G. de BUSSAC : *L'église exorcisée*, n^o 166, p. 55-58. Il s'agit d'un sanctuaire roman d'Égliseneuve-d'Entraigues, canton de Besse, arr. d'Issoire. — P. BALME : *L'anthropoïde cordé des chapiteaux romans de Basse-Auvergne, essai d'une interprétation*, n^o 167, p. 38-47, ill. et 3 pl. Ce thème représenterait « la lutte contre l'hérésiarque obstiné ».

Roger SÈVE.

CANTAL

Revue de la Haute-Auvergne.

62^e année. Tome XXXVII, p. 1-216. Aurillac, 1960.

P. ROUDIÉ : *Un peintre méconnu du XVII^e siècle, François Lombard de Saint-Flour*, p. 145-153, 8 ill. en 2 pl. Né vers 1605-1606, mort en 1689, a peint plusieurs tableaux à sujets religieux : Calvaire (1631), un Miracle de saint Bonaventure (1639), Adoration des bergers, etc.

Roger SÈVE.

BOURBONNAIS

ALLIER

Bulletin de la Société d'émulation du Bourbonnais.

1^{er} trimestre 1960 - 3^e trimestre 1961.

Moulins, Imprimeries réunies.

J. SEMONSOUS : *Les revenus des communautés religieuses de la Combraille en 1789*, 1^{er} trim. 1960, p. 16. Résumé d'une communication faite au 17^e congrès de la Fédération des sociétés savantes du Centre. — M. LITAUDON : *La ville de Moulins en 1660, passim*, 2^e trim. à 4^e trim. 1960. Description topographique de Moulins à cette époque. Voir les pages consacrées à la Collégiale (p. 101-106), au couvent Sainte-Claire (p. 120-123), à l'église Saint-Pierre-des-Ménéstraux (p. 126-127), au couvent des Jacobins (p. 209-210), aux hôpitaux Saint-Gilles et Saint-Joseph (p. 213-214), aux couvents des Minimes (p. 261-262), des Carmes (p. 266-269), des Augustins (p. 283-285), des Ursulines (p. 287-289), des Carmélites et des Jésuites (p. 290-293), de la Visitation Sainte-Marie (p. 295-298). — Claude ALAMARTINE : *L'ancienne paroisse de Chevalrigon*, 3^e trim. 1960, p. 148-155. Étude historique sur une paroisse maintenant disparue de la Montagne bourbonnaise. — Mme MONCEAU : [Brève communication sur les hôpitaux de Moulins], 4^e trim. 1960, p. 222-233. — Id. : [Note sur l'installation des Filles de la Charité à Moulins], 4^e trim. 1960, p. 234-235. — Mme NORLOFF : [Lettre de l'abbé de Lamoussé, curé de Saint-Pierre de Moulins, à M. de Fougères, 1^{er} novembre 1804], 4^e trim. 1960, p. 226-227. Au sujet du passage du pape à Moulins. — M. BAUCHET : [Note sur la restauration de l'église Saint-Pierre de Montluçon], 4^e trim. 1960, p. 229-231. Restauration effectuée de 1958 à 1960. — [M. GENERMONT] : *Langy. Église Saint-Sulpice*, 4^e trim. 1960, p. 240-241. Note archéologique. — G. de BUSSAC : *L'église Saint-Vincent, de Saint-Flour (Cantal)*, 4^e trim. 1960, p. 245-246. Communication faite au 18^e congrès de la Fédération des sociétés savantes du Centre. — Mlle de SAINT-EXUPÉRY : *Un incident peu connu de l'histoire du Velay sous l'épiscopat de Monseigneur de Maupas*, 4^e trim. 1960, p. 246. Même remarque que précédemment. Au sujet des incidents soulevés dans le diocèse du Puy, en 1648, par le comte de Vallon, chambellan de Gaston d'Orléans. — Mlle SAINT-ÉLOY : *Contrats de maîtres d'écoles de village dans la région clamecycoise au XVIII^e siècle*, 4^e trim. 1960, p. 247. Même remarque que précédemment. — André GUY : *Défense et illustration du patrimoine d'art bourbonnais*, 2^e trim. 1961, p. 371-377. Concerne, en particulier, certaines œuvres d'art ou monuments religieux disparus. — Jacques LE BRUN : *Claude-Joseph Fournet et son œuvre spirituelle*, 2^e trim. 1961, p. 405-418. Claude Fournet (1647-1689), religieux dominicain à Moulins. Sa biographie. Sa mystique. — B. de FOURNOUX : *Une attaque à main armée de l'abbaye de Sept-Fons en 1771*, 3^e trim. 1961, p. 433-435.

B. de FOURNOUX.

LYONNAIS

RHONE

Bulletin des Facultés catholiques de Lyon.

Nouvelle série, n° 28, janvier-juin 1960. 25, rue du Plat, Lyon, II.

G. MICHEL : *Le livre et la curiosité au Grand siècle. Bibliothèques et bibliothécaires*, p. 19-24. Jugement très pertinent sur le P. Menestrier et son œuvre.

N° 29, juillet-décembre 1960.

Pierre SAGE : *Autour de l'Hercule chrétien*, p. 5-17. Bonne étude sur le catholicisme de Ronsard.

Bulletin des musées et monuments lyonnais.

Tome III, 1960, n° 2. Palais Saint-Pierre, place des Terreaux, Lyon, I.

D. MOUCHOT : *La coupole de Saint-Martin d'Ainay à Lyon*, p. 23-31. Comparaisons avec celles de Tournus et du Puy.

Jean TRICOU.

LOIRE

Bulletin de la Diana.

Tome XXXVI, 1960. Montbrison.

L. BERNARD : *Le tryptique de Saint-Galmier*, p. 250-255. Simple description; rien sur l'origine. — Abbé DURAND : *Un martyr forézien de la Révolution, l'abbé Jean-Baptiste Gonon*, p. 335-363. — Abbé CANARD : *Bibliographie roannaise depuis 1940*, p. 364-377. Très bon répertoire pour les recherches.

Tome XXXVII, 1961.

Abbé MERLE : *Le chanoine Pierre Bruyère, 1744-1793*, p. 43-60. Solide biographie d'un chanoine de Montbrison, victime et martyr de la Révolution. — X... : *Le questionnaire de Lambert d'Herbigny intendant du Lyonnais, 1697*, p. 68-96. Commentaire critique pour les paroisses du Forez.

Jean TRICOU.

DAUPHINÉ

ISÈRE

Procès-verbaux mensuels de la Société dauphinoise d'ethnologie et d'archéologie
35^e année, n°s 284-286, octobre-décembre 1959.

Camille MONNET : *Bayard. Le château et son domaine*, p. 99-127. Parmi les habitants du château natal de Bayard à Pontcharra (Isère) se détache la figure de l'abbé Bertrand, curé de Grignon, un des premiers aumôniers militaires auprès des troupes d'Algérie en 1830. Comme locataire du château, après sa retraite, sous le Second Empire, il fut autorisé à y faire quelques aménagements et rétablit notamment l'ancienne chapelle, où l'oncle de Bayard, Alleman I^{er}, évêque de Grenoble, avait souvent officié; il la mit sous le vocable de Saint-Pierre-aux-Liens (1867).

36^e année, n^{os} 290-292, avril-mai 1960.

J. CHETAIL : *La bibliothèque d'un chanoine d'Embrun au XVIII^e siècle*, p. 33-37. Le chanoine Claude Biolan, mort en 1757 à un âge avancé. La composition de sa bibliothèque, dénotant un esprit cultivé (la musique et les mathématiques y avaient leur place), se caractérise surtout par un grand nombre d'ouvrages relatifs au jansénisme.

N^{os} 293-295, octobre-décembre 1960.

Chan. C. THELLIEZ : *Essai historique sur la commune de Noyarey (Isère)*, p. 71-108. Au chapitre I^{er} : la paroisse; le rachat des dîmes par l'évêque Hugues II.

Évocations.

Bulletin mensuel du Groupe d'Études
historiques et géographiques du Bas-Dauphiné
(Crémien).

16^e année (nouvelle série, 2^e année), n^{os} 3 à 5 (janvier-juillet 1960).

Dr Joseph SAUNIER : *L'église et le prieuré de Chavanoz*, p. 66-76. Dans l'actuel archiprêtré de Meyzieu, à 25 km. à l'est de Lyon. Quelques vestiges archéologiques en subsistent. Le prieuré a dépendu successivement de l'abbaye bénédictine de Saint-Martin de l'Île Barbe (XI^e-XVI^e s.), puis des Carmes Déchaussés de Lyon après les guerres de religion. Le fonds du prieuré de Chavanoz est conservé aux Archives départementales du Rhône. — P. CAVARD : *Les saints aux fontaines*, p. 81-86, 113-119. La fontaine d'Arcolles à Sonnay, celles de Saint-Alban-du-Rhône, de Saint-Alban-de-Noyon à Vienne, de Saint-Lazare de Surieu, Saint-Maëul de Ternay et Saint-Georges d'Espéranche. Estimées pour leurs vertus curatives, elles étaient l'objet de pratiques rituelles, La Vie de saint Maëul rapporte la guérison miraculeuse d'un enfant aveugle, que la tradition situe à la fontaine de Ternay. — Id. : *Un gentilhomme ministre et théologien protestant : Antoine de Chandieu (1534-1591)*, p. 98-107, 130-139. Il est connu aussi sous le nom de La Roche-Chandieu; né en Mâconnais, a été seigneur du château et de la baronnie de Chandieu en Viennois à partir de 1563. Son activité politique et religieuse relève d'avantage de la grande histoire que de l'histoire locale. L'auteur, à l'occasion du 4^e Centenaire du premier Synode national de Paris et de la rédaction de la confession de foi du Protestantisme français, a retracé la biographie de ce pasteur influent, commensal de de Bèze et familier de Calvin, en utilisant des études antérieurement parues sur lui (notamment celle d'Auguste Bernus) et en apportant quelques détails inédits sur la situation foncière du personnage, d'après les archives de la Chambre des Comptes du Dauphiné.

Nouvelle série, 3^e année, n^o 1, octobre 1960.

Dr Joseph SAUNIER : *Une filiale dauphinoise de l'abbaye d'Ambronay : la vieille église d'Amblagnieu*, p. 2-10. Étude historique et archéologique; utilisation des procès-verbaux de visites pastorales des archevêques de Lyon, du XIV^e au XVII^e s.

Bulletin de la Société des Amis de Vienne.

N^{os} 47 à 51. Années 1951 à 1955. Vienne, 1957.(Le dernier *Bulletin* paru était celui de 1952, groupant les numéros des années 1938 à 1950).

S. n. a. : *Une visite à Vienne du cardinal Chigi, légat du pape, en 1664*, p. 59-63. Traduction de l'italien en français d'un passage (concernant le parcours de Saint-Vallier à Lyon par Vienne) du compte rendu du voyage fait par le cardinal de Rome à Fontainebleau. Le manuscrit d'où il est extrait est conservé à la Bibliothèque Vaticane (Fonds Chigi). — Prosper GIEN : *La confrérie de Saint-Blaise et les Compagnons ferrandiniers à Vienne au XIX^e siècle*. Le groupement corporatif viennois qui a conservé le plus de vie. Son établissement, à Saint-André-le-Haut, date de 1808.

R. AVEZOU.

DROME

Bulletin de la Société d'archéologie et de statistique de la Drôme.

Tome XIII, 1960, n^{os} 335-338.

Abbé CEZÉRO : *Enquête sociologique sur le diocèse de Valence*, p. 285-287. Résumé des conclusions : grande mosaïque au point de vue de la pratique, plus importante en plaine qu'en montagne. — Louis LAMARCHE : *Le minutier Maisonneuve de Saint-Donat*, p. 297-317. Quelques notes d'histoire religieuse.

Tome XIV. 1961, n^{os} 339-341 (p. 1-136).

J. de FONT-RÉAULX : *L'Église séculière en Dauphiné aux XI^e et XII^e siècles*, p. 33-43. A propos de la thèse de M. Bernard Bligny, *L'Église et les ordres religieux dans le royaume de Bourgogne aux XI^e et XII^e siècles*, que le recenseur complète sur plusieurs points : pénétration féodale au XI^e siècle, provenance monacale de nombreux prélats au XI^e siècle, constitution de paroisses et construction d'églises à la place d'une poussière de chapelles, etc. — Nicole TOURNAIRE : *Les bénitiers de Tain, cadeau indien*, p. 62-63. — Abbé VAN DAMME : *Limites fluctuantes des diocèses de Die, Gap et Sisteron aux environs de Rémuzat*, p. 99-108, carte. Identification de petites chapelles; variation des limites.

J. de FONT-RÉAULX.

SAVOIE

SAVOIE

Mémoires de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Savoie.

6^e série, tome IV. 1960. Chambéry.

A. JACQUES : *Les inscriptions campanaires de la Savoie antérieures à 1600*, p. 5-48, fig. et pl. Les inscriptions sont données en ordre chronologique avec reproductions et textes explicatifs. — A. PERRET : *Essai sur l'histoire du Saint Suaire du XIV^e au XVI^e siècle. De Lirey (Aube) à*

Chambéry, p. 49-157. L'auteur, qui ne s'attache à la question de l'authenticité que dans la mesure où elle s'est posée dans la période étudiée, traite principalement de l'histoire du culte de la relique et insiste en particulier sur la période savoisiennne de ce culte et sur son considérable développement.

6^e série, tome V. 1961.

J. ROUBERT : *La seigneurie des archevêques-comtes de Tarentaise du X^e au XVI^e siècle*, p. 33-237. Publication d'une thèse de l'École des Chartes sur l'histoire des archevêques, de leur domaine comtal et de son administration. Cette étude nous renseigne sur l'absorption progressivement menée par la Maison de Savoie d'une vieille et notable seigneurie ecclésiastique.

Revue de Savoie. 3^e et 4^e trimestre 1960. Chambéry.

R. NAZ : *L'abbaye d'Hautecombe et les conventions relatives à l'annexion de la Savoie à la France (1860)*, p. 311-323. Étude sur la situation juridique d'Hautecombe.

Vieux Conflans. XII, n^{os} 45-48. 1960. Albertville.

J. CHETAIL : *René Des Monstiers de Mérinville, ancien évêque de Dijon, évêque de Chambéry et Genève (1802-1805). Étude de l'organisation diocésaine après le Concordat*, p. 4-8, 14-22.

A. PERRET.

PROVENCE

BOUCHES-DU-RHÔNE

Provence historique.

Tome VIII, fasc. 31 à 34. 1958. Marseille.

J. JUGLAS : *La vie rurale dans le village de Jonquières, 1308-1418*, p. 9-33. Par l'étude d'un terrier de 1308 et d'un livre d'estime de 1418, évolution démographique et économique d'une partie du terroir actuel de Martigues, dont le seigneur était le prieur de Saint-Geniès dépendant de l'abbaye de Montmajour. — Chan. E. DELARUELLE : *La théologie de l'Annonciation d'Aix*, p. 91-97. Commentaire théologique d'un primitif (milieu xv^e s.) conservé à la Madeleine d'Aix et étudié par Ph. May dans le Tome IV (1954) de cette revue. — H.-A. DURAND : *Le folklore provençal et les prohibitions du concile d'Avignon de 1725*, p. 98-104. Rigueur de ce concile contre les Noël provençaux et la tarasque. — Ch. CARRIÈRE : *Prêt à intérêt et fidélité religieuse*, p. 105-121. Rappel de l'enseignement de l'Église au sujet de l'usure et des controverses qu'il a suscitées et examen de l'attitude des Marseillais au xviii^e s. à cet égard, qui pratiquent libéralement et sans mauvaise conscience le prêt à intérêt. — G. GANGNEUX : *Joucas et son curé à la fin de l'Ancien régime (1750-1791)*, p. 122-130. Le curé de cette petite paroisse dépendant d'une commanderie de l'Ordre de Malte se plaint de la médiocrité de ses conditions d'existence et n'assure pas à la communauté les secours spirituels attendus, d'où difficultés avec l'ordre et l'évêché. — J. MARCHE : *La jeunesse du cardinal de Latil (1761-1792)*, p. 150-166. Origines familiales et jeunesse de Jean-Baptiste Antoine de Latil en Provence. Étude

des à Toulon puis à Saint-Sulpice à Paris, vicaire général à Vence puis en émigration. — J. AUBERT-SUSINI : *Les chapiteaux doubles de la galerie méridionale du cloître de Saint-Trophime d'Arles*, p. 197-209. Identification des scènes représentées sur ces chapiteaux (vie et miracles de saint Trophime). — F. L. TAVERNIER : *L'affaire des Capucins à Aix et à Marseille dans les dernières années de la Restauration*, p. 236-264. Depuis 1824 les Capucins se sont établis dans le département sans autorisation du gouvernement mais avec le complicité des autorités locales. Sous la pression de l'opposition libérale le gouvernement réclame la dissolution de leurs maisons et l'interdiction de porter leur costume en public. Polémique et campagne de presse à ce sujet.

Tome VIII, fasc. 35 à 38, 1959.

J. A. DURBEC : *Les Templiers en Provence, formation des commanderies et répartition géographique de leurs biens*, p. 1-37 et 98-132. Généralités sur les différentes maisons provençales avec rappel sommaire des maisons du Languedoc et du Dauphiné et les attributions douteuses. — J.-R. PALANQUE : *Sur les origines du culte de la Madeleine en Provence*, p. 193-200. Compte rendu de l'ouvrage de l'abbé Saxer sur le culte de Marie-Madeleine en Occident des origines à la fin du Moyen âge.

Tome IX, fasc. 39 à 42, 1961.

G. GAUDIN : *Quelques notes sur la diffusion de « La gazette du Midi » après la chute du Second Empire*, p. 49-61. Journal légitimiste et catholique de Marseille; sur une statistique partielle portant sur 500 lecteurs entre 1870 et 1880, 12% d'ecclésiastiques.

Annales de la Faculté des lettres d'Aix.

Tome XXXIV. Année 1960. Aix.

A. J. BOURDE : *Monsieur Vincent et son temps*, p. 111-128. Sommaire sur le rôle historique de saint Vincent de Paul et réflexions sur la signification actuelle de son œuvre. — H. NAIS : *Saint Vincent de Paul écrivain ?* p. 128-151. Étude sur la forme et le fonds des *Entretiens spirituels* et l'éloquence de saint Vincent de Paul.

Delta. Revue économique et littéraire du delta du Rhône.

Tome I. Année 1960. N° 3. Marseille.

F. BENOIT : *Les abbayes du sel. L'héritage antique du delta au Moyen âge*, p. 17-31. Étude des rapports entre l'exploitation du sel et le grand nombre d'abbayes et prieurés installés au haut Moyen âge en Camargue et le long du littoral de la Provence et du Languedoc.

L'Emperi. Memento des Amis du Vieux Salon.

N° 30. 1956. J. BLANCHARD : *Le val de Cuech*, p. 4-12. Sommaire historique des chapelles et ermitages de ce quartier rural de Salon. — N° 31. 1957. Id. : *Aureille*, p. 5-12. Sommaire sur l'église et les oratoires de cette commune. — N° 33. 1960. P. FERRET : *La chapelle de Sainte-Cécile à Eyguières*, p. 1-2. Court historique.

Marseille. Revue municipale.

Année 1957. N° 33. Marseille.

E. BARATIER : *Les prieurés sardes de Saint-Victor de Marseille*, p. 3-8. Sommaire historique et archéologique des prieurés victorins dans le sud de la Sardaigne (XI^e-XIV^e s.).

Année 1958. N° 34.

J. BOYER : *La crèche de Notre-Dame des Anges*, p. 25-32. Historique de cette crèche du couvent oratorien de Notre-Dame des Anges, dont deux statues en bois sculpté et peint sont actuellement conservées dans l'église de Mimet. Le prix-fait de cette crèche (1644).

Année 1960. N° 42.

E. BONNEL : *Un projet pour l'église des Capucines de Marseille par Lequeu en 1788*, p. 21. Ce projet n'a jamais été exécuté.

Édouard BARATIER.

BASSES-ALPES

Bulletin de la Société scientifique et littéraire des Basses-Alpes.

Tome XXXIII. Années 1954-1955, n°s 198 à 204. Digne.

J. LEOUFFRE : *Notes historiques sur la chapelle et l'ermitage de Notre-Dame d'Hubages à Dauphin*, p. 70-84. Historique de l'ancienne statue médiévale actuellement à l'église de Dauphin et de la chapelle et ermitage construits au XVII^e s., et aujourd'hui détruits. — R. COLLIER : *Une commune bas-alpine sous la Révolution : Carniol*, p. 148-158. Quelques renseignements sur l'église et la maison curiale et leur mobilier. — Abbé A. CHAILAN : *Les caveaux de l'église de Cruis*, p. 188-191. Tombeaux pour les prêtres et certaines familles et confréries. — J. THIRION : *L'ancienne église Notre-Dame de Valvert à Vergons*, p. 235-243. Ancien prieuré de Lérins. Sommaire historique et description archéologique.

Tome XXXIV. Années 1956-1957, n°s 205 à 212.

H. TRUCHOT : *L'orphelinat Saint-Martin de Digne*, p. 19-32. Fondé par le chanoine Gariel et dirigé par Madame et Mademoiselle Gelinski (1835-1874). — *Les œuvres [de Digne]*, p. 125-129. Congrégation de la Miséricorde. — A. THERMINARIAS : *Fouilles archéologiques à Saint-Dominin (commune de Sisteron)*, p. 115-124. Plan de cette chapelle, origine du vocable. — Lt-Cl IGOLEN : *Le cadran solaire de Senez*, p. 167-169. Peint sur la façade de la cathédrale (1673). — Cdt E. DAVIN : *Mgr Des Michels de Champorcin évêque de la « Petite église de France », 1721-1807*, p. 266-274. Origines familiales bas-alpines. Évêque de Senez en 1771 puis de Toul, émigré refusa de donner sa démission après le Concordat.

Tome XXXV, n°s 213-220. Années 1958-1959.

ROMAN D'AMAT : *Les mystères de Dromon*, p. 31-38, 57-63. Historique des prieurés victorins de Saint-Geniès et Mantenais (ou Mandenois), de la vie et du tombeau de sainte Consorce patronne de Mandenois. — Lt-Cl IGOLEN : *La ville de Senez offre en don à la Convention nationale le mobilier de sa cathédrale, 1794*, p. 39-44. — A. M. BERGÈSE : *La situa-*

tion économique et sociale et le pays légal dans les Basses-Alpes de 1830 à 1848, p. 231-250, 270-284, 329-343, 347-357. Quelques notes sur l'enseignement, l'état d'esprit du clergé et son influence sur le pays légal. — R. NALPAS-ARTAUD : *Notes sur Jacques Artaud de Melan évêque de Sisteron, archevêque d'Arles vers 1320-1410*, p. 291-295. Biographie très sommaire. — J. BARRUOL : *Une inscription dans la haute église de Saint-Michel*, p. 362-363. Maxime monastique du haut Moyen âge.

Édouard BARATIER.

VAR

Bulletin de la Société d'études scient. et archéol. de Draguignan et du Var.

Tome IV (nouvelle série), année 1959. Draguignan.

LETRAIT : *L'enseignement secondaire dans le Var sous la Révolution et l'Empire*, p. 76-83. Rappelle l'état de l'enseignement à la veille de la Révolution. Conclut que « l'enseignement secondaire sous le Premier Empire différerait peu de l'enseignement donné au XVIII^e siècle... Les professeurs étaient souvent d'anciens religieux, influencés par la philosophie du XVIII^e siècle, ayant opté à la Révolution pour la condition laïque... Ils restaient toutefois très attachés à la morale chrétienne et à la pratique de la religion catholique. — DE JERPHANION : *Marie de Brancas, dame de Castellane, marquise d'Ampus*, p. 99-116. Accusée par le cardinal de Retz d'avoir entretenu des relations intimes avec le prélat italien Joseph Ondedei, ami de Mazarin, devenu par la faveur de ce dernier évêque de Fréjus. Rien ne prouve la véracité de ces allégations.

Ernest HILDESHEIMER.

COMTAT-VENAISSIN

VAUCLUSE

Rencontres.

Revue mensuelle ... de la région carpentassienne. Carpentras.

1959 (n^{os} 1-12); 1960 (n^{os} 13-24); 1961 (n^{os} 25-36). Sans pagination.

Claude SIBERTIN-BLANC : *Note sur la Synagogue de Carpentras* (n^{os} 1, 2 et 6). — ID. : *Le Saint Mors et Saint Siffrein* (n^o 11). — ID. : *La Boule-aux-rats* (n^o 12). Motifs sculptés sur la cathédrale de Carpentras. — ID. : *Un curieux témoin de l'art populaire de l'ancien Comtat-Venais-sin. La tête dite de Christ de Venasque à Carpentras* (n^o 32). — Claude SIBERTIN-BLANC et BRUNO SOGNO : *La Crucifixion de Venasque* (n^o 13). — ARMAND LUNEL : *Les quatre communautés juives d'Avignon et du Comtat* (n^o 18). — ID. : *Une visite aux Capucins* (n^o 19). Bref historique de ce monastère aujourd'hui occupé par les religieuses du Saint-Sacrement à Carpentras. — Abbé Henri AMEY : *Historique des communautés religieuses de Carpentras, 1896-1960. Les Bénédictins et chanoine de Saint-Ruf* (n^o 22); *Les Dominicains* (n^o 23); *Les Bernardines* (n^o 24); *Les Carmélites déchaussées* (n^o 26); *Les Ursulines* (n^o 27); *Les Jésuites* (n^{os} 28, 29, 30); *la Visitation* (n^o 33). — René MEISSEL : *Venasque, es-*

quisse historique (nos 24, 25, 26). — Claude SIBERTIN-BLANC : *La foire de Saint-Symphorien et la diffusion du culte de ce saint* (n° 35).

J. de FONT-RÉAULX.

COMTÉ DE NICE

ALPES-MARITIMES

Nice historique. 62^e année. 1959.

L. BONIFACE et E. HILDESHEIMER : *La condition ouvrière à Nice en 1848*, p. 22-30. Rapport rédigé par le consulat de France à Nice dans le cadre d'une enquête ordonnée par le Ministère. Noter le rôle d'assistance et de secours mutuel joué par les confréries de pénitents et l'activité charitable des Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul de l'hôpital de Nice. — J. THIRION : *La Madone del Poggio*, p. 45-50. Prieuré de Lérins remontant à la fin du x^e s. concédé en emphytéose dans la seconde moitié du xviii^e s. L'édifice actuel, spécimen du « premier art roman » dans les Alpes françaises, peut être daté du x^e au xiii^e s. (noter le retard et l'archaïsme des constructions dans toute la région). Clocher très intéressant orné de festons ou « bandes lombardes ». — Ch.-A. FIGHIERA et F. GAZIELLO : *Les familles notables de Saorge*, p. 75-85. Nombreux religieux et ecclésiastiques. Fondation de deux autels et d'une chapelle par la famille Daveo de 1662 à 1701. — F. GAZIELLO : *La dévotion à saint Claude martyr, premier patron de Saorge*, p. 86-90. Reliques d'un martyr romain acquise par la communauté de Saorge et transférées en 1662, placées sous le maître-autel de l'église paroissiale. La fête du saint est toujours solennellement célébrée le second dimanche de juillet.

63^e année. 1960.

R. AUBENAS : *Les études supérieures à Nice de la fin du Moyen âge à 1860*, p. 7-27. Après une tentative sans résultat (lettres du duc Emmanuel-Philibert de 1559), établissement en 1639-1640 du collège des docteurs ès lois, corporation pourvue de statuts et d'un sceau, habilitée à délivrer le doctorat. Au xviii^e s., seules les trois premières années d'études pourront se faire à Nice. Un enseignement de médecine portant sur les trois premières années est institué à Nice en 1720. De 1814 à 1860, enseignement de début à Nice pour le droit et la médecine, mais qui tend à être de plus en plus réduit. — A. COMPAN : *La société niçoise en 1860*, p. 52. Part importante prise par le clergé dans la vie locale; la politique anticléricale de Cavour le pousse à se montrer favorable à la réunion à la France. — E. HILDESHEIMER : *La réunion de Nice à la France vue à travers la correspondance du Ministère français des Affaires étrangères*, p. 91-140. Noter l'attitude « italianissime » d'un certain abbé Cognet qui, le 11 mars 1860, célèbre une messe pour obtenir le maintien de Nice dans les États de Victor-Emmanuel, prétexte à une manifestation en partie manquée. Adresse à l'empereur de l'évêque et des chanoines (ceux-ci se montrent plus réservés que l'évêque à cause de la question romaine).

Annales du Centre universitaire méditerranéen.

13^e volume. 1959-1960. Nice.

J.-R. PALANQUE : *Le pays niçois dans l'antiquité*, p. 35-47. Débuts du christianisme, rien de certain antérieurement au iv^e s.; il semble que

l'évêché de Nice remonte au ⁱⁱⁱ^e s. — G. DUBY : *Société et civilisation dans le pays niçois à la fin du Moyen âge*, p. 49-61. La floraison d'œuvres peintes, fresques ou retables, dans les églises et chapelles de montagne, de 1475 à 1550, serait un signe de prospérité relative du haut pays dû à l'économie pastorale. — Ch. ROSTAING : *La toponymie du comté de Nice*, p. 147-161. Les noms de lieux se rattachant à la religion datent de l'époque médiévale. Noter le culte local de saint Dalmas (3 localités sur un total de 6 en France).

Annales de la Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes.

Tome LI. 1959-1960. Nice.

E. HILDESHEIMER : *Nice avant 1860. Voyage dans le temps*, p. 25-38. Histoire de la ville et son évolution depuis ses origines grecques.

Ernest HILDESHEIMER.

Rien à signaler pour le département de la CORSE (Pierre LAMOTTE).

GUIENNE ET GASCOGNE

LOT (QUERCY)

Bulletin de la Société des études du Lot.

Année 1960.

Michel LABROUSSE : *L'épithaphe chrétienne de Tour-de-Faure*, p. 153-165. Étude archéologique sur la plus ancienne inscription chrétienne datée (an 466) de l'ancien diocèse de Cahors, épithaphe trouvée en 1857 dans le cimetière de Saint-Étienne-de-Montagnac-Tour-de-Faure (Lot). — René PRAT : *Construction de la chaire de l'église Saint-Barthélemy de Cahors (1663)*, p. 227-228. Prix fait passé avec le menuisier de Cahors B. Rouzières pour une œuvre d'art heureusement parvenue jusqu'à nos jours.

L'Écho de Cahors. Bulletin paroissial.

Chan. J. TULET : *De Jean XXII à Jean XXIII* (novembre 1958). Brève étude historique rapprochant le pape originaire de Cahors et le Souverain Pontife actuel.

R. PRAT.

TARN-ET-GARONNE (BAS-QUERCY ET GASCOGNE)

Bulletin de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne.

Tome LXXXV, 1959. Montauban, impr. Forestié, 1960.

L. d'ALAUZIER : *Un martyrologe et un obituaire de l'abbaye de Moissac*, p. 8-14. Datés du ^{xii}^e s., ils sont conservés à la Bibliothèque nationale. Il s'agit en particulier d'un martyrologe d'Usuard écrit pour l'abbaye de Moissac. — M. MERAS : *La restauration du portail de Moissac au ^{xix}^e siècle*, p. 15-18. Assez fâcheuse, elle fut exécutée par l'architecte montalbanais Olivier sous la haute direction de Viollet-le-Duc. — Id. : *La pierre tombale de Guillaume Amiel*, p. 80-81, fig. Bourgeois du ^{xiii}^e s. qui voulut reposer dans l'église des Frères Mineurs de Montauban qu'il avait fait construire de ses deniers. — Chan. GAYNE : *Contribution à l'histoire de Belleperche*, p. 19-30. Ancienne abbaye cistercienne située près de Castelsarrasin sur la rive gauche de la Garonne.

Bulletin du Musée Ingres.

N° 7, juillet 1960. Montauban, impr. Vidal, 1960.

D. TERNOIS : *Un tableau d'Ingres peu connu : L'investiture de Taddeo Barberini par Urbain VIII*, p. 17-21, fig. Actuellement possédée par le Musée Ingres, cette œuvre est « calquée » sur la peinture d'Agostino Tassi, le maître de Claude Lorrain, récemment acquise par le Museo di Roma.

René TOUJAS.

LOT-ET-GARONNE

Revue de l'Agenais.

Bulletin de la Société des sciences, lettres et arts.

85^e année, 1959. Agen.

G. de LAGRANGE-FERRÈGUES : *Le Collège Royal de Nérac*, p. 81-105. Collège protestant fondé en 1561 par Jeanne d'Albret, donné en 1635 aux Pères de la Doctrine Chrétienne. Étude suivie d'une nomenclature des biens du collège et d'une liste des principaux, régents, recteurs, syndics, religieux et maîtres.

86^e année, 1960.

Chan. J. ANGELY : *L'église Saint-Caprais du Martrou*, p. 5-17. Église élevée sur le tombeau du martyr, Caprais, aux environs de 1100; origine du monument, son histoire jusqu'à l'époque contemporaine et rappel des « prétendues préhistoires de l'église ».

J. BURIAS.

DORDOGNE (PÉRIGORD)

Bulletin de la Société hist. et archéol. du Périgord.

Tome LXXXVII, année 1960. Périgueux, impr. Joucla.

Dom BECQUET : *La mort d'un évêque de Périgueux à la première croisade, Raynard de Thiviers (†1101 ou 1102)*, p. 66-69. — André JOUANEL : *Le château de la Pradelle, commune de Beaumont-du-Périgord*, p. 70-81. Notes sur Raymond de la Pradelle, archevêque de Nicosie de 1361 à 1370. — Comtesse de LA VERRIE DE VIVANS : *Extraits concernant l'église de Gageac*, p. 92-93. Pose de la première pierre et bénédiction (1701-1703). — R. BEZAC : *Quand l'évêque de Périgueux rendait la justice au XII^e siècle*, p. 110-113. Différend entre les moniales de Lamonzie-Saint-Martin, dépendant de l'abbaye bénédictine de Saintes, et les moines de Saint-Martial de Limoges (1131). — Pierre COUCHOT : *Anticléricalisme et opinion en régime concordataire, 1868 en Dordogne*, p. 137-147. — P. FÉNELON : *Le terrier de Trémolat en Périgord vers 1740*, p. 166-176. Redevances dues au grand prieur de Cluny, prévôt de Trémolat. — S. GENDRY : *Fénelon en Saintonge. L'affaire du ministre Mariocheau*, p. 183-186. Échec d'une mission de Fénelon à Marennes (1686). — L. GRILLON : *Les rites ecclésiastiques de la séparation des lépreux en Périgord à la fin du XV^e siècle*, p. 187-190. — M. et G. PONCEAU : *Deux chapelles dépendant de l'abbaye de Ligueux*, p. 227-221. Description archéologique des chapelles de Tresseroux (com. des Lèches) et Belaygue (com. de la Gonterie-Boulouneix). — Georges ROCAL : *L'archiprêtre de Ribérac Elie Boisset frappé d'interdit*, p. 222-225. Incidents à Ribérac à propos

de la mort du duc d'Orléans (1842). — Joseph SAINT-MARTIN : *En parcourant les vers de la présidente de Châtillon, dame de Périgueux au XVII^e siècle*, p. 226-232. Détails d'histoire locale dans les « Sonnets sur les Épîtres et Évangiles des messes de toute l'année » et l'« Histoire de la Sainte Bible en vers dédiée à Madame la Dauphine ». — Comtesse de SAINT-PÉRIER : *Les beaux vestiges de Paussac*, p. 233-245. Restes d'une chapelle romane non identifiée. — Marcel SECONDAT : *Plazac. La chapelle de Notre-Dame de Pitié*, p. 246-254. — Jean SECRET : *L'église abbatiale de Ligeux*, p. 255-260. Description archéologique et plan d'une église romane bénédictine.

La Semaine religieuse du diocèse de Périgueux et Sarlat.

Année 1960. Périgueux, Impr. périgourdine.

L. GRILLON : *Note sur le sort de quelques religieuses périgourdines sous la Révolution*, n° 4. Pensionnaires dans les hôpitaux de Périgueux tenus par les Sœurs de Sainte-Marthe. — Id. : *La fondation d'une aumônerie des prisons à Périgueux au XVII^e siècle*, n° 15. Chapellenie de Saint-Léonard, fondée en 1690 par François de Laborie de Laborie de la Rampinsole. — Id. : *Étude sur le rôle religieux de Louis II de Salignac, évêque de Sarlat*, n° 24. Commentaires sur un article de J. Valette consacré à cet épiscopat (1603-1639). — Id. : *Brantôme, d'après les Mauristes*, n° 29. Rayonnement de cette abbaye bénédictine au XVIII^e s. — Id. : *Jean de Lacropte (1605-1665)*, n° 45. Portrait du fondateur des Missionnaires de Périgueux. — Id. : *Autour de la réédition des livres liturgiques du diocèse de Périgueux au XVIII^e siècle*, n° 51. — Jean SECRET : *La pierre sacrée de l'autel majeur de Saint-Front*, n° 7. Inscription gothique du XVI^e s., concernant Jean Le Cuvelier, curé de Treignes au diocèse de Namur. — Id. : *Sur des armoiries fantaisistes dans une chapelle du XVI^e siècle*, n° 13. Fantaisie héraldique du curé de Coulaures, François Colombier. — Id. : *Note sur des boiseries anciennes destinées au chœur de Saint-Front*, n° 28. Ensemble mobilier du XVII^e s. provenant de l'abbaye bénédictine de Ligeux.

Le Périgourdin de Bordeaux.

Mensuel d'informations régionales.

Année 1960. Bordeaux, 1, cours du Chapeau-Rouge.

Jean SECRET : *Iconographie des saints populaires en Périgord*, n° 341-348. Saint Roch, saint Aquilin, saint Eutrope, saint Valéry, saint Christophe, saint Antoine, saint Front, sainte Marthe, sainte Madeleine, saint Léonard, saint Fiacre, saint Pardoux, sainte Christine, sainte Mondane, saint François d'Assise, sainte Claire d'Assise et saint Antoine de Padoue. — H. de LA TOMBELLE : *Sait-on que Monseigneur Belsunce naquit chez nous ?* n° 347. Notes sur cet évêque de Marseille, né à la Force en 1671.

N. BECQUART.

LANDES

Bulletin de la Société de Borda.

84^e année, 1960.

Ch. BLANC : *La parenté de Monsieur Vincent*, p. 115-128. Essai de reconstitution, d'après les sources locales, du milieu familial et social du

saint, né à Pouy, actuel Saint-Vincent de Paul, près de Dax. — Id. : *Un autel des sculpteurs Mazetti à Orthevielle*, p. 383-387. Résultats d'une enquête sur ce monument assez simple de la fin du XVIII^e s., dû aux sculpteurs d'origine italienne auteurs de plusieurs œuvres analogues dans les Landes et qui aurait été commandé en 1785 par le curé Planter, membre d'une famille dacquoise assez importante. — R. CUZACQ : *La maison natale de saint Vincent de Paul*, p. 111-113. Rappel de l'histoire de cette maison, reconstruite à la fin du XVIII^e s. et légèrement déplacée en 1851. — Id. : *Frédéric Ozanam à Buglose et saint Vincent de Paul*, p. 189-192. Visite faite en décembre 1852, à la fin d'une cure aux Eaux-Bonnes et à Biarritz. — Chan. DARMAILLACQ : *Saint Vincent de Paul, dacquois*, p. 129-147. Évocation de Dax tel que put le connaître le saint et des souvenirs qui rattachent à celui-ci le Dax actuel. — E. DARU : *Saint Vincent de Paul au Lanot*, p. 193-196. Circonstances de l'érection de la statue due à Collamarini dans la cour de l'hôpital de Dax en 1938. — Id. : *Les manuscrits du chanoine Pingré et le chevalier de Borda*, p. 263-273. Publication d'un rapport sur le compte rendu du voyage de 1771-1772 du savant génovéfain et de Borda et liste de manuscrits de Pingré conservés à la Bibliothèque Sainte-Geneviève et concernant plus ou moins le chevalier de Borda. — DEFOS DU RAU : *Saint Vincent de Paul orateur et homme d'État*, p. 149. Analyse du talent littéraire et oratoire, rappel du rôle en 1636 dans les régions envahies, de 1643 à 1652 au Conseil de conscience, en 1649 lors du retrait de Mazarin, de sa tolérance religieuse. — Pr. X.-J. DUBECQ : *Monsieur Vincent, la médecine et les médecins*, p. 165-173. Les connaissances du saint en médecine, son rôle dans l'histoire de la pratique médicale par l'institution des Filles de la Charité et ses directives à l'Œuvre des enfants trouvés; ses maladies et les soins qui lui furent donnés. — J.-Fr. d'ESTALENX : *L'inauguration de la chapelle et de l'hospice de Saint-Vincent de Paul*, p. 317-318. Édition d'une lettre du 2 mai 1864 d'Elvire d'Estalens relatant cette cérémonie. — E. MENAUT : *Saint Vincent de Paul et les félibres*, p. 183-187. Le saint vu par les félibres. — Id. : *Le culte des fontaines dans les Landes*, p. 413-419. Énumération de fontaines objets de culte et de pèlerinages avec indication des rites et des vertus curatives. — G. PIERRE : *L'humour gascon chez saint Vincent de Paul*, p. 175-182. Citations commentées illustrant ce trait de caractère. — F. THOUVIGNON : *Notre revue et saint Vincent de Paul. Son historien : un landais, M. Pierre Coste, prêtre de la Mission*, p. 101-110. Les fêtes du tricentenaire de la Société de Borda; biographie de Pierre Coste et son œuvre vincentienne.

H. CHARNIER.

GIRONDE

Revue historique de Bordeaux et du département de la Gironde.

Tome IX, nouvelle série, 1960. Bordeaux.

L. CADIS : *La nécropole mérovingienne de la place Saint-Martin à Bazas*, p. 125-140, fig. et pl. Historique des fouilles effectuées de 1935 à 1951 (au cours desquelles ont été retrouvées les fondations d'un mur de l'ancienne église Saint-Martin), inventaire des sarcophages découverts (au nombre de 20), notes sur le mobilier funéraire qu'ils enfermaient. — Elisabeth TRAISSAC : *Les abbayes cisterciennes de Fontguilhem et du Rivet et leur rôle dans le défrichement médiéval en Bazadais*, p. 141-158, carte. Histoire du développement de ces deux ab-

bayes fondées au ^{xir} s. et leurs efforts de pénétration dans la forêt et la lande au ^{xiii} s. — L. DESGRAVES : *L'imprimerie à Bazas en 1530-1531*, p. 231-240, fig. Étude de deux impressions bazadaises de Claude Garnier : *Breviarum ad usum Vasatensem, Opus quod Baptista Salvatoris...*

Les Cahiers du Réolais,

N° 41, 1^{er} trimestre 1960.

MANLEY-BENDALL : *L'hérésie, la Réforme, le siège de Monségur* (fin), p. 6-9.

N°42, 2^e trimestre 1960.

J. DELOR : *La Révolution à Saint-Pierre d'Aurillac*. « Patriotes » et « Réfractaires », p. 3-5.

F. GITEAU.

GERS

Bulletin de la Société historique, archéologique... du Gers.

61^e année, 1960.

H. POLGE : *Nouvelles hypothèses de philologie gersoise*, p. 31-41. Intéresse quelques hagionymes. — R. LAFFARGUE : *Histoire du protestantisme à Eauze*, p. 44-51. — Abbé PANDELLÉ : *Deux évêques de Gascogne à l'évêché de Troyes*, p. 55-62. Marc-Antoine de Noé et Louis-Apollinaire de La Tour du Pin. — Ch. SAMARAN : *A propos de Jean Marre, prieur d'Eauze*, p. 62. Note. — R. PAQUIET : *L'église Saint-Laurent de Fleurance*, p. 101-113. Monographie de l'église paroissiale de Fleurance. — H. POLGE : *Mélanges d'onomastique gersoise*, p. 183-220. Un certain nombre de toponymes intéressant l'Eglise; hagionymes gersois; un saint local, saint Ausit, n'est autre que saint Louis. — Ch. BOURGEAT : *A propos de découvertes à Mirande*, p. 280-282. Peintures en provenance de l'ancien couvent des Cordeliers. — H. POLGE : *De quelques applications numériques à l'histoire locale*, p. 396-420. Les âges de décès dans les anciens registres de catholicité; inscription dans l'église de Sainte-Christie d'Auch; cadrans solaires des églises; plan de la cathédrale Sainte-Marie d'Auch, etc. — J. CAVÉ : *Sur l'évolution de l'état forestier départemental du VIII^e siècle à 1789*, p. 424-447. Quelques notes sur les forêts appartenant aux Cisterciens, les défrichements monastiques, etc. — Mgr CLERGEAC : *L'organisation du culte catholique dans le Gers après le concordat de 1801*, p. 448-463. Importante contribution à l'histoire du catholicisme dans le diocèse d'Auch.

H. POLGE.

HAUTES-PYRÉNÉES (BIGORRE)

Bulletin de la Société académique des Hautes-Pyrénées.

Années 1958-1959 (fascicule unique).

Jean MARTIN : *La basilique souterraine de Lourdes*, p. 11-17. — J.-B. LEFLON : *Un émule de Charles de Foucauld : le Père Peyriguère de Trébons (1883-1959)*. Fixé en 1928 à El-Kebbah dans le Moyen-Atlas, repose près de son ermitage. — Id. : *Un double conflit en 1858 entre l'évêque de Tarbes et le préfet*, p. 31-35. Entre Mgr Laurence et le préfet Massy, au sujet des écuries de la préfecture qu'on voulait construire en

partie sur l'ancien cloître de la cathédrale, et des barrières de la grotte de Lourdes.

Pierre BAYAUD.

LANGUEDOC

TARN

Revue du Tarn. Troisième série, tome V, 1960.

Claire CHARLES-GÉNIAUX : *L'avenir de l'Homme : Négation du Progrès ou Foi en l'Avenir ?* p. 166-169. Notes succinctes sur la pensée du R. P. Teilhard de Chardin concernant le progrès. — Marie-Josèphe RUSTAN : *L'idée de progrès chez le Père Teilhard de Chardin*, p. 380-392. Exposé plus serré, développé et commenté que le précédent sur le même sujet.

Troisième série, tome VI, 1961.

R. de BERNE-LAGARDE : *Le couvent des catherinettes et des clarisses à Albi*, p. 52-77. Monographie de première main où sont rassemblés les documents qui concernent les communautés successives des catherinettes (installées en 1333 par l'évêque Béraud de Fargues) et des clarisses (qui les remplacèrent dans la même clôture sous Louis I^{er} d'Amboise, en 1487) pour en esquisser l'histoire. — Jean LAUTIER : *Découverte d'un autel votif à Lamillarié (Tarn)*, p. 81-83, croquis. Petit autel mutilé à rattacher, semble-t-il, au culte domestique de gallo-romains. Déposé au musée d'Albi. — J.-A. GIRARD : *Dom Louis Barrau de la Touche, bénédictin, professeur à Sorèze et martyr de la Révolution*, p. 158-171. Étude biographique sur ce religieux d'origine mancelle, plus développée sur les persécutions révolutionnaires et le martyr. — Marcel BÉCAMEL : *Louis de Lacger et son œuvre historique (1871-1961)*, p. 180-197. Notice nécrologique succincte, suivie d'une bibliographie de 213 articles où est recensée l'œuvre de l'important historien de l'Albigeois. — Id. : *Lacordaire et l'Albigeois*, p. 261-270. Première partie d'une étude, consacrée aux rapports de Lacordaire avec Maurice et Eugénie de Guérin, où sont utilisés des extraits de correspondances publiées. — François MAURIAC : *Hommage à Lacordaire*, p. 250-260. Texte du discours prononcé par l'éminent académicien lors de l'inauguration de l'exposition Lacordaire au Musée Goya de Castres. Il saisit cette occasion pour « payer sa dette » envers le célèbre religieux. — Marcel LAUNAY : *La liberté selon Jaurès*, p. 271-284. Essai touchant à plusieurs reprises la position de Jaurès par rapport au christianisme.

L'Écho de Rabastens. N° 32, avril 1956.

Jean VANEL : *La charité à Rabastens*, p. 1-5. Mise en ordre succincte des renseignements historiques concernant l'assistance aux pauvres à Rabastens; institutions (hôpital, confréries, bureau de bienfaisance, etc.) et initiatives diverses, du Moyen âge à nos jours. Sources citées à la fin.

N° 34, octobre 1956.

Abbé MURAT : *L'émeute de Salvagnac*, p. 3-6. Récit inédit, extrait d'un manuscrit contemporain, d'une émeute de ventôse an II au cours de laquelle les paysans de Salvagnac, excités par les réquisitions de grains, se soulevèrent aux cris de « La Religion et du pain ». Deux meneurs, dont le maire de Salvagnac furent exécutés.

N° 36, avril 1957.

Jean VANEL : *Quelques mots sur Vertus*, p. 1-7. Notules d'histoire et d'archéologie (rétable de l'église) concernant cette paroisse de la commune de Rabastens. Sources.

N° 47, janvier 1960.

Madeleine HOURS : *Dyptique de la confrérie de Rabastens au Musée de Périgueux*, p. 9-14. Étude technique d'un tableau provenant de la confrérie de Notre-Dame du Montement de Rabastens. Extraite du « Bulletin du Laboratoire du Musée du Louvre », n° 4, septembre 1959.

N° 48, avril 1960.

Jean VANEL : *César Daly et l'église Notre-Dame du Bourg*, p. 1-9. Présentation et commentaire du rapport présenté par l'architecte au maire de Rabastens le 12 janvier 1853. Chronologie des travaux faits dans l'église au *XX*^e s.

N° 50, octobre 1960.

Jean VANEL : *Sur les traces de Monsieur Vincent*, p. 15-18. Rappel du séjour à Buzet (Haute-Garonne) de saint Vincent de Paul et notes historiques sur la chapelle de Notre-Dame de Grâce (commune de Grazac, Tarn) où, selon une ancienne tradition, il aurait célébré sa première messe en 1600.

N° 51, janvier 1961.

Ernest NÈGRE : *L'ancienneté de Notre-Dame de Grâce*, p. 10. Références complétant l'étude citée ci-dessus.

N° 53, juillet 1961.

Cte Maurice de SOLAGE : *Mézens. Pages d'histoire*, p. 1-4. Recherches sur l'hôpital Saint-Blaise de Mézens (*XIII*^e-*XV*^e s.). Sources indiquées.

N° 54, octobre 1961.

Philippe WOLFF : *Rabastens face à la Croisade. La charte de 1211*, p. 1-5. Étude d'un document éclairant l'attitude des Rabastinois au moment où commence à se préciser la menace de la Croisade. Rompant avec une tradition d'indépendance les habitants obtiennent du comte de Toulouse la garantie d'un accord de paix qu'ils concluent avec la noblesse locale, laquelle se dessaisit en faveur du comte de la juridiction criminelle.

Le Tarn libre. Almanach 1961.

Louis de LACGER : *Le Tarn Chrétien*. Chapitre X. *Catholicisme et protestantisme en coexistence, de l'Édit de Nantes à la Révocation (1598-1685)*. Chapitre XI. *La Sainte Réformation catholique sous Louis XIV. Le Protestantisme de la Révocation (1685-1715)* Non paginé (31 p.). Nouveaux chapitres de l'ouvrage signalé antérieurement¹.

Sainte-Cécile.

Bulletin paroissial. Albi, - années 1960-1961.

Chan. Marcel BÉCAMEL : *Notre cathédrale; Le programme iconographique*. I. *Les statues du chœur et du jubé (suite)*, fasc. 47, p. 10-14; fasc.

1. Une souscription est ouverte pour la publication du *Tarn Chrétien* en un seul volume à paraître fin 1962 (Imprimerie Coop. du Sud-Ouest, Albi).

49, p. 12-16. II. *Les peintures de la voûte*, fasc. 50, p. 11-13; fasc. 53, p. 13-16; fasc. 55, p. 14-18.

La Semaine religieuse de l'archidiocèse d'Albi.

Année 1960.

Chan. Marcel BÉCAMEL : *Une lettre inédite du bienheureux Théodoric Balat, martyr*, p. 394-399. Texte d'une longue lettre donnant des nouvelles du vicariat du Chan-Li (T'ai-iuen-fou, 1-xii-1900). — Id. : *Le culte de saint Martin dans le diocèse d'Albi*, p. 571-575, 620-623. Liste alphabétique par communes des édifices religieux placés sous le patronage de saint Martin. Références.

Année 1961.

Abbé Bernard de SOLAGES : *M. le chanoine Louis de Lacger (1871-1961)*, p. 49-53. Notice nécrologique moins consacrée à l'érudit qu'à l'homme et au prêtre. — Chan. Marcel BÉCAMEL : *L'œuvre historique de M. le chanoine Louis de Lacger*, p. 135-138, 203-208, 227-231. — S. Exc. Mgr J.-E. Marquès (1917-1961), p. 451-460, 551-556. Notices et discours nécrologiques sur le défunt archevêque d'Albi.

GRESLÉ-BOUIGNOL.

HAUTE-GARONNE

L'Auta, organe de la Société des Toulousains de Toulouse et Amis du Vieux Toulouse, Toulouse, impr. du Sud-Ouest.

Année 1959.

G. FABRE : *Prosper Mérimée combat pour les Jacobins*, p. 18-25. Contribua, comme inspecteur général des Monuments Historiques, à faire évacuer par l'armée le monastère des Jacobins de Toulouse.

Année 1960.

P. SALIES : *Du nouveau sur l'orgue des Jacobins, aujourd'hui à l'église Saint-Pierre*, p. 67-74. Le bail à besogne fut conclu le 13 mars 1677.

Mémoires de l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse.

14^e série, t. I, année 1960. Toulouse. Impr. toulousaine, 1960.

P. SALIES : *Sur quelques points d'histoire toulousaine*, p. 181-199. La Croix-Baragnon était l'une des croix de sauveté du chapitre Saint-Étienne.

Mémoires de la Société archéologique du Midi de la France.

Tome XXVI, année 1959. Toulouse, impr. Éd. Privat.

Anonyme : *Le sacramentaire de Gellone*, p. 1-166, fig. Étude très fouillée de ce manuscrit franc du viii^e s., orné d'enluminures d'un inconnu signant David.

Revue de Comminges.

Tome LXXII, année 1959. Toulouse, impr. Douladoure.

R. LIZOP : *Comminges et Couserans, terres sœurs*, p. 2-14, carte. Bref rappel de l'histoire de l'évêché de Saint-Lizier. — R. MESURET : *Les peintures du Val d'Aran*, p. 72-80. Catalogue des principales peintures

conservées dans les églises du Val d'Aran. — A. SARRAMON : *Tramezaygues, sentinelle d'Aure*, p. 84-96, fig. Monographie locale. — V. ALLÈGRE : *La statuaire sur bois dans les églises du Comminges. Le culte des saints et leur plastique. Moyen Age et Renaissance*, p. 113-126, fig. Œuvres assez frustes d'artisans de villages groupées dans les hautes vallées du Comminges autour des centres religieux de Saint-Bertrand et de Saint-Gaudens. — J. CASTEX : *Un ennemi politique de Joachim Du Bellay : Charles Carafa, évêque de Comminges*, p. 127-151. Ce cardinal de la Renaissance, neveu du pape Paul IV, fut surtout un condottiere dont Stendhal conta l'existence dans ses chroniques italiennes. — H. SICAMOIS : *L'assemblée de la vallée de Barousse sous l'Ancien régime*, p. 154-169, fig. Au XVIII^e s. Quelques notes sur ses rapports avec l'évêque de Comminges.

Tome LXXIII, année 1960. Albi, impr. de l'orphelinat Saint-Jean.

B. SAPÈNE : *Une céramique méridionale des grandes invasions (V^e-VI^e s.) au service du christianisme. De la poterie dite wisigothique découverte à Lugdunum-Convenarum*, p. 57-72, fig. Poteries au cerf, symbole chrétien. — Abbé J. LAFARGUE : *Note sur une statue conservée dans l'église de Montréjeau*, p. 76-80, fig. Vierge qui serait une copie malhabile de la Vierge qui se trouve à Saint-Bertrand-de-Comminges. — M. DURLIAT : *Contribution roussillonnaise à la construction de la cathédrale de Saint-Bertrand-de-Comminges*, p. 169-174. Solidarité, exprimée ici sur le plan financier, existant au début du XIV^e s. entre le Midi de la France et le Roussillon. — A. S. : *Géraud de Labarthe, archevêque d'Auch (1170), fils d'Aure*, p. 180-183. — A. BURAT : *Constitution civile du Clergé en 1789 et Concordat de 1801 dans les Quatre-Vallées*, p. 201-212. Premières pages d'une monographie du clergé paroissial révolutionnaire des Quatre-Vallées, rattachées au diocèse des Hautes-Pyrénées à partir de 1790. Statistique de prêtres jureurs.

René TOUJAS.

GARD

Bulletin du Comité de l'Art chrétien de Nîmes.

N° 91, tome XIII.

Abbé GIRARD DE COEHORN : *Le pape Innocent VI, son pontificat*, p. 3-21. — Abbé ROUX : *Le pape Innocent VI, son tombeau*, p. 22-43. — Emmanuel LACOMBE : *La Chartreuse de Villeneuve, sa restauration*, p. 44-53. — Mgr ANTHÉRIEU : Nouveaux documents sur le tombeau d'Innocent VI, suivi du récit de la translation des cendres du pape Innocent VI (Villeneuve-lès-Avignon, 23 octobre 1960), p. 54-75.

J. SABLON.

LOZÈRE (ANCIEN GÉVAUDAN)

Bulletin de la Société des lettres, sciences et arts de la Lozère.

Revue du Gévaudan. Mende. H. Chaptal, 1958 et 1959.

J.-X. BOUNIOL : *La Vie de sainte Enimie et la critique moderne*, p. 31-54, fig. Apports récents, considérations sur la « Vita » manuscrite, Vies anciennes, faits historiques, les monuments, la tradition, les critiques modernes. Reproduction de la première page de l'Office (B.N.ms.lat.913 f° 1). — Chan. DURAND et Dr J. GAJAC : *Une curieuse découverte à la*

Grotte de Saint-Privat, p. 290-292. A l'intérieur du mur plaqué contre une paroi de la grotte supérieure de l'ermitage de Saint-Privat, près de Mende, découverte de deux petits coffrets de plomb, contenant des ossements et fragments de charbon, d'un ornement de fer, composé de plaques et anneaux. — B. BARDY : *M. le chanoine J.-X. Bouniol (1872-1959)*, p. 3-5, portrait. Notice biographique de l'archiviste diocésain, vice-président de la société des Lettres de la Lozère, auteur de travaux d'érudition gévaudanaise. — J.-X. BOUNIOL : *17^e Centenaire de la mort de saint Privat*, p. 55-62. Célébré en 1959. — ID. : *Guillaume Durand I*, p. 63-67. « Un des évêques marquants du Gévaudan au XIII^e siècle », auteur du *Speculum juris*, du *Rationale divinatorum officiorum* et du *Directorium Chori*.

Marius BALMELE.

ARDECHE

Revue du Vivarais. 1960. 176 p.

Robert POIDEBAUD : *Champagne, son église carolingienne à tour porche*, p. 7-20, plans et coupes. — Jacques SCHNETZLER : *Essai sur la population des vans et sur la répartition confessionnelle dans les temps modernes*, p. 133-142. En grosse majorité en 1630, les réformés ne sont plus qu'une poignée. Étapes et causes de cette chute.

J. de FONT-RÉAULX.

Rien à signaler pour le département de l'AUDE (É. GRIFFE).

BÉARN ET PAYS BASQUE

BASSES-PYRÉNÉES

Bulletin de la Société des sciences, lettres et arts de Pau.

Tome XX, 1960.

P. BAYAUD : *Melchior Guiraud sous-préfet d'Orthez sous le Second Empire (1853-1869)*, p. 30-38. Entre 1853 et 1859 les protestants (le tiers de la population d'Orthez) et les pasteurs restent orléanistes ou à tendance républicaine; les catholiques sont presque tous favorables au régime, mais le clergé, en partie légitimiste, est méfiant dans les questions religieuses. — G. NOURS : *Paul Souviron prêtre oloronais, missionnaire en Chine et martyr de la charité*, p. 86-88. Quelques précisions sur ce missionnaire mort en prison à Canton le 13 mai 1797, à l'âge de vingt-neuf ans, et en instance de béatification.

Tome XXI, 1961.

Pierre BAYAUD : *Gabriel Andral*, p. 5-6. Brève notice sur un architecte béarnais et quercynois auquel on doit la chapelle de Saint Michel Jaricoits à Bétharram, celle des Sœurs de Nevers à Lourdes, les vitraux de la chapelle du grand séminaire de Bayonne. — ID. : *Le cahier de doléances de l'hôpital d'Orion*, p. 87-88. Demande la suppression de la pré-mice pacifique destinée à la nourriture du curé; c'est l'abbé laïque, gros décimateur, qui doit y pourvoir. — ID. : *Lettre du pasteur de Salies, Branet*, p. 118-119. Du 22 décembre 1793. Montre l'harmonie entre catholiques et protestants et évoque la lutte antireligieuse. — Bernard DUHOURCEAU : *Les modillons de la chapelle de Jouers en vallée d'Aspe*,

p. 22-24. Quatre d'entre eux rappellent les chapiteaux de Saint-Étienne de Toulouse et de San Juan de la Peña. — C. LACOSTE : *Les fontaines consacrées du pays de Béarn*, p. 53-72. Il y en a dans 50 localités, mais leur culte tend à disparaître; 22, dont 3 à Pau, sont consacrées à saint Jean, 6 à sainte Quitterie, 18 n'ont pas de noms. — René ANGELY : *L'art en Béarn. Une famille de peintres palois (XVII^e au XIX^e siècle) : les Butay*, p. 89-101. On doit à Jean-Baptiste (1759-1853) maintes œuvres religieuses.

Pyrénées. 1960

R. CUZACQ : *Le rétable doré de Jatxou*, p. 130-132. — Chan. PEYROU : *Spiritualité de la montagne*, p. 157-160. — Jean GIROU : *Les fresques romanes de Notre-Dame de Vals*, p. 175-180.

1961, janvier-septembre (n^{os} 45-47).

Chan. PEYROU : *Cimes terrestres, chemin des sommets éternels*, p. 131-135.

Gure Herria. Bayonne. 1960.

Ph. ARANART : *Un précurseur, le Père Lhande*, p. 33-45, 65-79. — M. PERUSQUI [abbé R. MOREAU] : *Bidart : simples notes d'histoire locale* (fin), p. 46-56, 80-91, 173-180. — Dr Cl. URRUTUBÉHÉTY : *La salle de Saint-Jayme d'Ibarre*, p. 57-62. Il s'agit de la maison noble de Saint-Jayme (= Saint-Jacques) dont les armes portent en bordure 8 coquilles et d'une ancienne chapelle contenant l'effigie peinte sur bois de saint Jacques avec son bourdon de pèlerin. — Dom Ildefonse DARRICAU : *Le Père Augustin Baspres, abbé-fondateur de Belloc*, p. 97-114, 252-254. — Étienne SALABERRY : *M. le chanoine Michel Etcheverry*, p. 129-139. — Philippe VEYRIN : *Un historien des Basques trop méconnu : le chanoine Michel Etcheverry*, p. 140-142. — Robert POUPEL : *L'œuvre d'un grand historien du Pays basque*, p. 143-152. Souvenirs personnels, notes biographiques (1874-1960), bibliographie. — Michel ETCHÉVERRY : *Un pays divisé par une vache*, p. 153-158. Le Labourd dans la deuxième moitié du XVII^e s. — Manuel de Irujo : *Les fors basques*, p. 161-172. A Tudela au XV^e s. existe un conseil des religions unissant chrétiens, juifs et musulmans, alors qu'au XVI^e s. des ordonnances imprimées réglementent la journée de huit heures pour le travail normal. — G. EPENE : *Le Père Donostia*, p. 321-329. José Gonzalo Zulaïca y Arregui, franciscain, né à Saint-Sébastien en 1886, mort à Lacaroz en 1956, qui vécut en France de novembre 1936 à mars 1943. — P. LAGARRALDE : *Une grande figure de musicien basque*, p. 330-352. — IRATZEDER : *Derniers entretiens avec le Père Donostia*, p. 353-366. — L. DASSANCE : *Le Père Donostia et Gure Herria*, p. 375-379. Fut de 1923 à 1939 un important collaborateur de la revue, en même temps qu'il en assurait le supplément musical.

1961 (janvier-juin).

Dom Ildefonse DARRICAU : *Le Père Augustin Baspres, abbé fondateur de Belloc* (fin), p. 33-50, 77-96. — Gil REICHER : *Le sens du sacré chez les Basques*, p. 55-64. Les forces de la nature « à l'aurore des temps », plus tard les « laminak » (hommes inachevés), les « mairiak, le « lehen-suge » (premier serpent), le « mari »; ensuite lente pénétration du

christianisme. — Robert POUPPEL : *Larressore au XVIII^e siècle*, p. 64-76. Notes sur la paroisse et le petit séminaire. — José de ARTÈCHE : *Saint-Cyran, un Basque vu par un Basque*, p. 97-114, 129-145. Traduit et adapté par le Père Marcel Etchandy.

Bulletin d'informations de la Fédération des Sociétés académiques et savantes de la région Gascogne-Adour.

N° 16, décembre 1960.

P. BAYAUD : *Conflit entre intendant et premier président du Parlement de Navarre (1696)*, p. 6-8. Accusé par le premier président Dalon d'avoir table couverte de repas gras en temps prohibé, l'intendant Pinon se défend victorieusement. — J. MANGIN : *L'enseignement secondaire dans les Hautes-Pyrénées il y a 100 ans*, p. 10-11. Les établissements secondaires catholiques l'emportent nettement : petit séminaire de Saint-Pé 232 élèves, collège de Bagnères 120, pension Carrière à Bagnères à peu près autant, Garaison 59 (sur 122), institution de Bonnefont 93 (sur 142). — H. JEANPIERRE : *Les lettres à Bayonne du XIII^e siècle à nos jours*, p. 11-13. Montre que nombre d'ecclésiastiques du XIII^e au XVII^e s., et de la fin du XIX^e à nos jours, ont illustré Bayonne : il en dénombre 10 de Bertrand Belac, frère mineur de Saint-François, au chanoine Veillet né en 1639; ses « Recherches sur la ville et l'église de Bayonne » ont été publiées en une importante édition critique de 1910 à 1928 par les chanoines Dubarat et Daranatz, auteurs de maints autres travaux.

Pierre BAYAUD.

ARIÈGE

Bulletin de la Société ariégeoise des sciences, lettres et arts.

19^e volume, 1960-1961. Saint-Girons, impr. Maury.

Duc de LEVIS-MIREPOIX : *Écrivains, savants et artistes qui ont honoré l'Ariège*, p. 4-10. Texte du discours d'ouverture de la première réunion de la Société ariégeoise, remise sur pied après une éclipse de 17 ans. Personnalités qui ont illustré l'Ariège de Gaston Phœbus à nos jours. — Mad. A. VEMYSS : *La Pré-Révolution dans le comté de Foix*, p. 11-22. Dans cet exposé il est assez longuement question de Mgr Gaston de Levis-Lérau qui fut évêque de Pamiers de 1741 à 1787. « Il fut remplacé par un jeune prélat, Mgr d'Agoult, disciple de Turgot et doué d'un réel talent d'administrateur. L'affaire des routes fut vite liquidée. » — Abbé J.-M. DURAND : *Les fresques romanes de Vals (XII^e siècle)*, p. 21-35. Découvertes en 1954 dans l'abside de l'église rupestre carolingienne de Vals. ces peintures sont parmi celles qui présentent le plus d'intérêt sur le versant nord des Pyrénées. Dans un ordre parfaitement logique l'artiste a représenté : L'enfance du Christ (Annonciation, Bain de l'Enfant-Jésus, Adoration des Mages); la prédication de l'évangile par la présentation des Apôtres; le Christ Pantocrator du Jugement dernier ayant à sa droite les archanges-avocats. — J. DUVERNOY : *Enquête sur Bertrand de Tays*, p. 37-45. Il s'agit d'un extrait du Manuscrit Vat. n° 4030 de la Bibliothèque vaticane. Enquête (XIV^e s.) de l'évêque de Pamiers, Jacques Fournier, à propos d'un noble de Pamiers, Bertrand de Tays. On sait que Jacques Fournier est devenu pape en Avignon sous le nom de Benoît XII.

J.-M. DURAND.

ROUSSILLON

PYRÉNÉES-ORIENTALES

Centre d'Études et de Recherches Catalanes des Archives (CERCA).

Perpignan, Archives départementales.

N°s 5-6. Année 1959.

Huguette ORTEGA, Maurice ICHÉ : *Étude du registre de catholicité de la ville d'Ille (1750)*, p. 249-258. Donne une liste des prêtres locaux et des prêtres étrangers à la localité y mentionnés.

N°s 7-10. Année 1960.

René MARTY : *Étude des registres d'état-civil de la ville de Canet (1621-1734)*, p. 27-36. Listes d'ecclésiastiques, et notes sur l'ermitage de Saint-Michel, sur les biens de l'église de Canet, avec courbe des baptêmes et sépultures de 1686 à 1724. — Jean-Gabriel GIGOR : *Acte de fondation de l'hôpital de Vinça (1397)*, p. 134-144. Copie et traduction d'un vidimus du xvr^e s. de cet acte de création de l'hôpital de Vinça fondé par Jean Quinta, prêtre. — Maurice GOUGES : *Dans l'évêché d'Urgel après le traité des Pyrénées (1660-1748)*, p. 159-169. Récit des vengeances dont fut victime Joseph Jalmar, chanoine, curé de Saint-Laurent de Mourrouls au diocèse de Solsona, et bénéficiaire de Cervera, pour avoir été « volontairement sujet de S. M. » le roi de France.

N°s 11-14. Année 1961.

Abbé E. CORTADE : *L'exil de l'abbé Millet en Espagne*, p. 87-91. Tribulation de l'abbé Antoine Millet, curé de Collioure, exilé en Espagne durant la Révolution française. — Jean-Gabriel GIGOR : *Raisons et méthode d'une révision totale du Cartulaire roussillonnais...*, p. 305-314. Ce cartulaire est constitué presque essentiellement de documents provenant des archives des abbayes du Roussillon. — Michel BOUVILLE : *Le clergé et la langue catalane*, p. 314-315. Attitude de résistance du clergé roussillonnais, surtout rural, à l'égard des ordonnances (xvii^e-xviii^e s.) rendant obligatoire l'usage exclusif du français lors des sermons. — Id. : *L'abbé Millet, émigré*, p. 328-329. L'auteur précise à l'aide d'un texte des Archives nationales que l'abbé Millet, curé de Collioure, entra en avril 1802 à Perpignan pour y prêter serment au Consulat. — Louis AUSSEIL : *Le carillon de la cathédrale Saint-Jean de Perpignan*, p. 366-373. fig. Histoire de l'installation, et description de ce carillon de 46 cloches (1875).

Cahiers Notre-Dame del Pessebre.

Abbaye Saint-Michel de Cuxa, Prades, 1957-1959.

1957 (fasc. 2). [X.] : *L'abbaye de Villelongue (Aude)*, p. 19. Courte notice historique, avec plan. — MONACHUS : *Romuald de Ravenne, ermite de Saint-Michel de Cuxa* (X^e s.), p. 21-26. Explication historique de l'appellation de la Tour de Romuald proche de l'abbaye Saint-Michel de Cuxa, par le rôle joué à l'abbaye par Romuald, qui, descendant de l'illustre famille des ducs de Ravenne, alla visiter Marin à son ermitage, d'où Guarin, abbé de Saint-Michel de Cuxa, les attira vers son abbaye ainsi que Pierre Orséolo et Giovanni Gradenigo de Venise. Après une vie toute de piété à Saint-Michel de Cuxa, Romuald retourne à Ravenne pour « voler au secours de l'âme de son père ». — 1958 (fasc. 3). Abbé CAZES : *Église Sainte-Marie de Corneilla*, p. 14-23. Description détaillée

et histoire. — Fasc. 4. Id. : *Abbaye Saint-Martin du Canigou; église Saint-Martin de Casteille; église Sainte-Marie de Vernet*, p. 3-15. Histoire et description. — 1959 (fasc. 2). — Id. : *Église de Saint-Julien et Sainte-Baselisse de Vinça*, p. 16-23. Histoire et description détaillée.

Études roussillonnaises.

1957. Perpignan.

Pierre PONSICH : *L'église Saint-Pierre et Saint-Félix de Calmella et son baldaquin peint*, p. 97-116. Après un bref historique montrant l'édifice cité durant le second quart du ^x^e s., l'auteur décrit cette église romane à nef unique et abside principale semi-circulaire, ainsi que son mobilier, notamment la statue de la Vierge à l'Enfant, dite *Nostra Senyora del Coll* (xv^e s.). — Aymeric SANIER : *L'évolution de la sculpture paléochrétienne et préromane en Septimanie (fin du III^e- fin du IX^e s.)* (à suivre), p. 167-214. Abondante étude, très documentée, sur cette production artistique qui montre dans quelle mesure le style, l'iconographie et la technique de la sculpture funéraire gréco-romaine ont pu survivre pendant les grandes invasions dans les régions les plus romanisées de la Gaule, sous quelle forme le sens du relief et de la représentation de la figure humaine se sont perpétués; dans la partie nord de la Narbonnaise jusqu'à Arles, on trouve la forme romaine, la technique gréco-romaine; l'iconographie est issue des bas-reliefs païens, mais prouve « la solide implantation du christianisme dans la seconde moitié du III^e siècle et après 313. « Avec l'École d'Aquitaine de sculpture funéraire, un déplacement d'origine s'opère des bords du Rhône aux rives de la Garonne », la forme évolue vers le trapèze, la technique s'oriente vers le méplat, l'iconographie fait de plus en plus de place au décor stylisé (végétaux); l'iconographie, d'origine toujours orientale, « semble avoir été acceptée et même encouragée par l'Église du v^e au vii^e s. ». — Michel BOUILLE : *Une chapelle Saint-Gandérique à Ille*, p. 215-219. Description de cette chapelle vouée en réalité à Sainte-Barbe.

Société agricole, scientifique et littéraire des Pyrénées-Orientales.

69^e-75^e volumes, 1954-1960.

Élisabeth OLIVERES-PICO : *Francesch Eiximenis Menoret, patriarche de Jérusalem et évêque d'Elne*, p. 105-122. Né à Gérone, ami de la Maison de Barcelone, intime d'Urbain V, finalement évêque d'Elne, Eiximenis est surtout connu par son œuvre écrite : *el Crestia* (1379), « construit sur le modèle des Sommes médiévales », constitue le principal monument de cette production énorme, rédigée en catalan, et qui embrasse toute la somme de connaissances et de réflexions de ce franciscain voyageur.

J.-G. GIGOT.

TABLE DU TOME XLVII

ARTICLES

LE BRAS (Gabriel). Prologue	v
BOUSSARD (J.). Le trésorier de Saint-Martin	67
CHELINI (Jean). Alcuin, Charlemagne et Saint-Martin de Tours ..	19
DUESBERG (Dom Hilaire). Silence, culture et civilisation ..	223
EWIG (E.). Le culte de saint Martin à l'époque franque ..	1
GASNAULT (Pierre). Le tombeau de saint Martin et les inva- sions normandes dans l'histoire et dans la légende	51
HUBERT (Jean). La basilique de Martin le Confesseur	215
JARRY (Eugène). Le chapitre de Saint-Martin aux xvii ^e et xviii ^e siècles	117
LE BRAS (Gabriel). La part du monachisme dans le droit et l'économie du Moyen Age	199
LE MAITRE (Dom Gabriel). Ligugé 361-1961.	xiii
MESNARD (Pierre). La collégiale de Saint-Martin à l'époque des Valois	89
MOHRMANN (Christine). Le rôle des moines dans la transmis- sion du patrimoine latin	185
SADOUX (Jacques). L'année martinienne à Tours	ix
STEGMAN (André). Le tombeau de saint Martin et les guer- res de religion	101
TROIEKOUROFF (May). Le tombeau de saint Martin retrouvé en 1860	151

BULLETIN CRITIQUE ET NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

AGAËSSE (Paul). Voir : AUGUSTIN (Saint).	
AIMOND (Mgr Ch.). L'église Saint-Antoine de Bar-le-Duc et le couvent des Augustins [J. Vallery-Radot]	346
ALEXANDRE IV. Registres, Recueil des bulles de ce pape. T. III, fasc. 8 : Tables [E. Delaruelle]	321
ALMÉRAS (Charles). La révolte des Camisards [F. Combalu- zier]	327
AMBROISE DE MILAN. Des sacrements. Des mystères. Nouv. éd. revue et augmentée de l'Explication du symbole. Texte établi, traduit et annoté par Dom Bernard BOTTE [J.-R. Palanque]	315
ANSELME (Saint). Textes choisis, traduits et présentés par la R. M. Marie-Pascal DICKSON [J. Dubois]	320

APPOLIS (Emile). Entre jansénistes et zelanti. Le « tiers parti » catholique en France au XVIII ^e siècle [R. Darricau]	275
ARNALDEZ (Roger). Voir : PHILON D'ALEXANDRIE.	
AUGEREAU (Joseph). Jeanne Absolu, une mystique du grand siècle [Ch. Berthelot du Chesnay]	259
AUGUSTIN (Saint). Commentaire de la première épître de saint Jean. Texte latin, traduction et notes par Paul AGAËSSE	315
BAMM (Peter). Les conquêtes de la Croix [G. D.]	313
BARDY (Gustave). Voir : EUSÈBE DE CÉSARÉE.	
BERNOVILLE (Gaétan). Terre de Bigorre, Les Sœurs de Saint-Joseph de Tarbes [L. M.]	344
BLANC (Louis) et Jacques CRETINEAU-JOLY. Les guerres de Vendée. Édition présentée par Armel de VISMES [J. Bous-soulade]	331
BLIGNY (Bernard). L'Église et les ordres religieux dans le royaume de Bourgogne aux XI ^e et XII ^e siècles [Dom J. Du-bois]	252
BLUMENKRANZ (Bernhard). Juifs et chrétiens dans le monde occidental, 430-1096 [J.-R. Palanque]	245
BOISSARD (Charles). La vie et le message de Madame Royer, 1841-1924 [L. M.]	342
BORDES (M.). La presse gersoise et le ralliement [E. D.]	345
— Un préfet de combat sous la Troisième République [E. D.]	345
BOTTE (Dom Bernard). Voir : AMBROISE DE MILAN.	
BRIENNE (Le comte de) et Étienne Charles LOMÉNIE DE BRIENNE, archevêque de Toulouse. Journal de l'Assemblée des notables en 1787. Texte publié avec introduction, notes et index par Pierre CHEVALLIER [R. Taveneaux]	290
BRUNEL (Y.). La mère de Louis XVI. Marie-Josèphe de Saxe, dauphine de France [L. M.]	328
CARRIER (Hervé). Psycho-Sociologie de l'appartenance reli-gieuse [H. Bernard-Maitre]	347
CASSIEN (Jean). Conférences. Introduction, texte latin traduc-tion et notes par Dom PICHERY [J.-R. Palanque]	315
Catalogue général des livres imprimés de la Bibliothèque nationale. Actes royaux, rédigé sous la direction de Mme S. HONORÉ. T. VII : Table analytique, par Hélène MICHAUD [R. L.-L.]	310
CHANEL (P. Pierre). Écrits du —, missionnaire Mariste à Fu-tuna, 1803-1841, établis, présentés et annotés par Claude ROZIER [J. Dubois]	339
CHENU (M.-D.). Voir : LACORDAIRE.	
CHEVALLIER (Pierre). Voir : BRIENNE (Le comte de) et Étien-ne-Charles LOMÉNIE DE BRIENNE.	
CLÉMENT VI. Lettres closes, patentes et curiales intéressant les autres pays que la France publiées par E. DÉPREZ et Mgr G. MOLLAT [E. Delaruelle]	322
CLÉMENT D'ALEXANDRIE. Le Pédagogue. Texte grec, traduction	

de Marguerite. HARL [J.-R. Palanque]	315
Concile (Le) et les conciles, Contribution à l'histoire de la vie conciliaire de l'Eglise [J.-R. Palanque]	311
COUTROT (Aline). Un courant de pensée catholique : l'heb- domadaire « Sept », mars 1934-août 1937 [J.-R. Palanque]	336
CRETINEAU-JOLY (Jacques). Voir : BLANC (Louis).	
DANSETTE (Adrien). Louis-Napoléon à la conquête du pou- voir [R. L.-L.]	333
DARRICAU (Raymond). Le Père Dominique Soupre, grand car- me, fondateur de la Doctrine chrétienne de Bordeaux [R. L.-L.]	338
DELARUELLE (E.). Voir : LATREILLE (A.).	
DÉPREZ (E.). Voir : CLÉMENT VI.	
DETHAN (Georges). Gaston d'Orléans [R. Darricau]	325
DICKSON (Marie-Pascal). Voir : ANSELME (Saint).	
Dictionnaire de biographie française, t. IX, fasc. 51 et 52 [R. L.-L.]	308
Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques, fasc. 82 et 83 [R. L.-L.]	308
DIENER (H.). Voir : WOLLASCH (J.).	
DIERICKX (M.). Documents inédits sur l'érection de nouveaux diocèses aux Pays-Bas (1521-1570) [J. Lestocquoy]	322
DOLLE (Dom René). Voir : EUSÈBE DE CÉSARÉE.	
DUPRAZ (Louis). Les Passions de s. Maurice d'Againe. Essai sur l'historicité de la tradition et contribution à l'étude de l'armée pré-dioclétienne (260-286) et des canonisations tar- dives de la fin du IV ^e siècle [J.-R. Palanque]	241
ERIAU (J.-B.). La Madeleine française, Louise de La Vallière, dans sa famille, à la Cour, au carmel [A. Bachelier] ...	326
EUSÈBE DE CÉSARÉE. Histoire ecclésiastique. Introduction par Gustave BARDY, index par Pierre PÉRICHON [J.-R. Palan- que]	315
FIGUERAS (André). Saint Bernard	338
FRAENKEL (Peter). Testimonia patrum. The function of the patristic argument in theology of Philip Melancthon [H. Bernard-Maitre]	323
FRANÇOIS D'ASSISE (Saint). Paroles mémorables. Traduction et notes par Alexandre MASSERON [L. M.]	320
FROIDEVAUX (L.-M.). Voir : IRÉNÉE DE LYON.	
GALEAZZI-LISI (Riccardo). Dans l'ombre et dans la lumière de Pie XII [L. M.]	336
GÉLASE I ^{er} . Lettre contre les Lupercalia et dix-huit messes du sacramentaire Léonien. Introduction, texte critique, tra- duction et notes par G. POMARÈS	315
GODECHOT (Jacques). La Contre-Révolution, 1789-1804 [J. Leflon]	329
GOUBERT (Pierre). Beauvais et le Beauvaisis de 1600 à 1730 [J. Lestocquoy]	244
GUEUDRÉ (Mère Marie de Chantal). Histoire de l'ordre des	

Ursulines en France, T. II [G. Lepointe]	266
Guide pratique des catholiques de France, 9 ^e éd.	310
GUITTON (Georges). Le bienheureux Claude de La Colombière, apôtre du Sacré-Cœur 1641-1682 [H. Bernard-Maitre] ..	341
GUITTON (Georges). Le P. de La Chaize, confesseur de Louis XIV [L. Cognet]	270
GUTH (Antoine). Le don gratuit du clergé d'Alsace sous l'Ancien Régime [G. Lepointe]	292
GUY (Jean-Claude). Jean Cassien. Vie et doctrine spirituelle [J.-R. Palanque]	319
HADOT (Pierre). Voir : MARIUS VICTORINUS.	
HARL (Marguerite). Voir : CLÉMENT D'ALEXANDRIE.	
HAYWARD. Les conciles œcuméniques [J.-R. Palanque]	311
HENRY (Paul). Voir : MARIUS VICTORINUS.	
HERVAL (R.). Origines du christianisme en Gaule : la province ecclésiastique de Rouen aux iv ^e et v ^e siècles [J.-R. Palanque]	314
HESBERT (Dom R. J.). Monsieur Vincent, maître de vie spirituelle [M.-M. Dubois]	340
— Le prosaïre d'Aix-la-Chapelle [M.-M. Dubois]	320
HOESL (Paula). Isabelle de Clermont-Tonnerre, comtesse d'Ursel 1849-1921, fondatrice d'un institut moderne, les Orantes de l'Assomption [L. M.]	334
Hommage au doyen Étienne Gros [J. L.]	329
HONORÉ (S.). Voir : Catalogue général des livres imprimés de la Bibliothèque nationale. Actes royaux.	
HOUTIN (Albert) et Félix SARTIAUX. Alfred Loisy, sa vie, son œuvre. Index bio-bibliographique par Émile POULAT [J. Leflon]	335
INNOCENT VI. Lettres secrètes et curiales, publiées... par Pierre GASNAULT et M.-H. LAURENT, t. I, fasc. 1 [E. Delaruelle]	321
IRÉNÉE DE LYON. Démonstration de la prédication apostolique. Traduction avec introduction et notes par L.-M. FROIDÉVAUX [J.-R. Palanque]	314
JAUBERT (Annie). Voir : ORIGÈNE.	
JEDIN (H.). Brève histoire des conciles [J.-R. Palanque] ..	311
JUST (Leo). Der Trierer Weihbischof Johann Mathias von Eyss im Kampf gegen den Jansenismus [L. Cognet] ...	328
LACORDAIRE. Vie de saint Dominique. Présentation de M.-D. CHENU [L. M.]	321
LAMALLE (Edmond). Voir : VALLÉRY-RADOT (Jean).	
LATREILLE (A.), E. DELARUELLE, J.-R. PALANQUE. Histoire du catholicisme en France. Tome II : Sous les rois très chrétiens [R. Taveneaux]	235
LECLERCQ (Dom Jean). Saint Pierre Damien, ermite et homme d'église [J. Dubois]	336
LECOTTÉ (R.). Recherches sur les cultes populaires dans l'ac-	

tuel diocèse de Meaux [G. Lepointe]	343
LÉON LE GRAND. Sermons, t. III, traduction et notes de Dom René DOLLE [J.-R. Palanque]	315
LEUILLOT (Paul). L'Alsace au début du xix ^e siècle. Essais d'histoire politique, économique et religieuse (1815-1830) [G. de Bertier de Sauvigny]	298
LIGIER (Chanoine). Voir : SAINT CLAUDE.	
LOMÉNIE DE BRIENNE (Étienne Charles). Voir : BRIENNE (Le comte de).	
LOYEN (A.). Voir : SIDOINE APOLLINAIRE.	
LUZ (Pierre de). Histoire des papes [R. L.-L.]	310
MAGER (H. E.). Voir : WOLLASCH (J.).	
MARCHAL (Jean). Marie-Thérèse Noblet (1889-1930) et ses tourments [L. Cognet]	342
MARIUS VICTORINUS. Traités théologiques sur la Trinité, texte établi par Paul HENRY, introduction, traduction notes et commentaires par Pierre HADOT [J.-R. Palanque]	315
MARTIN (Paul-E.). Trois cas de pluralisme confessionnel aux xvi ^e et xvii ^e siècles : Genève-Savoie-France [H. Bernard-Maitre]	324
MASSERON (Alexandre). Voir : FRANÇOIS D'ASSISE (Saint).	
MICHAUD (Hélène). Voir : Catalogue général des livres imprimés de la Bibliothèque nationale. Actes royaux. Table.	
MOHRMANN (Christine). Voir : VAN DER MEER (F.).	
MOLLAT (Mgr G.). Voir : CLÉMENT VI.	
MORHAIN (E.). Les origines du christianisme à Metz et en Moselle [J.-R. Palanque]	314
ORCIBAL (J.). La rencontre du Carmel thérésien avec les mystiques du Nord [L. Cognet]	263
ORIGÈNE. Entretien d'— avec Hircalite. Introduction, texte et notes de Jean SCHERER [J.-R. Palanque]	315
— Homélie sur Josué. Texte latin, introduction et notes d'Annie JAUBERT [J.-R. Palanque]	315
OURSEL (Raymond). Voir : Les saints abbés de Cluny.	
PALANQUE (J.-R.). Voir : LATREILLE (A.).	
PAPILLARD (François). Cambacérès [R. L.-L.]	331
PÉRICHON (Pierre). Voir : EUSÈBE DE CÉSARÉE.	
PETIT (Chan. Joseph). Monseigneur Surat, 1804-1871, archidiacre de N.-D. de Paris, victime de la Commune [R. L.-L.]	334
PHILON D'ALEXANDRIE. Œuvres. I. Introduction par Roger ARNALDEZ. II. De opificio mundi, introduction, traduction et notes par R. ARNALDY. IX. De agricultura, introduction, traduction et notes par Jean POUILLOUX [J.-R. Palanque]	318
PICHERY (Dom). Voir : CASSIEN (Jean).	
PICHON (Charles). Le Vatican [R. L.-L.]	311
POMARÈS (G.). Voir : GÉLASE I ^{er} .	
POUILLOUX (Jean). Voir : PHILON D'ALEXANDRIE.	
POULAT (Émile). Voir : HOUTIN (Albert).	
RAOUL DE SCEAUX (R. P.). Études sur le monastère et l'obi-	

tuair des Clarisses de La Guiche [R. L.-L.]	337
ROCHE (A.). Eugène de Mazenod [J.-R. Palanque]	332
ROPS (Daniel). L'Eglise des Révolutions : en face de nouveaux destins [Ch. Ledré]	296
— Vatican II. Le concile de S. S. Jean XXIII [R. L.-L.]	313
ROUSSEL (R.). Un précurseur : Monseigneur Luquet, 1810-1858 [R. L.-L.]	333
ROZIER (Claude). Voir : CHANEL (P. Pierre).	
Saint Claude. Vie et présence, par plusieurs auteurs sous la direction du chanoine LIGIER [J. Dubois]	340
Saints (Les) abbés de Cluny, écrits de l'abbé Bernon et des saints Odon, Odilon, Hugues. Textes traduits et présentés par R. OURSEL	337
SARTIAUX (Félix). Voir : HOUTIN (Albert).	
SCHÉRER (Jean). Voir : ORIGÈNE.	
SCHMITT (Thérèse-Jean). L'organisation ecclésiastique et la pratique religieuse dans l'archidiaconé d'Autun de 1650 à 1750 [J. Rigault]	347
SIDOINE APOLLINAIRE. Poèmes, t. I, textes établis et traduits par A. LOYEN [J.-R. Palanque]	319
STELLA (Pietro). Giuridizionalismo e Giansenismo all'Università di Torino nel secolo XVIII [L. Cognet]	328
STÈVE (M.-J.). Sur les chemins de la Bible	319
TAVENEUX (René). Le jansénisme en Lorraine, 1640-1789 [P. Chevallier]	283
TRICOU (Jean). Armorial de la généralité de Lyon, publié avec une introduction et une table [R. Gandilhon]	309
VALLERY-RADOT (Jean). Le recueil de plans d'édifices de la Compagnie de Jésus conservé à la Bibliothèque nationale de Paris, suivi de l'inventaire du recueil de Quimper publié par —, et de l'inventaire des plans des Archives romaines de la Compagnie par Edmond LAMALLE [H. Bernard-Maitre]	304
VALYNSEELE (Joseph). Les princes et ducs du premier Empire, non maréchaux, leur famille et leur descendance [E. H.]	332
VAN BERCHEM (Denis). Le martyre de la légion thébaine. Essai sur la formation d'une légende [J.-R. Palanque]	241
VAN DER MEER (F.) et Christine MOHRMANN. Atlas de l'Antiquité chrétienne [J.-R. Palanque]	239
VAN DEURSEN (A. Th.). Professions et métiers interdits : un aspect de l'histoire de la révocation de l'édit de Nantes [R. Darricau]	272
VAN VULK (Gaston). Autour du problème missionnaire. Études de missiologie de 1932 à 1957 [H. Bernard-Maitre]	346
VERMEYLEN (Alphonse). Sainte Thérèse en France au XVII ^e siècle, 1600-1660 [L. Cognet]	261
WILLAERT (Léopold). Après le concile de Trente. La res-	

tauration catholique (1568-1648) [Ch. Berthelot du Chesnay]	264
WISMES (Armel de). Voir : BLANC (Louis).	
WOLLASCH (J.), H. E. MAGER, H. DIENER. Neue Forschungen über Cluny und die Cluniacenser [Dom J. Leclercq] ..	249

PÉRIODIQUES RÉGIONAUX

Ain, par G. RENOUD, 365. — Aisne, par G. DUMAS, 373. — Allier, par B. de FOURNOUX, 394. — Alpes (Basses-), par E. BARATIER, 400. — Alpes-Maritimes, par E. HILDESHEIMER, 402. — Alsace, 358. — Angoumois, 389. — Anjou, 379. — Ardèche, par J. de FONT-RÉAULX, 412. — Ardennes, par R. ROBINET, 354. — Ariège, par J.-M. DURAND, 411. — Artois, 349. — Aube, par G. BERNARD, 352. — Aude, par E. GRIFFE. — Aunis, 389. — Auvergne, 393.
Béarn, 412. — Basque (Pays), 412. — Berri, 389. — Bigorre, 407. — Bouches-du-Rhône, par E. BARATIER, 398. — Boulonnais, 349. — Bourbonnais, 394. — Bourgogne, 362. — Bretagne, 384.
Cambrasis, 350. — Cantal, par R. SÈVE, 393. — Champagne, 352. — Charente, par R. GAUDIN, 389. — Charente-Maritime, par M. DELAFOSSE, 389. — Cher, par P. DES CHAUMES, 389. — Comtat-Venaissin, 401. — Corrèze, par P. DEBANT, 391. — Côte-d'Or, par J. RICHARD, 362. — Côtes-du-Nord, par R. de SAINT-JOUAN, 385. — Creuse, par R. LIMOUZIN-LAMOTHE, 392.
Dauphiné, 395. — Dordogne, par N. BECQUART, 404. — Drôme, par J. de FONT-RÉAULX, 397. — Doubs, par J. COURTIEU, 366.
Eure, par M. LE PESANT, 382.
Finistère, par J. CHARPY, 386. — Flandre, 350. — Franche-Comté, 366.
Gard, par J. SABLOU, 411. — Garonne (Haute-), par R. TOUJAS, 410. — Gascogne, 403. — Gers, par H. POLGE, 407. — Gévaudan, 411. — Gironde, par P. GITEAU, 406. — Guienne, 403.
Hainaut, 350.
Ile-de-France, 367. — Ile-et-Vilaine, par B. A. POCQUET DU HAUT-JUSSÉ, 384. — Indre, par P. DES CHAUMES, 390. — Indre-et-Loire, par A. PHILIPPON, 377. — Isère, par A. AVEZOU, 395.
Landes, par H. CHARNIER, 405. — Languedoc, 408. — Limousin, 390. — Loire, par J. TRICOU, 395. — Loire-Atlantique, par H. de Berranger, 386. — Loiret, par L. MONNIER, 374. — Loir-et-Cher, par M. HÉMONÉE, 375. — Lorraine, 354. — Lot, par R. PRAT, 403. — Lot-et-Garonne, par J. BURIAS, 404. — Lozère, par M. BALMELLE, 411. — Lyonnais, 395.
Maine, 376. — Maine-et-Loire, par L. CESBRON-LEVAU, 379. — Manche, par Y. NÉDELEC, 382. — Marche, 392. — Marne, par R. GANDILHON, 352. — Marne (Haute-), par J.-C. DIDIER, 353. — Meurthe-et-Moselle, par J. CHOUX, 354. — Meuse, par G. NAUD,

357. — Morbihan, par THOMAS-LACROIX, 386. — Moselle, par J. COLNAT, 355.
- Nice (Comté de), 402. — Nord, par J.-C. DIDIER, 350. — Normandie, 381.
- Orléanais, 374.
- Pas-de-Calais, par J. LESTOCQUOY, 349. — Périgord, 404. — Poitou, 387. — Provence, 398. — Puy-de-Dôme, par R. SÈVE, 393. — Pyrénées (Basses-), par P. BAYAUD, 412. — Pyrénées (Hautes-), par P. BAYAUD, 407. — Pyrénées-Orientales, par J. G. GIGOT, 415.
- Quercy, 403.
- Rhin (Bas-), par A.-M. BURG, 358. — Rhin (Haut-), par P.-Y. PLAYOUST, 361. — Rhône, par J. TRICOU, 395. — Roussillon, 415.
- Saintonge, 389. — Saône-et-Loire, par A. MORGAND, 364. — Sarthe, par H. BOUILLIER DE BRANCHE, 377. — Savoie, par A. PERRET, 397. — Seine, par J. de LA MONNERAYE, 367. — Seine-et-Marne, par J. QUÉGUINER, 370. — Seine-et-Oise, par J. LEVRON, 369. — Seine-Maritime, par F. BLANCHET, 381.
- Tarn, par GRESLÉ-BOUGNOL, 408. — Tarn-et-Garonne, par R. TOUJAS, 403. — Touraine, 377.
- Var, par E. HILDESHEIMER, 401. — Vaucluse, par J. de FONT-RÉAULX, 402. — Vendée, par Ch. HIEGEL, 388. — Vienne, par J. SALVINI, 387. — Vienne (Haute-), par J. DECANTER, 390. — Vosges, par J.-M. DUMONT, 357.
- Yonne, par H. FORESTIER, 363.

Le Directeur : P. MAROT.

Le Gérant : ANDRÉ-POUYÉ & F.